



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

RECEIVED BY EXCHANGE

Class

IV

Alb. Bielen. Leiddraad tot de studie van de Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde, par O. VAN DEN DAELE	381
Shakespeare. Hamlet, par G. DUFLOU	382
Pietro Ghione. I Comuni del regno di Pergamo, par M. DELHAXHE.	386
H. de la Ville de Mirmont. George Buchanan à Bordeaux, par J. HOMBERT	388
A. Hocquet. Tournai et le Tournaisis au XVI ^e siècle, par A. DUTRON.	389
Paul Hymans. Frère-Orban, par V. WITTMANN	390
J. Roland et E. Duchesne. Atlas général de géographie physique et politique, par A. DUTRON	394
CHRONIQUE	54, 175, 267, 396
NÉCROLOGIE	277, 414
ACTES OFFICIELS	66, 194, 279, 348, 416
PÉRIODIQUES	70, 198, 280, 421

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. CH. MICHEL et P. THOMAS

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, G. Duflou, J. Feller, L. Parmentier
et H. Pirenne



TOME XLIX

BRUXELLES

H. LAMERTIN, ÉDITEUR, 20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte

Gand, impr. A. Vander Haeghen, 60, rue des Champs

1906

EXCHANGE

TABLES DE LA CHRONIQUE

DE LA

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE

1906

Les chiffres arabes renvoient aux n^{os} de la Chronique.

I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 103; — des Sciences de Berlin, 49.

Adelphoe de Térence, 4.

Almanach des lettres Françaises, 134.

Amyot, 94.

Analecta Vaticano-Belgica, 17.

Antigone, 108.

Architectes originaires d'Anvers, 44.

Ars Malsachani, 10.

Association belge des professeurs de langues vivantes, 27, 97; -- littéraire autrichienne, 50.

Auzengruber, 63.

Barclay, 70.

Beiträge zur Einführung in die Geschichte der Philosophie, 12.

Bibliothèque de la Ville et de l'Université de Gand, 76; — de Leyde, 73.

Bretel (Jacques), 125.

Bureau international de renseignements, 98.

Captivi de Plaute, 35.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Royale, 3; — des vases antiques du Musée du Louvre, 104.

Césaire d'Arles, 8.

Chartes de Tournai, 20.

Chronique de St Hubert, 42.

Cicéron, 112.

Cicéron et les Espagnols, 67.

Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, 118; — de pamphlets historiques, 74; — de Clercq, 2.

Commission royale d'Histoire, 122.

Conférences et cours publics de l'Université de Liège, 102.

Congrès de l'Enseignement moyen tenu à Bonne-Espérance, 26; — des sciences historiques, 13.

Contes de Cantorbéry, 95.

Corporation des peintres et des sculpteurs de Gand (La), 129.

- Corpus documentorum Inquisitionis Neerlandicae*, 43.
 Cours d'Instruction religieuse, 115.
 Coutume de Tournai, 19.
 Création métaphorique en français et en roman, 83.
Cultes, Mythes et Religions, 11.
 Débuts de l'établissement John Cockerill à Seraing, 23.
 Descartes, 142.
Deutsch-Österreichische Literaturgeschichte, 51.
Deutsche Bücherei, 58; — *Geschichte im Ausgange des Mittelalters*, 120.
Deutsches Wörterbuch, 59.
Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, 29; — *d'Archéologie Chrétienne*, 38; — *de Philosophie*, 141.
 Dictionnaires français (Les Quatre), 86.
Église catholique (L'), sa constitution, son administration, 40.
Égypte (L') telle qu'elle est, 24.
 Enseignement du grec, 100.
Euphorion, 60.
 Faculté orientale de Beyrouth, 105.
 Felder (Franz Michael), 50.
Galla, 84.
 Goethe, 53, 54, 57, 63.
 Gormond et Isembart, 89.
 Grammaire comparée dans l'enseignement scolaire, 34.
 Grillparzer, 63; — *Gespräche*, 50.
Guide de Gand illustré, 130.
 Guillaume d'Orange, 128.
 Hebbel, 63.
 Hejermans, 63.
 Herder, 142.
 Hérodas, 110.
 Histoire du Commerce du monde, 22 — de France, 46.
Historisch Leesboek, 47.
 Ibsen, 63.
Index verborum Propertianus, 36.
 Institut historique belge de Rome, 17; — de Sociologie, 72.
Inventaire de la « Librairie » de Philippe-le-Bon, 91; — analytique des *Diversa Cameralia* des Archives Vaticanes, 124.
 Kant, 142.
 Katharsis d'Aristote, 109.
 Kleist (H. de), 56, 63.
 Koerner, 57.
Kulturhistorische Beiträge, 30.
 Langue de la tragédie athénienne, 107.
Leçons de la Défaite (Les), 118.
 Législation belge en matière d'hérésie, 21, 127.
 Le Muisit (Jacques), 73.
 Lenau, poète lyrique, 52.
 Lessing, 63.
Liber Traditionum Sancti Petri Blandiniensis, 41.
 Littérature allemande, 138; — italienne d'aujourd'hui, 48.
 Locutions emphatiques, 78.
Longinus on the Sublime, 33.
Lütticher Schillerverein, 64.
 Maeterlinck, 63.
 Manichéisme, 71.
Manuel d'histoire ancienne du christianisme, 114; — *pour apprendre l'anglais*, 137.
 Manuscrits de Suétone, 37.
 Marcel Schwob, 92.
Mélanges linguistiques, 88; — *Nicole*, 14.
Meyer's grosses Konversationslexikon, 62.
 Mirbeau, 63.
 Molière, 63.

- Nation Belge (La)*, 132.
 Néron acteur, 7.
 Odyssée, 66.
 Origines de la grande industrie, 23.
 Oxyrhynchus, 31.
 Pain dans les cités grecques (Le), 14.
Penseurs de la Grèce (Les), 32.
 Philippe-le-Bel, 16.
 Philon d'Alexandrie, 111.
Philosophische Bibliothek, 142.
 Phonétique historique du latin, 34.
 Photographie, 106.
Portrait des Esprits, 70.
 Précis de phonétique, 77.
 Premiers évêques de l'Église de Tongres, 15.
 Prix quinquennal d'Histoire nationale, 133.
 Programmes de l'enseignement moyen, 99.
Propertius, 33.
Quellenkunde der deutschen Geschichte, 119.
Question biblique au XX^e siècle (La), 39.
Recueil de textes pour servir à l'étude de l'histoire de Belgique, 42.
 Requesens (D. Luis de), 126.
Revue des Bibliothèques et des Archives de Belgique, 89.
 Roberti (Jacques), 131.
 Rôle international de l'Université, 101.
 Ronsard, 94.
 Sardou, 63.
 Schiller, 57, 63.
Schiller-Literatur in Belgien, 140.
Sedulius Scottus, 9.
 Sénéchal (Jean le), 90.
 Shakespeare, 63.
Società e Sensali, 18.
 Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 1, 65, 96.
 Sociétés de Publicains, 112.
 Sophocle, 108.
 Sources de l'histoire de France, 45.
 Stace, 68.
 Succession d'un serf décédé, 19.
 Syntaxe du verbe, 81.
 Terminologie de la mathématique, 30.
Textes et documents pour l'étude historique du Christianisme, 113.
Thébaïde, 68.
 Tibulle, 6.
Tournoi de Chauvency en 1285 (Le), 125.
 Vanderkindere (Léon), 133.
 Van Obbergen, 44.
Vérité d'Hier ? 116.
 Villon, 92, 93.
 Vocabulaire français au XVI^e siècle, 85.
 Voyelles toniques du vieux français, 87.
Zehnerzahlen in den romanischen Sprachen, 82.

II. — TABLE DES AUTEURS.

- Barrado y Font (D. Francisco), 126.
 Bastin (J.), 77.
 Bayot (A.), 89.
 Berlière (Dom. U.), 17, 124.
 Bischoff (H.), 140.
 Blanc (E.), 141.
 Bloomfield (M.), 71.
 Bonnefoy (abbé J. de), 117.
 Bornecque, 139.
 Brandenburg (E.), 119.
 Brossard, 81.
 Broussolle (abbé J.), 115.
 Brugmans (H.), 47.
 Buchenau (D^r Artur), 142.
 Cabrol (Dom. F.), 38.
 Carcopino, 112.
 Changer (G.), 95.
 Churton (J.), 108.
 Cohn, 111.
 Collins, 108.
 Daremberg-Saglio, 29.
 De Ridder (A.), 2.
 Doutrepont (G.), 91.
 Erckmann-Chatrian, 135.
 Eucken (R.), 12.
 Fabia (P.), 7.
 Fayen (A.), 41.
 Flaubert, 136.
 Francotte (H.), 14.
 Fredericq (P.), 43.
 Giardelli (P.), 35.
 Gomperz (Th.), 32.
 Guerlin de Guer, 87.
 Guignebert (Ch.), 114.
 Hamilton, 137.
 Hanquet (Karl), 42.
 Harmand (R.), 125.
 Hellmann (S.), 9.
 Houtin (A.), 39.
 Houzé (D^r E.), 72.
 Hubert (Eug.), 21, 121, 127.
 Hugo (Victor), 136.
 Jud (J.), 82.
 Knoke (Prof. F.), 109.
 Knuttel (W.-P.-C.), 74.
 Kurt Kaser, 120.
 Labriolle (P. de), 113.
 Lamartine (A. de), 136.
 Lattes (A.), 18.
 Lavissee (E.), 46.
 Lejay (P.), 8.
 Le Morin (J.), 116.
 Lyon (O.), 138.
 Mahaim (E.), 23.
 Malmstedt (A.), 78.
 Matter (A.), 40.
 Molhuysen (P.-C.), 75.
 Molière, 139.
 Monchamp (Mgr.), 15.
 Morel-Fatio (A.), 126.
 Munro (H.-A.-J.), 5.
 Muret (M.), 48.
 Nagl, 51.
 Niedermann (M.), 34.
 Nodier (Ch.), 135.
 Noël (O.), 22.
 Paris (G.), 88.
 Phillimore (J.-S.), 33, 36.
 Pleukers (H.), 9.
 Postgate (J.-P.), 6.
 Pottier, 104.
 Prickard (A.-O.), 33.
 Prins (Ad.), 72.
 Rachfahl (F.), 128.
 Rand (E.-K.), 9.
 Raynaud (G.), 90.
 Reimann, 58.
 Reinach (S.), 11.

Rey (A.), 93.	Vaganay, 85.
Reynaud (L.), 52.	Valentiner (I.), 142.
Ritter (E.), 86.	Van den Gheyn (R. P.), 3.
Roger, 10.	Vande Putte, 41.
Rydberg, 79.	Vander Haeghen (V.), 129.
Sabry (M.), 24.	Verriest, 19. 20.
Schmidt (Er.), 56.	Vogliano (A.), 110.
Schmidt (M.), 30.	Waxweiler (E.), 72.
Schuchardt, 84.	Wenck (K.), 16.
Smith (C.), 37.	Wendland, 111.
Solvay (E.), 72.	Whitelaw, 108.
Spengel (A.), 4.	Wils (J.), 131.
Stephan (H.), 142.	Wodon (L.), 72.
Thomas (F.-G.), 92.	Wolfgang, 107.
Tobler, 80.	Zeidler, 51.

III. — COLLABORATEURS DE LA CHRONIQUE.

MM. P. Bergmans, J. Bidez, H. Bischoff, J. Brassinne, F. Cumont, A. de Ceuleneer, J.-E. Demarteau, G. Des Marez, E. Dony, G. Duflou, P. Faider, J. Feller, A. Grégoire, O. Grojean, P. Hamélius, M. Huisman, M. Jacques, M.-A. Kugener, M. Laurent, F. Magnette, Ch. Michel, L. Parmentier, O. Pecqueur, H. Pirenne, L. Preud'homme, G. Remacle, P. Thomas, H. Vander Linden, J. Vercoullie, M. Wilmotte.



COMMENT TARTUFFE FUT REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS.

DISCOURS PRONONCÉ PAR HERMANN SUCHIER,
Recteur de l'Université de Halle.

Louis XIV se révéla, à la mort de Mazarin, en saisissant les rênes de l'État. Jusque-là le monde ne connaissait guère de lui que sa belle mine, son habileté aux exercices chevaleresques et son goût du théâtre. Pendant l'automne de 1658, Louis, qui avait vingt ans accomplis, entendit, ainsi que son frère cadet Philippe d'Anjou, parler élogieusement d'une troupe ambulante qui pendant des années avait parcouru le Sud de la France et venait d'établir son quartier général à Rouen. Cette troupe était dirigée par un certain Molière, comédien réputé, qui avait aussi remporté quelques succès comme poète dramatique. Philippe prit à son service la troupe, qui reçut le titre de *Troupe de Monsieur*, et le roi accepta qu'elle vint faire au Louvre, avant l'ouverture de la saison, une *visite* ou représentation privée. Celle-ci eut du succès, et plut particulièrement par la grâce du personnel féminin. Les comédiens du roi, qui avaient leur théâtre dans l'ancienne maison des Confrères de la Passion, à l'Hôtel de Bourgogne, étaient aussi invités, et ils assistèrent au triomphe de leurs concurrents.

La nouvelle troupe obtint une salle de l'ancien Palais du Connétable de Bourbon, confisqué déjà sous François I^{er}. Quand, deux ans plus tard, cet édifice fut démoli, la salle de représentation fut remplacée par une autre, prise dans l'aile Est du Palais Royal : c'était la salle même que Richelieu avait fait apprêter pour ses représentations, dans lesquelles le luxe

brillait plus que le goût. Il est rare que les grands de la terre soient les grands dans le royaume de l'art!

Outre les représentations publiques, la troupe avait aussi dans les *visites* une source abondante de revenu. L'une des plus mémorables visites fut celle qui eut lieu en août 1661 au château de Vaux-le-Vicomte. Ce palais, qui avait coûté trente-six millions au surintendant des finances Fouquet, rivalisait presque d'éclat avec celui du roi lui-même à Versailles, qui alors n'avait pas encore atteint son plein développement. A la demande de Fouquet, Molière avait écrit une nouvelle pièce, *les Fâcheux*, qui fut représentée là pour la première fois en présence du roi et de la cour, hôtes du châtelain de Vaux. « Le surintendant aussi bien des belles-lettres que des finances », comme l'a appelé La Fontaine, protégeait une foule d'écrivains, peintres et sculpteurs : en ce point aussi il était le rival du roi. Mais on se disait à l'oreille que les millions dont il disposait n'étaient pas acquis par des moyens irréprochables. « Fouquet » signifie « écureuil » ; et les invités voyaient partout dans le château de Vaux, avec la fière devise de la famille : *Quo non ascendam?* », le blason de Fouquet représentant un écureuil poursuivi par une couleuvre. Dans celle-ci les assistants voyaient une allusion au ministre du commerce Colbert, qui avait dans ses armes une couleuvre (*coluber*) et qui était l'ennemi de Fouquet. Il y avait longtemps que la couleuvre épiait l'écureuil : le rusé Colbert avait appliqué toute son habileté à mettre au jour les dilapidations de Fouquet, sans parvenir encore à ébranler la confiance que le roi avait en son favori. Mais en ces brillantes journées de Vaux le moment était proche où le rapide écureuil allait être atteint par la couleuvre : peu de jours après la fête, Fouquet, accusé par Colbert, fut emprisonné et condamné à la prison perpétuelle. Le bruit courut que le favori, qui s'était approprié impunément tant de millions du trésor, avait eu ce soir-là l'audace d'adresser des propos galants à la jeune maîtresse du roi, Mademoiselle de La Vallière. Le roi, à qui la chose fut rapportée, se serait décidé là-dessus à laisser enfin libre cours à la justice. La chute du Mécène enlevait à beaucoup d'artistes, et aussi à Molière, un protecteur généreux.

Une fête semblable à celle de Vaux fut organisée par le

roi à Versailles, et on y représenta pour la première fois *Tartuffe* dans des circonstances que nous allons rappeler.

L'idée d'attaquer les hypocrites dans une pièce vint probablement à Molière au cours de la querelle de l'*École des femmes* (représentée à la fin de 1662). Des mois durant, cette pièce défraya la conversation des Parisiens. Le public ne se partageait pas seulement en admirateurs et en adversaires : ceux-ci comprenaient divers groupes, dont Molière essaya de réfuter les reproches dans la *Critique de l'École des femmes*. Il passa rapidement sur un de ces groupes : celui des gens qui se prétendaient froissés dans leur sentiment religieux. Déjà ils avaient été très mécontents d'un passage de *Sganarelle* mentionnant — de manière fort anodine d'ailleurs — le titre d'un ouvrage édifiant assez répandu, *La Guide des Pécheurs* de l'Espagnol Granada ¹. Rien que de le citer dans une comédie, cela semblait une profanation. Dans l'*École des femmes* on s'offensait de voir le tuteur d'Agnès menacer l'ingénue, en cas d'infidélité, de la « grande marmite d'enfer » ², et aussi de ce que Molière, à un autre endroit, se permettait de plaisanter un dogme qui, sans appartenir à l'Évangile, était reconnu par l'église catholique. Dans la *Critique de l'École des femmes*, le poète se borne, pour sa défense, à dire qu'il a employé ces expressions non pas parce qu'il les trouve plaisantes, mais pour caractériser les personnages qui les emploient ³. Molière se réservait de régler plus tard le compte de ces adversaires, et d'acquérir la force nécessaire pour leur porter un coup décisif.

¹ Sur Louis de Granada et son ouvrage *La guía de pecadores* (1556), v. Adam Schneider, *Spaniens Anteil an der deutschen Literatur*, Strasbourg, 1898, p. 29 et sv. ; cp. R. Beer, *Zeitschrift f. D. Alt.*, 1899, p. 138. Molière connaît probablement *La Guide des pécheurs* d'après les *Satires* de Mathurin Regnier (XIII, 20), où l'hypocrite Macette lit ce livre.

² Molière s'était servi en ce point de Sorel, *Histoire comique de Francion*, I, p. 23. Dans le *Portrait du peintre*, l'auteur reproche à Molière d'avoir fait dans les paroles d'Arnolphe la satire d'un sermon.

³ Dorante dit (scène VI, éd. Gr. écr., III, p. 365) : « Pour ce qui est des enfants par l'oreille, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe, et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme ».

La susceptibilité de cette époque en matière religieuse s'explique par l'histoire antérieure du drame français. Les représentations de mystères, qui au moyen âge et au XVI^e siècle encore montraient Dieu le Père et le Saint Esprit en personne, avaient été suivies d'une réaction; et l'on en était venu à bannir même de la scène des expressions comme « Dieu » et « église ». « Dieu » s'appelait « le Ciel » ou, à la mode payenne, « les dieux »; l'« église » devenait le « temple », et ainsi de suite. Ainsi s'explique le point de vue de ceux qui croyaient, ou du moins prétendaient, que Molière avait froissé la religion chrétienne par les expressions en question. Nous connaissons d'ailleurs suffisamment les ennemis littéraires de Molière pour savoir que leur bruyante susceptibilité ne provenait pas d'une sincère piété, mais bien de la haine qui croyait atteindre le plus sensiblement l'adversaire en le décrivant comme hérétique. C'est ce que Molière comprit, et son indignation lui fournit les armes avec lesquelles il pensa détruire l'engance des hypocrites.

Tout ce qui colporte le mensonge sous les couleurs de la vérité, tout ce qui cache la fausseté sous le manteau de la sincérité, tout ce qui prend pour masque l'amitié et la charité chrétienne pour atteindre d'autant plus sûrement l'objet de sa haine, tout ce qui étale la foi au dehors en la méprisant intérieurement, tout ce qui prend la religion pour drapeau en vue de ses propres intérêts matériels et de ses bas instincts, tout cela fut fondu par notre poète en une figure de son invention, mais dont les détails étaient fournis par la vie même et qui prenait une intensité de vie brutale : il fit Tartuffe.

On a déjà vu que la première représentation de *Tartuffe* avait eu lieu à une fête de la cour. C'était cette fameuse fête du parc de Versailles qui dura une semaine entière, sans interruption, du 7 au 13 mai 1664, et qui est connue sous le nom des *Plaisirs de l'isle enchantée*.

Le roi avait donné à son premier chambellan, le duc de Saint-Aignan, l'ordre de faire un plan pour cette grandiose fête printanière, et Saint-Aignan y employa un poème emphatique plus que nul autre de l'éclat des fêtes et des parfums de mai : le *Roland Furieux*. Au chant VII l'Arioste, à l'imitation de l'épisode d'Ulysse chez Circé, a fait arriver Roger

à l'île enchantée d'Alcine, qui transforme ses amants, après un bonheur éphémère, en animaux et en plantes. Un coin de terre entre les étangs du parc de Versailles représentait l'île enchantée. Louis lui-même jouait Roger, Saint-Aignan faisait Guy, etc. Le rôle de la fée Alcine était tenu par une actrice qui avait à déclamer de jolis vers de Saint-Aignan ¹. A la fin Roger reçoit l'anneau d'Angélique, qui rompt le charme, et au milieu d'un feu d'artifice, de la foudre et des éclairs, s'écroule le palais d'Alcine.

A cette fête prirent part plus de six cents personnes, qui furent toute la semaine les hôtes du roi. L'action était disposée de manière que la moitié des hôtes s'y associaient comme figurants et que les spectateurs étaient prêts à reprendre au moment donné le rôle des autres. Il eût été difficile pour le duc de trouver chaque jour de nouvelles récréations, s'il ne s'était assuré d'avance la collaboration de Molière.

Celui-ci fit jouer là jusqu'à quatre de ses pièces, dont deux pour la première fois : *La princesse d'Élide* et le *Tartuffe*, qui fut donné l'avant-dernier jour, après la démolition du palais d'Alcine. Pour ces deux pièces, Molière s'excuse que la hâte avec laquelle il a dû remplir l'ordre du roi l'ait empêché de les achever. La « Princesse d'Élide » n'est mise en vers que jusqu'à la première scène de l'acte II, le reste est esquissé en prose; et « Tartuffe » n'avait encore que trois actes ². Il forme avec la joyeuse fête de cour qu'il devait illustrer, un contraste étrange et même criant. Le poète n'avait certainement pu songer à soumettre préalablement au roi l'ouvrage inachevé, et ainsi Louis XIV, sans le savoir et sans le vouloir, avait donné le cadre éclatant du portrait qui devait montrer à toutes les générations l'immonde hypocrite.

La pièce, ou plus exactement le fragment, fut fort remarqué; mais au bout de quelques jours un ordre du roi vint interdire la représentation « parce qu'il est trop difficile de discerner

¹ D'autres supposent que ces vers avaient été composés par le président de Périgny.

² Suivant la *Vie de Molière* par Grimarest, c'étaient les actes I à II; de même suivant le *Registre* de La Grange.

la véritable dévotion de la fausse ». Molière avait pourtant suffisamment marqué la profonde différence entre le masque pieux de Tartuffe et la vraie piété. Mais des influences actives s'étaient exercées auprès du roi contre le poète. Les Jésuites, qui devaient avoir toutes raisons de se sentir atteints, avaient su faire comprendre à la reine mère, Anne d'Autriche, qu'avec la fausse religiosité on attaquait aussi bien la vraie.

L'interdiction aviva partout le désir de connaître la pièce tant vantée et tant attaquée, et Molière fut coup sur coup invité à la lire dans de grandes maisons ou à la jouer avec sa troupe en une *visite*. Parmi ceux qui se la firent réciter il faut mentionner le légat du Pape, qui la jugea fort élogieusement. Mais presque aussitôt le poète était l'objet d'une vive attaque. Un certain Roullé, curé de St-Barthélemy à Paris, dans un pamphlet « *Le roy glorieux au monde* », félicite le roi d'avoir fermé les églises où les protestants offensaient par leurs prières la majesté divine, et il traite l'auteur de « Tartuffe » de démon à face humaine qui mérite le bûcher, feu terrestre précurseur de celui de l'enfer. Cette perspective devait manquer de charme pour Molière. Il adressa au roi un placet signalant les accusations de Roullé et demandant l'autorisation de démontrer au public par une représentation de « Tartuffe » l'inanité des incriminations dont il était l'objet. Il pouvait puiser dans sa propre expérience le mot :

« Contre la médisance il n'est point de rempart »,
et ajouter aussi :

« L'amour-propre engage à se tromper soi-même ».

Des savants français se sont demandé s'il valait mieux diviser le règne de Louis XIV d'après les changements de maîtresses du roi ou d'après la série de ses confesseurs. Les maîtresses avaient encore, dans la période qui nous occupe, le rôle décisif; ce n'est que plus tard qu'elles devaient le céder aux confesseurs. En général ceux-ci excusaient, palliaient la vie dévergondée du roi¹; de loin en loin des voix isolées lui faisaient entendre en termes couverts, mais intelligibles, ce

¹ Voir par exemple Mangold, *Molières Tartuffe*, Oppeln 1881, p. 22 (où il s'agit, il est vrai, de Louis XIII).

qu'il y avait de condamnable dans sa conduite. Pour ennuyer ces gens qui lui étaient incommodes, Louis¹ eût volontiers autorisé la représentation de *Tartuffe*; car, il ne voyait dans la religion qu'une chose purement extérieure, et distinguant peu la vraie piété de la fausse, il devait considérer Molière comme un vengeur bienvenu. Il différa sa réponse au placet, et se fit représenter encore les trois actes le 25 septembre : peu de temps après, Molière, sans doute à la demande expresse du roi, acheva rapidement la pièce.

Le *Tartuffe* complet en cinq actes fut représenté pour la première fois le 29 novembre 1664 devant un public d'élite au château de Raincy près de Paris, à l'invitation² du prince de Condé, qui portait le plus vif intérêt à la pièce et à son auteur. Mais Molière avait acquis la conviction qu'il ne pourrait pas songer à une représentation publique de « *Tartuffe* » du vivant de la reine mère, et en attendant il se mit à travailler un autre sujet.

C'était devenu une mode alors de représenter *Don Juan*, et tout théâtre s'efforçait de donner un drame sur cette matière. L'idée qui en fait le fond est, comme on sait, d'origine espagnole : c'est le cavalier accompli, qui possède dans la conquête des cœurs féminins une virtuosité sans pareille et qui dépasse toute borne en matière de galanterie. En mathématique les nombres s'augmentent de chaque unité ajoutée : en amour le plus grand de tous les nombres est et reste un. *Don Juan*, renversant ce principe, transporte dans l'amour le point de vue mathématique et cherche à atteindre la grandeur en ajoutant sans cesse de nouvelles unités.

Déjà deux théâtres parisiens avaient donné un *Don Juan*, quand la pièce de Molière fut représentée pour la première fois le 15 février 1665. A quel point l'esprit du poète était préoccupé de *Tartuffe*, c'est ce qu'on voit aux points d'attache des deux personnages : son *Don Juan* est un impie qui étale cyniquement ses vices, c'est-à-dire un *Tartuffe* à qui ne manque que le masque, et au cinquième acte il devient même tout à coup un *Tartuffe* complet¹. *Don Juan* décide de prendre le masque

¹ *Tartuffe*, qui recherche à la fois la mère et la fille, est aussi un *Don Juan* déguisé.

de la dévotion parce qu'il s'en promet toutes sortes d'avantages extérieurs. Le mot du valet *Un grand seigneur méchant homme est une terrible chose* a été avec raison considéré comme l'idée maîtresse de la pièce, que traverse un souffle shakespearien.

Don Juan attira aussi à Molière des attaques violentes, mais injustifiées. Ce qui choquait surtout, c'était *la scène du pauvre*, que Molière fut obligé de supprimer dès la seconde représentation, et qui manque dans toutes les éditions données en France au XVII^e et au XVIII^e siècle. Nous n'en connaissons le texte que par l'édition d'Amsterdam. Don Juan rencontre un mendiant déguenillé qui lui demande l'aumône en lui promettant de prier pour lui. « Je m'en vais, répondait Don Juan, te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer ». Le mendiant s'y refuse, et comme Don Juan insiste, il repousse avec indignation le louis en disant : « Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim »¹.

Cette scène fut traitée de blasphématoire par les ennemis de Molière et biffée par la censure. Fait incompréhensible, car elle est pénétrée du pur esprit chrétien : la sympathie du spectateur va au mendiant croyant, placé au dessus du grand seigneur impie et méprisable. En réponse aux attaques de ce genre, le roi prit à son service la troupe de Monsieur, apparemment pour pouvoir protéger plus efficacement le poète accusé d'hérésie.

Plus encore que *Don Juan*, le *Misanthrope* a d'étroites relations avec *Tartuffe*². *Le Misanthrope*, représenté pour la première fois le 4 juin 1666, découle absolument des sentiments qu'avaient nourri en Molière les vains efforts tentés

¹ On m'objecte que dans la scène du pauvre (III, 2) le mot qui avait surtout choqué était celui de Don Juan : *Je te le donne pour l'amour de l'humanité*. Cependant je ne vois pas qu'on ait relevé ce mot avant le XVIII^e siècle.

² La connexité entre *Tartuffe* et l'adversaire d'Alceste a déjà été aperçue par Mangold, p. 108; et Livet, éd. du *Misanthrope*, Paris 1883, p. xxxii. Toutefois Livet va trop loin en faisant de Philinte une prolongation de Cléante, et d'Alceste Orgon devenu misanthrope à la suite de la leçon qu'il a reçue au sujet de *Tartuffe*. D'après Brossette Molière, travaillait déjà au *Misanthrope* avant que *Tartuffe* fût achevé.

pour représenter Tartuffe. Alceste n'est autre que Molière lui-même, qui voudrait faire de la sincérité le principe suprême, démasquer sans égards les hypocrites et les trompeurs, et bannir de la vie les petits mensonges conventionnels. Et quelle est la récompense de ses efforts? D'être méconnu, insulté, traité d'hérétique, bref le triomphe des Tartuffes! Comme Alceste, il voudrait fuir le genre humain et se réfugier dans un désert où il n'eût pas à craindre la tromperie et la raillerie des hypocrites. Des trois actions qui s'entremêlent, l'amour de Célimène, le duel d'Oronte, le procès de l'arriviste, cette dernière apparaît comme une suite de « Tartuffe ». L'adversaire d'Alceste, que celui-ci traite de *pied-plat*, n'est autre que Tartuffe :

Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde.

Si l'on rapproche cette tirade d'un discours de Don Juan (V, 2), les paroles d'Alceste semblent une transposition de celles de Don Juan ¹.

¹ Qu'on compare les passages suivants :

1. *Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié* (D. J.).

et *Je hais... les autres pour...*

...n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses (Mis.).

2. *On lie à force de grimaces une société étroite avec tous les gens du parti* (D. J.).

et *Pendant sa grimace est partout bienvenue* (Mis.).

3. *On a beau savoir leurs intrigues et les connaître pour ce qu'ils sont; ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens, et quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire* (D. J.).

et *Au travers de son masque on voit à plein le traître :*

Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,

Et ses roulements d'yeux et son ton radouci

N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici (Mis.).

Le scélérat sort vainqueur du procès contre Alceste, comme les Tartuffes ont vaincu Molière :

J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès'
 Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
 Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
 Toute la bonne foi cède à sa trahison!
 Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
 Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
 Renverse le bon droit, et tourne la justice!
 Il fait par un arrêt couronner son forfait!

Tout ce qu'Alceste dit du *pied-plat*, Orgon eût pu le dire de Tartuffe.

Les trois drames forment dans l'esprit du poète un ensemble si uni, qu'on serait tenté de parler d'une trilogie de Molière. Tartuffe est le fourbe faux dévot, le coquin sous le masque de la piété, Don Juan l'impudent scélérat qui finalement s'affuble du manteau de la piété et démontre ainsi qu'il ne faut pas confondre le coquin qui fait le pieux avec le véritable dévot. A ces deux personnages s'oppose le Misanthrope, foncièrement honnête homme, qui peut dire de lui-même :

Être franc et sincère est mon plus grand talent.

Son misérable adversaire est dépeint de manière que nous reconnaissons en lui à la fois Tartuffe et le Don Juan du V^e acte.

Le Misanthrope est essentiellement un plaidoyer pour la représentation de *Tartuffe*, et ce plaidoyer paraît n'avoir pas manqué son effet sur le roi : Louis promet d'en autoriser la représentation à condition que certains points fussent modifiés.

Pendant que le roi se trouvait à l'armée de Flandre, Molière risque une représentation de *Tartuffe*. Le nom de *Tartuffe* était changé en un autre de même assonance, *Panulphe*; il s'appelait *imposteur* au lieu d'*hypocrite*; quelques passages étaient supprimés, d'autres atténués, et l'accoutrement ne gardait rien qui pût indiquer le caractère ecclésiastique du personnage ¹.

¹ Voir éd. Mesnard, IV, 325, 327.

Le vendredi 5 août 1667, la salle était comble à la représentation. Celle-ci devait être renouvelée le dimanche : elle fut interdite par le Premier Président du Parlement de Paris, de Lamoignon. Molière et Boileau s'efforcèrent en vain de faire lever l'interdiction. Molière alors envoya (le 8 août) deux de ses comédiens au camp de Lille avec un placet rappelant au roi sa promesse. « Je ne doute point, Sire, écrivait Molière, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquaient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir ». Le placet disait à la fin : « J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très-assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comédies si les tartuffes ont l'avantage ».

Dans l'entretemps l'archevêque de Paris avait interdit de représenter et de lire tout haut la pièce dangereuse. Mais Louis tint parole. Dès son retour en automne l'interdiction de l'archevêque fut tempérée, et le 5 février 1669 Molière fut enfin autorisé à jouer *Tartuffe* sous l'ancien nom et sans autre réserve. La lutte avait duré cinq ans et dans plus d'une de ses alternatives le poète avait été près de désespérer. Ses efforts étaient enfin couronnés de succès. Le misanthrope n'avait pas besoin de fuir au désert : il avait finalement gagné son procès contre le scélérat!

Le *Tartuffe* de Molière est le plus ancien drame bourgeois en France¹. Il nous montre l'intérieur d'une maison aisée,

¹ Que le *Tartuffe* ait pour scène un milieu bourgeois, c'était déjà l'idée de Goethe, et c'est à tort que ce point de vue a été contesté récemment.

dont le maître, Orgon, recueille un homme pauvre qu'il croit dévot. La mère d'Orgon, Madame Pernelle, est aussi prévenue en faveur de Tartuffe. Tous les autres sont hostiles à Tartuffe : Elmire, seconde femme d'Orgon, qui entreprend de démasquer le scélérat, son frère Cléante, qui exprime les vues religieuses de Molière, le fils d'Orgon Damis, que le père chasse de la maison parce qu'il a osé contredire Tartuffe; la fille, Marianne, dont les fiançailles doivent être rompues pour faire place à Tartuffe, enfin Dorine, la servante bavarde qui tient parfois les fils de l'intrigue. Molière s'est fait un dénouement commode en faisant intervenir directement le roi et terminant la pièce par une apologie de Louis XIV. Goethe, qui a appelé l'exposition de Tartuffe un chef-d'œuvre incomparable¹, justifie aussi cette finale en ces termes² : « Tartuffe inspire la haine; c'est un malfaiteur qui simule la piété et la morale pour ruiner à tous égards une famille bourgeoise, et c'est pourquoi l'intervention de la police à la fin est pour nous bienvenue ». D'après Molière la police poursuit depuis longtemps un flibustier qui a commis sous de faux noms les pires escroqueries et qui est reconnu dans la dernière scène en la personne de Tartuffe.

L'exaspération de la lutte des Jésuites et des Jansénistes au 17^e siècle explique qu'on se soit demandé si les expressions religieuses du *Tartuffe* étaient un persiflage de l'un ou l'autre de ces partis³. Molière laisse entendre que l'austérité jansé-

¹ « Unübertrefflich » (qu'on ne peut surpasser). Entretiens avec Eckermann, entretien du 26 juillet 1826.

² En parlant du *Richelieu* de Lemercier, Œuvres de Goethe, éd. Biedermann, XXIX, p. 705.

³ On connaît le récit de Racine (œuvres de R., éd. Mesnard, IV, p. 332). Janséniste est la rigueur ascétique que simule Tartuffe. Pour l'abbé de Roquette, promu en avril 1667 à l'évêché d'Autun, je renvoie à l'éd. Mesnard de Molière, IV, 304-305, et surtout à Mangold, p. 55. Ce qui rappelait Roquette, janséniste, c'est le costume de Tartuffe, avant que Molière l'eût laïcisé. Cp. surtout Roy, *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, p. 210-212. Que les Jésuites, au fond, étaient visés, c'est ce que montrent Mangold, o. c., p. 63-66, et Toldo, *Giorn. stor. d. lett. it.*, XXIII, 301. « Le *Tartuffe* donne la main aux *Provinciales* », dit Sainte-Beuve, *Port-Royal*, livre III, chap. 15.

niste ne lui plaisait pas. Aussi les Jésuites signalèrent de bonne heure un janséniste, l'abbé Roquette, assez arriviste, et dont Molière devait avoir copié l'aspect extérieur de Tartuffe. Gutzkow a rappelé ce bruit dans son peu historique « Urbild des Tartuffe », quand la critique l'invita à remplacer le nom du président de Lamoignon par un autre.

Que Molière ait donné à Tartuffe quelques traits extérieurs de l'abbé Roquette, c'est une possibilité admissible, sans qu'on puisse conclure, comme le font encore certains savants français, que *Tartuffe* était dirigé contre les Jansénistes. Ces « grenouilles du lac de Genève », comme les appelaient les Jésuites par allusion à la forteresse du calvinisme, voulaient rétablir la pureté évangélique dans l'église catholique, répandre le Nouveau Testament en traduction française, et l'homme, dont les Jésuites renforçaient l'amour-propre, ils voulaient l'amener à s'humilier devant le Tout-Puissant, dont la grâce pouvait seule procurer la vraie grandeur. On peut voir de suite que Tartuffe ne professe pas de tels principes. Il a ceux qui étaient alors représentés dans les écrits des Jésuites.

S'il décide Orgon à lui abandonner sa fortune, c'est qu'il veut l'empêcher d'en faire peut-être un mauvais usage. Il engage Orgon à lui confier la précieuse cassette afin qu'Orgon même puisse jurer qu'il ne l'a pas. Tartuffe dit à Elmire (*Tart.* IV, 5) :

Le Ciel défend, de vrai, certains contentements;
 Mais on trouve avec lui des accommodements;
 Selon divers besoins, il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention.

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;
 Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
 Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

Nous avons ici la fameuse « direction d'intention » : pour justifier moralement un péché, il suffit d'invoquer un bon but. Nous avons aussi la « restriction mentale » : le faux serment est permis pourvu que la vérité soit rétablie par une réserve non exprimée tout haut, mais conçue en pensée.

L'arsenal d'où Molière avait tiré ces armes était l'œuvre la plus remarquable des Jansénistes par l'impitoyable logique, la fermeté et la clarté du style : les *Lettres à un provincial* de Pascal (1657). Les paroles de Tartuffe font écho à plusieurs expressions de la septième et de la neuvième *Provinciale*. Tout le jansénisme était sorti d'une protestation contre la déviation jésuitique de la morale chrétienne, et Molière apparaît ici comme l'allié de Pascal, dont il n'avait certes pas le profond sentiment religieux, mais dont il se rapproche par la droiture et l'incorruptible amour de la vérité. Ce que les lettres de Pascal montrent avec une pénétrante logique au penseur instruit, la pièce de Molière l'étale de façon saisissante aux yeux du spectateur le plus simple.

Molière a, dans ces trois drames, élevé un pilori pour le mensonge, un monument à l'amour de la vérité.

A PROPOS D'UN ESSAI DE PÉDAGOGIE ESTHÉTIQUE

Regardons, étudions nos œuvres d'art. Premier commentaire esthétique, illustré de 14 phototypies, par ÉM. DONY, professeur à l'Athénée royal de Mons. — Namur, Wesmaël-Charlier, 1906, grand in-8°, 123 pages (Prix : 3 fr.).

Parmi les nombreuses réformes préconisées au cours de ces dix dernières années, en vue de moderniser et de vivifier l'enseignement public (primaire et moyen), il en est une qui s'est vue accueillie très favorablement par les gens du métier. C'est celle qui a pour but d'assurer une place dans l'École à l'éducation esthétique de la jeunesse ¹.

En le rappelant, nous n'apprendrons rien aux lecteurs de cette Revue. Car, ici même, dans la *Chronique*, il a été souvent question de ce mouvement pédagogique : un de ses adeptes les plus convaincus et aussi les mieux documentés, M. Dony, professeur d'histoire à l'Athénée de Mons, a tenu à y mettre ses collègues au courant des publications étrangères intéressant l'*Art à l'École*, ainsi qu'à signaler attentivement tous les faits qui dénotaient une adhésion de plus en plus marquée des milieux compétents à son introduction dans nos programmes scolaires. Notre honorable collègue a développé également ses idées dans plusieurs articles de l'*École Nationale*, cette revue, si instructive et si moderne, dirigée par M. V. Mirguet. Il a enfin, dans les *Mélanges Paul Frédéricq*, exposé

¹ N'oublions pas les ouvriers de la première heure. En 1863, feu Wagener, professeur à l'Université de Gand, prononçait, à la distribution des prix du concours général, un remarquable discours sur *le Rôle des beaux-arts dans l'enseignement moyen*. — Note de la Rédaction.

l'état de la question et déterminé les règles qui devraient présider chez nous au développement de l'enseignement esthétique.

Nous renvoyons le lecteur à ces différents écrits, comme au travail, le premier et aussi le plus complet que nous connaissions, que le chanoine Krekelberg, en 1897-98 fit paraître dans la *Revue des Humanités* et dont il prépare une réédition mise au point. Rappelons d'autre part que la même question a fait l'objet de plusieurs discussions au sein de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, qu'à Paris, en 1904, s'est réuni un Congrès de l'Art à l'École, d'où est sorti un énoncé parfaitement net et précis des principes à suivre pour instaurer avec sûreté et profit l'éducation esthétique de la jeunesse ¹.

Disons enfin que tout récemment, à l'instigation d'un autre de nos collègues de l'enseignement moyen, M. L. Mallinger, un *Musée de l'Art à l'École* (destiné à être permanent) s'est ouvert à Louvain, et qu'un *Bulletin*, renseignant les maîtres et le public sur les acquisitions de ce musée ainsi que sur toutes les collections et les ouvrages relatifs à l'enseignement artistique, est distribué depuis le mois de janvier de la présente année aux adhérents, *plus de 300 déjà*, d'une *Société* qui s'est créée en même temps que le Musée.

Il y a donc, dans les milieux enseignants, une tendance bien marquée des esprits. Cette tendance, nous l'espérons, ne fera que s'accroître, car elle révèle un réel souci de progrès qu'il serait déplorable de voir se décourager devant l'indifférence des autorités scolaires. Cela serait d'autant plus malheureux que l'on constate aujourd'hui que certaines classes de la société s'intéressent enfin aux choses de la littérature et de l'art et que les questions d'ordre esthétique attirent de plus en plus l'attention des cercles dirigeants et même de groupes populaires. Nos musées ne deviennent-ils pas insensiblement, grâce à leurs aménagements intérieurs, de vrais foyers de

¹ Le 1^{er} Congrès international d'Éducation et de Protection de l'Enfance, tenu à Liège, les 18-19-20 septembre 1905, s'est occupé également de l'éducation esthétique en général, de l'Art à l'École et de la *Méthode de l'enseignement artistique*.

culture pour la masse? L'enseignement supérieur n'a-t-il pas ouvert largement ses portes à de véritables Facultés d'art et d'archéologie? La Belgique, enfin, n'a-t-elle pas toujours suscité l'intérêt de l'étranger par l'abondance et la richesse de ses trésors artistiques, et actuellement ne voyons-nous pas des *écoles* belges de sculpture, de peinture ou d'architecture porter au loin le renom de notre petite, mais vivante patrie?

N'est-ce donc pas, ou jamais, le moment de permettre à ce mouvement intellectuel si heureux de reposer, dans l'avenir, sur une base solide, nous voulons dire sur une préparation, une éducation lente, graduée, méthodique des esprits et des cœurs, et cela à l'école, par l'école, dès l'école? Ne faut-il pas songer à rendre chacun aussi apte que possible, non seulement à recevoir des émotions d'ordre esthétique, mais surtout à motiver ces émotions et à acquérir le sens critique? On se plaint, à juste titre, les *artistes* principalement, de l'indifférence ou du mauvais goût d'une grande partie de nos concitoyens en matière d'art; partout l'on va déplorant que le Belge a des préoccupations trop matérielles, que l'homme de lettres, le peintre n'ont pas assez de public, que ce public manque d'intelligence artistique, qu'à notre pays font défaut des traditions littéraires ou artistiques. Lisez les revues qui se publient chez nous et à l'étranger : quel éreintement du « bourgeois », ce mot résumant tout un ensemble d'appréciations terriblement méprisantes pour les quatre cinquièmes de nos honorables compatriotes !

Mais soyons justes. A-t-on jamais essayé de former, d'éduquer le jugement de ce futur « bourgeois », fonctionnaire, rentier, industriel, commerçant? A-t-on jamais eu le souci, à l'âge où, sur les bancs de l'école, sa faculté d'émotivité pouvait facilement être éveillée et sagement dirigée, de susciter ses aptitudes d'observation, et de provoquer tout au moins chez lui *le désir de s'instruire et de se perfectionner plus tard lui-même*? A-t-on jamais, en un mot, songé à faire pénétrer l'Art à l'École? Nous ne le pensons pas, réserve faite pour tel ou tel maître, isolé, et pour quelques tentatives ne touchant que certains groupes d'élèves de nos établissements moyens (excursions, visites de musées, une fois par an, rapidement, sans préparation).

Il y a donc, étant donné le caractère hautement moral et éducatif de la culture esthétique, un esprit nouveau à faire circuler à tous les degrés de l'enseignement public, pour le vivifier davantage et élever son niveau. Mais ici, comme en bien d'autres matières, il ne suffirait pas d'être d'accord sur la nécessité et l'utilité d'une pédagogie imprégnée d'esthétisme; il s'agit surtout de s'entendre sur la meilleure méthode à suivre et sur les procédés pratiques à employer pour dispenser avec un profit réel ce nouvel enseignement.

Il est heureusement un principe sur lequel chacun semble désormais bien d'accord. C'est qu'il faut *éveiller chez l'enfant les facultés d'observation et de sentiment* (Congrès de Paris, 1904), et pour cela, l'enfant doit avant tout *apprendre à voir*. En d'autres termes, c'est à *préparer l'éducation de l'œil*, et par répercussion celle de l'âme, siège de l'émotion esthétique, que devra tendre le maître.

Or, il va de soi que, pour bien apprendre à voir, il faut regarder attentivement une œuvre d'art, l'étudier dans ses détails et son ensemble, être à même de la commenter, de la critiquer même au besoin, tout comme il importe de bien *lire* et *analyser* au préalable une œuvre littéraire, pour pouvoir en savourer finalement les beautés intrinsèques.

La méthode paraît sûre et naturelle, et c'est uniquement pour l'illustrer d'exemples appropriés que M. Dony vient de risquer la publication de son ouvrage au titre si curieusement neuf : *Regardons, étudions nos œuvres d'art*.

Il prend un certain nombre de tableaux, de sculptures et de monuments publics : H. Bource, *la Fatale Nouvelle*. — J. Verhas, *le Maître Peintre*. — E. Laermans, *l'Ivrogne*. — P. de Braekeleer, *l'École du Village*. — A. Wiertz, *Napoléon aux Enfers*. — G. Wappers, *Épisode des journées de Septembre*. A. Verwée, *Au beau Pays de Flandre*. — C. Meunier, *la Mine*. — G. Charlier, *le Monument du sergent De Bruyne*. — *La Cathédrale de Tournai* (vues extérieure et intérieures), — *l'Hôtel de Ville d'Audenarde*. — A l'aide de reproductions phototypiques (par H. Bertels), il nous arrête longuement devant ces œuvres de notre art national, et il se livre à un commentaire analytique, aussi minutieux que possible de tous leurs éléments de composition. Cette « dissection », —

le mot est de M. Dony — vise à *faire éclore, puis à diriger l'esprit de réflexion*.

C'est à des enfants ou à de tout jeunes gens, que ce commentaire s'adresse¹. Aussi ne laisse-t-il rien dans l'ombre, et va-t-il même au-delà de l'explication purement esthétique, technique. — Par exemple, s'il s'agit d'une œuvre représentant une scène de l'histoire, en la commémorant ou en la symbolisant (Wappers, Charlier), le commentaire se fera de plus historique; s'il s'agit d'une œuvre s'inspirant du réalisme contemporain (Meunier), le commentateur donnera tous les renseignements préalables capables de justifier la présence de tel ou tel objet matériel représenté, ainsi que les attitudes, les occupations des personnages. S'il est question d'un monument de l'art architectural (Tournai, Audenarde), le maître fera une digression très utile sur les styles, sur le sens des termes techniques, sur les matériaux employés, sur les conditions du travail, sur les milieux d'où surgirent ces monuments, etc. Si l'on est en face d'une composition qui tranche par la modernité de son sujet et de sa facture sur les œuvres contemporaines (Laermans), il marquera les différences qui éloignent de plus en plus les écoles actuelles des écoles précédentes...., et ainsi de suite, selon les occasions et les besoins.

Ainsi procède M. Dony, et c'est ainsi, ou d'une façon analogue², qu'il voudrait voir les maîtres procéder à leur tour, si nous avons bien saisi le but pratique de son livre.

* * *

Que penser et de son « essai » et, d'une façon plus générale, de la méthode qu'il préconise?

Nous avons entendu, à cet égard, formuler plusieurs critiques et objections.

¹ L'ouvrage est dédié aux jeunes Belges, pour lesquels il ne doit être strictement ni un manuel ni un livre de classe, purement et simplement, mais aussi bien un *Album familial*, un *Hausbuch*, qui doit tendre à éveiller leur intérêt pour les productions de l'*art national* (voir la préface, p. 10).

² Cf. les procédés employés par M. Dony avec ceux préconisés par M. H. Gevelle (*Un cours d'Esthétique artistique*, dans les classes supérieures d'humanités anciennes. — Enghien, 1905), et par M. Lisin (voir un modèle publié dans le n° de juin 1905 du Bulletin bibliographique et pédagogique du *Musée Belge*).

Et d'abord, le choix des œuvres analysées par M. Dony, ne serait pas fort heureux.

Il est certain que des Bource, des J. Verhas, des Ferd. de Braeckelee, des Wiertz, des Wappers ne sont plus guère en odeur de sainteté auprès des générations présentes d'amateurs et d'artistes, et que depuis l'époque de ces honnêtes peintres, l'art belge s'est révélé autrement coloriste, autrement vivant, autrement représentatif des conceptions et des aspirations modernes. Il est probable que notre estimé collègue le pense également. Mais il pourra répondre : d'abord qu'il a essayé d'être éclectique, puisqu'un Wappers voisine avec un Laermans ou un Verwée, un Charlier avec un C. Meunier ; ensuite que nos musées contenant des œuvres de tous les genres, il a cru naturel d'observer dans le choix de ses sujets d'étude la même diversité. Nous ajouterons que chacun, pratiquant pour son propre compte, devant ses élèves, la méthode indiquée par M. Dony, reste absolument libre de s'attacher aux sujets qu'il préfère. Mais alors il fera prévaloir ses goûts personnels, et cela n'est plus guère conforme à une vraie pédagogie.

Le commentaire, dit-on ensuite, est bien terre à terre ; il est d'une minutie, parfois méticuleuse à l'excès, qui ne laisse plus rien subsister ni transparaître la vraie beauté d'un tableau (par exemple : dans la *Fatale Nouvelle*, le *Maître Peintre*). Le reproche n'est pas tout à fait exagéré. Il est exact que M. Dony, dans son ardeur démonstrative, dans son apostolat, allions-nous dire, pousse le souci de sa méthode jusqu'aux dernières limites et ne nous fait grâce, une fois qu'il nous a placés devant certains tableaux, d'aucun détail, même des plus insignifiants en réalité. Il nous semble qu'il a, en général, trop insisté sur le côté matériel ou anecdotique des sujets et pas assez sur les idées ou les sentiments ou sur les simples impressions visuelles qui se dégagent de la contemplation de telle ou telle œuvre. Il n'a pas toujours suffisamment dégagé, à notre sens, ce que peuvent renfermer de vie intérieure les êtres humains que le peintre ou le sculpteur a fait surgir devant nous. Nous pensons qu'il importe autant, même à nos élèves des classes inférieures des Athénées, d'être émus que d'être intéressés par l'art plus ou

moins grand de composition de l'artiste. M. Dony est sans doute de notre avis, mais à lire attentivement ses démonstrations, on pourrait croire qu'il a eu plutôt peu souci de ce commentaire d'ordre moral.

Autre reproche, plus grave celui-ci. Que peuvent valoir, dit-on, ces analyses à faire devant des élèves, hors de la présence des originaux, à l'aide de reproductions de gravures où rien ne révèle la magie des couleurs employées par l'artiste? Les tableaux ne valent-ils pas souvent, surtout ceux des écoles primitives comme des écoles les plus modernes, par les *tons*, par les jeux de lumière et d'ombre, en un mot par tout ce qui a servi à exprimer *la vision personnelle* du peintre?

Certes, l'observation est parfaitement fondée en soi. Mais dans le système que préconisent avec M. Dony tous les partisans de la préparation à la culture esthétique à l'école, il faut observer qu'il est fait appel à la contemplation des *beautés de la nature* (v. Introduction, p. 7), prise comme source première et continuelle d'impressions et objet de contemplation. Voilà déjà un point acquis. Ils prônent ensuite l'étude sur les monuments eux-mêmes et les œuvres des artistes, partout où cela est possible et matériellement réalisable; à leur défaut seulement, ils font appel aux reproductions (photographiques ou toutes autres). Or, on doit bien admettre que l'on ne peut faire défiler toutes les classes de tous nos établissements devant des monuments publics ou dans des musées! D'autre part, pour les besoins auxquels se limite la méthode scolaire débattue ici, c'est-à-dire « la description simplement explicative du contenu, » premier stade de la culture artistique, l'élément couleur n'est pas indispensable partout, sans compter que le commentaire pictural serait très souvent d'une portée dépassant le degré de compréhension des élèves, et exigerait de plus une initiation spéciale des maîtres. Nous ajouterons que l'intérêt qui aura été éveillé sur un tableau, une sculpture, un monument du passé, engagera précisément le jeune homme, dès qu'il le pourra, à aller contempler l'original. Une fois devant celui-ci, nous restons persuadé qu'il en savourera d'autant mieux les beautés de facture qu'il en possède à fond le sujet et en aura déjà goûté la valeur morale, selon le cas.

Qu'avons-nous encore entendu proférer contre le système que M. Dony voudrait voir appliquer dans les classes, c'est-à-dire en réalité par les maîtres de l'enseignement, primaire et moyen ? Quelle compétence auront ceux-ci, objecte-t-on, pour se livrer à un enseignement esthétique ? C'est là un procès de tendance, basé sur des soupçons injustifiés d'ignorance ou d'incapacité, et au surplus sur une méconnaissance parfaite du vrai et seul but à atteindre dans cet enseignement de l'art. Il s'agit, non pas de faire de tous nos élèves de fins connaisseurs, des critiques d'art en herbe ; il s'agit tout modestement de les habituer à bien regarder une œuvre d'art, comme on les habitue à bien lire un texte littéraire, et les ayant accoutumés à cela, à tâcher de susciter un certain plaisir esthétique et d'éveiller en eux le goût pour les plus pures productions de l'esprit humain. Rien de moins, mais rien de plus.

Cela est fort bien, dira-t-on enfin, mais vous aurez beau faire : ceux de vos disciples qui auront ce qu'on appelle du *goût*, le sentiront s'éveiller sans votre enseignement, sinon malgré vous, et quant aux autres, vos efforts seront ou inutiles ou couronnés de bien peu de succès. Quelle exagération ! N'y a-t-il donc pas entre les premiers et les seconds la masse de ceux en qui sommeillent, en quelque sorte, les aptitudes organiques à l'émotion esthétique, chez qui l'émotivité instinctive n'attend qu'une sollicitation extérieure, bien conduite, bien mesurée, pour se laisser éduquer et développer ? Que pendant toute la jeunesse cette faculté reste à l'état passif, elle finira par s'engourdir, ou s'éveillant trop tard, mal guidée, s'attachant à mille objets divers, elle fera émettre tous ces jugements superficiels ou déplacés ou sommaires, qui font sourire les vrais connaisseurs et bondir les artistes. Si l'on admettait comme fondée, en matière d'art, l'objection que nous relevons ici, il faudrait pour être logique, abandonner tout aussi bien l'enseignement des beautés littéraires : poésie, théâtre, peinture, sculpture, musique, ces arts divers, susceptibles eux aussi d'éducation, sont sources d'émotions intimes de plus en plus claires et profondes, dont le développement, s'il est peut-être, pour certaines raisons spéciales, impossible chez quelques-uns, est en principe *possible* chez tous. Il faut ne pas avoir enseigné devant un auditoire de jeunes élèves pour

ne pas être persuadé que l'on peut sans difficulté aucune provoquer la sensation, et même l'émotion du Beau comme du Bien, chez les plus paresseux et les plus indisciplinés comme chez les plus zélés et les plus dociles, chez le fils du paysan et de l'ouvrier comme chez le fils du bourgeois cossu et cultivé. Ceux qui prétendent le contraire ou bien connaissent peu la psychologie des enfants, ou bien nous semblent parler en aristocrates intellectuels, aux yeux de qui la masse ne serait jamais composée que d'inaptes ou d'impuissants, eux seuls se considérant comme ayant le monopole du vrai goût et de l'intelligence artistiques.

Nous ne sommes point de ceux-là ; et, loin de vouloir décourager des efforts encore un peu tâtonnants comme ceux dont témoignent les protagonistes de l'Art à l'École, nous trouvons, quelques réserves et critiques qu'on puisse faire, qu'il faut sérieusement encourager les essais de rajeunissement et de renforcement moral et intellectuel de nos écoles. M. Dony ne se dissimule pas les imperfections et les défaillances de son *essai* (page 9) ; certainement il ne faudrait pas considérer ses modèles de commentaires comme des modèles *ne varietur* ; certes, il y a à ajouter et à laisser dans ce qu'il dit des œuvres qu'il a illustrées de ses leçons analytiques, et sa tentative sera sans nul doute fort diversement appréciée par les artistes, par les gens d'enseignement et par le public éclairé. Mais il convient de voir essentiellement dans l'initiative prise par lui l'indication d'une heureuse tendance des esprits vers un enseignement vivifié, rafraîchi à des sources nouvelles et pures. Et à ce point de vue, le manuel de M. Dony doit recevoir l'hommage que mérite toute production originale, sincère et inspirée par l'idée du bien à répandre.

F. MAGNETTE.

LES YEUX DE M^{me} BOVARY.

Un jour, rendant compte dans la *Revue des Analecta Xenophontea* de M. J. J. Hartman, le savant professeur de Leyde, j'ai écrit ces lignes ¹ : « Si l'on disséquait un écrivain moderne — j'entends l'un des meilleurs — avec la même rigueur d'analyse, que de passages on pourrait signaler comme suspects ou interpolés ! » Et j'ajoutais en note : « Pour ne citer qu'un seul exemple, Gustave Flaubert, cet incomparable et minutieux artiste, ne fait-il pas les yeux d'une de ses héroïnes tour à tour bruns et bleus (*Madame Bovary*, p. 15 et 259, éd. Charpentier, 1881) ? » Une admiratrice de Flaubert, qui avait vu, en marge de mon exemplaire, la note au crayon où je relevais la contradiction, m'a fait observer que les yeux de M^{me} Bovary étaient changeants. On lit en effet, p. 35 de l'édition citée : « Vus de si près, ses yeux lui paraissaient agrandis, surtout quand elle ouvrait plusieurs fois de suite ses paupières en s'éveillant; *noirs* à l'ombre et *bleu foncé* au grand jour, ils avaient comme des couches de couleurs successives, et qui plus épaisses dans le fond, allaient en s'éclaircissant vers la surface de l'émail. » Ils sont changeants, je le veux bien, en ce qu'ils passent du *bleu* au *noir* et réciproquement, selon les effets d'ombre et de lumière. Mais ils ne peuvent pourtant passer du *brun* au *bleu* ou du *bleu* au *brun*. Or le texte de la p. 15 est formel : « Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux; quoiqu'ils fussent *bruns*, ils semblaient *noirs* à cause des cils. » Ceci me semble inconciliable avec le passage de la p. 35, que je viens de transcrire,

¹ *Revue de l'Instruction publique*, t. XXXI (1888), p. 115.



et avec celui de la p. 259 : « L'amas des pensées tristes qui les assombrissaient parut se retirer de ses yeux *bleus*. »

Le philologue qui, dans quelques siècles, fera une édition critique de *Madame Bovary*, proposera sans doute de corriger *bruns* en *bleus* ou de rejeter la phrase de la p. 15 comme une inepte interpolation. Et les critiques conservateurs n'auront pas même la ressource de supposer que la belle Emma avait, comme M^{me} de Sévigné, les yeux bigarrés !

P. THOMAS.

COMPTES RENDUS

T. Macci Plauti Comoediae, recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. M. LINDSAY. Oxford, Imprimerie de Clarendon, 2 volumes (*Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*).

Les beaux travaux de M. Lindsay sur Plaute et sur l'ancien latin le désignaient tout naturellement comme éditeur du vieux comique pour la *Bibliotheca Oxoniensis*. Il est inutile d'insister sur l'étendue et les difficultés de la tâche qu'il a assumée. Indiquons brièvement comment il s'en est acquitté.

On sait que les manuscrits de Plaute se divisent en deux grandes classes : la première représentée par le célèbre palimpseste de Milan (A), la seconde par un groupe de manuscrits qui proviennent d'une autre recension (P). Dans ce groupe, M. L. distingue les dérivés de cinq manuscrits différents (P^{BC}, P^{BD}, P^{CD}, P^E, P^J). Les leçons, naguère découvertes à la Bibliothèque Bodléienne, d'un manuscrit de Turnèbe (T) malheureusement perdu, l'amènent à supposer l'existence d'un protoarchétype (III^e-V^e siècle?), ancêtre à la fois de T et de l'archétype (VIII^e-IX^e siècle?) d'où sont issus P^{BC}, P^{BD}, etc. Dans son *adnotatio critica*, il considère moins les leçons des manuscrits pris isolément que celles des sources d'où ils émanent. Ce procédé déroute un peu au premier abord, mais il est scientifique et donne une idée d'ensemble de la tradition manuscrite.

M. L. a simplifié autant que possible l'apparat critique, en écartant les variantes purement orthographiques, les *testimonia* insignifiants, etc. Son édition, il le déclare du reste, ne dispense pas les spécialistes de recourir à celle des *triumvirs* (Goetz, Loewe et Schoell) ni à celle de Leo.

Il importe de noter le caractère méthodique que M. L. a donné à l'*emendatio*. Les philologues connaissent son excellent petit livre : *An Introduction to latin textual emendation based on the text of Plautus*¹. Le retour fréquent des mêmes fautes ou des fautes de même nature dans les manuscrits d'un auteur, et les observations paléographiques que ces fautes suggèrent, permettent à la critique conjecturale de s'exercer sur le texte de cet auteur avec une aisance et une sûreté particulières : c'est le cas pour la critique de Plaute, et M. L. a habilement tiré parti de cet avantage.

Dans tous les détails de l'édition, on remarque cet esprit pratique qui distingue les Anglais. M. L. a su unir la clarté à la concision, le goût à la solidité.

Nous nous bornerons à faire part à nos lecteurs de cette impression générale, que d'ailleurs nous n'émettons pas à la légère.

P. T.

Analecta Tacitea, scripsit J.-J. HARTMAN, lit. hum. dr., in Univ. Lugd. Bat. prof. ord. Leyde, Brill, 1905. 308 pp. in-8°.

Les *Analecta Tacitea* sont la reproduction d'une série d'articles qui ont paru dans les derniers volumes de la *Mnemosyne*.

Les lecteurs de Tacite sauront gré à M. H. de cette publication, qui rend les recherches beaucoup plus commodes.

On connaît les *Promenades à travers les six premiers livres des Annales de Tacite* de notre regretté Delbœuf². La manière de M. H. rappelle celle de Delbœuf : même allure libre et vive, même attrait piquant, même finesse d'esprit, même logique subtile. Seulement, tandis que notre compatriote (plus philosophe d'ailleurs que philologue) s'attachait essentiellement à l'interprétation, le savant hollandais se livre de préférence à la critique verbale.

Le contenu du livre de M. H. est si riche et si varié qu'il me

¹ Londres, 1896. — Traduit en français par M. J.-P. Waltzing, professeur à l'Université de Liège; Paris, Klincksieck, 1898.

² V. *Revue*, t. XXXII (1889), p. 156-170 et p. 242-256.

serait difficile d'en donner ici autre chose qu'une idée très générale.

Les observations de l'auteur peuvent se diviser en deux grandes catégories : les unes servent à caractériser Tacite comme historien et comme écrivain, les autres concernent la critique et l'exégèse du texte.

M. H. rejette pour Tacite — et on ne peut que l'approuver — la fameuse loi de Nissen, qui aboutit à faire du plus grand peintre de l'antiquité une sorte de copiste médiocrement intelligent. Puis, dans différents chapitres, il signale et explique avec sagacité certaines erreurs et certains défauts de l'historien¹. Mais parfois il se montre un peu trop sévère. Ainsi, refuser à Tacite — que Voltaire, par une exagération en sens inverse, appelait « un fanatique pétillant d'esprit » — le don de comprendre et de manier l'ironie (p. 43 et 45), c'est méconnaître, à mon avis, tout un côté de sa physionomie littéraire : sous la gravité qu'il s'impose, il cache une malice fort aiguisée et un talent remarquable pour la raillerie mordante : ce trait n'a pas échappé à M. Boissier².

Plusieurs passages, mal compris jusqu'ici ou dont le sens n'était pas bien fixé, sont expliqués d'une façon très satisfaisante. Je me plais à noter que M. H. a démontré une bonne fois (p. 77) que, dans l'expression *armis complecti* (Hist., I, 36), *armis* vient de *arma*, et non de *armi*, comme certains l'ont prétendu.

Quant aux corrections proposées par M. H., je dois avouer que je n'en admettrais qu'un petit nombre³. M. H. raille à diverses reprises les philologues modernes qui veulent conserver à tout prix des leçons vicieuses, et il a raison. Mais je redoute l'excès

¹ Comparez les réflexions de M. H. sur l'histoire d'Hortalus (p. 147-148) avec celles de Delbœuf (*A propos d'un subjonctif*, *Revue*, t. XXII (1879), p. 309 et suiv.). Il est regrettable que M. H. semble ignorer les ingénieux travaux de Delbœuf. Il se plaint de son côté (p. 141-142) qu'on n'ait pas rendu justice à son compatriote M. Karsten. Ce ne sont pas seulement les ouvrages hollandais qui passent inaperçus ou tombent dans un oubli immérité.

² V. BOISSIER, *Tacite*, p. 26 (Paris, 1903).

³ Je m'étonne qu'un latiniste comme M. H. nie (p. 250) que *resistere* s'oppose à *progredi*. Le sens de « s'arrêter » est très usité ; il suffit de se rappeler la formule d'épithaphe : *Hospes, resiste*.

contraire. *Est modus in rebus*. A force de raffiner sur la logique, on trouve des difficultés partout, c'est-à-dire qu'on trouve partout matière à conjectures. On émonde, on taille, on redresse, et l'on finit par obtenir quelque chose de tout à fait artificiel. A parler franchement, j'estime que M. H. va trop loin en fait de critique conjecturale. Et pourtant je recommande vivement la lecture de son livre : c'est qu'il fait réfléchir et qu'il stimule l'esprit.

Cette lecture, du reste, est aussi agréable qu'instructive : l'ouvrage de M. H. abonde en saillies spirituelles et en réflexions humoristiques, et les amateurs de belle latinité — s'il en reste — goûteront l'élégance et la pureté du style.

P. T.

ALBERT COUNSON, **Malherbe et ses sources** (fascicule XIV de la *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*). Liège, Vaillant-Carmanne, 1904. Prix : 6 frs.

Cette excellente collection, qui témoigne d'une façon imposante de l'activité des savants liégeois et de leurs élèves par la variété des travaux, la méthode et la richesse de documentation, et qui serait facilement triplée si les ressources le permettaient, — car les travaux attendent ! — s'est ouverte à une dissertation de M. Counson sur Malherbe. On sait combien la critique « indiscrète » de notre temps se préoccupe de déterminer par le menu les origines de l'inspiration des écrivains et des artistes qui ont exercé une influence sur leur siècle. M. A. Counson a fait ce travail pour Malherbe, et, ce qu'une Histoire de la Littérature française ne peut qu'indiquer, en jetant çà et là quelques traits rapides, il l'a montré en un volume in 8° de 240 pages, avec un grand luxe de références et de citations.

Un premier chapitre est destiné à caractériser le type littéraire et même politique de la Normandie, afin d'étudier « le sol avant la plante ». L'auteur échappe ici au lieu commun ethnologique en laissant parler les écrivains normands eux-mêmes; la liste en est respectable en allant du vieux Wace à Corneille et de Corneille à Flaubert et Maupassant. M. Counson n'est pas loin de penser que la raison un peu froide du XVII^e siècle littéraire vient de Normandie. Je lui crois d'autres causes plus profondes que cette influence provinciale, mais il n'était pas

messéant d'exagérer un peu en ce point pour mieux mettre en évidence la pesée dominante de l'esprit du Nord français à partir de Henri IV, — et pour faire à Malherbe un cortège digne de lui.

Malherbe a subi directement toutes les influences du milieu ethnique et les influences littéraires de ses compatriotes. Mais il a voyagé (Bâle, Heidelberg, le Midi); puis il a subi Paris et la société des beaux esprits de la capitale, qui ont élargi son goût, multiplié ses idées, tempéré sa sécheresse, et, par opposition, donné un corps à sa doctrine. Enfin d'autres facteurs méritent encore d'être évalués : la Bible, les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols, les auteurs latins modernes. L'auteur étudie tour à tour ces sources du talent de Malherbe; il dévoile à l'évidence tous les emprunts de pensée et d'expression. Son livre est une œuvre très documentée, d'érudition très étendue, et qui même papillotte un peu, malgré l'élégance naturelle du style, parce qu'on voit trop bien les fiches du chercheur se poursuivre sans relâche, comme les vues du cinématographe. Et, à mesure qu'on avance, on se sent pris d'une angoisse. Tant d'imitations, tant de traductions, tant de réminiscences! que reste-t-il donc à Malherbe de ses 5300 vers?

Ce qui reste à Malherbe? Nous répondrons pour conclure — car enfin il faut une conclusion relative à Malherbe — : il lui reste tout ce qu'il a dit avec conviction et du fond de son âme, soit sans avoir conscience qu'il imitait, soit en imitant à dessein. Car on imite toujours quelqu'un, plus ou moins. Celui qui marche sur ses deux pieds fait de l'imitation : il imite un acte qui n'a pas toujours été naturel. Il lui reste la disposition, l'ordre, la sobriété, la précision, son bel amour du métier, sa raison.... normande si l'on veut, son entêtement et son autorité. Il lui reste cette force par laquelle il fit accepter de ses contemporains des doctrines peut-être étroites, à coup sûr opportunes. Et c'est précisément cet ensemble de qualités personnelles, manifestées souvent d'une façon qui nous semble aujourd'hui gauche et empruntée, que nous nommons *Malherbe*. Ce côté des choses est sacrifié dans la conclusion; cependant, comme ce n'est pas la personnalité du bonhomme Malherbe qui nous intéresse le plus au point de vue évolutif, mais l'évolution elle-même, M. Counson a fait une dissection nécessaire : il nous a montré la cuisine d'une conviction et d'une doctrine.

J. FELLER.

ANDRÉ LE BRETON, **Balzac, l'homme et l'œuvre**, Paris, Colin, 1905. Vol. in-18°. Prix : fr. 3-50.

Après le premier volume de M. Le Breton sur le Roman français au XIX^e siècle, on n'est pas étonné de le voir consacrer un volume entier à Balzac. C'est que Balzac est un monde, une de ces forces tumultueuses de la Nature comme Dante ou Hugo.

Pourtant M. Le Breton ne s'attardera point à nous raconter une à une toutes les singularités de la vie de Balzac. Sur l'homme, sur ses qualités et ses travers, ses habitudes et ses amours, ses essais d'homme d'affaires et ses labeurs de forçat, les livres ne manquent pas. Renvoyant donc le lecteur aux ouvrages de Gozlan, d'Edmond Biré, de M^{me} de Surville (sœur aînée de Balzac) et surtout du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, dont il a pu mettre à profit les admirables archives, notre critique résume en cinquante pages la vie du romancier, et il a le talent d'en dire assez sur l'homme pour expliquer l'œuvre sans nous fatiguer d'anecdotes et sans éparpillement. Balzac n'est pas son centre. Son sujet consiste à déterminer la nature et le degré du génie du romancier. Il n'est pas tenu d'avoir des tendresses indulgentes, il est obligé au contraire de ne pas laisser dévier vers la biographie ou le panégyrique son histoire du roman. Son programme consistera donc, d'abord, à rechercher les origines du roman balzacien, puis à étudier dans les œuvres principales de Balzac, et surtout dans la *Comédie humaine*, l'observation et le réalisme, les excès d'imagination et de pessimisme, enfin à déterminer l'influence de Balzac sur les destinées du drame et du roman.

Notre critique a l'immense avantage d'avoir lu ou parcouru un fouillis de romans surannés, qui ne sont plus de la littérature depuis que la sélection s'est faite, mais qui sont pourtant l'humus nourricier d'où jaillira le roman balzacien. Cette connaissance profonde des origines le met à l'abri des jugements trop enthousiastes et des points de vue faux. Il ne voit point le roman de Balzac trop parfait, il en sait les sources et les faiblesses. Pixérécourt, Ducray-Duminil, Richardson, Goldsmith, Godwin, Sterne, Cooper, Walter Scott sont les affluents de ce fleuve limoneux et changeant.

Cette étude des origines amène M. Le Breton à la conclusion suivante (p. 73) : « Et après tout, ne pourrait-on définir Balzac

un romancier populaire qui, par instants, a su atteindre au vrai et s'élever jusqu'au grand art? • Définition judicieuse, et qui serait inattaquable si le *par instants* ne faisait la place un peu étroite au génie.

Mais qu'importe ce premier essai de définition, qui s'estompe, se nuance, se complète d'ailleurs de chapitre en chapitre? M. Le Breton nous donne mieux qu'une définition *per genus et differentiam* : il nous décrit Balzac avec un luxe de documents, de comparaisons, de citations qui nous font tour à tour voir, toucher, admirer et haïr l'homme et l'œuvre. Qu'on lise ces chapitres qui correspondent chacun à un point de vue différent, *l'observation dans la Comédie humaine, les chefs-d'œuvre d'art réaliste, l'imagination, le pessimisme, la surproduction, l'influence* : on y verra Balzac étudié tour à tour dans ses qualités créatrices, sa puissance d'observation, ses excès d'invention romantique, son manque de foi dans la bonne volonté humaine (si on n'ose dire : dans la vertu), son mépris de l'esprit bourgeois, ses prétentions, ses bizarreries, son labeur acharné et déprimant, son style enfin si discuté, si diversement apprécié. Un pareil livre, très pénétrant, très touffu, très vrai et très juste, non composé d'ailleurs pour exalter un homme, mais pour le mesurer et l'expliquer, a quelque droit de finir sur un ton pessimiste, en appuyant sur les *désolantes inégalités* du génie de son héros, et de moraliser par ce dernier « coup » de pinceau : « Il a laissé l'œuvre la plus vaste qu'aucun romancier ait édifiée ; mais à cette œuvre on hésite à donner le nom d'œuvre d'art, parce qu'elle est demeurée à l'état d'énorme ébauche, et surtout parce qu'il ne s'en dégage presque rien de grand, de noble. Elle n'est point de celles qui nous inspirent, selon la vieille formule, « des sentiments bons et courageux », et il est, en somme, presque aussi difficile d'aimer Balzac que de ne pas l'admirer. »

J. FELLER.

M. ROUSTAN, **La Composition française : Les Genres — La Description et le Portrait — La Narration — Le Dialogue (méthode et applications)**. 3 volumes in-18 brochés à fr. 0,90. — Paris, Delaplane.

Succès oblige : à ses *Genres littéraires* l'éditeur Delaplane fait succéder une nouvelle série de tracts où M. Roustan étudiera

la composition française dans sa méthode et ses applications. Les trois premiers volumes témoignent d'une documentation variée, d'une critique large et indépendante, d'un souci d'originalité fort appréciable en matière si rebattue.

Pour M. Roustan, la narration fantaisiste et la narration fabuleuse ont fait leur temps : il n'y a que la narration *vraie*, qu'elle soit narration de lieu ou de temps, c'est-à-dire *description*, narration de personne ou *portrait*, narration de causes ou *narration proprement dite*. S'agit-il de description, le mot de Flaubert commande impérieusement : « Crève-toi les yeux à force de regarder sans penser à aucun livre ». Les éléments en seront toujours pris dans la réalité, sur la nature et le vif des choses, empruntés à nos sensations personnelles ; à moins que, et ici nous apparaît une légère contradiction que nous aurons à relever plus loin, à moins que l'on n'y fasse appel à l'imagination appuyée sur des documents certains. Les détails se condenseront dans les *dominantes*, comme disait Daudet, et l'on s'efforcera de dérober aux peintres le secret des *laissés*.

Au chapitre du portrait, proscription sévère pour les types vagues ou anachroniques tout autant que pour les portraits faits de chic et sans aucune sincérité, et, quant au style où le mot propre doit jeter sa précision descriptive, guerre au cliché ou à la prose-omnibus, sainte défiance de l'épithète !

La narration est régie par les mêmes principes : pas une narration de chic qui soit supportable ; on doit puiser à même l'expérience personnelle, ou tout au moins, et je souligne de rechef, dans les souvenirs de lecture. Le pittoresque et le pathétique ne suffisent pas, il faut la précision ; après seulement que la raison aura reconstruit, l'imagination pourra ressusciter, comme en l'œuvre d'un Thierry ou d'un Michelet. Que l'on parvienne ensuite à dégager l'unité du fait, dans l'ordre et le mouvement, sans manquer à la loi d'économie et d'équilibre, que le style offre cette simplicité précise dont Xénophon nous a donné de si merveilleux spécimens, et la narration vraie touchera à sa perfection. A noter ici, au passage, de curieuses observations sur l'emploi du parfait et de l'imparfait d'après Daudet et Flaubert.

Ce sont là sans doute les suggestions d'une critique franche et ouverte, sagement progressive, avertie autant qu'avisée. Pourquoi s'élève-t-il entre cette théorie et les applications je

ne sais quel vague discord? Feuilletons les dernières pages de la brochure et nous ne serons pas peu surpris d'y trouver, parmi cinquante autres d'une érudition tout aussi abstruse, des sujets de ce genre : *La procession des grandes Panathénées, Les funérailles de Sophocle, Le banquet funèbre des sénateurs Campaniens présidé par Vibius Virius*, ou encore : *Autolykos et l'harmoste, le président Lavacquerie, Le 6^e acte de Mithridate*. Quelles que soient les études préliminaires qui documentent ces travaux, j'ai bien peur de les voir se résoudre en une sorte de reconstitution archéologique où manqueront toujours le spontané, la sincérité du *vu* et de l'*observé*. C'est chercher bien loin des prétextes à narrer et à décrire, qu'un simple coup d'œil jeté autour de nous eût découverts à suffisance dans la plus bigarrée des variétés.

Ce reproche, nous ne l'adresserons pas à l'auteur pour son 3^e volume, *Le Dialogue*, puisqu'aussi bien il y a toujours quelque chose de conventionnel dans cet exercice d'école où les personnages, sans rien dire que l'essentiel, viennent bénévolement dévoiler leurs mauvais desseins, et, tel le Bon Père de Pascal, mettre à nu le fond de leur cœur avec une ingénuité touchante. Et pourtant cette forme littéraire est à la fois très frappante et très souple, qu'il s'agisse d'opposer les uns aux autres des idées et des personnages, ou qu'on veuille exprimer des sentiments divers et en marquer les nuances. C'est un cadre moins banal aussi, et qui, par ces battements et ce ressac de la pensée, donne à la composition « la force du dramatique ». Ainsi se justifie la faveur dont il jouit dans l'Antiquité et, plus tard, au 17^e et au 18^e siècle, où, sur les traces de Fénelon, Fontenelle, Vauvenargues, Voltaire, l'abbé Galiani mettait *Le Commerce des grains* en dialogue!

Mais si le procédé est commode à développer des idées complexes et analyser des caractères, l'exécution en paraît bien ardue! Respecter la vérité des caractères, vérité morale, historique, humaine, sans donner dans le décousu, les heurts et les brusqueries du dialogue journalier; éviter, avec plus de soin encore, la conférence, la dissertation, le monologue série, en laissant à ces passes d'armes la vie, le mouvement, l'imprévu; garder enfin que l'unité ne sombre en cette complexité, que l'idée centrale ne s'égare dans les méandres de la discussion: certes il est bien peu d'œuvres de l'espèce qui ne donnent prise à quelque critique.

On pourrait relever deci delà dans ces brochures quelque diffusion; nous avons signalé des contradictions entre la théorie et les applications indiquées; il n'en reste pas moins que le tour de la pensée neuf, vivant, spirituel parfois, que l'inattendu des rapprochements — de Platon à J. J. Weiss, d'Aristophane à Balzac, que le nombre et la variété des citations, y compris les travaux d'élèves, en font, malgré ces restrictions, une œuvre de lecture attachante et instructive.

OSCAR PECQUEUR

MARGARETE HENSCHKE, *Deutsche Prosa, ausgewählte Reden und Essays*, 2^e Auflage. Leipzig und Berlin, Th. Hoffmann, 1905.

Dans une conversation avec Eckermann, Goethe se moquait un jour de la naïveté de ceux qui prétendent tout lire et tout saisir sans nulle préparation. Il avait mis quatre-vingts ans, disait-il, à apprendre à lire et ne pouvait dire qu'il y fût arrivé. Apprendre à lire, entendons-nous bien, c'est donc acquérir le goût de la lecture, c'est apprendre à s'intéresser à d'autres problèmes que ceux qui nous touchent de près, c'est vouloir comprendre la richesse de la civilisation moderne et la variété de l'intellectualité contemporaine. Dans la composition des livres de lecture les auteurs se placent généralement au point de vue purement esthétique et littéraire. Le nôtre, au contraire, répudie tout exclusivisme, quelque artistique qu'il paraisse, pour réclamer avec Herbart que la lecture serve en même temps à éveiller l'intérêt sous ses multiples formes. Cela est surtout nécessaire à la jeune fille moderne, dont l'éducation a toujours été ou sacrifiée, ou faussée, ou toute de surface, si par bonheur on ne la juge pas inutile ou nuisible. La femme distinguée qui travaille ainsi par son enseignement et son exemple à élargir l'horizon de ses élèves, n'est pourtant ni un bas bleu, ni une féministe irréductible; c'est ce que suffirait à prouver son choix des morceaux relatifs au rôle naturel et primordial de la femme et de la mère. Ses idées ne lui appartiennent pas en propre non plus; mais leur réalisation, par la façon intensive de mettre en œuvre les matériaux qu'elle a choisis elle-même, lui constitue un titre bien personnel.

Elle rompt avec la tradition majoritaire en substituant aux

extraits les œuvres complètes, écourtées s'il le faut. Son domaine ce sont donc les discours et les essais. Ces deux genres littéraires ont en effet l'avantage de tenir l'intérêt en éveil ; ils ne résolvent rien, mais ils ouvrent l'esprit, ils rendent plus légers et plus assimilables les lourds matériaux de la science, ils éclairent plutôt qu'ils n'instruisent et font réfléchir plutôt qu'ils ne transmettent des résultats. Il faut lire dans la préface comment M^{me} H. s'y prend pour faire digérer par ses élèves cette nourriture substantielle tirée de l'histoire, de la littérature, des beaux-arts, des sciences naturelles, économiques, pédagogiques et morales ; puis on peut rendre hommage à l'étendue de son information et à l'habileté avec laquelle elle l'utilise.

Il est encore une autre question qui doit se ressentir des idées qui guident l'enseignement de la langue maternelle : c'est la rédaction. Pour la moyenne des élèves de M^{me} H., la rédaction consiste dans la reproduction consciente des idées d'autrui. Cet objet peut se discuter en soi, et notre auteur n'en fait pas un dogme absolu ; mais, outre que le succès dépend beaucoup du choix des idées à résumer ou à reproduire, il faut bien reconnaître que le champ d'expérience des élèves est limité. « Chacun ne sait écrire que dans la mesure des idées qu'il a, » a dit Herbart, » et il ne faut pas qu'il dépasse sa productivité intellectuelle. Des exercices de rédaction prématurés, où les mots disent plus que ce que l'individu est à même de concevoir clairement et de sentir avec vérité, gâtent le style au lieu de le former ». Ceci une fois admis, on pourrait se demander si la dissertation traditionnelle ne gagnerait pas à s'infuser un peu de ce système réaliste. La culture du plus grand nombre y gagnerait ce que perdrait la virtuosité de quelques-uns.

Il est entendu que ce recueil a été composé pour jeunes filles ; cependant il ne nous frappe guère par son caractère féminin, ce qui ne veut pas dire que l'auteur l'a perdu de vue. Il est propre à la nature de la femme, dit-elle dans sa préface, de ne s'intéresser à une chose que par l'intermédiaire d'une personne. Avec elle il faut partir du concret, du particulier, de l'individuel. De là le cachet personnel de certains essais : l'homme, le poète, le savant y est dépeint comme luttant avec l'œuvre qu'il créera en la dominant. Rien ne serait plus facile que d'indiquer les pages où cette observation s'applique, s'il en était besoin.

La première édition de ce livre, parue en 1900, a eu une bonne presse. Il paraît qu'elle a pénétré jusqu'à Édimbourg. L'édition

actuelle, qui s'est enrichie du fameux discours jubilaire que le professeur v. Wilamowitz prononça à l'Université de Berlin à l'entrée du siècle, mérite un accueil non moins favorable.

G. DUFLOU.

Blake (William) : The poetical Works, a new and verbatim text from the Manuscript... with variorum readings and bibliographical Notes and Prefaces, by JOHN SAMPSON. — Clarendon Press, Oxford, 1905. XXX + 384 pp. 8°. Prix : 10 sh. 6 d.

La critique continentale, ou plutôt les littérateurs allemands et ceux qui suivent les courants du goût germanique, s'accordent à saluer en Robert Burns, le poète du patois écossais, un rénovateur de la poésie lyrique et le précurseur le plus original, sinon le plus complet du romantisme. Mais le changement graduel de la perspective historique a depuis quelque temps mis en lumière le nom d'un inspiré encore plus hardi et plus subtilement harmonieux que Burns, celui du Londonien William Blake (1757-1827), dont la naissance avait précédé de deux ans celle du poète écossais. Blake avait abouti, avant 1804, à la formule absolue du verlibrisme, prétendant produire dans chacun de ses vers une cadence et une forme différente. Le sentiment des rythmes enfantins et populaires, qui en Angleterre continuent jusqu'à nos jours les traditions prosodiques du moyen âge, et l'étude du vers blanc, moins capricieux et plus raffiné, de Shakespeare et de Milton, avaient préservé Blake des influences néo-classiques de son époque. Mais aucun de ses éditeurs n'avait jusqu'à présent osé présenter au public toutes les libertés juvéniles de sa versification, et, doutant bien à tort du goût de leur auteur, tous s'étaient appliqués à la régulariser par l'insertion de syllabes et d'accents complémentaires. En masquant de la sorte le radicalisme littéraire de Blake, ils ont peut-être hâté le triomphe de sa réputation, mais ils ont aussi, à coup sûr, amoindri son génie aux yeux de la postérité. Plus sa révolte contre un style conventionnel fut complète, plus la date à laquelle elle s'accomplit fut reculée, plus éclatent la puissance de son inspiration et la sûreté de son goût. C'est pourquoi la publication d'une édition scrupuleusement correcte des poésies de Blake est un fait nouveau, modifiant sensiblement l'aspect des littératures

européennes, et M. John Sampson, au zèle persévérant et minutieux duquel nous devons cette belle édition critique, mérite la gratitude des lettrés de tous pays. Car la réforme prosodique signalée au début n'est que le signe du changement qui s'opérait dans les sentiments et dans les idées, et nul n'eut avant W. Blake ni mieux que lui la vision des besoins artistiques de son époque. Aux raisonnements terre à terre, au style artificiel des néo-classiques, il opposa l'intuition géniale et la naïveté d'expression d'un tempérament contemplatif, et si la puissance de ses rêves poétiques se revêt d'une grâce trop ingénue et trop subtile peut-être pour ne pas échapper aux lecteurs continentaux, sa mémoire et son influence ne feront que grandir encore dans les pays de langue anglaise.

P. HAMELIUS.

BERNARD MONOD, Le Moine Guibert et son temps (1053-1124).
Paris, Hachette, 1905, xxviii-342 pp., in-18.

Il est peu de fins plus douloureuses que celle d'un jeune artiste ou d'un jeune savant, en plein labeur. Artiste et savant, Bernard Monod était l'un et l'autre, et sa mort n'est pas seulement cruelle pour les siens, pour son père, qui avait pu mettre en lui toute son espérance, pour ses amis, qui l'affectionnaient : elle est aussi sensible pour la jeune école française, qui a perdu en lui un de ses brillants représentants.

Car le livre que je tenterai d'analyser ici est mieux et plus qu'une promesse, — c'est une œuvre : c'est l'histoire d'une âme, c'est l'histoire d'un temps. L'auteur a su, à force de méditer, de vivre son sujet, reconstruire en lui la mentalité d'un moine français au XI^e siècle, il en a pénétré la psychologie à travers ses mémoires, qui sont de véritables confessions à la façon de Jean-Jacques. Dans l'œuvre de Guibert se reflète toute une époque troublée, tourmentée, mais qui porte en elle les germes d'un âge nouveau. Il est peu d'études plus instructives que celle de Bernard Monod pour la compréhension de ce moyen âge qu'on commence à peine à connaître.

Nous suivons d'abord le jeune moine depuis sa première enfance, tout entière aux mains d'une mère adorée qui crut devoir bientôt préférer la vie religieuse aux soucis de la maternité, et d'un vieux pédagogue, ignorant et brutal, qui ne

parvenait pas à faire comprendre à son élève.... ce qu'il ne comprenait pas lui-même. Guibert réfugié au couvent à 15 ans, s'y instruisit par lui-même, y cultiva les lettres, parfois sous la direction d'Anselme, et devint ainsi un des hommes les plus cultivés et les plus connus de son temps, ce qui le mena à la dignité abbatiale à Nogent-les Vierges. C'est alors qu'il se trouva mêlé à la société de son temps et qu'il put nous en donner un tableau d'une fidélité d'ailleurs peu flatteuse. Le siège épiscopal de Laon est aux mains d'un chevalier riche et pillard, clerc par occasion, Gaudry. Il a succédé à Engeran, qui ne valait pas mieux que lui, et s'appuie, comme lui aussi, sur l'autorité d'Enguerrand, dont l'adultère avec la comtesse de Namur se transforme en concubinage public. Cependant la commune de Laon, qui a acheté ses privilèges à Gaudry et au roi, se révolte contre les exactions de l'évêque, qui en appelle à Philippe I^{er}, lequel accourt, se fait payer une fois par les communiers, se fait verser le double par l'évêque et s'en retourne sans avoir rien décidé. Les bourgeois se soulèvent. Gaudry périt d'une façon horrible. C'est une société édifiante que celle que l'on nous peint là : femmes adultères ou incestueuses, chevaliers débauchés et voleurs, prêtres simoniaques et ignorants ; à part quelques âmes pures réfugiées dans les monastères, ce n'est partout que perversion, trouble et crime. En vain les papes cherchent à réagir : cette gangrène atteint leur entourage le plus immédiat. En vain aussi les hérétiques, précurseurs des Vaudois, cherchent à revenir à des mœurs plus pures. Les pratiques de la sorcellerie, préconisées, dit Guibert, par des juifs, pénètrent jusque dans les couvents. La croisade vient heureusement drainer vers l'Orient les forces mauvaises pêle-mêle avec les bonnes, et avant d'accomplir les « *Gesta Dei per Francos* » (c'est ainsi que l'abbé de Nogent intitule son récit de la 1^{re} croisade), les Français causent mille dommages à d'inoffensives populations. Mais il est curieux de voir à cette occasion se manifester le sentiment national alors naissant. Guibert est fier de ce que le pape ait choisi ses « compatriotes » pour accomplir les premiers la grande œuvre sainte. « Ce ne sont pas *tous vos Teutons*, dont le nom n'est même pas connu, » répond-il à l'archidiacre de Mayence, « qui eussent servi à quelque chose. » C'est en effet à cette époque que Philippe I^{er}, poursuivant un idéal, plus inconscient que ne semble le dire Bernard Monod, tend à

réaliser l'unité du royaume, et c'est à ce moment aussi, comme le rappelle fort bien le jeune historien, que se forme l'épopée nationale française.

Mais Guibert n'est pas seulement curieux pour avoir pris, un des premiers, conscience de ce grand fait : il l'est davantage encore pour avoir, presque seul à son époque, perçu ce qu'était le sens critique et quel devait être le rôle de l'historien. Sans pitié il discute les reliques dans son « De pignoribus sanctorum ». Il affirme et il pratique que la recherche de la vérité doit être le seul souci de l'historien et qu'il ne faut point oublier la forme, car la sèche érudition dégoûtera le lecteur.

C'est là encore un point sur lequel son élégant interprète l'a parfaitement suivi. Le style d'une parfaite clarté, l'enchaînement rigoureux et naturel des chapitres entraîne le lecteur, dont l'attention ne faiblit pas.

On pourrait seulement reprocher à l'auteur certaines redites ¹, la répétition de certaines citations ; mais ce sont là de très légères taches, qu'il aurait fait disparaître s'il avait pu une dernière fois se relire.

Je voudrais faire encore une ou deux observations plus importantes. La première concerne les curieuses cérémonies décrites par Guibert et que pratiquent, selon lui, les juifs. En deux mots, il s'agit d'une assemblée d'hommes et de femmes où subitement l'on éteint les lumières. Il s'ensuit une abominable orgie, qui se termine par le meurtre d'un enfant, dont on consomme les restes sous forme d'une espèce de pain, sorte de communion sanglante. Bernard Monod dit à ce propos : « Ce sacrilège, la parodie de la communion sous cette forme infâme, est une des inventions du clergé du XI^e et du XII^e siècle » ². Cela ne me semble pas exact. Il s'agit là d'une calomnie qui doit être du domaine du folklore, car on la retrouve articulée contre les premiers chrétiens dans des termes tout à fait *identiques* et avec l'indication des mêmes circonstances : débauches infâmes dans l'obscurité et communion sanglante avec la chair d'un enfant nouveau-né. Qu'on s'en réfère au chapitre 9 de

¹ Par exemple la dernière phrase de la page 233 se retrouve, à un mot près, reproduite à la page 245. De cette même page une autre phrase : « Guibert, s'il aime », reparait trop peu modifiée, à la page 259, etc.

² Page 213.

l'Octavius de Minucius Felix et qu'on le compare avec le passage de Guibert : on serait tenté d'y voir presque une traduction, d'ailleurs inconcevable, si l'on ne songeait que la même accusation, notamment en ce qui concerne le meurtre rituel, est rééditée en des termes semblables contre les juifs en Hongrie et en Russie et contre les francs maçons dans les campagnes flamandes. Il est assez piquant de trouver les chrétiens, les juifs et les francs-maçons enveloppés successivement dans les mêmes calomnies, qui sont si parfaitement semblables, si précises, si caractéristiques, qu'il est permis de se demander si elles n'ont pas une origine commune encore plus lointaine.

Je voudrais toucher encore un autre point. Le tableau qu'on se ferait de la société du moyen âge d'après les romans de chevalerie, si l'on perce le vernis de courtoisie dont un Thomas ou un Chrestien recouvre ses personnages, ne serait pas si différent que le dit Bernard Monod¹, de celui qu'il nous peint à travers les œuvres de Guibert. Qu'on se rappelle certaines scènes du *Tristan*, révélatrices de tant de brutalité et de rudesse, ou même certaines pages d'*Ivain*, dont la délicatesse est plus apparente que réelle. Et il s'agit d'œuvres postérieures d'un siècle à celles dont on nous parle ici.

Mais tout cela, ce sont, plutôt que des critiques, quelques notes ajoutées par un lecteur attentif et charmé, qui en refermant le livre a pensé avec une indicible tristesse à tout ce qu'il y avait de savoir, de goût, de sentiment, d'intelligence et d'œuvres en puissance dans cette âme si tôt effacée de la vie.

GUSTAVE COHEN.

A. LUSCHIN VON EBENGREUTH, **Allgemeine Münzkunde und Geldgeschichte des Mittelalters und der Neueren Zeit.**
— München-Berlin, Oldenburg, 1904. xvi-286 pages, in-8°
(*Handbuch der Mittelalterlichen und Neueren Geschichte*
herausgegeben von G. VON BELOW und F. MEINECKE).

Il n'est jamais trop tard pour faire l'éloge d'un bon livre et pour signaler une heureuse initiative, et c'est l'un et l'autre que nous devons à M. Luschin von Ebengreuth. Son manuel,

¹ Page 167.

dont il nous a été impossible d'entretenir plus tôt les lecteurs de la *Revue*, est le premier ouvrage de numismatique qui, à notre connaissance, ait été écrit pour les historiens. L'auteur y considère les monnaies, non seulement quant à leur aspect extérieur, mais encore quant à leur rôle comme instruments d'échange. Il n'écrit point pour les collectionneurs : c'est plutôt la vie même de la monnaie, si l'on peut ainsi dire, qui constitue le sujet de son excellent volume. Il l'a réparti en deux grandes divisions. La première fournit un traité de numismatique générale. La seconde, intitulée *Geldgeschichte*, expose les notions indispensables sur l'aloi et le pied de la monnaie, les monnaies de compte, la politique monétaire, la valeur à attribuer aux monnaies (valeur nominale, valeur réelle, valeur économique), et retrace, dans leurs grandes lignes, les côtés les plus intéressants de la politique monétaire. Il n'en faut pas dire davantage pour faire ressortir l'importance de ce travail, et tout en même temps la difficulté de son exécution. Seul pouvait l'entreprendre un savant qui réunit, comme M. Luschin von Ebengreuth, une connaissance approfondie de la numismatique proprement dite à celle des institutions anciennes.

Comme le titre l'indique, l'ouvrage traite de la monnaie en général, mais on ne s'étonnera point que l'auteur ait choisi surtout ses exemples en Allemagne. La richesse de sa bibliographie témoigne d'ailleurs de l'étendue et de la sûreté de son information quant aux autres parties de l'Europe. On pourra ne pas toujours partager son sentiment sur l'importance donnée à tel ou tel détail. On relèvera çà et là de ces menues erreurs¹ inévitables dans toute œuvre de large envergure et que reprochent à un auteur ceux-là seuls qui circonscrivent la science dans le cercle étroit de leur spécialité. Il n'en restera pas moins que M. Luschin von Ebengreuth vient de combler une des lacunes les plus sensibles de la bibliographie historique et que son livre rendra d'inappréciables services à tous ceux qui étudient l'histoire des institutions ou l'histoire économique de l'Europe depuis la fin de l'antiquité.

H. PIRENNE.

¹ P. 224, M. L. v. E. adopte encore l'opinion traditionnelle sur la *falsification* des monnaies par Philippe le Bel. Il eût été utile de consulter sur ce sujet : BORRELLI DE SERRES, *Les Variations monétaires sous Philippe le Bel et les sources de leur histoire* (*Gazette numismatique française*, 1902).

D^r MORITZ HARTMANN, **Geschichte der Handwerkerverbände der Stadt Hildesheim im Mittelalter**. Hildesheim, 1905. 90 pp. (*Beiträge für die Geschichte Niedersachsens und Westfalens*, Jahrgang I, Heft I).

L'étude que M. H. consacre aux corporations de la ville de Hildesheim comprend deux parties : la première s'occupe de la corporation dans ses rapports avec la vie publique ; la seconde décrit la vie intérieure du métier.

Dans la formation corporative il importe de distinguer trois périodes : le XII^e et le XIII^e siècle ; le XIV^e et le XVI^e. Le premier métier qui arrive à l'existence est celui des cordonniers, dont le *magister* est signalé vers 1190, bien que l'association proprement dite ne soit reconnue en tant que *innunge* qu'en l'année 1236. Les boulangers suivent de très près, et au témoignage de l'auteur ils existeraient déjà corporativement à la fin du XII^e siècle, attendu qu'on signale à cette époque le *forum panis*, mais il ajoute que leur corporation n'est toutefois expressément mentionnée qu'aux environs de l'année 1300. Au XIII^e siècle encore il convient de ramener les corporations des bouchers et des tisserands de toile (*liniſices*). — Dans le courant du XIV^e siècle — qui est la seconde période de formation corporative — naissent une foule d'autres associations : celles des merciers, des chapeliers, des tisserands de laine, des pelletiers, des forgerons et des tailleurs. Le XV^e siècle ne voit éclore que deux corporations, celle des regrattiers (vers 1435) et celle des barbiers (1487). Le XVI^e siècle est à nouveau très fécond : naissent à la vie corporative les brasseurs (1545), les verriers (1555), les maçons et les tailleurs de pierre (1563), les menuisiers (1569), les orfèvres (1575), et différents autres corps de métier.

L'origine de la corporation n'est en rien domaniale, et M. Hartmann prend nettement position contre ceux qui entendent retrouver dans le grand domaine les premiers commencements de l'association professionnelle. Selon lui, la corporation trouve son point de départ dans la réglementation du marché (*Marktordnung*), idée exprimée déjà, d'ailleurs, par Hüllmann et d'autres.

Au point de vue de la vie politique de la cité, les artisans sont associés à l'exercice du pouvoir urbain, et cela depuis le

moment où le *Rat* triomphe définitivement, dans le courant du XIII^e siècle, au détriment des prérogatives traditionnelles de l'évêque. Il se fait qu'à Hildesheim, contrairement à ce qu'on constate dans la plupart des villes du moyen âge, le patriciat n'a pas joué de rôle prédominant. Du jour, en effet, où la ville s'émancipe de l'autorité épiscopale, elle crée un Conseil, où les représentants des corporations sont appelés à siéger à côté des bourgeois les plus riches de la cité. Malgré cette part qui leur est réservée de bonne heure dans la direction des affaires, les métiers ne sont pas satisfaits. Leurs efforts tendent à augmenter sans cesse leur influence au sein du Conseil.

La deuxième partie du livre décrit l'organisation interne de la corporation : l'apprentissage, la situation respective du compagnon et du maître, le salaire, les cotisations, les conditions d'admission, les chefs, les assemblées, la juridiction industrielle dévolue au métier, etc. etc. Au point de vue économique, l'auteur insiste sur le *Zunftzwang*, sur le désir de maintenir l'équilibre économique entre les membres d'une même corporation par la limitation du nombre des compagnons et par la répartition des matières premières. Enfin, il termine par quelques considérations sur le caractère religieux des corporations et sur la présence de plusieurs confréries religieuses formées par les artisans.

Dans cette étude, intéressante d'ailleurs et bien conduite au point de vue de l'exposé, M. Hartmann ne semble pas toutefois s'être mis en frais d'imagination. Il se contente en réalité de faire une description purement objective des corporations. Tout le côté évolutif de cette institution lui échappe. Or, il est probable qu'avant de s'affirmer corporativement d'une façon définitive, les artisans ont dû constituer des groupements économiques accusant çà et là leur action. Est-il certain par exemple que le *magister sutorum*, mentionné en 1195, soit un chef de corporation véritable, tel que nous le trouvons dans la suite, ou bien un fonctionnaire épiscopal chargé de surveiller le groupement des *sutores* non encore arrivés au stade final de leur évolution corporative ? Le fait a son importance, car s'il s'agit vraiment d'un fonctionnaire, et non d'un chef corporatif, nous pourrions rapprocher l'état de choses de Hildesheim de celui que nous constatons en Belgique, où le groupement économique est soumis à un moment donné à la surveillance de l'autorité

publique. C'est le stade qui précède le stade définitif de l'évolution corporative, et ce stade définitif est celui où les artisans éliminent ce fonctionnarisme officiel, élèvent leur association au rang de corporation proprement dite, et choisissent désormais dans leur sein des chefs ou doyens. Que les origines du métier, considéré comme association, se rattachent à la réglementation du marché, nous le croyons sans peine, mais il y a d'autres éléments qui ont contribué à l'éclosion des groupements corporatifs — éléments religieux, militaire, industriel, etc. — et il faut tenir compte de l'action exercée par tous ces facteurs à la fois sur la vie corporative de l'artisan au moyen âge¹. M. Hartmann montre assez faiblement le rôle exercé par la corporation dans la vie publique; or il est certain qu'à Hildesheim, comme ailleurs, la corporation doit avoir été un organisme à la fois social, économique et politique. Il fallait le caractériser à ce triple point de vue.

Le livre que nous avons devant nous est donc tout au plus une description et non une explication du régime corporatif. En tant que description, elle est claire et précise, et l'historien économiste y trouvera des renseignements utiles à quelque étude de législation corporative comparée.

G. DES MAREZ.

D^r ALFRED DOREN, **Das Aktenbuch für Ghibertis Matthäus-Statue an Or San Michele zu Florenz** (*Sonder-Abdruck aus « Italienische Forschungen herausg. vom Kunsthistorischen Institut in Florenz. 1 Bd. »*). Berlin, 1904, in-4°, 58 pages et 4 planches.

L'histoire de l'art se réjouira vivement d'une publication qui nous retrace l'histoire complète d'une œuvre sculpturale depuis sa conception jusqu'à son entier achèvement. La ville de Florence avait décidé, en 1336, la construction d'une nouvelle halle, et elle confia aux différentes corporations le soin de veiller à sa

¹ Voir les *Bulletins de la Société pour les progrès des études historiques et philologiques*, séance du mois de novembre 1905. Bruxelles, 1905. Nous y avons exposé les grandes lignes de notre conception du mouvement corporatif en Belgique.

décoration artistique en plaçant dans les quatorze niches disponibles les statues de leurs saints patrons. Le projet ne fut pas réalisé de si tôt, et en 1404, la ville dut rappeler aux corporations la mission artistique qu'elles avaient acceptée. Comme les boulangers étaient peu nombreux, et comme leur association s'était d'autre part singulièrement appauvrie, la corporation des changeurs lui succéda dans l'obligation contractée, et celle-ci résolut de faire exécuter la statue de saint Mathieu. Florence était arrivée, à cette époque, à l'apogée de sa grandeur économique. En même temps, les arts brillaient d'un vif éclat, grâce à trois noms illustres : Donatello, Brunelleschi et Ghiberti. Les changeurs nommèrent une commission chargée de négocier avec l'artiste et de surveiller l'exécution de l'œuvre. Le nom de Ghiberti s'imposa à leur attention, d'autant plus que cet artiste venait d'achever pour la corporation de la Calimala la statue en bronze de saint Jean-Baptiste. La statue projetée de saint Mathieu serait également coulée en bronze ; la rémunération de l'artiste serait laissée à la libre appréciation de la commission ; la corporation livrerait les matières premières ; enfin, l'œuvre serait terminée dans un délai de trois ans. Telles étaient les principales conditions du contrat signé avec Ghiberti, et cet artiste se mit aussitôt à la besogne. Toutes les phases par lesquelles passa l'exécution de l'entreprise, sont décrites dans le registre que M. Doren publie et qui commence au 19 juin 1419 pour finir au 8 mars 1423. Ici, comme dans toutes les publications de l'auteur, nous retrouvons le même soin, le même esprit critique et la même méthode. L'introduction est intéressante, et M. Doren a eu raison d'insister sur les rapports des corporations avec les artistes.

G. D. M.

H. DE PEYSTER, Les troubles de Hollande à la veille de la Révolution française (1780-1795). Paris, Picard, 1905. xvi-339 pp., in-8°.

Ce livre ne constitue pas une simple monographie d'une des périodes les plus curieuses de l'histoire de la Hollande : il traite un grand nombre de questions qui se rattachent non seulement à notre histoire nationale, mais encore à l'histoire générale de l'Europe. Voilà pourquoi il présente un plus grand intérêt que son titre ne pourrait le faire croire. Les événements dont la République

des Provinces-Unies fut le théâtre à la fin du XVIII^e siècle, ont une importance européenne. Affaiblie par les luttes intérieures, dépourvue d'une véritable armée continentale, elle était incapable de se maintenir sans l'appui de l'une des grandes puissances. Mais elle sut profiter de la rivalité de celles-ci et elle fut ainsi mêlée à toutes les questions de politique européenne. Son alliance fut même souvent recherchée à cause des richesses qu'elle devait à son commerce et à ses colonies. L'Angleterre et la Prusse profitèrent de l'appui qu'elles fournirent aux partis conservateurs de la Hollande qui détenaient précisément ces richesses. Elles y accrurent leur influence au détriment de la France. La Hollande fut ainsi non pas le champ de bataille de l'Europe, mais le principal foyer des intrigues de la diplomatie européenne. C'est à la Haye qu'on manigança les moyens de soutenir le clergé et la noblesse belges, insurgés contre Joseph II; c'est à la Haye que se dénoua la crise de la Révolution brabançonne; c'est à la Haye que fut signée la triple alliance contre la Révolution française.

Les grands faits de la politique internationale eurent nécessairement leur répercussion sur l'histoire interne de la Hollande: c'est ainsi que, grâce à l'appui de la Prusse et de l'Angleterre, les partis de la réaction triomphèrent. Mais, d'autre part, les *patriotes*, c'est-à-dire les libéraux, ne furent pas sans exercer une certaine influence: ils étaient en relations avec les libéraux de France et d'Angleterre et les Américains. Ce fut la bourgeoisie libérale de Hollande qui entraîna le pays dans la guerre pour l'indépendance du peuple américain. Lorsque, à la suite de la victoire des réactionnaires, beaucoup de patriotes s'exilèrent, un grand nombre d'entre eux alla se fixer en Belgique et en France et y contribuèrent pour une grande part à la diffusion des idées libérales. « Habitué dès leur jeune âge, dit l'auteur (p. 231), au libre examen, à la responsabilité morale, accoutumés à exprimer leur opinion dans un pays où la liberté de penser était presque absolue, aussi bien au point de vue religieux qu'au point de vue politique, appartenant au parti qui était par sa nature même le plus soucieux des droits de la démocratie et, en raison même de leurs professions variées, plus aptes que des professeurs de chaire à faire pénétrer des idées dans la masse, ils ont été certainement un des éléments qui ont le mieux préparé les esprits français à une grande évolution démocratique. »

La connexion qui existe entre l'histoire de la Hollande et l'histoire générale de l'Europe à la fin du XVIII^e siècle, rend très malaisé l'exposé des faits. Le plan adopté par l'auteur mélange trop, me semble-t-il, les deux ordres de faits. Après trois chapitres d'introduction (I, *les mœurs*; II, *l'organisation intérieure*; III, *les partis et les hommes*) viennent successivement: *l'alliance française* (IV), *la lutte contre la maison d'Orange* (V), *la réaction stadhoudérienne* (VI), *la Triple Alliance et la Révolution brabançonne* (VII) et *les derniers jours du Stadhoudérat* (VIII). Il est difficile de suivre la trame du récit, d'autant plus que les chapitres sont assez longs et touffus. Quoi qu'il en soit, le livre de M. de Peyster contient une masse de détails nouveaux et intéressants et est fondé sur une vaste érudition: l'auteur a puisé à un grand nombre de sources tant manuscrites qu'imprimées; il a consulté des quantités de documents aux archives de la reine des Pays-Bas, aux archives de l'État à la Haye et à Leeuwarden, aux archives communales d'Amsterdam, aux archives du royaume à Bruxelles, à plusieurs dépôts de Paris, Londres, Berlin et Vienne, ainsi qu'aux archives privées de M. le comte de Hogendorp à la Haye et à celles de M. le baron Fagel à Ellecom en Gueldre. Cet ouvrage sera pour beaucoup de personnes une révélation. ¹

H. VANDER LINDEN.

¹ Notons en passant quelques erreurs ou omissions: l'auteur cite à tort (p. 2) Van Dijk parmi les peintres hollandais; — à propos de l'organisation des postes (p. 54), il aurait dû citer le grand ouvrage de J. C. Overvoorde; — p. 2, lire *Menno van Coehoorn* au lieu de *Menno van Cohorn*; — p. IX, lire *Vanden Branden* au lieu de *Vanden Brouden*; — p. 233, lire *Schraut* au lieu de *Schraut*; — il aurait été utile de joindre à l'ouvrage un index des noms propres et des noms de lieux.

G. LENOTRE, **Paris révolutionnaire**, édition illustrée. *Chez Robespierre. — Les Tuileries. — L'Abbaye. — Le salon de M^{me} Roland. — Trois journées de Charlotte Corday. — Chez Danton. — Le club des Jacobins. — Les Cordeliers. — La Conciergerie.*

Paris révolutionnaire. Vieilles maisons. Vieux papiers.

Première série. — *Le roman de Camille Desmoulins. — M^{me} de Robespierre. — Deux policiers. — Savalette de Langes. — Les derniers jours d'André Chénier. — La maison de Cagliostro. — Deux étapes de Napoléon. — Autour de la Du Barry. — La vieillesse de Tallien. — Papa Pache. — Saint Just à Blérancourt.*

Idem. Deuxième série. — *La femme Simon. — Baptiste. — Le baron de Géramb. — Greive, Blache et Rotondo. — L'abbé de Cajamano. — Le colonel Viriot. — La Montansier. — M^{me} Fouquier-Tinville. — John. — Gamain. — Le roman d'une Carmélite. — La mère Duchesne.*

Un simple coup d'œil jeté sur les titres divers des sujets qui composent le *Paris révolutionnaire* de M. L. permet de juger de l'importance de son œuvre pour la connaissance de la révolution française. Plans et vues de monuments ou de maisons, mémoires, sources d'archives, musées et collections particulières, tout a été mis à contribution par le *reportage* très informé et consciencieux de M. L.

En mettant en évidence les choses plutôt que les hommes, l'auteur a fait défiler devant nous, d'une façon tout objective, des épisodes dramatiques, mystérieux ou idylliques où sont mêlés les personnages célèbres de la révolution.

Il est inutile de chercher de l'unité dans la mise en œuvre des documents disparates utilisés par M. L. : ce n'est pas la philosophie, mais plutôt la psychologie de l'histoire qu'il nous donne. Toutefois, ses personnages ont un caractère commun.

Instruits pour la plupart, imprégnés de l'antiquité jusqu'à vouloir en incarner les héros, disciples des philosophes du XVIII^e siècle, ambitieux et dévorés d'un besoin d'activité qui ne trouve pas à s'employer sous l'ancien régime, ils ont souffert, physiquement et moralement, d'être malgré eux des *irréguliers*.

Aussi la prise des Tuileries par le peuple est-elle pour eux le signal d'une ère nouvelle, et ils commencent dès lors une

existence fiévreuse, heurtée et toute d'exaltation, jusqu'au moment où, tour à tour, ils prennent place sur la charrette fatale. Cependant ces hommes, qui empruntent aux circonstances un caractère de grandeur effrayante, étaient heureux de jouir de la vie dès qu'elle se montrait moins marâtre. Dans l'intimité, soustraits au tourbillon fantastique qu'ils dirigent, ils sont plus près de nous, et certains d'entre eux, tels Desmoulins et Danton, deviennent plutôt sympathiques.

En résumé, chacun de ces morceaux forme un tableau exposé dans un style sobre et très attachant. Le fond du tableau, ce sont les vieilles maisons et les vieux papiers, sur lequel se détachent vigoureusement la silhouette des grands révolutionnaires.

Si la lecture des œuvres de M. L. est agréable, elle laisse en outre l'impression d'une contribution importante et vraie à l'histoire de la révolution. Le prix Berger, décerné par l'Académie française, les éditions nombreuses déjà de ces livres sont des preuves de leur valeur scientifique et littéraire. C'est là que nous cherchons l'excuse de les présenter si tard aux lecteurs de la Revue de l'Instruction publique.

C. LECLÈRE.

A. MEYNIER, Un représentant de la bourgeoisie angevine à l'Assemblée nationale constituante et à la Convention Nationale. L.-M. La Reveillère-Lépeaux (1753-1795), 1 vol. de 540 p., in-8°, avec portrait. Paris, Picard, 1905.

La Reveillère-Lépeaux est ce conventionnel angevin qui, échappant à la proscription des girondins, parvint à rentrer en faveur après le 9 thermidor, prit une part active à la rédaction de la constitution bourgeoise et censitaire de l'an III et fut parmi les cinq premiers membres du Directoire exécutif. C'est lui aussi qui se montra l'adversaire acharné du grand Carnot et fut l'instigateur du coup d'état anti-royaliste du 18 fructidor an V. Il disparut de la scène politique en 1799.

Sa personne et ses actes ont été de tout temps fort discutés, dans un sens généralement dépréciateur. Les mémoires qu'il rédigea de 1819 à 1824, mais qui ne purent voir le jour qu'en 1895, ne parvinrent pas à retourner l'opinion publique en sa faveur, car ils n'étaient trop souvent qu'une apologie maladroite et trop intéressée. La Reveillère est donc resté « la

victime, dit son nouvel historien, d'une tradition malveillante et inexacte ». Pour les rédacteurs de *l'Histoire parlementaire de la Révolution* (MM. Buchez et Roux), rien ne le recommanderait dans son passé politique. Pour Taine, il est « un pauvre imbécile à principes, avec une vanité de bossu, des prétentions de philosophe, une intolérance de sectaire, une niaiserie de pédant dupé ». Pour M. E. Daudet, qui le juge cependant sans passion, il a joué au Directoire un « rôle néfaste » et s'est comporté en pur sectaire (*Mémoires et Souvenirs*, 1896). Pour M. E. M. de Vogüé (*Revue des deux mondes*, 1^{er} février 1895), il est « un honnête nigaud, un modéré dévoyé par les circonstances, un naïf réformateur, ayant une probité aigrette et vantarde, des naïvetés d'enfant et des rancunes de vieil employé ». Il fait partie de « ce fretin soulevé par la tempête, ballotté, à peine visible au temps des grandes agitations, laissé à découvert par le flot qui se retirait, demeuré maître de la vase et y pourrissant promptement pendant les années du Directoire ». (Qu'en termes galants ces choses-là sont dites !)

Thiers avait parlé, lui, avec éloge de l'ancien Directeur ; quant au fougueux Michelet, il ne cache pas son admiration pour le pur républicain, pour l'ennemi mortel de toute dictature, qu'il voyait avant tout en l'honnête et ferme La Reveillère.

M. Aulard avait déjà tenté, il y a une dizaine d'années, de réagir, avec la force et l'équité que peut donner une étude objective et froide des faits, contre la dureté des préventions à l'égard de l'adversaire de Carnot. Voici qu'aujourd'hui surgit, à Angers, la ville même qui envoya La Reveillère à la Constituante et à la Convention, un jeune historien, épris de justice pour un homme auquel, jusqu'à présent, on n'avait accordé qu'une attention dédaigneuse. M. Meynier, professeur de lycée, a donc voulu redresser toutes les erreurs accumulées depuis près d'un siècle autour du nom de La Reveillère, et par une étude entièrement renouvelée dans sa méthode, ses sources et son esprit, donner à son personnage la place qui lui revient exactement dans l'histoire des différentes assemblées révolutionnaires.

Nous aimons, pour notre part, à voir la science contribuer à de généreuses tentatives de réhabilitation, surtout quand le redresseur de torts se garde à son tour de tout enthousiasme, de toute faiblesse, quand il sait, chaque fois qu'il le croit néces-

saire, discuter les idées ou les actes de celui qu'il étudie, réprover telle ou telle de ses théories politiques, marquer à l'occasion ses erreurs, relever ses défauts. C'est ainsi que M. Meynier a compris sa tâche; et si, comme le montre un de ses critiques (*Revue critique*, 1905, n° 45), il s'est laissé aller à des jugements fort contestables, si sa documentation présente parfois de regrettables lacunes, si son œuvre est trop touffue et n'est pas assez bien ordonnée, il n'en reste pas moins que jusqu'à ce jour, personne n'avait encore entrepris une étude aussi fouillée, aussi fortement fondée sur des documents nouveaux, aussi équitable en même temps pour l'ancien membre du Directoire.

M. Meynier a même poussé le souci d'être complet jusqu'à encadrer quelque sorte l'histoire de son « héros » dans celle de la province de l'Anjou, en 1789 et pendant les premières années de la Révolution : il a estimé, en effet, qu'avant de le voir à la tête du pays, il fallait le regarder dans *son milieu d'origine*, puisqu'avant d'appartenir uniquement à la France (en 1795), il avait été tout autant le représentant attitré des Angevins. Le calcul est exact et des plus légitimes, encore que M. Meynier n'ait pas assez fondu les deux parties, restées trop distinctes, de son œuvre copieuse, et que celle-ci eût pu être de beaucoup écourtée ou concentrée. Il y aurait eu place pour une étude séparée sur l'Anjou et la bourgeoisie angevine sous la Révolution.

Mais prenant tel qu'il est le travail du professeur d'Angers, et profitant de ce qui en fait un peu le défaut organique, le lecteur y trouvera un double avantage : il pourra désormais, avec une presque entière certitude, établir son jugement sur le caractère et sur le rôle de La Reveillère, de ses débuts au moment où celui-ci parvint à la plus haute fonction de l'État; d'autre part, il pénétrera dans la vie politique d'une province française à une époque où, cela est désormais reconnu de toute évidence, la province exerça une influence insoupçonnée sur la marche des événements dans la capitale. Au surplus, l'historien de La Reveillère venant à toucher à toutes les grandes questions qui divisèrent l'opinion publique sous la Constituante, la Législative et la Convention, et son jugement reflétant les conclusions de la science historique actuelle, ceux que captive la période révolutionnaire liront et méditeront dans le livre de M. Meynier maintes et maintes pages où revivent les ardentes discussions.

tant au sein des assemblées à Paris qu'entre les fractions dans les villes de province.

L'auteur s'arrête, dans son premier volume, au vote de la constitution de l'an III. On ne pourrait donc encore émettre un jugement définitif ni sur l'histoire nouvelle de La Reveillère ni sur ce dernier. Mais on peut déjà affirmer que dans l'étude de M. Meynier, les qualités l'emportent de beaucoup sur les défauts, et que l'intérêt qu'elle éveille est considérable. Pour ce qui est de La Reveillère lui-même, si son défenseur n'est point parvenu à nous le faire considérer comme un des hommes réellement marquants durant la première période de la Révolution, il nous le fait apparaître dans la première partie de sa carrière comme sympathique, plein de mérites, sinon transcendants, en tout cas très réels, et comme n'ayant encore rien, avant 1795, du politicien de bas étage, ridicule, étroit, écrivant comme un « portier, qui a lu Rousseau », que se complait à écraser de son dédain d'aristocrate Monsieur le marquis Eugène-Melchior de Vogüé, de l'Académie française.

F. MAGNETTE.

CHRONIQUE

I. — Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont obligés à différer le compte-rendu de la dernière séance de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques.

Cette séance a eu lieu le 12 novembre 1905.

Section de philologie classique et romane. — M. V. TOURNEUR a exposé l'étymologie du gallois *ystafell*, qui, d'après lui, viendrait du latin *stabulum*. M. A. BAYOT a fait une communication sur le fragment de *Gormont et Isembart*, découvert par de Ram et publié successivement par de Reiffenberg (1838) et par Scheler (1875); il a relevé les erreurs de transcription de ses devanciers, dont quelques-unes sont assez graves (ainsi, au v. 683, le vraie leçon n'est pas *dueret*, mais *deueret* = *debuerat*). M. MONSEUR a fait ressortir l'importance, aux débuts des littératures sanscrite, française et germaniques, du couplet octosyllabique, ou plus exactement de la strophe de 8 petits vers de 4 syllabes.

Section de philologie germanique. — M. J. VERCOLLIE a traité des erreurs du langage et des formations par analogie. M. H. VERMEYLEN a parlé de l'accueil favorable qui fut fait dans les pays germaniques à la *Première semaine* de Guillaume du Bartas et de l'influence de ce poème sur la littérature néerlandaise.

Section d'histoire et de géographie. — M. G. DES MAREZ s'est occupé de l'évolution corporative à Ypres à la fin du XII^e siècle. M. LALOIRE a donné quelques renseignements sur les papiers du ministre Van Maanen.

Section de pédagogie. — M. BRANTS a donné communication de son étude comparative des programmes de l'enseignement moyen à l'étranger.

Assemblée générale de l'après-midi. — Après la lecture des rapports sur les séances des sections, M. O. GROJEAN a fait une conférence très intéressante et pleine de détails curieux sur *Sainte-Beuve à Liège*.

2. — La merveilleuse collection d'antiquités formée par M. DE CLERCQ et léguée par lui à l'État français était célèbre, on peut le dire, avant d'être connue. Les rares privilégiés qui y avaient été admis, avaient pu apprécier la richesse de ses trésors, mais non pas les décrire. Un luxueux catalogue nous les révèle maintenant peu à peu. Le tome quatrième, consacré aux marbres, aux vases peints et aux ivoires (Paris, Leroux,

1906), est, comme le troisième, réservé aux bronzes, l'œuvre d'un archéologue d'une compétence éprouvée, M. A. DE RIDDER. On y trouvera notamment, publiés en excellentes héliogravures et commentés avec érudition et avec goût, une série importante de marbres provenant de Syrie : Aphrodites diverses (n° 10-11), groupe de Pan et Hermaphrodite(30), buste d'Antinoüs, et surtout des statues et bas-reliefs trouvés dans un mithreum à Sidon, œuvres aussi remarquables par leur type que par leur conservation et qui sont les seuls monuments de ce genre qui aient été découverts jusqu'ici en Asie. — F. C.

3. — Chaque année voit paraître avec une admirable régularité un nouveau volume du « Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Royale » auquel le Père VAN DEN GHEYN consacre tous ses soins. Le tome V (Bruxelles, Lamertin, 1905) comprend les recueils historiques (n° 3047-3128) et hagiographiques. Cette dernière section est particulièrement riche et importante : plus de 450 manuscrits latins, grecs, français, flamands, italiens, etc. C'est en grande partie l'ancien fonds des bollandistes et l'on trouvera notamment ici le premier dépouillement exact et complet de leurs « collectanea » si variés. Si dans les volumes précédents l'auteur avait fait preuve de l'érudition la plus étendue, il montre dans celui-ci, comme on pouvait s'y attendre, une compétence spécialement informée.

4. — M. A. SPENGLER a donné une seconde édition de son commentaire sur les *Adelphoe* de Térence (Berlin, Weidmann, 1905 ; prix : 2 mk. 20). La disposition de l'ouvrage a subi d'assez notables changements : l'introduction, fortement remaniée, a été rejetée à la fin du volume en forme de supplément, et l'appendice critique a reçu de grands développements, (certaines remarques sont même de véritables *excursus*, p. ex. aux v. 268 360, 956, etc.). Le texte a été retouché ainsi que les notes explicatives. Ces modifications sont généralement heureuses (nous ferons exception pour l'interprétation de la formule *quid istic ?* au v. 183). L'auteur n'a pas eu la satisfaction de voir paraître son ouvrage : la mort l'a enlevé à la science le 29 septembre 1905. Ses travaux sur les comiques latins lui avaient valu une juste réputation.

5. — Nous avons reçu la seconde édition des *Criticisms and Elucidations of Catullus* de H. A. J. MUNRO (Londres, Bell, 1905 ; XII-250 pp. in-8°). La première, parue en 1878, était épuisée depuis longtemps. La seconde, due aux soins de M. J. D. DUFF, présente quelques corrections et additions. La réimpression de l'ouvrage de Munro est un véritable service rendu aux latinistes. Le célèbre philologue anglais déploie dans ses études sur Catulle les mêmes qualités que dans son commentaire sur Lucrèce, ce *standard-work* qui a fondé sa réputation. Ses remarques savantes et ingénieuses instruisent toujours, même quand elles n'emportent pas la conviction.

6. — *Tibulli aliorumque carminum libri tres, recognovit* I. P. POSTGATE. Oxford, Imprimerie de Clarendon (*Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*). — Le dilettante qui se laisse bercer à l'harmonie de

vers de Tibulle ne se doute guère des ennuis que cet aimable poète causa aux philologues. Le texte est très corrompu, très incertain, et n'est fondé (à part le *Fragmentum Cujacianum*, d'ailleurs perdu) que sur des manuscrits récents. Les *Excerpta* de Munich et de Paris fournissent heureusement quelques bonnes leçons. M. Postgate a tiré le meilleur parti possible des ressources dont nous disposons. Son édition est faite avec beaucoup de science, de prudence et de goût. Il n'a pas cru devoir adopter des conjectures simplement plausibles, et il a évité d'affliger l'œil par ces croix funèbres qui parsèment tant d'éditions critiques. Il a rarement eu recours aux transpositions, remède qui est souvent pire que le mal. Le Tibulle qu'il nous offre est vraiment *in usum hominum elegantiorum*.

7. — *Néron acteur*, tel est le sujet du discours prononcé à la séance de rentrée de l'Université de Lyon par M. PHILIPPE FABIA, professeur à la Faculté des lettres (Lyon, Storck, 1905). On lira ce discours avec plaisir. L'auteur a réuni les textes relatifs aux prouesses de l'historien couronné (nous avons regretté l'absence de l'églogue anonyme tirée d'un manuscrit d'Einsiedeln; v. Riese, *Anthol. Lat.*, n° 725, et Baehrens, *Poet. Lat. min.*, t. III, p. 60), et il les a commentés d'une façon piquante.

8. — Il n'est point nécessaire d'être théologien pour s'intéresser à l'étude que M. PAUL LEJAY a consacrée au *Rôle théologique de Césaire d'Arles* (Paris, Picard, 1906; 192 pp. in-8°). C'est une physiognomie digne d'attirer l'attention de l'historien que celle de cet évêque qui a contribué à donner à l'Église mérovingienne une doctrine, une prédication, une discipline et une culture, et que M. L. appelle « le précepteur de la Gaule franque. » On retrouvera dans ce livre toutes les qualités qui distinguent les travaux de M. L. : une clarté parfaite dans l'exposé des questions les plus ardues, une vaste érudition, une remarquable finesse de critique et une grande largeur d'idées.

9. — La librairie Beck, de Munich, vient d'entreprendre la publication d'un recueil intitulé : *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, sous la direction de M. Ludwig Traube, professeur à l'Université de Munich. Le prix de la souscription par volume est de 15 marks. Chaque volume comprendra plusieurs fascicules, qui se vendront séparément. Le 1^{er} fascicule du 1^{er} volume a déjà paru; en voici le titre : S. HELLMANN, *Sedulius Scottus* (I. *Sedulius Scottus, Liber de rectoribus Christianis*. II. *Das Kollektaneum des Sedulius Scottus in dem Kodex Cusanus C 14 nunc. 37*. III. *Sedulius und Pelagius*). xvi-203 pp. — Deux autres fascicules (EDW. KENNARD RAND, *Die Kommentare des Johannes Scottus und Remigius von Auxerre zu den Opuscula sacra des Boethius*, et HERIBERT PLENKERS, *Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln*) sont sous presse.

10. — *Ars Malsachani, Traité du verbe*, publié d'après le ms. lat. 13026 de la Bibliothèque Nationale par M. ROGER. Paris, Picard, 1905; xxiv-86 pp. in-8°. — M. Roger, dont nous avons signalé dans la *Revue* le beau livre sur l'*Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin* (v. *Revue*, t. 48, 1905, p. 279-283), a été amené par ses recherches à étudier et à publier un traité grammatical du haut moyen âge, connu sous le titre d'*Ars Mal-*

sachani. Il établit, d'après l'*explicit* du manuscrit, que le nom du grammairien a dû être Mac-Salchan. Ce nom indique suffisamment un Irlandais. L'âge du manuscrit (IX^e siècle) détermine l'époque au delà de laquelle ce personnage n'a certainement pas vécu; mais nous ne possédons pas d'autres indices chronologiques. L'*Ars Malsachani* comprend un traité du verbe. Sans valeur intrinsèque, il présente un certain intérêt pour l'histoire de l'enseignement grammatical au moyen âge et enrichit la latinité de quelques verbes inconnus. L'éditeur s'est consciencieusement acquitté de sa tâche, passablement fastidieuse.

11. — Aux trente-cinq articles ou mémoires sur les *Cultes, Mythes et Religions*, qu'il avait réunis dans un premier volume (cf. Revue de 1905), M. SALOMON REINACH vient d'en ajouter trente-cinq autres (Paris, Leroux, 1906). Ce second tome, que termine un bon index, traite comme le premier de toute la variété des sujets que la merveilleuse érudition de l'auteur se plaît à aborder et qu'il sait toujours rajennir en exposant des vues ingénieuses ou en proposant des solutions originales. Les croyances primitives et les questions de l'heure présente : l'orphisme, le mithraïsme, le judaïsme et le christianisme, la mythologie, l'archéologie et la philologie, ont tour à tour exercé la sagacité d'un esprit dont les idées pourront parfois paraître téméraires, mais sont toujours suggestives. On n'analyse pas un recueil comme celui-ci. On ne peut qu'engager l'étudiant à s'approcher d'une table somptueusement garnie pour y choisir les mets que son goût préfère. Beaucoup s'arrêteront sans doute d'abord à la préface où sont combattues les objections que M. Laug oppose à certaines théories du totémisme. Ces pages font regretter qu'au lieu de disperser en une foule d'articles sa doctrine sur cette question capitale, M. Reinach n'ait pas condensé en un ouvrage les principes de sa méthode d'interprétation des phénomènes religieux.

12. — Sous le titre *Beiträge zur Einführung in die Geschichte der Philosophie* (Leipzig, Durrsche Buchhandlung, 1906; 196 pp.; prix 3.60 M.), M. RUDOLF EUCKEN publie une seconde édition, entièrement remaniée, de ses *Beiträge zur Geschichte der neuern Philosophie* qui avaient paru en 1886. L'indication des principaux titres de chapitre suffira à montrer l'intérêt et la portée de l'œuvre de l'éminent philosophe. I. Recherches sur l'ancienne philosophie allemande : 1. Nicolas de Cues comme initiateur d'idées nouvelles. 2. Doctrines de Paracelse sur l'évolution. 3. Kepler comme philosophe. — II. Sur la philosophie Kantienne : 1. Images et comparaisons chez Kant. 2. Bayle et Kant. — A propos de ce dernier chapitre, très fouillé et très captivant, il est curieux de voir que c'est d'Allemagne qu'arrive un premier retour de justice à celui dont Brunetière a dit : « Je ne crois pas qu'il y ait, dans toute l'histoire de notre littérature, un exemple plus singulier de l'ingratitude ou de l'injustice de la postérité que celui de Pierre Bayle. » — III. A la mémoire d'Adolf Trendelenburg. — IV. Partis et noms de partis dans la philosophie : 1. Partis philosophiques. 2. Histoire des noms de partis. — C'est l'origine et l'histoire très curieuse

d'une foule de termes comme agnostique, altruiste, déiste, déterministe, éclectique, idéaliste, matérialiste, nihiliste, optimiste, positiviste, socialiste, etc. — V. Observations sur l'histoire de la philosophie.

13. — Un congrès des sciences historiques consacré spécialement à l'étude du Nord de la France et à celle de la Belgique se réunira à Dunkerque en 1907. Nous croyons être utiles à nos lecteurs en leur en faisant connaître le questionnaire-programme provisoire :

SECTION I.

(a) ORGANISATION DU TRAVAIL HISTORIQUE ET (b) HISTOIRE GÉNÉRALE.

(a). — 1° Le travail historique dans la région du Nord : Les archives départementales ou provinciales (en France et en Belgique) et communales, et leurs inventaires, bibliothèques universitaires, communales, des Sociétés savantes et des particuliers. Les publications collectives et particulières. Fédération des Sociétés savantes et Congrès. — 2° Comment pourrait-on coordonner les entreprises et les travaux d'histoire concernant les anciens Pays-Bas, de manière à centraliser et à unifier les efforts des travailleurs des divers pays, surtout ceux des historiens Belges et du Nord de la France ? — 3° Du plan à adopter pour la rédaction et la publication des tables générales des recueils, mémoires et bulletins des Sociétés Savantes. — 4° Des moyens de réaliser la publication collective rapide du dépouillement des recueils, mémoires et bulletins des Sociétés Savantes. — 5° Décentralisation littéraire, scientifique, artistique, avec les moyens les plus pratiques de la mettre en œuvre.

(b). — 1° Le droit municipal en Flandre : les Magistrats et leurs attributions, leurs rapports avec les pouvoirs généraux. — 2° Quel a été l'intérêt de la Nonciature de Flandre pour l'histoire de la Belgique et du Nord de la France à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e ? — 3° Quels ont été les adversaires et les partisans de l'influence française dans les Pays conquis (Flandre Maritime, Flandre Wallonne, Artois, Cambrésis et Hainaut), après l'annexion par Louis XIV ?

SECTION II.

PHILOLOGIE ET HISTOIRE DES LITTÉRATURES.

1° Expliquer, avec textes suffisamment anciens à l'appui, l'origine des noms de localités de la région du Nord, terminés en *ie* ou *ies*. Expliquer l'origine des noms de localités terminés en *in*, *ein*, *ain* ou par une consonnance semblable. — 2° Retracer l'histoire de la langue romane en Flandre : le Français en Flandre au Moyen Age dans la langue parlée, dans la littérature et dans les actes officiels. — 3° Quelle est l'influence du Flamand sur le Français parlé en Flandre (mots, tournures, accents, flandricismes et wallonnismes) ? — 4° Faire l'histoire d'une Société

Littéraire (Puy, Chambre de Rhétorique, Académie) d'une ville de la région du Nord. Quel fut le rôle social et littéraire de ces Sociétés? — 5° Biographie d'un auteur (Chroniqueur, Juriste, etc., etc....)

SECTION III.

HISTOIRE RELIGIEUSE, INTELLECTUELLE ET MORALE.

1° Étude de la Réforme dans une région nettement déterminée. — 2° Histoire de la Contre Réforme (Écoles et Séminaires, rénovation des ordres religieux à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle). — 3° Effets de la constitution civile du clergé dans une ville ou dans une région. — 4° Livres qui faisaient partie des bibliothèques flamandes (communales, conventuelles, des particuliers) dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle. — 5° Monographie des géants, en France et en Belgique. — 6° Monographie d'une confrérie religieuse ou d'une confrérie militaire. — 7° Monographies de coutumes particulières, la S^t-Martin, la Braderie, etc., etc. — 8° Monographie des processions, fêtes religieuses et pèlerinages (procession de Furnes, du S^t-Sang, Messe Dorée, dévotions particulières à tel ou tel sanctuaire, etc.) — 9° Étudier les costumes locaux dans les Flandres et l'Artois.

SECTION IV.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART.

1° Indiquer les découvertes récentes (Monnaies, poteries, etc.) qui permettent de préciser la date des invasions de la mer dans la plaine maritime française ou belge. — 2° Mise au point critique de ce que nous possédons de connaissances *certaines* sur l'activité artistique dans les différentes régions du Nord de la France, du début du Moyen-Age à la fin du XVIII^e siècle. (Commande ecclésiastique et laïque: abbayes et cours seigneuriales, confréries. — Mentions d'artistes et d'ateliers: documents d'archives, actes de baptême, actes de décès; œuvres expressément désignées par quelque document; œuvres décrites; œuvres datées; œuvres distinguées par quelque signe évident favorable à une identification (armes, paysage, monument, etc.) — 3° Signaler, présenter et commenter les monuments, les faits, les textes qui manifestent la réalité, l'importance relative et la modalité des influences artistiques auxquelles la France du Nord s'est trouvée soumise depuis le début du Moyen-Age. Influence romaine. — Influence irlandaise et anglo-saxonne. — Influence germanique. — Influence néerlandaise. — Influence anglaise. — Influence espagnole. — Influence française. — 4° Dans quelle mesure le Nord de la France, aux différentes époques de son histoire, a-t-il contribué au mouvement artistique des régions voisines ou étrangères? — 5° Étudier dans une ville ou une région étroitement limitée l'art dans la vie privée des bourgeois de la fin du XV^e à la fin du XVIII^e siècle.

SECTION V.

GÉOGRAPHIE ET SCIENCES SOCIALES.

1° Influence du sol et des traditions sur les différentes formes de l'habitat. — 2° Constitution traditionnelle de la propriété en Flandre. — 3° Histoire d'une famille (seigneurs ou bourgeois) dans les Flandres, l'Artois et la Picardie, du XIII^e siècle à nos jours. On se bornera de préférence à une époque bien limitée. — 4° Histoire de la Propriété Foncière et de l'Agriculture. Répartition du sol dans un village ou dans une région (répartition exacte entre différentes classes sociales : ecclésiastiques, nobles, bourgeois, paysans et artisans). Biens communaux ; et partage des biens communaux, s'il y a lieu. Charges qui pèsent sur la propriété : impôts de l'État, impôts provinciaux et paroissiaux, impôts ecclésiastiques (dîme, droits seigneuriaux ou domaniaux). État de la culture ou de la production agricole dans une région, à une date donnée ou dans une période donnée ; progrès de l'exploitation agricole ; changements de culture ; dessèchements. Différentes formes de l'exploitation du sol (faire valoir direct, fermage). — 5° Étudier dans une région ou dans une localité : 1° l'état de la propriété foncière avant 1789 ; 2° la vente des biens nationaux (biens ecclésiastiques et biens des émigrés). — 6° Relever avec soin, dans une localité donnée, toutes les indications relatives au prix des denrées, des terres, les salaires etc., pendant une période déterminée. — 7° Influence du progrès agricole sur le peuplement de certains pays. — 8° La lutte économique entre les villes et le plat pays de Flandre aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. — 9° Monographie d'un corps de métier ou de corporations d'une ville. — 10° Monographie d'une industrie principale (Drap, toile, dentelle) ou de l'ensemble des industries d'une ville, ou d'une région, dans une période ou à une date donnée. — 11° Quels sont les meubles et ustensiles de ménage des maisons flamandes à la ville et à la campagne ? — 12° Les objets de l'industrie flamande se faisaient-ils dans toutes les Flandres ou seulement dans une région du pays flamand ? — 13° Monographie d'un port pendant une période déterminée. — 14° Le commerce de Dunkerque avec les colonies Françaises au XVIII^e siècle (notamment le commerce des nègres). — 15° Commerce d'Anvers avec les provinces Baltiques ou l'Allemagne au XVIII^e siècle. — 16° Étude du mouvement de la population (villes et campagnes) dans une région aussi restreinte que possible. — 17° Rechercher l'influence qu'ont eue l'un sur l'autre le vieux droit français et le vieux droit flamand, et retrouver les traces de cette influence par l'étude comparative du droit coutumier des deux pays de Flandre et de France. — 18° Rapports du régime coutumier d'une ville ou région de Flandre, Artois ou Picardie, avec les coutumes de France ou de Belgique qui ont pu lui servir de modèle. — 19° Enseignement dans les Flandres, l'Artois ou la Picardie, soit dans une localité, soit dans une région de ces provinces, sous le régime espagnol, sous la domination française jusqu'en 1789, pendant la Révolution, et jusqu'à nos jours. — 20° Notes historiques sur l'enseignement de la médecine dans les Flandres et dans la région du Nord. — 21° Étude sur les collèges ecclésiastiques.

(St-Acheul et petits séminaires par exemple) sous l'Empire, la Restauration et le Gouvernement de Juillet. — 22° Notes historiques sur les remèdes en usage dans les Flandres et la région du Nord. — 23° Monographie d'un établissement hospitalier. — 24° Étude du régime d'assistance dans une ville ou dans une région donnée (table des pauvres, garde orpheline, etc.) — 25° Étude des transferts des cimetières sous Louis XVI, et influence en France du rapport rédigé par l'intendant de Calonne sur le transfert du cimetière qui était situé à Dunkerque devant l'église St-Éloi.

14. — Dans les *Mélanges Nicole* (Genève, 1905), M. H. FRANÇOTTE publie un article intéressant intitulé : *Le pain à bon marché et le pain gratuit dans les cités grecques* (pp. 135 à 157). Consommer sur place le blé indigène, n'en permettre l'exportation que sous certaines conditions expressément formulées, telle était la politique grecque en matière de céréales. La ville d'Athènes pourtant, incapable de produire en quantité suffisante ce dont elle avait besoin, dut vivre d'importation. Elle obligea les navires chargés de blé étranger à se diriger vers le Pirée, et préleva sur leur cargaison la part du lion. La politique économique locale exigeait aussi la vente du blé à l'agora, manifestement dans le but d'empêcher la spéculation des intermédiaires et de sauvegarder l'intérêt du consommateur. D'autre part, la vente des grains, de la farine et du pain était soigneusement réglementée, et certains fonctionnaires, appelés sitophylaces, avaient pour mission de veiller à la stricte observation des règlements édictés. Nous pouvons faire ici un rapprochement entre les cités grecques et les villes du moyen âge, en ce sens que la politique urbaine de nos bourgeoisies était identique à celle des cités de la Grèce. Au moyen âge aussi il était défendu d'exporter les céréales, on réglait la vente des grains et la fabrication du pain, et on nommait également des inspecteurs chargés de faire respecter les ordonnances en cette matière. — En Grèce, continue M. Françotte, nous voyons des particuliers, en cas de disette, vendre du blé à prix réduit. Bientôt l'État intervient, fonde des greniers, et ne tarde pas à procéder à des distributions gratuites et régulières de blé. Au moyen âge nos bourgeois ne sont pas allés jusque-là. — G. D. M.

15. — Dans la notice où il discute *Le Problème des premiers évêques de L'Église de Tongres* (Liège, 1905), Mgr. Monchamp veut prouver qu'un évêché a été érigé à Tongres dans la seconde moitié du II^e siècle par un S. Materne différent de l'évêque colonais de ce nom dont l'existence est attestée en 313. Il est certain qu'un texte célèbre de S. Irénée atteste vers 180 l'existence de l'organisation épiscopale dans les provinces de Germanie. On ne l'appliquait jusqu'aujourd'hui qu'à Cologne et Mayence, mais il est évident qu'il pourrait aussi se rapporter à Tongres. Il n'y a là toutefois qu'une possibilité et nous n'avons pas trouvé dans les raisonnements de Mgr. Monchamp sur les listes épiscopales de Liège, des raisons d'être plus affirmatif. En supposant même que les neuf évêques figurant dans ces listes avant S. Servais, donc avant le milieu du IV^e siècle, soient des personnages réels, il est tout à fait arbitraire de supposer pour chacun d'eux un épiscopat d'une durée moyenne de 20 ans, pour arriver ainsi à l'année 160.



16. — On sait combien il est difficile de pénétrer les personnages historiques du moyen âge, de reconnaître, en d'autres termes, dans ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont voulu. Peut-être cette difficulté ne vient-elle pas seulement de l'insuffisance des témoignages, mais aussi du développement incomplet de l'individualisme pendant l'époque qui a précédé les temps modernes. Si la plupart des princes antérieurs au XV^e siècle ne nous apparaissent qu'avec un bien faible relief, ne serait-ce point parce qu'ils ne présentaient pas, en effet, une originalité bien marquée ? Mais quoi qu'il en soit, l'historien se sentira toujours attiré vers l'énigme posée par ces sphinx, du moins par les plus grands d'entre eux. C'est ainsi que M. KARL WENCK vient de consacrer à l'étude de Philippe le Bel, après MM. Langlois et Finke, un travail du plus vif intérêt et dont les conclusions semblent se rapprocher de la vérité autant qu'il est possible en semblable matière (*Philipp der Schöne von Frankreich, seine Persönlichkeit und das Urteil der Zeitgenossen*. Marburg, J. A. Koch, 1905). L'auteur ne croit point avec M. Langlois « qu'on ne saura jamais qui était Philippe le Bel » (*Histoire de France de Lavissee*, t. III, 2^e partie p. 119), et il ne se contente point des formules vagues et fuyantes où s'est complue la prudence de M. Finke (*Zur Charakteristik Philipps des Schönen Mittheilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtskunde*, 1905, p. 201). Un examen des sources plus complet et plus pénétrant que ceux de ses devanciers, l'a amené à reconnaître dans le grand Capétien un prince appartenant encore au moyen âge par sa piété, mais annonçant déjà les temps modernes par son ferme et clairvoyant génie politique. « Erst wenn wir beides, die starre Rechtgläubigkeit und die rücksichtslos durchgreifende Herrschernatur zusammen nehmen, erhalten wir den ganzen echten Philipp. » Le travail de M. Wenck, n'est pas seulement remarquable par l'abondance vraiment étonnante de son information ; il constitue encore une application très intéressante et très finement conduite de l'interprétation psychologique appliquée aux sources historiques du moyen âge, que l'on étudie trop souvent au moyen des procédés purement mécaniques de l'érudition d'école. — H. P.

17. — Après avoir fait paraître l'année dernière le premier volume de ses publications (*Inventaire analytique des Libri Obligationum et Solutionum des Archives Vaticanes*), l'Institut historique belge de Rome nous donne le tome 1^{er} d'une série d'*Analecta Vaticano-Belgica*, édité par DOM ÜRSMER BERLIÈRE. Il est consacré aux suppliques de Clément VI de 1342 à 1352 et ne comprend pas moins de 2511 analyses d'actes qui seront une mine de renseignements pour les recherches d'histoire locale. On y trouvera aussi une quantité de détails pour la connaissance des mœurs et pour celle des institutions. Comme il fallait s'y attendre, la méthode suivie dans l'élaboration de ce grand travail est de tous points excellente. Toutes les analyses sont rédigées en latin. Les personnages cités sont, autant que cela a été possible, identifiés en note. Un index des noms propres, comprenant 297 pages termine le volume, dont l'exécution typographique est irréprochable.

18. — Dans un article intitulé *Società e Sensali*, inséré dans la *Rivista di Diritto commerciale*. Nov.-Déc., 1905, pp. 474-477, M. le prof. ALEX. LATTES insiste sur l'importance des actes de société commentés et publiés par P. De Pelsmaeker (*Des formes d'association à Ypres au XIII^e siècle*. Rev. de dr. intern. et de lég. comparée, 1904). Ces contrats de société, au nombre de six, ont été empruntés à la collection des 8000 lettres de foire reposant aux archives de la ville d'Ypres. Annonçons ici que l'ouvrage consacré par M. G. Des Marez à ces lettres obligatoires (*La lettre de foire à Ypres au XIII^e siècle*, Bruxelles, 1900), aura prochainement une seconde édition soigneusement revue et augmentée.

19. — Dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1905, tome LXXIV, M. VERRIEST publie une série de douze textes, de 1170 à 1412, montrant la manière de revendiquer la succession d'un serf décédé dans la ville de Tournai. Le magistrat, saisi d'une revendication de la part du seigneur, exigeait la preuve de la condition servile du défunt par le témoignage des parents mêmes du serf, parents qui étaient *gens d'orine* ou bien appartenant au côté duquel le *siervage* vient. Ces documents sont intéressants au plus haut point pour l'étude des droits de main-morte et de meilleur cattel exercés par les seigneurs, d'autant plus que la coutume de Tournai, rédigée en 1552, se fait sur les modes de preuve à administrer en cette matière.

20. — Le même VERRIEST publie une notice détaillée sur un inventaire du XV^e siècle (*Revue des Bibliothèques et Archives*. Tome III, fasc. 5). Il s'agit d'un inventaire analytique du trésor des chartes de la ville de Tournai, ordonné par le Conseil en 1431 et terminé en 1434. — G. D. M.

21. — M. EUGÈNE HUBERT, professeur à l'Université de Liège, vient de publier la conférence qu'il a faite à la Société d'histoire du protestantisme belge, sur « *La législation belge en matière d'hérésie depuis Charles-Quint jusqu'à la fin de l'ancien régime*. » (Imprimerie de Nessonvaux, 1906, 30 pp. in-8°). Le titre de cette brochure en indique suffisamment le contenu. En signalant les différents placards, conventions et décrets qui se sont succédés chez nous depuis les premières prédications des Luthériens jusqu'à la Proclamation des Droits de l'Homme, M. Hubert a résumé l'histoire des tribulations que les dissidents eurent à subir et de leurs représailles nécessairement sanglantes; et en même temps (car ce point de vue ne peut pas être séparé des faits) il a suivi les progrès lents, souvent retardés, toujours entravés, que fit, pendant cette période de surexcitation, l'idée de Tolérance religieuse aujourd'hui érigée en dogme constitutionnel. M. Hubert n'a consacré que trente pages à cet aperçu; mais pas un mot n'est inutile: les faits sont choisis et groupés avec une complète maîtrise. Le professeur s'est mis au niveau de son public en évitant l'étalage d'une trop vaste érudition et les digressions trop savantes, bornant à quelques notes la bibliographie de son travail. — F.

22. — Signalons l'apparition du tome III de l'*Histoire du Commerce du Monde* (Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}), de M. OCTAVE NOËL, professeur à l'École des hautes études commerciales. L'ouvrage embrasse les faits d'ordre économique depuis la révolution française jusqu'à la guerre

franco-allemande; il constitue la description synthétique la plus complète que nous possédions en langue française des phénomènes commerciaux qui ont illustré le XIX^e siècle. La *Revue* publiera un compte rendu détaillé de cet important travail.

23. — Une intéressante contribution à l'histoire des origines de la grande industrie et de la substitution des machines au travail manuel dans les industries textiles en Belgique vient d'être fournie par notre distingué collègue l'économiste ERNEST MAHAIM, professeur à l'Université de Liège. Cette étude, qui a paru dans le *Vierteljahrschrift für Social-und Wirtschaftsgeschichte* (Heft 4, ss. 627-648, 1905), a pour titre *Les débuts de l'établissement John Cockerill à Seraing*. L'auteur y fait l'historique de ce célèbre établissement, un des plus anciens si on rattache les usines actuelles à la fondation du premier Cockerill à Liège en 1807. A l'aide des archives, assez fragmentaires malheureusement, l'auteur se propose de retracer les débuts de la maison de Liège de 1809 à 1813. Avant d'aborder cette matière, il esquisse rapidement l'histoire de l'industrie Cockerill jusqu'en 1840, date de la mort du fondateur. William Cockerill s'installa à Verviers à la fin du XVIII^e siècle et y construisit des machines à carder et à filer. En 1807, il transporta ses ateliers à Liège. Il fut secondé par ses deux fils James et John. Ce dernier surtout devint célèbre. En 1817, de concert avec James, il acquit le château de Seraing, vivement encouragé dans son entreprise par le roi Guillaume. Resté seul propriétaire en 1823, John abandonna la construction des machines à tisser pour ne plus s'occuper que des machines à vapeur. La révolution de 1830 mit l'entreprise à deux doigts de sa perte, mais celle-ci se releva grâce à l'énergie de John. Toutefois un deuxième coup terrible lui fut porté, en 1837 et 1838, à la suite de la crise financière qui fit sauter différentes banques bruxelloises. John ne perdit pas courage; il s'arrangea avec ses créanciers, et à sa mort, survenue à Varsovie en 1840, il ne laissa pas moins de 21 établissements florissants, et il se trouvait intéressé dans sept autres affaires. — Dans la seconde partie de son travail, M. Mahaim entame l'historique de la maison de 1808 à 1813, et ici son étude est entièrement neuve. Il poursuit la rapide expansion de l'industrie Cockerill, qui ne s'occupait pendant cette période que de la seule construction des machines à tisser et à filer. Tous les fabricants voulurent avoir de ces machines, et grâce aux livres de commerce et aux papiers d'affaires, il est possible de fixer les fournitures faites tant en Belgique que dans les pays limitrophes par l'établissement en question. Vraiment, Cockerill nous apparaît comme le type du grand industriel de la première moitié du XIX^e siècle. — G. D. M

24. — Un jeune Égyptien, ancien élève de l'Université de Gand, M. Moustapha Sabry, a publié sur son pays natal un petit livre intitulé *L'Égypte telle qu'elle est* (Gand, Van Doosselaere. 1905; 198 pp. in-12; prix : fr. 2,50). Un patriotisme sincère et un enthousiasme parfois un peu naïf et exubérant animent ces pages, où l'on peut recueillir maint détail pittoresque et maint renseignement instructif. L'auteur est un musulman convaincu; ses jugements ne manquent pas de piquant et nous éclairent sur l'état d'esprit d'un Oriental intelligent, cultivé et instruit des choses d'Occident.

25. — **Nécrologie.** — Notre enseignement moyen a perdu, dans le courant de l'année 1905, deux membres distingués : M. Arthur Bocks ruth et M. Adolphe Gouder de Beauregard.

M. Bocks ruth, né à Arlon en 1853, occupait à l'Athénée royal de Bruxelles la chaire de 5^e latine.

M. Gouder de Beauregard, né à Tongres en 1843, était professeur de rhétorique à l'Athénée royal d'Anvers. Vice-président de l'Association des anciens normaliens et docteurs en philosophie et lettres de l'Université de Liège, trésorier de la Fédération de l'Enseignement moyen, il avait su se concilier d'unanimes sympathies.

ATHÉNÉES ROYAUX. — NOMINATIONS ET PROMOTIONS.

I. — **TOURNAI.** — M. Bocquet, prof. de 5^e lat. rempl. en 3^e lat. M. Pirard décédé, et continue son interim en rhétorique ; M. Haesaerts, Dr en phil. class., est nommé prof. inté. de 3^e latine ; M. Hoyoïs, prof. de 6^e lat., passe en 5^e lat. ; M. Bailleux, Dr en phil. et lettres, surveillant, est nommé prof. de 6^e lat. ; M. Deltombe, prof. inté., est nommé prof. de 7^e lat. ; M. De Longueville, Dr en phil. rom., est nommé surveillant ; M. Franck, Dr en phil. rom., surveillant, est nommé prof. inté. de français.

II. — **BRUXELLES.** — M. Haller von Ziegesar, prof. d'histoire à Gand, est nommé prof. de flamand, il est remplacé par M. Balieus, surveillant ; M. Brants, prof. de langues mod. dans les classes profess., passe dans les hum. anc. pour remplacer M. Lamberts pensionné ; M. Mirgain, prof. à Tongres, succède à M. Brants.

III. — **ARLON.** — M. Altenhoven, surveillant, est nommé prof. de latin à la suite du départ de M. Bertrand, retraité ; M. Nollet, prof. de mathém. infér., reçoit la chaire de math. supér., dont le titulaire, M. Lambot, remplace à Ixelles M. Sténuit, pensionné ; M. Nollet est remplacé par M. Heine, Dr en sciences phys. et math.

IV. — **GAND.** — M. Declercq est nommé prof. de langues mod. (chaire nouvelle) ; il est remplacé à Ostende par M. Van Passel, prof. au collège Nivelles.

V. — **LIÈGE.** — M. Witmeur, nommé prof. de langues mod. (chaire nouvelle), est rempl. à Verviers par M. Langohr ; M. Albrechts, nommé prof. de math. (chaire nouvelle), est rempl. à Ath par M. Soons, prof. de math. à Ostende.

VI. — **OSTENDE.** — M. Dumarteau, prof. de 6^e lat., pensionné, est rempl. par M. Coulon, prof. de franç., rempl. par M. Maes, surveillant, rempl. par M. Michiels.

ACTES OFFICIELS

ORDRE DE LÉOPOLD.

Par arrêtés royaux du 20 janvier 1906, M. van der Dussen de Kester gat (H.), directeur général de l'enseignement moyen, est promu au grade de commandeur de l'ordre de Léopold; MM. Van Overbergh (C.), directeur général de l'enseignement supérieur, des sciences et des lettres, et Van Autryve (F.), directeur à l'administration de l'enseignement moyen, sont promus à celui d'officier; MM. Coremans (E.) et Gilbert (O.), chefs de division, sont nommés chevaliers.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

COMMISSION POUR L'ÉTUDE DES AMÉLIORATIONS À INTRODUIRE DANS L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

RAPPORT AU ROI.

SIRE,

L'enseignement moyen du degré supérieur doit être adapté, aussi exactement que possible, aux conditions vitales du développement de la nation.

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance nationale, divers congrès ont conclu à des réformes notables.

Récemment encore, le Congrès international d'expansion économique mondiale, placé sous le Haut Patronage de Votre Majesté, a émis une série de vœux dont l'importance a frappé les esprits.

Non seulement la section de l'enseignement du Congrès de Mons a préconisé une large extension de la culture physique, de l'enseignement des langues vivantes et de plusieurs branches spéciales telles que l'histoire et surtout la géographie, mais elle a suggéré un essai de réforme des humanités traditionnelles elles-mêmes.

Plusieurs de ces propositions, au surplus, semblent être les conclusions d'un mouvement d'idées qui travaille notre corps professoral. Il s'est

traduit notamment au cours d'une enquête organisée par les soins de mon administration.

Comme diverses nations voisines ont orienté leur enseignement moyen du degré supérieur dans des voies nouvelles et que plusieurs résultats de ces expériences ont pu être recueillis, le moment paraît venu, Sire, de soumettre toutes ces questions à l'examen approfondi d'une commission spéciale qui aurait pour mission d'éclairer le gouvernement sur les améliorations qu'il conviendrait d'introduire dans notre organisation d'enseignement moyen du degré supérieur.

Si Votre Majesté daigne approuver la proposition que j'ai l'honneur de Lui soumettre, Elle voudra bien accorder Sa Haute Sanction Royale au projet d'arrêté ci-joint.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté,

le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

Le Ministre de l'intérieur

et de l'instruction publique,

J. DE TROOZ.

Bruxelles, le 12 février 1906.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Une commission est instituée pour l'étude et l'examen des améliorations qu'il conviendrait d'introduire dans l'organisation de l'enseignement moyen du degré supérieur.

Art. 2. Sont nommés membres de cette commission :

MM. Alexandre (P.), inspecteur de l'enseignement moyen; Braun (A.), sénateur, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen; Bruylant (H.-F.), lieutenant général en retraite; Collard (F.), professeur à l'université catholique de Louvain, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, président de l'Union des professeurs d'enseignement moyen sortis de l'université catholique de Louvain; Colinet (chanoine), professeur à l'université catholique de Louvain; de Bavay (G.), conseiller à la cour de cassation, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen; De Ceuleneer (A.), professeur à l'université de Gand, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, membre de l'Académie royale flamande; de Corswarem (chevalier Ch.), membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen; Dejace (Ch.), professeur à l'université de Liège, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur; Demoor (docteur), professeur à l'université libre de Bruxelles; De Tilly (J.-M.), lieutenant général en retraite, membre du

conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, membre de l'Académie royale de Belgique; Discailles (E.), professeur à l'université de Gand, président de la Fédération de l'enseignement moyen officiel de Belgique, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, membre de l'Académie royale de Belgique; Féron (chanoine), inspecteur des collèges ecclésiastiques du diocèse de Tournai; Fosséprez (A.), inspecteur de l'enseignement de la gymnastique; Francotte (P.), professeur à l'athénée royal et à l'université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique; Gochet (frère Alexis-M.), des Frères des écoles chrétiennes, professeur de géographie, à Namur; Goemans (L.), inspecteur de l'enseignement moyen; Helleputte (G.), membre de la Chambre des représentants, professeur à l'université catholique de Louvain, membre de l'Académie royale flamande; Hoffmann (P.), professeur à l'université de Gand; Jottrand (E.), directeur de l'Institut commercial des industriels du Hainaut. à Mons; Kleyntjens (J.), inspecteur de l'enseignement moyen; Klompers (Th.), inspecteur général de l'enseignement moyen; Kurth (G.), professeur à l'université de Liège, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, membre de l'Académie royale de Belgique; Lefebure (C.-J.-J.), capitaine commandant, adjoint d'état-major, directeur de l'école normale de gymnastique et d'escrime pour l'armée; Leman (G.), colonel du génie, commandant de l'École militaire; Le Paige (C.), administrateur-inspecteur de l'université de Liège, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, membre de l'Académie royale de Belgique; Mansion (P.), professeur à l'université de Gand, ff. président du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, membre de l'Académie royale de Belgique;

Membres adjoints (Les) du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen (en vertu de l'article 2 de l'arrêté royal du 16 février 1852);

MM. Merten (O.), recteur de l'université de Liège, membre des conseils de perfectionnement de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur; Moëller (docteur), membre de l'Académie royale de médecine; Muyldermans (chanoine), membre de l'Académie royale flamande, inspecteur diocésain de l'enseignement moyen, à Malines; Neuberg (J.), professeur à l'université de Liège, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, membre de l'Académie royale de Belgique; Prins (Ad.), professeur à l'université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique; Proost (A.), directeur général de l'agriculture; Ramaeckers (A.), directeur de l'École centrale technique à Bruxelles; Roegiers (A.), directeur de l'école normale primaire et de la section normale moyenne de l'État à Gand; Solvay (E.), président de la Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger et de la Société belge des ingénieurs et des industriels, membre du conseil d'administration de l'université libre de Bruxelles; Thomas (P.), recteur de l'université de Gand, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, membre de l'Académie royale de Belgique; van Autryve (F.), directeur au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique, secrétaire du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen; Van Caenegem (abbé), directeur de l'École supé-

rière commerciale et consulaire de Mons; van der Dussen de Kestergat (H.), directeur général de l'enseignement moyen; Vanderlinden (J.-F.), administrateur-inspecteur de l'université de Gand; Van Overbergh (C.), directeur général de l'enseignement supérieur, des sciences et des lettres; Vermeersch (R. P.), de la Compagnie de Jésus.

Art. 3. M. Mansion est nommé président de cette commission.

MM. le lieutenant général Bruylant et Solvay sont nommés vice-présidents.

Sont nommés secrétaires: MM. H. de Kerchove d'Exaerde, attaché au cabinet du Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, et L. de San, chef de bureau au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique.

Art. 4. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Villefranche-sur-Mer, le 19 février 1906.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le Ministre de l'intérieur
et de l'instruction publique,
J. DE TROOZ.

ATHÉNÉES ROYAUX. — DÉMISSION.

Par arrêté royal du 26 décembre 1905, la démission offerte par M. Sténuit (J.-J.-G.) de ses fonctions de professeur de mathématiques inférieures à l'athénée royal d'Ixelles, est acceptée.

Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR,
DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — COURS LIBRE.

Par arrêté royal du 22 janvier 1906, M. Gollier (Théophile), chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres, est autorisé à faire, dans cette faculté, un cours libre d'art extrême oriental : chinois et japonais.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XXV, 1906, fasc. 1. — Louis Petit, Vie de St. Athanase l'Athonite (fondateur de la grande Laure au X^e siècle). — Hipp. Delehay, St. Expédit et le martyrologe hiéronymien. — Bulletin des publications hagiographiques. — Poncelet, Catal. codd. hagiogr. latinorum bibliothec. Romanarum (suite).

Muséon (Le), nouvelle série, vol. II, n^o 3-4. — L. V. P., Pro Minayeff. I. Les deux premiers conciles. — A. Carnoy, Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. Compléments. — A. Roussel, Les idées religieuses et sociales du Mahabharata. — A. Bricteux, Histoire des Trois Jouvenceaux qui voyagent en compagnie d'un vieillard. — V. Chauvin, Note sur le conte de Ferroukhjâd et sur celui des Trois Jouvenceaux.

Revue des Études anciennes, t. VII, 1905, n^o 4. — Graindor, Portefaix sur un vase d'époque hellénistique. — M. Clerc, Les premières explorations phocéennes dans la Méditerranée Occidentale. — Legras, Les Puniques et la Thébaïde. — Gassies, Le dieu gaulois au sac. — C. Jullian, Notes et chronique gallo-romaines. — Leroux, Le passage de la Vienne et l'origine de Limoges. — Bibliographie.

Revue d'histoire ecclésiastique, 1906, n^o 1. — Fr. X. Funk, La question de l'Agape. — Adhémar d'Alès, Limen ecclesiae. — J. Zeiller, Le chorévêque Eugraphus. — P. Fournier, Études sur les fausses Décrétales, I. — P. Richard, Origines des nonciatures permanentes. — Comptes-rendus. Chronique. Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, décembre 1905. — Henri Rolin, Les « Droits de l'Homme » aux Colonies. — Dr^e Boulanger et Enschedé, Notes d'hygiène sur l'Angleterre. — Variétés : Paul Errera, L'Évolution de la foi catholique, à propos d'un livre récent. — La séance d'ouverture de l'École de droit de Bruxelles en 1806.

Janvier-février 1906. — F. Cattier, Les Impositions au Congo. — Dr^e Joteyko, L'Énergétisme psychique. — G. Des Marez, Les Luites sociales à Bruxelles au Moyen Age. — Charles Buls, A. Sluys, Dr Jean Demoor et Dr Wettendorff, École supérieure d'Éducation physique de Bruxelles. Ouverture des cours (8 octobre 1905). — Variétés : L. Vander Kindere, Curiosités linguistiques. Le nom de M. Woeste.

Mars 1906. — A propos de la question coloniale. Lettre de M. Henri Rolin. — Henri Rolin, *La Question coloniale*, à propos d'un livre récent. — H. Pergameni, *Souvenirs d'un Gymnaste*. — Variétés: Jules Tillier, *La Transportation en Russie*.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XXXIV, 1906, fasc. I. — Stampini, Domenico Pezzi e Giovanni Battista Gandino. — Zuretti, Note varie. — Goidaich, Note di esegesi e critica di testi grammaticali. — Giri, De locis qui sunt aut habentur corrupti in Catulliano carmine LXVI. — Cevolani, Illogismi nelle grammatiche latine. — Solari, I Lutazi e lo storico Lutazio Catulo. — Zuretti, Il Convegno di Firenze. — Bibliografia.

Rivista di Storia Antica, 10^e année, fasc. 2. — V. Macchioro, L'impero romano nell'età dei Severi. — T. Montanari, Appunti annibalici. — P. Cesareo, Aristofane è fonte storica? — N. Feliciani, Le incoerenze nell'opera liviana. — P. Ducati, Nuova esegesi di un dipinto del ceramista attico Eufonio. — C. Pascal, Plauto ed Ennio. — S. Grande, Corporazioni professionali in Sardegna nell'età romana.

COMPTES RENDUS.

C. CALLEWAERT, *Les origines du Style pascal en Flandre*. Bruges, 1905, in-8°. « Montre par de bons arguments que ce style n'a pas été employé en Flandre avant la fin du XII^e siècle ». M. Fazy, *Le Moyen âge*, juillet-août 1905.

ALBERT COUNSON, *Dante en France*. Erlangen, Junge; Paris, Fontemoing, 1906, 276 p., in-8°. « Remarquable par l'ampleur et l'exactitude des informations. Montre combien Dante était peu connu ou mal connu en France jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Il est à souhaiter que l'auteur reprenne la dernière partie de son travail et expose d'une manière approfondie ce que la France a fait depuis un demi-siècle pour l'interprétation de Dante. » Charles Dejob, *Rev. crit.*, 1906, n° 9.

DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*. Bruxelles, 1905. « A recommander instamment à tous ceux qu'intéresse l'hagiographie ou l'histoire ecclésiastique. » Butler, *Journal of theological Studies*, janv. 1906, p. 315.

P. J. DU TOIT, *Afrikaansche Studies*. Gand, 1905, in-8°. « Bon travail confirmant la thèse de Hesseling sur l'influence du Malayo-Portugais sur l'*Afrikaansch*. » J. Heinsius, *Deutsche Literaturzeitung*, 1906, n° 5. — « Apporte d'utiles confirmations à la théorie de Hesseling sur l'origine de l'*Afrikaansch*. » J. W. Muller, *Museum*, 1906, n° 6.

FIERENS-GEVAERT, *La Renaissance septentrionale et les premiers Maîtres des Flandres*. « On reprochera avec justice au livre de M. F.-G. une disposition confuse, une information insuffisante et de l'inexactitude; il n'importe pas moins d'en louer le dessein et l'exécution générale. » L. D[imier], *La Corresp. histor. et archéolog.*, nov.-déc., 1905, p. 372.

E. GOSSART, *Espagnols et Flamands au XVI^e siècle*. Bruxelles, 1905. « Très intéressant. » D. Kohl, *Mitteilungen aus der historischen Literatur*, 1906, n° 1.

E. GOSSART, *L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas*. Bruxelles, 1905, in-8°. « L'originalité du livre est d'expliquer en partie la politique de Philippe II par l'importance des Pays-Bas pour la politique espagnole. » A. V[idier], *Le Moyen-âge*, juillet-août 1905. — « Très intéressant. » D. Kohl, *Mitteilungen aus der hist. Literatur*, 1906, n° 1.

ERN. GOSSART, *L'Auberge des princes en exil*. Bruxelles, 1905. « Très agréable. » A. W. Ward, *English Historical Review*, janvier 1906.

OSCAR GROJEAN, *Sainte-Beuve à Liège*. Bruxelles, Misch et Thron; Paris, Fontemoing, 1905, 66 pp. in-16. « Intéressant. » L. R., *Rev. crit.*, 1906, n° 1.

N. HOHLWEIN, *La papyrologie grecque, bibliographie raisonnée*. Louvain, Peeters, 1905. — C. Wessely, tout en signalant quelques lacunes et quelques imperfections, reconnaît les mérites de cette publication, qui sera fort utile au public de langue française. *Woch. für Klass. Philol.*, 1906, n° 10.

M. A. KUGENER, *Vie de Sévère par Jean de Beith Aphthonia*. (*Patrologia orientalis*, II, 3. Paris, 1905.) « Il faut féliciter chaleureusement l'auteur d'avoir jeté tant de lumière sur la carrière de Sévère d'Antioche. » Brooks, *Journal of theological Studies*, janv. 1906, p. 295-7.

G. KURTH, *Notger de Liège*. Paris, 1905, 2 vol. in-8°. « Travail consciencieux faisant revivre un personnage d'intérêt général. » S., *Rev. crit.*, 1906, n° 9.

H. PIRENNE, *Une crise industrielle au XVI^e siècle*. Bruxelles, 1905, in-8°. « Synthèse historique solidement étayée sur des textes où la largeur des vues égale la sûreté de la documentation. » A. V[idier], *Le Moyen-âge*, juillet-août 1905.

L. VANDERKINDERE, *La Chronique de Gislebert de Mons*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Très précieux instrument de travail pour ceux qui étudieront l'histoire de la Belgique et du Nord de la France au XII^e siècle. » R. Poupardin, *Le Moyen-âge*, juillet-août 1905.

ROME ET L'ORIENT ¹.

Nous aimons à nous considérer comme les héritiers de Rome, et nous nous persuadons volontiers que le génie latin, après s'être assimilé celui de la Grèce, exerça dans le monde antique une hégémonie intellectuelle et morale analogue à celle que possède encore l'Europe, et qu'il a marqué à jamais de sa forte empreinte la culture de tous les peuples soumis à l'autorité des Césars. Il est difficile de s'abstraire complètement du présent et pénible de renoncer à des prétentions aristocratiques. Nous avons peine à croire que l'Orient n'a pas toujours été réduit en quelque mesure à l'état d'abaissement dont il se relève lentement, et nous attribuons volontiers aux anciens habitants de Smyrne, de Bérÿte ou d'Alexandrie les défauts qu'on reproche aux Levantins d'aujourd'hui. L'influence grandissante des Orientaux, qui accompagne la décadence de l'empire, a souvent été considérée comme un phénomène morbide, symptôme de la lente décomposition du monde antique. Renan lui-même ne paraît pas s'être suffisamment affranchi d'un vieux préjugé lorsqu'il écrivait à ce propos² : « Il était inévitable que la civilisation la plus vieille et la plus usée domptât par sa corruption la plus jeune. »

¹ Nous publions ici sous ce titre la première des sept conférences que nous avons faites en novembre 1905 au Collège de France sur les Religions orientales dans le paganisme romain. C'est un chapitre détaché d'un volume qui paraîtra bientôt, et le lecteur voudra bien se souvenir qu'il n'a sous les yeux qu'un fragment.

² RENAN, *L'Antéchrist*, p. 130.

Mais si l'on considère froidement la réalité des faits, en se gardant de cette illusion d'optique qui fait paraître plus considérables les objets dont nous sommes immédiatement entourés, on se formera une tout autre conviction. Rome trouva, sans contredit, en Occident le point d'appui de sa puissance militaire : les légions du Danube et du Rhin furent toujours plus solides, plus vaillantes, mieux disciplinées que celles de l'Euphrate et du Nil. Mais c'est surtout en Orient, précisément dans ces pays de « vieille civilisation », que se trouvaient, avant même que Constantin y transportât le centre de gravité de la puissance politique, l'industrie et la richesse, l'habileté technique et la productivité artistique, l'intelligence enfin et la science.

Tandis que la Grèce végète appauvrie, humiliée, épuisée, que l'Italie se dépeuple et ne suffit plus à sa propre subsistance, que les autres provinces d'Europe sortent à peine de la barbarie, l'Asie Mineure, l'Égypte, la Syrie recueillent les moissons opulentes que leur assure la paix romaine. Leurs métropoles industrielles cultivent et renouvellent toutes les traditions qui ont fait leur grandeur passée. A l'activité économique de ces grands pays manufacturiers et exportateurs correspond une vie intellectuelle plus intense. Ils excellent dans toutes les professions hormis celle de soldat, et leur supériorité éclate même aux yeux prévenus des Romains. Le mirage d'un empire oriental hanta l'imagination des premiers maîtres du monde. Ce fut, semble-t-il, la pensée directrice de César dictateur ; le triumvir Antoine faillit la réaliser, et Néron songeait encore à transporter sa capitale à Alexandrie. Si Rome, appuyée sur la force de son armée et sur le droit qu'elle constitua, garda longtemps l'autorité politique, elle subit fatalement l'ascendant moral de peuples plus avancés qu'elle. A cet égard l'histoire de l'empire durant les trois premiers siècles de notre ère, se résume en une « pénétration pacifique » de l'Occident par l'Orient.

Cette vérité est devenue plus manifeste à mesure qu'on a étudié avec plus de détail les divers aspects de la civilisation romaine, et, avant d'aborder le sujet spécial qui fera l'objet de nos études, on nous permettra de remettre en lumière quelques côtés d'une lente métamorphose dont la propagation des cultes orientaux est un phénomène particulier.

Tout d'abord l'imitation de l'Orient est manifeste dans les

institutions politiques¹. Il suffit pour s'en convaincre de comparer ce qu'était le gouvernement de l'empire à l'avènement d'Auguste avec ce qu'il est devenu sous Dioclétien. Au début du principat, Rome règne sur le monde, mais elle ne l'administre pas. Elle réduit au minimum le nombre de ses fonctionnaires; ses provinces, agrégats inorganisés de villes, où elle se borne à faire la police, sont des pays de protectorat plutôt que des pays annexés². Pourvu que la sécurité y soit maintenue, pourvu que ses citoyens, fonctionnaires ou marchands, puissent y faire leurs affaires, le reste ne lui importe guère. Elle s'épargne le soin d'assurer les services publics en laissant une large autonomie aux cités préexistantes à sa domination ou constituées à son image. Les impôts sont levés par des syndicats de banquiers, les terres publiques affermées à des entrepreneurs moyennant une redevance; l'armée elle-même, avant les réformes d'Auguste, n'est pas une force organique et permanente : elle se compose en théorie de troupes levées en vue d'une campagne et licenciées après la victoire.

Les institutions de Rome sont restées celles d'une ville : elles ne s'appliquent qu'avec peine au vaste territoire qu'elles prétendent régir. C'est une machine très grossière et qui ne fonctionne que par à-coups, un système rudimentaire qui ne pouvait se maintenir et qui ne se maintint pas.

Que trouvons-nous trois siècles plus tard? Un État fortement centralisé, où un souverain absolu, adoré comme une divinité, entouré d'une cour nombreuse, commande à toute une hiérarchie de fonctionnaires; des villes dépouillées de leurs libertés locales au profit d'une bureaucratie toute-puissante, et la vieille capitale elle-même dépossédée avant les autres de son autonomie et soumise à des préfets. En dehors des cités, le monarque, dont la fortune privée se confond avec les finances de l'État, est propriétaire d'immenses domaines régis par des intendants, et sur lesquels vit une population de colons attachés à la

¹ Cf. KORNEMANN, *Aegyptische Einflüsse im Römischen Kaiserreich* (*Neue Jahrb. für das Klass. Altertum*, II, 1898, p. 118 ss.) et OTTO-HIRSCHFELD, *Die Kaiserl. Verwaltungsbeamten*, 2^e éd., p. 469.

² Cf. ce que Cicéron dit de l'ancienne domination romaine *De off.*, II, 8 : *Illud patrociniū orbis terrae verius quam imperiū poterat nominari.*

glèbe. L'armée est composée en grande partie de mercenaires étrangers, soldats de carrière, recevant, comme solde ou comme prime, des terres sur lesquelles ils vivent. Tous ces traits, bien d'autres encore, rapprochent l'empire romain des anciennes monarchies orientales.

Et qu'on ne dise pas que les mêmes causes ont produit les mêmes effets, et qu'une similitude ne suffit pas en histoire à prouver une influence. Partout où nous pouvons suivre de près les transformations successives d'une institution particulière, nous saisissons l'action de l'Orient et particulièrement de l'Égypte. Rome, devenue comme Alexandrie une grande métropole cosmopolite, fut réorganisée par Auguste à l'instar de la capitale des Ptolémées. Les réformes fiscales des Césars, comme les impôts sur les ventes et les successions, l'établissement d'un cadastre et l'introduction de la perception directe, s'inspirèrent du système financier très perfectionné des Lagides ¹, et l'administration de ceux-ci est, on peut l'affirmer, la source première dont est dérivée par l'intermédiaire des Romains celle de l'Europe moderne. Les *saltus* impériaux, cultivés par des métayers réduits à la condition de serfs et soumis à un procurateur, furent constitués à l'imitation de ceux que les potentats asiatiques avaient autrefois fait exploiter par leurs agents ². Il serait aisé d'allonger cette série d'exemples. La monarchie absolue à la fois théocratique et bureaucratique, telle que l'avaient connue à l'époque alexandrine l'Égypte, la Syrie et même l'Asie Mineure, fut l'idéal suivant lequel les Césars divinisés modelèrent peu à peu l'État romain.

Rome, on ne saurait lui dénier cette gloire, a élaboré un **droit privé**, logiquement déduit de principes clairement formulés et destiné à devenir la loi fondamentale de toutes les sociétés civilisées. Mais même sur ce domaine du droit privé, où l'originalité de Rome est incontestée et sa primauté souveraine, des recherches récentes ont mis en lumière avec quelle ténacité

¹ O. HIRSCHFELD, *op. cit.*, p. 53, 91, 93, etc.; cf. MITTEIS, *Reichsrecht und Volksrecht*, p. 9, n. 2, etc.

² ROSTOVZEW, *Der Ursprung des Kolonats (Beiträge zur alten Gesch.*, I, 1901, p. 295); cf. HAUSSOULLIER, *Histoire de Milet et du Didymeion*, 1902, p. 106.

l'Orient hellénisé maintint ses vieilles règles juridiques, quelle résistance les coutumes locales, qui sont comme la trame de la vie des nations, opposèrent à l'unification, qui ne fut jamais réalisée qu'en théorie ¹. Bien plus, elles ont prouvé que les principes féconds de ce droit provincial, qui l'emporte parfois en valeur morale sur celui des Romains, avaient réagi sur la transformation progressive du vieux *ius civile*. Et comment en serait-il autrement? Un grand nombre des juristes les plus célèbres n'étaient-ils pas originaires de Syrie : Ulpien de Tyr, Papinien d'Hémèse sans doute? et l'école de droit de Béryte ne grandit-elle pas constamment en importance depuis le III^e siècle, jusqu'à devenir au V^e le foyer le plus brillant des études juridiques? Des Levantins viennent ainsi exploiter même le champ patrimonial défriché par les Scævolas et les Labéons ².

Dans le temple austère du Droit, l'Orient n'occupe encore qu'une position subalterne; ailleurs son autorité est prédominante. L'esprit pratique des Romains, qui fit d'eux d'excellents juristes, les empêcha d'être des savants profonds. Ils estimaient médiocrement la **science** pure, pour laquelle ils étaient médiocrement doués, et l'on remarque qu'elle cessa d'être sérieusement cultivée partout où s'établit leur domination directe. Les grands astronomes, les grands mathématiciens, les grands médecins, sont en majorité des Orientaux, comme les grands créateurs ou défenseurs de systèmes métaphysiques. Ptolémée et Plotin sont des Égyptiens, Porphyre et Jamblique des Syriens, Dioscoride et Galien des Asiates. Aussi l'esprit de l'Orient pénètre-t-il toutes les études. Les chimères de l'astrologie et de la magie se font accepter des meilleurs esprits. La philosophie prétend de plus en plus s'inspirer de la sagesse fabuleuse de la Chaldée ou de l'Égypte. La raison, lasse de chercher la vérité, abdique et croit la trouver dans une révélation conservée dans les

¹ MITTEIS, *Reichsrecht und Volksrecht in den Östlichen Provinzen*. Leipzig, 1891, p. 8 ss.

² MOMMSEN, *Zeitschr. der Savigny-Stiftung, Roman. Abt.*, t. XXII (1901), p. 139 : *Seit Diocletian übernimmt der östliche Reichsteil, die partes Orientis, auf allen Gebieten die Führung. Dieser späte Sieg des Hellenismus über die Lateiner ist vielleicht nirgends auffälliger als auf dem Gebiet des juristischen Schriftstellerei.*

mystères des barbares. La logique de la Grèce s'ingénie à coordonner en un ensemble harmonieux les traditions confuses des sacerdoce asiatiques.

Aussi bien que la science, les **lettres** sont cultivées surtout par des Orientaux. On l'a souvent fait observer, les littérateurs qui, sous l'empire, passent pour les plus purs représentants de l'esprit grec, appartiennent presque tous à l'Asie Mineure, à la Syrie ou à l'Égypte. Le rhéteur Dion Chrysostome est originaire de Pruse en Bithynie; le satirique Lucien, de Samosate en Commagène à la frontière de l'Euphrate. On pourrait énumérer une foule d'autres noms. Depuis Tacite et Suétone jusqu'à Ammien il ne se trouve plus un seul écrivain de talent pour conserver en latin le souvenir des événements qui agitent alors le monde, mais c'est encore un Bithynien, Dion Cassius de Nicée, qui à l'époque des Sévères racontera l'histoire du peuple romain.

Fait caractéristique, à côté de cette littérature d'expression grecque, d'autres naissent ou renaissent et se développent. Le syriaque, fils de l'araméen qui avait été sous les Achéménides la langue internationale de l'Asie antérieure, redevient avec Bardesane d'Édesse celle d'une race cultivée. Les Coptes se souviennent qu'ils parlent des dialectes dérivés de l'ancien égyptien et s'attachent à les revivifier. Au nord du Taurus, les Arméniens eux-mêmes se mettent à écrire et à polir leur parler barbare. La prédication chrétienne qui s'adresse au peuple, s'empare des idiomes populaires et les réveille de leur longue léthargie. Sur les bords du Nil comme dans les plaines de la Mésopotamie ou dans les hautes vallées de l'Anatolie, elle annoncera des pensées nouvelles en des patois jusqu'alors méprisés, et le vieil Orient, partout où l'hellénisme ne l'a pas entièrement dénationalisé, revendiquera avec succès son autonomie intellectuelle.

A ce réveil linguistique correspond une renaissance de l'**art** indigène. Dans aucun ordre d'idées, l'illusion dont nous parlions en commençant, n'a été plus complète et plus prolongée. On vivait encore, il y a peu d'années, dans la persuasion, qu'un art « impérial » s'était formé à Rome au temps d'Auguste, puis avait étendu peu à peu sa prédominance jusqu'à la périphérie du monde ancien. Si en Asie il avait subi quelques modifications spéciales,

elles étaient dues à des influences exotiques, sans doute assyriennes ou persanes. Les belles découvertes même de M. de Vogüé dans le Hauran ¹ n'avaient pu démontrer l'inanité d'une théorie qui était soutenue par notre conviction altière de la préséance de l'Europe.

Il apparaît aujourd'hui manifestement que Rome n'a rien ou presque rien donné aux Orientaux, mais qu'au contraire elle a beaucoup reçu d'eux. Fécondée sous l'étreinte de l'hellénisme, l'Asie a produit dans les royaumes des diadoques une puissante lignée d'œuvres originales. Les vieux procédés dont la découverte remonte jusqu'aux Chaldéens, aux Hittites ou aux sujets des Pharaons, furent d'abord utilisés par les conquérants de l'empire d'Alexandre, qui imaginèrent une riche variété de types nouveaux et en composèrent un style original. Mais si, durant les trois siècles qui précèdent notre ère, la Grèce dominatrice joue le rôle du démiurge qui crée avec une matière préexistante des êtres vivants, durant les trois siècles suivants sa productivité s'épuise, sa puissance d'invention s'affaiblit, les anciennes traditions locales réagissent contre son empire et en triomphent avec le christianisme. Transportées à Byzance elles s'y épanouissent en une floraison nouvelle, et se propagent jusqu'en Europe, où elles préparent la formation de l'art roman du haut moyen âge ².

Loin donc que Rome ait ici fait sentir sa suzeraineté, elle est tributaire de l'Orient. Celui-ci lui est supérieur par la précision et l'étendue de ses connaissances techniques, comme par son génie inventif et l'habileté de ses ouvriers. Les Césars ont été de grands bâtisseurs, mais souvent en se servant de mains étran-

¹ DE VOGÜÉ et DUTHOIT, *L'Architecture civile et religieuse de la Syrie centrale*, Paris, 1866-1877.

² Ce résultat est dû surtout aux recherches de M. STRZYGOWSKI, mais nous ne pouvons entrer ici dans les controverses suscitées par ses publications : *Orient oder Rom*, 1901; *Hellas in des Orient Umarmung*, Munich, 1902, et surtout *Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, 1903; cf. les comptes rendus de CH. DIEHL, *Journal des Savants*, 1904, p. 236 ss. = *Études byzantines*, 1905, p. 336 ss.; G. MILLET, *Rev. archéologique*, 1905, p. 93 ss.; MARCEL LAURENT, *Revue de l'Instr. publ. en Belgique*, 1905, p. 145 ss.

gères. Le principal architecte de Trajan, constructeur fastueux, est un Syrien, Apollodore de Damas¹.

Ses sujets du Levant n'apprennent pas seulement à l'Italie la solution élégante de problèmes architectoniques comme celui de poser une coupole sur un édifice rectangulaire ou octogonal, ils lui font accepter leurs goûts et la pénètrent de leur génie. Ils lui communiquent leur amour de la décoration luxuriante et de la polychromie violente, ils imposent à la plastique et à la peinture religieuses ce symbolisme compliqué, où se plaît leur esprit abstrus et subtil.

L'art dans l'antiquité est étroitement uni à l'**industrie**, toute manuelle et individuelle. Ils s'instruisent l'un l'autre, se perfectionnent et déclinent en même temps, sont en un mot inséparables. Faut-il appeler artisans ou artistes ces peintres qui ont décoré dans le goût alexandrin et peut-être syrien les murs de Pompéï d'une architecture fantastique et aérienne? les orfèvres, alexandrins aussi, qui ont ciselé autour des phiales et des gobelets de Boscoreale ces feuillages légers, ces animaux pittoresques, ces groupes d'une élégance harmonieuse ou d'une verve narquoise? Ainsi, en descendant peu à peu des productions des arts industriels à celles de l'industrie même, on pourrait y constater pareillement l'influence grandissante de l'Orient; on pourrait faire voir comment l'action des grands centres manufacturiers de l'Est transforma progressivement la civilisation matérielle de l'Europe; on pourrait montrer comment jusque dans notre Gaule² l'introduction des modèles et des procédés

¹ Cf. aussi PLIN., *Epist. Traj.*, 40 : *Architecti tibi* (en Bithynie) *deesse non possunt... cum ex Graecia etiam ad nos* (à Rome) *venire soliti sint*. Parmi les noms d'architectes que mentionnent les inscriptions latines, il en est un grand nombre qui décèlent une origine grecque ou orientale (cf. RUEGGIERO *Dizion. epigr.* s. v. *Architectus*), malgré la considération dont leur métier éminemment utile jouit de tout temps à Rome.

² La question des influences artistiques et industrielles exercées par l'Orient sur la Gaule à l'époque Romaine a été souvent effleurée, mais elle n'a jamais été étudiée sérieusement dans son ensemble. M. Michaëlis lui a consacré récemment un article suggestif à propos d'une statue du Musée de Metz exécutée dans le style de l'école de Pergame (*Jahrb. der Gesellsch. für Lothring. Geschichte*, XVII, 1905, p. 203 ss.). Il explique par l'action de Marseille et les antiques rapports de cette ville avec les cités de l'Asie

exotiques renouvela la vieille technique indigène, et donna à ses produits une perfection et une diffusion jusqu'alors inconnues. Mais je craindrais d'insister trop longuement sur un sujet si éloigné en apparence de celui qui doit nous occuper ici.

Il importait cependant de l'établir en commençant, de quelque côté que l'érudition contemporaine poursuive ses investigations, toujours elle constate une lente substitution de la culture asiatique à celle de l'Italie. Celle-ci ne se développe qu'en s'assimilant des éléments empruntés aux réserves inépuisables des « vieilles civilisations » dont nous parlions en commençant. L'Orient hellénisé s'impose partout par ses hommes et par ses œuvres ; il soumet ses vainqueurs latins à son ascendant, comme plus tard il le fera subir aux conquérants Arabes et deviendra le civilisateur de l'Islam. Mais dans aucun ordre d'idées son action sous l'empire n'a été aussi décisive que dans la religion, puisqu'elle a finalement abouti à la destruction radicale du paganisme gréco-latin ¹.

L'invasion des cultes barbares fut si apparente, si bruyante, si victorieuse, qu'elle ne pouvait passer inaperçue. Elle attira l'attention inquiète ou sympathique des auteurs anciens, et depuis la Renaissance les érudits modernes s'y sont souvent intéressés. Mais peut-être n'ont-ils pas suffisamment compris que cette évolution religieuse n'est pas un phénomène isolé et extraordinaire, mais qu'elle accompagne et favorise une évolution plus générale, comme elle est favorisée par elle. La transformation

hellénique, la différence profonde qui sépare les sculptures découvertes sur le Rhin supérieur, région civilisée par les légions italiennes, de celles qui ont été mises au jour de l'autre côté des Vosges. Cette constatation est fort importante et grosse de conséquences. Mais M. Michaëlis attribue, je pense, une importance trop exclusive aux négociants massaliotes, parcourant l'ancienne « route de l'étain » vers la Bretagne et la « route de l'ambre » vers la Germanie. Ce n'est pas d'un seul point que les marchands et les artisans asiatiques ont rayonné. Les émigrants étaient nombreux dans toute la vallée du Rhône, Lyon était une cité à demi hellénisée et l'on connaît les relations d'Arles avec la Syrie, de Nîmes avec l'Égypte, etc. Nous en dirons un mot à propos des cultes de ces pays.

¹ Même dans le sein de l'Église, l'Occident latin au IV^e siècle est encore subordonné à l'Orient grec, qui lui impose ses problèmes doctrinaux. Cf. HARNACK, *Mission und Ausbreitung*, II^e, p. 283, n. 1.

des croyances fut intimement liée à l'institution de la monarchie de droit divin, au développement de l'art, aux tendances de la philosophie, à toutes les manifestations de la pensée, du sentiment et du goût.

C'est ce mouvement religieux aux répercussions si nombreuses et si lointaines, que nous voudrions tenter d'esquisser ici. Nous essayerons de montrer d'abord quelles causes ont provoqué la diffusion des cultes orientaux. Nous examinerons ensuite en particulier ceux qui successivement se sont introduits et propagés d'Asie Mineure, d'Égypte, de Syrie et de Perse, et nous nous efforcerons de distinguer leurs caractères propres et d'apprécier leur valeur. Nous verrons enfin comment ils ont transformé l'ancienne idolâtrie et quelle forme avait prise celle-ci au moment de sa lutte suprême contre le christianisme, dont les mystères asiatiques, tout en s'opposant à lui, favorisèrent l'avènement.

Mais avant d'aborder ce sujet, une première question se pose. L'étude dont nous venons d'indiquer le plan est-elle possible? De quels secours disposons-nous pour l'entreprendre? A quelles sources puisons-nous notre connaissance des religions orientales répandues dans l'empire romain?

Il faut le reconnaître, ces sources sont insuffisantes et ont été encore insuffisamment exploitées.

Dans le grand naufrage de la littérature antique, aucune perte peut-être n'a été plus désastreuse que celle des livres liturgiques du paganisme. Quelques formules mystiques citées incidemment par les écrivains païens ou chrétiens, quelques morceaux, la plupart mutilés, d'hymnes en l'honneur des dieux ¹, sont à peu près tout ce qui a échappé à la destruction. Pour nous faire une

¹ Les formules ont été réunies par ALB. DIETERICH, *Mithrasliturgie*, p. 212 ss. Il y ajoute *Δοίη σοι Ὅσιος τὸ ψυχρὸν ὕδωρ* (*Archiv für Religionswiss.*, t. VIII, 1905, p. 504, n. 1). — Parmi les hymnes les plus importants pour les cultes orientaux il faut citer celui en l'honneur d'Isis découvert dans l'île d'Andros (KAIBEL, *Epigr.* 4028). Les hymnes dits orphiques (ABEL, *Orphica*, 1885), qui sont d'une époque assez basse, ne paraissent cependant pas contenir beaucoup d'éléments orientaux (cf. MAAS, *Orpheus*, 1895, p. 173 ss.). Des fragments d'hymnes en l'honneur d'Attis sont conservés par HIPPOLYTE, *Philosoph*, V, 9, p. 168 ss. — Conf. aussi *Mon. Myst. de Mithra*, I, 313, n. 1.

idée de ce que pouvaient être les rituels perdus, nous devons recourir aux imitations qu'en font les chœurs des tragédies, aux parodies que les comiques se sont parfois permises, ou rechercher dans les recueils de magie les plagiats que peuvent avoir commis les rédacteurs d'incantations ¹. Mais tout ce travail ne nous fait entrevoir qu'un pâle reflet des cérémonies du culte. Profanes relégués à la porte du sanctuaire, nous n'entendons que des échos indistincts des chants sacrés, et nous ne pouvons assister, même en esprit, à la célébration des mystères.

Nous ignorons comment les anciens priaient, nous ne pénétrons pas dans l'intimité de leur vie religieuse, et certaines profondeurs de l'âme antique nous restent ainsi inconnues. Si une heureuse fortune nous rendait quelque livre sacré de la fin du paganisme, les révélations qu'il apporterait étonneraient le monde. Nous verrions se dérouler sous nos yeux ces drames mystérieux, dont les actes symboliques commémoraient la passion des dieux; nous pourrions avec les fidèles compatir à leurs souffrances, nous lamenter sur leur mort, participer à l'allégresse de leur retour à la vie. On trouverait à la fois dans ces vastes recueils des rites archaïques qui perpétuaient obscurément le souvenir de croyances abolies, des formules traditionnelles, conçues dans une langue vieillie et qu'on comprenait à peine, toutes les oraisons naïves imaginées par la foi des premiers âges, sanctifiées par la dévotion des siècles écoulés et comme ennoblies par toutes les joies et les douleurs des générations passées. On y lirait en même temps ces hymnes où la réflexion philosophique se traduisait en allégories somptueuses ² ou s'humiliait devant la toute-puissance de l'infini, poèmes dont certaines effusions des stoïciens célébraient le Feu créateur et destructeur, ou s'abandonnant tout entiers à la Fatalité

¹ M. Dieterich dans l'ouvrage ingénieux et érudit que nous citons, a cru retrouver dans un papyrus magique de Paris un extrait étendu de la liturgie mithriaque, mais je partage à cet égard le scepticisme de M. REITZENSTEIN (*Neue Jahrb. f. das class. Altertum*, 1904, p. 192). J'ai dit pourquoi *Rev. de l'Instr. publ. en Belgique*, t. XLVII, 1904, p. 1 ss.

² Par exemple « l'hymne que chantaient les mages » sur l'attelage du dieu suprême et dont le contenu est rapporté par DION CHRYSOSTOME, *Orat.*, XXXVI, § 39. Cf. *Mon. Myst. Mithra*, I, p. 298; II, p. 60.

divine, peuvent seules aujourd'hui nous donner quelque idée ¹.

Mais tout cela a disparu, et nous avons perdu aussi la possibilité d'étudier d'après des documents authentiques le développement interne des cultes païens.

Nous ressentirions moins vivement cette perte si nous possédions du moins les ouvrages que les mythographes grecs et latins avaient consacrés aux divinités étrangères, tels les livres étendus qu'au II^e siècle Eubulus et Pallas avaient publiés sur les mystères de Mithra. Mais ces œuvres parurent dénuées d'intérêt ou même dangereuses à la dévotion du moyen âge, et elles ne doivent guère avoir survécu à la chute du paganisme. Les traités de mythologie qui nous sont conservés ne s'occupent presque jamais que des anciennes fables helléniques illustrées par les auteurs classiques, et négligent les cultes de l'Orient ².

Nous ne trouvons sur ce sujet en général dans la littérature que des mentions incidentes, des allusions rapides. Les historiens sont à cet égard d'une incroyable pauvreté. Cette pénurie de renseignements a pour cause d'abord l'étroitesse de vues qui, dans l'antiquité et spécialement sous l'empire, caractérise le genre de rhétorique qu'ils cultivent. La politique et les guerres du souverain, les drames, les intrigues, les commérages même de la cour et du monde officiel les intéressent bien plus que les grandes transformations économiques ou religieuses. De plus il n'est aucune période de l'empire romain sur laquelle nous soyons aussi mal informés que le III^e siècle, qui est précisément celui où les cultes orientaux parvinrent à l'apogée de leur puissance. Depuis Hérodien et Dion Cassius jusqu'aux Byzantins et de Suétone à Ammien Marcelin, tous les récits de quelque valeur ont péri, et cette déplorable lacune dans la tradition

¹ Je songe aux hymnes de Cléanthe (VON ARNIM, *Stoic. fragm.*, I, n°s 527, 537), et aussi à l'acte de renoncement de Démétrius dans SÉNEQUE, *De Provid.*, V, 5, qui offre une ressemblance étonnante avec une des prières chrétiennes les plus célèbres le *Suscipe* de St Ignace qui termine le livre des Exercices spirituels (DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, 1905, p. 170, n. 1).

² Nous avons étudié ce point plus en détail dans nos « Textes et monuments relatifs aux mystères de Mithra, » et nous empruntons à cet ouvrage (t. I, p. 21 ss.) une partie des observations qui suivent.

historique est particulièrement fatale aux études sur le paganisme.

Chose étrange, la littérature légère s'occupe davantage de ces graves questions. Les rites des cultes exotiques ont excité la verve des satiriques, et la pompe de leurs fêtes a fourni aux romanciers la matière de descriptions brillantes. Juvénal raille les mortifications des dévotes d'Isis; Lucien dans sa *Nécromancie* parodie les purifications interminables des mages, et Apulée dans les *Métamorphoses* nous a retracé avec la ferveur d'un néophyte et la recherche d'un rhéteur les scènes d'une initiation isiaque. Mais en général on ne trouve chez les littérateurs que des remarques incidentes, des observations superficielles. Même le précieux traité « Sur la déesse syrienne » attribué à Lucien, où l'auteur nous raconte une visite au temple d'Hiérapolis et rapporte les récits que lui ont fait les prêtres, n'a rien de profond : il relate ce qu'a vu en passant un voyageur intelligent, curieux et surtout ironique.

Pour atteindre une initiation plus parfaite et obtenir une révélation moins incomplète des doctrines enseignées dans les cultes orientaux, il nous faut recourir à des témoignages inspirés par des tendances opposées, mais également suspects : ceux des philosophes et ceux des Pères de l'Église. Les stoïciens et les platoniciens se sont souvent intéressés aux croyances religieuses des barbares, et ils nous ont conservé sur ce sujet des données d'une haute valeur. Le traité de Plutarque sur Isis et Osiris est une source dont l'importance est appréciée même par les égyptologues, et il les aide à reconstituer la légende de ces divinités. Mais les philosophes n'exposent presque jamais les doctrines étrangères objectivement et pour elles-mêmes. Ils les font rentrer dans leurs systèmes, auxquels elles doivent servir de preuve ou d'illustration, ils les entourent d'une exégèse personnelle, ou les noient dans des commentaires transcendants; ils prétendent en un mot y découvrir toute leur propre pensée. Il est toujours difficile et parfois impossible de distinguer les dogmes qu'ils rapportent des interprétations qu'ils en proposent avec assurance et qui sont généralement aussi éloignées que possible de la vérité.

C'est d'autres erreurs qu'il faut se garder en lisant les écrivains ecclésiastiques, infiniment utiles malgré leur parti pris.

Par une singulière ironie des choses, ces controversistes nous aident seuls parfois à faire revivre aujourd'hui une idolâtrie qu'ils prétendaient anéantir. Toutefois ils ne nous fournissent pas des renseignements aussi abondants qu'on pourrait le supposer, si l'on songe que les cultes orientaux ont été les adversaires les plus dangereux et les plus tenaces du christianisme. La cause n'en est pas seulement que les Pères mettent souvent une sorte de pudeur à parler de l'idolâtrie, et affectent de ne rappeler qu'en termes voilés ses monstruosité; mais, en outre, l'apologétique du IV^e siècle, comme nous le verrons ¹, retarde souvent sur l'évolution des doctrines, et puisant dans la tradition littéraire, chez des épicuriens et les sceptiques, elle combat surtout les croyances de l'ancienne religion grecque et italique, qui étaient abolies ou se mouraient, et néglige celles encore bien vivantes du monde contemporain.

Néanmoins certains de ces polémistes ont dirigé leurs attaques contre les divinités de l'Orient et leurs sectateurs latins, soit qu'ils aient été instruits par des convertis, soit qu'ils aient été eux-mêmes païens dans leur jeunesse — c'est le cas pour Firmicus Maternus qui, après avoir écrit un mauvais traité d'astrologie finit par combattre l'« Erreur des religions profanes ». Toutefois on doit toujours se demander jusqu'à quel point ils ont pu connaître des doctrines ésotériques et des cérémonies rituelles dont le secret était jalousement gardé. Ils se vantent trop bruyamment d'en pouvoir dévoiler toutes les abominations pour ne pas encourir le soupçon d'avoir souffert dans leur curiosité de la discrétion des initiés. Ils étaient, de plus, disposés à accueillir toutes les calomnies qui furent propagées contre les mystères païens, comme contre les sectes occultes de toutes les époques et contre les chrétiens eux-mêmes.

En somme, la tradition littéraire est peu abondante et souvent peu digne de créance. Relativement considérable pour les cultes égyptiens parce qu'ils ont été accueillis dans le monde grec dès l'époque des Ptolémées et que les lettres et les sciences furent toujours cultivées à Alexandrie, elle est déjà moins importante pour la Phrygie, bien que Cybèle ait été de bonne

¹ Ce point a été traité dans une autre conférence.

heure hellénisée et latinisée, et, à part l'opuscule de Lucien sur la déesse d'Hiérapolis, elle est presque nulle pour les cultes syriens, cappadociens et perses.

L'insuffisance des données fournies par les écrivains rend plus précieux les renseignements que nous apporteront les documents épigraphiques et archéologiques, dont le nombre va sans cesse grandissant. Tout d'abord les inscriptions offrent ces qualités de sûreté et de précision qui manquent souvent aux phrases des littérateurs. On en peut tirer des conclusions importantes sur la date de la propagation et de la disparition des divers cultes, sur leur aire d'extension, sur la qualité et le rang social de leurs sectateurs, sur la hiérarchie sacrée et le personnel sacerdotal, sur la constitution des communautés de fidèles, sur les offrandes faites aux dieux et sur les cérémonies accomplies en leur honneur, en un mot sur l'histoire séculière et profane de ces religions et dans une certaine mesure sur leur rituel. Mais la concision du style lapidaire, la répétition constante de formules stéréotypées, rend forcément ce genre de textes peu explicites et parfois énigmatiques. Il est telle dédicace comme le *Nama Sebesio* gravé sur le grand bas-relief mithriaque du Louvre, à propos de laquelle on a multiplié les dissertations sans parvenir à l'expliquer. En outre, d'une façon générale, l'épigraphie ne nous donne que peu d'indications sur la liturgie et presque aucune sur les doctrines.

L'archéologie doit s'efforcer de combler les lacunes énormes que laisse la tradition écrite, mais ce sont surtout les monuments artistiques qui jusqu'ici n'ont été ni recueillis avec assez de soin, ni interprétés avec assez de méthode. En étudiant la disposition des temples et le mobilier religieux qui les garnissait, on peut arriver du même coup à déterminer une partie des cérémonies liturgiques dont ils étaient le théâtre. D'autre part, l'interprétation critique des représentations figurées permet de reconstituer avec une certitude suffisante certaines légendes sacrées et de retrouver en même temps une partie de la théologie des mystères. L'art religieux de la fin du paganisme ne cherche pas comme celui de la Grèce, ou ne cherche qu'accèssoirement, à élever les âmes par la contemplation d'un idéal de beauté divine. Il veut avant tout édifier en instruisant, fidèle en ceci aux traditions de l'ancien Orient. Il raconte par des

cycles de tableaux l'histoire des dieux et du monde, ou bien il exprime par des symboles les conceptions subtiles de la théologie, ou même certaines doctrines de la science profane, comme celle de la lutte des quatre éléments. Ainsi que plus tard au moyen âge, les artistes de l'empire, interprètes de la pensée du clergé, donnèrent aux fidèles un enseignement par l'image, et rendirent sensibles aux intelligences les plus humbles ses doctrines les plus élevées. Mais pour déchiffrer ce livre mystique, dont les pages sont dispersées dans nos musées, nous devons en chercher péniblement la clef, et nous ne pouvons pas, comme en parcourant les merveilleuses encyclopédies figurées dans nos cathédrales gothiques, prendre pour guide et pour exégète quelque Vincent de Beauvais de l'époque de Dioclétien ¹. Notre situation est souvent comparable à celle où se trouverait un érudit de l'an 4000, qui écrirait le récit de la Passion d'après les tableaux d'un « Chemin de la Croix », ou étudierait le culte des saints d'après les statues retrouvées dans les ruines de nos églises.

Seulement les résultats de toutes ces investigations laborieusement poursuivies dans les pays classiques peuvent, pour les cultes orientaux, être indirectement contrôlés, et c'est là un précieux avantage. Nous connaissons aujourd'hui passablement les vieilles religions pratiquées en Égypte, en Babylonie et en Perse. On lit et l'on traduit avec sûreté les hiéroglyphes des bords du Nil, les tablettes cunéiformes de la Mésopotamie et les livres sacrés, zends ou pehlvis du parsisme. Leur déchiffrement a profité à l'histoire religieuse plus encore peut-être qu'à celle de la politique ou de la civilisation. En Syrie aussi, les découvertes d'inscriptions araméennes et phéniciennes, les fouilles pratiquées dans les temples ont suppléé dans une certaine mesure à l'insuffisance des renseignements fournis par la Bible ou par les auteurs grecs sur le paganisme sémitique. Même l'Asie Mineure, j'entends le plateau d'Anatolie, commence à s'ouvrir aux explorateurs, bien qu'ici presque tous les grands sanctuaires, Pessinonte,

¹ La sculpture narrative et symbolique des cultes orientaux prépare celle du moyen âge, et bien des observations du beau livre de M. Mâle sur *L'Art du XIII^e siècle en France* peuvent être appliquées à celui du paganisme finissant.

les deux Comane, Castabala, soient encore ensevelis sous les décombres. Nous pouvons donc déjà nous rendre un compte exact de ce qu'était la foi de certains des pays d'où les mystères orientaux sont arrivés aux Romains. A la vérité, ces recherches ne sont pas encore assez avancées pour qu'on puisse établir avec précision quelle forme la religion avait prise dans ces diverses contrées, au moment où elles entrèrent en contact avec l'Italie, et l'on s'exposerait à d'étranges méprises en rapprochant des pratiques que des milliers d'années peuvent séparer. Ce sera la tâche de l'avenir d'établir ici une chronologie rigoureuse, de déterminer à quelle phase ultime avait abouti l'évolution des croyances dans toutes les régions du Levant vers le commencement de notre ère, et de les rattacher alors, sans solution de continuité, aux mystères pratiqués dans le monde latin et dont les recherches archéologiques pénètrent peu à peu les secrets.

Nous sommes encore loin de pouvoir souder solidement tous les anneaux de cette longue chaîne; les orientalistes et les philologues classiques ne peuvent encore se tendre la main par dessus la Méditerranée. Nous ne soulevons qu'un coin du voile d'Isis et nous devinons à peine une partie des vérités qui même autrefois n'était révélées qu'à une élite pieuse. Néanmoins nous sommes parvenus aujourd'hui sur la voie de la certitude à un sommet d'où l'on domine déjà le vaste champ que défricheront nos successeurs. Je voudrais dans le cours de ces conférences tenter de résumer les résultats essentiels auxquels est arrivée l'érudition du XIX^e siècle, et en tirer quelques conclusions qui peut-être seront provisoires. L'invasion des cultes orientaux, qui détruisit l'ancien idéal religieux et national des Romains, transforma aussi profondément la société et le gouvernement de l'empire, et, à ce titre, elle mériterait l'attention de l'historien, même si elle n'avait pas présagé et préparé la victoire finale du christianisme.

FRANZ CUMONT.

GORGAS ET L'HIATUS EN PROSE

Parmi les écrivains de la prose attique, celui qui a poussé le plus loin le souci de l'euphonie, est sans contredit Isocrate. Mais contrairement à ce que l'on prétend d'ordinaire, il n'est pas le premier à avoir évité l'hiatus dans ses écrits. Avant lui, on avait déjà pensé à écarter l'hiatus des œuvres en prose, et l'on a cité à cet égard le nom de Thrasymaque. Nous croyons pouvoir montrer qu'il faut remonter plus haut encore, et qu'on trouve l'origine de cette tendance chez Gorgias lui-même, le fondateur de la prose attique ¹.

Seulement, dans son souci de l'euphonie, Gorgias n'est pas allé d'emblée aussi loin qu'Isocrate, lequel est arrivé à la plus complète minutie en écartant systématiquement toute rencontre de voyelles, quelles qu'elles fussent, entre deux mots consécutifs. Néanmoins, nous croyons pouvoir prouver que les rencontres que tolère Gorgias n'étaient pas, à ses yeux, des hiatus proprement dits, et qu'il devait les croire autorisées par l'exemple de la grande poésie antérieure.

A part de maigres et rares fragments, il ne nous est parvenu de Gorgias qu'une dizaine de lignes de son discours funèbre (*Επιτάφιος*), et deux discours d'un genre moins pompeux, l'*Éloge d'Hélène* (*Ελένης ἐγκώμιον*) et la *Défense de Palamède* (*Υπὲρ Παλαμίδους ἀπολογία*). L'authenticité des deux dernières œuvres a souvent été contestée, mais précisément l'absence d'hiatus que j'y signalerai aussi bien que dans

¹ Dans les œuvres en prose qui n'ont pas de prétention artistique (par exemple, Ps. Xénophon, *Républ. des Athéniens*) et même chez des orateurs judiciaires comme Andocide et Antiphon, cette préoccupation n'existe pas.

le fragment de l'*Epitaphios*, m'apparaît comme une preuve nouvelle de leur authenticité.

Il convient tout d'abord de bien définir le sens à donner au mot hiatus. Si l'on s'en rapporte aux règles suivies par les poètes tragiques, on relèvera dans le texte traditionnel de l'*Epitaphios* des rencontres de voyelles dans des mots consécutifs. Mais elles peuvent toutes s'expliquer par l'une ou l'autre des deux raisons que je vais indiquer. On peut, en effet, diviser ces rencontres en deux catégories :

1^o Celles où le premier élément est une voyelle longue ou une diphtongue. Appartiennent à cette catégorie, dans l'*Epitaphios*, les rencontres suivantes : *δεῖ ἀνδράσι, τοῦ αὐθάδους, νόμου ἀκριβείας, ὑβρίσται εἰς, κόσμιοι εἰς, ἀφοβοὶ εἰς, δεινοὶ ἐν, ἄπειροι οὔτε, ἐμφύτου Ἄρεος, ἐνοπλίον Ἐριδος, φιλοκάλου Εἰρήνης, ζῆ οὔ.*

Or de telles rencontres sont parfaitement permises chez Homère, qui ne les considère point comme des hiatus. On en trouve un exemple dès le premier vers de l'Iliade : *Πηλεΐάδεω Ἀχιλλῆος*. Et ce n'est pas seulement dans les poèmes homériques qu'on en rencontre un grand nombre : les élégiaques et les iambographes en présentent une foule d'exemples. Solon, Théognis, Xénophane, Archiloque, Simonide d'Amorgos, Simonide de Céos, etc., qui évitent partout soigneusement les hiatus proprement dits, n'ont jamais songé à proscrire les rencontres de ce genre.

Solon dira : *ἔρχεται οἶκαδ' ἐκάστω* (4 | 13, 27), *καὶ ἄρτια* (ibid., 33), *δεῖξει ἀληθείης* (9 | 18, 2), *Ὀλυμπίον ἀγλαά* (13 | 4, 1), à côté de *ἰχθυοέντ' ἀνέμοισι* (ibid., 45), de *σίγματ' ἔχονσ' ἀρετῆς* (27 | 3, 8). A côté de *πᾶσ' ἀρετῇ 'στιν*, chez Théognis (147), on trouve *παγκάκῳ ἀνδρί* (149), etc. ¹.

Ainsi donc, comme Homère, les poètes élégiaques ne considéraient pas comme hiatus la rencontre de deux éléments vocaliques entre deux mots consécutifs, du moment que le premier de ces éléments était une voyelle longue ou une diphtongue.

2^o Outre les rencontres dont je viens de parler, il y a

¹ BERGK, *Poet. Lyr. Gr.*, 2^e éd., 1853.

encore dans le texte de Gorgias ce que j'appellerai des hiatus graphiques. Ce sont ceux qu'on fait disparaître dans le débit par l'élision de la première voyelle. Il est certain, en effet, qu'à l'oreille, ces prétendus hiatus ne se font pas entendre : ils ne sont hiatus que pour l'œil. D'ailleurs, si, dans nos éditions, nous indiquons l'élision des voyelles brèves finales, même dans les vers, c'est là une chose superflue pour des lecteurs à l'oreille de qui la langue est vivante. Il est certain que dans l'écriture courante, les Grecs n'ont à l'origine pas plus pensé à indiquer régulièrement l'élision que nous ne le faisons, par exemple, en français pour l'e muet ¹.

L'*Epitaphios* présente les hiatus graphiques suivants :

ἐκέκηντο ἔνθεον, δισσὰ ἀσκήσαντες, μάλιστα ὦν, τρόπαια ἐστίσαντο, que l'on prononce *ἐκέκηντ' ἔνθεον, δισσ' ἀσκήσαντες, μάλισθ' ὦν, τρόπαι' ἐστίσαντο*.

On ne trouve pas dans ce morceau d'autre rencontre que celles que nous venons de voir. On peut donc affirmer qu'il n'y a pas dans l'*Epitaphios* d'hiatus au sens homérique du terme.

On n'en trouvera pas davantage dans l'*Éloge d'Hélène* où les hiatus apparents sont même relativement beaucoup moins nombreux que dans l'*Epitaphios*. Dans la première catégorie, nous trouverons :

ἐπαίνου ἐπαίνῳ (1), *εἶναι ἔδοξεν, φάναι ἐλέγχθη* (3), *γενομένη ἔσχε* (4), *βία ἠρπάσθη* (7), *ἐπρωδαὶ ἐπαγωγῶν ἰδονῆς, τέχναι ἠύρηνται αὐτοῖς* (10), *καίτοι εἰ ἀνάγκη* (12), *λόγῳ ἐπέισθη* (15), *βία ἀρπασθεῖσα* (20), *μῶμον ἀδικίαν* (21).

Et dans la seconde : *λαθοῦσα ἔσχε* (4), *ἀρπασθεῖσα ὥς, ὑβρισθεῖσα ἐδυστύχησεν* (7), *θειότατα ἔργα ἀποτελεῖ* (8), *ἐργασία ὄσην* (18), *ἐρασθεῖσα εἴτε, πεισθεῖσα εἴτε, ἀρπασθεῖσα εἴτε* (20), *ἀναγκασθεῖσα ἔπραξεν* (20), que l'usage courant, aussi bien que l'harmonie et le rythme des périodes, ordonnent de lire : *λαθοῦσ' ἔσχε, ἀρπασθεῖσ' ὥς, ὑβρισθεῖσ' ἐδυστύχησεν*, etc.

¹ Dans le manuscrit de Timothée de Milet, qui est, de tous ceux que nous possédons, celui qui est, dans le temps, le moins éloigné de son auteur, les élisions ne sont en général pas indiquées, pratique qui doit remonter au manuscrit même de Timothée. Cf. l'édition de *Timotheos*, par Wilamowitz, p. 9.

Enfin, si nous soumettons le *Palamède* au même examen, nous n'aurons à ranger dans la première catégorie que les rencontres suivantes :

ἡμέρα ἐγένετο (1), ὅλον ὑμεῖς (2), ἐμφανῇ ἐμποιεῖν (4), ἀφῖκται ἄνεν (6), κακείνῳ ἔγω (7), βούλομαι εἰπεῖν (28), ἐμοῦ εἰπεῖν (29).

Comme hiatus graphiques, il faut noter : ταῖτα ἐγένετο (11), πάντα ὁρῶσι (12), κακότητα εἶναι (13), οἶσθα ᾧ (24), οὐνεκα ἄξιος (32), qui doivent également disparaître dans le débit.

Il n'y a donc, à proprement parler, pas d'hiatus chez Gorgias; toutes les rencontres de voyelles rentrent dans l'une ou l'autre des deux catégories que j'ai indiquées.

Ainsi, avant Isocrate et dès les origines de la prose d'apparat, on s'était préoccupé de l'euphonie au point de bannir l'hiatus. Seulement Gorgias n'a pas cru devoir adopter des règles plus sévères que les poètes homériques et élégiaques; Isocrate et ses disciples, allant plus loin, proscrivirent à peu près toutes les rencontres de voyelles qui n'étaient pas tolérées chez les tragiques.

On peut encore remarquer que dans le *Palamède*, il y a relativement beaucoup moins de rencontres de voyelles (même avec la première longue) que dans l'*Éloge d'Hélène*, qui, à son tour, en contient moins proportionnellement que l'*Épitaïphios*.

Le témoignage de l'hiatus vient ici confirmer l'opinion que le *Palamède* est plus récent que l'*Hélène*, qui serait, de son côté, moins ancienne que le discours funèbre. Gorgias paraît, en effet, dans le *Palamède*, s'être acheminé ¹ vers l'amélioration, ou plutôt vers le raffinement qu'Isocrate réalisa en rejetant toute espèce de rencontre entre voyelles appartenant à des mots consécutifs.

A. WILLEM.

¹ Il n'est pas impossible que Gorgias ait subi en cela l'influence de Thrasymaque comme il paraît l'avoir subie sous le rapport du rythme (v. Norden, *Die Antike Kunstprosa*, I, p. 15 et 43).

UNE VISITE AUX ARCHIVES DE LISBONNE ET DE SÉVILLE.

Les archives des Indes à Séville et celles de la Torre do Tombo à Lisbonne ne sont plus exclusivement considérées aujourd'hui comme des dépôts de documents précieux sur les découvertes transocéaniques des XV^e et XVI^e siècles. Plus d'un savant déjà a fait ressortir quel profit pour l'histoire économique des peuples du Nord et de l'Italie résulterait d'une connaissance de ces archives un peu moins superficielle que celle qu'on en a généralement. Les quelques semaines que j'ai eu l'avantage de pouvoir y travailler m'ont complètement convaincu de la vérité de cette opinion. Je résumerai rapidement, laissant de côté le but et les résultats plutôt d'ordre géographique des recherches que j'y ai effectuées, l'intérêt que ces dépôts m'ont semblé offrir pour l'histoire de nos provinces.

A ce point de vue, les archives de Lisbonne l'emportent naturellement sur celles des Indes à Séville. Les relations du Portugal avec ce qu'on appelle parfois son Empire colonial du XVI^e siècle, ont eu un caractère d'entreprises commerciales beaucoup plus marqué que les expéditions équipées à Séville. Ensuite ces entreprises portugaises n'ont entraîné nulle part des conséquences aussi importantes qu'en Flandre ¹.

Dès la fin du XV^e siècle, le Portugal avait organisé, à l'exemple de Venise, un service d'agents commerciaux et

¹ Les rapports de la Flandre avec le Portugal remontent bien au-delà de l'époque qui nous occupe ici. Ils se resserrèrent encore depuis le mariage de l'Infante doña Isabelle de Portugal avec le duc de Bourgogne Philippe le Bon. Aujourd'hui même, à Lisbonne, les noms de certains produits rappellent encore leur origine flamande et dans le langage populaire se sont transmises des expressions se rapportant au séjour de nombreux Flamands à Lisbonne. Quant à l'influence de l'art flamand au Portugal, voir *La Renaissance*, Chronique des arts, Bruxelles, 1850, p. 75 et suiv.

diplomatiques à la fois, qui rappelle celui des ambassadeurs italiens. C'est le « facteur royal » qui en constitua le noyau. Il fut le pivot de ce mouvement si intense de grandes affaires commerciales et financières qui embrasse environ trois quarts de siècle et pendant lesquels les Portugais occupèrent une place si remarquable parmi les nations maritimes. Or cette période correspond à celle de la plus grande prospérité d'Anvers ¹. Nous avons réussi à reconstituer la liste presque complète des facteurs royaux dans les Pays-Bas pour les vingt premières années du XVI^e siècle, époque de crise et de lutte du Portugal contre ses concurrents vénitiens. Malgré le manque de règlements précis, les documents retrouvés permettent cependant de se faire une idée assez exacte des attributions essentielles de ces agents ².

Voici leurs noms par ordre chronologique :

Diego Fernandez, 1490-1494 (?)

Affonso Martins, 1494-1498 (?)

Diego Fernande, 1501.

Thome Lopes, 1503-1504.

Affonso Martins, 1505-1506.

Alvaro Vaaz, 1508.

Thome Lopes, 1509.

Francisco do Conto, 1509-1510 ³.

João Brandão, 1509-1514.

Silvestre Nunes, 1514-1517.

Lourenço Lopes, 1517.

Francisco Pessoa, 1517-1519.

Ruy-Fernandez, 1519- — .

¹ La plupart des historiens du XVI^e et du XVII^e siècle font dépendre le grand développement de cette ville de l'établissement de la factorerie portugaise en 1503 (Guicciardini, *Descrittione*. — Anvers, 1567, p. 84; Sanderus, *Flandria ill.*, La Haye, 1732, lib. I, p. 7; Marchantius, *Descript. Flandr.*, p. 126).

² En dehors de leur existence, on ne savait pour ainsi dire rien sur ces agents portugais. EHRENBERG, *Das Zeitalter der Fugger* (Jena, 1896), II, p. 30, en mentionne quatre, mais inexactement. De même J. M. LOPES, *Les Portugais à Anvers*. Anvers, 1895, p. 24.

³ Du 9 juin 1509 au 30 avril 1510; le facteur suivant, du 1^{er} janvier 1509 au 27 août 1514; ce dernier semble donc avoir été remplacé à plusieurs reprises par les deux précédents.

Leur correspondance avec le roi, ou plutôt avec le facteur royal principal, celui de la « Casa da Índia e da Guinea », c'est-à-dire de l'entrepôt immense où devaient entrer tous les produits de l'Inde et de l'Afrique, se trouve éparpillée dans le fameux « Corpo chronologico », série de plusieurs centaines de liasses de documents de toute provenance, lettres patentes aux grands navigateurs, instructions aux vice-rois de l'Inde, lettres de fournisseurs étrangers pour l'armée d'Afrique et les flottes etc. etc.

A côté de cette première masse de documents, dont beaucoup sont en très mauvais état, il y a la collection des « Cartas de quitação del rey D. Manoel », espèce de comptes de la recette royale. Cette série de grands registres de parchemin, ornés de miniatures, renferme les comptes de la gestion financière des facteurs; plusieurs ont déjà paru dans l'« Archivo historico portugues », où M. Braancamp-Freire a commencé leur publication ¹.

La correspondance de ces agents royaux nous offre les renseignements les plus instructifs sur la vie économique de l'époque. Je n'hésite même pas à la comparer aux dépêches que les ambassadeurs vénitiens étaient tenus d'envoyer tous les huit jours à la seigneurie. Leurs lettres ou « cartas » se composent, en effet, presque toujours de deux parties, l'une politique — des renseignements obtenus fréquemment des marchands allemands de la place — l'autre purement commerciale. La dernière est naturellement prépondérante, les Portugais n'ayant pas connu les complications diplomatiques dans lesquelles la république vénitienne se trouva tant de fois engagée. Les « cartas » et les « dispacci » n'en répondent pas moins tous les deux aux exigences différentes des deux nations ².

¹ Pour une orientation rapide dans les archives de la Torre do Tombo, voir le livre de MM. Azevedo e Baião, *Les Archives de la Torre do Tombo*, Lisbonne, 1905.

On possède à Lisbonne l'inventaire complet des documents qui se trouvent aux archives communales d'Anvers (*Natie van Portugal*) ayant trait à la nation portugaise.

² Les « cartas » méritent d'autant plus d'attention, que les dépêches des agents vénitiens ont presque toutes disparu jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

La factorerie portugaise, établie en 1503 à Anvers — et non à Bruges, où les Vénitiens jouirent de plus de privilèges que les marchands de Lisbonne — n'avait d'autre but à l'origine que la vente des épices de l'Inde et des précieux produits de l'extrême Orient. Mais bientôt elle fut chargée par le roi de faire des achats considérables d'articles d'échange pour les colonies, de grains, de matériaux pour la construction de navires, enfin de réaliser des emprunts pour la couronne. Serait-ce en vertu de cette dernière attribution que certaines pièces dans nos archives de Bruges ¹ et d'Anvers ² vont jusqu'à confondre le facteur avec l'ambassadeur portugais? Ces termes, ainsi que celui de consul, paraissent très souvent avoir été confondus dans les chancelleries de la fin du XV^e siècle. De la présence d'ambassadeurs portugais proprement dits il n'est d'ailleurs que vaguement question dans nos provinces.

En 1509, la factorerie en Flandre, c'est-à-dire dans les Pays-Bas, comprenait le facteur, des juges et l'écrivain ou secrétaire. A côté de ces fonctionnaires royaux, il y avait ensuite les consuls et les suppôts de la nation des marchands portugais ³. Le facteur et le secrétaire, qui succède généralement au premier, étaient choisis par le roi parmi les commerçants de solide expérience qui lui inspiraient la confiance que ce poste élevé exigeait. En Flandre, ils étaient tous sujets portugais; ailleurs, dans l'Inde, par exemple, où leur mission était plus délicate encore, on rencontre à cette période deux Florentins comme facteurs royaux, également bien connus dans l'histoire du commerce : Cornivel, à Goa, et Giovanni da Empoli, à Sumatra, ancien agent de la maison des Gualterotti, à Bruges. Nous n'insisterons pas ici

¹ GILLIODTS-VAN SEVEREN, *Inventaire des archives de Bruges*, Table analytique, p. 945.

² *Natie van Portugaal*, II, année 1511, 20 nov., Thomas Lopes. L'historien de la diplomatie portugaise, Santarem, appelle également João Brandão « ambassadeur » portugais à Bruxelles (*Quadro elementas das relacões diplomaticas*, III, p. LXIII, Paris, 1845).

³ Sur cette distinction de facteur, de consuls et de suppôts, voir le grand privilège accordé à la nation portugaise en 1511, le 20 novembre, aux archives communales d'Anvers, *Natie van Portugaal*, II.

sur le rôle si particulier joué par des marchands florentins à Lisbonne.

Ce qui augmente singulièrement l'intérêt qui s'attache à l'étude de ces agents, c'est qu'ils furent les principaux instruments de la monopolisation du commerce de l'Inde par la couronne. Cette raison explique aussi l'établissement d'un seul grand marché des produits de cette contrée pour le Nord et l'Ouest de l'Europe. De là encore les ordres que la Chambre de commerce de Lisbonne (*Casa da India e da Guinea*) fit parvenir de temps en temps au facteur de Flandre et qu'il était tenu d'observer rigoureusement. Ces ordonnances tendaient principalement à tenir le marché des épices approvisionné de façon que les prix fussent inférieurs à ceux des Vénitiens. On sait que la nation portugaise ne jouissait pas seulement des faveurs que ses rivaux trouvèrent à Bruges, mais que sa juridiction spéciale avait été insérée dans les coutumes d'Anvers.

Les attributions essentielles du facteur se trouvent parfois indiquées dans le titre même qu'on lui donne dans certaines « *cartas* » de Lisbonne. Il est, entre autres, facteur et inspecteur général des marchandises entrées et sorties, ainsi que trésorier des marchandises, de l'argent et des épices de la factorerie (on distingua toujours les épices des autres articles de commerce). C'est à lui qu'on paye le droit de tonnage, un gros par « *tonelada de carga* » sur tous les navires portugais en Flandre. Pendant la gestion du facteur *Da Conto*, qui ne dura qu'environ dix mois, ce droit rapporta 6,715,937 $\frac{1}{2}$ reis. Il percevait une autre taxe à la bourse sur tous les marchands portugais et étrangers qui avaient des affaires au Portugal : elle était affectée à l'entretien de la factorerie et de la chapelle qui y était jointe. S'il ne lui était pas possible de fixer les prix de vente des épices, comme son collègue de l'Inde, lequel réglait sévèrement les prix d'achat, toutes les transactions de cette espèce devaient être contrôlées par lui. Il informe le roi des arrivées de galères vénitiennes, de moins en moins fréquentes à Anvers; il parle de la difficulté qu'éprouvent les navires pour entrer aux ports de Damme et de l'Écluse. Certaines attributions notariales étaient également de son ressort; enfin les affaires d'argent et les emprunts pour le

roi tenaient une place de plus en plus considérable dans son administration.

Si l'on songe que, tout en étant fonctionnaires du roi, les facteurs continuèrent à être marchands et armateurs pour leur propre compte, on comprend que leur mission fut surtout un poste de confiance. En dehors de ce défaut dans leur organisation, qui fut particulièrement néfaste pour l'œuvre de colonisation dans l'Inde, un autre inconvénient résulta de leur instabilité. La durée de leurs fonctions variait entre quelques mois et cinq ans (au commencement de leur établissement en Flandre); ils pouvaient cependant être désignés pour remplir le même office plus d'une fois. A la fin de leur gestion, ils remettaient au roi leurs livres de recettes et dépenses, perdus aujourd'hui, mais dont le résumé et les conclusions se retrouvent dans les « Cartas de quitação » citées plus haut.

De marchands ou de banquiers flamands il n'est que rarement question dans les documents de la Torre do Tombo : ce sont toujours les grands commerçants ou compagnies de marchands étrangers qui dominèrent nos marchés; ceux-ci jouirent tous du droit de cité à Anvers, privilège que d'autres villes consentaient en général plus difficilement à conférer. Nous avons noté néanmoins quelques marchands flamands qui s'établirent à Lisbonne, et conclurent des traités de commerce avec la couronne pour le monopole de certains articles de trafic sur la côte et les rivières de la Guinée. Parmi ces articles figure aussi la traite des nègres; un certain Jean de Lille en posséda entre autres le monopole pour trois ans (1510-13) sur la côte de Sierra-Leone. Le privilège de ce honteux commerce fut accordé un peu plus tard et exclusivement aux Flamands, par l'empereur Charles-Quint, pour toutes les possessions espagnoles du Nouveau Monde!

Ces quelques notes suffiront pour caractériser l'importance des archives de Lisbonne au point de vue de l'histoire économique des Pays-Bas. Celles de Séville ne présentent pas un égal intérêt, bien que nos provinces aient fait partie du même empire que la péninsule à l'époque des grandes découvertes. Mais les sujets espagnols ont toujours considéré le droit d'avoir des relations avec les pays découverts, comme un privilège réservé à eux seuls. Toutes les communications avec le Nouveau Monde devaient partir de Séville, mauvais

port et mal situé pour l'entretien de relations avec le Nord¹. Cependant, plus encore que le Portugal, l'Espagne et Séville dépendaient sous beaucoup de rapports des Pays-Bas, de l'Allemagne et de l'Italie : la participation aux expéditions coloniales et commerciales des maisons florentines comme celle des Berardi, le concours financier des compagnies allemandes des Fugger et des Welser n'entrent pas toutefois dans le cadre de cette notice. Il faut en dire autant de certains marchands espagnols qui eurent le siège de leurs puissantes maisons à Bruges ou à Anvers, comme les Cobarrubias et les de Haros. Sur l'apport de tous ces agents à l'œuvre des Espagnols dans leur empire d'outre-mer, les archives des Indes renferment des informations encore très peu consultées jusqu'ici.

Au manque absolu d'inventaires modernes à Lisbonne comme à Séville, on a tâché de remédier par un bon classement : les pièces se rapportant à une même période et au même fait sont réunies en liasses, portant chacune une étiquette avec l'énoncé succinct de son contenu — en dehors des masses de papiers qui ne sont pas classés et encombrant l'immense vestibule ! Il n'y a d'ailleurs que quelques dizaines d'années que les archives des Indes sont ouvertes au public et que l'on peut prendre connaissance de tous les documents qu'elles renferment². Aujourd'hui on y a installé une salle de travail analogue à celles que l'on trouve aux archives des grandes villes du reste de l'Europe et chauffée en hiver (avantage dont on regrette bien l'absence à Lisbonne). Une assez riche bibliothèque, de livres anciens surtout, facilite les recherches. Le très beau bâtiment où le dépôt est installé, la célèbre Lonja, constitue lui-même un monument intéressant pour l'histoire économique : il a été érigé grâce à l'impôt prélevé sur toutes les transactions commerciales qui étaient conclues au XVI^e siècle à l'ancienne bourse de Séville.

J. DENUCÉ.

¹ Pour l'histoire du commerce à partir de 1543, il est de toute nécessité de recourir aux archives des Indes à Cadix. Voir, sur ce dépôt souvent ignoré : M. J. HUMBERT, *L'archivo du consulat de Cadix* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1904, p. 231).

² *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin 1864 : A. Dumercy, *Une mission géographique dans les archives de l'Espagne et du Portugal*.

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE
DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE ET LETTRES
EN BELGIQUE.

RELEVÉ PAR JURY ET PAR GROUPE

des candidats qui, jusqu'au 31 décembre 1905, ont obtenu leur diplôme de docteur en philosophie et lettres, d'après les programmes de l'article 14 de la loi des 10 avril 1890 — 3 juillet 1891.

GROUPES.	GAND.	LIÈGE.	BRUXELLES.	LOUVAIN.	JURY CENTRAL	TOTAUX.
A. Philosophie	0	5	3	5	1	14
B. Histoire	18	16	9	21	2	66
C. Philologie classique . . .	11	55	24	58	1	149
D. » romane.	0	23	0	10	3	36
E. » germanique . . .	20	19	0	27	0	66
Totaux	49	118	36	121	7	331
Proportion %.	14,80	35,65	10,88	36,56	2,11	

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
1. Liège	<i>Bodart, Georges</i>	Marchienne au Pont, 21 janvier 1883	D. Philologie romane	Grande distinction	11 octobre 1905
2. Louvain	<i>Bolen, Charles</i>	Louvain, 12 novembre 1882	E. Philologie germanique	Distinction	9 octobre 1905
3. Louvain	<i>Ceyssens, Charles</i>	Hasselt, 14 octobre 1881	E. Philologie germanique	Manière satisfaisante	9 octobre 1905
4. Louvain	<i>Dauby, Albert</i>	Louvain, 14 mai 1882	C. Philologie classique	Distinction	19 juillet 1905
5. Louvain	<i>De Surgelosse, Gustave</i>	Anvers, 22 septembre 1879	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	6 octobre 1905
6. Louvain	<i>Félix, Armand</i>	Jette Saint-Pierre, 26 février 1883	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	19 juillet 1905
7. Liège	<i>Froidmont, Julien</i>	Millen, 20 septembre 1881	E. Philologie germanique	Distinction	11 octobre 1905
8. Liège	<i>Grailet, Oscar</i>	Rabosée-Saive, 4 août 1883	C. Philologie classique	Grande distinction	11 octobre 1905
9. Liège	<i>Hardy, Joseph</i>	Mortroux, 12 janvier 1884	C. Philologie classique	Grande distinction	18 juillet 1905
10. Liège	<i>Henquinez, Henri</i>	Huy, 27 mars 1884	B. Histoire	Grande distinction	19 juillet 1905
11. Louvain	<i>Hinderyckx, Edmond</i>	Iseghem, 30 novembre 1881	B. Histoire	Distinction	6 octobre 1905

(1) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte de

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à Option.	OBSERVATIONS
Étude sur la pastorale dramatique en Italie et en France	Victor Hugo, spectacle rassurant (les rayons et les ombres)		L'histoire de la langue et de la litt. italiennes	
Guy, Earl of Warwick, critisch uitgegeven (en flamand)	De Geschiedenis van een cent : een opstel in de 3 ^e Latijnsche klasse	Grande distinction	Le Gotique	
Balthasar en Josuë, twee Hasseltsche bijbelstukken	De trouwe Hond : een opstel	Distinction	Le Gotique	
Influence de la Rhétorique dans la composition de Tacite	Xénophon, Anabase L. II, ch. 5, en 4 ^e latine	Distinction	L'Épigraphie grecque et latine	
Amphiaraos, son mythe et son culte	De Viris, Vie de Q. Cincinnatus, Ch. I, en 5 ^e latine	Grande distinction	L'Épigraphie grecque et latine	
Valeur historique des discours d'Isocrate.	Tite Live, L. XXI, ch. 33, en 3 ^e latine	Manière satisfaisante	L'Épigraphie grecque et latine	
H. J. Schimmel als historisch dramatis (en flamand)	J. Da Costa : Hagar, V, 75-105 (en flamand)		La Métaphysique	
Essai de chronologie de la vie de Gorgias	Virgile, Géorg. IV, 387-414		La Mythologie	
Étude sur la langue et la grammaire d'Horace	Platon, Criton, p. 50 A-D		La Mythologie	
Les origines de Huy et la plus ancienne chartre de liberté	Les courants océaniques		La Métaphysique	
Étude d'histoire politique et diplomatique sur le traité de paix de 1604, entre l'Espagne, les Archiducs et l'Angleterre, d'après les Papiers d'État et de l'Audience	De regeering der aartshertogen Albrecht en Isabella		L'Économie politique	

celle accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^{on} d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
12. Gand	<i>Hoffmann, Otto</i>	Strasbourg, 9 mars 1882	C. Philologie classique	Distinction	19 juillet 1905
13. Bruxelles	<i>Landeracy, Émile</i>	Ronquières, 18 octobre 1882	C. Philologie classique	Grande distinction	19 octobre 1905
14. Louvain	<i>Lefort, Théophile</i>	Orchimont, 1 ^{er} avril 1879	C. Philologie classique	La plus grande distinction	7 octobre 1905
15. Bruxelles	<i>Legier, Elphège</i>	Bruxelles, 15 février 1883	C. Philologie classique	Grande distinction	19 juillet 1905
16. Gand	<i>Maerten, Julien</i>	Bruges, 27 juin 1883	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	7 octobre 1905
17. Louvain	<i>Morel, Léon</i>	Sous le Bois (Maubenge) 26 février 1878	C. Philologie classique	Grande distinction	7 octobre 1905
18. Liège	<i>Paumen, Ernest</i>	Tongres, 21 novembre 1883	E. Philologie germanique	Distinction	11 octobre 1905
19. Louvain	<i>Pittomvils, Robert</i>	Glabbeek, 21 janvier 1881	E. Philologie germanique.	Manière satisfaisante	9 octobre 1905
20. Liège	<i>Populaire, Louis</i>	Hannut, 7 mars 1882	D. Philologie romane	Manière satisfaisante	19 juillet 1905
21. Liège	<i>Simonon, Achille</i>	Namur, 20 mai 1882	C. Philologie classique	Distinction	11 octobre 1905
22. Liège	<i>Theunissen, Emma</i>	Liège, 7 mai 1883	E. Philologie germanique	Distinction	11 octobre 1905

(¹) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à Option.	OBSERVATIONS.
L'emploi des modes indicatif, subjonctif et impératif dans Apulée	La comédie politique chez Aristophane	La plus grande distinction	L'Épigraphie grecque et latine	
Le Cottabe	Horace, Satires I, VI, 104-121		L'Archéologie médiévale	
Notes sur le culte d'Asklépios	Explication sur l'exorde du discours de Cicéron « Pro Milone » en rhéto- rique		L'Épigraphie grecque et latine	
Énée de Gaza, sa vie et son œuvre	Horace, Satires, I, I, sat. 6, vers 65-80		L'Archéologie médiévale	
De l'esprit épigram- matique dans Tacite, de l'ironie, du sar- casme	Les origines et les développements de la tragédie grecque jus- qu'à Eschyle		L'Épigraphie grecque et latine	
La folie chez les Grecs, étudiée spé- cialement dans la li- térature du Ve siècle avant J.-C.	Traduction et expli- cation de Tite-Live. L. XXII, ch. I en 2 ^e lat.	Grande distinction	L'Épigraphie grecque et latine	
Heine in Vlaanderen (en flamand)	Heine : Die zwei Grenadiere (en flam.)		L'Histoire de la littérature grecque	
De vergelijking, de metaphoor en de alle- gorie bij Da Costa (en flamand)	De Feeks en het Paard : een opstel in de 2 ^e Latijnsche klasse		Le Gotique	
Etude sur Estienne Jodelle	L'Huitre et les Plai- deurs		L'Histoire de la langue et de la littérature italiennes	
Juvénal et Sénèque le rhéteur	Xénophon, Anabase I, IX, § 1-5		La Mythologie	
Mary Tudor, an Inquiry in the History and Literature	J. Keats : The Autumn		L'Histoire de la langue et de la littérature italiennes	

celle accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^{on} d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
23. Louvain	<i>Van der Essen, Léon-Jean</i>	Anvers, 12 décembre 1883	B. Histoire	La plus grande distinction	7 octobre 1905
24. Louvain	<i>Van de Wijer, Joseph</i>	Budingen, 16 novembre 1883	E. Philologie germanique	La plus grande distinction	7 octobre 1905
25. Gand	<i>Van Doorselaer, Oscar</i>	Bruxelles, 14 décembre 1881	E. Philologie germanique	Grande distinction	19 juillet 1905
26. Louvain	<i>Van Doren, François</i>	Malines, 24 mars 1877	E. Philologie germanique		18 juillet 1905
27. Louvain	<i>Van Puyvelde, Léon</i>	Saint-Nicolas, 30 juillet 1882	E. Philologie germanique	Grande distinction	18 juillet 1905
28. Louvain	<i>Willaert, Léopold</i>	Bruges, 9 mars 1878	B. Histoire	La plus grande distinction	19 juillet 1905
29. Liège	<i>Willem, Albert</i>	Chênée, 25 septembre 1882	C. Philologie classique	Grande distinction	18 juillet 1905

(1) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte de

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à Option.	OBSERVATIONS.
Étude critique sur les Vitae des Saints Mérovingiens de l'an- cienne Belgique	La Guerre de Cent- ans (en flamand)	La plus grande distinction	Écriture Sainte : les Évangiles sy- noptiques	
Een Bijdrage tot de Geschiedenis der Ne- derlandsche spelling	Aanwakking tot studie : Brief naar een broër in de kostschool	La plus grande distinction	Le Gotique	
Théodore Storm (en flamand)	Da Costa's Hagar (en flamand)		Le Gotique	
Ben Jonson's Poet- aster (en flamand)	De Groenselmarkt te Leuven, rédaction (en flamand)	Distinction	Le Gotique	
Albrecht Rodenbach, zijn leven, zijn werken, zijn beteekenis (en flamand)	Een Reis van Leuven naar Brussel, rédaction (en flamand)	Grande distinction	Le Gotique	
Les relations poli- tiques de l'Angleterre et des Pays-Bas catho- liques (1598 - 1625) d'après les Papiers de l'État et de l'Audience conservés aux Archives générales du royaume de Belgique	Charles XII et la grande guerre du Nord (en seconde)	La plus grande distinction	L'Histoire des littératures modernes	
De l'authenticité des deux discours attri- bués à Gorgias	Horace, Satires 1, 1 vers 1 à 20		La Mythologie	

celle accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^m d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.

UN PEU PLUS DE GRAMMAIRE !

Nous avons la Grande Commission, chargée de réformer l'enseignement moyen. Elle est assez nombreuse : elle comprend les membres du Conseil de perfectionnement, assez bien de professeurs d'université, quelques officiers, sénateurs, juges et industriels, pas de professeurs d'athénée ou de collège. Ceux-ci sans doute voient les choses de trop près, se perdent dans les détails, ne peuvent plus voir de haut ; ils sont ceux qui ne voient pas la forêt, à force de regarder les arbres. Ils se consolent facilement, si on leur fait de bons programmes. Que va-t-il sortir de là ? Nul ne le sait ; mais les amis des lettres anciennes craignent beaucoup. On croit généralement qu'elles auront à souffrir ; on ne se demande plus *si* elles perdront, mais *ce* qu'elles perdront.

On fera sans doute beaucoup de reproches à l'enseignement des langues latine et grecque, et l'on ne manquera pas d'articuler entre autres griefs : « Qu'est-ce que l'on apprend de grec et de latin pendant le grand nombre d'années que l'on consacre à ces langues ? Qu'est-ce que l'on en sait encore au bout d'une, de cinq ou de dix années ? » Il y a certainement beaucoup de bonnes choses à répondre à cela, et je suis sûr qu'il se trouvera des gens pour les dire au sein de la Grande Commission. Ce n'est pas mon affaire. Je veux tout simplement avouer ici qu'il y a peut-être bien quelque chose de fondé dans ces questions, que nous savons, au sortir des humanités, probablement moins de latin et de grec que l'on n'en savait il y a deux ou trois siècles, et même il y a vingt ou trente ans, et c'est de ce fait seul que je veux parler quelque peu, pour en indiquer ce que je considère comme une des causes, et en montrer ce que je crois être un remède. La question sera limitée de telle sorte que je m'adresserai uniquement à mes collègues, et que le remède annoncé ne nécessitera ni lois ni décrets nouveaux. Ce que je dirai du latin est, dans les grandes lignes, applicable au grec.

Beaucoup d'entre nous se rappellent une époque où l'on croyait nécessaire, pour enseigner le latin, de faire composer aux élèves des thèmes et même des rédactions. On n'avait pas la prétention d'apprendre à *parler* ni même à *écrire* la langue de Cicéron; c'étaient de purs exercices destinés à faire mieux comprendre et retenir le mécanisme d'une langue fort différente, dans sa structure, de la nôtre, exercices dont le but unique était d'enseigner à *lire* du latin d'une façon à la fois plus facile et plus intelligente; c'était en somme une question de méthode, et de bonne méthode. Mais un jour on feignit d'y voir un but à atteindre, on découvrit que, puisque après tout on ne se proposait ni de faire parler ni de faire écrire le latin, il était bien inutile de faire encore tant de rédactions et de thèmes, et l'on proscrivit les uns et les autres dans les classes supérieures, laissant par grâce le thème, mais combien discrédité! dans les petites classes. L'étude du latin en reçut un rude choc; un autre encore lui était réservé.

Il s'est trouvé un homme, à l'esprit fin et délicat, grand admirateur de la forme littéraire, un homme passionné pour les études et avide d'en relever le niveau. Il pensait que la littérature ancienne valait surtout par sa beauté artistique, par la profondeur et l'énergie de l'idée, par l'élégance et le charme de l'expression. Il l'admirait et y trouvait les modèles les plus parfaits de la pensée humaine. Il croyait enfin que le salut des études classiques était là, uniquement, mais sûrement. On arriverait à l'amour des lettres anciennes par l'admiration des chefs-d'œuvre qu'elles avaient produits. C'étaient des idées neuves et belles, exprimées toujours en un beau langage, et venant de haut. On s'empressa d'y adhérer, et, comme il arrive souvent, on dépassa la pensée du maître. On fit admirer dès les premières classes, dès les plus jeunes années, et l'on négligea quelque peu les éléments des langues, ce mécanisme complexe qu'il est si important, mais si long et si difficile de connaître à fond, et sans lequel il est impossible de lire la plus petite et la plus facile des phrases latines.

L'enfant de onze à quatorze ans — ceci est une vérité d'expérience — est particulièrement docile aux premiers exercices de l'étude des langues synthétiques. Analyses de mots et de phrases, cas, racines, désinences, déclinaisons,

conjugaisons, petits thèmes oraux ou écrits, sont autant de jeux auxquels sa jeune intelligence, avide de nouveautés, s'intéresse et se plaît. Mais il vient vite un temps où, par lassitude, ennui, ou bien par suite de l'éclosion d'autres goûts, l'enfant déteste ce genre de travail. L'adolescent de quinze ans, qui n'est pas parvenu, par sa faute ou par celle d'autrui, à s'assimiler cette matière dans l'intervalle de trois ou quatre cours, ne la possédera jamais de la vie. A cet âge, il peut et il doit commencer à admirer la littérature.

Le moment est donc venu de jeter les regards sur nos classes inférieures, et de guérir un mal que cet homme de talent, trop tôt disparu, n'aurait pas manqué de voir et de supprimer. Les professeurs des premiers cours doivent comprendre que leur mission atteindra le maximum d'effet utile s'ils livrent à leurs collègues des élèves rompus à toutes les difficultés du mécanisme des langues grecque et latine, et capables de lire, sans trop de difficulté, des textes suivis. La chose est possible, mais il faut la vouloir, et s'y appliquer *exclusivement* pendant trois années au moins. Il faut encore autre chose : nos programmes, sous ce rapport, manquent de fixité et de précision ; c'est aux professeurs aussi à y suppléer. Que, de leur propre initiative, si toutefois une impulsion ne vient pas d'en haut, ils se mettent d'accord entre eux sur la matière à enseigner dans chaque classe ; *qu'ils déterminent jusque dans les moindres détails de règles et d'exceptions, le pensum de chaque année d'étude*, et que chacun d'eux exige la connaissance de cette partie pour l'admission dans sa classe. Ainsi nous ne verrons plus cet éternel piétinement sur place que l'on a déjà tant signalé, chaque maître obligé de recommencer, au grand ennui et au grand dam de ses élèves, ce que son collègue a fait, et les professeurs de troisième, de seconde et de rhétorique forcés de revoir, sans aucun résultat d'ailleurs, ce qui a été nombre de fois vu et revu. Qu'à ceux-ci on laisse la tâche unique de lire des auteurs latins et grecs, pour les faire admirer sans doute partout où il y a lieu, mais aussi pour étudier, avec leur aide, la vie antique dans toutes ses manifestations extérieures, tant matérielles que morales, artistiques et intellectuelles.

L. PR.

Professeur d'athénée.

COMPTES RENDUS

W. MEYER-RINTELN, **Die Schöpfung der Sprache**. Leipzig, Grunow, 1905. In-8°. 5 Mk.

L'auteur soumet au public le fruit d'un travail de longues années poursuivi dans le domaine de la linguistique indo-européenne. Habitant Wiesbaden, M. Meyer a élaboré dans les solitudes du Taunus, loin des livres, une théorie qui provoque chez le lecteur un double étonnement : c'est que l'auteur ait à lui seul résolu un nombre aussi formidable de problèmes étymologiques ; c'est aussi que l'on soit demeuré si longtemps dans l'ignorance des procédés vraiment élémentaires qui font tomber comme capucins de carte toutes les *cruces* de la phonétique.

Si quelqu'un a pu dire que l'étymologie est une science où les voyelles comptent pour rien et les consonnes pour pas grand' chose, la définition, après lecture de cet ouvrage, se complètera par cette addition : la place des sons dans le mot n'a pas non plus d'importance. Dès le chapitre III, consacré à la « loi de métathèse, » nous apprenons que les noms latins *tim-or* et *met-us* sont identiques, qu'au latin *nec-are* répond le grec *κάν-ω* (sic), comme aussi le grec *κτέν-ω* (sic ; cf. *πόλις* : *πόλις*), que gr. *τέμ-νω*, lat. *met-o*, got. *bi-mait-an*, gr. *μέτ-αλλον* et *λα-τομ-έω* sont même chose, que gr. *φύμ-ος* est l'all. *mut*, et gr. *φιλέω* l'all. *lieb-en* en même temps que *buhl-en* « faire l'amour, » comme gr. *θάλλ-ω* « croître, fleurir » va de pair avec got. *liud-an* « croître » et gr. *βαθύς βυθός* avec got. *di-p-s* et lit. *duš-us* « profond. » « Un Romain, dit M. Meyer, eût été surpris d'apprendre que *stud-ium* et *in-dust-r-ia* sont un seul et même mot ; » nous sommes Romains sous ce rapport, et n'avions jamais deviné que le latin *vesp-er* fût aussi le skr.

svap-nas « sommeil, » le gr. ὑπ-νος, que le lat. *rēn*-es fût l'all. *nier*-en, ou encore que le gr. δάκρ-ν n'eût pas de plus proche parent que le verbe got. *grēt*-an, identique à *tagr*-jan. On comprend dès lors les équations τῦπ-τω : πατ-άσσω, ἀγ-ρός : γά-ια et γύ-α, *sac*-er et *cas*-tus, *vīc*-us et *cīv*-is, *con-cav*-us et *con-vec*-sus, gr. βότρ-υς et all. *traub*-e, lat. *cat*-ulus et gr. τέκ-νον, etc.

Quand nous aurons dit qu'il y a en outre un « échange général » entre liquides et nasales : gr. σέλ-ας : vieux slav. *sin*-i « clair » : lat. *ser*-ēnus : gr. (σ)ήμ-έρα, ὄρφ-εὺς : Ἰμφ-ίων, ὀμφ-ή « voix » : Φήμ-ιος — puis un échange des spirantes : gr. χίων : νιφ-ει, lat. *fall*-ere : gr. λαθ-εῖν, gr. Φήμ-ιος : Θάμ-υρις — et aussi une alternance des liquides et nasales avec le son *v* : gr. κεν-ός : skr. *reḥ*-us et *rik*-tas « vide » : lat. *vac*-uus *vac*-are *car*-ere : gr. κοῖλ-ος : m. h. all. *hol* : lat. *cav*-us, sans oublier l'alternance des spirantes φ χ ψ avec ce même son *v* : gr. φίλος : v. h. all. *wini* « ami, » gr. φρίχ-ς : v. slav. *griv*-a « crinière, » ni l'alternance des liquides et nasales et des spirantes, bref, qu'il existe depuis de longs siècles un échange perpétuel des consonnes les plus diverses entre elles, et qu'à tous ces échanges il y a de profondes raisons psychiques qui n'ont plus de secrets pour l'auteur ni, partant, pour nous, nous n'aurons que mépris pour celui qui osa douter de l'équivalence d'*alfana* et d'*equus*, et nous irons, loin des livres, respirer les effluves balsamiques des pins du Taunus, inspireurs des délires glottogoniques et révélateurs des lois du langage.

Dans ces dernières années, la linguistique française n'avait à revendiquer que MM. l'abbé Espagnol et Marsillac. L'Allemagne se devait à elle-même de ne pas demeurer en arrière : M. Meyer-Rintel n'a du coup atteint la maîtrise.

ÉMILE BOISACQ.

JOSEPH MANSION, **Les gutturales grecques**. Gand, Vuylsteke et Paris, Bouillon, 1904. VIII-328 pages in-8°.

Ce mémoire, publié par la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand (XXIX^e fascicule), aborde une des questions capitales de la linguistique indo-européenne; il suffira de rappeler que le maintien des palatales primitives ou leur changement en spirantes a fait reconnaître dans les langues de l'Europe, de l'Iran et de l'Inde deux groupes dialectaux, l'un du

mode *centum*, l'autre du mode *satəm*, ce dernier mot étant l'exact correspondant zend du vocable latin ¹.

La première partie expose les théories émises au cours du XIX^e siècle sur les gutturales indo-européennes et sur les gutturales grecques depuis Bopp, qui déjà pressentit le problème, et Schleicher, jusqu'à MM. Osthoff et Bezzenberger. Ces derniers crurent devoir distinguer trois séries de gutturales, auxquelles on donne aujourd'hui le nom de palatales, de vélaires et de labiovélares, palatales et vélaires se confondant dans le groupe *centum* (cf. gr. *ἐξάρων* : skr. *çatam* et gr. *κράας* : skr. *kravish-*), alors que les labiovélares demeurent distinctes, tandis que le groupe *satəm*, au contraire, différencie les seules palatales en confondant vélaires et labiovélares (cf. gr. *λέχος* « lit » : v. slav. *sa-logu* « consors tori » ; gr. *φόρος* « meurtre » < **g^honos* : skr. *ghanas* « massue, rondin », v. slav. *iz-gonu* « expulsion »). MM. Meillet et Bartholomae ont protesté contre l'établissement de la troisième série ; plus récemment, M. Hirt (*Bezz. Beitr.* XXIV) a émis l'opinion que palatales et vélaires remontent à une seule série primitive d'une époque plus ancienne de l'indo-européen, hypothèse que M. Mansion juge indémontrable ; si nous ajoutons que M. Zupitza (*Kuhn's Zeitschr.* XXXVII) a voulu justifier par le mélange des dialectes les alternances de palatale assibillée et non assibillée, le lecteur aura vite l'impression que la question des gutturales indo-européennes n'est pas précisément de celles qui rendent aisé un exposé lumineux et définitif et qui se résolvent à la satisfaction de tous. Il n'en est guère de plus épineuse. Les trois chapitres que M. Mansion consacre à l'histoire de ce débat linguistique témoignent d'un zèle louable, d'une impartialité irréprochable et d'une rare patience.

La deuxième partie nous paraît moins heureusement traitée. Étudiant le problème de la délabialisation des labiovélares en grec, avant et après *ν*, M. Mansion, contrairement à l'opinion soutenue par MM. de Saussure et Brugmann, considère que l'*u* indo-européen subséquent n'est pas un facteur de délabialisation, qu'en conséquence *π β φ*, représentants normaux de *q^w g^w g^wh* devant *ο*, assument ce même rôle devant *υ*, ce que nous ne croyons pas le moins du monde, mais que cet *u*, quand il

¹ Cf. mes *Notes sur l'enseignement de la grammaire comparée à Paris et à Heidelberg* (*Rev. Inst. publ.*, XXXVII (1894), spécialement pp. 267 sqq.).

précède, selon les plus grandes probabilités, délabialise les phonèmes indo-européens; d'autre part, pour M. Mansion, l'*v* hellénique, lorsqu'il précède, ne paraît pas causer la délabialisation, tandis qu'il y a des traces de délabialisation devant les liquides « teintées d'*u*. » Il nous faudrait de longues pages pour discuter les étymologies sur quoi M. Mansion essaie d'échafauder sa théorie; ce qui semble ressortir de cette tentative, c'est surtout l'incertitude, le caractère tout hypothétique et, tranchons le mot, l'ignorance où nous sommes des conditions de naissance et de vie des vocables appelés en témoignage contre l'opinion dominante, et je n'hésite pas à dire ici ce que je pense depuis longtemps; c'est qu'une étude nouvelle et minutieuse s'impose du vocalisme des syllabes atones dans les langues indo-européennes, et que cette étude eût peut-être offert un intérêt actuel non moindre qu'un mémoire sur les gutturales. Je m'empresse de dire que ce n'est sans doute pas en imaginant des doublets apophoniques grecs du genre de **γFενᾶ* : *γυνᾶ* ou **κFεκFλος* : *κύκλος* (Mansion, p. 51) qu'on résoudra les difficultés très réelles du problème.

M. Mansion tâche ensuite d'établir le relevé complet — il y a quelques lacunes — des vocables grecs contenant une gutturale indo-européenne, c'est-à-dire en somme de mettre sur pied un lexique étymologique des mots helléniques étudiés à ce point de vue spécial. Ici encore il faut reconnaître l'effort considérable fourni par le jeune linguiste, mais si nous ne songeons pas à critiquer en soi les étymologies adoptées par M. Mansion, si nous serions plutôt porté à le féliciter d'avoir su douter, et même à regretter qu'il n'ait pas cru le faire plus souvent — car il faut bien avouer que dans ce domaine l'autorité que nous prêtons à certains noms d'érudits est parfois excessive — nous nous étonnons un peu que l'auteur, qui a manié, et abondamment, les livres fondamentaux et mûrement étudié les articles capitaux des revues, ne nous épargne pas ces renvois bien inutiles et trop fréquents aux ouvrages de vulgarisation, aux lexiques de Prellwitz (grec) et d'Uhlenbeck (sauskrit et gotique), à la grammaire grecque de G. Meyer, au *Grundriss* de Brugmann, dans des cas où ces très estimables savants n'ont fait qu'enregistrer, sans plus, des rapprochements bien connus, Je m'explique par une couple d'exemples : soit, p. 97, les correspondants de gr. *δέξα*; on nous cite G. Meyer, *Griech. Gramm.*³ (1896), et Zupitza, *Germ. Guttur.* (1896), mais cette même liste

est déjà dans Curtius, *Grundzüge*⁵ (1879), p. 134 et dans Vanicek, *Etym. Wörterb. d. lat. Spr.* (1881), p. 120, et l'on pourrait remonter au delà; depuis, l'arménien *tasn* (Hübschmann, *Arm. Stud.*, I, 52; *Arm. Gramm.*, I, 496), et l'albanais *djete* (G. Meyer, *Bezz. Beitr.*, VIII, 188; *Etym. Wörterb. d. alb. Spr.*, p. 86) ont acquis droit de cité. Même page, pour les correspondants de gr. *ἐκατόν*, on nous renvoie à Brugmann, *Grundriss*, tome I, 2^e éd. (1897), mais les mêmes données se trouvent dans Curtius, p. 135, et dans Vanicek, p. 120, comme aussi dans G. Meyer, qui n'est pas cité cette fois. P. 104, l'explication de la formule homérique *ἐν νυκτὸς ἀμολγῶ* ne doit rien à Prellwitz, mais tout à Wiedemann, *Bezz. Beitr.*, XIII (1888), p. 301. — P. 111, ce n'est ni Prellwitz, ni Curtius qui ont expliqué gr. *ἄχρην* « indigent, » et de toute façon lat. *egeō* et *egēnus* doivent en être séparés; mais Bartholomae, *Indog. Forsch.*, V, 216, évoque zd *āzi-*, pers. mod. *āz-* « désir » et skr. *īh-* « désirer, » à quoi Wackernagel, *Altind. Gramm.*, I, p. 90, ajoute gr. *ἱχανῶν* « désirer, » cf. Hérod., VII, 26, *ἱχανῶσθ' ἐπαυρόσθαι*, en supposant un indo-eur. *ā(i)* donnant *ā* au degré fort, *i* au degré réduit, et, *Vermischte Beiträge*, p. 17 sq., gr. *ἱχαρ* « désir; » l'explication d'Uhlenbeck, reproduite par M. Mansion, p. 127, s. v. *ἱχνος* « trace de pas, » s'en trouve probablement modifiée. — Si Noreen et Zupitza comparent au gr. *ἀλκίων* (< *σφαλκίων?) le v. h. all. *swalawa* « hirondelle, » c'est après de Saussure, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 75 sq., et ni Prellwitz, ni Zupitza n'ont quoi que ce soit à revendiquer dans la belle équation gr. *ἀθήνη* « glande » (< *ng^wen-) : lat. *inguen* « aine » : v. isl. *okkuenn* « gonflé, » qui est due également à de Saussure *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 53. — M. Mansion semble n'avoir pas connu les *Etymologische Parerga*, de M. Osthoff (I, 1901); il aurait peut-être indiqué pour *κῶμος* une origine tout autre que celle imaginée par Fick; il aurait sans doute relevé l'étymologie nouvelle de *κύων*, et certainement séparé, p. 168, du grec *ἐγκάρσιος* « tortu » et *κάρσιον* · *πλάγιον* Hésych. [y ajouter irl. mod. *cearr* « left handed, wrong, » gaél. *cearr* « wrong, awkward » < *cerso, cf. Strachan, *Indog. Forsch.*, II, 369], le latin *cerrō* « imbécile » *cerritus* « fou, » mots dans lesquels les anciens ont justement deviné des dérivés de *Ceres*, en montrant un flair que nos contemporains les plus savants pourraient parfois leur envier.

Pour nous résumer, la question étudiée par M. Mansion était des plus complexes, nous dirons même des plus ardues; l'abor-

dant avec une juvénile vaillance, qui ne craint pas de rencontrer plus d'épines que de fleurs, il révèle, dans son examen critique, des connaissances linguistiques aussi étendues que solides. La rédaction et l'impression de ce mémoire se sont effectuées dans des conditions très défavorables, et qui eussent découragé plus d'un chercheur; aussi ce nous est une joie de constater que, même dans un milieu mal organisé pour de pareils travaux d'érudition, un jeune savant belge ait pu terminer une œuvre à laquelle la presse scientifique de l'étranger a fait bon accueil. Il n'y a pas à se le dissimuler : si la Belgique possède actuellement une véritable école d'hellénistes, nous voulons dire de « philologues classiques » et d'archéologues, il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse mettre en ligne des indo-germanistes dont le nombre et la valeur à la fois soient au même titre considérables. Des livres du genre de celui-ci, où tout le clavier indo-européen est perpétuellement parcouru, sont une rareté en notre pays; on a tôt fait de les compter, et si le *Beknopt etymologisch Woordenboek der Nederlandsche taal*, de J. Vercoullie, s'impose tout d'abord au souvenir, on aurait quelque peine à atteindre la demi-douzaine... Les cours universitaires restreignent, en fait, la grammaire comparée à l'étude de certains groupes : langues classiques, romanes et germaniques, en des doctorats que régit une loi méticuleuse, sèche, plus administrative que d'esprit scientifique, et que séparent des cloisons étanches. Nous sommes tributaires de l'étranger pour l'étude des langues lettoslaves, ou du zend, ou de l'arménien, ou des dialectes celtiques; il ne nous est nullement démontré que cette situation s'améliorera dans un avenir prochain...; le livre de M. Mansion « sur les gutturales indo-européennes, et spécialement helléniques » pourrait bien rester pendant quelque temps encore une manifestation tout isolée de la productivité belge.

ÉMILE BOISACQ.

PHILIPPE CHAMPAULT, Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée; étude géographique, historique et sociale, par une méthode nouvelle. Paris, Leroux, 1906. 602 pp. in-8°

« Deux ou trois siècles avant la guerre de Troie, la colonie phénicienne de Cadmos, groupe commercial et industriel établi à Thèbes et à Chalcis, envoie des essaims dans l'ouest : il lui

faut des minerais. Par Ithaque et Corfou, ces essaims gagnent, en Italie, Tarente et Métaponte où ils s'établissent d'abord. Puis, par un portage de Métaponte à la région de Naples, ils vont s'installer à Cumes..... Les produits de leur commerce avec le nord et l'ouest de la mer Tyrrhénienne s'acheminent vers la Grèce et Chalcis par le portage, Corfou et les îles Ioniennes. Une brouille définitive avec les Œnotriens coupe la route de terre dans sa partie nord et détermine l'évacuation de Cumes..... Cumes se transporte à Ischia, sur la Roche Noire. Ceci se passe un peu avant la guerre de Troie..... Parallèlement au mouvement des Cadméens vers l'ouest, les Phéniciens d'Orient se sont depuis longtemps avancés sur la côte d'Afrique, où ils ont fondé, entre autres, Utique et très probablement Cambé : ils arrivent maintenant au détroit de Gibraltar. Les Phéaciens (c'est à dire les Cadméens établis à Ischia) ont soudé leurs itinéraires à la ligne d'Afrique par Marittimo. Ils connaissent aussi la ligne des côtes septentrionales de la Méditerranée jusqu'à Gibraltar. » (Au reste, les Phéaciens d'Ischia forment un centre autour duquel des Phéniciens sont établis en colonies, en comptoirs, en postes militaires, en garnisons maritimes sur toutes les côtes et dans toutes les îles Tyrrhéniennes). « Vers l'époque de la chute de Cumes,.... les navires grecs s'avancent dans la direction de l'ouest. Menacés dans leur monopole des mers occidentales, les Phéaciens, et d'une façon générale les Phéniciens, se défendent. Quand les nécessités du trafic les conduisent dans les eaux grecques, ils s'entourent de mille précautions pour n'être pas dépistés et suivis ; les garnisons maritimes de Scylla et de Marittimo (Éole) reçoivent pour mission spéciale de barrer les routes d'accès vers le nord. Puis dans la mer Tyrrhénienne comme dans la Méditerranée occidentale, à Ischia (Schérie), à Pianosa (Circé), dans les Lipari (les Roches Errantes) et à Licosa (les Sirènes), comme à Gibraltar (Calypso), les étrangers sont pourchassés, emprisonnés ou mis à mort. Cependant Thèbes et Chalcis, par des émigrations continuelles et par les progrès que fait la Grèce, se sont appauvries en éléments phéniciens, et commencent à s'enrichir d'éléments helléniques. D'ailleurs Ischia est restée avec elles en relations commerciales actives ; elle est leur fournisseuse de minerais. Un beau jour, vers 1050, profitant de la crise industrielle due à l'invasion doriennne, elle demande des fondeurs et des métallurges. Chalcis en envoie. Deux siècles auparavant, ce renfort eût été peut-être

entièrement phénicien; plus récemment, il eût été moitié phénicien, moitié grec, maintenant il est presque entièrement grec.... Vers 850, les Schériotes sont des Grecs d'Eubée, mélangés de Phéniciens hellénisés. »

« A cette époque, Homère arrive dans les bagages d'une flottille revenant de Grèce. Probablement Ionien d'Asie par sa naissance..... A Schérie, il chante une autre patrie, une colonie occidentale, fille du même sang. Il la chante dans le travail dont elle s'enorgueillit, dans ses découvertes géographiques, dans sa prospérité commerciale et industrielle, dans ses luttes contre la concurrence étrangère. C'est d'ailleurs d'après ce qu'il voit de ses propres yeux, et aussi d'après les récits des navigateurs phéaciens qu'il fait ses descriptions topographiques. Le *Nostos* est composé. A l'aller et au retour, Homère passe par Ithaque..... Là, sous le toit d'un descendant d'Ulysse, il a composé, probablement à son premier passage, le poème principal de l'Odyssée..... (dont) le sujet est une vendetta héroïque dans une famille de marins..... L'Odyssée doit être regardée comme complète ou à peu près, quand il la remporte dans son Asie Mineure, et c'est là qu'elle lui survivra..... Voilà, simples et claires, l'histoire des Phéaciens et des Eubéens d'Ischia, et aussi celle de l'Odyssée, *telles que me les a dictées le grand aède, Homère* » (pp. 579-587).

C'est même dans une seule partie de l'Odyssée, celle qu'on peut appeler le *Nostos* (Ch. VI-XII), que M. Ch. a vu tout cela, et bien d'autres choses encore. Disons au reste qu'il y a employé quinze années, et qu'il a eu recours à une foule de sciences auxiliaires, en premier lieu la Science sociale, qui explique sans doute sa méthode nouvelle, puis la géographie, l'histoire, la géologie, la linguistique, etc., enfin à un talent très réel de divination et à une imagination très fertile.

Donc Homère, poète errant, fut reçu par un roi des Phéaciens, dont il fut sans doute le Démodocos, et, pour prix de l'accueil qu'on lui fit, il célébra la gloire de ce peuple de navigateurs commerçants en un poème qu'il se proposait d'intercaler, tant bien que mal, dans une histoire de vendetta composée à son passage à Ithaque. M. Ch. croit qu'il a visité — tellement il les décrit bien — certaines îles environnant Schérie; par contre il en est quelques-unes — Ogygie entre autres — qu'il n'a pas dû voir, car il ne donne que peu de détails à leur sujet. Ulysse existe uniquement pour servir de support à la louange des Phéaciens;

son rôle de voyageur errant, à la recherche de sa patrie, donne un heureux tour au développement du dithyrambe. Mais toutes ses aventures sont fictives, et ne servent qu'à nous montrer les diverses colonies et stations de Phéniciens dans la Méditerranée. C'est l'étranger à qui l'on fait voir les richesses et les beautés de l'établissement, en même temps que les moyens que l'on emploie pour les préserver. Il est d'ailleurs acteur lui-même à certain moment.

Mais d'où vient que jusqu'ici personne — si ce n'est peut-être M. Bérard, dans *Les Phéniciens et l'Odyssée* — n'ait rien vu de tout cela dans le poème homérique? C'est qu'on n'a pas su le lire. Homère n'est pas le poète primitif, simple et naïf qu'un vain peuple croit. C'est même tout le contraire : il parle tout le temps par symboles, allusions, énigmes, rébus, équivoques, calembours et jeux de mots; celui d'Ulysse-Personne est connu de tous, mais il y en a d'autres par douzaines, et M. Ch. avoue que lui-même n'a pas tout vu. Il est bien entendu qu'Homère ne croit pas un instant à tout le merveilleux qu'il présente, et ses auditeurs non plus; tout le monde sait bien à quoi s'en tenir, et Éole, Scylla, les Sirènes, Circé, Calypso, etc. ne sont là que pour symboliser des postes phéniciens où l'on arrête les espions étrangers pour les emprisonner ou les mettre à mort; les Enfers, les Lestrygons et d'autres signifient des mines d'argent, de plomb, de zinc et des fonderies ou des ports aux métaux. Souvent même, si on sait bien lire son texte, et résoudre des énigmes, ces noms ne sont que des indications géographiques ou topographiques : Éole, sa femme, son père et ses douze enfants, ce sont les quinze îles Aegades à la pointe occidentale de la Sicile. Il paraît que ces devinettes plaisaient aux Phéaciens. Le bouvier et le berger, qui au pays des Lestrygons se rencontrent deux fois par jour, l'un conduisant, l'autre ramenant ses troupeaux, représentent deux rangées de rochers, les uns plus grands (les bœufs), les autres plus petits (les brebis). Nausicaa, allant laver ses vêtements à six kilomètres de la ville, est peut-être le signe d'une nouvelle colonie qui s'installe dans l'île; à coup sûr, Ulysse que Nausicaa voudrait épouser, avec le consentement d'Alcinoos, et malgré l'opposition du peuple, représente bien les Chalcidiens qui viennent se mêler aux Phéaciens, appelés ou du moins bien accueillis par le roi, mais repoussés par ses sujets. Quand Ulysse a raconté que Circé changeait ses compagnons en pourceaux, les auditeurs ont compris qu'elle les avait rendus

impuissants; d'ailleurs, pourceaux ou impuissants, ils ne sont qu'un symbole pour désigner les étrangers emprisonnés par les cruels marchands phéniciens, à la grande joie des Phéaciens.

M. Ch., à l'aide de la Science sociale et de son imagination — car il a des chapitres entiers et parfois fort longs, où il ne cite pas un mot de l'Odyssée — nous montre toute l'activité des Phéaciens-Phéniciens dans tous les pays que baignent les eaux Tyrrhéniennes: ils vendent aux populations des objets de première nécessité ou de fantaisie, ils font extraire des minerais, les fondent peut-être sur place — en Sardaigne, — les fabriquent eux-mêmes — leurs habitations sont remplies d'ornements en métaux précieux — ou bien les transportent en Grèce. Ils sont absents pendant une grande partie de l'année, et ainsi les femmes ont la charge des intérêts domestiques et de l'éducation des enfants; elles prennent par suite assez bien d'autorité dans la direction de la famille, et parfois du clan, ou de la cité: exemple, Arète.

L'impression qui se dégage de tout cela est étrange, peu nette et comme contradictoire: malgré tout le côté imaginaire et divinatoire, malgré le rabaissement de la divine épopée et le prosaïsme mercantile qu'on y introduit, malgré le sourire cent fois esquissé, et le malaise cent fois secoué au cours de la lecture, M. Ch. a construit un tout si bien harmonisé, il a identifié toutes les côtes et les îles avec tant de talent — et de patience aussi — qu'on sort de ce livre, étonné, abasourdi, c'est vrai, mais satisfait quand même, heureux de l'ensemble et désireux qu'il en soit ainsi ¹.

¹ L'édifice élevé par M. Ch. est basé sur l'identification de l'île de Schérie avec Ischia. Si cette base lui échappe, tout s'écroule. Aussi M. Ch. s'est-il longuement appliqué à la consolider, en tirant ses matériaux de l'Odyssée même. Les voici tous, si je ne me trompe:

Ulysse, échappé par miracle au gouffre de Charybde, fut poussé sur une épave, pendant neuf nuits et neuf jours, jusqu'à l'île lointaine de Calypso. Il y resta sept ans, au bout desquels, ayant obtenu la permission de partir, il se construisit un radeau, et arriva dans les environs de Schérie, après avoir navigué pendant dix-sept jours et dix-sept nuits. Ainsi Ulysse alla de Charybde à Ogygie, dans le détroit de Gibraltar, dit M. Ch., en neuf nuits et neuf jours, il revint en Schérie (= Ischia), c. à d. en deçà de Charybde, en dix-sept jours et dix-sept nuits. Cela s'arrange à merveille, dit M. Ch., il y est allé par le littoral africain (puisque'il était le jouet des vents, on ne voit

De toute façon, il faut avouer que les deux livres de MM. Bérard et Champault, ne peuvent pas passer inaperçus ; ni l'un ni l'autre sans doute n'emportera une approbation complète et générale, mais ils rappelleront l'attention sur la belle épopée. Plus d'une identification de localité s'imposera, et, quelle que soit l'opinion que l'on se fera de la personne et des aventures d'Ulysse, Homère deviendra certainement plus réel, plus près de nous ; moins perdu dans le temps, dans le

pas bien comment il aurait pu se mettre à la recherche d'un littoral quelconque, mais passons !) et il en est revenu par les côtes d'Espagne, de France et d'Italie, et ce sont précisément les durées que nous donnent les anciens (voir le périple de Scylax) pour ces parours. Mais pourquoi est-il revenu par le Nord ? « De la sorte, Homère, après avoir montré à l'aller qu'il connaît ses côtes d'Afrique, montrerait au retour qu'il connaît également bien ses côtes d'Europe. » (p. 28) Dans ce cas, Homère est vraiment trop discret, car il ne donne pas le moindre détail sur ces côtes. N'apporte-t-il donc aucune indication ? Il y en a une, mais, loin d'aider M. Ch., elle ne laisse pas de l'embarrasser : « Calypso lui avait ordonné de naviguer en laissant toujours la Grande Ourse à gauche. » Ulysse est peu obéissant, car, à peine parti, il navigue droit vers l'Ourse, en côtoyant l'Espagne, et il devra la laisser derrière lui en longeant l'Italie ; « il s'agit là, dit M. Ch., d'une orientation très approximative » et « l'Ourse est, ici et là, plus ou moins à gauche » (p. 28). Et c'est tout. Cependant suivons Ulysse. Au matin du dix-huitième jour, il est assailli par une tempête, son radeau est brisé, et, à cheval sur une poutre, il est poussé, par Borée, pendant quarante-huit heures, jusqu'à la côte de Schérie. Borée, M. Ch. a soin de nous le dire, souffle du Nord-Est ; mais au Nord-Est, la côte d'Italie, le cap Misène, est à quelques kilomètres d'Ischia : c'est trop peu pour quarante-huit heures. Vent-on faire souffler Borée, un peu plus du Nord, ou du Nord-Ouest, ou même, comme M. Ch. nous le permet dans un moment d'abandon (p. 132), de l'Est ou du Sud-Est, cela contrarierait beaucoup le calcul des dix-sept jours et dix-sept nuits, et nous aurons encore bien de la peine à trouver nos quarante-huit heures. Mais M. Ch. a d'autres preuves. L'île de Schérie devait être volcanique, car le mot *Schérie* est probablement d'origine phénicienne, et signifie peut-être « la Noire », ce qui est bien une couleur volcanique ; d'autre part, Homère raconte que Poséidon a changé en rocher, près de Schérie, le vaisseau des Phéaciens qui avait reconduit Ulysse, et cela signifie, non pas qu'il faut chercher quelque part un îlot ou un rocher ayant plus ou moins la forme d'une barque, mais que Schérie et ses environs étaient de nature volcanique. Or Ischia est noire, si pas en entier, au moins en partie, et c'est une île volcanique. Donc Schérie, c'est Ischia. Homère dit bien que le bateau qui reconduisit Ulysse de Schérie à Ithaque partit un soir, et arriva avant le jour, et une nuit paraît un espace bien court pour

vague, dans la préhistoire, on verra en lui un poète qui a beaucoup voyagé et qui a su observer, et l'on finira peut-être par croire, avec M. Ch., à l'exactitude de ce renseignement d'Héraclide de Pont : « Après qu'Homère eut, comme on le dit, perdu la vue par suite de maladie, c'est par Céphallénie et Ithaque qu'il revint de Tyrrhénie; des témoignages l'attestent » (p. 363).

L. PREUD'HOMME.

la distance qui sépare Ischia d'Ithaque. Il n'y a pas lieu, dit M. Ch., de s'arrêter à ces détails; Alcinoos ne dit-il pas à Ulysse que ses matelots sont allés en Eubée et en sont revenus en une seule journée ? « L'évaluation des distances n'existe pas pour les navigations phéaciennes » (p. 58, note 1). M. Ch. ajoute encore que les mots Schérie et Ischia sont de même racine et de même signification. Il dit que Ischia a la superficie et la fertilité qui conviennent à Schérie. Mais il sera plus intéressant de le suivre dans ses indications topographiques. Les deux parties de l'île dont parle surtout le poète, sont la ville et le fleuve. M. Ch. retrouve l'une et l'autre — même deux fois, mais ne le disons pas trop tôt. — Les renseignements d'Homère sur la ville (Od. VI, 262 sqq.) donnent lieu à deux interprétations, et à cinq dispositions différentes de terrain. M. Ch. adopte la quatrième disposition qui est celle-ci : « la ville est sur un promontoire péninsulaire qui se détache nettement de la ligne générale du rivage; ce promontoire n'est relié à la côte que par un isthme étroit; les ports sont entre la ville et le continent, à gauche et à droite de l'isthme » (p. 96). D'autre part les géologues, dit M. Ch., sont d'accord pour affirmer que l'île d'Ischia et les côtes d'Italie, vis-à-vis de l'île, se sont abaissées, depuis trois mille ans, de sept ou huit mètres; nous pouvons donc leur restituer l'altitude antique; et, invoquant Poséidon, M. Ch., armé d'une baguette magique, soulève l'île d'Ischia, et fait surgir des flots, à la côte orientale de l'île, un promontoire avancé, un isthme et deux beaux ports de chaque côté de cet isthme. La ville est retrouvée. Reste le fleuve; en cherchant bien, on peut voir, au nord de l'île, à six kilomètres de la ville, un ruisseau (la Lava), transformé en égout, où l'on peut, à la rigueur, placer la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa. Si maintenant, certains « lecteurs ne voulaient pas admettre l'affaissement, pourtant certain, de notre île » (p. 80), M. Ch. qui est très accommodant, tient une autre ville et un autre fleuve à leur disposition. Que l'on aille au sud de l'île : on y trouvera, encore aujourd'hui, à la Punta Sant' Angelo, un promontoire très convenable pour la ville des Phéaciens, et à quelques kilomètres de là, la rivière Scarrupata, à l'embouchure de laquelle Nausicaa a pu très bien jouer à la balle avec ses suivantes. Seulement dans ce cas, il faudra admettre que Borée a amené Ulysse de l'Est et même légèrement du Sud-est.

JAKOB SITZLER, Ein aesthetischer Kommentar zu Homers Odyssee. Zweite, verbesserte Auflage. Paderborn, Ferdinand Schoeningh. 1906. 257 pp. Prix : 3,20 m.

La *Revue* a rendu compte en son temps de ce Commentaire esthétique de l'Odyssée publié en 1901. Il a eu du succès en Allemagne, comme le prouve l'apparition d'une seconde édition. Tout en gardant le même plan général, l'ouvrage a été, dans toutes ses parties, soumis à une diligente revision. Deux chapitres nouveaux, très brefs d'ailleurs, traitent de la vie et des œuvres d'Homère, et de l'île d'Ithaque (avec une carte). M. Sitzler profite de l'occasion pour combattre et réfuter à sa manière la théorie Ithaque-Leucade de M. Doerpfeld. A mon sentiment, toute cette question n'a qu'un très mince intérêt. Je dois bien remarquer cependant, en spectateur impartial de la discussion, que les adversaires de M. Doerpfeld, par exemple récemment encore M. Lang, ne me semblent guère avoir abordé jusqu'ici le fond même de son argumentation. Évidemment, ils sont en très bonne position devant le public, toujours enclin à ne pas se laisser déranger dans ses idées reçues, et ils considèrent comme inutile de pousser jusqu'au bout une réfutation admise d'avance. Néanmoins, M. Doerpfeld persiste, et il faudra bien finir par discuter à fond. En attendant, l'argument tiré de la sacro-sainte tradition ne devrait être toléré que dans la bouche intéressée des exégètes natifs de l'Ithaque moderne. Quant au transfert de l'ancien nom de Leucade à Ithaque, on n'a nul droit de le déclarer a priori invraisemblable ; des changements analogues de dénominations géographiques ont eu lieu dans tout le cours de l'histoire, comme le savent, par exemple, les habitants de notre province belge du Limbourg.

L. P.

Buccollei Graeci, recensuit et emendavit UDALRICUS DE WILAMOWITZ-MOELLENDORF. Oxonii e typographeo Clarendoniano. xv-170 pp.

Pour la première fois, la *Bibliotheca Oxoniensis scriptorum classicorum* s'est adjoint comme collaborateur un savant étranger, M. de Wilamowitz-Moellendorff. Certes, aucun autre nom ne pouvait faire plus d'honneur à la collection, mais son choix n'indique pas néanmoins que les hommes compétents faisaient

défaut en Angleterre, où les études helléniques sont aujourd'hui si florissantes. De part et d'autre, l'offre de collaboration et son acceptation auront sans doute été guidées par les sentiments élevés que M. de Wilamowitz exprime comme suit à la fin de sa préface : « Viro bono et patriæ et humanitatis amanti nihil sanctius est colendum communione illa bonarum artium, per quam quicumque inter omnes gentes vero investigando vitam impendimus, vel ut breviter dicam, quicumque γνησίως φιλοσοφοῦμεν, regibus populisque viam præimus quæ sola ad mundi salutem et concordiam ducit. »

La préface donne, à grands traits, l'histoire de la tradition du texte. Théocrite n'a point publié lui-même la collection de ses idylles, qui furent d'abord conservées et transmises séparément. C'est seulement deux siècles après lui, à l'époque de Sylla, que le grammairien Artémidore composa un recueil de Bucoliques. Il y admit des pièces qui n'étaient pas authentiques, et n'en put y faire entrer d'autres, sans doute déjà perdues, par exemple *Bérénice*. Quoiqu'il en soit, notre texte de Théocrite remonte à Artémidore, et nous ne pouvons déterminer à quel point, au temps de celui-ci, le texte différait déjà de l'état primitif. Théon, fils d'Artémidore, publia une édition commentée de Théocrite, dont le succès nous est attesté par l'imitation de Virgile. C'est sans doute Amarantus qui, à l'époque de Marc-Aurèle, composa l'édition dont nous possédons les restes. L'étude des Bucoliques fut ensuite abandonnée jusqu'à l'époque de Tzetzes et d'Eustathe. Nos manuscrits remontent aux grammairiens byzantins qui, depuis le XII^e siècle, se sont à nouveau occupés de Théocrite. M. de Wilamowitz nous apprend qu'outre les quelques mots de la pièce XIII, Ὑλας, conservés sur un papyrus (les commencements des vers 19-34, papyrus Oxyrynych. 694), il existe d'autres papyrus de Théocrite que leurs possesseurs ont jusqu'à présent négligé de publier.

Parmi les manuscrits, la principale autorité est attribuée à l'*Ambrosianus* K, comme on l'avait reconnu antérieurement. L'éditeur, tout en tirant grand profit d'Ahren's, a revu lui-même la plupart des manuscrits italiens. C'est peut-être le lieu de signaler ici, puisque je n'en vois nulle part faire mention, l'existence d'un manuscrit de Théocrite à la bibliothèque de Ferrare. Il contient les huit premières idylles, en même temps que des odes de Pindare. Je l'ai collationné autrefois, et ai constaté qu'il donnait le texte de la vulgate ordinaire.

L'appareil critique fait un choix judicieux des leçons, et ne donne que le nécessaire, évitant ainsi l'obscurité où est tombé l'éminent philologue Ahrens lui-même. Au surplus, la méthode à appliquer dans la recension des Bucoliques fait l'objet d'un travail spécial de M. de Wilamowitz : *Textgeschichte der griechischen Bukoliker*.

Pour l'ordre des poèmes et les noms des auteurs, l'éditeur n'a pas voulu conserver la vulgate, qui n'est fondée que sur l'arbitraire. En tête, il a réuni toutes les pièces de Théocrite, restituant ainsi l'ordre de l'édition antique. Dans l'Appendice, il a placé les autres pièces bucoliques d'après les manuscrits qui nous les ont conservées. Viennent ensuite les fragments de Moschus et de Bion, tirés des Florilèges, et, pour finir, les *Technopaegnia*. Une table de concordance permet de retrouver facilement les anciens numéros des pièces. J'aurais désiré qu'une seconde table donnât également l'ordre détaillé qu'a introduit le nouvel éditeur.

Au lieu de reproduire les arguments mis en tête des scolies de chaque pièce par les anciens grammairiens, M. de Wilamowitz a écrit lui-même en latin et réuni à la fin du volume des sommaires brefs, intéressants, et qui seront fort utiles aux lecteurs.

L. P.

PAUL WENDLAND, **Anaximenes von Lampsakos**. *Studien zur ältesten Geschichte der Rhetorik*. (Festschrift für die 48^e Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Hamburg). Berlin, Weidmann, 1905. 104 pp. Prix : 2 m. 80.

Ce petit livre d'une centaine de pages nous apprend plus que beaucoup de gros volumes, et renferme bon nombre de résultats précis, neufs et importants sur l'histoire de la littérature grecque au quatrième siècle. J'en indiquerai sommairement les principaux.

I. Anaximène est l'auteur du discours attribué à Démosthène contre la lettre de Philippe. La lettre de Philippe est elle-même un remaniement de l'original par Anaximène. Cette hypothèse me paraît parfaitement démontrée; elle est de plus éminemment suggestive et féconde, car, si un discours prêté à Démosthène dans les *Philippiques* d'Anaximène a pu passer plus tard dans le

recueil de l'orateur lui-même, il y a lieu de supposer que des intrusions analogues ont pu se produire dans l'œuvre d'autres écrivains. Il y a là une piste nouvelle ouverte aux chercheurs et aux amateurs de combinaisons.

II. La Rhétorique d'Anaximène et ses sources. Confirmation de la thèse de Spengel qui attribue à Anaximène la *Rhétorique à Alexandre*. Les rapports de cette œuvre avec la *Rhétorique* d'Aristote indiquent que toutes deux supposent connues les mêmes doctrines antérieures, à savoir celles de Corax, d'Isocrate, et surtout de Théodecte. La *Rhétorique à Alexandre* a été écrite vers 340.

III. Un ancien morceau de technique oratoire. — Chez Xénophon, *Memor.* III, 6, Socrate prouve à Glaucon son ignorance en politique par des arguments qui se retrouvent chez Aristote, *Rhetor.* I, 4. Celui-ci n'ayant certainement point utilisé Xénophon, M. Wendland en conclut que le thème appartient à l'ancienne topique oratoire, et que Xénophon l'a pris dans un manuel de rhétorique. Cet indice nouveau du Socratisme tout particulier de Xénophon n'étonnera aucun de ceux qui savent le lire.

IV. L'*Eroticos* attribué à Démosthène. — Œuvre du quatrième siècle, sans doute d'un élève d'Isocrate ?

V. *Le Discours à Démonique* attribué à Isocrate. — Recherche des sources des différentes maximes ; rapprochement avec les sentences des Sept Sages, avec le recueil de Théognis, avec les gnomes de la nouvelle comédie, avec Isocrate et Aristote (*Protrephtikos*). L'écrit à Démonique est l'aboutissement de toute une littérature populaire antérieure. M. Wendland, sur des indices assez frêles, voudrait l'attribuer à Anaximène.

L. P.

Quatre harangues de Démosthène, 1^{re} Philippique, 1^{re} II^e III^e Olynthiennes, publiées par P. ALTENHOVEN, *Professeur à l'Athénée royal d'Arlon*. Liège, Dessain, 1905. Prix : 2,25 fr.

L'excellente édition des Philippiques et Olynthiennes, de H. Courtoy, est épuisée depuis plusieurs années. M. Altenhoven est venu combler en partie et d'une façon fort heureuse cette lacune. Son édition répond à toutes les exigences classiques : elle comprend un *Avant-propos*, une *Biographie de Démosthène*, une *Notice historique*, une note sur l'*Action politique de Démos-*

thène et une autre, que l'on voudrait plus longue, sur *Démsthène orateur*, des introductions historiques à chacune des quatre harangues, des notes nombreuses — pas trop — au bas du texte, et un *Index archéologique*. L'auteur est très documenté, très au courant de la littérature de Démsthène; il connaît et utilise avec discrétion les meilleurs travaux sur la matière; enfin, professeur expérimenté, il sait jusqu'à quel point on peut aider les élèves, en leur laissant encore des recherches à faire et des difficultés à résoudre; de tout cela est sortie une bonne édition qui nous consolera de la disparition de celle de Courtoy, et ne nous fera pas regretter celle de Weil. Espérons qu'elle sera, en octobre prochain, aux mains de tous nos élèves de rhétorique, et que ce succès encouragera l'éditeur à nous donner le restant des Philippiques et même le merveilleux discours de la couronne.

Un dernier coup de lime sera peut-être çà et là nécessaire. Je pourrais signaler, à titre d'exemples de fautes d'impressions ou d'inattention, p. 85, l. 9 οἱμοι pour οἱμαι, p. 86, l. 8 la virgule à supprimer, p. 92, note 8, ont pour aient, p. 112, note 6, vous soyez pour vous ne soyez; d'explications difficiles à saisir pour l'élève, p. 99, note 1, ἀνεχαίτισε, se cabrer, alors que ce verbe a un complément direct, p. 111, note 6, ἀπολωλεχότες, aujourd'hui que vous n'avez plus rien, trop loin du sens du mot grec, et d'ailleurs pas assez exact; d'indications discutables, p. 114, note 2, « τῶν ἐφεστηκότων, suppl. τοῖς κινδύνοις, » pourquoi ne seraient-ce pas les chefs, les généraux, comme deux lignes plus bas ?

L. PR.

Aeschinis quae feruntur epistolae, edidit ENGELBERTUS DRERUP. Lipsiae, sumptibus Dieterichii (Theodori Weicheri), 1904. 76 pages.

La dernière édition des lettres apocryphes d'Eschine était celle de Blass; elle ne répondait pas aux exigences de la critique moderne et ne pouvait être considérée comme définitive. Tandis que Blass utilise une quinzaine de manuscrits pris au hasard, M. Drerup se propose de faire une recension scientifique en établissant la filiation des manuscrits et en éliminant ceux qui ne seraient pas indépendants; aussi la base de son édition est-

elle très restreinte et toute différente de celle de son prédécesseur.

M. Drerup commence par nous donner une description détaillée des manuscrits; il oublie toutefois d'indiquer la date exacte du *Vaticanus* 1353 (qui est de l'année 1462), et il ne connaît ni le *Toletanus* ni le *Mazarinus* 4454, lacune regrettable dans un ouvrage qui semblait devoir être complet. Son classement même est loin d'être solidement établi. Il ne prouve d'une manière décisive que la filiation de quelques rares manuscrits, celle du *Laurentianus* 60,28 et du *Vindobonensis* 59 respectivement vis-à-vis du *Parisinus* 3003 et du *Laur.* 57,45 et celle de l'*Helmstadiensis* 806 et du *Laur.* 70,19 vis-à-vis du *Vatic.* 64. Presque partout ailleurs, il se borne à relever les leçons communes aux manuscrits qu'il rejette et à ceux qu'il adopte, alors que celles-ci prouvent uniquement la parenté, et non la filiation des manuscrits, et qu'elles pourraient fort bien s'expliquer par l'influence d'un même archétype. De plus, il aurait dû limiter son choix de leçons communes à celles qui se trouvent exclusivement dans les manuscrits en présence, car celles qui se rencontrent également ailleurs n'établissent entre eux que des liens de parenté vagues, éloignés et sans aucune importance. Souvent aussi toute argumentation fait défaut : l'éditeur croit notamment pouvoir faire dériver le *Vindob.* 82 et les *Paris.* 1760 et 3052 du *Barberinianus* I, 159 en constatant uniquement les rapports des trois manuscrits entre eux sans tâcher de les rapprocher du *Barb.*; de même pour les *Paris.* 205, 2755 et 3044 et l'*Estens.* 191, qui seraient copiés de l'*Harleianus* 5610; ailleurs il ne fait que citer les divergences entre les textes qu'il prétend dériver l'un de l'autre (voyez ce qu'il dit des *Ambros.* 22 et 41 et de la partie du *Vatic.* 1354 qui proviendrait de H); il lui arrive enfin de renoncer à rechercher l'archétype d'un manuscrit qu'il rejette (cf. *Vatic.* 1353).

M. Drerup a tort aussi d'hésiter sur la nature de la parenté du *Barber.* I 159 et du *Vatic.* 64; ils n'ont évidemment pas été copiés l'un sur l'autre, car le *Vatic.*, qui date de 1270, a plusieurs omissions qui ne se retrouvent pas dans le *Barber.*, manuscrit du 14^e s. (Lettre X, 8, *πολλάς*; 10, *σχειλιάσσοντι*. Lettre XI, 1, omission considérable; *idem* pour une inversion du *Vatic.* L. XII, 4) : il est donc bien clair qu'ils descendent d'un



archétype commun. D'autre part, l'éditeur ne s'aperçoit pas que le *Grabianus* 15 est une copie de l'Aldine (cf. MÉM. ACAD. BELG. 1898, t. 57, 109, note); il pense au contraire que c'est l'Aldine qui dérive d'un manuscrit de la famille du *Grabianus* (page 49, Drerup).

L'on peut également reprocher à ce travail des développements inutiles (cf. bas de la page 19) et certaines longueurs dans les démonstrations (voyez notamment les rapports de P avec C et A, p. 18, et de B avec V, p. 22).

Mais si M. Drerup n'a pas réussi à fournir la preuve de son classement, du moins a-t-il le mérite d'être le premier éditeur des lettres d'Eschine qui ait fait des efforts dans ce sens. Un autre progrès réalisé par cette recension, c'est d'avoir mis en lumière toute l'importance de l'*Harleianus* 5610 et d'avoir utilisé la première le *Coislinianus* 249, qui constitue le plus ancien manuscrit et dont le texte est très bon. Mais entraîné par la joie de la découverte, M. Drerup affirme que pour les lettres conservées par l'*Harleianus*, les autres manuscrits sont presque sans valeur (p. 39); c'est une exagération évidente et si H surpasse C, A, P, V, B, il est loin de les éclipser : pour ne citer que la lettre I, qui compte 25 lignes, H a douze fautes certaines, dont dix ne se trouvent pas ailleurs ; et une série de leçons de H citées à l'appui de sa supériorité sur les autres manuscrits, ne la prouvent pas du tout (ainsi L. I, σκέρων; L. III, ἐπέπερ ἄπαξ; L. VI, ἡμῖν καὶ τὰ (ici la leçon de H est mauvaise et les autres manuscrits ont conservé la trace de la bonne leçon : ἡμῖν ὧ Ἀθηναῖοι καὶ τὰ); L. VII, ἀλλ' ἀτυχῶν; εἰς τὸ δεσμωτήριον; συνεταιρεῖν; παρέχεσθε θορυβοῦντες ἀεὶ = παρέσχεσθε-θορ-δῆ; ἀκροᾶσθαι; etc.).

De plus, si l'éditeur admet que H surpasse à ce point les autres copies, il devrait toujours adopter la leçon de ce manuscrit, à moins qu'elle ne soit manifestement fautive. Il lui est arrivé cependant de suivre le procédé inverse : notamment L. III, 1, οἱ μὲν...; parfois au contraire, les données de la deuxième famille (= a) étant bonnes, il suit si aveuglément le *Harleianus*, qu'il va jusqu'à transformer arbitrairement les mauvaises leçons de ce manuscrit (cf. L. VI, χαρίνου et L. I, σκείρων).

Quant à l'apparat critique qui semblait devoir être très simple

eu égard au petit nombre de manuscrits utilisés, il est confus et surchargé; le but étant uniquement d'indiquer les leçons des manuscrits utiles pour qu'on puisse au besoin améliorer le texte de l'éditeur, il n'y avait lieu ni d'entasser les conjectures, ni d'appuyer presque toutes les leçons de l'autorité des savants.

Enfin M. Drerup a dans la constitution du texte une tendance assez prononcée à corriger et à s'écarter à la légère de la tradition manuscrite (cf. L. VI, *πρέπων*; L. V, 6, *μνήμη* et insertion de *αί*; L. V, 7, *μηδένα*; L. V, 3, insertion de *ᾶ*; L. IX, *πλείονα* et *μηκίνειν*; L. X, insertion de *διηγῆσομαι*; de même L. X, 1, il faut maintenir *οὐ κύδους*).

R. V. W.

G. COLIN, **Le Culte d'Apollon Pythien à Athènes**. Paris, Fontemoing, 1905. 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage est le résultat d'une longue série d'études épigraphiques dont plusieurs étapes ont été marquées par divers articles publiés dans le *Bull. de Corr. Hellénique*. Les principaux documents dont s'est servi M. Colin sont les inscriptions découvertes ces dernières années à Delphes, centre même du culte d'Apollon Pythien, et qui se trouvent sur les murs du Trésor des Athéniens, l'un des plus intéressants de tous les monuments mis au jour par les fouilles de l'école française d'Athènes. La plus grande partie de ces documents, dont quelques-uns seulement ont été publiés, a rapport à la pythaidé, c'est-à-dire au cortège officiel que les Athéniens à certaines époques envoyaient à Delphes. Après avoir dans son introduction exposé tout ce que nous savons sur le développement du culte d'Apollon Pythien en Attique, M. Colin entame la partie la plus importante de son travail, celle où, mettant en œuvre ses documents pour la plupart inédits, il arrive à des résultats absolument nouveaux.

Il s'agit surtout ici de la théorie athénienne à Delphes vers la fin du II^e siècle avant J.-C., époque à laquelle se rapportent presque tous les documents.

Après avoir groupé les nombreuses listes de pythaiistes, théores, etc., fournies par les inscriptions en quatre pythaidés dont il détermine la date au moins approximative, M. Colin étudie la composition de la pythaidé, ses chefs (magistrats prêtres),

le corps de la pythaïde (pythaïstes et théores), l'escorte (éphèbes et cavaliers) et enfin le rôle des femmes de la pythaïde (canéphores, pyrphoros, etc.). Suivent alors plusieurs chapitres dont les plus marquants sont consacrés aux jeux donnés à l'occasion de la pythaïde, à ce que nous pouvons savoir de la théorie athénienne au premier siècle avant J.-C. et enfin sous l'Empire. Il devient donc possible, grâce à l'intéressant travail de M. Colin, de se faire une idée assez précise du cortège athénien qui se rendait à Delphes et des fêtes qu'il y célébrait. Certes plusieurs points restent encore dans l'ombre, comme le dit M. Colin lui-même, tels que l'itinéraire, la date de la théorie, la différence entre les rôles respectifs des théores et des pythaïstes; néanmoins aucun ouvrage avant celui-ci n'a contribué pour une aussi large part à dissiper, en partie au moins, les ténèbres qui dérobaient à nos yeux ce côté si important du culte d'Apollon chez les Athéniens.

J. HANSENNE.

G. COLIN, **Rome et la Grèce de 200 à 146 av. J.-C.** Paris, A. Fontemoing, 1905. 1 vol. in-8° de 683 pp. (*Bibl. des Écoles franç. d'Athènes et de Rome*, fasc. 94).

Pour Mommsen, toute la politique des Romains vis-à-vis des Grecs est la conséquence d'un inlassable philhellénisme; V. Duruy, au contraire, et plus récemment M. Peter n'y ont vu qu'insatiable ambition dissimulée sous le masque de la sympathie. M. Colin prend position entre ces deux opinions extrêmes, et se rangeant à l'avis de M. Hertzberg, il estime que l'admiration des Romains pour la civilisation grecque s'est puissamment opposée à leurs visées ambitieuses, mais sans les supplanter complètement et avec plus ou moins d'efficacité suivant les époques.

M. Colin distingue trois phases dans la période qu'il étudie. La première, c'est l'époque de la seconde guerre de Macédoine. Avant l'an 200, les conquêtes successives de Rome en dehors de l'Italie avaient paru menaçantes aux populations helléniques. Or voici que Rome, voulant affaiblir la Macédoine, prend comme prétexte de sa lutte contre elle la défense de la liberté grecque, et que, la guerre finie, elle proclame solennellement l'indépendance de la Grèce et évacue son territoire. La politique seule

ne peut expliquer cette conduite : les partisans de la tradition durent s'y opposer vigoureusement, les financiers durent faire tous leurs efforts pour qu'une province nouvelle fût ouverte à leur activité, et les généraux de la république, attentifs au danger, ne manquèrent pas de dénoncer les projets d'Antiochus sur l'Europe, et de réclamer l'occupation des points stratégiques de la Grèce. Comment la politique de Flamininus finit-elle par triompher? Grâce aux progrès du philhellénisme à Rome. Les Romains sont allés en Grèce; ils ont rapporté pour leurs triomphes des œuvres d'art enlevées aux villes de la Grande Grèce et de la Sicile; ils en ont ramené des esclaves à qui ils confièrent l'éducation de leurs enfants; ces esclaves leur ont enseigné le grec, leur ont fait connaître les chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce; ils ont même créé les premières œuvres poétiques latines; la poésie dramatique, la poésie épique sont entièrement grecques; l'histoire s'écrit en grec; l'hellénisme pénètre l'aristocratie et le peuple, l'État lui-même est philhellène.

La seconde phase est marquée par la guerre étolo-syrienne et la troisième guerre de Macédoine. Après la défaite d'Antiochus, Rome change d'attitude vis-à-vis des Grecs; elle ne garde rien de ses conquêtes, mais elle se méfie d'eux, elle prend des précautions, elle met des conditions à son alliance, elle répartit au gré de ses intérêts propres les territoires d'Asie-Mineure, elle affaiblit la Macédoine et témoigne vis-à-vis des Achéens d'une rigueur qui ne fait que croître. Encore une fois ce changement de politique est le contre-coup d'une modification dans l'état des esprits à Rome. Les magistrats ont une tendance à agir en maîtres absolus dans les provinces; la puissance des financiers s'est accrue et l'enthousiasme des philhellènes s'est refroidi; connaissant mieux les Grecs, ils n'ont que du mépris pour leur régime politique, leurs vices et leur abaissement; on commence à redouter l'influence néfaste de leur pernicieux exemple sur les mœurs romaines. Rien d'étonnant dès lors si, victorieuses, les armées de Rome s'abandonnent en pays grec à la violence et aux pillages; les généraux donnent l'exemple de l'abus de pouvoir; à leur suite les financiers s'abattent sur les contrées envahies par les troupes, pour les épuiser; le sénat, plein d'indulgence pour les fonctionnaires coupables, évite le plus longtemps possible de sévir contre eux; et les diplomates ne reculent

devant aucun moyen pour assurer l'empire à leur patrie. Sans doute, ni l'Illyrie, ni la Macédoine, après Pydna, ne sont réduites en provinces romaines : c'est que l'austère protecteur des mœurs, Caton, s'est opposé à cette annexion, dans la crainte d'un débordement nouveau de richesse et de vices. Après Pydna, le philhellénisme n'a rien regagné de son ancienne faveur et le régime de rigueur méthodique, inauguré après l'abaissement d'Antiochus, continue.

Mais voici qu'une troisième phase se dessine : vers 160, Rome se relâche beaucoup de sa sévérité; elle consent à ménager les Achéens et la Macédoine; elle cesse de soutenir aveuglément dans les petits États le parti romain; elle sait être juste et donner tort à ses alliés; elle met fin à la guerre entre Rhodes et la Crète, bien que ce conflit serve admirablement ses intérêts; ses magistrats et le sénat lui-même multiplient envers les Grecs les marques de leur bienveillance. Nouvelle orientation de la politique, nouvelle transformation de l'état des esprits à Rome. La supériorité de la civilisation grecque est, en effet, si grande qu'elle s'impose d'une façon décisive à l'admiration des Romains. Les rapports entre Rome et la Grèce sont devenus plus fréquents; mais surtout l'exemple des Grecs flatte à Rome les mauvaises passions et précipite chez eux la décadence des mœurs : les emprunts faits à la culture grecque sont innombrables, qu'il s'agisse de la vie privée ou de la vie publique, de jeux ou d'éducation, d'art ou de science, de philosophie ou de littérature; on écrit beaucoup en grec, on pense en grec et malgré tous ses efforts, le réactionnaire Caton est débordé.

Deux dernières expéditions furent encore dirigées contre la Macédoine et la Grèce, mais contrairement aux expéditions précédentes elles ne furent pas voulues par Rome. La Macédoine fut réduite en province romaine; la Grèce, elle, ne le fut certainement pas; soumise, elle jouit d'un régime de faveur qui témoigne de la sympathie et de l'admiration qu'elle avait su inspirer à ses vainqueurs.

Tel est en substance l'ouvrage de M. Colin. Le plan en est simple, les divisions claires et les faits innombrables que l'auteur rapporte pour étayer ses affirmations sont classés et groupés avec tout l'ordre, toute la méthode désirables. L'esprit ne s'égare pas dans cette masse de documents, il s'y oriente sans

peine, et le livre de M. Colin ne perd pas en clarté ce qu'il gagne en richesse et en abondance de détails. Le grand intérêt de cette œuvre résulte de ce qu'elle offre de dramatique et de vivant. Nous avons autre chose devant les yeux que des soldats et des diplomates, nous avons des hommes capables d'admiration et de sympathie. Ce sont des hommes aussi que nous découvrons sous l'écorce de ces rudes Romains qui peuplaient le sénat, les assemblées, et formaient l'opinion publique. Ils ne sont pas restés insensibles à l'admirable éclat de la civilisation grecque, et si leur orgueil et leur ambition ont refoulé parfois et étouffé ce sentiment nouveau qui les envahissait, leur philhellénisme finit par reprendre définitivement le dessus. C'est donc un vrai drame, très humain, que le point d'histoire étudié par M. Colin. Il est tout à l'honneur des Romains comme des Grecs. Il proclame l'invincible supériorité de l'intelligence et de la beauté sur l'idéal utilitaire et la force brutale.

M. DELHAXHE.

Die geographischen Bücher (II, 242-VI Schluss) der Naturalis Historia des C. Plinius Secundus, herausgegeben von D. DETLEFSEN. (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie, herausgegeben von W. Sieglin, Heft 9). Berlin, Weidmann, 1904. XVII-282 pp. in-8°. 8 Mark.

L'excellente collection du professeur W. Sieglin, de l'Université de Berlin, est consacrée spécialement à la géographie historique des pays méditerranéens pendant l'antiquité. Comme son titre l'indique, elle comprend non seulement des travaux modernes, mais des éditions de sources. M. Detlefsen, déjà connu par une intéressante étude sur la découverte des pays germaniques du Nord dans l'antiquité (étude publiée dans la même collection), a édité en un seul volume toutes les parties de l'Histoire Naturelle de Plin qui ont trait à la géographie. Il a rendu ainsi un réel service à tous ceux qui s'occupent de géographie historique en général. Cette édition paraît être faite avec grand soin, mais elle ne contient que des notes relatives à la constitution du texte. Elle est dépourvue de toute espèce de notes relatives à l'interprétation. L'auteur n'a même pas pu tenir compte d'un certain nombre de conjectures qui ont

été émises à propos de plusieurs passages, parce qu'il n'était pas à même de consulter quelques-uns des ouvrages ou articles où elles se trouvaient indiquées.

L'édition se termine par un index des noms d'auteurs et un index des noms de lieux. Ce dernier aurait pu contenir également toutes les variantes qui se trouvent dans les manuscrits ou qui ont été proposées par les érudits.

H. VANDER LINDEN.

Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199), *éditée pour la première fois et traduite en français*, par J.-B. CHABOT. Tome II, fascicule 3. Paris, Leroux, 1904. Prix : fr. 12,50.

Ce fascicule termine le tome II de la Chronique de Michel le Syrien. Il renferme la fin du livre X et le livre XI, et expose les événements depuis le commencement du règne de Tibère II (578) jusqu'à la fin de celui de Constantin V Copronyme (775).

Les sources de Michel pour cette période sont Jean d'Asie, dont nous avons, grâce à lui, un résumé de certains chapitres, aujourd'hui perdus, de la troisième partie de l'*Histoire ecclésiastique*; le prêtre Qoura de Batna, un historien inconnu jusqu'ici, qui écrivit à Édesse une chronique en quatorze livres sur le règne de Justin et de Tibère; Jacques d'Édesse, dont il a inséré tout entière la chronique et à propos de laquelle il remarque (p. 483) que Jacques étant mort en 708 et son canon allant jusqu'en 710, il faut supposer ou bien que la date de la mort de Jacques est inexacte, ou bien que son canon a été continué jusqu'en 710 par un de ses disciples; Jean le moine, dit de Litarba, et Ignace de Mélitène, dont les chroniques lui servirent, avec celle de Jacques d'Édesse, à établir le comput des années; enfin et surtout Denys de Tell Mahré.

La Chronique de Denys de Tell Mahré ne nous est pas parvenue. Grâce aux extraits de Michel, nous pouvons maintenant nous en faire une idée approximative. Il résulte de la préface de cette Chronique, reproduite par Michel (p. 357-358), que Denys commença son récit à l'endroit où Qoura de Batna avait arrêté le sien, c'est-à-dire au règne de Maurice. Denys déclare expressément dans sa préface (p. 358) qu'il a fait certains emprunts à Théophile d'Édesse « qui regardait » dit-il « comme

son héritage la haine des Orthodoxes et laissa frauduleusement de côté toutes les histoires dans lesquelles on faisait mémoire de l'un des nôtres ». Parmi les historiens qu'il y énumère encore, figurent Jean d'Asie, Jacques d'Édesse, Jean le Stylite de Litarba, Jean, fils de Samuel, de la contrée occidentale, Théodose, métropolitain d'Édesse, et Daniel, fils de Moïse, du Tour Abdin « auteur de récits qui imitent l'histoire ecclésiastique ». Un extrait de Denys, cité à la p. 477, nous apprend que Daniel, fils de Samuel, du Tour Abdin, était le grand-père maternel de Denys. Ce Daniel, fils de Samuel, auquel Denys reconnaît devoir certains renseignements, est sans doute identique au Daniel, fils de Moïse, de la préface. La filiation aura été altérée dans l'un des deux cas, soit par Michel lui-même soit par l'un ou l'autre des copistes qui ont transcrit sa Chronique.

L'histoire ecclésiastique de cette partie de la Chronique de Michel nous fait connaître en détail le désaccord qui régna pendant un certain temps entre les patriarches d'Antioche et ceux d'Alexandrie; les difficultés que les premiers eurent ensuite avec les Jacobites de la Perse; enfin les querelles et les schismes qui déchiraient sans cesse l'Église monophysite de la Syrie. De nombreux documents officiels, reproduits *in extenso* ou en partie, illustrent le triste tableau de ces dissensions.

L'histoire profane est moins bien représentée. Michel l'expose en général d'après des sources byzantines. On y rencontre toutefois certaines traditions et anecdotes locales qui ne manquent pas d'intérêt. Nous en reproduirons le passage suivant (p. 412-413) qui jette une vive lumière sur les étonnants succès des Musulmans en Syrie. « Héraclius ne permettait pas aux Orthodoxes de se présenter devant lui et n'accueillait pas leurs plaintes au sujet du vol de leurs églises. C'est pourquoi le Dieu des vengeances, qui seul est tout puissant, qui change l'empire des hommes comme il veut, le donne à qui il veut et y élève les plus humbles, voyant la méchanceté des Romains qui, partout où ils dominaient, pillaient cruellement nos églises et nos monastères et nous condamnaient sans pitié, amena de la région du Sud les fils d'Ismaël, pour nous délivrer par eux des mains des Romains. Et si, à la vérité, nous avons subi quelque dommage, parce que les églises catholiques qui nous avaient été enlevées et avaient été données aux Chalcédoniens leur restèrent : attendu que quand les villes se soumirent aux Taiyayê (Arabes), ceux-ci attribuèrent à chaque confession les temples qu'ils

trouvèrent en sa possession, cependant, ce ne fut pas un léger avantage pour nous d'être délivrés de la cruauté des Romains, de leur méchanceté, de leur colère, de leur zèle cruel vis-à-vis de nous, et de nous trouver en repos. »

Les tableaux chronologiques des livres VII-XI, un tableau généalogique des khalifes Omeiyades et une table des matières terminent ce fascicule qui, pour la fidélité de la traduction, est digne des mêmes éloges que les précédents.

M. A. KUGENER.

Mélanges d'histoire littéraire, publiés sous la direction de G. LANSON, par MM. E. FREMINET, H. DUPIN et J. DES COGNETS, Tome XXI de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*. Paris, Alcan, 1906. Prix : 6 fr. 50.

Trois travaux curieux composent ce fascicule. Le premier est un mémoire de M. E. Freminet sur les sources grecques d'un poème de la *Légende des siècles*, le poème des *Trois cents*; le second, de M. H. Dupin, est une étude sur la chronologie des *Contemplations*; le troisième, de M. J. des Cognets une étude sur les manuscrits des *Nouvelles méditations* et des *Harmonies* conservés à la Bibliothèque nationale.

Ces études sont excellentes. Outre les faits nouveaux qu'elles apportent sur la composition et le génie de Hugo et de Lamartine, elles donnent un exemple salulaire, étant de celles qui poussent la critique hors de la phase impressioniste dans la phase scientifique. On commence à comprendre enfin qu'un critique sentimental n'est autre chose qu'un poète plus compliqué, nous donnant le spectacle des impressions que produisent sur lui les âmes et les œuvres littéraires ou artistiques. Le lyrisme d'un Paul de Saint-Victor nous fait connaître Paul de Saint-Victor beaucoup plus qu'Eschyle. Pour sortir de cette impasse, la critique doit se livrer à des études méticuleuses, comme celles que M. Lanson a suggérées à trois disciples d'élite. « Mon rôle de professeur d'Université, tel que je le comprends, dit M. Lanson (p. VI), est de donner aux jeunes gens l'habitude de regarder les textes de près, de faire des examens approfondis, des constatations exactes et des dépouillements complets, pour ne construire ni ne conclure témérairement, comme on a fait si

souvent, sur des faits mal choisis ou trop peu nombreux, sur des impressions hâtives et des préférences personnelles. »

Nous ne pourrions entrer ici dans le détail des trois mémoires, ni dire tout le plaisir que nous a causé cette démonstration exacte et ingénieuse à la fois. Notons seulement, pour renseigner nos lecteurs, quelques-uns des résultats obtenus.

I. — M. Freminet a découvert que le poème des *Trois cents* a été fait d'après la traduction d'Hérodote de Du Ryer. Il a pu comparer le texte imprimé du poème avec le manuscrit, qu'il a obtenu de Paul Meurice. Ainsi armé, il a donné une édition critique, annotée au point de vue des sources. Enfin il fait l'analyse des divers procédés de composition du poète. Ce que V. Hugo a demandé à Hérodote, ce ne sont pas des idées, mais des faits pittoresques et précis, des noms barbares dont il fait sonner les syllabes étranges. Il élague le reste. Il invente d'autres détails de même nature. Il y ajoute des sensations poétiques, des agrandissements, des gestes, des contrastes, des symboles, de façon à obtenir la simplification épique et le recul favorable. Il n'a nullement essayé d'être grec, et il ne l'aurait pu. Le début, sur l'Asie, est un agrandissement du sujet postérieur de trois ans. Le symbole des trois cents coups de fouet devenant les trois cents vengeurs des Thermopyles est une trouvaille qui n'est pas l'idée génératrice de la pièce.

II. — La comparaison entre l'édition *ne varietur* et le manuscrit des *Contemplations* nous révèle que V. Hugo a changé les dates d'un grand nombre de ses pièces. M. Dupin institue un tableau comparatif de ces altérations. Quelle est la vraie date ? En comparant le papier, l'écriture des pièces dont la date est restée sans changement avec ceux des autres pièces ; en comparant les idées et surtout les sentiments des pièces amoureuses ; en dressant des statistiques précises des procédés de versification, déplacement de la césure principale, proportion des différentes coupes du vers et des enjambements ; enfin en étudiant les images et les symboles, les procédés de style, il arrive à déterminer de façon concordante qu'il faut s'en référer à la date du manuscrit. La raison générale de toutes ces modifications est que V. Hugo a voulu ordonner sa vie idéalement pour le lecteur ; supprimer les disparates et les confusions liées à toute existence ; parfois, pour certaines idées, se donner

comme un précurseur, alors qu'il n'était qu'un admirable écho amplificateur des doctrines politiques et littéraires d'autrui.

III. — L'étude des manuscrits de Lamartine conservés à la Bibliothèque nationale a conduit M. des Cognets aux conclusions suivantes. L'idée se présentait à Lamartine tout armée, avec le mouvement et les images lyriques. Il pense par strophes. Son plan n'est jamais fixé par avance sur le papier. Il développe par grands ensembles, peu soucieux de faire un sort à quelque détail curieux, à un vers bien ouvragé. Il ne corrige point par ratures laborieuses, mais par refontes intérieures successives. Il retranche rarement et n'ajoute jamais. Cependant il opère des corrections de mots et de style jusque sur les épreuves. La facilité bien évidente de Lamartine n'a donc pas exclu chez lui le souci de la perfection, du moins dans les *Méditations* et les *Harmonies*.

J. FELLER.

GEORGES BERTRIN, Sainte-Beuve et Chateaubriand, problèmes et polémiques. Paris, Lecoffre, 1906.

Sous ce titre alléchant l'auteur nous représente, augmentés et mis au point, deux articles qui ont paru dans le *Correspondant* en l'année 1900 (10 mars, 10 juillet).

Le premier se rapporte à la fameuse citation de Sainte-Beuve relative au *but* du voyage en Orient de Chateaubriand. On souhaiterait que le but de ce pèlerinage fût entièrement d'édification : or la duchesse de Mouchy attirait l'auteur des *Martyrs* au moins autant que le tombeau du Christ. Sainte-Beuve, dès 1836, citait à ce sujet un passage des *Mémoires d'Outre-tombe* alors inédits, dans lequel l'aveu était formel. Il utilisa depuis cette citation maintes fois en raison de son importance. Or ce passage ne se retrouve point dans les *Mémoires* imprimés de Chateaubriand. M. Bertrin avait signalé cette singulière lacune en 1900 dans sa thèse sur *la Sincérité religieuse de Chateaubriand* (Paris, Lecoffre, 1900). Depuis lors il a retrouvé le fameux passage dans un manuscrit des *Mémoires*; non tout à fait dans les termes où Sainte-Beuve le rapporte, mais le principal y est bien.

Vous croyez peut-être que M. Bertrin, après avoir raconté sa

découverte, va justifier Sainte-Beuve des accusations qu'il avait laissé planer sur lui ? Il n'en sera rien. On examine ici en hors d'œuvre, avant d'annoncer le coup de théâtre de la découverte, comment Sainte-Beuve a eu connaissance des *Mémoires* de Chateaubriand. On a bien dit que le grand critique les avait entendu lire en 1834 dans le salon de M^{me} Récamier ; mais sans doute il serait enfantin de croire que Sainte-Beuve était capable de faire un résumé pour son usage de cette histoire psychologique qui devait l'intéresser prodigieusement, et même de reconstituer à peu près au moyen de ses notes tel passage qui était pour lui une révélation. Il faut donc chercher autre chose. On examine délibérément si Sainte-Beuve n'est point parvenu à « voler le feuillet » (excusez l'élégance du soupçon), ou s'il n'a pas recouru à la trahison d'un secrétaire. On ne conclut rien de ces hypothèses répugnantes, mais on cite, à côté, des anecdotes pour montrer que Sainte-Beuve en était bien capable. Quant à supposer simplement que le manuscrit a été prêté à Sainte-Beuve, non ! On fait justice de cette hypothèse : le manuscrit était bien trop encombrant ! Puis Chateaubriand n'avait aucune raison d'honorer le critique d'une si extraordinaire faveur ! Ainsi toute l'argumentation de M. Bertrin dépend de l'effroi qu'il ressent d'un poids de trois mille pages et de cette certitude que Chateaubriand n'estimait pas Sainte-Beuve plus que M. Bertrin ne l'estime ! Et dire que la page se retrouve et que tout ce déballage de suppositions incongrues ou naïves ne sert en somme qu'à faire éclater la sincérité de Sainte-Beuve !

Il y a des nuances, des complexités, des circonstances qui échapperont toujours au jugement de certaines natures. La sincérité de Chateaubriand et celle de Sainte-Beuve sont des composés d'essences variées pour la mesure desquels le système logique et le zèle pieux de M. Bertrin sont des instruments insuffisants. Jusqu'ici donc la question reste ouverte. Elle présente diverses faces. Est-ce que Chateaubriand n'a pas opéré dans son œuvre après 1834 des remaniements littéraires ? N'a-t-il pu dans le passage en question opérer quelques suppressions destinées à embrumer le motif d'amour qui était une des causes de son pèlerinage en Orient ? Sainte-Beuve aurait-il eu l'audace, en 1836, douze ans avant la mort de Chateaubriand, de publier un passage des mémoires non authentique ? Pourquoi Chateau-

briand n'aurait-il point réclamé contre une falsification de sa pensée?

M. Bertrin sera-t-il plus heureux contre M. Bédier que contre Sainte-Beuve? M. Bédier n'a jamais prétendu que le voyage en Amérique de Chateaubriand fût une fiction, comme l'annonce le titre du second article, mais simplement que l'on s'exagérerait l'étendue de ce voyage en lisant la relation du voyageur, qu'il y avait beaucoup de descriptions de source livresque dans son livre, qu'il donnait l'illusion d'avoir visité des lieux qu'il n'a point vus. Or il ressort, de la défense même entreprise par M. Bertrin, que Chateaubriand était un voyageur expéditif: il passe à peine trois ou quatre heures dans un endroit où le public imagine qu'il a campé des semaines pour savourer le charme des solitudes et l'immensité du spectacle, et que les traits les plus circonstanciés de ses descriptions sont de la documentation d'auteur. M. Bédier n'avait rien voulu prouver d'autre.

Supposez donc un lecteur peu averti de ces disputes lisant le livre de M. Bertrin. Qui sort à ses yeux le plus maltraité de cette double polémique? C'est Chateaubriand. Car, les deux fois M. Bertrin est obligé de plaider coupable et se rattrape sur l'adversaire par des procédés d'avocat.

J. FELLER.

Lentebloemen, lectures néerlandaises, par J. MELON. Tournai, Decallonne, 1905. VIII-344 pp. in-8° avec illustrations.

M. Melon est un adhérent convaincu et un propagateur infatigable de la méthode directe. Nous avons déjà fait ici un compte rendu de son cours de néerlandais, et nous n'avions que du bien à en dire. Les partisans de cette méthode y trouvent tout ce qu'il leur faut et les autres peuvent également en tirer profit.

Nous devons en dire autant de son livre de lecture. Dans une conférence à un congrès de l'enseignement moyen à Bonne-Espérance en septembre 1905, l'auteur a esquissé les *Conditions que doit réaliser un livre de lecture destiné à l'enseignement du néerlandais en Wallonie pendant le 2^e et la 3^e période.*¹ Les

¹ C'est sous ce titre que la conférence a paru chez Casterman à Tournai.

Lentebloemen réalisent parfaitement le programme que l'auteur a esquissé dans cette conférence pour la 2^e période. Le choix est heureux et abondant. L'exécution typographique est excellente et les dessins au trait qui illustrent le livre, sont bons, excepté toutefois les portraits et certaines vues de monuments.

J. VERCOLLIE.

CH. MOELLER, **Histoire du Moyen Age depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à la fin de l'époque franque.** Livraisons 2 et 3 (pages 257-830). Louvain, Peeters; Paris, Fontemoing, 1904-1905. In-8°.

Ces deux livraisons par lesquelles s'achève le grand manuel de M. Moeller, méritent les mêmes éloges que celle qui les a précédées (*Voy. Revue*, 1898, p. 444). Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit jadis de la méthode de ce livre, composé par un maître excellent, dans le but non seulement de fournir aux étudiants un tableau d'ensemble de la période la plus importante de l'histoire du moyen âge, mais encore de leur donner un guide pour leurs lectures. L'auteur s'attache surtout, comme il le devait dans une œuvre telle que celle-ci, à l'exposé des événements politiques, mais sans négliger toutefois, au moins pour le royaume franc, de faire connaître les principaux rouages de l'État. Il a passé plus rapidement sur les phénomènes économiques et sociaux ainsi que sur les institutions qui ne se rattachent point directement au pouvoir central, comme par exemple l'immunité. L'indication des sources et des ouvrages principaux mise en tête de chaque chapitre a été soigneusement choisie et rendra de précieux services. Le style est d'une élégance sobre et d'une clarté parfaite dans sa concision ¹.

H. P.

¹ P. 260. On est un peu étonné de trouver la compilation au moins médiocre de Daris citée à la bibliographie. — P. 358. Il fallait citer Heck, *Altfrisische Gerichtsverfassung* (1894) dont les recherches ont tant contribué à faire naître les discussions actuelles sur les divers groupes juridiques chez les Germains. — P. 524. Pourquoi écrire Désidère au lieu de Didier, à propos du roi des Lombards, si l'on appelle Étienne et non Stéphane le pape contemporain ? — P. 560. Ajouter : Kleinclausz, *L'Empire Carolingien* (1902), et H. Lilienfein, *Die Anschauungen von Staat und*

LÉON LALLEMAND, **Histoire de la Charité**. T. III : *Le Moyen Age (du X^e au XVI^e siècle)*. Paris, Picard, 1906. 375 pages.

L'auteur a voulu tenter une étude d'ensemble de la charité depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Les deux premiers volumes sont consacrés l'un à l'antiquité, l'autre aux neuf premiers siècles de l'ère chrétienne. Les quatrième et cinquième doivent comprendre régulièrement les temps modernes et le mouvement charitable durant le XIX^e siècle. Le troisième volume, dont nous avons à parler ici, s'occupe exclusivement du moyen âge. Il débute par la description sommaire de l'état social sans cesse troublé par les guerres, les pestes et les famines. Un tel état réclame des remèdes, que la charité s'empresse de fournir sous forme de subsides en argent, de prestations alimentaires, de fondations d'hôpitaux, maisons-Dieu, léproseries, asiles, etc. L'auteur étudie cette action bienfaisante dans trois parties distinctes de son livre : tout d'abord, il signale les fondations hospitalières, décrit leur organisation, et indique les différents ordres religieux institués pour veiller au soulagement des misères humaines ; ensuite, il s'occupe des léproseries ; enfin il donne une série d'indications relatives à la charité privée, exercée en dehors de toute assistance hospitalière proprement dite par les particuliers, les confréries et les monts de piété. Tout cela nous fait un ensemble fort intéressant, bourré de mille faits particuliers dans lesquels l'historien glanera avec succès. Nous nous demandons toutefois si l'auteur n'a pas exagéré son souci du détail et s'il n'aurait pas mieux valu dégager les idées générales qui gisaient au fond des matériaux amoncelés plutôt que de nous communiquer ces matériaux eux-mêmes, divisés il est vrai en catégories mais trop souvent reliés les uns aux autres sous forme de simple énumération. Il est certain par exemple qu'une étude approfondie du

Kirche im Reich der Karolinger (1902). — P. 597. La théorie de Boretius sur les capitulaires, à laquelle se rallie M. M., a été combattue par M. Seeliger, *Volksrecht und Koenigsrecht*, dans l'*Historische Vierteljahrsschrift*, 1899. — P. 616. Pour la culture littéraire de l'époque franque, citer désormais : M. Roger, *L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin* (Voy. *Revue*, 1905, p. 279). — P. 631. Lire : Éginhard, *Translatio sanctorum Marcellini et Petri*.

milieu urbain aurait pu amener l'auteur à nous présenter un tableau beaucoup plus parfait du mouvement charitable dans les villes du moyen âge. Il consacre à peine quelques pages à l'action corporative, qui pourtant fut considérable, et il ne nous dit rien des sociétés de secours mutuels, qui naquirent dès la seconde moitié du XIV^e siècle et surtout au XV^e. Nous avouons que l'entreprise tentée par M. Lallemand était particulièrement difficile, et que, dans l'état actuel de nos connaissances, il était impossible de pouvoir donner des idées générales précises sur l'organisation de la bienfaisance au moyen âge; de là provient, sans nul doute, l'obligation dans laquelle se trouvait l'auteur de s'en tenir à une description purement extérieure des institutions charitables qu'il avait entrepris d'étudier.

G. D. M.

OTTO CARTELLIERI, Peter von Aragon und die Sizilianische Vesper. Heidelberg, C. Winter, 1904. xii-261 pages in-8° (*Heidelberger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, 7^{es} Heft).

La légende qui s'est formée autour des Vêpres siciliennes et de Jean de Procida a été définitivement détruite par les belles recherches d'Amari, et l'auteur de l'excellent travail dont nous venons de transcrire le titre ne s'est pas proposé de recommencer une besogne bien faite. C'est le rôle joué par Pierre d'Aragon dans les événements de Sicile — rôle jusqu'aujourd'hui insuffisamment connu — qu'il s'est donné pour tâche de décrire. Et le sujet, sans doute, valait la peine d'être abordé, si l'on songe que c'est grâce à l'intervention de Pierre que la Sicile échappa pour toujours à Charles d'Anjou et que cette catastrophe empêcha, au moment même où il semblait sur le point de se réaliser, l'établissement de la prépondérance française dans tout le midi de l'Europe.

La partie la plus neuve de l'ouvrage nous a paru consister dans les premiers chapitres, où M. Cartellieri expose avec autant de science que de finesse la politique de Pierre depuis son mariage avec Constance, fille de Manfred, ses relations avec la France, la Castille, la papauté, ses rapports avec les réfugiés siciliens, etc. Les projets ambitieux de Charles d'Anjou, son alliance avec la curie, son gouvernement en Italie sont mieux

connus, mais l'auteur a eu le mérite de les exposer à nouveau d'une manière personnelle et avec une clarté et une sobriété nerveuse tout à fait remarquables. Pierre d'Aragon reparait à la fin de l'ouvrage, quand l'insurrection de Palerme lui a fourni une occasion d'intervenir dans l'île plus tôt qu'il ne s'y attendait.

M. Cartellieri s'est efforcé de pénétrer la personnalité de son héros, et, autant qu'il est possible au moyen des ressources généralement si insuffisantes de l'historiographie médiévale, d'en tracer un portrait vivant. Tout en rendant justice à l'ingéniosité et au sens psychologique très subtil dont il fait preuve, on trouvera peut-être, qu'il a cédé çà et là à la tentation de tout expliquer, et qu'il nous fait paraître Pierre d'Aragon sous un aspect un peu trop flatteur. La conduite de celui-ci à l'égard de son frère, qu'il fit noyer en 1275, ne permet guère de placer la douceur parmi ses vertus. Et nous ne sommes pas bien sûr que sa perspicacité politique ne soit parfois, tout simplement, celle de son historien.

H. P.

Les sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845, par le comte HENRY DE CASTRIES. Première série : *Dynastie Saadienne, 1530-1660 (Archives et Bibliothèques de France, t. I)*. Paris, Ernest Leroux, 1905. Grand in-8° de (4), xi et 372 pages.

L'auteur de l'œuvre monumentale dont nous venons de transcrire le titre avait d'abord formé le projet d'écrire l'histoire du Maroc; mais, en mettant la main à l'œuvre, il n'a pas tardé à s'apercevoir que les travaux publiés jusqu'à ce jour ne méritent guère confiance. Il comprit donc qu'il fallait avant tout réunir des documents plus sûrs et, avec un désintéressement et un courage dont le monde savant ne saurait trop lui savoir gré, il se mit à explorer les archives et les chancelleries de la France, de l'Angleterre et des Pays-Bas. Soutenu par le *Comité du Maroc* et par l'*Union coloniale française*, il a entrepris la publication de ces documents, pour laquelle il faudra vingt-quatre volumes de cinq à six cents pages chacun. C'est la première partie du premier volume que nous avons sous les yeux.

Les *Sources inédites* qu'on nous promet comprendront, outre les pièces (traités, contrats, mémoires, etc.) qui reposent aux

archives, des plaquettes rares et même des documents déjà publiés, mais qui n'ont pas été édités avec tout le soin et l'exactitude qu'on est en droit d'exiger. Afin de ne pas retarder indéfiniment la publication, l'auteur a réparti les documents en trois séries, embrassant trois périodes de l'histoire moderne du Maroc (dynastie saadienne, 1530-1660; dynastie filalienne ou siècle de Moulay Ismaïl, 1660-1757; dynastie filalienne, 1757-1845). Dans chaque série, les documents ont été groupés en volumes suivant les pays qui les ont fournis et, dans chaque volume, suivant l'ordre chronologique. On ne peut qu'approuver M. de Castries d'avoir adopté cette marche, qui lui a permis de commencer immédiatement sa publication; quatre index, qui seront rédigés ultérieurement, permettront au lecteur de s'orienter sans peine : ils donneront les noms de personnes, les noms de lieux, les matières (esclaves, commerce, sucre, etc.) et la bibliographie détaillée des ouvrages cités. Tous les documents sont publiés *in extenso* dans leur langue originale; les pièces arabes et néerlandaises sont données en texte et en traduction. Chaque document est précédé d'un sommaire très exact, qui facilitera beaucoup les recherches et accompagné de toutes les mentions accessoires qu'il porte et qui permettent d'en reconnaître la provenance et la nature.

Nul doute que M. de Castries ne mène à bonne fin cette œuvre colossale; son nom seul est un garant suffisant. On sait, en effet, que, officier distingué (affaire de Chott Tigri), il a été détaché plusieurs années aux affaires indigènes de l'Algérie et qu'il a fait ses preuves comme arabisant et comme savant ¹. Son livre sur l'islamisme a fait sensation parce que, avec une rare indépendance de jugement et une incontestable compétence, il y a combattu les absurdes préjugés que nous a légués le moyen âge ².

¹ Les gnomes de Sidi Abder Rahman. — Notes sur Figuig. — Notice sur la région de l'Oued-Draâ. — Une apologie de l'Islam par un sultan du Maroc (*Revue de l'Histoire des Religions*, t. 47).

² *L'Islam. Impressions et études*. Paris. A. Colin et C^{ie}, 1 vol. in-18 de 355 p., 1896. Aux neuf comptes rendus qu'énumère l'*Orientalische Bibliographie*, XI, 138, 272, 278 et XII, 133, il faut ajouter : Blochet, *Moyen Age*, XI, 143-145; Le Chatelier, *Revue générale des Sciences pures et appliquées*, VII, 190; *Revue bibliog. belge*, 1896, 366; Général du Barail, *Gaulois* du 4 juillet 1896.

Le présent travail n'aura pas moins de succès; car c'est un instrument de travail de premier ordre grâce au soin extrême avec lequel les pièces les plus rares ont été recherchées en tant de pays, au scrupule et à la correction avec lesquels elles sont reproduites et à la rare érudition qui a permis à l'auteur d'annoter tous ces textes et d'en élucider toutes les difficultés. Aussi des juges très compétents en ont-ils fait un très vif éloge, auquel nous souscrivons bien volontiers ¹.

Comme l'a fort bien dit M. Lorin, « le passé du Maroc va devenir le thème facile de nombreuses études; la mine est ouverte, les chercheurs peuvent se présenter. » Ainsi, déjà, M. Gaudefroy-Demombynes, dans l'article cité tantôt, a tiré un excellent parti des documents publiés pour élucider plus d'un point de l'histoire du Maroc. Et la veine n'est pas épuisée. Nous recommandons aux chercheurs les pièces relatives aux Morisques. Il y aurait beaucoup d'autres faits curieux à signaler. A la page 315, l'auteur nous dit que « c'est une obligation pour les souverains musulmans, exposés à tous les complots de palais, par suite de l'absence de loi successorale et du grand nombre de prétendants, de ne pas confier à une troupe indigène la garde de leur personne. Les Almoravides, les Almohades et les Mérinides eurent à leur service des milices chrétiennes. Mas-Latrie, *Rel. et Com.*, pp. 227 et ss. Les Chérifs Saadiens cherchèrent également à recruter, tant pour leur garde que pour leur armée, des troupes chrétiennes, dont ils appréciaient la discipline et la solidité. » On voit que l'histoire se répète : quand l'empereur Frédéric II eut à lutter contre le pape, il transporta 20,000 Sarasins de la Sicile à Lucera dans la Capitanate, certain que les excommunications de l'Église n'ébranleraient pas leur fidélité. — P. 19, l'auteur nous dit que le sort commun de tous les ambassadeurs envoyés auprès des sultans du Maroc était d'attendre indéfiniment leur audience de congé. Comme exemple, on aurait pu citer la *Relation de l'empire de Maroc*, par Pidou de St Olon, 1695; ajoutons que la première audience était aussi accompagnée de longs retards et que c'est là le

¹ Gaudefroy-Demombynes, *Journal asiatique*, 1905, 2, 560-568; H. Lorin, *Journal des Savants*, 1905, 667-668; *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1905, couverture; *Le Temps* du 21 mars 1905.

système de tout l'Orient : voir Pidou de S^t Olon, p. 19; Chauvin et Roersch, *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard*, p. 41; Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, 1845, I, pp. 79 et 107; surtout Ibn Khordâdbeh, *Bibl. geog. arabicorum de de Goeje*, VI, pp. 134-135. — P. 371. On constate qu'on ne sait pas au juste quelles sont les fonctions du *facteur* et on ajoute qu'il semble difficile d'admettre que le roi Henri III ait institué une charge de facteur officiel de France au Maroc. Il y a lieu de croire que dans les documents que M. de Castries publiera ultérieurement, il se trouvera quelque pièce qui jettera du jour sur cette question intéressante. Tout ce que nous pouvons dire à ce sujet, c'est que le Portugal entretenait aussi au Maroc des fonctionnaires portant le nom de *factor* (voir *Nicolai Clenardi epistolarum libri duo*, édit. de 1566, p. 207; édit. de 1606, p. 243). — Pour les mots portugais ou espagnols dérivés de l'arabe, il serait intéressant, semble-t-il, de toujours citer, outre Eguilaz, le *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par Dozy et Engelmann. — P. iv. L'auteur dit avec raison que sa publication fera connaître bien des agents diplomatiques jusqu'à présent ignorés et qui mériteraient plus de gloire. Cela est parfaitement exact et il y a eu en France certaines familles consulaires (p. ex., les Guys), dont il ne serait que juste de faire connaître les grands services. Parmi ceux qu'on cite ici, se trouve Mathieu de Lesseps; nous nous permettons de croire que cet homme de bien, ce diplomate extraordinaire, n'est pas une figure secondaire. Il n'est d'ailleurs pas inconnu; sans parler d'une notice insignifiante que lui a consacrée la *Biographie nouvelle des contemporains* (source de celle de Hoefer-Didot), XI, p. 418 et où le nom liégeois de Grivegnée se trouve défiguré en Grivigni, nous avons deux documents de valeur : la notice de Dezos de la Roquette dans la *Biographie Michaud*, qui signale plusieurs mémoires intéressants conservés au Département des affaires étrangères, et un chapitre assez détaillé de l'ouvrage de Bridier, *Une famille française, les de Lesseps*, Paris, 1900, pp. 150-208.

Quant à la transcription des noms arabes, nous ne pouvons approuver celle qui est adoptée ici. Elle est contraire à tous les principes admis en pareille matière et il ne nous semble pas

qu'il soit impossible d'emprunter aux pratiques maintenant généralement suivies un système très simple où chaque consonne arabe serait représentée par une seule lettre, toujours la même et où aucune lettre ne servirait pour rendre plus d'une consonne.

Par contre, nous ne pouvons que nous associer aux critiques que l'auteur adresse aux bibliographes dans sa préface. Aussi longtemps que les bibliographes ne s'efforceront pas de voir les livres qu'ils sont censés décrire, qu'ils ne feront pas l'examen critique de toutes les éditions et de toutes les traductions des œuvres qu'ils passent en revue, aussi longtemps qu'ils dédaigneront de rechercher, pour chaque livre, les comptes rendus qu'on en a faits et qui sont parfois plus importants que le livre lui-même (le tout dans la mesure du possible), ils feront œuvre vaine, ou, pour être équitable, besogne simplement préparatoire. Cela est d'autant plus regrettable que, seule, la bibliographie peut nous faire connaître des sources précieuses, qui, sans elle, resteraient ignorées; tels sont, par exemple ici, les ouvrages dont les auteurs ont séjourné au Maroc et sont ainsi des témoins oculaires : citons de Chénier, auteur des *Recherches historiques sur les Maures*; Mouette, auteur de *l'Histoire des conquêtes de Mouley Archy* (1683; trad. anglaise, 1710), qui a été onze ans prisonnier au Maroc, etc.

VICTOR CHAUVIN.

Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813), publiée pour la *Société d'Histoire contemporaine*, par M. GEOFFROY DE GRANDMAISON. Tome I (avril 1808-janvier 1809). — Paris, Picard, 1905. 1 vol. in-8°, 456 pp. avec portrait. 8 fr.

Le lecteur, désireux d'apprendre de quelle manière Napoléon I^{er} a voulu perpétrer ses projets contre l'indépendance de l'Espagne et à qui n'auraient pas suffi les milliers de documents fournis par les Archives Nationales, par celles du Ministère de la guerre, par l'immense correspondance de l'Empereur et par les multiples travaux contemporains et modernes, trouvera dans la *Correspondance du comte de La Forest* de quoi compléter utilement ses informations. Car c'est une « source » de plus

que l'active *Société d'Histoire contemporaine*, par l'office de M. Geoffroy de Grandmaison, érudit désigné pour cette tâche par ses études antérieures, a voulu mettre à la disposition des « curieux de l'histoire, des délicats de la diplomatie ».

Le personnage, dont les dépêches et les bulletins ont paru mériter une publication intégrale, n'a peut-être pas été un de ces hommes dont l'histoire enregistre précieusement le nom : il fait simplement partie du groupe des ambassadeurs de carrière, fonctionnaires de second ou de troisième plan, qui, nombreux à cette époque, se contentaient de remplir ponctuellement les vues de leur maître et de servir fidèlement les intérêts momentanés de leur patrie.

Mais ces hommes ont assisté ou participé à des événements extraordinaires dans la vie des peuples; ils ont vécu dans des années mémorables entre toutes, à côté d'un héros qui captive, quoi qu'on en dise, l'imagination, et tout cela fait qu'il s'attache toujours un vif intérêt à leur action, quelque limitée qu'en ait été souvent la sphère.

C'est le cas, au premier chef, pour le comte de La Forest qui fut chargé de l'ambassade d'Espagne depuis le jour où Napoléon extorqua, pour ainsi dire, leurs couronnes et leurs droits à Charles IV et à son fils, le futur Ferdinand VII, provoquant ainsi une insurrection nationale et un appel des insurgés à l'Angleterre. On sait que la politique de l'Empereur dans la Péninsule fut la cause première de la ruine du système du blocus continental. C'est en Espagne que le maître de la France subit l'échec qui l'humilia le plus : la capitulation de Baylen; c'est là qu'il ressentit les premiers effets désastreux d'une politique violente et cyniquement ambitieuse; c'est grâce à la résistance indomptable d'une nation qu'il avait voulu violenter, que l'Europe monarchique se rendit compte que son terrible ennemi n'était plus invincible.

La guerre d'Espagne occupe donc une place prépondérante dans l'histoire des premières années du XIX^e siècle, et ce n'est pas sans raison que l'on a songé à publier de nouveaux documents, de caractère officiel, sur l'occupation française en Espagne.

Les dépêches du comte de La Forest adressées à Champagny, puis à Maret, duc de Bassano, ministres des relations extérieures, s'étendent exactement du 22 avril 1808 au 2 mai 1813, et elles comprennent près de 900 numéros. Elles ont été puisées intégralement au dépôt des Affaires Étrangères à Paris.

Voici les principaux événements qui forment comme un cadre aux premiers rapports (vol. I) de l'ambassadeur : abdication forcée de Charles IV et de son fils, premiers soulèvements dans les provinces de la péninsule et à Madrid, débarquement des Anglais en Portugal, nomination de Joseph en qualité de roi d'Espagne, capitulations de Baylen et de Cintra, retraite de Joseph à Vittoria, organisation d'une Junte nationale par les insurgés, arrivée de Napoléon, succès des armées françaises, réinstallation de Joseph à Madrid, premiers essais d'organisation de son gouvernement, départ de l'Empereur, rappelé à Paris par la menace d'une défection de l'Autriche. (17 janvier 1809).

Chose à remarquer, ces importants faits de guerre ne sont fort souvent relatés par La Forest que d'une façon absolument sommaire et l'on aurait peine, à lire les dépêches, à se rendre compte de leurs conséquences. De même, si la correspondance diplomatique d'Espagne fourmille de détails sur les opérations des armées françaises et insurrectionnelles, les renseignements que le Ministère recevait par cette source étaient maintes fois ou incomplets ou inexacts. Cela tient à ce que le Roi (Joseph) et le diplomate, à Madrid comme dans leur retraite à Vittoria, étaient eux-mêmes fort peu au courant de ce qui se passait à quelques lieues de leurs résidences, tant l'état d'insurrection, ouverte ou cachée, rendait les communications malaisées.

Là où l'intérêt de la correspondance se relève, où l'information est plus sûre et plus neuve, c'est quand il s'agit pour La Forest de jouer plus le rôle d'un ministre espagnol que d'un ambassadeur français, c'est-à-dire quand il est chargé d'une enquête sur l'administration du royaume, de la réorganisation des finances de Madrid, de la présidence d'une commission de séquestre, de la recherche des diamants de la Couronne. C'est surtout quand il note dans ses dépêches en général et dans ses Bulletins en particulier, de décembre 1808 et janvier 1809, l'état des esprits à Madrid au lendemain du retour de Joseph, pendant et après le séjour de Napoléon. A lire ces rapports, froids, sans cachet littéraire aucun, mais clairs, consciencieux et abondants, combien l'on sent la folie de cette expédition d'Espagne, comme l'on comprend que tout était inconciliable entre Français et Espagnols, et que ce qui est arrivé devait fatalement arriver !

L'introduction, mise en tête du volume que nous signalons

ici ¹, laisse prévoir une suite plus intéressante encore, en raison des événements qui auront à se dérouler après le départ précipité de l'Empereur. Cette publication sera donc à suivre avec attention.

Elle est éditée avec grand soin et les notes, nombreuses, abondent en précieux renseignements biographiques, ainsi qu'en utiles références de toute nature.

Nous ne ferons qu'un reproche à l'éditeur. C'est que, contrairement à l'usage qui se généralise de plus en plus en matière de publication de correspondances, il ait négligé de faire précéder ou de faire suivre dans une table de matières les dépêches et bulletins d'un court résumé analytique. Pouvons-nous espérer que dans le volume qui suivra cette lacune sera comblée ?

F. MAGNETTE.

G. KURTH, **Manuel d'histoire de Belgique**. 2^e édition (oct. 1905), revue et corrigée. Namur, Lambert-De Roisin, 1 vol. in-12, 190 pages, 72 grav., 11 cartes et plans. Broché : 1 fr.

La première édition de ce petit livre, analysée ici (cf. 1904, 1^e livr., pp. 37-41), a été épuisée en quelques mois. Cet exceptionnel succès aurait pu dispenser M. G. K. d'en revoir le texte avant de le présenter à nouveau au monde enseignant. Mais, par une revision « profonde et sévère », l'auteur a voulu renforcer encore les qualités didactiques de ce *manuel* scolaire. Plusieurs chapitres ont été remaniés (les étapes des agrandissements territoriaux de la Maison de Bourgogne, page 93 ; la fièvre des accroissements tentés par Charles le Téméraire, p. 101) ; de-ci de-là une date utile a été ajoutée, ou un texte commenté sur nouveaux frais (la *Cokerulle* d'Ypres en 1281, p. 74 ; le *Mal S. Martin*, p. 74 ; les *Copères*, p. 90). Plusieurs clichés ou dessins documentaires ont été intercalés dans le texte (un *goedendag*, p. 75 ; un portrait de Charles-Quint en 1548, d'après le Titien, p. 111 ; un autre, du duc d'Albe en 1568, d'après Jonghelinck, p. 118 ; l'ancienne cathédrale de S. Lambert à Liège, p. 163 ; un plan de la bataille de Courtrai en 1302, p. 71, de la prise de Schouwen par les Espagnols de Requesens, p. 121). Le nombre

¹ Cette introduction forme la matière d'un article paru dans le *Correspondant*, n° du 25 décembre 1905, p. 1165-1187.

des cartes coloriées, très avenantes et très claires, a été augmenté (cf. celles des duchés de Lothier et Lorraine, p. 40; des domaines bourguignons sous le Téméraire, p. 100; des divers États de Charles-Quint, p. 114); en appendice figure la liste de nos souverains et princes féodaux, suivie de la généalogie de notre Famille Royale. L'innovation qui doit être la plus appréciée des maîtres et qui achèvera d'assurer à ce manuel d'histoire nationale les effets les plus bienfaisants dans les milieux scolaires, consiste dans l'intercalation, à la fin de la plupart des 29 chapitres de l'ouvrage, de quelques lignes intitulées *Rectifications historiques*. Clouant au pilori et une à une les vieilles erreurs et hérésies dont la génération présente subit encore la contagion obstinée, M. G. K. procède à leur exécution énergique et sommaire, depuis la tradition de nos dolmens (autels druidiques?) jusqu'à la légende de la lâcheté (?) des Belges de l'armée anglaise à Waterloo et à l'opinion erronée qui prétend attribuer au congrès de Berlin de 1885 la création (?) de l'État indépendant du Congo. Plus directement et plus sûrement que par sa brochure récente : *Qu'est-ce que le moyen âge?* (Paris, Bloud et Cie. Prix : 60 centimes), M. G. K. vient de livrer un bon combat contre l'ignorantisme et la routine dans notre enseignement historique, aux degrés inférieur et moyen.

EM. DONY.

GODEFROID KURTH, **Notger de Liège et la civilisation au X^e siècle**. Paris, Picard; Bruxelles, Schepens; Liège, Demarteau. 2 vol. de xxi-391 et de 87 pages in-8°.

Consacrer un gros livre de quatre cents pages à un évêque du X^e siècle, est sans doute chose rare. Mais ce qui passera à bon droit pour tout à fait extraordinaire, c'est que la lecture de ce gros livre bourré d'érudition, non seulement ne soit pas ennuyeuse, mais au contraire retienne jusqu'au bout l'attention et l'intérêt. Et je veux bien qu'il le faille attribuer en partie à l'importance du sujet. Mais il en faut faire honneur surtout au talent de l'écrivain. Ceux qui ne connaissent pas M. Kurth l'accuseront de s'être laissé aller à un accès de coquetterie littéraire en parlant dans sa préface de « la sécheresse inévitable de son exposé. » S'il se trompe en cela, il a mille fois raison d'autre part d'affirmer qu'il s'est imposé une tâche malaisée.

C'est aux sources de l'histoire de Notger, en effet, que l'on pourrait appliquer exactement le mot de sécheresse. Quelques diplômes, un maigre paragraphe d'Anselme, trois ou quatre mentions ou allusions dans des écrits contemporains, voilà à quoi se réduisent les renseignements les plus sûrs que l'on possède sur le grand évêque. Ajoutez y une biographie (*Vita Notgeri*) écrite une soixantaine d'années après sa mort et que M. Kurth a retrouvée dans la chronique de Gilles d'Orval, et vous aurez à peu près toute l'historiographie notgérienne. Là-dessus s'est étendue naturellement la végétation parasite des élucubrations de Jean d'Outremeuse. En somme, on possède sur Notger beaucoup plus de légendes que de renseignements exacts. Je dirais volontiers, si ce n'était pas faire trop d'honneur à ce bon Jean d'Outremeuse, que M. Kurth s'est trouvé, dans son nouveau sujet en présence d'une « histoire poétique » sous laquelle il avait à retrouver l'histoire réelle.

Pour un critique aussi avisé, le départ entre la fiction et la vérité n'était point difficile à faire. La légende notgérienne, en effet, ne s'est point infiltrée dans les sources. Comme je le disais tout à l'heure, elle les recouvre simplement. Elle encombre le terrain à la manière des ronces et elle se laisse arracher sans trop de peines. Mais quand elle a disparu, elle nous laisse face à face avec des ruines ou, si l'on veut, avec des fragments d'histoire. Pour reconstituer, avec les maigres ressources dont on dispose, la physionomie et l'œuvre de Notger, il fallait autant de prudente critique que d'imagination, et c'est en employant l'une et l'autre avec un égal bonheur, que M. Kurth a pu composer le beau livre dont il vient d'enrichir l'historiographie liégeoise.

Comme l'indique le titre qu'il a choisi, il ne s'est point contenté d'écrire les annales du règne de Notger. Le rôle civilisateur joué par le grand évêque en Lotharingie ne pouvait être bien compris sans un tableau d'ensemble du mouvement politique, social et intellectuel, auquel il a donné une si vive impulsion. M. Kurth a été amené ainsi à diviser son travail en deux parties. Dans la première, qui en renferme les sept premiers chapitres, Notger est étudié surtout comme feudataire impérial, comme conseiller d'Otton II, d'Otton III et de Henri II. La formation de la principauté de Liège, les grands travaux de défense, les fondations pieuses entreprises dans la cité et dans les villes épiscopales, l'organisation publique de la principauté,

l'organisation du diocèse, l'instruction publique, le mouvement artistique constituent le sujet de la seconde. Ici, l'historien procède le plus souvent par tableaux d'ensemble. C'est une véritable histoire de la vie de la région liégeoise au X^e siècle qu'il nous décrit, mais en plaçant au centre de chacun de ses chapitres la grande figure de son héros, s'élevant en pleine lumière sur le fond de la toile.

Tel est le plan général de l'ouvrage et il suffit d'en avoir marqué les grandes lignes. Le nom de M. Kurth est un sûr garant de la valeur de l'exécution. Il est naturellement impossible de relever, dans les limites d'un compte rendu, toutes les découvertes de détail, toutes les rectifications, toutes les vues neuves et ingénieuses qui fourmillent dans les cadres que l'écrivain s'est tracé. Elles sont tellement abondantes qu'elles n'ont pu toutes prendre place dans le volume. Elles ont débordé en partie dans un tome II comprenant sept appendices : 1^o Les trois biographies de Notger; 2^o La *Vita Notgeri episcopi Leodiensis* (nouvelle édition du texte); 3^o L'enceinte notgérienne de Liège; 4^o La cathédrale notgérienne de Liège; 5^o Possédons-nous les restes de Notger? (réponse négative); 6^o Saint Bernard de Hildesheim ne doit-il rien à l'art mosan? 7^o Catalogue des actes de Notger (55 numéros du 17 septembre 972 au 4 juin 1007) ¹.

Nous nous trouvons donc en présence d'une œuvre complète et définitive et qui, grâce au double rôle de prince d'Empire et de prince de Liège joué par Notger, possède une égale valeur pour l'histoire générale du X^e siècle et pour l'histoire spéciale de la région mosane à cette époque. M. Kurth n'a rien négligé, rien dédaigné de l'œuvre multiple de son héros. On n'ajoutera rien à son livre... peut-être même arrivera-t-il que l'on en retranche quelque peu. Car, si j'avais une critique à formuler, ce serait celle à laquelle prêtent presque toujours les travaux du genre biographique. A concentrer son attention sur un personnage, on évite bien difficilement d'en exagérer le rôle, à moins que par réaction ou par défiance excessive, ou par snobisme même, on ne fasse le contraire. M. Kurth me paraît par endroits ne voir plus que son héros et oublier qu'il a eu des prédécesseurs, et que si grand qu'il soit d'ailleurs, il n'est point la cause première de

¹ M. Kurth signale l'erreur des éditeurs des *Diplomata imperatorum* (MG.) qui n'ont pas remarqué que le *Liber Chartarum* (de Saint-Lambert) de Henaux est identique au *Liber primus privilegiorum* dont Chapeaville s'est servi au XVII^e siècle.

tout ce qui s'est passé sous son règne. Il ne se résigne point à ne pas lui faire honneur de toutes les réformes et de tous les progrès qui se sont réalisés à Liège au X^e siècle : *Cum hoc, ergo propter hoc*. N'est-il point excessif d'écrire que Notger a en quelque sorte tiré Liège du néant? (II, p. 59). Et peut-on vraiment voir en lui le fondateur de la nation liégeoise — si d'ailleurs il est permis de parler de « nation liégeoise » au haut moyen âge?

Mais je ne veux pas insister sur ces observations qui se ramènent au fond à la question peut-être insoluble de l'importance, en histoire, de l'élément personnel. Je préfère terminer ce compte rendu comme je l'ai commencé, par l'éloge d'un livre qui résume le travail de dix ans d'études et qui est digne de son sujet et de son auteur. Depuis un quart de siècle, la critique des sources liégeoises a été renouvelée par les travaux de M. Kurth et de ses élèves. Il se devait à lui-même de construire quelque jour un monument durable avec les matériaux qu'il a, pendant si longtemps, enseigné aux autres à mettre en œuvre ¹.

H. PIRENNE.

¹ P. 15. Les documents dont il est question, étant émanés des Carolingiens, ne peuvent avoir disparu parce qu'ils étaient écrits sur papyrus : la chancellerie carolingienne ne fit jamais usage que de parchemin. — P. 44. Il est fort probable que le mot *Alemanus* dans le passage cité ne désigne pas spécialement un Souabe, mais un Allemand en général. Anselme est roman et trouve étrange qu'un *Alemanus* soit *omni morum elegantia insignitus*. C'est une manifestation intéressante du préjugé de race. — P. 59, n. 3. Il eût fallu surtout citer Hirsch, *Jahrbücher*, H. II, t. I, p. 507-529, et un travail de J. Vuylsteke dans les *Bulletins de la Société historique de Gand*, 1895, p. 57 et suiv. — P. 61. Renier et Lambert ne sont pas les chefs du parti français, mais du parti national cherchant à récupérer l'indépendance de la Lotharingie et s'appuyant, dans ce but, sur la France ennemie de l'Empire. — P. 198, n. 1. Le terme de *miles* a le sens indiqué, me semble-t-il, dans tous les textes postérieurs au IX^e siècle. — P. 202, 232. Il m'est impossible de considérer le *presbyterium* comme le germe des assemblées d'États. Celles-ci appartiennent à une phase toute différente du moyen âge, apparaissent en même temps dans les principautés laïques et dans les principautés ecclésiastiques et y sont le résultat des mêmes causes, dont aucune n'existe encore au X^e siècle. — P. 216. Les marchands liégeois du X^e siècle ne pouvaient s'embarquer à Damme qui a été fondé au XII^e siècle. C'est sans doute de Bruges, alors baigné par les flots du Zwyn, qu'ils cinglaient vers l'Angleterre. — P. 252. Les textes cités p. 1 ont été publiés depuis par Boretius, *Capitularia regum Francorum*, t. I, p. 241 et suiv. — P. 308. Il est fort douteux, depuis les beaux travaux de J. Strzygowski, que le dôme d'Aix-la-Chapelle soit une copie de Saint-Vital de Ravenne.

EUGÈNE DUPRÉEL, Histoire critique de Godefroid le Barbu, duc de Lotharingie et marquis de Toscane. Uccle, F. Wauters, 1904. 159 pages in-8°.

La date trop tardive à laquelle paraît ce compte rendu lui enlève tout intérêt d'actualité. Nous ne voulons point pourtant que la *Revue de l'Instruction publique* ait laissé passer sans en signaler les mérites, l'excellent travail de M. Dupréel. Godefroid le Barbu a joué un rôle trop considérable pour n'avoir pas attiré l'attention de nombreux érudits. Sans compter les dissertations spéciales que lui ont consacrées Jaerschskerski, Wedemann et R. Jung, il occupe une grande place dans les ouvrages de Giesebrecht, de Steindorff, de Meyer von Knonau et de Hauck — pour ne citer que les principaux historiens de l'Empire au XI^e siècle. Ce n'est pas un mince mérite pour M. D. que d'avoir pu, sur un grand nombre de points, rectifier ou améliorer les résultats de ses devanciers. Sur les premiers temps de la vie de Godefroid, sur la déposition de Gothelon le jeune, sur les séjours du duc en Italie avant 1054, il fournit des conclusions neuves et qui emportent l'adhésion des lecteurs. C'est plaisir que de suivre le travail de sa critique fine et ingénieuse sur des sources étudiées si fréquemment déjà. On trouvera peut-être quelques-unes de ses hypothèses un peu téméraires. Je doute qu'on admette avec lui que l'union de Godefroid et de Béatrice fut un mariage d'amour et que Godefroid fut l'instigateur du meurtre de Boniface de Toscane. Mais l'imagination est une qualité si indispensable à l'historien, que l'on ne reprochera point à un débutant d'avoir cédé parfois à son attrait. Si l'explication de la pénitence imposée à Godefroid par le pape ne semble pas convaincante, il faut avouer du moins que celles qu'elle prétend remplacer ne le sont pas davantage, et M. Dupréel en a parfaitement montré toute la faiblesse. Bref, le travail fait tout à la fois honneur à son auteur et au maître de celui-ci, M. L. Vanderkindere, auquel il est dédié ¹.

H. PIRENNE.

¹ P. 3, n. 1. *Barbatus* dans la charte de 1066 est probablement une interpolation de copiste. — P. 4. Le mot *Bulonus* sur les deniers de Godefroid indique tout simplement l'endroit où ils ont été frappés. — *Ibid.* *Barbatus* n'est pas employé par les documents pour désigner l'aîné de deux frères,

P. DE PELSMAEKER, **Le courtage à Ypres aux XIII^e et XIV^e siècles.** Bruxelles, 1905 (*Bull. de la com. royale d'histoire*).

Cette importante brochure comporte trois parties : l'étude des sources utilisées ; — l'exposé de la théorie ; — un ensemble de pièces justificatives.

A part certains documents, dont le plus ancien remonte à 1239, ce sont les *Keures* proprement dites qui ont servi de base à cette monographie : les bans ou règlements élaborés entre les années 1282 et 1310 ; — la *Keure* de 1356, concernant les hôteliers ; — celle de 1363 relative aux courtiers ; — différentes ordonnances du commencement de XV^e siècle.

L'institution du courtage à Ypres est d'origine libre, et ce caractère lui reste pendant tout le moyen âge, contrairement à ce que nous remarquons à Douai et à Bruxelles, où les courtiers nous apparaissent comme des officiers ministériels nommés par le pouvoir urbain. Le magistrat yprois se contente de réglementer la profession, comme il réglemente toutes les autres professions exercées dans la ville. Primitivement les fonctions de courtier et celles d'hôtelier sont jointes ; aux XIII^e et XIV^e siècles, elles ne sont pas encore spécialisées, et l'on constate qu'à Ypres les courtiers sont en même temps des hôteliers.

mais le plus ancien de deux personnages homonymes. — P. 46 et suiv. La pénitence de Godefroid me paraît s'expliquer tout simplement par un accès de piété mystique. Le duc fit amende honorable non à l'évêque, mais au saint dont il avait brûlé l'église. Il s'humilia sans doute par remords et non par calcul. On trouverait plusieurs traits semblables dans l'histoire du XI^e siècle. On sait d'ailleurs que Godefroid était très pieux. M. D. en donne lui-même des exemples, p. 54 et 61. — P. 55, 56. M. D. me paraît attribuer à l'Empereur un plan beaucoup trop bien combiné. — P. 58. Pourquoi le pouvoir du duc de Lotharingie était-il artificiel ? — P. 70. Blandigny n'existe pas. Il faut dire annales de Blandain. — P. 71. Il y aurait eu lieu de discuter plus à fond la question du « patriciat » de Godefroid. — P. 130. A mon sens, le texte de la chronique de St-Hubert n'a rien de commun avec la pénitence imposée à Grégoire dont parle Pierre Damiani. Cette conjecture de Giesebrecht, adoptée par tout le monde depuis lors, est ingénieuse, mais ne s'accorde pas du tout avec le texte. — La bibliographie de M. D. est très complète. Il eût dû pourtant utiliser le t. III de la *Kirchengeschichte Deutschlands*, de Hauck, où le rôle de Godefroid en Italie est étudié avec beaucoup de pénétration.

Le courtier a une double fonction : servir d'intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur, attester en justice la réalité et les conditions du marché avvenu. A la fin du XIII^e siècle, la profession n'est pas encore exercée corporativement, ce qui permet à l'étranger de se faire courtier. Dans le courant du XIV^e siècle, la situation change : à l'instar de toutes les professions, les courtiers s'érigent en corporation. A partir de ce jour, il faut être bourgeois et affilié. D'autre part, il faut verser une caution en garantie de la bonne exécution de ses obligations, car le courtier est responsable du paiement du prix dans les achats à terme. L'auteur détermine avec soin les devoirs et les droits du courtier. Il conclut son intéressante étude par ces mots : « Institution d'origine libre non encore spécialisée, destinée à procurer aux marchands une aide utile dans les transactions et les débats judiciaires, soumise à une réglementation de garanties et d'interdiction, en harmonie avec toute l'organisation économique de l'époque, telle apparaît à Ypres la profession du courtage aux périodes de la grande splendeur commerciale de cette ville. »

G. D. M.

SANDER PIERRON, **Histoire de la Forêt de Soigne**. Bruxelles, Bulens, 1905, gr. in-8°. 560 pages et 116 gravures.

Aucune forêt domaniale de la Belgique n'avait fait jusqu'à présent l'objet d'une étude historique détaillée. Et cependant le sujet méritait bien de solliciter l'attention. Il était en effet intéressant de savoir comment nos princes avaient administré la partie forestière de leurs domaines, quelles étaient les principales institutions auxquelles ils avaient eu recours, et comment celles-ci avaient évolué dans la suite des siècles. M. Pierron a essayé de combler cette lacune, et il nous a retracé l'histoire d'une des forêts les plus importantes de notre pays, la Forêt de Soigne. Son grand mérite consiste à avoir travaillé directement sur les sources. Il a accompli un dépouillement très long et très laborieux d'archives, et certes son travail vaut par la nouveauté des renseignements qu'il renferme.

La matière est répartie en sept chapitres. Le premier chapitre, relatif à la *Topographie*, présente d'une façon animée et fort littéraire la description de la forêt. L'auteur utilise toute une série de cartes et de plans, dont le plus ancien remonte

au commencement du XVI^e siècle. — Le second chapitre, l'*Histoire*, est consacré aux différents faits historiques qui se sont passés dans la Forêt. En tête figure un résumé des principales études relatives aux découvertes préhistoriques et romaines. — Le troisième chapitre est intitulé la *Flore*, mais il se rapporte en réalité à l'administration forestière du domaine. Nos princes ont eu de tout temps grand souci de ce qu'ils appelaient « la Perle de leurs domaines, conservée avec tant de soin... comme la prune de leurs yeux. » Le chef suprême de la direction de la Forêt était le grand maître forestier ou le *Woudmeester*, ayant sous ses ordres une compagnie de soldats chargés de la police du bois. Il présidait le tribunal de la Foresterie, appelé à juger ceux qui avaient commis des dégâts aux arbres; il avait en outre une compétence civile relative aux contestations qui pourraient survenir dans la vente des bois. Ce tribunal appliquait le *Woudrecht* de Soigne, véritable code forestier, dont la plus ancienne rédaction remonte à la fin du XIV^e siècle. Ce premier règlement écrit fut amplifié dans le *Keurboeck* de 1460 et finit par être longuement codifié en 1564. — Le quatrième chapitre porte un titre qui est le pendant de celui du chapitre précédent : la *Faune*, mais ici encore nous nous trouvons en présence non pas d'une étude de sciences naturelles, mais plutôt de droit administratif. Il s'agit de la description des attributions du consistoire de la Trompe, présidé par le gruyer ou le *Warantmeester* et appelé à juger les délits de chasse et de pêche. A côté du gruyer fonctionnait le Grand Veneur, et l'absence de toute délimitation précise entre les attributions de ces deux fonctionnaires fut cause de maint conflit entre la gruyerie et la vénerie. — Les cinquième et sixième chapitres se rapportent à l'histoire des châteaux et des couvents qui furent fondés dans la Forêt de Soigne. — Le septième et dernier est consacré aux chantres de la Forêt et affecte une allure essentiellement littéraire.

Le volume composé par M. Pierron est d'un réel intérêt. Il est clair et bien écrit. Malheureusement nous ne pouvons approuver pleinement la méthode suivie par l'auteur. Il eût pu peut-être adopter un autre plan ou bien intituler autrement ses chapitres; en tout cas, il aurait dû éviter un grand nombre d'erreurs qui déparent les textes anciens, adopter une orthographe uniforme — l'orthographe moderne — pour les noms de lieux, éviter certaines traductions scabreuses ou fautives. Mais

nous ne voulons insister davantage, d'autant plus que l'auteur, littérateur avant tout, n'a pas la prétention de se poser en historien. Dans la forme où elle se présente, l'étude de M. Sander Pierron n'en reste pas moins une importante contribution au droit forestier ancien. Les nombreuses gravures qui rehaussent le texte, rendent à l'antique forêt de Soigne sa physionomie animée et vivante. Elles achèvent de faire du livre de Sander Pierron un livre intéressant, auquel les historiens ne manqueront pas de réserver bon accueil.

G. DES MAREZ.

H.-T. COLENBRANDER, **De Belgische omwenteling**. 1 vol. in-8°, 211 p. La Haye, Nijhoff, 1905.

Ce livre d'un extrême intérêt, plein de faits, plus rempli encore d'idées, quoi qu'il en paraisse, ne répond que fort partiellement à son titre; par contre on y trouve ce à quoi l'on s'attendrait peu, nous voulons dire une véritable histoire de la Belgique dans ses rapports les plus lointains avec la Hollande. Et de la sorte, ce qui pourrait ressembler à un manquement aux saintes lois de la composition fait toute l'originalité, toute la valeur de cet *essai* d'explication historique des causes de la séparation des provinces ayant constitué les anciens Pays-Bas de Charles-Quint, et de la permanence de cette séparation à travers les siècles.

M. Colenbrander, un des hommes les plus marquants de l'école historique hollandaise actuelle, occupé à publier les matériaux d'une histoire approfondie de son pays de la fin de l'ancien régime au milieu du XIX^e siècle (*Gedenkstukken der algemeene geschiedenis van Nederland van 1795 tot 1848*, t. I (paru), t. II (en préparation)), ne peut avoir songé à nous présenter dans sa récente étude une histoire, digne de ce nom, de la révolution de 1830; les pages qu'il y consacre ne sont qu'une esquisse. Elle est tracée à l'aide de documents de première main, souvent inédits¹, où l'on apprend beaucoup de choses nouvelles; elle laisse entrevoir tout ce qu'un examen approfondi du sujet

¹ Sources citées : fonds du Foreign Office et spécialement les relations de Sir Th. Cartwright, secrétaire du ministre anglais à La Haye, envoyé spécialement à Bruxelles; papiers de Van Maanen, de Hogendorp, de Falck.

amènera de trouvailles piquantes, de révélations curieuses; elle modifiera bien de nos idées sur les hommes et les choses de notre révolution nationale : mais ce n'est qu'une esquisse. M. Colenbrander décevrait donc maints de ses lecteurs, si ceux-ci ne voulaient y trouver qu'un nouvel exposé de la fondation de la monarchie belge par un Hollandais de marque, historien de profession.

Mais combien il va faire plaisir à ceux qui, dans un événement important du passé, voient surtout le résultat d'une longue évolution historique qui l'a peu à peu préparé, l'a rendu à un moment donné nécessaire et par là justement en donne l'explication la plus naturelle comme la plus convaincante !

L'élévation de la Belgique au rang d'État indépendant est étudiée aujourd'hui sous tous ses aspects : dans ses causes politiques internes, au point de vue des origines diplomatiques, ou du caractère international que revêtit ce nouvel État. On sait que des travaux de première valeur, comme ceux de MM. Descamps-David, Dollot, Fourgassié, pour ne parler que des plus récents, ont pleinement mis en lumière cette vérité que l'établissement d'un État neutre, séparé de la partie septentrionale des anciens Pays-Bas, n'a pas été une pure création de la diplomatie, mais la réalisation d'une conception déjà fort ancienne, qui avait fait partie du programme de la politique européenne. On a donc procédé ici déjà à une mise au point qui, loin d'affaiblir la portée de l'œuvre accomplie par la Conférence de Londres, lui donne au contraire une sorte d'assise historique, garante de sa solidité dans l'avenir. De même, des études consciencieuses comme celle de Colenbrander, sincères, prises de haut et servies par un esprit plein de sympathie et de justice pour nous, Belges, vont servir à établir, avec une grande force de déduction, le caractère en quelque sorte inéluctable de l'opposition du Nord et du Sud et de la séparation, en fin de compte, de deux petits mondes qui n'étaient plus faits, depuis des siècles, pour s'entendre, pour harmoniser leurs tendances respectives et vivre unis.

Qu'a voulu, en effet, mettre en évidence, M. Colenbrander, l'histoire à la main ?

C'est que tout a conspiré pour détacher les populations flamandes et wallonnes de celles qui habitaient dans les basses plaines septentrionales; que, depuis la première séparation survenue peu après la Pacification de Gand, les nouvelles

Provinces-Unies, d'une part, les Pays-Bas dits Espagnols, de l'autre, ont suivi leurs routes respectives, les unes dans l'indépendance et la prospérité, les autres dans la sujétion et la décadence matérielle et intellectuelle; que plus rien de commun n'agit dans le sens d'un rapprochement, que tout creusa le fossé davantage, que les rares tentatives d'union politique ou militaire, faites en 1789 et 1790, n'eurent aucun écho, aucune chance d'aboutir, que la réunion, de 1815 à 1830, conception heureuse à certains égards reposa, dès le principe, sur un « malentendu monstrueux » (*monsterachtig misverstand*), qui eut sa solution fatale, mais avantageuse pour chacune des parties en cause, dans le mouvement insurrectionnel de 1830.

Toutes ces considérations ont pour elles l'évidence des faits. Mais la question qui se pose est celle-ci : pourquoi, dès le XV^e siècle, au lendemain même de l'unification bourguignonne et du règne de Charles-Quint, une scission se produisit-elle, qui fut pour ainsi dire totale entre provinces que tant de choses communes auraient dû tenir liées les unes aux autres? pourquoi les Provinces-Unies eurent-elles, dès le début de leur existence politique, comme une unité morale, comme une conscience nationale, en un mot formèrent une nationalité bien à part, dont la force d'expansion dans tous les domaines excite à bon droit l'admiration? Pourquoi?

L'historien hollandais remonte, pour répondre à cette question pressante, encore plus haut dans le passé de sa race. Il va jusqu'aux origines féodales de toutes les principautés lotharingiennes. A la suite de M. Pirenne, il trace un tableau lumineux et sobre de leur développement politique, économique et social, depuis le haut moyen âge jusqu'à l'époque de la centralisation bourguignonne. Cela lui donne alors l'occasion de montrer que, s'il se forma dans toute la région du Sud une sorte d'État, aux traits et au rôle bien distincts de ceux des grands États voisins, il y eut cependant certaines provinces, celles situées à l'extrême Nord et au Nord, et principalement une Hollande et une Gueldre, qui participèrent beaucoup moins à l'évolution historique des provinces méridionales et restèrent par leur position géographique et leur origine ethnique fort en dehors du mouvement qui emportaient celles-ci vers une culture plus raffinée, plus latinisée.

Aussi, habitées par une énergique population de souche frisonne chez qui la nature du sol, le voisinage de la mer,

déterminèrent des goûts, des aptitudes, des appétits particuliers, virent-elles se développer dans leur sein, lentement, sans contrariété extérieure, une individualité propre, que notre historien se complaît à distinguer dès les 14^e et 15^e siècles, et dont il voit déjà une manifestation indéniable dans l'existence, à côté de l'école flamande et des Van Eyck, d'une école hollandaise de peinture, avec Claes Sluter, avec Claes van de Werve, principalement avec Albert van Ouwater, Dirc Bouts de Haarlem, Gérard David d'Oudewater, et surtout avec Geertgen tot Sint Jans, de Haarlem. Ces peintres primitifs, dit-il en substance (p. 63), nous font connaître une Hollande, dépendante encore à beaucoup d'égards de la culture flamande, mais qui travaille cependant d'une façon entièrement personnelle et produit quelque chose de bien à elle. « Différence à côté de la parenté » (« verschil bij verwantschap »), conclut M. Colenbrander dans le chapitre d'histoire de l'art dont il agrmente son ouvrage : ces mots semblent bien être la formule propre à caractériser la situation des *Noord-Nederlanders* vis-à-vis de la Flandre dans les différents domaines de la vie (p. 64).

M. Colenbrander croit donc à l'existence fort reculée, puis au lent développement dans les États du Nord des Pays-Bas d'un particularisme national, auquel le temps imprima de plus en plus une marque distinctive et fit acquérir une force propre. Cette force fut assez puissante déjà pour imposer à la Réforme religieuse en Hollande une allure particulière, un caractère spécial que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, il faut en convenir. Désormais, le Nord, devenu calviniste, va s'opposer de plus en plus au Sud, qui restera imprégné de catholicisme; en défendant sa foi et sa liberté religieuse, la nouvelle république arrivera en même temps à la pleine indépendance politique, et elle formera une citadelle que ne saura plus jamais entamer l'Espagne. Celle-ci pourra continuer à régner sur les populations de la Wallonie et de la Flandre, mais la Hollande lui restera à jamais fermée. Dès ce jour aussi les intérêts économiques, comme les aspirations religieuses, vont se différencier, et, sous l'effet des circonstances, s'opposer de plus en plus d'Amsterdam à Anvers, de La Haye à Bruxelles. On aura ainsi l'explication de cet antagonisme continu, de cette antipathie profonde, de cette méfiance réciproque qui n'ont commencé à s'atténuer que du jour, où la Belgique, après des siècles de servitude matérielle et morale, est devenue enfin, elle aussi, un État vivant de sa vie

propre, selon son tempérament et ses aspirations, et n'ayant par conséquent plus à jalouser ni à détester son opulente voisine du Nord.

Ce qui ressort donc essentiellement de l'exposé de M. Colenbrander, c'est, en résumé, la dissociation des populations réunies sous le sceptre des ducs de Bourgogne et de leurs héritiers; c'est la profondeur et l'ancienneté des causes diverses qui nous posèrent, Belges et Hollandais, en frères ennemis pendant plus de deux siècles, en associés forcés pendant une quinzaine d'années, et enfin en voisins que tant d'intérêts communs ou réciproques pourraient lier davantage, mais chez qui les souvenirs légués par le passé ont créé des sentiments dont on s'efforce depuis peu de temps seulement de secouer la sujétion.

Le savant archiviste néerlandais a parfois une vue trop personnelle des choses, pourra-t-on estimer; il a laissé dans l'ombre plus d'une cause, et non des moindres, de la désaffection de nos ancêtres pour leurs durs voisins du Nord, telles l'institution de la Barrière et les vexations des garnisons des États-Généraux implantées chez nous; il n'a point ou il n'a *pas assez* insisté sur certaines autres, telles que l'odieuse attitude des Hollandais à notre égard en matière de navigation et de tarifs douaniers, ou encore sur les erreurs inconcevables du gouvernement de Guillaume I^{er}, que ne rachetaient point, au contraire, les défauts propres au caractère du souverain. Ces réserves doivent être faites. Mais telle qu'elle est, l'œuvre édifiée par l'auteur du *Patriottentijd* et des *Gedenkstukken* ne s'appuie cependant que sur des faits allégués à bon escient et bien déduits; elle est pleine de vues originales et abonde en jugements d'une force peu commune et en vérités que l'on s'étonne d'entendre dire par un Hollandais, parlant de ses compatriotes et des Belges. Car ce n'est pas l'un des moindres attrails du livre que nous signalons ici à l'attention de chacun, que de voir ce Hollandais apprécier avec une si large indépendance d'idées et avec tant d'objective équité les Belges d'aujourd'hui et proclamer bien haut, de la première ligne de sa préface à la dernière de sa conclusion, que Belges et Hollandais modernes s'apprécieraient à leur plus juste valeur, s'estimeraient davantage,

1 Une remarque encore : M. Colenbrander paraît ignorer l'existence des provinces wallonnes !

s'ils apprenaient à mieux s'étudier, à mieux se connaître. On sent que la pensée du savant historien néerlandais est hantée par les projets actuels de rapprochement belgo-hollandais, on sent qu'il nous estime, nous aime presque, et qu'il voudrait faire passer dans le cœur des lecteurs de chez lui un peu des sentiments qui l'animent à notre égard. Historien éclairé, esprit droit, en même temps patriote généreux, il a interrogé le passé, tout en méditant sur le présent, et il a conclu de son impartiale enquête que si beaucoup de choses nous ont tenus autrefois fort éloignés les uns des autres, cet éloignement, pour tout justifié qu'il ait été et soit encore pour plus d'une raison, ne doit pas signifier indifférence, ignorance, dédain réciproques, et méconnaissance de la solidarité et de la connexité de nos intérêts nationaux respectifs en face de l'Europe.

« La Belgique et la Hollande ont trop de choses communes
 » pour qu'à l'occasion des fêtes (nationales) qui se célèbrent
 » là-bas (en Belgique), les pensées de par ici ne doivent pas
 » voler en quelque sorte par au-delà du Moerdijk. Je n'ai pas
 » voulu tenir les miennes secrètes. Elles vont du présent au
 » passé, elles vont à ce qui nous unit et à ce qui nous sépare. »

L'expression de tels sentiments, affirmée dès la première page du livre, révèle bien dans quelles dispositions l'auteur a conçu et édifié son œuvre. Et s'il est un pays où celle-ci mériterait d'être lue, méditée et mise à profit, c'est à coup sûr dans le nôtre. Car elle pousse à tout instant aux réflexions de l'ordre le plus grave, elle rectifie bien des jugements sur notre propre passé, fait jaillir bien des vérités historiques, de même qu'elle est remplie de nouveautés ou d'éclaircissements sur la période de 1789 à 1795 et de 1815 à 1830, où elle forme un utile complément aux ouvrages déjà existants sur la formation du royaume des Pays-Bas et sur les années ayant précédé immédiatement la révolution.

Nous souhaitons au Dr Colenbrander que son brillant essai historique ne passe point inaperçu chez nous : ce serait injustice, d'autant plus qu'il vient à son heure, le problème d'un rapprochement entre les deux États voisins sollicitant désormais l'opinion publique belge et hollandaise.

Son œuvre est même plus qu'une œuvre de l'esprit, elle apparaît, à plus d'un égard, comme un acte.

F. MAGNETTE.

J. DU FIEF, **Cours de géographie.**

Avec une vaillance inlassable, le vénéré doyen des professeurs belges de géographie poursuit la mise au point régulière de son *Cours complet* de géographie, dont les premières éditions parurent il y a plus d'un quart de siècle. M. J. Du Fief vient de nous donner, en quelques semaines, deux éditions nouvelles : la 9^e du volume *La Terre (précis de géographie astron., phys. et polit.* Bruxelles, Lebègue, et Namur, Wesmael, 1905 ; in-12, 310 pages, 73 fig., broché 2 fr.) et la 15^e édition de son *Abrégé de géographie* (tome II : *La Belgique. Éléments de géogr. phys. et de cosmogr.* ; in-12, 176 pages, 37 planches et figures, broché 1 fr.).

Parmi les chapitres dûment revus et corrigés du premier de ces volumes (*la Terre*), qui constitue le seul répertoire méthodique, documentaire et complet qui soit encore à la disposition de notre enseignement moyen et normal, signalons ceux des marées, des zones isothermes, des profondeurs de la mer et des voies de communication, celui des longitudes (enrichi de données très claires sur la notation des heures d'après la longitude et d'une carte des fuseaux horaires, page 43), celui de la configuration comparée des continents (croquis de la sphère sectionnée suivant des plans différents, pp. 212 et suiv.) et celui de la cartographie (augmenté de notes très précises et très bien venues sur les travaux de triangulation, planimétrie, nivellement et reproduction matérielle des cartes topographiques, pp. 59-64). On ne peut faire un grief à l'auteur des indications trop sommaires consacrées à la géographie politique et économique (pp. 284-305), à laquelle les programmes officiels n'ont pas fait jusqu'ici la place qui lui revient.

Dans sa 15^e édition, l'*Abrégé (la Belgique, etc.)* paraît avoir subi de très importants et très heureux remaniements. Il faut louer sans réserve M. D. F. de ne pas s'être borné à mettre à jour les données *statistiques* que comporte ce manuel, mais d'avoir enrichi de notes de géographie économique puisées aux meilleures sources la partie du volume, d'ailleurs la plus copieuse (pp. 1-98), traitant de la Belgique. Le livre est émaillé de croquis et plans (ports d'Anvers, Ostende, Gand, Zeebrugge) et de vignettes de nos plus beaux sites et de nos monuments. Un petit chapitre est consacré aux *excursions en Belgique (régions pittoresques, centres industriels, musées et monuments*, pp. 95-97).

EM. DONY.

CHARLES RENOUVIER, *de l'Institut, Critique de la Doctrine de Kant*. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*. iv-440 pages. Paris, 1906. Félix Alcan, éditeur. Prix : fr. 7-50.

Nous devons aux soins pieux de M. Louis Prat la publication de cet ouvrage de Charles Renouvier, mort le 1^{er} septembre 1903. La *Critique de la Doctrine de Kant* paraît, non sans opportunité, à un moment où certains proposent le « Retour à Kant » ; mais il est manifeste qu'elle est essentiellement, dans l'intention de son auteur, une suprême défense de sa propre doctrine, c'est-à-dire du néo-criticisme sous la dernière forme qu'il lui a donnée : le personnalisme. Jamais peut-être il ne s'est montré logicien plus clair ni critique plus redoutable du Kantisme que dans cette œuvre, entreprise à l'âge de 87 ans. La pensée de Kant y est suivie en tous ses détours, soumise à un examen serré, jugée avec sincérité et sans étroitesse. Le dernier livre de Renouvier apparaît comme un chef-d'œuvre de critique et un digne couronnement de l'œuvre qui a rempli toute l'existence du philosophe.

Une *Introduction* met d'abord hors du débat six thèses de la *Critique de la Raison pure* acceptées sans graves modifications par le criticisme français. Ces thèses sont : l'idée d'une critique de la connaissance, la doctrine de l'espace et du temps, la solution du problème de l'innéité par la démonstration de la fonction des concepts dans les perceptions sensibles, la distinction des jugements en analytiques et synthétiques, la formulation rationnelle de la loi morale, et enfin la doctrine des postulats de la raison pratique. Ensuite, dans une première partie intitulée *Dialectique*, l'auteur analyse minutieusement et discute point par point toute la partie négative de la critique Kantienne : les quatre antinomies de la raison pure, celle de la raison pratique et celle du jugement téléologique, la critique des trois preuves classiques de l'existence de Dieu, et celle des paralogismes de la psychologie rationnelle. Dans la seconde partie : *Dogmatique*, sont examinés et discutés les principes propres de Kant, en dehors de sa critique des doctrines antérieures.

Nous ne pouvons songer à résumer ici ce long et important débat. Nous devons nous borner à signaler les principales

contradictions que Renouvier reproche à Kant, et les aspects peu connus du Kantisme qu'il s'est attaché à mettre en lumière.

Le vice radical de la doctrine transcendante est le mépris du principe de contradiction. Renouvier insiste avec force sur ce point dans tout son livre, mais particulièrement dans l'examen de la doctrine des antinomies : le principe de contradiction y est invoqué dans les thèses, violé dans les antithèses, et il est ensuite invalidé comme inapplicable aux phénomènes pour cette raison que ceux-ci ne possèdent pas l'existence en soi. Une contradiction non moins fondamentale s'ajoute à celle-là : d'une part, la métaphysique est impossible, et la Raison même ordonne au critique d'y renoncer ; d'autre part, la raison dite pratique impose à la croyance les notions du théisme (existence de Dieu, liberté, immortalité) qui manquent, aux yeux de Kant, de fondement théorique ¹.

Le principe générateur du système de Kant serait (et cette vue de Renouvier a la plus grande vraisemblance) dans le besoin de résoudre la contradiction entre deux thèses dont il n'a jamais douté : celle de l'invincible nécessité des phénomènes, et celle de la réalité de la liberté morale et du devoir. C'est l'objet de la troisième antinomie. La solution qu'il lui a donnée est l'hypothèse que les phénomènes n'existent pas en soi ; d'où la distinction capitale sur laquelle repose toute son œuvre : celle des phénomènes et des noumènes. C'est dans cette solution, ajouterons-nous, qu'est la vraie source de l'opposition entre le criticisme et le néo-criticisme. Le reproche fondamental que Renouvier adresse à Kant, c'est, dans ses antinomies, la violation du principe de contradiction dont la pure et simple application suffit pour faire admettre la légitimité des thèses et reconnaître la fausseté des antithèses. Mais il faut pour cela que l'on accorde au principe de contradiction une portée objective ², c'est-à dire qu'on en fasse

¹ Il est vrai qu'il s'agira pour lui d'une croyance sans connaissance d'objets réels, car c'est là un des aspects de sa pensée trop souvent méconnus et que son critique signale avec raison : « la *croyance* à fondement exclusivement moral réclamée par Kant, non seulement laisse logiquement indifférente l'existence de son objet, mais n'exige pas même l'*assurance subjective* de cette existence » p. 165. — Mais est-ce encore une *croyance* ?

² Renouvier reconnaît que « Kant est un penseur aussi affranchi de la superstition, si c'en est une, du principe de contradiction, que devait l'être plus tard et s'en vanter Hegel. » (p. 89).

la condition des choses comme il est celle de nos jugements, et qu'on le formule : un même sujet *réel* ne saurait réunir en soi des propriétés contradictoires. Or précisément Kant nie que les sujets phénoménaux soient des sujets en soi, c'est-à-dire des sujets réels au sens qui serait nécessaire pour l'application objective du principe de contradiction et de la loi du nombre. Par là même sa doctrine des antinomies échappe à l'objection qui lui est adressée au nom de ce principe. Aussi, à notre sens, n'est-ce pas là qu'est la source réelle du conflit entre le criticisme Kantien et le néo-criticisme : elle est dans la thèse respectivement niée et affirmée — mais *a priori* de part et d'autre — de l'existence des phénomènes comme les sujets réels en soi. Et la vraie contradiction foncière de Kant nous paraît résider dans le fait que, dans tout le cours de sa critique et pour faire échec à la raison et à la métaphysique, il invoque comme criterium unique de la réalité l'intuition empirique ou sensible, laquelle ne nous donne que le phénomène, c'est-à-dire ce qui, selon ses déclarations répétées, ne possède pas la réalité en soi.

Mais ce n'est pas sur cette essentielle contradiction interne que Renouvier fait porter l'effort de son attaque. Il dénonce chez Kant un recul de la philosophie par rapport aux résultats atteints par Descartes qui avait dans son « *Cogito, ergo sum* » posé la notion de personnalité comme le principe de toute philosophie synthétique : car Kant admet l'hypothèse d'une certaine unité qui constituerait le sujet commun des propriétés des êtres pensants et des causes réelles des phénomènes sensibles. Le panthéisme est au bout de cette thèse — et l'idéalisme subjectif absolu de Fichte, le premier disciple de Kant, fut le panthéisme retourné — tandis que l'idéalisme est fondé par le « *Cogito ergo sum*. » (cf. p. 246). Kant aurait même « fait rétrograder la spéculation au delà de Descartes jusqu'au réalisme du moyen-âge » (p. 255). Niant l'existence en soi du monde phénoménal, il enlève, en dépit de sa contradictoire « réfutation de l'idéalisme, » la réalité aux êtres de la nature, et il est ainsi réduit à transporter toute la réalité vraie, même celle des personnes, aux noumènes hors du temps et de l'espace. C'était là revenir à la méthode scolastique de la réalisation des abstractions. Leibniz, au contraire, de qui Renouvier dans les œuvres de sa vieillesse s'est si visiblement rapproché et que dans ce dernier ouvrage il défend en toute

occasion contre Kant, fut l'auteur du « vrai système métaphysique de la nature », en conciliant admirablement la réalité du monde extérieur avec le caractère essentiellement représentatif ou idéal du réel fondement de toute existence » (255). La monadologie et le système de l'harmonie préétablie sont « le définitif et le plus éminent produit de la spéculation dans la voie ouverte par Descartes » (388). Et l'objection, capitale à ses yeux, que Renouvier oppose avec insistance à toute la critique négative de Kant, c'est qu'il ne reste, de par cette dialectique, aucune place possible ni pour la personnalité divine ni pour la personnalité humaine auxquelles sont substituées des abstractions dont les sujets mêmes demeurent indéterminés. C'est en effet cet aspect de la *Critique de la Raison pure* qui devait surtout frapper l'auteur de la *Nouvelle Monadologie*¹ et du *Personnalisme*², et c'est cette tendance qu'il devait surtout combattre.

Dans la seconde partie, consacrée à la *Dogmatique*, nous citerons parmi les points les plus saillants : d'abord l'examen du système Kantien des catégories, « œuvre manquée » (279); ensuite les endroits très nombreux où Renouvier signale avec raison la restriction considérable que subirait le domaine de notre connaissance si l'on n'appliquait l'idée de connaissance, conformément à l'épistémologie Kantienne, qu'aux cas où la perception sensible de son objet est possible : ce serait supprimer avec la métaphysique (celle de Kant en particulier) et la morale, une bonne partie des sciences (cf. p. 283, 286 à 288, 294-295, 401, etc.). A ce point de vue le positivisme — et un positivisme singulièrement étroit — est en germe dans l'œuvre de Kant (cf. p. 390-395, 427, etc.). D'autre part ce positivisme, uni à sa théorie du néant en soi du monde phénoménal, est l'analogue de la théorie des phénomènes chez les Éléates, tandis que sa doctrine agnosticienne de l'Inconditionné a une étroite affinité avec leur doctrine de l'Un (cf. p. 295, 329, 371, 376, 430-431). L'Univers tel que nous le présente la *Critique de la Raison pure* offre cette contradiction « étonnante » que rien de ce qui nous y semble connu ou connaissable n'existe en soi, tandis que ce qui y possède l'existence en soi nous demeure absolument inconnu (cf. 373). Au

¹ Paris 1899, Armand Colin, éditeur.

² Paris 1903, Félix Alcan, éditeur.

fond, Kant est un grand dogmatique qui veut substituer à la métaphysique et à la psychologie rationnelle (dont il n'a pas invalidé les conclusions, mais seulement leurs prétentions à une certitude apodictique) la doctrine transcendante de l'Inconditionné et des noumènes (cf. 427-428 et passim). Il y a dans Kant, en même temps qu'un positiviste, un philosophe de l'Absolu et un mystique. Mais, selon Renouvier, si l'on soumet la spéculation à la loi du relatif, la métaphysique et la psychologie restent des plus légitimes, et même elles peuvent être assimilées à la science ; car ce sont uniquement les vues absolutistes « et non les inférences » qui ont créé une séparation radicale entre les questions métaphysiques et celles dont la méthode est expérimentale (422). La méthode légitime est celle du « phénoménisme positiviste » (439). Métaphysique et psychologie, ainsi conçues et limitées, ont uniquement pour objets, comme les sciences, des lois à étudier et à définir. Or la plus fondamentale de ces lois, la condition de toutes, c'est la loi constitutive de la conscience. La doctrine philosophique rationnelle est par conséquent le Personnalisme (440).

La critique du Kantisme aboutit ainsi chez Renouvier à l'établissement de sa propre doctrine. Mais il nous paraît évident que c'est à la condition d'admettre un postulat fondamental qui reste, après toute l'œuvre de salutaire critique négative faite par le néo-criticisme, un pur postulat, précisément l'inverse de celui de Kant : à savoir l'existence en soi des phénomènes et la négation de tout ce qui n'est pas phénomènes et lois des phénomènes. Or ce postulat implique la négation même de la métaphysique ; il instaure un positivisme qui ne diffère logiquement du positivisme traditionnel qu'en ceci, que Renouvier s'estime autorisé à des *inférences* de l'empiriquement donné à ce qui ne l'est pas, sous la condition de ne jamais sortir de la sphère du relatif. Mais ce postulat, l'on a parfaitement le droit de le repousser et de maintenir à la fois contre Kant et contre Renouvier (quoique pour des raisons différentes) les droits de l'esprit à la recherche métaphysique proprement dite. Il y a là au moins une aspiration et une attitude de l'esprit en face des choses qu'on n'a pas de raisons légitimes de condamner, et dans lesquelles aussi il n'est pas défendu de voir une condition nécessaire de l'actualisation, quelque éloignée qu'elle puisse être, de très hautes virtualités.

G. REMACLE.

ÉMILE FAGUET, Pour qu'on lise Platon. Paris, Société Française d'Impr. et de Librairie, 1905. Un vol. in-12 de 398 pp. Prix : 3,50 fr.

Le livre de M. Faguet est intéressant à un double point de vue : on peut y considérer à la fois et la pensée de Platon et la façon même dont M. Faguet expose cette pensée. Ce dernier point de vue est peut-être le plus intéressant : si les théories de Platon peuvent, dans ce livre, passionner le grand public d'aujourd'hui, peu tourné vers la philosophie idéaliste, c'est surtout grâce aux qualités de l'exposition admirablement claire, vivante et moderne.

M. Faguet n'est pas de ces compilateurs de notes, plus préoccupés d'entasser que de choisir ; son volume à « trois-cinquante » n'a rien d'un ouvrage dit savant. La critique y est toute personnelle, toute impressionniste. M. Faguet a relu Platon — remis plus que jamais à la mode par le bel ouvrage de M. Gomperz sur *les Penseurs de la Grèce* — et il s'est dit, avec raison, que les esprits contemporains trouveraient grand profit à prendre contact avec le fondateur de l'idéalisme. Le grand public est incapable de comprendre directement Platon ; il faut le préparer à une telle lecture par un livre simple écrit à son intention. M. Faguet a voulu faire ce livre ; il a parfaitement réussi.

Nous ne parlons plus aujourd'hui la langue de *μὲν* et de *δέ* ; nous aimons ce qui est direct comme une équation ; les demandes et les réponses de Platon sont quelquefois bien près de paraître un simple jeu verbal à beaucoup d'entre nous. Une première façon de moderniser Platon était donc de classer, suivant un système dogmatique plutôt que dialectique, les idées éparses dans son œuvre. C'est ce qu'a fait magistralement M. Faguet : la métaphysique, la morale, les idées sur l'art, la politique forment autant de chapitres nettement définis de son livre. L'exposé, pour être moderne, ne laisse perdre des qualités de l'original que celles qui correspondaient trop étroitement à des nécessités contemporaines. Dans le français châtié de l'auteur, comme dans la langue attique, c'est la même clarté, la même précision. Platon est souvent cité : il ne paraît pas trop étranger au reste du livre, tant les passages sont choisis avec bonheur et pré-

sentés avec opportunité. Chose assez surprenante à première vue, M. Faguet n'ouvre pas une seule parenthèse pour préciser le dialogue cité ; il a parfaitement raison : les parenthèses bibliographiques alourdissent un livre de vulgarisation comme celui-ci, et y sont un bagage inutile.

Une autre façon de moderniser Platon, c'est de le juger au point de vue moderne, en le rapprochant des penseurs contemporains, au lieu de le confronter avec de vieux sages inconnus du lecteur. Ici encore, M. Faguet a montré son habituelle dextérité : par quelques digressions très bien amenées, il a su donner à Platon une extraordinaire actualité : dans son chapitre sur la politique, par exemple, on devine entre chaque ligne les préoccupations contemporaines.

Si personnel, si magistral que soit ce travail d'exposition, M. Faguet ne s'en est pas contenté ; il a fait débiter son livre par quelques chapitres d'une originalité plus hardie, il a voulu expliquer Platon tout entier en rattachant ses idées à ses haines, et ses haines à la mort de Socrate ; cette théorie est à coup sûr beaucoup trop exclusive, mais elle est présentée avec une telle virtuosité de critique, qu'on a plaisir à la voir s'édifier peu à peu, sans chicaner l'auteur de pages si charmantes. D'ailleurs le noyau du livre reste bien l'exposé des idées de Platon ; cet exposé paraît si facile, si clair et si complet que M. Faguet n'atteindra guère, je pense, le but proposé : *Pour qu'on lise Platon*. Son public s'imaginera qu'on lui a fourni le dernier mot sur Platon. Ce qu'il retiendra surtout du livre, c'est le droit de disserter sur Platon, en même temps que la dispense de le lire. Est-ce un profit ? A tout prendre, je crois que oui, bien que cette conclusion ne soit pas très socratique.

PAUL FAIDER.

CHRONIQUE

26. — A tous ceux qui s'intéressent aux progrès accomplis dans les méthodes de notre enseignement moyen et aux efforts tentés pour les perfectionner, on ne peut que recommander la lecture et l'étude du compte rendu du *Congrès de l'Enseignement moyen tenu à Bonne Espérance*, le 12 et le 13 septembre 1905 (Tournai, Casterman). En 1889, M. le chanoine Féron publiait, en faveur des humanités classiques, une étude approfondie de l'enseignement du latin d'après les vues de la pédagogie allemande. Les méthodes qu'il préconisait furent immédiatement mises en œuvre dans les collèges épiscopaux du diocèse de Tournai; sous l'impulsion d'idées similaires, on réforma l'enseignement des langues vivantes, et on entreprit d'appliquer les méthodes de la pédagogie moderne aux mathématiques et aux sciences. De là tout un vaste effort, dont le congrès de Bonne Espérance avec l'exposition scolaire qui le précéda, donnent une idée complète et fort avantageuse.

Voici, à titre d'exemple, une liste des questions discutées dans la section des littératures classiques. Dans quelle mesure le matériel intuitif peut-il servir à la lecture des auteurs? — L'étude esthétique d'ensemble qui doit clôturer définitivement la lecture faite en classe — pendant une ou plusieurs années — d'un auteur en langue maternelle ou étrangère. — Du choix des sujets de composition française dans les classes d'humanités. — Conditions auxquelles devrait répondre un hermès d'auteurs latins et grecs. — Moyens faciles de former à la diction : accents, nuances, action. — Des exercices de composition utilitaire dans les classes supérieures des humanités modernes. — L'improvisation; etc., etc. Et ces questions ont donné lieu à une série de rapports fort intéressants, pleins des échos d'un enseignement vivant et chaleureux. — Les littératures anciennes ont la grosse part dans ce volume.

Soupçonnerait-on que, dans une salle du petit séminaire du Hainaut, les congressistes assistaient, en septembre dernier, à une exécution d'une ode de Pindare, chantée par un chœur « formé en un cortège rappelant celui qui accompagnait les vainqueurs à leur retour dans leur patrie ».

Vraiment, les bonnes études ont encore de beaux jours. Elles ont même la grande irrévérence de choisir, pour se montrer jeunes et pleines de santé, le moment où de graves docteurs secouent tristement la tête sur leur cas.

27. — *L'Association belge des professeurs de langues vivantes*, qui s'est constituée à Bruxelles le 12 juin 1905, tiendra son premier congrès à Gand, du 18 au 21 septembre prochain.

Les adhésions doivent être adressées au secrétaire M. P. Hoffmann, 116, boulevard des Hospices, à Gand.

Nous croyons utile de reproduire ici les statuts de l'Association :

Article premier. — Il est constitué une société qui a pour titre : *Association belge des professeurs de langues vivantes*.

Art. 2. — Cette association a pour but :

1° d'étudier toutes les questions relatives aux langues vivantes et à leur enseignement ;

2° d'entretenir des relations assidues avec les associations semblables de l'étranger et de porter à la connaissance de ses membres toutes les manifestations importantes de la vie scientifique et pédagogique ;

3° de resserrer les liens de confraternité entre tous les professeurs de langues vivantes, à quelque degré d'enseignement qu'ils appartiennent, et d'augmenter la considération dont ils jouissent comme corps.

Art. 3. — A cet effet, l'Association fera usage des moyens suivants :

1° Tous les deux ans, elle tiendra, dans l'une ou l'autre ville de Belgique, un congrès où seront exposées et discutées des questions tant de doctrine que de pratique ;

2° En dehors de ces congrès, elle organisera des réunions et des conférences suivies de discussions ;

3° Elle accordera son appui moral ou financier à des entreprises tendant à favoriser l'étude et à perfectionner l'enseignement des langues vivantes, y compris la fondation d'une bibliothèque.

Art. 4. — Font partie de l'Association tous les professeurs de langues vivantes enseignant dans un établissement public ou privé, ainsi que toutes les personnes s'intéressant à ces langues, qui se déclarent prêts à payer une cotisation minimum annuelle de fr. 2,50. Les personnes n'appartenant pas à l'enseignement public ou privé doivent être présentées par deux membres de l'Association et agréées par le Comité.

Art. 5. — Le membre qui n'aura pas déclaré par écrit et avant le 1^{er} avril son intention de se retirer de la société, sera obligé de payer la cotisation pour l'année courante.

Art. 6. — Chaque membre reçoit gratuitement un exemplaire du compte-rendu des congrès et de toutes les autres publications décrétées par l'Assemblée générale.

Art. 7. — Le Congrès a lieu ordinairement au mois de septembre.

Art. 8. — L'assemblée générale de l'Association se réunit à la même date que le congrès ; elle décide sur toutes les questions qui lui sont soumises par le Comité ; elle examine et approuve les comptes du trésorier ; elle fixe le lieu et la date du prochain congrès ; elle procède à l'élection du Comité, et elle désigne les délégués qui devront la représenter aux congrès organisés à l'étranger.

Aucune question ne pourra être mise en discussion, si elle n'a été communiquée au Président quinze jours avant la date de l'assemblée générale.

Art. 9. — Le Comité se compose d'un président, de deux vice-présidents, de deux ou trois secrétaires et d'un trésorier.

Il est choisi pour une période de deux ans parmi les membres habitant la ville ou la province dans laquelle le congrès se réunit, et composé autant que possible de façon que l'enseignement moyen y soit représenté aussi bien que l'enseignement supérieur.

Le Comité a le droit de se compléter par cooptation.

Il entre en fonction le premier janvier de l'année qui suit l'assemblée générale.

Art. 10. — Toutes les décisions sont prises à la simple majorité des voix des membres présents, à l'exception de celles qui concernent une modification des statuts.

Les statuts de l'Association ne pourront être modifiés que par un vote réunissant au moins les deux tiers des membres présents.

Représentation aux Congrès organisés à l'étranger.

RÈGLEMENT.

Article premier. — L'Association belge des professeurs de langues vivantes se fera représenter, autant que ses ressources le permettent, aux congrès organisés par les sociétés similaires de l'étranger.

Art. 2. — Pour chaque congrès auquel elle se fera représenter, elle désignera un ou deux délégués et deux ou quatre suppléants.

Art. 3. — Les délégués sont désignés par un tirage au sort auquel prennent part tous les membres présents à l'assemblée générale qui n'auront pas demandé expressément que leur nom soit ôté de l'urne.

Art. 4. — Au cas où le mandat du délégué nécessite un congé, le Président de l'Association fera les démarches nécessaires auprès des autorités supérieures pour que ce congé soit accordé.

Art. 5. — Les délégués recevront une indemnité équivalente aux frais d'inscription, s'il y en a, et au montant d'un billet de seconde classe, aller et retour.

Art. 6. — Ils ont l'obligation de publier, endéans les trois mois qui suivent la date du congrès, un rapport détaillé dans une des Revues scientifiques du pays.

Art. 7. — Des tirés à part de ce rapport seront remis par les soins du Président à tous les membres de l'Association.

28. — Le XXIX^e Congrès de langue et de littérature néerlandaises, sous le haut patronage de LL. MM. Wilhelmine, reine des Pays-Bas, et Léopold II, roi des Belges, se tiendra à Bruxelles, les 26, 27, 28, 29 et 30 août 1906. MM. de Trooz, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, et De Mot, bourgmestre de Bruxelles, en ont accepté la présidence d'honneur.

Les adhésions au congrès sont reçues par le secrétaire-général, M. Th. Coopman, 129, boulevard Dailly, Bruxelles.

29. — La librairie Hachette vient de publier un nouveau fascicule, le 38^e, du grand *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, par MM. DAREMBERG, SAGLIO et POTTIER (Paris-Pistor. 1 vol. 4^e de 160 pp. Prix : 5 fr.). Parmi les articles qu'il contient, nous citerons : *Patria Potestas*

(Beauchet), *Patronus* (Lécrivain), *Pavimentum* (Fougères), *Pelles* (Gaspar), *Penates* (Hild), *Péplos* (Lafaye), *Peregrinus* (Humbert), *Perioikoi* et *Perseus* (Glotz), *Persona* (Navarre), *Pharus* (Besnier), *Phlyakes* (Navarre), *Phyle* (Lécrivain), *Pictura* (Girard), *Piscatio* (Lafaye). On est heureux de constater que cette importante publication paraît maintenant avec une louable régularité et que son achèvement n'est plus l'affaire que d'un petit nombre d'années.

30. — Sous le titre général *Kulturhistorische Beiträge zur Kenntnis des griechischen und römischen Altertums* (Leipzig, Dürr, 1906, 134 pp. 2 m. 40), M. MAX SCHMIDT vient de publier un fascicule qui est consacré spécialement à l'origine et à la terminologie de la mathématique élémentaire. Il nous montre les Grecs recevant de l'Orient les premiers rudiments de la géométrie, et tirant de là une science systématique. Les Romains n'y ont rien ajouté de nouveau. La Renaissance alla s'instruire à la source même, chez Euclide, qui fut traduit à Venise dès 1505. La terminologie grecque domine encore aujourd'hui la géométrie des nations européennes. Quant à l'arithmétique élémentaire, c'est la terminologie latine qui s'est continuée jusqu'à nos jours dans la langue du calcul.

On sait que M. Max Schmidt est également l'auteur d'une *Realistische Chrestomathie* qui a constitué pour le domaine de l'antiquité une tentative nouvelle et très utile. Il vient de répondre aux critiques que son œuvre a provoquées dans une brochure que voudront lire tous ceux qui s'intéressent au mouvement digne d'attention dont il est l'initiateur : *Kritik der Kritiken, ein Wort zur Abwehr und zur Verteidigung der realistischen Chrestomathie*, Leipzig, Dürr, 1906. 37 pp. 80 pf. — L. P.

31. — Le *Times* du 14 mai annonce que la cinquième saison des explorations d'Oxyrhynchus a donné des résultats stupéfiants, de beaucoup plus importants encore que les découvertes sensationnelles du premier hiver.

Craignant de devoir interrompre bientôt la série de leurs fouilles, MM. Grenfell et Hunt se proposèrent de retourner cette fois le plus de terre possible. Ils employèrent 200 travailleurs, et à la fin de l'hiver, ils quittaient Oxyrhynchus avec 131 caisses de papyrus. Il y a mieux. Jusqu'ici, ils n'avaient trouvé, dans les buttes de décombres qu'ils explo- raient, que des hottées de documents d'archives, publiques ou privées, jetées au rebut. Cette fois ils sont tombés, dans trois endroits, sur des parties de bibliothèques, dont les citoyens de la petite cité des bords du Nil n'avaient trouvé rien de mieux à faire que de les jeter à la voirie. Faites pendant les mois de février et de mars, ces trouvailles ne sont arrivées à Oxford qu'à la fin du mois d'avril. Déjà, les premières constata- tions sont faites pour remplir de joie les deux jeunes explorateurs, que la fortune a pourtant si souvent gâtés : ils découvrent, dans les premiers fragments déchiffrés, des péans de Pindare (déjà 9 colonnes complètes de 15 vers chacune, avec des scholies détaillées); cent vers à peu près intacts des parties lyriques d'une tragédie perdue, très vraisemblablement l'*Hypsipyle* d'Euripide; la fin d'un discours perdu de Lysias; un long morceau d'une histoire nouvelle de Grèce, où MM. Grenfell et Hunt ont aperçu déjà des données inédites sur la guerre du Péloponnèse (œuvre de

premier ordre, d'Éphore ou de Théopompe); un commentaire du livre II de Thucydide, très différent de nos scholies; un poème long de 22 hexamètres en l'honneur d'Hermès; les débris d'une collection de lyriques, qui renfermait 2 ou 3 manuscrits de Sapho; un exemplaire des dithyrambes de Bachylide; des méliambes de Cercidas de Mégalopolis: on n'avait de ce dernier que quelques menus fragments, et on en a déchiffré déjà 70 vers; puis, quarante-cinq lignes d'un évangile perdu, qui nous donnent le récit d'une visite de Jésus au temple de Jérusalem: un Pharisien l'apostrophe, et lui reproche d'être entré dans le temple sans avoir accompli les purifications nécessaires; puis, le Christ lui réplique, en opposant, en termes éloquents, la pureté intérieure aux ablutions extérieures (cf. Mathieu 23, 25): l'épisode est nouveau, le style l'est aussi, par ce qu'il a de littéraire et de cultivé; le vocabulaire même est plein d'intérêt. — En voilà certes assez pour recommander l'entreprise des fouilles d'Oxyrhynchus, qui aura fait la gloire des deux jeunes explorateurs anglais. Rappelons ici que les souscripteurs belges qui consentent à fournir une cotisation annuelle d'une guinée, non seulement contribuent au succès d'une série de fouilles d'une importance presque sans précédent, mais encore permettent à nos Musées Royaux du Cinquanteaire de recevoir une part plus grande des trouvailles qui y sont faites.

32. — Nous avons recommandé à nos lecteurs l'excellente traduction de : *les Penseurs de la Grèce* par TH. GOMPERZ, et nous avons dit tout de bien que nous pensions du soin et de l'habileté du traducteur, M. A. Reymond. Il nous suffira de signaler maintenant l'apparition du 2^d volume, qui correspond exactement au 2^d volume du texte allemand (Paris. F. Alcan, un volume in-8° de VIII-720 pp. Prix : 12 fr.). Il comprend d'abord une étude sur la transformation des croyances et des mœurs au V^e siècle, dans laquelle l'auteur parle des tragiques et de Thucydide avec une précision et une profondeur remarquables. Puis viennent des chapitres sur Socrate, et les Socratiques, Xénophon, les Cyniques, les Mégariques et les Cyrénaïques. Enfin, et c'est de beaucoup la partie la plus importante, le volume se termine par une magistrale étude de la philosophie de Platon. Non seulement les diverses œuvres du fondateur de l'Académie sont analysées avec une rare pénétration, mais M. Gomperz essaie de les classer chronologiquement et suivant un plan logique. Il est difficile de dire ici l'intérêt puissant d'une telle étude; il faut y renvoyer le lecteur, mais il est juste de louer encore une fois la compétence et le talent du traducteur, dont la prose élégante et nerveuse se lit avec autant de plaisir qu'une œuvre originale. — CH. M.

33. — Nous avons signalé récemment, en annonçant la traduction de Lucien, l'élégante collection de traductions que publie la *Clarendon Press* d'Oxford. Tous les volumes, au prix uniforme de trois shillings 6 d., sont du même format, et munis d'une introduction, d'un appendice, et d'un index. La collection vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : 1° *Longinus on the Sublime* translated by A. O. PRICARD (128 p.). Les passages des poètes sont, comme il convient, traduits en vers. Dans la substantielle introduction, j'aurais voulu voir mentionner l'intéressante traduction de Boileau. —

2° *Propertius* translated by J. S. PHILLIMORE (183 p.). La traduction, qui m'a paru très fidèle, est en prose. La préface contient de bonnes observations sur les devoirs d'un traducteur. — L. P.

34. — *Précis de phonétique historique du latin* par MAX NIEDERMANN. Paris, Klincksieck, 1906. 151 pp. — Encore un ouvrage qui a pour but de faire pénétrer la grammaire comparée dans l'enseignement scolaire des langues anciennes. M. Max Niedermann, dont tous les linguistes apprécient la science et la méthode, a entrepris de mettre à la portée d'un jeune latiniste, qui ne serait que latiniste, les principaux résultats de la phonétique historique du latin. Avec M. MEILLET qui, dans un avant-propos, présente l'ouvrage au public, il y a lieu de reconnaître que l'auteur a réussi dans cette tâche difficile. Il se sert dans son exposé des découvertes de la grammaire comparée, mais sans jamais faire intervenir les anciennes langues indo-européennes autres que le latin. Même les formes grecques ne sont pas rapprochées des formes latines correspondantes. C'est qu'en fait, beaucoup des élèves qui étudient le latin, ne reçoivent plus aujourd'hui l'enseignement de la langue grecque. Des livres tels que celui de M. Niedermann sont de nature à relever l'enseignement grammatical, et à le dégager de ce qu'il a conservé de scolastique dans son fond et dans sa forme. — L. P.

35. — T. MACCIO PLAUTO, *I Prigionieri, nuova traduzione italiana del dott. PASQUALE GIARDELLI*. Roma, Libreria Salesiana editrice, 1905. — Après avoir publié une édition classique des *Captivi* de Plaute (v. *Revue*, 1902, p. 169), M. G. en donne une traduction italienne. Pour autant que nous en pouvons juger, cette traduction est faite avec soin et vise surtout à l'exactitude. — P. T.

36. — J. S. PHILLIMORE, *Index verborum Propertianus*. Oxford, Imprimerie de Clarendon, 1905. 112 pp. in-8°. Prix : 4 s. 6. d. — Les philologues savent quels précieux services peut rendre un index exact de tous les mots d'un auteur. Les éditions *in usum Delphini*, si médiocres qu'elles soient pour la plupart, ont été longtemps recherchées (et quelques-unes le sont encore) à cause de leurs *indices verborum*. Un travail de ce genre n'exige pas seulement beaucoup de temps, de soin et de patience, mais encore une bonne méthode et un esprit véritablement scientifique. L'*index Propertianus* de M. Phillimore réunit toutes les conditions voulues, et l'auteur mérite la reconnaissance des latinistes, pour qui il s'est astreint à un labeur pénible et fastidieux. Son ouvrage est le complément indispensable de l'excellente édition qu'il a donnée de Properce dans la *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*. — P. T.

37. — Dans une seconde étude sur les manuscrits de Suétone (*A preliminary study of certain manuscripts of Suetonius' lives of the Caesars*, second paper, 144 pp. dans les *Harvard Studies* Vol. XVI), CLÉMENT L. SMITH présente, en les rangeant dans la classification de sa première étude, cinq nouveaux manuscrits du XV^e siècle : le *Vaticanus Latinus* 6396, l'*Ambrosianus* H. 90, et trois copies du British Museum, Lat. C. 12009, Lat. Class. Arundel 32, et Lat. Class. 21098. Ces manuscrits sont fortement altérés, comme tous ceux de cette époque. Un seul détail est à noter : le

manuscrit d'Arundel est meilleur que ses contemporains pour l'orthographe. Comme conclusion de ses deux études, M. Smith, après avoir constaté que certains de ses critiques ont accordé trop d'importance à ces manuscrits du XV^e siècle, demande cependant qu'on les étudie tous séparément. On peut, dit-il, y trouver des copies directes de manuscrits fort anciens, tel le *Monacensis* (M. Smith fait erreur, le *Monacensis* a été transcrit sur une copie du *Gudianus* 268), et en formant des groupes de ces manuscrits, on peut arriver à d'heureux résultats. M. Smith s'en tiendra à ces deux études, mais il pense qu'il faut les continuer.

M. Smith a rendu de réels services à la science en dépouillant un assez grand nombre de manuscrits de Suétone, du XV^e siècle; nous savons mieux ce qui s'y trouve, et nous avons de meilleures bases pour conclure que leur utilité est très contestable pour la constitution du texte du biographe des Césars. — L. PR.

38. — Le *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne* de Dom F. CABROL continue à paraître très régulièrement. Le 9^e fascicule (*Antiphone* — *Archimandrite*. Paris, Letouzey et Ané, 1906. Prix : 5 fr.) orné de 110 grav. dans le texte, est en vente et il est de tous points digne des précédents. A côté des articles *Antinus*, *Aoste*, *Apamée*, *Apocryphes*, *Apologies* (liturg.), *Apothéoses*, *Apronien*, *Apt*, *Aquillee*, *Arbres*, *Arche*, *Archevêque* et *Archidiaque* par le savant éditeur et son infatigable collaborateur Dom H. Leclercq, il faut citer : *Apa* (G. Lefèvre), *Apertio Aurium* (P. de Puniet), *Apocrisiaire* (Pargoire), *Apodeipnon* (Pétrides), *Apotactites* et *Apotaxamènes* (Lambert), *Aquariens* (Batiffol), *Archimandrite* (Pargoire). Signalons au mot *Arche* une belle planche en couleurs qui reproduit une peinture des catacombes. Le fascicule contient maintenant une liste détaillée des articles parus, ce qui en facilitera beaucoup l'usage, mais nous devons regretter qu'on n'ait pas clos encore le 1^{er} volume qui menace de devenir, par ses dimensions, d'un maniement peu commode.

39. — M. A. HOUTIN continue intrépidement ses publications, sur les controverses que suscite la question biblique. Après avoir raconté, dans un livre qui a fait sensation et que nous avons signalé, l'histoire de *la Question biblique chez les catholiques de France au XIX^e siècle* (Paris, Picard, 2^e édit. 1902. Prix : 4 f.), il donne un complément à cet ouvrage en exposant où en sont les études bibliques à l'époque actuelle (*La Question biblique au XX^e siècle*. Paris, Nourry, 1906, 1 vol. 8^e de 300 p. Prix : 4 fr.). Dans le premier volume, il était question surtout de l'Ancien Testament; cette fois ce sont principalement les travaux consacrés au Nouveau Testament qui sont analysés. Aussi les volumes, maintenant célèbres, de l'abbé Loisy sont-ils au premier plan. Cette nouvelle période de la controverse biblique est exposée avec précision et sincérité, sans équivoque ni réticence, en laissant parler eux-mêmes les textes et les faits. Aussi avec sa très riche documentation, son ton calme et modéré, sa phrase nerveuse et sobre, l'auteur a-t-il écrit un des chapitres les plus passionnants de l'histoire des idées contemporaines. Ceux qui croient que toute vérité n'est pas bonne à dire ne manqueront pas de le blâmer,

mais M. Houtin pourra leur répondre : *Et cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos.* — M. J.

40. — M. A. MATTER, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, dans un livre extrêmement bien fait (*L'Église catholique, sa constitution, son administration*. Paris, Colin, 1906. Un vol. de IV, 461 pp. in-12. Prix : 5 fr.) s'est proposé de donner une description purement objective de l'organisation et de l'administration de l'Église. Il a conçu son œuvre en historien et l'a réalisée suivant la méthode proprement historique; aussi ce manuel impartial et objectif sera-t-il pour tous un excellent instrument de travail. Nous tenons à faire connaître ici, dans les termes mêmes de l'auteur, la façon dont il a compris sa tâche : « Ma volonté d'envisager l'Église comme un système juridique, et ses évolutions passées ou futures comme de pures entreprises d'adaptation juridique, m'a permis de penser et de parler sur elle avec une extrême indifférence aux polémiques actuelles. J'ai préparé ce livre avec une curiosité d'historien, c'est-à-dire avec la préoccupation de m'expliquer et d'expliquer par quelle richesse de précédents utilisables dans tous les sens, par quelle abondance de coutumes issues des temps et des pays les plus divers, l'Église a pu et pourra de nouveau suivre les changements des sociétés civiles sans changer elle-même. Et j'ai tâché d'observer dans l'exposition la méthode proprement historique, c'est-à-dire la méthode qu'on emploie pour les faits lointains, pour les faits soustraits à l'observation directe, pour les faits, par suite, qui risquent le moins d'exciter les passions. J'ai voulu décrire un mécanisme incomparable, car il retarde et devance en même temps l'évolution des sociétés laïques. Il la retarde, en tant qu'il seconde les partis qui font profession de la retarder, ou en tant qu'il soutient des dogmes considérés par les savants modernes comme incompatibles avec la science. Mais il devance aussi l'évolution, en tant que beaucoup d'institutions apparaissent dans l'Église longtemps avant de s'introduire dans les usages des États. Pour n'en donner que des exemples très connus, les conciles ont devancé et devancent toujours l'organe qui maintiendra la paix entre les peuples et inaugurera un gouvernement international; les assemblées des paroisses ont devancé les conseils municipaux; la procédure parlementaire a pris naissance dans les *Convocations* du clergé anglais et dans les *Assemblées générales* du clergé français; l'inamovibilité des curés a précédé les théories modernes sur la stabilité des fonctions publiques; la loi du concours a fonctionné pour les cures avant de fonctionner pour les emplois civils; une législation des pensions de vieillesse et d'invalidité s'est développée dans le droit canonique avant d'apparaître dans les États. De même beaucoup d'idées regardées comme audacieuses et réparatrices se sont formées chez les canonistes du moyen âge, par exemple les idées du contrat social, du droit naturel, du vote de l'impôt, du refus des impôts arbitraires, de la république du genre humain. Le droit de résister à l'oppression apparaît chez les scolastiques avant que les Jésuites du XVI^e siècle en déduisent le droit de tuer les rois ou que les anarchistes modernes inventent la propagande par le fait. Il suffit de garder présents à l'esprit tous ces faits et les

faits semblables, pour ne pas envisager l'Eglise exclusivement, soit comme une force du passé, soit comme une force d'avenir. Je n'ai donc pas eu de peine à la considérer uniquement sous ses aspects profanes, temporels et juridiques, et à la décrire sur un ton que personne, j'espère, ne trouvera satirique ou apoloétique ». L'auteur a joint à chaque développement une bibliographie du sujet et au premier chapitre une bibliographie générale, qui rendra de grands services, en permettant sur chaque point de compléter l'étude des questions qui n'ont pu être qu'esquissées. Le livre est de tous points recommandable. — M. J.

41. — Peu de documents sont aussi importants pour l'étude de la condition des personnes et des terres au X^e et au XI^e siècle que le *Liber Traditionum Sancti Petri Blandiniensis*, dont on ne possédait jusqu'ici qu'une édition détestable donnée par VANDE PUTTE, en 1842. M. ARNOLD FAYEN vient d'en établir très soigneusement le texte d'après les deux manuscrits anciens qui en subsistent et l'a pourvu d'une annotation sobre et d'une table excellente. Cette nouvelle édition, sur laquelle nous reviendrons avec plus de détails, a paru dans le *Cartulaire de la ville de Gand*. Elle y constitue le premier volume d'une série de « chartes et documents. » On sait que la première série, consacrée aux comptes de la ville, comprend deux volumes édités par J. Vuylsteke. La table en paraîtra prochainement, ainsi que des notes et commentaires posthumes de l'éditeur, relatifs aux comptes publiés par lui. — H. P.

42. — La nouvelle édition de *La Chronique de Saint-Hubert dite Cantatorium*, par M. KARL HANQUET (Bruxelles, Kiessling, 1906, in-8°), constitue le second volume du Recueil de textes pour servir à l'étude de l'histoire de Belgique publié par la Commission royale d'Histoire. Faute de manuscrits inconnus aux précédents éditeurs, M. H. n'a pu qu'améliorer le texte publié en 1848 par Bethmann et Wattenbach dans le t. VIII (Script.) des *Monumenta Germaniae Historica*. Mais comme pour le *Gislebert* de M. Vanderkindere, on trouvera dans son édition une annotation abondante qui permettra d'utiliser dans les meilleures conditions un texte précieux pour l'histoire de la Lotharingie pendant la seconde moitié du XI^e siècle. — H. P.

43. — Signalons, en attendant qu'il en paraisse un compte-rendu détaillé, le troisième volume du *Corpus documentorum Inquisitionis Neerlandicae*, de M. Paul Fredericq (Gand, Vuylstede, 1906, XLVIII-447 pages in-8°). Ce nouveau volume constitue un supplément aux deux premiers, qui sont consacrés au moyen âge. On y trouvera 146 documents nouveaux, de 1236 à 1502, dont un grand nombre étaient encore inédits. Les pages 240-447 comprennent une table analytique excellente des trois premiers volumes du *Corpus*. Elles ne permettront pas seulement de les utiliser facilement; elles témoignent encore de leur extraordinaire richesse, dont on ne pouvait jusqu'aujourd'hui se faire une idée exacte. — H. P.

44. — Nous ne croyons pas que l'attention ait encore été appelée en Belgique sur deux architectes originaires d'Anvers, Jérôme et Antoine Van Obbergen, qui à la fin du XVI^e siècle travaillèrent en Danemarck, à

Danzig et à Thorn. Du moins nous avons vainement cherché leurs noms dans la *Biographie Nationale* MM. G. Cuny et Simson ont consacré dernièrement de courtes mais substantielles notices à ces deux artistes dans les *Mitteilungen des Westpreussischen Geschichtsvereins* (1904, n° 3, et 1906, n° 2) Le second d'entre eux fut un maître des plus remarquables. C'est à lui que sont dus, entre autres, à Danzig, le *Rathaus* de la vieille ville et l'Arsenal. — H. P.

45. — Nos lecteurs connaissent l'excellent ouvrage que le regretté AUGUSTE MOLINIER a consacré aux sources de l'Histoire de France des origines aux guerres d'Italie, et dont on attend impatiemment la table générale. M. Henri Hauser, professeur à l'Université de Dijon, entreprend de donner une suite à ce manuel désormais indispensable, sous le titre de *Les sources de l'histoire de France, XVI^e siècle [1494-1610]* (Paris, Alphonse Picard et fils, 1906, 197 pages, 5 fr.). Le premier fascicule, qui vient de paraître, comprend les règnes de Charles VIII et de Louis XII. L'auteur a naturellement conservé la méthode et le plan adoptés par son prédécesseur. La connaissance approfondie qu'il possède de l'Histoire de France au XVI^e siècle et dont, depuis l'apparition de son étude sur François de La Noue (1892), ont témoigné une foule de travaux, garantissent la valeur de son ouvrage et lui assurent le meilleur accueil. Nous lui consacrerons un compte rendu détaillé dès que la publication en sera plus avancée. — H. P.

46. — L'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. E. Lavisse, sera bientôt achevée. La librairie Hachette vient de mettre en vente la première partie du tome VII (1 vol. in-8° de 408 pp. Prix : 6 fr.). Ce volume est le premier des deux qui seront consacrés à l'histoire de Louis XIV, de 1643 à 1685. Il comprend : Livre I, *La Période Mazarine* : Avant la Fronde, La Fronde, Après la Fronde; Livre II, *L'Installation du Roi* : Le Roi, le Premier Ministre, l'État en 1661, l'Offre de Colbert; Livre III, *Le Gouvernement économique* : Finances, Travail, Grand Commerce et Colonies; Livre IV, *Le Gouvernement politique* : Réduction à l'obéissance, Lois, Justice et Police; Livre V, *Le Gouvernement de la Société* : Artisans et Paysans, l'Ordre des Officiers; Noblesse, Clergé. Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présente cette période historique, et le nom de M. Lavisse, qui a rédigé lui-même ce volume, nous garantit la valeur de l'œuvre à tous points de vue. — CH. M.

47. — L'*Historisch Leesboek* que M. H. BRUGMANS, professeur à l'Université d'Amsterdam, vient de publier (La Haye, M. Nijhoff, 496 pages) n'est pas à proprement parler, comme le sont chez nous les *Lectures Historiques* de MM. d'Awans et Lameere, un livre d'enseignement. Il s'adresse moins aux élèves qu'aux gens du monde. Il a pour but de leur fournir une idée de la « manière » des principaux historiens hollandais modernes. Mais l'auteur a choisi et groupé les emprunts qu'il a faits à ceux-ci de manière à présenter au lecteur une série de tableaux relatifs aux diverses époques depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement du XIX^e siècle. Il a eu de plus l'intention de répandre dans le grand public le goût de l'histoire sociale à laquelle se rapportent le plupart de ses extraits. Ceux-ci sont dus à la plume de P. L. Muller, R. Fruin, S. Muller, P. J. Block, C. Th. Busse-

maker, R. C. Bakhuizen van den Brink, H. Brugmans, C. W. Kernkamp, G. H. Betz, J. R. Thorbecke, W. H. de Beaufort, H. T. Colenbrander, W. Van der Meulen, W. G. Bijvanck et J. E. Heeres. Conformément à la nature de l'ouvrage, les textes sont naturellement reproduits dépourvus de notes. Ajoutons que le choix en est excellent et nous a paru répondre parfaitement au but visé par M. Brugmans. — H. P.

48. — La littérature italienne, après avoir été longtemps le patrimoine commun de tous les "honnêtes gens", fut au XIX^e siècle délaissée peu à peu au profit de rivaux du Nord. Mais la faveur lui revient aujourd'hui, et à bon droit. Il se manifeste dans le nouveau royaume, ici comme sur d'autres domaines, une productivité un peu confuse et désordonnée, qui tâtonne et se fourvoie parfois, mais féconde et vivante. Personne plus que M. MAURICE MURET n'a contribué à faire connaître en France les œuvres des jeunes auteurs d'outre-monts, et on lui saura gré d'avoir réuni en un volume *La littérature italienne d'aujourd'hui* (Paris, Perrin, 1906), ses principaux articles, dispersés dans une demi-douzaine de revues et journaux. Il y dessine, tantôt esquissées d'un fusain léger, tantôt gravées d'un trait net et précis, une série de figures merveilleusement variées, diverses comme les provinces et les sociétés de la péninsule incomplètement unifiée. Celui qui voudra connaître de l'Italie autre chose que ce qu'en voient les touristes, trouvera en ce livre d'une critique souple et pénétrante un guide à la fois très informé et très impartial. — F. C.

49. — L'Académie des Sciences de Berlin publie un rapport sur la fondation, l'activité et les projets de la commission allemande, récemment créée. Cette commission se propose : 1^o un inventaire des manuscrits littéraires de l'Allemagne jusqu'au XVI^e siècle; 2^o la publication de poèmes inédits datant de la fin du moyen-âge; 3^o des éditions critiques d'écrivains allemands modernes. Wieland recevra le premier l'honneur d'une grande édition critique; sont envisagés pour la suite Winckelmann, J. Möser, Hamann et Klopstock. Une seconde série de travaux sera consacrée à l'histoire de la langue allemande. Des études sur les origines du nouveau haut-allemand au XIV^e et XV^e siècle, sur les tendances unionistes du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e, sur la langue de Goethe, des dictionnaires sur les différents dialectes sont en préparation. La commission désire couronner son œuvre dans le sens linguistique par un « Trésor de la langue allemande » et émet dans ce but le vœu de la création d'un « Institut pour la langue allemande, avec organisation définitive, et des auxiliaires établis d'après un plan fixe et d'une façon durable. „ Jusqu'ici la commission a publié six volumes de sa collection : *Deutsche Texte des Mittelalters* (Berlin, Weidmann'sche Buchhandlung). Cette publication vise surtout l'époque de transition, le XIV^e et le XV^e siècle, l'époque dans laquelle se préparent les phénomènes de l'humanisme, de la réforme et de la formation de la langue écrite. Pour les épigones de la littérature classique du moyen-âge, les éditions manquaient jusqu'ici. Les principaux de ces épigones sont, comme on sait, Rudolf von Ems et Konrad von Würzburg. Une des œuvres principales de

longue haleine de chacun d'eux est publiée dans cette collection. Les volumes parus reproduisent en outre un conte anonyme fantastique de la fin du XIV^e siècle, le manuscrit de Heidelberg contenant des chants populaires du XV^e et XVI^e siècle, le manuscrit de Melk, renfermant des fables et poésies didactiques et une vie de Saintes. Voici du reste les titres exacts : I. Band : *Friedrich von Schwaben*, hrsg. von M. H. Jellinek (XXII et 127 pp. in-8°. Pr. 4,40 m.). II. Band : *Rudolfs von Ems, Willehalm von Orlens*, hrsg. von V. Junk. (XLIII et 277 pp. Pr. 10 m.). III. Band : *Johann von Würzburg, Wilhelm von Oesterreich*, hrsg. von E. Regel (XXII et 333 pp. Pr. 10 m.). IV. Band : *Die Lehrgedichte der Melker Handschrift*, hrsg. von A. Leitzmann. (XIV et 55 pp. Pr. 2,40 m.). V. Band : *Volks- und Gesellschaftslieder des 15. und 16. Jahrhunderts. I. Die Heidelberger Handschrift*, hrsg. von A. Hopp. (XVIII et 254 pp. Pr. 7,60 m.). VI. Band : *Elsbet Stagel, Das Leben der Schwestern zu Töss*, hrsg. von F. Vetter (XXVI et 132 pp. Pr. 5 m.).

50. — Une importante association littéraire autrichienne a été fondée à Vienne. Cette association songe à préparer des éditions critiques des grands écrivains autrichiens, tels que Lenau, Grillparzer, Halm, Zedlitz, Bayernfeld. Elle se propose de publier tout le répertoire du théâtre populaire viennois, les œuvres de Hofner, Stronitzky, Nestroy etc. Elle nous promet de l'inédit d'écrivains allemands qui ont séjourné en Autriche, tels que Frédéric Schlegel, Zacharie Werner, Adam Müller, etc. Le programme comporte aussi une édition des grands critiques autrichiens, tels que Schreyvogel, Speidel, E. Kuh. L'association veut accorder une attention spéciale aux mémoires, correspondances, conversations. Ce programme est magnifique et comble une lacune qui se faisait vivement sentir. Nous ne possédons, en effet, de toute cette vaste et intéressante littérature allemande en Autriche, que des éditions sérieuses de Lenau et de Grillparzer. Le premier volume que l'association a publié ne porte pas un nom éclatant, mais c'en est certes un qu'il importait d'arracher de l'oubli. C'est l'autobiographie du paysan-poète du Vorarlberg Franz Michael Felder : *Aus meinem Leben, von F. M. Felder*, hrsg. und eingeleitet von Ant. Schönbach. Wien, Litterarischer Verein. Le second volume édité par l'association est un recueil de conversations de Grillparzer et de caractéristiques de sa personnalité par des contemporains : *Grillparzer Gespräche und die Charakteristiken seiner Persönlichkeit durch die Zeitgenossen*, hrsg. von A. Sauer, Wien, ibidem. Ce sont des documents du plus haut intérêt et de première valeur pour la connaissance du grand poète dramatique autrichien. Ces volumes sont du reste publiés par des hommes qui font autorité dans le monde scientifique autrichien. Il est hautement désirable que la tentative de l'association rencontre de l'appui à l'étranger et que les grandes bibliothèques s'abonnent à ses publications.

51. — Un vaste ouvrage général sur la littérature allemande en Autriche ne tardera du reste plus longtemps à être achevé. C'est la *Deutsch-Österreichische Literaturgeschichte*, qui se publie, avec l'aide de nombreux collaborateurs, sous la direction de Nagl et Zeidler (Vienne, C. Fromme). Le premier volume, comprenant 836 pages, et allant depuis les débuts

jusqu'au règne de Marie-Thérèse, est complet. Le second volume, traitant l'époque moderne, comprendra 17 livraisons, dont 10 ont paru. L'ouvrage est richement illustré.

52. — En France aussi on s'occupe activement de la littérature allemande autrichienne. Après les travaux de Ehrhard sur Grillparzer et de Roustan sur Lenau, voici un nouveau livre sur Lenau : L. REYNAUD, *Lenau poète lyrique* (Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905. Pr. 3,50 fr.). C'est une étude très approfondie des poésies de Lenau, qui révèle un intime connaisseur, mais un juge trop sévère pour l'homme et trop froid pour le poète. J'aurais préféré à une apologie de la volonté une apologie du poète, qui est loin d'être généralement estimé à son incomparable valeur.

53. — L'édition jubilaire des œuvres de Goethe (Stuttgart, Cotta) a progressé, depuis mon dernier compte rendu (livraison 3-4, 1905), de quatre volumes. Le volume 39, qui serait l'avant-dernier, si cette édition paraissait dans l'ordre, contient la première partie des *Schriften zur Naturwissenschaft* (LII et 383 pp.). L'histoire naturelle générale y est représentée par 18 traités, la zoologie par 12, la botanique par 9. Goethe avait exclu les travaux de ce genre de son « édition complète de dernière main » ; plus tard les éditions concurrentes de ses œuvres ont voulu se surpasser par une publication de plus en plus complète de ces travaux ; ce n'était certes pas la volonté de Goethe, et cela a beaucoup nui à sa popularité, dans le bon sens du mot. L'édition jubilaire ne nous donnera qu'un choix des études d'histoire naturelle de Goethe. Elles ne pouvaient manquer complètement dans une édition qui veut présenter la personnalité intellectuelle de Goethe dans sa totalité, elles ne pouvaient être données complètement dans une édition qui s'adresse au grand public, rien qu'à cause de leur étendue. Dans la grande édition de Weimar elles ne comprennent pas moins de 14 gros volumes. Dans une très savante introduction, l'éditeur de ce volume, M. Max Morris, justifie son choix, explique l'importance objective et biographique de ces traités, étudie leur forme artistique, et dit aussi ce qu'il faut en penser au point de vue de la science moderne. Le volume 5 (L et 432 pp.), un des plus volumineux de l'édition, est consacré au *Westöstlicher Divan*. Au texte sont jointes les notes et dissertations de Goethe sur son œuvre et sur la civilisation et la poésie orientales en général, et à celles-ci, l'éditeur, M. Burdach, ajoute encore 135 pages de commentaires en petit texte, outre l'introduction générale de 50 pages. Après Düntzer et Loeper, Burdach a fait le plus pour l'élucidation de cette œuvre de Goethe, et il était tout désigné pour sa tâche par une édition antérieure de l'œuvre dans l'édition de Weimar, par son ouvrage sur la forme primitive du *Divan* et par ses articles dans le *Goethe-Jahrbuch*. Un des sujets les plus vastes de la *Goethe-Forschung* est condensé ici dans les pages tout à fait magistrales de l'introduction et éclairci dans tous ses détails dans le commentaire. — Goethe le rieur, le satirique, apparaît dans le volume 7 (XII et 390 pp.), contenant ses drames de jeunesse, ses farces et satires. Ici encore les nombreuses allusions à des événements et des personnalités contemporaines exigeaient un commentaire étendu (80 pages), dont l'éditeur, M. Köster, s'acquitte pour le mieux. — Le dernier volume paru, qui porte le numéro 10 (XXVI et 384 pp.), contient le *Götz von*

Berlichingen et donne le texte de l'esquisse de 1771 et de la rédaction définitive. M. E. von der Hellen s'est chargé de l'introduction et du commentaire. — Vingt-sept volumes de l'édition ont paru jusqu'ici; il en reste treize à paraître; depuis quelque temps elle avance lentement.

54. — Selon un communiqué de M. Suphan, le directeur du *Goethe- et Schillerarchiv*, à Weimar, dans les *Modern Language Notes*, la grande édition de Goethe, appelée édition de Weimar ou *Sophien-Ausgabe*, d'après la grande-duchesse Sophie de Saxe, sera terminée dans quatre ans. Elle comprendra environ 160 volumes. Le premier groupe (50 volumes) est consacré aux œuvres poétiques; il reste 5 volumes à paraître. Le second groupe contient les œuvres scientifiques (14 volumes); il est complet. Le troisième groupe, destiné aux mémoires (14 volumes), est complet, sauf les registres, dont la confection, dit M. Suphan, donnera encore beaucoup de besogne. Le quatrième groupe, la correspondance de Goethe, comprendra 48 volumes; il en manque encore trois. L'édition paraît en deux formats, grand et moyen 8°, chez H. Böhlau, à Weimar. Le prix de l'édition grand 8°, reliée, dépasse déjà 800 Marks.

55. — L'édition concurrente de la *Jubileums-Ausgabe* de Cotta est celle du *Bibliographisches Institut* de Leipzig, qui est aussi en voie de publication; elle est plus strictement scientifique que celle de Cotta, mais ne sera pas aussi complète. Environ 20 volumes ont paru. Le prix est le même, 2 M. par volume relié.

56. — L'édition critique des œuvres de Henri de Kleist, si longtemps et si impatiemment attendue, est maintenant complète : *Heinrich von Kleists Werke, im Verein mit G. Minde-Pouet und R. Steig herausgegeben von Er. Schmidt. Kritisch durchgesehene und erläuterte Ausgabe.* (Leipzig, Bibliographisches Institut. 5 vol. Pr. 2 m. par volume relié). C'est sous tous les rapports une œuvre hors ligne, qui condense et résume un travail immense, presque séculaire, sur les œuvres du poète, tout en y ajoutant une foule de trouvailles personnelles. De main de maître, Erich Schmidt trace dans le premier volume la biographie et la psychologie compliquée de H. de Kleist. Un écrivain et un savant d'une individualité très marquée caractérise ici l'individualiste le plus prononcé de la littérature allemande. Prudemment E. Schmidt garde le milieu entre les conceptions et interprétations extrêmes : il ne voit en Kleist ni une nature essentiellement pathologique, ni un homme normal; il ne rend responsable de son sort tragique ni uniquement l'époque dans laquelle il a vécu, ni le poète lui-même. Une intime connaissance et une documentation d'une rare richesse éclatent dans chaque ligne. Mais cet exposé brillant n'est pas écrit pour le non-initié. Le biographe se départ de sa prudence habituelle, en affirmant trop catégoriquement que le voyage à Würzburg a eu pour mobile unique la guérison d'une maladie secrète. Le ton des lettres de Kleist à sa fiancée ne permet décidément pas de donner cette interprétation comme seule possible. Schmidt passe aussi un peu trop rapidement sur les dernières années de la vie du poète. Mais cette lacune est abondamment comblée par les commentaires dont M. R. Steig accompagne les *Kleine Schriften*; en de volumineux écrits M. Steig a élucidé la dernière période très confuse de Kleist et établi

quels sont les articles du journal *Abendblätter* qui doivent lui être attribués. Ici encore l'édition actuelle met l'ordre dans une matière extrêmement embrouillée. Le troisième collaborateur à cette édition, M. Minde-Pouet est l'auteur d'un travail sur la langue et le style du poète. Il s'est réservé une des parties les plus difficiles, l'édition de la correspondance de H. de Kleist. Tout le 5^e volume y est consacré. Ces lettres éparpillées en trois éditions partielles et en de nombreuses publications, difficilement accessibles, sont réunies ici au complet et rangées dans l'ordre chronologique. Dix lettres nouvelles y sont publiées pour la première fois. Le texte original, déformé dans les publications antérieures, a été rétabli, au prix des plus grandes peines pour se procurer les manuscrits, dans son intégrité primitive. L'annotation est très riche, mais on ne distingue pas toujours pourquoi telles notes sont placées au bas des pages et telles autres, la grande masse, à la fin du volume. Les trois premiers volumes, contenant toutes les œuvres poétiques de Kleist, à l'exception de ses poésies lyriques, rares et peu importantes, forment la petite édition. La grande édition est constituée par l'adjonction des deux derniers volumes, dont le 4^e renferme les poésies, les petits écrits (œuvres diverses) et les variantes. Si la critique allemande relève en général, à propos de cette édition, que pas le moindre travail sur Kleist n'est resté inutilisé, je dois faire une réserve en ce qui concerne les travaux sur Kleist parus à l'étranger, tant en France (Bonnafous) qu'en Italie (Friedmann) et en Belgique (Bley).

57. — La nouvelle édition de luxe des classiques allemands, dont j'ai annoncé ici l'apparition, compte jusqu'ici trois volumes, contenant les romans et nouvelles de Goethe, 1^{re} partie, les drames de Schiller, 1^{re} partie, et les œuvres complètes de Th. Koerner. — Ce qui frappe tout d'abord c'est le vrai tour de force qui est accompli ici pour réunir le plus de texte possible sur le plus petit espace donné; et ce tour de force n'a pas lieu au détriment des yeux du lecteur, car l'impression est suffisamment grande et d'une admirable netteté. L'extraordinaire finesse du papier de soie a permis de condenser en des volumes de l'épaisseur moyenne d'un centimètre, le *Werther*, les *Lettres de Suisse*, les *Conversations d'émigrés allemands*, les *Affinités électives* et deux nouvelles de Goethe, — les *Brigands*, la *Conjuration de Fiesque*, *Cabale et amour*, *Don Carlos* et *Guillaume Tell* de Schiller — et les œuvres absolument complètes de Koerner. La collection porte le nom du duc de Saxe-Weimar, qui en a accepté le protectorat et le nom de A. W. Heymel, qui est sans doute le Mécène allemand qui s'est engagé à accorder à chaque volume une subvention de 10,000 marks. Le titre exact est : *Grossherzog Wilhelm Ernst Ausgabe herausgegeben im Auftrage von Alfred Waller Heymel*.

La dernière page de chaque volume indique les noms des éditeurs et ceux des nombreux artistes qui ont soigné l'ornementation, dessiné les titres et les en-tête, etc. A l'éditeur de chaque volume est adjoint un "conseiller", pour garantir l'authenticité du texte; ce conseiller pour les volumes *Goethe et Schiller* est M. B. Suphan, directeur du *Goethe et Schillerarchiv* à Weimar. Le volume *Goethe* comprend 614, *Schiller* 668, *Koerner* 473 pages. Le format est de 17/10 centim. La reliure très élégante

est en maroquin rouge. Le prix est de 4,50 m. pour les deux premiers et de 3,50 m. pour le troisième volume. Sa modicité ne s'explique que par la munificence dont il a été question plus haut. Par la simplicité exempte de tout snobisme, unie à l'élégance la plus raffinée, ces volumes se recommandent hautement d'eux-mêmes à tout amateur de livres. L'extrême condensation des matières en un volume produit au surplus ce résultat, que les œuvres d'un classique allemand ne coûteront pas sensiblement plus cher dans cette collection que dans une édition ordinaire; c'est un des aspects du côté également très pratique de cette collection. Un autre est la grande facilité de maniement de ces volumes, qui ne prennent qu'une place minime soit dans les rayons d'une bibliothèque, soit en poche; pour ces motifs ils se recommandent aussi à tout ami des lettres. Les caractères latins facilitent au surplus la lecture au lecteur étranger.

58. — J'ai eu l'occasion de signaler ici à différentes reprises quelques-unes des nombreuses entreprises d'éditions populaires qui se succèdent avec une si étonnante rapidité en Allemagne. Aux anciennes collections de Reclam, de Hendel, de Meyer, sont venues s'ajouter celles de Cotta (*Cotta'sche Volksbibliothek*, Stuttgart), celles de M. Hesse (*M. Hesses Volksbücherei* et *Meisterwerke der deutschen Bühne*, Leipzig), celle de Kitzler (*Deutsche Dichter in Auswahl für das Volk*, aujourd'hui à la *Verlagsanstalt Baldur*, Berlin), celle de Kürschner (*Kürschner's Bücherschatz*, Hillger, Leipzig), la *Allgemeine Bücherei* (Vienne, Braumüller), la *Allgemeine National-Bibliothek* (Vienne, Daberkoro), les *Wiesbadener Volksbücher*, etc. etc. Une nouvelle collection de ce genre vient de paraître; elle est intitulée : *Deutsche Bücherei* et paraît sous la direction de M. Reimann, professeur de gymnase à Berlin, chez l'éditeur H. Neelmeyer à Berlin. Comme format et impression, qui sont plus grands que dans les collections analogues, elle se rapproche beaucoup des *Wiesbadener Volksbücher*, dont il a déjà été question ici. Elle a aussi ceci de commun qu'elle publie des œuvres d'écrivains modernes et contemporains. La nouveauté que la *Deutsche Bücherei* apporte, consiste dans la publication, à côté d'œuvres purement littéraires, de travaux de vulgarisation scientifique, d'études biographiques, et particulièrement d'essais historiques et littéraires, tirés des œuvres des plus connus parmi les historiens, critiques et pédagogues allemands contemporains. Dans cet ordre d'idées, je note parmi les 50 volumes parus jusqu'ici les conférences et articles choisis de l'historien M. Lenz, les études de L. Riess sur le Japon, les essais biographiques de H. von Treitschke et de Er. Marcks, les essais littéraires de Er. Schmidt, les conférences et articles divers de Fr. Paulsen, l'illustre philosophe et pédagogue, les travaux de vulgarisation scientifique de W. Wattenbach, etc., etc. Tous ces volumes, et particulièrement ceux qui portent les noms de Treitschke, Er. Schmidt et Paulsen, sont d'un grand intérêt; le volume 30, par exemple, contient les célèbres articles de Treitschke sur Lessing et H. de Kleist, et en outre ceux de Er. Schmidt sur Freytag et Storm; il comprend 136 pages et coûte 25 pfennig. C'est le prix des volumes de cette collection, que l'on peut obtenir aussi reliés pleine toile au prix de 50 pf. L'éditeur annonce la publication ultérieure

de conférences et d'articles de F. Dahn, Bog. Goltz, A. Harnack, H. Oncken, etc. La partie purement littéraire de la collection n'est pas moins heureusement choisie. Parmi les écrivains plus anciens, y figurent les noms de Hoffmann, Gotthelf, A. von Droste-Hülshoff, Tieck, Grillparzer, Schwab, O. Ludwig, Stifter, Benedix, Halm, F. Reuter, etc., et parmi les contemporains, ceux de M. von Ebner-Eschenbach, J. Frapan, O. Schubin, E. Wichert, J. Petri, etc. Chaque volume contient 6 à 12 feuilles d'impression. Les appréciations unanimes les plus flatteuses de toute la presse allemande ont salué cette entreprise, qui occupe une place tout à fait éminente parmi ses concurrentes.

59. — Le premier volume du *Deutsches Wörterbuch* de Moriz Heyne (2^e édition, 1905. Leipzig, S. Hirzel) a paru et le second volume est près d'être achevé. Le 1^{er} volume comprend 1282 pages à deux colonnes. Le prix est 10 mk. L'ouvrage sera complet en trois volumes. J'ai fait connaître ici la nature de cet ouvrage (livr. 3-4. 1905). C'est le plus recommandable des dictionnaires de la langue allemande. — L'auteur, professeur à l'Université de Göttingue, est décédé le 2 mars de cette année. Il a déployé une belle activité dans tous les domaines de la civilisation et de l'histoire littéraire ancienne haute-allemande. Il a été en outre le plus actif collaborateur au grand dictionnaire de Grimm. Nous lui devons des éditions critiques de *Ulfilas*, *Heliand*, *Beowulf*, de nombreuses traductions de poèmes du moyen-âge, et un ouvrage en cinq volumes sur la civilisation primitive allemande : « *Fünf Bücher Deutscher Hausaltertümer* », dont trois, 1. l'habitation; 2. la nourriture; 3. l'habillement et les soins du corps, ont paru, et dont les deux derniers, 4. industrie et commerce; 5. la vie sociale, sont sous presse, chez l'éditeur Hirzel à Leipzig.

60. — Le volume XII (année 1905) de *Euphorion, Zeitschrift für Literaturgeschichte* (Leipzig et Vienne, Carl Fromme, 4 livraisons annuelles. Prix : 16 mk.) est consacré entièrement à Schiller. La livraison 4 n'a pas encore paru; nous reviendrons sur cet important volume quand il sera complet. En attendant, le volume XIII (année 1906) débute par une volumineuse livraison double, dont les articles s'étendent sur quatre siècles de littérature allemande. G. Widmann y traite de la légende de Griseldis, A. Hauffen continue ses études sur Fischart, O. Clemen étudie l'origine du nom de Luther, R. Steeg, la traduction du *Faust* de Marlowe par W. Müller, A. K. Tiele, les débuts de la carrière poétique de O. Gildemeister; M^{lle} Elise Gloesser publie une étude sur les contes de Goethe et M^{lle} Antonie Hug von Hugenstein une recherche sur l'histoire du texte des fragments de Novalis. C'est la première fois que la Revue publie des études d'histoire littéraire ayant pour auteurs des femmes; je signale en passant cette nouvelle conquête féministe. La rubrique des « mélanges » contient sept petites études de nature variée. Parmi les comptes rendus très nombreux, je relève ceux de Schlösser sur plusieurs livres récents concernant Platen et un rapport de M. Poll sur les travaux de littérature allemande parus en Amérique. Une copieuse bibliographie des revues et une série d'intéressants communiqués terminent cette livraison.

61. — Le tome XIII (année 1902) des *Jahresberichte für neuere deutsche*

Literaturgeschichte (B. Behr, Berlin) réalise une réforme longtemps projetée, celle de réduire au minimum possible la distance entre la date de publication de l'ouvrage et celle du compte rendu. La première livraison du tome XIII donne toute la bibliographie de l'année 1902; la seconde livraison, qui vient de paraître, contient les comptes rendus, groupés, comme on sait, en aperçus d'ensemble sur les travaux de l'année dans les différentes branches spéciales. Les dispositions nécessaires sont prises pour hâter la publication des tomes XIV à XVI (1903-1905) de façon à arriver bientôt à une complète régularité. La bibliographie du tome XIII des *Jahresberichte* est un travail modèle, tant au point de vue du groupement et de la subdivision des matières, qu'à celui de la richesse et de l'exactitude de l'information. Le tome XIII comprend 600 pages et coûte 40 M.

62. — Le volume XI du *Meyer's grosses Konversationslexikon* (Leipzig, Bibliographisches Institut, 908 pp. à deux colonnes. Prix : 10 M.) comprend la plus grande partie de la lettre K. — Les mots Kind et Kirche, avec tous leurs dérivés, prennent dès le début une large place; une plus grande encore est occupée dans la suite par les articles relatifs à l'art (Kunst), la criminalité, les colonies, les côtes, les costumes, la guerre (Krieg), etc. A l'article comédie, qui donne un excellent aperçu sur le développement du genre, j'aurais voulu voir cité parmi les auteurs comiques allemands le nom de Fulda, qui vaut bien celui de Kadaburg, Blumenthal et compagnie. Excellent aussi est, parmi les articles littéraires, celui sur H. de Kleist, et qui-conque veut se convaincre de l'exactitude bibliographique de ce lexique, n'a qu'à lire cet article, où aucun ouvrage de quelque importance n'est omis. L'illustration encadre somptueusement différents articles relatifs à la zoologie, la botanique et la minéralogie, les articles sur les costumes, l'art, etc., et en explique clairement une foule d'autres, relatifs aux grues, aux compresseurs, aux croiseurs, aux machines de guerre, à la formation des côtes, à la production du cuivre, etc. Nombreuses et toujours très nettes sont les cartes, cartes de la criminalité coloniales, cartes relatives à l'extension des maladies, plans de villes : Copenhague, Constantinople, Königsberg, Cologne, etc. Je note aussi le nom de M. Kurth, qui reçoit une notice biographique.

63. — Très intéressante est la statistique que publie la maison Breitkoff et Härtel à Leipzig sur les pièces de théâtre jouées en Allemagne pendant la saison écoulée. Comme il fallait s'y attendre, Schiller figure, par suite du centenaire, en tête avec 2210 représentations. *Guillaume Tell* a été joué 412 fois, les *Brigands* 249, *Marie Stuart* 247 fois, etc. Voici les chiffres pour les classiques allemands : Goethe 517, Auzengruber 320, Grillparzer 310, Lessing 244, Hebbel 195, Kleist 167. Shakespeare prend place entre Schiller et Goethe avec le chiffre de 764 et Molière entre Hebbel et Kleist avec le chiffre de 184. Parmi les dramaturges modernes allemands, Sudermann a été joué 760, Hauptmann 647, Fulda 450, Dreyer 327, Holbe 237, Wildenbrück 130 fois. Les Français figurent dans la statistique avec Sardou (226) et Mirbeau (180), les Belges avec Maeterlinck. Ibsen tient une des bonnes places avec le chiffre de 414. Maeterlinck est descendu de 300, le chiffre de l'avant-dernière saison à 83, tandis que le Hollandais Heijermans est monté de 17 à 187.

64. — Une société pour la culture de la langue et de la littérature allemandes a été fondée récemment à Liège : elle s'intitule *Lütticher Schiller-verein*. Elle se propose d'organiser des conférences en langue allemande, des séances de déclamation artistique, des Liederabende, des représentations théâtrales et des réunions intimes dans lesquelles on parlera l'allemand. Elle espère avoir bientôt un local permanent, avec bibliothèque et cabinet de lecture. Jusqu'ici la société a organisé un Goetheabend, avec conférence de M. P. Scharff, professeur à l'athénée de Liège, et récitation de pièces choisies de Goethe par M. le Dr Milan, chargé du cours de déclamation à l'université de Berlin, et un Romanzen und Balladenabend, dit par M. le Dr O. Kaiser, récitateur à Cologne. Les deux séances ont réuni un nombreux public à la salle académique de l'université et ont eu un plein succès. La société réalise presque à la lettre un des vœux du congrès de Mons, ainsi libellé (page 277 du compte rendu des séances) : « Il y a lieu d'organiser dans les universités un enseignement supérieur des langues vivantes, notamment par la création d'instituts spéciaux (comprenant conférences, cours, lectures, discussions, auditions d'étrangers), ouvert à toutes les catégories de travailleurs, qui sans poursuivre l'obtention d'un grade ou diplôme universitaire, ont cependant besoin d'entretenir ou de compléter des notions acquises.... ». Le *Lütticher Schiller-verein*, qui admet comme membres associés les Allemands résidant à Liège, réalise aussi un autre vœu plus spécial du même congrès ainsi conçu (p. 278 du compte rendu) : « Il y a lieu de faciliter le contact avec les colonies étrangères par des conférences, des réunions, etc. » On peut se procurer un exemplaire des statuts chez le secrétaire de la société, M. H. Kremer, professeur à l'athénée de Liège, rue Journelle, 33. — H. B.

ACTES OFFICIELS

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ORDRE DE LÉOPOLD. — PROMOTIONS. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 18 avril 1906, sont promus au grade d'officier de l'Ordre de Léopold : MM. Alexandre (P.) et Kleyntjens (J.), inspecteurs de l'enseignement moyen.

Sont nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold : M.M. Angenot (F.), professeur à l'athénée royal d'Ixelles; Becker (J.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles, chef de la Mission belge au Collège national de N.-D. de la Guadeloupe, à Lima (Pérou); Beguin (A.), professeur honoraire de l'athénée royal d'Arlon; Bertrand (A.), professeur honoraire de l'athénée royal de Bruxelles; Bonny (C.), préfet des études à l'athénée royal de Malines; Clevers (E.), préfet des études à l'athénée royal de Gand; Cleykens (J.), professeur honoraire de l'athénée royal d'Anvers; Davignon (J.), professeur à l'athénée royal d'Anvers; Defgnée (V.), professeur à l'athénée royal d'Ath; De Lepeleer (E.) (chanoine), professeur à l'athénée royal de Gand; De Moor (P.-J.), professeur à l'athénée royal de Liège; Deprez (J.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles; Dumont (A.), préfet des études à l'athénée royal d'Anvers; Dutron (A.), professeur à l'athénée royal de Tournai; Duyckers (J.), professeur honoraire de l'athénée royal d'Anvers; Gaye (J.), préfet des études à l'athénée royal de Huy; Gelders (C.), préfet des études à l'athénée royal de Louvain; Hermans (J.), professeur à l'athénée royal de Liège; Iserentant (P.), professeur à l'athénée royal de Malines; Kegels (J.), professeur honoraire de l'athénée royal d'Anvers; Klompers (T.), inspecteur général de l'enseignement moyen; Lindeman (E.), professeur à l'athénée royal de Mons; Sobry (J.), professeur honoraire de l'athénée royal d'Anvers; Straetmans (G.), professeur à l'athénée royal d'Anvers; Termonia (C.), professeur honoraire de l'athénée royal de Namur; Thomas (A.), professeur à l'athénée royal de Tournai; Valentin (E.), préfet des études à l'athénée royal de Chimay.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 7 avril 1906, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Biltris (A.-Ch.-A.), Dr en philos. et lettres, prof. de flamand à l'A. R. d'Anvers; Roumen (H.-M.-E.), prof. agr. du 1^{er} degré,

prof. d'allemand à l'A. R. d'Anvers; Guffens (J.-J.), licencié en sciences commerciales et consulaires, surv. à l'A. R. d'Anvers; Bovy (A.-F.-J.), Dr en philos. et lettres, prof. de rhétorique française à l'A. R. de Bruxelles; Brants (Th.-L.-M.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. d'allemand, section des humanités, à l'A. R. de Bruxelles; Rivière (H.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. d'anglais à l'A. R. de Chimay; Naveau (V.-D.), Dr en philos. et lettres, prof. de flamand à l'A. R. de Chimay; Albrechts (H.-G.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de mathématiques à l'A. R. de Liège; Witmeur (E.-T.-R.), Dr en philos. et lettres, prof. de flamand et d'allemand à l'A. R. de Liège; Boyens (P.-J.), Dr en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Liège; Regnier (M.-V.-R.), Dr en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Liège; Gabriel (L.-J.), Dr en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Mons; Malerm (S.), Dr en philos. et lettres, prof. de 7^e latine à l'A. R. de Namur; Feytmans (G.), Dr en philos. et lettres, prof. de 2^e latine à l'A. R. d'Ostende; Frèson (J.), Dr en philos. et lettres, prof. de 4^e latine à l'A. R. d'Ostende; Steppe (J.-J.), Dr en philos. et lettres, surv. à l'A. R. d'Ostende; Langohr (J.-M.-C.), Dr en philos. et lettres, prof. de flamand à l'A. R. de Tongres; Collard (J.-P.-A.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. d'allemand à l'A. R. de Tongres.

Par arrêté royal du 14 mai 1906, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Nollet (A.-F.-J.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de mathém. sup. à l'A. R. d'Arlon; Haine (J.-J.-A.-E.), Dr en sciences phys. et mathém., prof. de mathém. infér. à l'A. R. d'Arlon; Leroy (A.-L.-F.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. d'hist. et géogr. à l'A. R. d'Arlon; Soons (M.-C.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de mathém. sup. à l'A. R. d'Ath; Pourbaix (J.-B.-F.), Dr en philos. et lettres, prof. de 3^e latine à l'A. R. de Charleroy; Jansens (E.), Dr en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Gand; Valentin (G.-Th.-F.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de rhétor. latine à l'A. R. de Mons; L'Hoir (A.-D.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de 2^e latine à l'A. R. de Mons; Marneffe (A.), Dr en philos. et lettres, prof. de rhétor. française à l'A. R. de Namur; Leclercq (C.-A.), Dr en philos. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Namur; Stals (Aug.), Dr en philos. et lettres, prof. de flamand et d'allemand à l'A. R. de Namur; Callens (A.-L.), Dr en sciences phys. et mathém., prof. de math. infér. à l'A. R. d'Ostende; Michiels (H.-M.), Dr en sciences natur., prof. de sciences natur. à l'A. R. de Verviers.

Par arrêté royal du 2 juin 1906, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Ghislain (A.-L.-O.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de sciences commerc. à l'A. R. de Bruxelles; Cornet (O.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de sciences natur. à l'A. R. de Bruxelles; Dinsart (E.-F.-J.), Dr en philos. et lettres, prof. de 3^e latine à l'A. R. de Hasselt; Daxhelet (A.-E.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de rhétor. latine à l'A. R. d'Ixelles; Lambot (O.-M.-J.-B.), dispensé par arrêté royal du 15 juillet 1898, prof. de mathém. infér. à l'A. R. d'Ixelles; Lefèvre (G.-G.-A.), Dr en philos. et lettres, prof. d'hist. et géogr. à l'A. R. d'Ostende.

Par arrêté royal du 30 mai 1906, M. Haller von Ziegesar (J.-L.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles, est mis en disponibilité par mesure d'ordre pour avoir contrevenu aux prescriptions de la circulaire ministérielle du 25 juillet 1884 interdisant aux fonctionnaires et employés de l'État de se jeter dans la mêlée des partis.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

Aux termes d'un arrêté royal du 24 mai 1906, M. Halkin (J.), docteur en philosophie et lettres, chargé de cours à la faculté des sciences, est nommé professeur extraordinaire dans cette faculté.

M. Halkin y fera les cours de géographie ethnographique, de géographie coloniale, de géographie politique générale, de géographie politique spéciale (Belgique, Europe occidentale, etc.), d'histoire de la géographie et des découvertes géographiques et de méthodologie géographique. Il dirigera les exercices pratiques dépendant de ces cours.

Il fera, en outre, dans la faculté de droit, les cours de géographie politique.

Par arrêté royal du 25 mai 1906, M. Waltzing (Jean), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est chargé de faire dans cette faculté, indépendamment de ses autres attributions, un cours facultatif sur l'histoire des institutions de l'Égypte ptolémaïque et romaine d'après les papyrus.

HOMOLOGATION DES CERTIFICATS D'ÉTUDES MOYENNES ET ÉPREUVES PRÉPARATOIRES AUX GRADES ACADÉMIQUES. — NOMINATION DU JURY POUR LA SESSION DE 1906.

Par arrêté royal du 4 mai 1906, le jury chargé de vérifier les certificats d'études moyennes requis pour l'admission aux examens académiques et s'il y a lieu, de procéder aux épreuves préparatoires prévues par les articles 10 et 12 de la loi du 10 avril 1890-3 juillet 1891, est composé de la manière suivante pour la session de 1906 :

Président : M. Stappaerts, président de la cour militaire; Suppléant du président : M. Stinglhamber, conseiller à la cour d'appel de Bruxelles; Membres : MM. De Moor, professeur à l'athénée royal, à Bruxelles; Vaes, professeur au collège communal de Tirlemont; Noblesse, professeur au collège Saint-Pierre, à Louvain; Van de Ven, professeur au collège Saint-Joseph, à Alost; Membres suppléants : MM. Daxhelet, professeur à l'athénée royal, à Ixelles; Putmæn, professeur au collège communal de Dinant; Crooij, professeur à l'institut Sainte-Marie, à Schaerbeek; De Thy, professeur au collège Notre-Dame de la Paix, à Namur.

Par arrêté ministériel du 7 mai 1906, M. De Moor (D.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles, est nommé secrétaire de ce jury.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLOMES ACADÉMIQUES POUR 1905-1906.
REMPLACEMENT D'UN MEMBRE DÉCÉDÉ.

Par arrêté royal du 11 mai 1906, M. Casse (J.), membre de l'Académie royale de médecine, est nommé membre de la commission d'entérinement des diplômes académiques pour achever le mandat de M. Vleminckx, décédé.

CONCOURS QUINQUENNAL D'HISTOIRE NATIONALE POUR LA PÉRIODE
DE 1901-1905. — ATTRIBUTION DU PRIX.

Par arrêté royal du 1^{er} juin 1906, le prix quinquennal d'histoire nationale pour la période de 1901-1905 est attribué à M. Léon Vanderkindere, membre de l'Académie, professeur à l'université de Bruxelles, pour son livre :
« La formation territoriale des principautés belges au moyen âge ».

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Par arrêté royal du 19 mai 1906, M. Jules Leclercq, membre de l'Académie royale de Belgique, est nommé membre du conseil d'administration de la Bibliothèque royale, en remplacement de M. De Le Court, décédé.

ARCHIVES DE L'ÉTAT.

Par arrêté royal du 24 mai 1906, la démission offerte par M. Vande Castele (D.), conservateur du dépôt des archives de l'État à Liège, est acceptée.

M. Vande Castele est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 15 mai 1906, M. L. Lahaye, conservateur du dépôt des archives de l'État à Namur, est nommé aux mêmes fonctions au dépôt de Liège.

Par arrêté royal du 25 mai 1906, M. D. Brouwers, conservateur adjoint du dépôt des archives de l'État à Liège, est nommé conservateur du dépôt de Namur.

Par arrêté royal du 25 mai 1906, M. E. Fairon, employé au dépôt des archives de l'État à Liège, est nommé conservateur adjoint du dit dépôt.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, 1906, n° 1. — Ern. Discailles, La question de la successibilité au trône de Belgique en 1834.

N° 2. — V. Brants, Les formes nouvelles du contrat de travail en Allemagne. — J. Vercoullie, Sur l'étymologie de « Vlaming » et « Vlaanderen » (supplément).

N° 3. — Léon Vanderkindere, Liberté et propriété en Flandre du IX^e au XII^e siècle.

N° 4. — Léon Vanderkindere, La notion juridique de la commune.

Analecta Bollandiana, 1906, t. XXV, fasc. 5. — Paul Peters, La légende de Saidnaia. — Hipp. Delehaye, Sanctus Silvanus. — Alb. Poncelet, Le « Testament » de Saint Wilibrod. — Bulletin des publications hagiographiques. — Saint Expédit et le Martyrologe Hiéronymien. — Suite du Cat. codd. hagiogr. latin. biblioth. Romanarum.

Muséon (Le), nouvelle série, vol. VII, n°s 1-12. — A. Roussel, Les idées religieuses et sociales du Mahābhārata. — Léon Maes, Lettres inédites d'André Schott. — F. R. Hoernle, Origine et premiers développements du Jainisme (trad. A. Guérinot).

Revue des Études anciennes, t. VIII, n° 1. — Radet, La colonisation d'Éphèse par les Ioniens. — F. Aussaresses, L'auteur du Strategicon. — M. Bonnet, Le dilemme de C. Gracchus. — *Antiquités nationales* : C. Jullian, Notes gallo-romaines, XXIX : briga. — Ph. Lauzun, La prétendue statue d'Ausone au musée d'Auch. — G. Gassies, Notes sur les déesses mères à propos d'un monument inédit. — Arnaud d'Agnel, Antiquités du Musée de Sault (Vaucluse). — C. Jullian, Chronique gallo-romaine.

N° 2. — Masqueray, Euripide et les enfants. — G. Bloch, Observations sur le procès des Scipions. — C. Jullian, Notes Gallo-romaines, XXX : Stradonitz et la Tène. — Hallstadt-Glaeckwyl. — G. Dottin, Le passage du Danube par les Galates. — C. Jullian, A propos des Scordisques. — Th. Reinach, Timagène, Josèphe et la Géographie de la Gaule. — C. Jullian, Pythéas et les Vikings. — de la Ville de Mirmont, L'astrologie chez les Gallo-Romains. — Dangibeaud, Les fouilles de Famars. — C. Jullian, Chronique Gallo-romaine.

Revue d'histoire ecclésiastique, 15 avril 1906. — P. Ladeuze, Apocryphes évangéliques coptes; Pseudo-Gamaliel; Évangile de Barthélemy. — M. Jacquin, La Question de la Prédestination aux V^e et VI^e siècles (suite). — P. Fournier, Études sur les Fausses décrétales, II. — P. Richard, Origine des nonciatures permanentes (suite et fin). — Comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, avril 1906. — Adolphe Prins, Le Péril moral et social de la Récidive. — Émile Stocquart, Le Bréviaire d'Alaric. — *Variétés*: Marcel Hébert, A propos de « Cultes, Mythes et Religions ». — Marcel Grafé, Cours de Pandectes. Exercices pratiques. L'anneau de Polycratès. — Edgar Becquevort, Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce.

Mai-juin 1906. — Félicien Cattier, La Question congolaise. — J. Wathelet, Les attributions budgétaires du Bundesrat et du Reichstag dans l'empire d'Allemagne. — *Variétés*: Louis Wodon, Quelques observations sur l'élaboration du droit et de la jurisprudence.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, anno XXXIV, fasc. 2. — Carlo Pascal, La venerazione degli dei in Epicuro. — Carmi perduti di Lucrezio. — Silvo Pieri, D'alcuni voci latine con presunto őr da r sillabico Osservazioni critiche à Longo Sofista, Senofonte Efesio e Caritone. — Bucciarelli, Quintiliano adulatore. — Balsamo, Ancora a proposito del dialogo attribuito à Tacito. — Cosattini, Nota ad Eschilo, Prometeo, vv. 886-7. — Giri, Ad Cat. LXVI, 54 et Paus. IX 31, 1.

COMPTES RENDUS.

D. U. BERLIÈRE, *Un ami de Pétrarque. Louis Sanctus de Beeringen*. Rome-Paris, 1905, in-8°. « Résumé des conclusions de cette identification certaine. » H. Moranvillé, Bibl. de l'École des Chartes, nov.-déc. 1905.

D. URSMER BERLIÈRE, *Analecta Vaticano-Belgica*. Bruges, Lille, Paris, 1906. « Source précieuse de renseignements précédée d'une substantielle introduction. » L. H. Labande, Revue critique, 1906, n° 22.

V. CHAUVIN, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publiés de 1810 à 1885*. VI-VIII. Liège-Leipzig, 1902-1904, in-8°. « Très complet comme toujours. » H. St—e, Literarisches Centralblatt, 1906, n° 15. — « Œuvre féconde et éminemment utile. » H. S[tein], Le Bibliographe Moderne, sept.-déc. 1905.

A. COUNSON, *Petit Manuel de morceaux célèbres de la littérature française*. Halle, 1905, in-8°. « Ne constitue pas un progrès sur les autres manuels de ce genre. » Th. Engwer, Deutsche Literaturzeitung, 1906, n° 23. — « Donne de l'évolution de la littérature française une caractéristique suffisamment exacte, quoique dans une forme un peu lâchée. Le choix des morceaux est satisfaisant, mais la part faite aux classiques est trop large. » L. R., Revue critique, 1906, n° 11.

FR. A. GEVAERT, *Traité d'harmonie théorique et pratique*, 1^e partie. Paris, Lemoine, 152 pp. in-4°. « Ce livre est l'œuvre d'un très grand esprit

qui se meut avec une aisance parfaite et une très élégante précision de style dans le domaine musical, et qui vivifie la doctrine par l'histoire. Sur certains points, il subit trop l'influence des théoriciens grecs. » Jules Combarieu, *Revue critique*, 1906, n° 15.

E. GOSSART, *L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection*. Bruxelles, 1905, in-8°. « Ne répond qu'imparfaitement à son titre et retrace plutôt la première phase de l'insurrection contre l'Espagne. Correct et de lecture agréable. » C. Desdevises du Dezert, *Revue Hispanique*, XIII, n° 44 (1905).

A. HOCQUET, *Inventaire analytique des archives de la ville de Tournai*. I. Tournai, 1905, in-8°. « Malgré quelques défauts, très utile et remarquablement exécuté. » A. d'Herbomez, *Bibl. de l'École des Chartes*, nov.-déc. 1905.

A. D'HOOP, *Inventaire général des archives ecclésiastiques du Brabant*. I. Bruxelles, 1905, in-8°. « Instrument de travail éminemment utile. » H. S[tein], *Le Bibliographe Moderne*, sept.-déc. 1905.

J. MANSION, *Les Gutturales grecques*. Gand, 1904. « Savante étude d'un des problèmes les plus difficiles de la grammaire historique. Travail excellent, infiniment supérieur à la moyenne des dissertations doctorales. » P. Giles, *Classical Review*, mai 1906, p. 229 et suiv.

Mélanges Paul Fredericq (hommage de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 10 juillet 1904). Bruxelles, Lamertin, 1904, xiii-375 pp. gr. in-8°. « Ce volume est digne du savant à qui il est offert. » P. L., *Revue critique*, 1906, n° 15.

Les Ménéchmes et le Pseudolus de Plaute, trad. de ÉM. BOISACQ, 2^e éd. Bruxelles, 1905. « Parait fait à la hâte. » E. T., *Revue critique*, 1906, n° 21.

C. SUTONI TRANQUILLI *De vita Caesarum libri VIII*, rec. LEO PREUD'HOMME. Groningue, Wolters, 1906, xii-338 pp. in-12. 2 fl. 25. « Cette édition, consciencieusement préparée, sera fort bien accueillie, et elle le mérite. L'apparat critique est clair et sobre; l'étude de Suétone est grandement facilitée. On peut critiquer quelques détails. » Émile Thomas, *Revue critique*, 1906, n° 16.

P. THOMAS, *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*. Bruxelles, 1898-1905. « L'auteur a corrigé beaucoup de passages, fourni la meilleure recension du prologue du *De deo Socratis* et signalé un certain nombre de réminiscences de Lucrèce dans Apulée. S'il approfondit la doctrine d'Apulée et ses rapports avec les sources grecques, il pourra donner l'édition critique des œuvres philosophiques d'Apulée dont le besoin se fait sentir. » Th. Sinko, *Eos*, XI, I, p. 51-52.

P. VAN DEN VEN, *Saint Jérôme et la Vie du moine Malchus le Captif*. Louvain, Istas. « Dissertation excellente, conduite avec une méthode irréprochable. » P. L., *Revue critique*, 1906, n° 17.

L'ÉVOLUTION POLITIQUE DU JAPON ¹.

L'Europe a vu apparaître à la fin du siècle dernier et elle contemple avec stupéfaction un phénomène prodigieux, unique dans les annales des peuples, contraire à tous les témoignages de l'histoire. Ce phénomène, c'est le spectacle que nous offre le Japon. Nous voyons un peuple abandonner d'un seul coup des coutumes quatorze fois séculaires, le régime féodal le plus intense, pour leur substituer la plus raffinée des civilisations et remplacer un régime de despotisme théocratique par une monarchie constitutionnelle.

De nombreuses publications ont très bien exposé la réalité et l'importance des transformations accomplies dans l'Empire du Soleil-Levant en matière économique et militaire : ainsi les ouvrages de Rein en Allemagne, de Leroy-Beaulieu en France, de Norman en Angleterre, sont des modèles du genre.

Toutefois, rien n'est moins connu encore que le peuple japonais. Les appréciations les plus divergentes ont été émises à ce sujet. Si, pour l'auteur des *Japoneries d'Automne* et de *Madame Chrysanthème*, le Japonais est « petit, bizarre, disparate, hétérogène, invraisemblable, mignon, extravagant, inimaginable, frêle, monstrueux, lilliputien, grotesque, maniéré, mièvre, etc....., » et mieux encore, si Loti le trouve « petit, vieilli, à bout de sang et à bout de sève ; s'il a conscience de son antiquité antédiluvienne, de sa momification de tant de siècles, qui va finir dans le grotesque et la bouffonnerie pitoyable », pour Haberlandt, le savant ethnographe viennois, le Japonais est..... le Français d'Extrême-Orient : « il est franc, honnête, bon, fidèle, intelligent, etc..... » Enfin il y a trois siècles, saint

¹ Leçon d'ouverture du cours d'Institutions de l'Extrême-Orient à l'Université de Liège.

François-Xavier, missionnaire jésuite, proclamait les Japonais le peuple idéal : « Ils faisaient, écrivait-il à ses supérieurs, les délices de mon cœur. »

Les uns nous disent que les transformations que le Japon a subies pendant ces trente dernières années n'ont affecté en rien l'âme de l'ancien Nippon, que la façade seule de l'édifice a changé, tel un monument que l'on restaure en collant sur ses murs extérieurs une couche épaisse de ciment, laissant l'intérieur avec sa vieille disposition et ses escaliers branlants ¹. Pour les autres ², au contraire, la transformation est profonde et substantielle et constitue une des phases de l'évolution nationale. D'autre part, on nous dit que la philosophie de l'histoire enseigne qu'à une certaine constitution mentale chez un peuple, correspond naturellement une certaine civilisation; veut-on changer, modifier, améliorer cette civilisation, la tâche ne sera possible qu'à la condition expresse de changer, de modifier, d'améliorer cette constitution mentale, et cette tâche ne peut être accomplie en un jour. On a dit encore qu'une nation ne peut pas se dépouiller en un jour des sentiments et du caractère que lui ont inculqués de nombreuses générations d'ancêtres; que ses institutions politiques découlent de l'âme même de sa race et en manifestent la puissance souveraine; que ce n'est pas avec des constitutions ou des lois improvisées qu'on peut modifier cette âme. Combien de siècles n'a-t-il pas fallu à l'Europe pour passer de la féodalité à la civilisation moderne?

Le Japon pouvait-il adopter les institutions de peuples dont il diffère du tout au tout : par la race, par l'histoire, par la civilisation, par les mœurs, les coutumes et les croyances? Y a-t-il assimilation ou simplement superposition de certains éléments de la civilisation aryenne aux coutumes et aux mœurs de la civilisation japonaise? La transformation n'est-elle que superficielle et passagère, ou bien faut-il considérer les changements merveilleux accomplis comme l'une des phases de l'évolution nationale?

¹ « Revue Bleue, » *Le Japon d'aujourd'hui*. Paris, juillet 1900.

² SIDNEY GULICK, *Evolution of the Japanese social and psychic*. New-York, Fleming-Rewell, 1903.

S'il est vrai que toutes les parties de l'histoire d'un peuple sont solidaires, que son présent découle logiquement de son passé et que son présent, à son tour, permet de déterminer son avenir, un coup d'œil jeté sur l'histoire du vieux Nippon nous permettra de répondre aux questions que nous posions plus haut.

Dans cet exposé de l'histoire du Japon, nous serons aussi bref que possible, et nous n'en rapporterons que ce qui est strictement nécessaire pour expliquer le phénomène qui nous occupe.

* *

A en croire les auteurs japonais, il faudrait remonter bien haut dans le cours des âges pour retrouver les origines de leur histoire. Cette histoire, généralement, est divisée en quatre grandes périodes : l'époque des temps primitifs, celle du moyen âge, celle du Shogunat des Tokugawa et enfin celle de la Restauration ou période actuelle.

Pour ce qui est de la première époque, dont les commencements se perdent dans la nuit des temps, on en est réduit aux maigres indications que l'érudition contemporaine a pu dégager des vieilles annales plus ou moins fabuleuses du Japon et de la Chine.

Les premiers habitants du Japon étaient les Aïnos, les plus poilus de tous les hommes. Dans la suite, des pirates mongols et ouraliens envahirent l'archipel japonais, refoulèrent une partie des Aïnos dans les contrées froides du Nord, réduisirent l'autre partie en esclavage et prirent possession des îles les plus fertiles du pays.

Aïnos et Mongols différaient à tous les points de vue du tout au tout. Aujourd'hui encore, bien que les deux races aient vécu dans des relations très étroites, les Aïnos sont restés dans cet état demi-barbare dans lequel on trouve encore les Indiens du Far-West de l'Amérique.

D'où venait cette race qui n'est plus aujourd'hui qu'un objet de curiosité pour le philologue et l'ethnographe ? Les avis sont très partagés parmi les savants qui se sont occupés de la question. Les uns, tels que Van Schrenk et Chamberlain, prétendent que les Aïnos forment une race absolument isolée de toutes les races encore vivantes, tant par les caractères physiques que linguistiques.

D'autres, tels que Dooman dans son *Origine of the Japanese race*, et nous inclinons à partager leur manière de voir, pensent

que les Aïnos seraient originaires, comme certaines peuplades indiennes avec lesquelles ils présentent de traits de ressemblance frappante — notamment avec les Ghilaks de l'Amour — des plateaux du Sud de l'Himalaya.

D'après certains ethnographes, la seconde race dont les descendants sont les Japonais actuels, serait d'origine malaise; d'après d'autres, au contraire, elle serait d'origine ouralienne. C'est cette seconde opinion qui est aujourd'hui la plus généralement adoptée. Comme les Turcs, les Hongrois, les Tartares, les Mongols, les Thibétains, les Japonais appartiendraient à la grande famille des peuples dits Ouralo-Altaïques, qui, partis des plateaux du Nord de l'Himalaya, se seraient étendus, dans leurs migrations, des bords de la Baltique jusqu'au Pacifique en passant par la Hongrie.

Comme en Angleterre, où les Romains soumièrent les peuplades celtiques, ainsi les Mongols réduisirent en servitude les malheureux Aïnos; les uns furent refoulés vers le Nord, tandis que les autres servirent d'esclaves aux envahisseurs. Au X^e siècle, on constate la présence d'un troisième élément dans la population, par suite de l'irruption dans les grandes îles de l'archipel de pirates malais. Les siècles ultérieurs furent témoins du phénomène qui se produisit en Angleterre après la conquête de Guillaume le Conquérant. Comme les Saxons, les Danois et les Normands s'étaient amalgamés pour former le peuple anglais, ainsi les diverses races que nous venons de voir se fusionnèrent pour produire le peuple japonais d'aujourd'hui. Mais il subsiste des traces de ce mélange tout comme en Angleterre aussi, où, malgré la fusion des trois éléments, on reconnaît encore trois types différents tant au physique qu'au moral.

Les descendants des Malais sont facilement reconnaissables à leur teint foncé. Les coolies et les hommes du peuple, par leurs pommettes saillantes, leur nez large, leurs facultés intellectuelles des plus restreintes, rappellent les Aïnos. Les Ouraliens ou Mongols se retrouvent surtout dans la noblesse japonaise, où leur présence se constate par des yeux fendus en amande, des joues ovales, un menton allongé, un port altier et des facultés mentales très élevées.

Comme les barbares de la Germanie, les hordes malaises et asiatiques étaient divisées en tribus ou ujis ayant à leur tête un

chef électif ou *omi*. Ces *ujis*, d'abord parfaitement indépendantes les unes des autres, finirent par tomber sous la domination du plus puissant des *omis*, le Mikado ou chef du clan de Yamato, et la réunion des différentes *ujis* donna naissance au Japon actuel. D'après le *Hojiki* et le *Nihongi*, vieilles chroniques japonaises du VIII^e siècle, et c'est là la chronologie généralement adoptée et admise aujourd'hui officiellement, cet événement aurait eu lieu en 660 avant Jésus-Christ : l'empire du Japon aurait aujourd'hui plus 2.565 ans d'existence. L'histoire des siècles suivants appartient tout entière aux temps fabuleux et comme telle n'a rien qui puisse nous intéresser. Avec le VI^e siècle après J.-C. seulement, commence la certitude historique.

A cette époque, le Japon s'enchinoise comme il se christianisera au XVI^e siècle et comme il s'européanisera encore au XIX^e siècle. En relations constantes avec les Coréens, leurs voisins, les Japonais reçoivent par leur intermédiaire la civilisation chinoise, qu'ils vont s'assimiler de toutes pièces. A ses mœurs et à ses coutumes, voire même à sa religion et à sa manière de penser, le Japon substitue les mœurs, les coutumes, la religion de l'Empire du Milieu. Les arts, les sciences, la législation, les institutions politiques et sociales de la Chine envahissent le Japon, et un siècle après, l'enchinoisement de l'Empire du Mikado était complet.

Pour la première fois, on voyait se manifester cette faculté d'imitation prodigieuse qui, aujourd'hui, fait l'étonnement du monde entier, ce goût du nouveau, de l'inconnu et du progrès, cette faculté de modifier tout d'un coup, sans transition aucune, leurs coutumes, leurs usages, et leur législation.

Quoi qu'on en dise¹, le Japon, quelle que soit l'époque de son histoire que l'on considère, a toujours été soumis à un gouvernement absolu et il n'a jamais connu le régime représentatif actuel, fût-ce même à l'état embryonnaire. Jouissant de la plénitude du pouvoir, source de tous les droits, les Mikados, comme les anciens rois de France, légiféraient, jugeaient, administraient suivant leur bon plaisir ; ils déterminaient les contributions, les taxes et impôts de toute espèce, commandaient

¹ DE LA MAZELIÈRE, *Essai sur l'histoire du Japon*, p. VIII, Paris, 1899.

l'armée et nommaient tous les fonctionnaires de l'État. Comme en Angleterre jusqu'en 1668 et en France jusqu'à la Constituante, le trésor national se confondait avec le trésor impérial.

Mais on comprend facilement que les Mikados ne pouvaient suffire à eux seuls à la tâche énorme que les circonstances du temps leur permettaient d'assurer. Ils se firent aider dans leur administration par des officiers et fonctionnaires qui exécutaient les mesures décrétées par le pouvoir impérial, et administraient sous sa surveillance le pays tout entier. Dans les premiers temps, nous voyons l'Empereur aidé d'un conseil supérieur ou Dai-yo-Kuan, entre les mains duquel il ne va pas tarder à déposer ses prérogatives. Ce conseil comprenait quatre sections dirigées respectivement par le Dai-yo-Dai-yin ou grand vizir, le Sa-Dai-yin ou ministre de gauche, l'Eb-Dai-yin ou ministre de droite, et le Mai-Dai-yin ou ministre de l'intérieur.

Les membres du Dai-yo-Kuan posèrent les bases du régime administratif futur et créèrent huit départements ou sho, relatifs à la justice, au trésor, aux finances, à la guerre, à l'étiquette, au palais, à la maison de l'Empereur.

Au VII^e siècle, la grande famille des Fouziwaras acquiert une influence prépondérante près du Mikado, influence analogue à celle que les maires du palais avaient sur les rois mérovingiens. Les Fouziwaras et leurs partisans remplissent tous les postes importants de l'empire; leurs membres forment une espèce de conseil qui assiste le souverain dans toutes les occasions; ils interviennent dans la confection des lois et des ordonnances et dans la nomination des fonctionnaires. Au X^e siècle, leur influence devient telle qu'ils vont jusqu'à modifier l'ordre de la succession au trône. Celui-ci n'est plus occupé que par des Impératrices ou des mikados enfants qui ne tardent pas à abdiquer. A la fin du IX^e siècle, l'Empereur nomme au poste de premier Ministre ou Kwambaku le chef des Fouziwaras et rend la fonction héréditaire dans sa famille.

Le Mikado s'efface de plus en plus et s'il règne encore, il ne gouverne plus. Comme sous les Maires du palais, l'autorité réelle ne réside plus chez celui qui est censé l'exercer. Le Kwambaku devient le souverain de fait et il en exerce toutes les prérogatives; il dirige toutes les relations extérieures et intérieures et seul il a le droit d'approcher de l'Empereur.

Mais à la longue cependant, l'analogie que nous établissons entre la situation politique du Japon et celle de la France sous les Rois fainéants, cesse de se justifier. Les Fouziwaras, au pouvoir pendant trop longtemps, s'énervent, accumulent faute sur faute, laissent graduellement échapper leur autorité et finalement suivent l'exemple des Mikados, abdiquent et s'abandonnent complètement à la vie efféminée et désœuvrée de tous les nobles de la cour, dont les mœurs rappelaient celles du Bas-Empire.

La déchéance des Fouziwaras nous amène à la deuxième période de l'histoire du Japon, au moyen âge ou à la Féodalité. La situation politique, aussi bien que la situation géographique, favorisait l'établissement du régime féodal : pays de montagnes et de vallées, le Japon, archipel de plus de 5,000 îles, comme la Grèce jadis, présentait les plus grandes facilités pour la constitution de petits États indépendants.

Pendant qu'en France les grands seigneurs s'efforcent d'échapper à la tutelle des descendants d'Hugues Capet, les grands vassaux du Japon cherchent à s'émanciper de la suzeraineté impériale ; ils organisent militairement leurs esclaves, bâtissent des châteaux-forts, concluent entre eux des alliances défensives et offensives contre le pouvoir central. Comme au moyen âge européen, toutes les charges deviennent héréditaires ; leurs titulaires jouissent vis-à-vis du pouvoir central de l'indépendance la plus complète à la condition de lui rendre le service militaire et les trois aides féodales ordinaires.

Dans ce régime basé sur la propriété foncière, c'était la terre seule qui donnait le rang. Le peuple était possédé par la terre qu'il habitait et devenait ainsi la chose du suzerain propriétaire : taillable et corvéable à merci, le servage était sa condition générale. D'abord répartie tous les six ans entre les habitants de l'uji, d'après une institution semblable au mir russe et aux sawalas de l'île de Java, la terre du clan, considérée comme propriété du Mikado, ne fut plus partagée, au X^e siècle, qu'à la mort du possesseur ¹.

¹ Voir, pour tout ce qui concerne le régime foncier du Japon, notre étude : *Le droit de propriété en Extrême-Orient* (*Revue des Institutions et de Droit*, n° de juillet 1906. Lyon).

A l'époque qui nous occupe, cet usage avait complètement disparu, mais toujours la terre était considérée comme propriété du Mikado et comme telle était redevable d'une rente de cinq pour cent du revenu brut et imposait une corvée annuelle de trente jours à ceux qui l'occupaient temporairement.

Après le kubunden venait le goshi ou franc-alleu : terres non cultivables, couvertes de forêts, que le propriétaire avait défrichées lui-même. Ces goshis étaient exempts de tout impôt et de toute corvée. Enfin, le shoyen était le bénéfice ou fief des barons français. Héréditaires dans la personne des descendants mâles, ces shoyens s'étendent de plus en plus, et lorsque la féodalité aura atteint son apogée, ils auront englobé le kubunden et les goshis et comprendront tout le Japon.

Les nobles ouraliens, possesseurs de toutes les fonctions militaires, pendant que leurs collègues malais se dégradaient à la cour, prenaient en mains la défense de l'Empire et guerroyaient tantôt au Nord contre les Aïnos, tantôt au Sud-Ouest contre les Coréens.

Mais l'ennemi commun vaincu, les vassaux vont lutter entre eux pour obtenir l'hégémonie. Deux grandes familles de sang impérial, les Taira et les Minamoto se distinguent surtout dans ces luttes sanglantes qui finiront par la victoire de Yoritomo Minamoto après la grande bataille de Danno-ura. Yoritomo victorieux, c'est le triomphe de la féodalité.

En 1199, il reçoit le titre de shogun, littéralement sei-i-tai-shogun, ou général chargé de soumettre les barbares et, sous ce titre, il exerce toutes les prérogatives impériales.

L'Empereur enfermé dans sa capitale de Kyoto, reste toujours le souverain nominal du pays, mais le centre du gouvernement est de fait transféré à Kamakoura, la résidence du shogun. L'Empereur ne conservait plus aucun pouvoir, si ce n'est celui de conférer les titres honorifiques. En théorie, le shogun, à qui incombait l'administration générale, était responsable de sa conduite devant le Mikado, dont il n'était, toujours théoriquement bien entendu, que l'humble serviteur; mais en réalité le shogun jouissait du pouvoir absolu, administrait le pays à sa guise, légiférait et jugeait dans une complète indépendance.

A cette époque, nous constatons l'existence d'institutions très remarquables, présentant beaucoup d'analogie avec les institu-

tions anglaises du XII^e et du XIII^e siècle. C'est d'abord une espèce de *curia regis*, telle qu'elle existait avant Richard II, ou département législatif et administratif, ayant dans ses attributions la législation, les finances et tout ce qui concerne les clans féodaux. En second lieu, un département de la guerre. Enfin un département judiciaire analogue à la cour du Banc du Roi et à la cour des Plaids des anciens rois d'Angleterre, comprenant trois tribunaux, jugeant chacun des contestations d'un ordre différent.

Mais la famille des Minamoto ne tarda pas à s'éteindre. A la mort du dernier des descendants de Yoritomo Minamoto, le pouvoir shogunal passa dans les mains de son beau-père, Hojo-Takimasa. Contrairement à l'usage de leurs prédécesseurs, les membres de la famille des Hojo ne prirent jamais le titre de shogun, bien qu'ils en conservassent toutes les prérogatives, et le remplacèrent par celui de Sikken ou de chancelier. C'est pendant le gouvernement des Sikkens que le régime féodal atteint son apogée et c'est également l'époque la plus brillante de l'histoire du Japon.

Le pays jouit d'une paix complète; l'industrie et le commerce, protégés habilement par le pouvoir central, font des progrès étonnants pour l'époque; les sciences, les arts, et les lettres sont cultivés par toute la noblesse. Pendant le règne de l'un de ces Sikkens, Takimoune, le Japon parvint à vaincre définitivement les Tartares dont les invasions n'avaient jamais cessé.

Vers le milieu du XIV^e siècle, l'Empereur, aidé par quelques-uns de ses principaux vassaux, brise sa captivité et réussit à vaincre les Hojo. Toutefois le nouveau gouvernement n'eut qu'une existence éphémère; deux ans s'étaient à peine écoulés depuis la restauration du pouvoir impérial, qu'une nouvelle insurrection éclatait; Assikaga, un des lieutenants de l'Empereur, se mettait à la tête du mouvement et devenu victorieux, se faisait nommer shogun, plaçait sur le trône un nouvel empereur, tandis que Godaïgo, l'empereur légitime, se réfugiait dans la province de Nara. A partir de ce moment, le Japon eut deux dynasties : la dynastie du Sud et celle du Nord avec Kyoto comme capitale.

Le schisme impérial ne finit qu'en 1393 après la défaite complète des partisans de la dynastie du Sud, et l'unité fut rétablie

au profit de l'empereur Gokomattsu. Les Assikagawas n'apportèrent guère de modifications au système d'administration de leurs prédécesseurs. Les institutions politiques restèrent ce qu'elles étaient sous Yoritomo Minamoto. Une innovation cependant mérite d'être rapportée, car elle devait beaucoup contribuer, dans la suite, à entretenir l'état d'anarchie dans le pays. Elle consistait dans la décentralisation du pouvoir suprême : le shogun, qui jusqu'alors avait réuni dans ses mains tous les pouvoirs, vint résider à Kyoto près de la cour impériale et se fit remplacer à Kamakoura par le commandant militaire du Japon oriental. A la longue, le régime des Assikagawas se trouva être une époque aussi néfaste pour le Japon que celle des Sikkens avait été prospère. Les famines, les maladies contagieuses, les guerres civiles et de religion, produisirent une misère générale : la population était décimée, l'anarchie complètement maîtresse, et le pays était couvert de ruines.

Plusieurs seigneurs féodaux essayèrent au siècle suivant de rétablir l'ordre et l'unité de pouvoir à leur profit. Nabounago Oda se mit le premier à l'œuvre. Mais à peine est-il parvenu à faire reconnaître sa suprématie par les principaux daïmios du royaume, qu'il meurt assassiné par un de ses vassaux. Hideyossi Toyotomi, vassal également d'Oda, continua l'œuvre de son maître et parvint à réaliser, dans une certaine mesure du moins, l'unification du pays. A sa mort, son principal lieutenant, Togougawa, réalise définitivement, à son profit, cette unification et fonde, en 1603, un régime qui va durer plus de 260 ans.

Avant d'entrer dans l'exposé de cette troisième partie de l'histoire du Japon, disons un mot de l'introduction du christianisme. Une fois de plus, nous allons avoir un exemple de l'extraordinaire facilité d'assimilation des sujets du Mikado. En 1542, le navigateur Pinto débarque dans l'île de Tanegashima près de Kiou-Siou. En même temps que la doctrine chrétienne, les Européens apportent les sciences, la civilisation et les armes à feu. Six ans plus tard, Saint-François-Xavier arrive à Kagoshima avec quelques missionnaires portugais. Bien accueillis par les daïmios, qui protègent leur œuvre de prosélytisme, ils ne tardent pas à voir couronner leurs efforts d'un plein succès. Au XVI^e siècle, le Japon compte plus de

six cent mille chrétiens, dont un grand nombre de seigneurs féodaux, plus de 200 églises s'élèvent sur tous les points du territoire et les Jésuites bâtissent à Kyoto une cathédrale devant le palais même du Mikado. « Cette nation fait les délices de mon cœur, » écrivait Saint-François-Xavier à ses supérieurs. Les princes chrétiens, pour témoigner leur vénération et leur amour pour le vicaire du Christ, lui envoient une ambassade que Sixte-Quint, alors pape, reçoit en grande pompe.

Ce mouvement qui entraînait le Japon vers le christianisme, s'il n'avait pas trouvé d'obstacles, eût pu modifier profondément l'histoire subséquente du Japon. Les Jésuites avaient apporté avec eux les sciences et les arts européens; ils avaient ouvert des imprimeries dans toutes leurs missions et faisaient passer dans la langue japonaise les principaux ouvrages scientifiques d'Europe; les grammaires, les dictionnaires, les encyclopédies se multiplièrent dans toutes les mains. On ne sait jusqu'à quel point eût pu aller cette première tentative d'européanisation du Japon, quand une réaction aussi subite que violente éclata.

On a beaucoup discuté sur les causes de cette réaction imprévue qui eut comme conséquence pour le Japon une réclusion trois fois séculaire. Mais aujourd'hui il est définitivement acquis que ces causes ne sont aucunement de l'ordre religieux, mais exclusivement de l'ordre politique. Les chrétiens furent tous englobés dans une guerre civile, autour des chefs des clans de Kiu-Shu. L'insurrection réprimée par les Tokugawas, les chrétiens furent persécutés et exterminés, non par suite de leur qualité de chrétiens, mais bien comme insurgés contre le gouvernement établi. Le premier édit de persécution est lancé en 1614 par Ieyas. Neuf missionnaires européens et près d'une centaine de chrétiens indigènes sont mis à mort à Nagasaki; les Jésuites sont chassés et le peuple forcé d'abjurer les doctrines qu'il venait d'adopter. La persécution atteint son apogée sous les deux successeurs de Ieyas, Hidetata et Yemitsu. Elle englobe alors tous les étrangers : défense absolue est faite aux Européens d'entrer au Japon.

Les Hollandais et les Chinois seuls conservent le droit de commercer avec les sujets du Mikado, et encore étaient-ils confinés dans les deux ports d'Hirada et de Nagasaki. Volontairement, le Japon se ferme hermétiquement aux étrangers et

il ne sortira de cette réclusion qu'au XIX^e siècle, lorsque le canon des flottes européennes viendra faire éclater en morceaux ces barrières anti-civilisatrices que l'ignorance du Moyen Age avait fait élever.

L'histoire du Japon, dans la période actuelle, présente une certaine ressemblance avec celle de la France aux XIII^e et XIV^e siècles. Le but poursuivi est celui de Richelieu et de Louis XIV : l'abaissement de la féodalité et l'agrandissement du pouvoir central, mais avec la différence toutefois que cet abaissement et ce relèvement ne se font pas au profit des rois. Œuvres exclusives des shoguns, qui leur consacrent toute leur vie, elles ne profiteront qu'à eux seuls. Comme les descendants d'Auguste conservèrent la fiction républicaine, les shoguns vont conserver les formes du gouvernement impérial, mais les formes seules. L'Empereur, relégué dans son palais du Gosho, n'a plus que l'ombre du pouvoir. Prisonnier au milieu de ses Kugés et de ses femmes, il est sans relation aucune avec son peuple et ses vassaux ; ceux-ci ne peuvent, sous peine de confiscation de tous leurs biens, se rendre près de l'Empereur sans y être autorisés par le shogun.

L'Empire était partagé en 250 clans féodaux à la tête desquels se trouvaient les daimios ou princes classés en cinq catégories, suivant leur origine et la qualité de riz désignée comme produit annuel de leurs domaines.

Ces catégories étaient les suivantes : 1^o les trois gosanke ou princes de Nagoya, de Wakayama et de Hito, issus tous trois d'un fils d'Ieyas. En cas d'extinction de la ligne directe, c'était dans l'une de ces trois maisons que l'on choisissait le shogun ; 2^o les vingt-deux kokushu dont le revenu dépassait 200,000 kokus au moins ; 3^o les dix-neuf kamou, parents d'Ieyasu, ayant un revenu de 100,000, à 300,000 kokus ; 4^o les 137 foudaï ; 5^o les 106 daimios tozamma ou petits seigneurs, ne possédant qu'un revenu de 10,000 kokus.

Après les daimios, comme après les chevaliers et les barons du moyen âge européen, venaient les soldats ordinaires ou samourais, formant à peu près la moitié de toute la population. Ces hommes d'armes vivaient avec le seigneur dans son château-fort. Vaillants soldats, dévoués jusqu'à la mort à leur suzerain, qu'ils considéraient plutôt comme un père que comme un maître,

les samourais poussaient le sentiment de l'honneur jusqu'à la férocity.

Les heinins ou gens du commun composaient le reste du peuple. Si l'on ajoute les deux classes de parias; les non hommes et les étas ou malpropres, on aura une idée assez exacte de ce qu'était la situation sociale du Japon au XVI^e siècle.

Le bouleversement dans l'ordre social fut accompagné d'une modification profonde dans l'ordre politique. La politique des Tokugawas était une politique de centralisation. Comme Guillaume de Normandie après la conquête de l'Angleterre, les Tokugawas établirent une féodalité centralisée, si l'on veut nous passer le paradoxe.

Le Shogun, en nommant les titulaires des fiefs, s'était réservé le droit de les déposer, et dans la répartition de ces fiefs, il avait montré la même clairvoyance que le vainqueur de la bataille d'Hastings; il avait pris les précautions nécessaires pour empêcher la constitution des grands domaines et les alliances entre leurs propriétaires. Le shogun détenait lui-même le Kuantou ou centre du Japon; les seigneurs du Nord lui étaient tout dévoués. Les clans du Sud seuls lui étaient hostiles; aussi avait-il eu soin de confier leur direction à ses meilleurs amis ou à ses parents.

Chaque année, les daïmios devaient payer un tribut au souverain. Il leur était interdit de construire de nouvelles fortifications ou d'améliorer leurs châteaux-forts sans l'autorisation shogunale. Ils ne pouvaient se marier sans le consentement préalable du shogun et ils étaient obligés de laisser leur femme et leurs enfants en qualité d'otages à Yeddo, sauf à les visiter une fois par an.

« Tout mariage entre personnes de classe noble et de classe guerrière doit être autorisé préalablement par le Shogun, sinon les intéressés seront punis » disait l'article 11 de la loi constitutionnelle du nouveau régime.

« Il est strictement défendu aux chefs féodaux de demander audience à l'Empereur ou d'entrer dans le palais impérial, même sur l'ordre impérial. Principalement les chefs féodaux du Japon occidental ne doivent pas entrer dans la ville de Kyoto en venant de leur capitale à Yeddo ou en retournant. Si l'un d'eux viole secrètement cette règle, sa famille sera dissoute, quelque grand

chef féodal qu'il puisse être, aussitôt la violation constatée. Ceux qui désirent visiter des endroits célèbres des environs de Kyoto doivent en demander la permission au Bakufu », disait encore l'article 9.

Grâce à ces précautions multiples, les Tokugawas étaient parvenus à établir un régime féodal aussi centralisé que possible, ayant au sommet un pouvoir presque absolu.

Sauf les restrictions que l'on vient de voir et qui avaient pour but de mettre les daïmios dans l'impossibilité absolue de jouer aucun rôle politique, ils jouissaient dans les autres domaines d'une indépendance complète : ils avaient les privilèges ordinaires des nobles féodaux, ils avaient le droit de haute et de basse justice, ils jugeaient, légiféraient et administraient sans trouver de limite à leur pouvoir, autre que celle de leur bon plaisir : bref, à l'intérieur de leur clan, ils avaient un pouvoir aussi étendu que celui du Shogun dans l'Empire.

Le gouvernement central, résidant à Tokio, portait le nom de Bakufu. Le Shogun était aidé dans son administration de deux conseils et de trois collèges de hauts fonctionnaires. Le premier de ces conseils était le conseil des Anciens, composé de cinq membres ou *rozius*, ordinairement ministres d'État et présidés par le *taïro* ou premier Ministre. Les membres de ce conseil, toujours pris parmi les foudaïs dont nous parlions plus haut, se réunissaient tous les jours pour donner leur avis au Shogun et l'aider de leurs lumières.

Le second conseil de l'État était le *Wakadoshyori*, dont les attributions, bien que plus restreintes, étaient semblables à celles du Conseil des Anciens. Les *boujios*, ou chefs des différents départements ministériels, constituaient avec leurs subordonnés les trois collèges chargés de l'administration effective du pays.

Tel était le régime inauguré par les Tokugawas en 1603 et tel était-il encore au milieu du XIX^e siècle. Les événements qui se passent pendant ces deux siècles, expliquent la révolution de 1868 aussi complètement que l'histoire du XVIII^e siècle en France explique la révolution de 1789.

Quoi qu'on dise et quoi que puissent prétendre certains auteurs mal renseignés, la révolution japonaise, loin d'être une simple insurrection, une rébellion à main armée de quelques mécontents,

eut au contraire des causes aussi profondes, aussi lointaines que la révolution de 1789. Elle avait été préparée de longue main. Elle plongeait dans le passé par de profondes racines, elle avait eu des antécédents qui rappelaient à s'y méprendre l'affranchissement des communes, la Renaissance, l'abaissement de l'aristocratie au profit de l'absolutisme royal.

La révolution de 1868 fut le résultat d'une crise à la fois politique, financière et sociale. Le peuple japonais était, au XVIII^e siècle, dans un état de misère comparable à celui des paysans de l'Ancien Régime. Les famines, les épidémies, les inondations étaient à l'état endémique. Les trois quarts du temps, le paysan japonais devait se contenter pour vivre de racines ou d'herbes marines. L'interdiction du commerce extérieur empêchait tout secours d'arriver du côté de l'étranger. A l'intérieur, les péages innombrables, les douanes féodales, défendaient le transport des denrées. Les plaintes et les doléances des paysans ont été consignées dans les annales de l'époque. Elles constituent de véritables cahiers. Nous pourrions en donner de copieux extraits, mais nous croyons que les deux citations suivantes suffiront : « En 1783, dit Bakuo, ministre des finances du Shogun Genari, la famine se fit partout sentir dans le Nord. Un témoin digne de foi m'a rapporté que sur cinq cents maisons d'un village, trente seulement subsistaient : les habitants des autres avaient péri. Il était donné jusqu'à huit cents sens pour un chien, cinquante pour un rat. Tous mangeaient les morts, mais comme les cadavres tombaient en pourriture, beaucoup en vinrent à tuer les mourants, à mettre leur chair en terrine pour la conserver plus longtemps. »

« Les villes sont pleines aujourd'hui d'incendiaires et de malfaiteurs, pour la plupart des provinciaux que la misère a chassés de leurs villages.... Si les provinces n'étaient pas opprimées, si l'on conservait les anciennes relations de familles, les paysans ne viendraient dans les villes que pour des raisons exceptionnelles; quand ils n'y trouveraient pas de travail, ils s'empresseraient de retourner chez eux... Mais les provinces sont dans la détresse, tous se ruent vers les villes. Poussés par la mode d'un luxe extravagant, les princes, les fonctionnaires, les riches mettent des livrées à tous ces gens-là. Leurs antichambres sont remplies d'une foule de serviteurs qui ne font que

boire et jouer. Les meilleurs de ces laquais se contentent de s'enivrer et de laisser le feu prendre dans la maison ; les autres volent et mettent le feu pour cacher leurs méfaits. La véritable faute de ces crimes, cherchez-la dans l'insouciance des maîtres et leur luxe insensé. »

On le voit, on ne se contente plus de constater la misère du peuple ; comme en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on en recherche les causes et on en fait retomber toute la responsabilité sur la noblesse.

En matière d'impôt, les misérables paysans étaient soumis au bon plaisir de leur seigneur, qui ne se faisait pas faute d'abuser de son pouvoir. Dans la plupart des clans, ils payaient sous forme de taxes, impôts divers, dîmes et corvées jusqu'à 80 % de leur revenu. « Et contre ces abus le peuple n'a aucun recours. Le peuple vit trop loin des tribunaux... et ne peut y exposer ses griefs. Orgueilleux de leur autorité, les petits fonctionnaires ne se préoccupent pas d'écouter le paysan, prêts à le punir pour la moindre erreur, pour un mot échappé à sa distraction. A la Cour suprême les plaintes s'accumulent inutiles. Aussi la plupart préfèrent-ils souffrir en silence. Ce n'est pas ainsi que l'on mettra fin aux brigandages et aux crimes. »

Les daïmios n'étaient pas dans une situation plus favorable. Dépouillés de toute autorité réelle, toutes leurs prérogatives étaient passées entre les mains des fonctionnaires du Shogun ; ils ne conservaient plus, comme les nobles de l'Ancien Régime, que le mépris et la haine du peuple. Toujours dans leurs besoins pressants d'argent, obligés par leur train de maison et le séjour à la Cour à des dépenses folles, criblés de dettes, les daïmios, vivaient de la substance même du peuple.

« Les fonctionnaires, dit Kayuso, n'ont qu'un but : amasser de l'argent pour se livrer au plaisir. Pires sont encore les faiseurs d'argent et les donneurs de grandes fêtes. Les fils des riches marchands ont commencé à se débaucher dans la compagnie des samourais et des fonctionnaires, ils passent leur temps dans les maisons publiques à boire et à s'amuser. Voici que la coutume gagne la haute classe ; même les daïmios, même les premiers magistrats vont aujourd'hui dans le Yoshiwara, et les samourais se font une gloire de devenir des professeurs de débauche. »

Condamné par ses résultats dans le domaine social, le régime

des Tokugawas va être ébranlé sur le domaine politique jusque dans ses fondements. On a vu qu'à ce point de vue le Japon, depuis le XVII^e siècle, s'était cristallisé en des formes immuables qui pesaient sur la pensée philosophique, morale et religieuse, comme la pierre sur le tombeau. Le XVIII^e siècle et la moitié du XIX^e voient se produire une réaction vigoureuse et impitoyable contre cette léthargie dans laquelle on voulait englober tout un peuple : savants, moralistes et philosophes battent en brèche le Shogunat, et leurs efforts réunis avec ceux du peuple, minent lentement, mais sûrement, le gouvernement verrouillé des anciens Impérators Japonais.

Le XVIII^e siècle avait été pour le Japon un siècle de renaissance scientifique et philosophique. Le goût des sciences était général et l'on voyait partout se fonder de nombreuses écoles, tant publiques que privées. Une bonne partie de la population fréquentait ces écoles où enseignaient une pléiade de professeurs dont les noms sont encore cités aujourd'hui avec orgueil par les Japonais. La fin du XVIII^e siècle est, comme en France, l'époque des grandes encyclopédies ; véritables monuments scientifiques, elles traitent de toutes les sciences connues : médecine comme mathématiques, histoire comme philosophie, religion comme astronomie, politique comme géographie.

Malgré les lois et décrets du Shogun, défendant toute relation avec les Européens, la civilisation européenne avait pu pénétrer au Japon dans les dernières années du XVIII^e siècle. Les Hollandais avaient établi des écoles à Nagasaki et par eux, les Japonais étaient mis au courant des grands événements dont l'Europe était le théâtre. On traduisait avec ardeur les dictionnaires, les ouvrages d'histoire et de sciences naturelles. Sugita, le grand naturaliste japonais, faisait passer dans sa langue natale les ouvrages d'anatomie et de physiologie que les Hollandais lui avaient apportés et avant de mourir, dotait son pays du système de Linné.

Détesté par les savants et les Japonais éclairés pour les entraves qu'il apporte au développement scientifique du Japon, le Shogun ne l'est pas moins par les philosophes. Le confucianisme avait été introduit au Japon par les Chinois, dès l'avènement des Tokugawas. Philosophie positiviste plutôt que religion, les doctrines du prétendu grand sage de la Chine n'avaient pas tardé à faire des progrès remarquables.

Proclamant comme un dogme le gouvernement patriarcal ou paternel, ne reconnaissant aucun intermédiaire entre le souverain et son peuple, les tenants de la nouvelle doctrine attaquaient le Shogun sur le terrain religieux comme tantôt les savants l'attaqueront sur le terrain scientifique. Le bouddhisme, qui était la religion d'État, était l'objet des attaques les plus vives des confucianistes. « Les bouddhistes, disait un de leurs grands théologiens, ne distinguent pas entre être et n'être pas, entre le mensonge et la vérité. Ils savent que tout est mensonge dans cette doctrine du paradis et de l'enfer, et ne continuent pas moins de l'enseigner, comme si le mensonge et la vérité ne faisaient qu'un. Longtemps le bouddhisme a persuadé les Japonais qu'il existait seulement une vertu : honorer le Bouddha. Aussi toutes les vilenies ont prospéré : il n'est personne qui ne trouve son plaisir dans le vice. »

Au moment où la révolution éclatera, le bouddhisme sera sur le point de disparaître à jamais du Japon.

Sur le terrain politique, l'attaque était menée par l'école néo-shintoïste. Véritable école classique, les néo-shintoïstes ne prétendaient rien moins que rétablir la société sur des bases nouvelles. Moins idéologues que les mathématiciens sociaux de la révolution française, les Condillac, Sieyès et Condorcet japonais avaient une compréhension beaucoup plus large. Ils n'habitaient pas un monde bâti à l'inverse du monde réel, ils ne raisonnaient pas dans le vague, ils ne discutaient pas « sur des êtres abstraits, sans passé, sans parents, sans traditions, sorte d'unité mathématique. » Défenseurs de la tradition, Mabuchi, Hirata, Motori, ne voulaient pas détruire l'édifice social, ils ne prétendaient qu'en détruire les abus, ils ne voulaient que revenir aux formes plus pures des origines. Partisans du droit divin et du pouvoir absolu, mais paternel dans un pays oriental, ils désiraient le rétablissement de cette religion qui consacrait ce droit divin, et c'est pourquoi on les appelait néo-shintoïstes.

* * *

Attaqué par le peuple qu'exaspère une misère toujours croissante, poursuivi par le mépris des plus éclairés des citoyens, acculé par ses dépenses folles à la banqueroute, miné par les attaques des philosophes tant confucianistes que shintoïstes, le

Shogun sentait le sol lui manquer de toutes parts. La misère profonde du peuple, les abus du pouvoir, d'un côté, l'esprit classique appliqué à l'acquis scientifique d'un autre côté, amenaient un bouleversement semblable à celui qui détruisit l'Ancien Régime en France.

Le Shogunat oscillait sur sa base et il allait s'écrouler sous les huées de la nation entière, quand l'intervention européenne vint non pas occasionner sa chute, mais jeter un voile trompeur sur ses causes, car pour d'aucuns cette intervention sera la cause primordiale, sinon unique de la Révolution japonaise. Mais c'est là prendre les causes apparentes et superficielles pour les causes réelles et profondes. Toujours la pensée est antérieure au fait. A l'arrivée des Européens, le Japon était mûr pour la Révolution, comme il ressort de l'exposition des faits précédents. La lutte était circonscrite entre un régime qui ne savait plus se défendre et un parti qui ne reculait devant rien pour le renverser. Pour s'écrouler, le Shogun n'avait besoin que d'être abandonné à lui-même. L'intervention européenne fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

En 1853, le commodore américain Perry, à la tête d'une escadre de quatre navires de guerre, abordait au Japon. Le gouvernement américain lui avait donné les instructions suivantes : Faire un traité avec le Japon concernant la sécurité des personnes et des biens des Américains naufragés sur les côtes de l'empire, obtenir l'autorisation pour les navires américains de relâcher dans un ou plusieurs ports japonais, afin de s'y ravitailler ou d'exécuter les réparations nécessaires en cas d'avaries, obtenir également l'ouverture de plusieurs ports au commerce américain.

La situation du Shogun était très précaire : refuser la demande du commodore Perry, c'était risquer une guerre avec les États-Unis; y accéder, c'était se rendre suprêmement impopulaire, car il existait au Japon, depuis très longtemps, un parti réactionnaire important, défavorable aux étrangers. Le gouvernement de Yeddo, très embarrassé et peut-être aussi un peu effrayé, tergiversa. Il demanda un délai de quelques mois au commodore de la flotte américaine, mit l'Empereur au courant de la situation et par une circulaire envoyée à tous les daïmios, il leur demanda leur avis. Le résultat de la consultation fut que la majorité des chefs les plus importants se prononcèrent contre toute relation

avec l'étranger. L'Empereur lui-même, par une lettre autographe adressée à quelques prêtres bouddhistes et shintoïstes, leur demanda de prier les dieux et de solliciter leur concours pour l'expulsion des barbares.

Sur ces entrefaites, la Russie envoya à Nagasaki quatre navires de guerre sous le commandement de l'amiral Pontiani. Le Soghun, encore une fois, demanda un délai, et la réponse aux revendications russes fut ajournée. Mais presque en même temps, le commodore Perry revenait à la charge, à la tête, cette fois, de huit navires de guerre. Après quelques hésitations, on conclut un traité avec les États-Unis, traité en vertu duquel le Japon ouvrait au commerce deux ports : Shimoda et Hakodate, et accordait l'établissement d'un consul américain à Shimoda. Six mois après, des traités analogues étaient conclus avec l'Angleterre, la Russie et la Hollande.

A la nouvelle de la conclusion de ces traités, l'irritation fut grande parmi les partisans de la politique d'exclusion. On accusa ouvertement le Shogun d'être de connivence avec les étrangers et d'être ainsi traître à la patrie. Cette irritation fut portée à son comble, lorsque trois ans après, en 1858, les traités ci-dessus furent renouvelés. Les adversaires du Shogunat s'organisèrent ; forts de l'appui des deux grands clans féodaux du Japon, celui de Satsuma et celui de Ghoshiou, certains de la sympathie de l'Empereur, ils établirent la base de leurs opérations à Kyoto et de là nouèrent des relations avec les daïmios, ennemis de la famille des Tokugawas.

Le Shogun sentit le péril de sa situation. Il essaya de couvrir les actes de son gouvernement de l'approbation de l'Empereur, et il envoya à la Cour Impériale un de ses officiers pour solliciter la confirmation des traités conclus avec l'étranger. Mais son envoyé, Li-Kammon-no-Kami, est assassiné chemin faisant et le Shogun voit son isolement grandir de plus en plus, tandis que ses ennemis ne cessent de progresser.

Par son appel aux daïmios, le Shogun s'était fait un tort irréparable, car il avait ainsi appelé à la vie politique des hommes dont les sentiments ne lui étaient rien moins que favorables. Une des mailles, cependant, du système d'isolement qu'avait fondé le premier Tokugawa, une fois rompue, tout le système devait tomber. Les daïmios, tenus jusqu'alors en dehors de toute

participation effective au gouvernement, veulent prendre leur revanche. Sans avoir égard aux lois, ils se rendent à Kyoto, tiennent des réunions où ils se concertent sur les mesures à prendre. Le Bakufu, qui sent le pouvoir lui échapper des mains, n'ose plus exercer les représailles sanglantes de jadis; il hésite, essaie de temporiser, mais peine inutile, la réaction est trop forte et son existence n'est plus qu'une question de jours; virtuellement même il a cessé d'exister.

Cependant l'effervescence du sentiment populaire contre les étrangers n'a pas diminué, bien au contraire, et le cri de « Mort aux étrangers! » retentit partout.

En 1862, quatre officiers de la marine anglaise sont tués par les vassaux du clan de Satsuma. A la nouvelle de cet attentat, d'après les instructions reçues de son gouvernement, le ministre d'Angleterre envoie au Shogun un ultimatum ainsi conçu : le Bakufu fera ses excuses au gouvernement et paiera une indemnité de 100,000 £; les assassins seront punis et le chef du clan de Satsuma paiera aux veuves et orphelins des victimes une indemnité de 10,000 £.

Sur le refus du chef féodal d'accéder à cet ultimatum, l'escadre anglaise bombarde les forteresses de Kagoshima, le chef-lieu du clan. Un an après, pour répondre aux provocations du clan de Sho-shiou, l'escadre internationale détruit les forts de Simonoseki et oblige le chef féodal à payer une indemnité de plus de trois millions de dollars.

Ces deux défaites successives furent une leçon excellente pour les Japonais. Ils comprirent la folie de leurs préjugés contre les étrangers. L'Empereur accorda la ratification des traités et la bonne entente avec les puissances européennes fut établie dès ce jour. Le Shogun, convaincu de l'inutilité d'une résistance plus longue, conscient que la seule gloire possible dans les guerres civiles, c'est celle de les terminer le plus vite, influencé également par les sages conseils du prince de Tota, donne le 14 octobre 1867 sa démission. L'unité de pouvoir est ainsi rétablie, et le 3 février 1868, l'organisation définitive du nouveau gouvernement est proclamée.

Il comprenait un conseil supérieur et sept départements ministériels dont les attributions complexes éloignent toute idée de séparation de pouvoirs. Cependant un grand pas avait été

fait, le régime adopté contenait à l'état embryonnaire le régime actuel. Le nombre des départements ministériels avait été augmenté; l'élément représentatif faisait pour la première fois son apparition dans l'histoire vingt-six fois séculaire du Japon, car il était fondé une assemblée délibérative dont les membres étaient délégués par les chefs de clans.

Un mois après, l'Empereur entouré de toute sa famille, des nobles, des seigneurs féodaux et des hauts fonctionnaires du gouvernement, prononça le serment suivant qui peut être considéré comme la loi fondamentale de l'empire :

« Pour accomplir une réforme qui n'a jamais eu lieu dans l'histoire de notre pays et pour déterminer les principes fondamentaux de notre régime qui ont pour but d'assurer le bonheur et la prospérité de nos sujets, nous, Empereur, jurons au nom de tous les dieux du ciel et de la terre :

1° Que le système de l'assemblée délibérative sera adopté et que toutes les mesures seront prises en conformité de l'opinion publique;

2° Que les projets de réformes seront exécutés par les efforts réunis des gouvernants et des gouvernés;

3° Que l'on s'efforcera de satisfaire les nobles, les guerriers et le peuple en général et de les amener à préférer le nouveau régime;

4° Que les préjugés et usages préjudiciables des temps anciens seront abandonnés et que la justice sera la seule règle de conduite à l'avenir;

5° Que les nouvelles idées seront puisées dans le monde entier et que la gloire de l'empire en sera augmentée. »

L'Empereur ne tarda pas à réaliser les promesses qu'il avait faites à son peuple.

Au mois d'avril de la même année, il publia un décret, sorte de loi constitutionnelle, qui modifiait profondément l'organisation gouvernementale.

Le principe de la division, mais non de la séparation des pouvoirs, était observé. La loi instituait deux chambres : la chambre haute et la chambre basse. La chambre haute avait des attributions à peu près analogues à celles du Sénat américain.

Cependant les législateurs japonais avaient été trop vite en besogne. Leur constitution n'était que la traduction littérale de la constitution américaine, et la pratique ne tarda pas à

démontrer qu'il y avait incompatibilité entre les institutions du Nouveau Monde et le pays. Un nouveau décret vint modifier l'organisation antérieure. Le nombre des départements ministériels fut augmenté et porté de sept à neuf. La composition de la chambre des Représentants fut complètement changée : aux représentants des clans on ajouta des fonctionnaires des départements ministériels et des représentants des écoles supérieures ; en outre, les clans féodaux, qui jusqu'alors avaient eu droit à un nombre de délégués proportionné à leur importance, furent tous mis sur le même pied et n'eurent plus droit qu'à un seul représentant. Par cette mesure on diminua considérablement l'influence des seigneurs féodaux, tandis qu'on élevait le niveau de la chambre.

C'est alors qu'il se produisit un événement analogue à celui que nous présente l'histoire de la Révolution française. Le Japon eut sa nuit du 4 août ; le 23 janvier 1869, les chefs féodaux des quatre clans principaux, Satsuma, Choshiou, Tossa et Hesin, renoncèrent à leurs privilèges.

La suppression de la féodalité était un fait accompli ; le Japon avait effectué en dix ans une transformation qui avait exigé plus de deux siècles en Europe, et cette transformation s'était réalisée pacifiquement.

Le parti réactionnaire eut cependant encore une dernière convulsion. Le marquis Togo, à la tête de quelque 20,000 insurgés, bombardait le château-fort de Houmamoto. Mais l'insurrection ne tarda pas à être réprimée et le calme fut définitivement rétabli.

La tâche du pouvoir impérial était très ardue. A la place de l'ancienne féodalité, il fallait introduire, ainsi que l'Empereur l'avait promis, un système constitutionnel, un régime représentatif. Toutes les institutions anciennes avaient été détruites. Il fallait former une armée, créer des institutions communales et provinciales, percevoir les impôts, rétablir la tranquillité dans le pays, réorganiser complètement l'administration et les services publics sur des bases nouvelles.

Mais le gouvernement fut à la hauteur de sa mission. De 1870 à 1880, toute une suite de réformes importantes furent introduites. On commença par établir une loi sur l'état civil au Japon ; on réorganisa sur une base toute nouvelle le service militaire, on réforma le système financier. Un décret introduisit le système représentatif dans l'administration provinciale en

instituant des conseils provinciaux ; enfin le 12 octobre 1881, un édit impérial fixait la convocation de la Diète à 1890 : « Nous, disait cet édit, siégeant sur le trône que notre dynastie occupe depuis deux mille cinq cents ans, exerçant en notre propre nom et par nos droits l'autorité et le pouvoir transmis par nos ancêtres, nous avons depuis longtemps en vue d'établir un gouvernement constitutionnel, afin que nos successeurs aient une règle pour le guider.

« C'est pourquoi nous déclarons que, dans la vingt-troisième année du Meji (1891), nous établirons un parlement pour mettre en pratique la résolution ici annoncée, et nous donnons ordre à ceux de nos fidèles sujets que nous avons chargés de nos pouvoirs, de faire dans l'intervalle tous les préparatifs nécessaires pour atteindre à cette fin. » Conformément à ce décret, l'ouverture de la première session du Parlement fut fixée au 25 novembre 1890. Le gouvernement du Mikado, sorti d'une léthargie quatorze fois séculaire, avait coupé les dernières amarres qui le rattachaient au rivage du monde féodal et s'élançait toutes voiles dehors vers la haute mer, fendant de la proue les eaux inconnues d'un nouveau monde politique.

* * *

Quels sont maintenant les caractères psychologiques, intellectuels et moraux de la race japonaise ?

Si, comme on le prétend¹, la civilisation d'un peuple dépend de sa constitution mentale, si cette constitution explique en grande partie son histoire, la réponse à la question posée plus haut aura une grande importance pour la solution de ce problème que le Japon moderne nous présente.

Combinaison harmonieuse de toutes les antinomies et des contrariétés de la nature humaine, le Japonais est à la fois un être éminemment actif et passif, violent et doux, autant sceptique que religieux, orgueilleux à l'extrême et obséquieux comme tout bon Oriental, complètement privé de l'esprit d'initiative et doué d'une faculté d'assimilation qui tient presque du prodige.

Combatif et courageux comme peuvent seuls l'être les habi-

¹ GUSTAVE LEBON, *Lois psych. de l'évolution des peuples*. Paris. 1895.

tants d'un pays soumis pendant seize siècles au régime militaire, le Japonais a le même mépris de la vie que les Fakirs de l'Inde. Le sentiment d'honneur est développé chez lui à l'excès et a causé la plupart de ces vengeances terribles dont l'histoire du Japon est ensanglantée. Ces qualités, qui font du Japonais le meilleur soldat qui soit, ont été mises en pleine lumière par les derniers événements, et l'on a été témoin des prodiges accomplis par leur bravoure, par leur esprit militaire et leur mépris absolu du danger.

Le trait le plus remarquable du caractère japonais, celui qu'on a le plus étudié sans pouvoir jusqu'ici en donner une explication suffisante, c'est une faculté d'imitation et d'assimilation prodigieuse. Que les autres races du monde possèdent jusqu'à un certain degré ce pouvoir d'assimilation, rien n'est plus certain et rien n'est mieux démontré par l'histoire. Les peuples d'Occident tenaient leur civilisation des Grecs et des Romains : ils s'étaient policés et en transformant cette civilisation étrangère, ils l'avaient rendue originale. Mais toujours cette imitation s'était faite graduellement, insensiblement ; elle avait été l'ouvrage de plusieurs générations et des années, parfois des siècles même. En outre, cette absorption d'éléments étrangers rencontrait toujours et des obstacles et des limites ; des obstacles : dans l'esprit conservateur, dans l'amour des traditions nationales, dans le misonéisme existant partout ; des limites : dans l'incompatibilité existant entre le peuple civilisateur et la civilisation, les institutions assimilées. Au Japon, rien de pareil, et c'est ce qui fait de l'empire du Mikado une véritable énigme. Sous ce rapport, le Japon semble donner un démenti flagrant à toutes les lois de l'évolution des peuples.

Nous avons vu qu'au commencement de son histoire, le Japon reçoit tous les éléments de civilisation de la Corée. Quelques siècles plus tard, il se met à l'école de la Chine et lui emprunte ses institutions, ses arts et sa religion.

Comme il avait dépassé la Corée, il ne tarde pas à dépasser la Chine et d'élève il devient professeur. Cette assimilation extraordinaire ne connaît aucune limite et ne se laisse arrêter par aucun obstacle. Le passé tombe dans un oubli d'où les historiens seuls le feront surgir plus tard. La société nouvelle qui se forme n'évoque plus en rien l'aspect de l'ancienne ; usages, coutumes,

manière de parler et jusqu'à la manière de penser, tout est changé.

Cependant la logique ne perd jamais ses droits. Après quelque temps, une réaction se manifeste et il se produit un travail de transformation, d'option et d'élimination. Les Japonais modifient ces institutions que, dans leur orgueil de tout comprendre et de tout essayer, ils avaient adoptées; ils les perfectionnent et les adaptent à leurs nouvelles conditions.

Quant à ces institutions dont l'expérience leur montre l'incompatibilité absolue, ils les éliminent graduellement. Ainsi en fut-il au III^e siècle, ainsi en fut-il encore au VII^e et au VIII^e siècle, et ainsi en est-il aujourd'hui.

Mais cette qualité n'est pas sans défaut; elle a inspiré aux Japonais ce sentiment d'orgueil que les étrangers leur reprochent si souvent.

Convaincus de la supériorité de l'Empire du Soleil Levant sur tous les autres pays du monde, oublieux des grands services que les étrangers lui ont rendus, les Japonais sont trop portés à exagérer leur importance et à dédaigner un peu trop légèrement les barbares d'Europe.

On sait qu'Hegel, dans la « Philosophie du droit », soutient que le monde se développe en trois époques; la dernière, la plus grande, sera l'époque allemande. Alors, un seul peuple représentera l'esprit du monde; et, comblé d'honneurs et de prospérité, il dominera sur les autres nations par l'irrésistible puissance de l'intelligence. En face de lui, les autres peuples ne conserveront aucun droit. Il est plus d'un écrivain Japonais qui partage, en les augmentant encore si possible, les idées d'Hegel, quant au Japon. Cependant, il faut dire que dans les sphères supérieures, on s'efforce de combattre cette tendance qui, poussée trop loin, pourrait avoir pour le Japon des effets très funestes, et il est à espérer que, les relations devenant de plus en plus intimes avec les étrangers, elle disparaîtra tout à fait un jour.

Au point de vue intellectuel, les Japonais, comme membres de la race jaune, ont de grands détracteurs parmi les Européens. Un académicien français, M. Faguet, grand contempteur de toutes les races non aryennes en général, refuse aux Japonais les dons supérieurs de l'intelligence. « Les jaunes, dit-il, sont incapables de tendances élevées, de haute curiosité désintéressée, de souci de progrès moral incessant » et, s'appuyant sur M. Fouillée, il

ajoute : « Après tout, la civilisation n'a jamais été faite jusqu'à présent que par les blancs. » Une hégémonie de la race jaune nous amènerait à un nouveau moyen âge.

Tous ces écrivains semblent identifier la civilisation avec la race. Mais c'est là une confusion inadmissible, car on identifie deux notions contradictoires : la notion de civilisation, qui est une notion d'ordre psychologique, et la notion de race, qui n'est qu'une notion d'ordre physiologique. Et d'abord que faut-il entendre par ce concept : une race ? A en croire M. Novicow, la race ne serait, tout comme l'espèce dont elle dérive, dans une certaine mesure, qu'une catégorie subjective de notre esprit, sans réalité extérieure. Mais la plupart des anthropologistes admettent l'existence de certaines races humaines avec, pour chacune d'elles, des caractères distinctifs et bien marqués ; ainsi pensent Cuvier, Lamarck, Geoffroy, De Quatrefages.

L'existence de races différentes une fois admise, il s'agit de savoir ce que l'on veut dire par ce mot « race ». Que ce soit là, comme nous le disions plus haut, une notion physiologique, aucun anthropologiste ne songe à le nier. Une race consiste en un certain nombre d'individus présentant les mêmes traits morphologiques : par exemple, la coloration de la peau, la section des cheveux, la taille, l'indice céphalique, etc. Toutefois il est très difficile, si pas impossible, d'établir le trait spécial qui pourrait servir de point de départ pour une classification des races humaines.

Mais pour nous, la question se borne à voir si la civilisation est solidaire de la race et si, dans le cas qui nous occupe, son sort est lié à celui des Aryens, dolichocéphales ou brachycéphales.

Le trait qui semble différencier de la façon la plus radicale les diverses races qui peuplent notre planète, est bien la coloration de la peau. Toutefois, il est admis généralement que la couleur de la peau ne peut servir de trait primordial, pour caractériser les différents groupements humains. On peut également affirmer qu'elle est absolument étrangère à toute question de civilisation, car vouloir confondre celle-ci avec la couleur de la peau, dire par exemple que les Européens sont plus civilisés que les Chinois parce qu'ils sont blancs, tandis que les fils du Céleste Empire sont jaunes ; ce serait faire dépendre la civilisation du pigment du corps muqueux qui se trouve entre

le derme et l'épiderme, pigment dont la quantité et la couleur varient selon les races.

Les différences de caractères anatomiques ne peuvent pas non plus prouver que la race jaune est incapable de civilisation. Qu'il y ait un rapport entre l'intelligence humaine et le cerveau, la chose est indéniable. L'homme est une âme informant un corps, une intelligence servie par des organes ; meilleurs seront ces organes, d'autant plus convenablement pourra s'exercer cette intelligence. Mais quel est ce rapport, quelle est cette relation, c'est ce qu'on est loin de pouvoir établir d'une façon tant soit peu exacte. Une des nombreuses hypothèses émises dans cet ordre d'idées fait dépendre l'intelligence de la capacité crânienne. De cette façon-là les Dahoméens seraient, avec les Auvergnats, le peuple le plus intelligent de la terre !

Au point de vue physiologique, un examen complet et attentif des faits ne semble pas permettre d'affirmer l'infériorité intellectuelle des races étrangères à l'Europe. C'est l'opinion de M. De Quatrefages, partagée par beaucoup d'autres anthropologistes. Des savants éminents, tels que Broca et Gratiolet, ont étudié d'une façon approfondie la question si ardue et si importante des rapports plus ou moins grands à admettre entre le développement de l'intelligence et celui du cerveau. Après bien des travaux et bien des recherches, les savants français ont dû renoncer à établir d'une façon incontestable et absolument certaine la relation de l'intelligence avec l'un ou l'autre des indices physiologiques. Pour Gratiolet, la force qui vit dans le cerveau et qui ne peut être mesurée que par ses manifestations, est bien au-dessus du poids et de la forme de celui-ci. A la déclaration déjà bien suffisante que nous venons de mentionner, Broca ajoute qu'il ne peut venir à la pensée d'un homme éclairé de mesurer l'intelligence en mesurant l'encéphale.

De tous ces faits, il résulte qu'il n'est pas permis de prétendre à priori que la civilisation soit une question de race. Pour prouver qu'il y aurait incompatibilité entre la peau jaune et les facultés mentales, il faudrait pouvoir mesurer la puissance virtuelle du cerveau humain, chose qui ne paraît pas facile, sinon impossible. Il semble que le meilleur moyen de juger de l'intelligence de la race jaune, ce serait de l'étudier dans ses manifestations.

L'intelligence ne passe pas de la puissance à l'acte par elle-même : pour qu'elle se manifeste, qu'elle s'exerce, il faut lui

fournir un aliment. Pour juger l'intelligence de la race jaune, il ne faut pas la considérer là où elle est restée à l'état de simple puissance pour ainsi dire, mais il faut la voir là où les circonstances sociales l'ont sollicitée à des manifestations plus ou moins nombreuses. Le Japon, sous ce rapport, présente les meilleures conditions possibles.

De tout temps, on avait considéré les Japonais comme étant d'une intelligence très inférieure à celle des Aryens, et les faits semblaient donner raison à cette opinion, car les États du Mikado étaient restés plongés dans un isolement vingt-cinq fois séculaire, s'abstenant volontairement de toute relation avec les pays civilisés, ne participant en rien à la civilisation qui s'étendait graduellement dans les autres pays du monde. Mais un jour, les circonstances sociales ont changé du tout au tout. Les Japonais se sont lancés subitement dans le mouvement civilisateur, et aujourd'hui, les résultats auxquels ils sont arrivés dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, prouvent qu'on s'est absolument trompé sur leur virtualité cérébrale. Jamais, en aucun temps, les peuples de race blanche n'avaient donné un tel exemple d'activité intellectuelle.

En moins de vingt ans, les Japonais fondaient deux universités près desquelles ils instituaient un cours de psychophysiologie, cours qui n'existe pas encore dans nombre de nos universités européennes. Ils établissaient 47 écoles normales, des écoles supérieures ou lycées, des écoles des arts et métiers, des écoles militaires et navales, des écoles industrielles et commerciales, des Prytanées pour l'armée, et il n'y a pas longtemps, par suite de la générosité de la richissime famille des Mitsui, Tokio voyait s'ouvrir une université pour femmes.

Mais cette capacité intellectuelle établie, cette unité dans le genre démontrée, nous pouvons nous occuper de l'espèce et voir en quoi l'esprit japonais est différent de l'esprit européen, car chaque race, chaque peuple a son génie particulier, sa tournure d'esprit spéciale.

Capable de tendances élevées et de haute curiosité mentale, quoi qu'en disent les proaryens, le Japonais ne sait pas généraliser; sa pensée ne s'étend pas par ondes successives; il reste volontiers dans le fait, dans le particulier. En cherche-t-il l'explication, les causes immédiates, les causes secondes, des causes qui sont encore des effets, suffisent pleinement à satisfaire

sa curiosité. Dès faits, des rapports, disent-ils avec Taine, il n'y a rien d'autre.

Mauvais généralisateurs par conséquent, les Japonais par contre sont de très bons observateurs, car ils possèdent un esprit d'analyse fortement développé et nul n'est mieux doué qu'eux sous ce rapport, pour l'emploi de la méthode expérimentale.

De toutes les nations qui peuplent l'univers, le Japon est peut-être celle où les esprits se sont le moins livrés aux spéculations philosophiques. La nature a été trop prodigue à l'égard des Japonais, elle les a comblés de ses bienfaits. En retour ils ont été reconnaissants à cette bonne mère qui leur tendait les bras, ils se sont abîmés dans la contemplation des merveilles qu'elle avait répandues à pleines mains dans leur beau pays, et leur attention a été tout entière accaparée par les splendeurs dont ils étaient environnés.

Au point de vue social, le Japon n'est pas sans présenter quelque différence avec le vieil Occident. L'aspect social du Japon est celui que présentait l'Europe avant l'infiltration dans nos mœurs des principes de 1789. L'individualisme n'a pas été proclamé au Japon comme une des grandes conquêtes des temps modernes. Le peuple japonais n'est pas de la poussière d'hommes. Au contraire, profondément respectueux de l'autorité, très attachés à leurs anciens seigneurs, remplis de vénération pour l'Empereur, qu'ils considèrent avec raison comme l'architecte du régime actuel, dont il est encore la clef de voûte et le ciment, unis entre eux par un amour et un dévouement à la patrie qui semble avoir remplacé toutes les autres croyances, les Japonais évoquent l'image des anciens peuples d'Europe, groupés autour d'un chef qu'ils aimaient et qu'ils respectaient et pour lequel ils étaient toujours prêts à sacrifier leur vie, voyant en lui le redresseur des torts, le gardien du droit, le protecteur des faibles, le grand aumônier, l'universel refuge ¹.

Égaux devant la loi, les Japonais n'ont jamais songé qu'il pouvait y avoir une autre égalité que celle-là, et elle leur suffit amplement, bien qu'elle ne soit même pas aussi absolue que celle que proclament les constitutions modernes.

¹ TAINE, *l'Ancien Régime*, p. 15.

Ainsi, contrairement à ce qui se passe en Belgique, par exemple, l'Empereur, lorsqu'il confère des titres de noblesse, a le droit d'y ajouter certains privilèges; seuls, par exemple, les nobles peuvent être membres de la Chambre des Pairs. Contre ces privilèges, le peuple japonais ne murmure pas, car ils sont exercés à son profit, et, par contre, les privilégiés n'oublient pas, comme les nobles de l'Ancien Régime, leur caractère d'hommes publics.

Abolie légalement, la féodalité subsiste encore dans les mœurs. Elle vit dans le respect pour la noblesse que l'on considère comme une institution absolument indispensable à la monarchie; elle vit dans la constitution des cadres de la société actuelle, qui, comme au siècle dernier, est encore divisée en trois classes : la première est celle des nobles ou kwazokus, comprenant surtout les anciens seigneurs ou daimios : la deuxième est celle des shizokus, anciens guerriers ou samouraïs; enfin la troisième se compose des gens du peuple ou heinins. Et ce dernier vestige des temps disparus est encore si fort que la loi elle-même le sanctionne en répartissant officiellement dans ces cadres tout faits la population du vieux Nippon.

Nous croyons donc pouvoir conclure qu'il faut considérer les changements merveilleux accomplis au Japon pendant les dernières années comme constituant une des phases de l'évolution nationale. Ce n'est pas la façade seule, mais l'édifice tout entier qui a changé.

Avec le Japon, c'est la race jaune qui entre dans le monde civilisé. A l'avenir, un contact plus intime des deux races, la participation de la race jaune à la civilisation élargira le monde et fera en sorte que le globe presque tout entier jouisse des bienfaits intellectuels, moraux et artistiques qui, jusqu'ici, avaient été l'apanage exclusif de la race blanche. Jadis, nous avons eu le monde grec, auquel a succédé le monde romain; celui-ci, à son tour, a fait place au monde moderne. Pourquoi donc n'aurions-nous pas finalement le monde de l'humanité? Est-il défendu, est-il irrationnel d'espérer que la postérité verra l'humanité se compléter, grandir graduellement, et les civilisations de l'avenir, sans faire oublier celles du présent, les dépasser dans quelque direction encore inconnue, comme les nôtres ont dépassé leurs devancières?

THÉOPHILE GOLLIER.



A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT¹

(*La Conjuration de Catilina*, par GASTON BOISSIER).

Je pense que les années 65 à 60 avant le Christ constituent, dans l'histoire romaine, une période particulièrement riche en événements dignes d'attirer l'attention de l'homme d'aujourd'hui. Pendant que le grand Pompée promenait ses armes victorieuses en Asie, la vie sociale et politique, à Rome, était agitée par les passions populaires, les ambitions des grands hommes et le conflit entre les principes conservateurs et progressistes. César, Crassus, Caton, Cicéron, Catilina sont les acteurs principaux de ce drame; le complot tramé contre la République par Catilina et ses audacieux partisans en est l'épisode le plus saisissant.

Cette époque compliquée et tourmentée, et spécialement cette fameuse conjuration de Catilina, ont été très diversement jugées. Cette divergence est due surtout à un manque regrettable de témoignages nombreux, précis et non suspects de partialité; l'historien est forcé de se fonder en majeure partie sur les écrits de Cicéron, où il est difficile de démêler la vérité de la fantaisie complaisante². Catilina devient évidemment le plus grand des criminels aux yeux du consul qui était le principal objectif du complot et qui a failli tomber sous le glaive des conspirateurs.

¹ Je mets par écrit les opinions que j'ai émises oralement à la dernière séance de la *Société pour le Progrès des Études philologiques et historiques*.

² On sait que les autres sources les plus importantes sont Salluste, Suétone et Plutarque.

Au milieu du fouillis des appréciations éparpillées de toutes parts¹, les idées de Mommsen² paraissent les plus raisonnées, les plus saillantes, les plus transcendantes.

Le livre que j'ai cité en tête de mon article permet à présent de connaître l'avis d'un grand historien français, l'auteur universellement réputé de *Cicéron et ses amis*, de *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, des *Promenades* et *Nouvelles Promenades archéologiques*, de *la Fin du Paganisme*, de *l'Opposition sous les Césars*.

Tous ceux qui, dans Paris, aiment les lettres classiques, assistent volontiers aux conférences, ou plutôt aux causeries de M. Gaston Boissier au Collège de France : de vieux magistrats, des dames élégantes, des étrangers épris de la belle parole française, quelques jeunes gens, y viennent souligner par leurs acclamations soit les tirades enthousiastes, soit les observations fines et inattendues d'un maître qui parle de l'antiquité gréco-romaine en profond connaisseur et en admirateur convaincu.

Ces causeries si charmantes n'offrent d'inconvénient que pour celui qui voudrait y glaner des renseignements précis, scientifiques et inédits sur le sujet annoncé : M. Boissier sacrifie à son public, se met à la portée de son auditoire, et les *excursus* qu'il fait sont trop nombreux et souvent trop longs.

Les chapitres de son volume sur la Conjuration de Catilina me semblent autant de conférences faites dans le vieil auditoire du Collège de France ; et je crois entendre jusqu'au bruit des acclamations quand je lis des tirades de ce genre :

Les Gracques, qui étaient des aristocrates et des gens riches, n'avaient pas l'idée de dépouiller ceux qui possèdent de leurs biens légitimes au profit de ceux qui n'ont rien, pour établir entre tous cette égalité chimérique dont Cicéron dit justement qu'elle serait la plus grande des injustices (p. 94).

« Catilina, disait Napoléon III en 1865, ne pouvait méditer une chose aussi insensée : c'eût été vouloir régner sur des ruines et des tombeaux. » Il est

¹ Citons spécialement ici : Michelet, *Histoire romaine*, II, ch. V ; Napoléon I^{er}, *Mémorial de St-Hélène*, II, p. 292 ; Napoléon III, *Vie de Jules César* ; Prosper Mérimée, *La Conjuration de Catilina* ; John, *die Entstehungsgeschichte der Catilinarischen Verschwörung*.

² Hist. Rom., t. VI, ch. V.

probable que six ans plus tard, après la Commune et les événements qui ont suivi, l'auteur de la *Vie de César* n'aurait pas parlé tout à fait ainsi. Il aurait vu toute une école révolutionnaire employer des moyens terribles, incendier et tuer sans scrupule et au hasard, pour épouvanter la société, et, grâce à ces sinistres avertissements, lui arracher le triomphe de leurs doctrines. On peut croire que c'était aussi le dessein de Catilina. Même quand on prouverait qu'en soi la destruction de quelques maisons et la mort de quelques personnes n'étaient pas pour lui d'un grand profit, il est sûr qu'il y gagnait de faire peur à tout le monde, de paralyser les résistances, de rendre facile le grand bouleversement qu'il préparait. Nous avons trouvé tout à l'heure dans certains de ses propos l'accent des socialistes de nos jours. Ne peut-on pas dire que ces incendies et ces massacres ressemblent de quelque façon aux procédés ordinaires de nos anarchistes? Ces rapprochements, qui viennent naturellement à l'esprit, font comprendre comment l'histoire d'aujourd'hui explique celle d'autrefois (p. 161).

La dernière œuvre de M. Boissier s'adresse moins aux spécialistes que ses productions antérieures; c'est un livre de vulgarisation, d'une belle clarté et d'un style artistement ciselé, où le lecteur apprend à connaître dans ses grands traits la vie de la République romaine; je fais allusion surtout aux hors-d'œuvre sur la brigade électorale, sur la nature du consulat romain, sur l'intervention de l'armée dans les luttes civiles, sur la rédaction des discours de Cicéron, sur l'évolution du Sénat à Rome.....

L'histoire raisonnée et condensée, documentée et annotée de la conjuration de Catilina reste encore à faire. Si la critique des sources que nécessiterait un pareil travail serait à la vérité très difficile, je ne désespère pas qu'elle puisse se faire avantageusement en montrant une sévère défiance à l'égard des témoignages uniquement fournis par le consul Cicéron. L'utilité de cette étude purement scientifique s'impose, vu que, comme nous allons le voir, Mommsen et M. Boissier sont loin de se rencontrer sur le champ des conjectures.

Catilina était le chef du parti anarchiste d'alors, mais ses adversaires ont noirci outre mesure sa conduite privée et exagéré ses crimes politiques; Caton était un doctrinaire endurci qui n'était plus de son temps; le riche Crassus et César, le chef du parti démocratique, étaient deux arrivistes qui, pour satisfaire leurs visées ambitieuses, ne reculaient devant aucun moyen, pas même devant une sourde complicité dans le complot des anarchistes; Cicéron, enfin, n'était qu'un

louvoyeur politique, qui, dans ses écrits, a pris soin de s'excuser aux yeux de la postérité.

Telle est en quelques mots — et sous une forme un peu tranchante peut-être —, l'opinion de Mommsen sur l'époque dont je m'occupe.

J'ai hâte de le dire : les idées de M. Boissier s'y opposent presque diamétralement ; son livre est un plaidoyer où nulle grâce n'est accordée à Catilina, où Caton, César et Crassus sont honorablement défendus, où Cicéron surtout est réhabilité avec art et dialectique.

Si Mommsen, en fougueux démocrate, n'a pas pardonné au « Sauveur de la République romaine » d'avoir passé, par opportunisme, du parti populaire au parti des aristocrates, M. Boissier, en homme dont les opinions modérées percent plus d'une fois même au cours de ses conférences, explique longuement et favorablement cette volte-face de Cicéron.

On se demande tout naturellement si, de part et d'autre, la vérité historique n'est pas quelque peu atteinte par l'influence involontaire des idées personnelles.

Je détache cette page caractéristique du deuxième chapitre, intitulé *le Consulat de Cicéron* :

Comme César vient de voir réussir Cicéron dans sa candidature (au consulat) par l'appui des aristocrates, il ne doute pas que les circonstances ne l'amènent nécessairement à le combattre, et il s'y prépare. Ce sont là des adversaires puissants, et Cicéron doit se demander sur quels alliés il peut compter pour leur tenir tête. Il lui en faut de solides, de décidés, qui non seulement prennent son parti dans les assemblées publiques où il va être vigoureusement attaqué, mais qui le défendent contre le peuple ameuté, si, comme on peut le craindre, la lutte dégénère en séditions. L'aristocratie ne domine pas seulement au Sénat, où elle est maîtresse, mais avec la masse de clients, de serviteurs, d'obligés dont elle dispose, avec les partisans que lui donnent les souvenirs du passé, le respect des traditions et des habitudes, elle peut, dans la rue, en cas d'émeute, au Forum, pendant les réunions publiques, au Champ de Mars, les jours d'élection, tenir tête au flot populaire. Cicéron était donc forcé de se tourner vers l'aristocratie. — Au fond, il ne lui était pas contraire. Il a toujours affirmé que ses sentiments le portaient de ce côté. Il avait le tempérament d'un conservateur et d'un modéré..... Cicéron était un sage que toutes les exagérations blessaient. Quand il trouve qu'un parti va trop loin, même le sien, il ne peut s'empêcher de le blâmer (p. 87-8).

Si ces phrases et d'autres du même genre¹ rappellent le ton usé de l'apologie et l'époque déjà lointaine où l'antiquité était jugée en quelques périodes ronflantes, la plupart du temps vides de sens critique, il convient de dire qu'en somme elles ne sont qu'isolées dans un ensemble faisant l'effet d'une très habile plaidoirie.

Car M. Boissier n'évite pas les objections que les détracteurs de Cicéron ont pu invoquer.

Au début de son consulat, Cicéron fit échouer une loi d'humanité et de haute justice; il s'agissait en effet d'abolir cette mesure inique décrétée par Sylla, en vertu de laquelle les descendants des citoyens proscrits étaient exclus à jamais des charges publiques; cette loi étant proposée par un tribun de la plèbe, le consul s'y opposa avec acharnement. « Il avait pour cela, nous dit M. Boissier, des raisons politiques; il était uniquement préoccupé de sauver la réputation du Sénat et voulait tenir un engagement qu'il avait pris d'avance, et sur lequel reposait son entente avec l'aristocratie » (p. 94).

Plus tard, lors de l'élection de Muréna comme consul, Cicéron attaqua un compétiteur évincé, le jurisconsulte Sulpicius, qu'il avait soutenu jusque-là. « Il avait raison, proclame son défenseur; on ne devait pas faire courir de nouveau la chance à la République de tomber dans les mains de Catilina; il fallait qu'aux calendes de janvier elle eût ses deux consuls pour la protéger. Ce plaidoyer était donc une bonne action » (p. 146).

Mais, comme M. Boissier, nous nous écartons de la conjuration de Catilina.

Une des plus graves objections qu'on ait faites à la politique de Cicéron, c'est sa faiblesse, son inaction, lorsque, pendant son consulat, fut découvert un formidable complot anarchiste, ourdi contre la République par une poignée de jeunes aristocrates endettés ou ruinés. Pourquoi n'a-t-il pas agi énergiquement, alors que le fameux sénatus-consulte *caveant consules* lui donnait plein pouvoir? Pourquoi, lorsque

¹ Par exemple, p. 235 : « N'oublions pas que Cicéron est mort pour la République; sachons-lui gré de l'avoir prévu et de s'y être résigné d'avance. »

le danger était si grand et si manifeste, a-t-il permis que le chef du parti révolutionnaire sortit de Rome et allât rejoindre, en Étrurie, la troupe de ses conjurés?

Toutes les raisons qu'invoque le professeur du Collège de France n'ont pu me convaincre, et il suffira sans doute d'en reproduire ici les principales, pour montrer au lecteur la nature de cette argumentation :

D'abord, il faut bien l'avouer, les résolutions énergiques n'étaient pas dans le caractère de Cicéron; mais, de plus, il avait ici des raisons d'hésiter qui se seraient imposées à de plus fermes que lui. Dans les circonstances graves où il se trouvait, quand il savait que tant de gens étaient prêts à se mettre du côté de Catilina, il ne pouvait tenter un coup d'autorité qu'à la condition d'être sûr qu'il serait approuvé et suivi de tout son parti. Or ce parti était celui des modérés, des conservateurs, et la pratique des affaires lui avait appris que l'énergie, la persistance, la décision, ne sont pas leurs qualités ordinaires, et que, comme il le dit, le gouvernement est en général mieux attaqué qu'il n'est défendu. Il connaissait ses amis à merveille, et les divisait en deux catégories, très différentes entre elles, mais également dangereuses pour la république. « Il y a, disait-il, ceux qui ont peur de tout, et ceux qui n'ont peur de rien. » Quel fonds pouvait-on faire sur les premiers, qui restent chez eux dans les moments décisifs ou quittent Rome quand il faudrait aller voter au Sénat? Mais peut-être fallait-il se méfier encore plus des autres. Ce sont ceux qui, sous le prétexte qu'ils n'ont pas peur, ne veulent pas croire aux dangers qu'on leur signale, et empêchent de prendre des précautions pour les éviter. Ils étaient fort nombreux dans l'entourage de Cicéron, parmi ces hommes d'esprit et ces gens du monde auxquels convient un air de scepticisme élégant, et qui craignent avant tout de paraître crédules et dupés. Ils avaient cette tactique ordinaire de fermer les yeux aux complots qu'on leur signalait, soit pour n'avoir pas l'air de les craindre, soit pour échapper à l'ennui d'en être d'avance préoccupés. Cicéron s'irritait de cette obstination d'incrédulité. Mais il comprenait bien qu'en présence de tant d'ennemis déclarés ou secrets, de tant de gens faibles et complaisants, disposés d'avance à tout excuser, il ne pouvait entrer en campagne qu'avec un parti uni et convaincu (p. 166-167).

M. Boissier revient à plusieurs reprises sur la douceur naturelle de son héros, et cet argument suprême semble devoir expliquer et excuser toutes les défaillances d'un consul, d'un chef politique, qui n'osait prendre des mesures radicales contre ceux-là mêmes qui avaient juré de mettre le feu à la capitale et de se défaire des principaux citoyens. « On voit bien, dit-il, que Cicéron ne veut pas qu'on puisse douter un moment de son *humanité*; il serait inconsolable de passer

pour un barbare. Or, en ce moment, il en court d'autant plus le risque que les sages de la Grèce savent surtout gré aux Romains d'avoir diminué l'atrocité des supplices.... Et justement il se trouve qu'un lettré, un disciple des Grecs, un philosophe nourri de leurs doctrines, qui devrait être plus *humain* que les autres, est amené par les circonstances à faire mourir des citoyens des meilleures familles de Rome : Cicéron craint que cette façon de se contredire ne lui fasse le plus grand tort auprès de ceux dont il tient le plus à être considéré. Aussi a-t-il fait son possible pour atténuer la rigueur des mesures qu'il était contraint de prendre » (p. 251-252).

Pour nous, la conduite de Cicéron ne peut s'expliquer que si l'on admet la participation de César et de Crassus à la conspiration tramée par Catilina. Mommsen a consacré à cette participation des chefs de la démocratie un long et intéressant chapitre; M. Boissier, au contraire, n'arrive à en parler qu'à la fin de son livre (p. 208-214), et s'il ne peut la nier catégoriquement, il refuse du moins de croire à une vraie complicité. Il lui est impossible de se figurer un homme comme César, avec de si grands desseins et des vues si élevées, qui se range derrière Catilina, et s'engage dans une entreprise où il n'est question que de pillage, de massacre et d'incendie. « C'était l'héritier des Gracques, le vengeur de Marius, il voulait réorganiser la république; comment pouvait-il s'entendre avec des gens qui n'appartiennent à aucun parti et n'avaient dans la tête aucune idée politique? » (p. 211).

M. Boissier combat faiblement, à mon avis, l'argumentation serrée de Mommsen, et se base surtout sur la teneur du discours que César prononça au Sénat, lors de la fameuse délibération sur la peine que devraient subir les conjurés. Salluste nous a fidèlement conservé ce discours, qui est un chef-d'œuvre d'habileté et d'éloquence ¹. « Les conspirateurs

¹ La véracité de ce discours de César, rapporté par Salluste, a été fort discutée. « Mérimée, dit M. Boissier, l'a soutenue après beaucoup d'autres, sans que les raisons qu'il a données aient convaincu les lettrés et les savants; l'opinion générale continue à croire que Salluste a fait ici ce qu'il faisait partout, ce que faisaient sans aucun scrupule tous les historiens anciens. Sans doute, il avait sous les yeux le discours véritable et nous

sont très coupables, disait en résumé le chef du parti populaire, mais il faut craindre de leur appliquer la peine de mort et les condamner plutôt à la détention perpétuelle; la mort en effet n'est pas un châtement; c'est le repos après les peines de la vie, le terme de nos travaux et de nos misères. » Et cet avis allait l'emporter, quand, parlant vers la fin de la séance, Caton excita une dernière fois la haine contre les criminels et fit voter que, indignes de pitié, ils subiraient la peine capitale.

Mais César avait fait pour les perturbateurs tout ce qu'il avait pu faire; le soupçon de complicité avait plané sur lui à tel point qu'un jour, au sortir du Sénat, les chevaliers s'étaient jetés sur lui pour le tuer. Après cela, on ne pouvait s'attendre à ce qu'il excusât publiquement le crime de Catilina; il ne pouvait que l'atténuer et proposer des demi-mesures. Quand il se vit battu, il tâcha encore d'obtenir une dernière concession en faveur de ses alliés : sur sa demande on leur fit grâce de la confiscation de leurs biens ¹.

Si la veille des nones de décembre déjà César avait réprouvé en public, au Sénat, la conduite des anarchistes, c'est qu'alors aussi il avait parlé en habile politicien et non pas en homme sincèrement indigné. « Quand on connaît César, répond M. Boissier, on a peine à croire qu'il eût ainsi traité, après leur défaite, des gens auxquels il venait de tendre la main lorsqu'il comptait sur leur victoire » (p. 212). Nous préférons dire : quand on étudie les manœuvres du chef populaire, on ne peut s'empêcher de penser que le parti démocratique et le parti révolutionnaire, ayant l'idéal commun du renversement de la situation existante, formaient en quelque sorte un seul bloc

pouvons affirmer qu'il s'en est servi pour composer le sien, puisque nous y retrouvons ce que Cicéron rapporte de l'original. Il en a conservé les idées principales, mais la disposition et le style lui appartiennent » (p. 228). On peut s'étonner que M. Boissier, après cette déclaration, attribue à l'historien et non à l'orateur la tirade qui, après l'exorde, raille les descriptions pessimistes qu'on avait faites du plan destructeur de Catilina. Je pense au contraire que César a voulu ridiculiser Cicéron et a tâché de diminuer les proportions du complot qui avait échoué.

¹ On se demande pourquoi M. Boissier a relégué dans une petite note au bas de la page 244 un point aussi important, et a masqué de la sorte l'opiniâtreté que mettait César à défendre les conjurés.

dont César était le chef respectable et dont Catilina était le représentant le plus audacieux et le plus turbulent.

C'est devant la force de ce bloc que Cicéron a hésité à agir; en homme prudent et timoré qu'il était, il n'a osé s'opposer franchement aux visées secrètes d'un parti dont il connaissait et redoutait la grande puissance; le consul avait peur du futur dictateur, et cela à tel point, qu'il se mit à le flatter malgré lui au sujet de quelques phrases hypocritement désapprobatrices prononcées contre le grand complot dans la séance des nones de décembre¹. « Ce raisonnement de César, dit M. Boissier, *est pris tout à fait au sérieux par Cicéron*; il le complimente de la rigueur avec laquelle il traite les conjurés. Il y voit le gage éternel de son attachement à la patrie; elle suffit pour lui faire comprendre quelle distance sépare les orateurs de réunions publiques (*contionatores*) des véritables amis du peuple » (p. 237).

Le drame de la conjuration se jouait aux yeux de tous; mais derrière les décors s'agitait la démocratie menaçante, que le chef de la République avait reniée, et qui allait bientôt imposer ses volontés. Cicéron était parfaitement conscient de cet état de choses; sa faiblesse et ses atermoiements, ses angoisses et sa longue inaction peuvent difficilement s'expliquer si l'on ne se range pas à cette idée.

J. DE DECKER.

Bruxelles, 10 juin 1906.

¹ Cette fameuse séance est magistralement racontée par M. Boissier à la fin de son livre (p. 225-259). Ces pages sont sans nul doute les plus belles du volume.



COMPTES RENDUS

K. WOERMANN, **Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker. II^{ter} Band. Die Kunst der christlichen Völker bis zum Ende des 15^{ten} Jahrhunderts.** Leipzig, Bibliographisches Institut, 1905. 1 vol. gr. in-8° de XVIII-719 pp. avec 418 grav. dans le texte, 15 pl. color. et 39 gravures hors texte. Prix : 17 marcs, relié.

Le second volume du grand ouvrage de M. K. Woermann a suivi rapidement le premier, et c'est ce dont il faut tout d'abord féliciter l'auteur et les éditeurs, car ce n'est pas un mince mérite pour une œuvre de cette étendue et de cette importance. Mais il faut ajouter tout de suite que cette célérité dans la publication n'a pas été obtenue aux dépens de l'exécution matérielle, pas plus d'ailleurs qu'elle n'a fait de tort à l'étendue des recherches ni à la valeur de l'exécution. Il est aisé de voir que nous avons affaire ici à une œuvre dûment méditée et que l'auteur prépare depuis de longues années : de là, outre la sûreté du plan, l'abondance de l'information et l'aisance de l'exposition. Le nouveau volume, consacré à l'art des peuples chrétiens jusqu'à la fin du XV^e siècle, est divisé en cinq livres : I. *L'Art de l'antiquité chrétienne* (depuis l'an 100 environ jusqu'en 750). C'est la période des Catacombes et des Basiliques. II. *L'Art chrétien du haut moyen âge* (du VIII^e au XI^e siècle). Ici l'auteur insiste particulièrement sur l'art des Lombards, des Visigoths et des Carolingiens. III. *L'Art chrétien du haut moyen âge* (de 1050 à 1250). C'est la période de l'art roman proprement dit que l'auteur étudie surtout en Italie, en Allemagne et plus longuement encore en France, pour y rattacher les origines de

l'art gothique qui sont, comme il le rappelle (p. 188), exclusivement françaises.

Il va de soi que la partie la plus importante du volume est consacrée aux deux derniers livres (IV. *L'Art de la fin du moyen âge* [de 1250 à 1400]. V. *L'Art du XV^e siècle*) qui en forment près des deux tiers. Ici l'auteur fait sans doute à l'art allemand une place un peu plus considérable que celle qui lui revient légitimement, mais c'est un manque de proportions auquel nous ont habitués ses compatriotes, et nous ne nous en plaignons pas puisque ce chauvinisme, si excusable d'ailleurs, nous vaut une série d'excellentes reproductions d'œuvres de l'art germanique, que l'on n'a pas toujours aisément sous la main. Au surplus, si M. Woermann n'a garde de nous rien celer des mérites d'un Conrad Witz, d'un Veit Stoss ou d'un Adam Krafft, reconnaissons que, non seulement il sait louer comme il faut les Italiens, de Nicolas de Pise à Jean Bellin, mais que les pages qu'il consacre à Michel Colombe, à André Beauneveu, à Jean Bourdichon, à Simon Marmion et à Jean Perréal sont, en général, aussi équitables que bien informées.

Le second volume, comme le premier, se termine par une abondante bibliographie. Il serait aisé d'y signaler des lacunes parmi les livres français ¹, mais il vaut mieux dire que l'indication minutieuse d'un grand nombre de travaux allemands peu connus rendra beaucoup de services aux travailleurs. L'index est copieux et excellent. L'illustration, nous l'avons dit, est très soignée, et sort souvent des sentiers battus. Quand l'ouvrage sera terminé, avec le troisième volume, il formera un manuel de premier ordre, dont l'équivalent n'existe ni en français, ni en anglais.

CH. M.

FÉLIX WODSAK, *Die Schlacht bei Kortryk. Inaugural-Dissertation*. Berlin, 1905, 95 pages.

Voici l'une des plus misérables thèses de doctorat en philosophie qui aient vu le jour en ces derniers temps, et l'on sait combien elles sont nombreuses en Allemagne depuis tantôt dix

¹ Il aurait fallu citer, entre autres, G. LAFENESTRE, *L'Exposition des Primitifs français*. Paris, 1904, et surtout BERTAUX, *L'Art dans l'Italie méridionale*. Paris, 1901.

ans. Elle présente, en effet, tous les défauts possibles au point de vue de l'information, de la méthode et de l'exactitude.

L'heuristique de l'auteur est absolument insuffisante, pour ne pas dire nulle. Il s'est contenté d'employer les mêmes sources que celles qu'a utilisées le général Köhler dans son *Entwicklung der Kriegführung und des Kriegswesens in der Ritterzeit* et dans son *Ergänzungsheft* sur la Bataille de Courtrai. Ainsi, il ne connaît ni les *Comptes de Bruges*, publiés par L. Gilliodts-van Severen, *Inventaire des Archives de la Ville de Bruges*, t. I, p. 77 et suiv., ni *Le Compte communal de Bruges de 1302 à 1303*, publié par J. Colens dans les *Annales de la Société d'Émulation de Bruges*, t. XXXV, tous deux se complétant et fort précieux pour la connaissance des corps d'armée de Gui de Namur et de Guillaume de Juliers.

Depuis le *Complément* de Köhler (1893), il a paru de plus : F. Funck-Brentano, *Note sur la bataille de Courtrai*, dans l'édition de la *Chronique Artésienne* par le même auteur (Paris, 1899), p. 46-47; H. Pirenne, *Note sur un passage de Van Velthem relatif à la Bataille de Courtrai*, dans les *Bulletins de la Commission royale d'Histoire*, 5^e s., t. IX (1899), p. 202-222; V. Fris, *la Bataille de Courtrai*, dans les *Annales de la Société d'Histoire de Gand*, 1902; le même, *De Drijfveren der Strijders te Kortrijk*, dans les *Handelingen van het XXVII^e Nederlandsch Congres*, Kortrijk, 1902; le même, *De Slag bij Kortrijk* (publication de l'Académie royale Flamande), Gand, 1902, 400 p.

L'auteur n'a pas employé non plus les nouvelles éditions des *Annales Gandenses* et de la *Chronique Artésienne*, par F. Funck-Brentano (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, Paris, Picard, 1896 et 1899); il ignore la nouvelle édition du *Chronicon de Guillaume d'Egmond*, par Pijnacker-Hordijk (Utrecht, 1904).

Ce n'est pas tout. Non, seulement M. Wodsak ne connaît pas les sources, mais lorsqu'il cite celles de Köhler, il n'est même pas en état d'en copier convenablement les titres. Ainsi, le nom de M. Funck-Brentano est régulièrement corrompu en Funk; par contre, Moke devient Mocke; Goethals-Vercruysse est travesti en Goethals-Verruysen ou Goethals-Vercruysen; feu J. Frederichs devient Fredericks.

Les auteurs anciens ne sont pas mieux traités. Guillaume de Nangis s'appelle Guillaume de Nancy et sa *Chronique* se nomme tantôt *Contianutio* (!) *Wilhelmi de Nangiano*, tantôt de *Namgiano*;

Jean van Dixmude s'appelle Jan Dixmude. Disons en passant que M. W. appelle la Chronique de ce dernier : *Excellente Kronikke* (!), ce qui prouve qu'il a pris sa citation dans le mémoire de Moke et qu'il a confondu l'édition d'Anvers de 1531 avec celle de Lambin à Ypres en 1839. Inutile de dire qu'il ne sait pas que Jean van Dixmude n'est pas l'auteur de cette chronique flamande, et que cette dernière n'est elle-même que la traduction du *Chronicon Comitum Flandrensium*.

Ce n'est d'ailleurs pas cette seule fois que M. Wodsak cite un texte qu'il n'a pas consulté. Ce procédé lui a joué çà et là de très mauvais tours. Ainsi, à la page 41 de sa dissertation, il parle à la fois d'une *Chronique anonyme* du *Corpus* de J.-J. de Smet, p. 477, et d'une *Chronique Artésienne*, et imprime : « Beide Quellen sind zwar gut informiert ». Or, il se fait que la *Chronique Artésienne* est la réimpression par F. Funck-Brentano de la *Chronique anonyme* de J.-J. de Smet!! Pour couronner le tout, ce n'est pas à la p. 477, mais à la p. 472 que ce renseignement se trouve!

Nous pourrions donner d'autres exemples de titres d'ouvrages complètement estropiés, tels que : De Smet : coll. B. I. Genealogia; Mathæi vet. alvi analecta; Annale Gand.; Mémoires à l'Académie des Inscriptions et Belles Artes(!), Chroniques De Saint-Denis Depuis 1285, Jusque 1328(!), etc.; mais il suffit.

Il est évident que M. Wodsak ne sait pas même copier. Ainsi il donne un seul extrait de Villani, qui commence par les mots : « Ma sagacemente... » et il écrit « Una sagacemente », ce qui n'a aucun sens. Les noms des personnages et des lieux ne sont pas mieux respectés. Ferry de Lorraine devient Thierry (p. 44); Banghelyn d'Ardenbourg est transformé en Vanghelyn tout court (p. 86); Henri de Lonchy est corrompu en Louchy, le sire de Leeuwerghem en Lerverghem, Guillaume de Boenheim en Bonin, etc. Toute la topographie se ressent de la même négligence. Le Hooge Vijver des fortifications de Courtrai s'appelle tantôt Hooghe Iiver, tantôt Hooge Yiver (p. 32); la *Gawersbek* (!) de la p. 30, devient à la p. 39, *Gonwersbeek*; le Pottelsberg s'appelle Pottersberge (p. 47); le Mosscherslot est nommé soit Mossenberge, soit Moscheer.

M. Wodsak ignorant toute la polémique au sujet du Goedendag, l'appelle bravement une hallebarde (p. 27), et à la page suivante parle d'un ; « simple bâton perré », ce qu'il ne comprend pas et

pour cause. Où a-t-il lu que les Gantois étaient habillés de rouge? (p. 29).

Toutes les connaissances de l'auteur au sujet du plan de la bataille reposent sur un opuscule de vulgarisation de Louis Navez dans *Les Champs de bataille historiques de la Belgique*, t. I, *La Bataille de Courtrai*, Bruxelles, 1897, où ce publiciste s'est complètement trompé sur la configuration du lieu du combat! En restreignant avec celui-ci le champ de bataille, M. Wodsak en arrive à soutenir la légende des chausse-trappes et des fossés creusés recouverts de claies, puis à ramener le nombre des combattants flamands à 13,000 seulement, et celui des Français à 25,000! N'oublions pas non plus qu'il ne connaît pas le St-Jansbeek, mais qu'il fait traverser le *Bloedmeersch* par une « grande fossée » qui n'existait pas.

Ce serait perdre son temps et en faire perdre à d'autres que de réfuter les inepties de l'auteur au sujet du nombre des combattants. Bornons-nous seulement à citer l'affirmation de Villani, qui tenait le renseignement de ses compatriotes, les condottieri Simon de Piémont et Boniface de Mantoue, qu'il y avait outre 7,500 cavaliers, 40,000 fantassins dans l'armée française dont 10,000 arbalétriers, ce qu'il répète encore ailleurs et ce que les autres chroniqueurs confirment.

M. Wodsak, qui n'a pas scruté les textes, prétend qu'il est faux que les Français et les Flamands aient exécuté un mouvement tournant avant la bataille et qu'aucun chroniqueur ne dit cela. S'il avait lu attentivement ceux des textes qu'il connaît, il y remarquerait que les Flamands, d'abord rangés devant le Groeningerbeek, se placent ensuite sur le chemin de Gand, presque perpendiculairement à ce ruisseau, comme l'observe Villani.

Ainsi, il croit avoir détruit tout le système de Köhler et de Moke : « On ne peut le retrouver dans les sources, et d'ailleurs au point de vue technique, il est si invraisemblable, que nous pouvons le retrancher » (p. 51). Or, remarquons que l'auteur, qui n'a fait jusqu'ici que paraphaser Köhler, pour ne pas dire le copier, contredit tout simplement le fameux mémoire du savant général sans absolument rien prouver, ni alléguer aucun texte, car ses pages sont absolument vierges de notes aux endroits discutés. C'est que cette soi-disant thèse, pour avoir une raison d'être, devait naturellement différer des travaux des prédécesseurs.

Pour le même motif, l'auteur cherche à démontrer de la façon

la plus ... téméraire que les chevaliers français ne formaient pas trois corps d'armée, alors que Louis van Velthem et les *Annales Gandenses* l'affirment de la façon la plus expresse. A ces témoignages, on pourrait même ajouter celui de la *Genealogia Comitum Flandriae*, qui, considérant les fantassins de l'avant-garde comme un corps d'armée, en compte quatre.

Finissons par un trait comique cette trop longue énumération de bévues. L'éditeur de Van Velthem imprime au chapitre XXXIII, ces mots incompréhensibles :

Hi riep : Ariete om teb bene pal !

Ces mots imprimés de la sorte sont tout à fait dépourvus de sens ; néanmoins Wodsak les traduit par : Restons fixes ! En effet ayant cherché le mot *pal* dans un dictionnaire flamand moderne, il y a trouvé ce mot avec le sens de *fixe* ; dès lors, le reste de la phrase le laisse indifférent... et il prouve qu'il n'y a pas eu une troisième charge.

Or, ces paroles sont placées par le poète dans la bouche du comte d'Artois, qui se voit tout d'un coup cerné par ses ennemis. Il faut lire évidemment :

Hi riep : « *Arière !* » om t'ebbene plaetse !

Ce qui signifie tout autre chose et ce qui donne raison à Köhler et à ses partisans. Mais en voilà assez.

La thèse de M. W. est un symptôme fâcheux de la décadence scientifique en Allemagne dans les dix dernières années ; presque toutes les dissertations allemandes donnent actuellement la preuve d'un manque absolu de préparation, de critique et de connaissances générales chez les jeunes docteurs. La plupart des travaux de la génération nouvelle souffrent particulièrement d'une ignorance profonde des travaux parus à l'étranger, alors que précisément les œuvres de la vieille école historique allemande se caractérisaient par une connaissance bibliographique stupéfiante. Beaucoup de ces dissertations, d'ailleurs, ne sont que des paraphrases d'ouvrages connus : celui que nous venons d'examiner en fournit un exemple typique.

V. FRIS.

J. FOURGOU, **L'arbitrage dans le droit français aux XIII^e et XIV^e siècles**. Paris-Toulouse, 1906. 214 pages avec pièces justificatives et trois gravures. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage de M. Fourgous comble une lacune. Nous ne possédions pas jusqu'à présent une étude spéciale sur la matière de l'arbitrage, et tout au plus trouvions-nous quelques données générales dans les manuels d'Histoire du droit. Même en Allemagne, où l'esprit chercheur des historiens et des juristes a remué quelque peu tous les domaines, il n'existe pas, à ce que nous sachions, un travail d'ensemble sur cette institution. Pourtant, l'arbitrage méritait bien la peine qu'on s'en occupât. De tout temps, il a joué un rôle important, car de tout temps on a éprouvé le besoin de substituer à une juridiction publique, compliquée ou surannée, une juridiction privée et contractuelle conforme à l'intérêt particulier. Platon affirmait que le plus sacré des tribunaux était celui que les parties se créaient à elles-mêmes, et les juristes romains de leur côté n'hésitèrent pas à accueillir l'arbitrage avec faveur et à en fixer la théorie dans un titre du Digeste. Aux XIII^e et XIV^e siècles, à une époque où l'enchevêtrement des juridictions commençait à faire sentir ses effets nuisibles, l'arbitrage fut unanimement pratiqué. Tantôt c'étaient des seigneurs en conflit avec leurs sujets, tantôt des manants désireux de déterminer leurs droits aux communaux, tantôt des particuliers pour toute matière quelconque d'intérêt privé, qui recouraient avec empressement à la sentence de tiers librement choisis par eux pour liquider le conflit. Ce fut surtout dans le monde commercial que l'arbitrage acquit toute son importance, et si l'auteur le constate sans doute, nous aurions voulu pourtant qu'il donnât un relief plus grand à ce côté de la question, selon nous le plus considérable et le plus intéressant.

En présence d'une pratique aussi constante de l'arbitrage, rien d'étonnant de voir les théoriciens, romanistes et canonistes, s'attacher de bonne heure à systématiser cet usage juridique. Ils prirent modèle sur le droit romain, où glossateurs et Bartolistes trouvèrent une théorie toute faite au titre VIII, livre IV du Digeste. Les coutumiers et les traités de droit des XIII^e et XIV^e siècles s'inspirèrent à leur tour des enseignements romanistes, et il suffit de rappeler ici le chapitre 41 des Coutumes du Beauvaisis : Beaumanoir y discute longuement sur la matière

et établit, d'une façon très vivante, la manière de procéder dans le ressort de sa juridiction. Quant à Guillaume Durand, il nous offre dans son *Speculum judiciaire* une documentation d'une richesse telle qu'aucun juriste subséquent n'a pu le surpasser.

Après avoir appelé l'attention sur la différence qui existe, sinon en fait du moins en théorie, entre l'arbitre et l'arbitrateur, entre l'*arbitrium* et l'*arbitratus* — différence qui consiste en ce que dans l'*arbitrium* ou l'arbitrage proprement dit, l'arbitre doit, comme le juge ordinaire, se conformer à la procédure du droit commun tandis que dans l'*arbitratus*, l'arbitrateur jouit de toute liberté à cet égard, — M. Fourgous s'occupe de l'étude intrinsèque de l'institution : il consacre des divisions spéciales aux parties en cause, aux arbitres, à la procédure suivie, à la sentence rendue, à l'exécution.

L'arbitrage est précédé d'un contrat appelé *compromis*, par lequel les parties instituent des arbitres et leur donnent mission de trancher le différend qui les sépare, promettant solennellement, sous une certaine sanction, d'obéir à la sentence qui va intervenir. Un tel compromis devait être fait par écrit devant les échevins. Il suppose chez les parties la capacité générale de s'obliger et suppose en outre une cause litigieuse susceptible de faire l'objet d'un arbitrage. Quant aux arbitres, eux aussi devaient remplir certaines conditions. Étaient écartés les incapables, qu'ils le fussent physiquement ou légalement, et remarquons ici que la femme, pour laquelle le droit romain rejetait systématiquement toute capacité en matière d'arbitrage, se vit admise comme arbitre, dans certains cas, grâce à l'influence exercée dans ce sens par le droit féodal et le droit coutumier. Beaumanoir constate que ce n'était là qu'une saine application des principes, observant que s'il était vrai que les femmes ne pouvaient rendre de jugement, cela ne s'entendait que de la justice régulière et non de l'arbitrage, qui était une juridiction essentiellement privée et contractuelle, et dans laquelle la volonté des parties devait rester souveraine.

L'institution de l'arbitrage renfermait un point faible, c'est que l'arbitre, n'étant pas juge public à l'instar d'un échevin ou d'un maire, ne pouvait assurer l'exécution de sa sentence. Celle-ci prononcée, son rôle prenait fin. Il disait le droit mais ne le réalisait pas. Pour remédier à cette faiblesse et assurer à l'institution son entière efficacité, les parties inaugurèrent ici encore une nouveauté : la sanction privée. Elles se soumettaient

d'avance dans l'acte même du compromis à une certaine peine, dans le cas où l'une d'elles refuserait d'accepter le résultat final de l'arbitrage, ou bien elles constituaient un gage ou fournissaient un cautionnement. Cela fait, l'instance arbitrale suivait librement son cours, et après avoir examiné l'affaire, l'arbitre prononçait sa sentence, dont l'exécution était ainsi garantie par les parties elles-mêmes.

Pendant tout le moyen âge, l'arbitrage nous apparaît comme une institution dont la caractéristique prédominante est d'être privée. Au XVI^e siècle, grâce à l'activité législative toujours plus envahissante des rois de France, les ordonnances royales s'en occupent et en garantissent les effets. Au XVII^e siècle, la juridiction arbitrale est même rendue obligatoire en matière de société. Aujourd'hui, l'arbitrage est laissé à la libre appréciation des plaideurs, et il est, sous cette forme, un précieux instrument de paix pour les parties en dispute sur quelque droit.

En appendice, l'auteur consacre une notice détaillée au *Processus Belial*, sorte de roman juridique, daté du 30 octobre 1332 et dû à Jacobus de Theramo. Il y est question d'un arbitrage qui se déroule entre le Christ et Belial. La Bibliothèque des manuscrits de Bruxelles en possède une copie illustrée, que M. Fourgous a utilisée et dont il a extrait les gravures qui accompagnent son commentaire. En outre, il publie un certain nombre de pièces justificatives, dont quelques-unes sont empruntées à la collection des chirographes conservée aux archives de la ville d'Ypres.

Tel est dans ses lignes générales l'ouvrage intéressant que M. Fourgous a composé. Méthodiquement conçu et clairement exposé, il fait honneur à l'auteur déjà avantageusement connu par quelques études de détail sur le droit du Midi de la France.

G. DES MAREZ.

ALFRED DOREN, **Deutsche Handwerker und Handwerkerbruderschaften im mittelalterlichen Italien**. Berlin, R. L. Prager, 1903, iv-160 pages in-8°. Prix : fr. 6-25.

Nous voulons compléter aujourd'hui la courte notice qui annonça jadis dans cette *Revue* l'apparition du livre de M. Doren ¹. C'est que ce livre présente pour notre histoire un

¹ Voir année 1903, page 222.

intérêt immédiat. Il nous parle, en effet, non seulement des associations fondées au delà des Alpes, à Florence surtout, par les Allemands proprement dits, mais aussi des confréries érigées plus spécialement par les artisans flamands et brabançons immigrés dans les villes italiennes. Il nous montre l'action en quelque sorte prépondérante de nos travailleurs tisserands, et c'est même grâce aux statuts de la compagnie qu'ils créèrent entre eux à Florence que nous connaissons le mieux la structure intérieure de ces organismes corporatifs.

Ce fut dans la seconde moitié du XIV^e siècle que les artisans allemands et néerlandais affluèrent en grand nombre en Italie. Deux causes expliquent cette émigration : d'une part, pour l'Allemagne, le malaise économique provoqué par un trop plein de population, de l'autre, pour nos contrées, les luttes sociales qui dévorèrent nos cités. Tisserands et foulons, obligés de fuir ou bannis de leur ville, se répandent en Angleterre, où les faveurs de Henri I^{er} les attirent dans le Cumberland et le Pembrokeshire, ou bien ils partent pour l'Allemagne, l'Autriche, la Styrie, et passant les Alpes, choisissent les villes italiennes, Florence surtout, comme lieu de leur nouveau domicile.

A part les imprimeurs, les architectes, les tailleurs de pierre, les verriers, les artistes en général, qui vivent plutôt isolément, sans se syndiquer, les autres professions ont recours à l'association. Les confréries, organisées par elles, sont ou bien générales, c'est-à-dire qu'elles renferment tous les Allemands établis dans un endroit, sans distinction de profession, ou bien particulières, n'admettant, à l'imitation des corporations, que les seuls membres d'un même métier. Des confréries générales se retrouvent à Trévise, à Gênes, à Milan, à Florence, à Rome, et l'auteur a soin de nous retracer leur activité dans ces différents centres. Plus longs sont les développements qu'il consacre aux confréries particulières. Celles-ci trouvent dans la religion et la philanthropie leur point de départ, mais elles ne tardent pas à manifester leur influence dans le domaine économique. M. Doren signale les associations ou confréries (*Bruderschaften*) des cordonniers, des boulangers, des tisserands et des emballeurs. Ces derniers fonctionnent à Venise, ville commerciale par excellence. Seuls les Allemands sont admis à en faire partie, et leur nombre est limité. Dirigés par un *Gastald*, ils acquièrent collectivement, en 1419, une chapelle dédiée à la Trinité et établie dans l'église des SS. Jean et Paul. En 1472, ils obtiennent un lieu de sépul-

ture. Les cordonniers, répandus en grand nombre en Italie, fondent des associations à Venise, à Florence, à Pise, à Lucques, à Sienne et à Rome. De même les boulangers, établis de bonne heure à Venise, s'organisent corporativement, et sont imités bientôt par leurs confrères fixés à Rome et à Sienne. Les tisserands, de leur côté, créent des associations, qui ne sont pas les moins importantes et qui doivent fixer ici tout particulièrement notre attention. C'est parmi elles, en effet, que nous rencontrons l'élément flamand et brabançon.

Florence, ville drapière importante, est le quartier général des tisserands immigrés ¹. Déjà au commencement du XIV^e siècle, on constate la présence de tisserands allemands dans la ville. Leur nombre s'accroît sensiblement vers 1350 pour atteindre son chiffre maximum dans les vingt dernières années de ce siècle. Ce sont principalement des travailleurs originaires des villes de Flandre et de Brabant ainsi que de la contrée rhénane. Ils se groupent localement, occupent des rues entières, sont favorablement accueillis par les drapiers, qui leur distribuent l'outillage nécessaire sous forme de prêt, les logent dans leurs maisons, exigeant en retour de ces avantages la prestation de leurs précieux services.

Les premiers commencements d'une cohésion organisée entre les tisserands établis à Florence, remontent à l'année 1406. A cette date, se forme un comité allemand, composé de douze membres, dont trois doivent représenter les intérêts de quatre groupes spécialement indiqués : les Brabançons, les Colonnais, ceux d'Aix-la-Chapelle, ceux originaires de la haute Allemagne. Ce comité ainsi constitué a pour devoir de veiller au maintien du bon ordre entre les immigrés ; il prononce des peines contre les délinquants et doit s'occuper en outre des nécessités industrielles de la petite colonie. L'existence de cet organisme n'implique pas encore la formation d'une *societas*, car, comme M. Doren le remarque, les amendes encourues appartiennent non pas à une collectivité socialement constituée, mais *omnibus de patriis supradictis*. C'est le cas de dire que les Allemands agissent en ce moment non pas encore *ut universitas*, comme nous dirions en droit, mais *ut universi*. Quatorze ans plus tard les liens de

¹ Doren a consacré un ouvrage important à l'étude de la draperie à Florence : *Studien aus der Florentiner Wirtschaftsgeschichte*. Bd. I : *Die Florentiner Wollentuchindustrie vom 14. bis zum 16. jahrh.* Stuttgart, 1900.

solidarité nous apparaissent fortement raffermis : les *Nieder-deutsche* — et par là, suppose M. Doren, il faut entendre les Flamands et les Brabançons — obtiennent un lieu de sépulture dans le couvent Saint-Sauveur; ils sont autorisés à l'orner de peintures et de sculptures et à faire célébrer des messes pour leurs défunts. Goro Dati nous rapporte même, en désignant expressément les Brabançons et les Flamands, qu'en 1420, lors de la fête de Saint-Jean, patron de la ville, ils ont fait offrande de cierges et ont pris part au cortège des confréries florentines. Vers cette époque, se place un fait important : la division de l'élément allemand en deux groupes distincts, formant chacun une confrérie à part. Jusque-là la confrérie, ou tout au moins la colonie allemande, en possession d'un lieu de sépulture et d'une chapelle dans le couvent Saint-Sauveur, semblait avoir englobé tous les Allemands de quelque région qu'ils fussent originaires. Ce groupe général se scinde : les tisserands originaires des Pays-Bas ensemble avec les Bas-Allemands conservent leur lieu de réunion au couvent Saint-Sauveur et constituent la fraternité de Saint-Corneille; les autres, venus de la Haute Allemagne, transportent le siège de leur activité religieuse à l'église des Carmélites et organisent la confrérie de Sainte-Catherine. Une parfaite entente ne régna pas toujours entre ces deux institutions. Un véritable conflit éclata à propos d'une question de compagnonnage : les uns et les autres ne prétendaient recevoir dans leurs ateliers que des compagnons de leur contrée et non les autres. La corporation des tisserands de Florence dut intervenir pour amener l'accord entre les parties en cause. L'accord fut rétabli, mais tourna au désavantage des entrepreneurs-drapiers florentins. Une fois unis dans une même entente, tous les Allemands indistinctement se liguèrent pour entreprendre en commun une lutte vigoureuse dans le but d'obtenir de meilleures conditions de travail.

Le sort de ces deux confréries, néerlandaise d'un côté, allemande de l'autre, fut quelque peu différent. La première semble avoir disparu vers 1440, du moins il en est pour la dernière fois question d'une façon certaine à cette date. La seconde est mieux connue. Elle obtint notamment des privilèges d'indulgence et différentes autres faveurs. Peut-être faut-il retrouver les derniers vestiges de ces deux institutions dans une *compagnia* de tisserands, qui, selon les indications d'un acte de 1518, se réunit à la Porta S. Frediano, voulant forcer à l'affiliation non seule-

ment les Allemands mais aussi les Italiens, tentative qui échoua devant la résistance des éléments indigènes.

En 1436, nos compatriotes rédigèrent des statuts, dont nous désirons dire un mot en terminant. L'acte est conçu en langue flamande, simple mais pleine de cette saveur inhérente à notre vieille langue non encore défigurée par les raideurs académiques. Le 3 décembre 1436, vingt-huit tisserands de Brabant, de Hollande et de Zélande, nominativement désignés, se réunissent dans le couvent de Santa Maria Novella pour y approuver les statuts que leurs *Herren* ont rédigés dans le but de faire régner entre eux l'harmonie et la paix. Ils déclarent représenter au moins les deux tiers des Néerlandais fixés à Florence. Le règlement arrêté ressemble plutôt à une ordonnance de police qu'à un statut de métier. Il prévient les disputes, impose des trêves, défend le maniement trop prompt du couteau, réprime les excès de boisson et interdit le jeu. Les *Herren*, renouvelés de deux en deux mois, sont juges des contraventions à la règle. Ils convoquent les artisans aux réunions et ont droit au respect. Celui qui refuse d'obéir à une sentence prononcée par eux est aussitôt boycotté par ses compatriotes. En retour, s'il se croit victime de quelque injustice, il peut convoquer extraordinairement ses compagnons à condition de verser au préalable une garantie, destinée à répondre du caractère sérieux de sa réclamation.

Cette pièce, dont l'importance n'échappera à personne, est publiée en appendice, de même qu'un ensemble de documents relatifs à la question étudiée par M. Doren. Signalons la liste des noms relevés par lui dans les archives, et parmi lesquels nous trouvons des noms de Flandre et de Brabant; l'inventaire de l'avoir d'un tisserand allemand, saisi par Everard d'Allemagne à la demande d'un chef drapier florentin.

Cet ouvrage de M. Doren, très bien composé, est précieux pour notre histoire. Il nous fait assister d'une manière vivante au prolongement moral de notre pays au delà des Alpes.

G. DES MAREZ.

H. SAGE, **Don Philippe de Bourbon et Louise-Élisabeth de France (Madame Infante)**. Paris, Cerf, 1904, 1 vol. de 88 pp. in-8°.

Cette monographie, sous ses apparences modestes, s'attache à élucider un des plus importants problèmes de l'histoire diplomatique du XVIII^e siècle, nous voulons dire celui des origines de l'alliance des maisons de France et d'Autriche par le célèbre traité de Versailles du 1^{er} mai 1757. Cette union, conclue entre deux États aux prises depuis des siècles et dirigée contre l'Angleterre et la Prusse étrangement rapprochées aussi, transforma radicalement les données de la politique internationale ; et c'est de cette révolution dans les relations des puissances que sortit la guerre de Sept ans. Or, on sait quelles furent sur les destinées de l'Angleterre, de la France et de la Prusse, les conséquences incalculables de cette nouvelle lutte.

M. Sage, et en même temps que lui, M. Cam. Stryienski, dans son ouvrage intitulé : *Le Gendre de Louis XV* (Paris, Calmann-Lévy, 1904) ¹ ont repris à nouveau ce problème, resté encore sans solution définitive malgré les pénétrantes études de M. R. Waddington (*Le Renversement des alliances*, t. I, Paris, 1896). L'un et l'autre l'ont abordé par un côté assez inattendu à première vue. Ils se sont souvenus à propos, M. Sage surtout, dont l'étude, courte, mais fort serrée, est une page excellente d'histoire diplomatique, que le traité de 1757 prévoyait, au cas où l'Autriche rentrerait en possession de la Silésie, la cession des Pays-Bas en faveur de la fille aînée de Louis XV, Louise-Élisabeth, mariée à l'Infant don Philippe d'Espagne, et alors modestement, trop modestement aux yeux de la princesse, de son père et de la cour de France, installée dans le duché de Parme. Ils ont donc pensé, fort heureusement, qu'il y avait dans cette affaire un « secret » à percer, des visées cachées à faire apparaître au grand jour, des ambitions personnelles dont il fallait se rendre un compte exact et apprécier la portée et l'influence dans le jeu de la diplomatie.

Le travail de M. Sage (nous ne parlons en connaissance de cause que de celui-là, car il est le seul que nous ayons eu intégralement sous les yeux) montre que ces prévisions étaient

¹ Il faut lire à propos de ces deux livres l'article de M. Em. Bourgeois, dans le *Journal des Savants*, fasc. d'avril 1905, pp. 187-197.

justifiées par les faits. Un examen attentif, basé sur documents neufs, des actes et de la correspondance de l'intelligente femme qu'était la fille de Louis XV, l'amène donc à accorder à l'active et remuante duchesse de Parme une part prépondérante dans la conclusion du fameux traité de Versailles. Louise-Élisabeth n'eut en effet qu'un but durant sa courte existence publique : réaliser le grand projet qu'elle conçut très tôt d'échanger Parme contre les Pays-Bas. Ce projet répondait trop bien aux aspirations secrètes de la diplomatie française, pour qu'elle ne pût vite conquérir à ses vues son père et ses ministres. Elle sut mettre dans son jeu, pour des raisons diverses, M^{me} de Pompadour, Bernis et Choiseul ; elle fut en quelque sorte l'âme, l'inspiratrice de la politique de rapprochement avec l'Autriche ; car c'est par la victoire seule des Habsbourgs sur la Prusse et de la France sur l'Angleterre qu'elle pouvait espérer régner un jour à Bruxelles.

Ceci met M^{me} de Pompadour à l'arrière-plan et relègue définitivement dans le domaine des légendes les rancunes de la favorite de Louis XV, piquée par les sarcasmes de Frédéric II et associant son dépit au désir de revanche de Marie-Thérèse. Si, une fois de plus, on retrouve la main d'une femme dans les manœuvres de la diplomatie, il vaut mieux en l'occurrence, pour l'honneur posthume de la France, savoir qu'une guerre terrible a été déchaînée sur l'Europe, pour satisfaire, en bonne part, des ambitions somme toute compréhensibles (sans parler des légitimes désirs de revanche de Marie-Thérèse) et non par de mesquines passions féminines chez une maîtresse de roi.

Faut-il maintenant ajouter, ce qui paraîtra évident, que les recherches auxquelles s'est livré M. Sage, doivent éveiller en nous un intérêt plus spécial ? Ne montrent-elles pas l'importance que les Pays-Bas revêtaient aux yeux de l'Europe, mais aussi, hélas ! combien peu l'Autriche tenait à nos provinces, puisque celles-ci, une fois de plus, sans compter les multiples projets analogues surgis ultérieurement, n'étaient pour ses maîtres qu'un objet d'échange, de troc de compensation ?

Il y aurait à faire un livre, bien tristement suggestif pour nous, Belges, sur les moyens divers par lesquels nos souverains étrangers essayèrent au cours des siècles de se débarrasser de nous le plus avantageusement possible ou de nous morceler. Cette histoire, du reste, ne s'arrêterait même pas à l'époque de notre indépendance nationale, et on aurait plus d'une raison de la pousser jusqu'aujourd'hui...

F. MAGNETTE.

L. GOCKLER, **La Pédagogie de Herbart. Exposé et discussion.** 1 vol. in-8°. 404 pages. Paris, Hachette. 1905. Prix : .

EDM. PARISOT, **Un éducateur mystique, Jean-Frédéric Oberlin.** 1 vol. in-8°. 323 pages. Paris, Henry Paulin et C^{ie}. 1905. Prix : 5 francs.

Herbart, Oberlin : deux biographies dont un chroniqueur caustique pourrait tirer un rapprochement piquant ; Herbart, le « métaphysicien » de la pédagogie, mais en pratique pédagogue médiocre ; Oberlin, qui n'a pas même esquissé de théorie, et qui reste un des types les plus merveilleux de l'éducateur. Quoi de plus séduisant que de conclure à l'inefficacité des spéculations pédagogiques ! Ce serait un beau sujet de critique pour M. Ém. Faguet, journaliste à ses heures, comme dans son article de la *Revue bleue* (1897), où il proclame : « Je ne crois pas à la pédagogie ».

En réalité, on aurait tort de railler l'auteur de la *Pédagogie générale*, ainsi que d'autres théoriciens qui se sont mal entendus à la direction de leurs élèves. Le faire, serait commettre une fois de plus un malentendu fort fréquent contre lequel l'étude des œuvres de Herbart prémunit. Il s'agit de la confusion entre l'art de l'éducation et la science de l'éducation. Comme dit le puissant philosophe de Göttingue, « l'art de l'éducation ne demande que de l'adresse... ; pendant son exercice, il ne peut se perdre dans les spéculations ; car au moment de l'application, mille accidents fâcheux pourraient le contrarier et provoquer des résistances imprévues. » On rencontre des artistes en matière d'éducation qui seraient bien embarrassés de dégager les principes de leur savoir-faire.

La science de l'éducation ne vise pas, immédiatement du moins, à former de ces artistes. Son but, comme celui de toute science, est désintéressé ; elle laisse en dehors de ses préoccupations ordinaires l'application pratique de ses découvertes. Elle étudie l'enfant dans son corps, dans son âme, elle prévoit ses destinées ; elle constate les résultats d'expériences séculaires, en suggère de nouvelles qu'elle réalise et dont elle évalue les conséquences. Dans ses investigations, elle fait appel à la physiologie : elle recherche, le degré d'usure ou de fatigue que tel travail physique ou intellectuel détermine dans l'organisme ; — à la psychologie : par exemple, elle essaie de savoir si

l'augmentation de l'intensité d'une sensation augmente l'intensité d'une représentation, et en l'occurrence elle reconnaît qu'il n'en est rien. Elle s'adresse aussi à la morale et à l'histoire, non pas avec l'intention de recommander une croyance ou un système, mais afin de consigner le succès ou l'échec des uns et des autres et d'en relever les mérites ou les lacunes. Tout en puisant à des sources aussi diverses, la pédagogie ne cesse pas d'être une et autonome; car elle se borne à prendre, dans chacune des sciences, ses auxiliaires, certains éléments qu'elle associe, qu'elle combine, et qui lui servent à élaborer la connaissance de l'enfant, en vue de son éducation.

Il va sans dire que cette pédagogie savante nourrit l'espoir de rendre des services. Je ne pense pas qu'elle ambitionne de modeler de toutes pièces des éducateurs; mais on ne lui en voudra pas de croire à l'utilité de ses enseignements, même auprès des professionnels les plus experts en la matière. Le nier, serait aussi malavisé que de contester la part des recherches scientifiques dans l'avancement de tous les arts, depuis la mécanique jusqu'à la médecine et même la peinture, la musique et la poésie.

Pour en revenir à Herbart, ce pédagogue peu heureux qui ne fit guère école qu'après sa mort n'en a pas moins droit à notre admiration, car il a affirmé un siècle d'avance le caractère indépendant de la science de l'éducation; il a essayé d'en définir la portée et d'en délimiter le domaine. Sans doute, les théories qu'il a construites se ressentent des défauts du temps: il se perd dans les spéculations philosophiques, et cela, souvent par désir de donner à sa doctrine l'aspect d'un système bien ordonné, reposant sur des assises profondes et élevé dans un style symétrique; — il laisse échapper aussi de graves lacunes; par exemple, il omet de parler de l'éducation physique, tout simplement parce que ce chapitre ne cadre pas avec la division *a priori* qu'il a choisie comme base.

Mais si certains points de vue auxquels il s'est placé n'ont plus de valeur à l'heure présente, il serait aussi exagéré de le lui reprocher que de blâmer Græthe ou Kant de n'avoir point pratiqué la psychophysique. Par contre, il faut lui savoir gré d'avoir pressenti la nécessité de l'expérience. N'est-ce pas lui qui réclamait, pour éclaircir chacune des parties de sa pédagogie générale, des ouvrages spéciaux, ou comme il disait lui-même, des monographies pédagogiques? S'il eût vécu de

notre temps, nul doute que cet esprit consciencieux se fût contenté d'écrire de ces monographies, laissant à un avenir mieux informé le soin de coordonner les découvertes partielles.

Malgré que sa synthèse soit prématurée, elle n'en conserve pas moins « un caractère de grandeur et une portée philosophique que nul ne saurait méconnaître. » C'est l'opinion de M. Mauxion, un des philosophes français qui ont le plus étudié Herbart. C'est aussi la conclusion du dernier de ses biographes et de ses critiques, M. Gockler, qui ajoute avec justesse : « La doctrine de Herbart présente aussi une portée pratique de la plus haute importance. » En effet, l'intérêt immédiat qu'offrent les écrits du maître, maintenant qu'il n'y a plus débat sur certaines questions fondamentales, comme le caractère d'altruisme à donner à l'éducation, l'obligation pour la famille de veiller elle-même à la formation du caractère de l'enfant, la nécessité de la préparation professionnelle, etc. — l'intérêt immédiat consiste en une masse de renseignements et d'indications dont la méditation serait des plus profitables aux pédagogues français et belges, puisque la connaissance de ces théories commence seulement à se répandre quelque peu chez nos voisins. A ce propos, ce n'est pas non plus une étude infructueuse que de suivre l'activité intense suscitée par l'œuvre herbartienne dans les milieux scolaires allemands : c'est à cette activité que sont dus, en grande partie, les progrès manifestes des établissements d'Outre-Rhin.

Si l'on doit s'attendre à ce que Herbart devienne plus familier aux personnes de langue française, je suis sûr que le bel ouvrage de M. Gockler y contribuera puissamment. C'est une étude des plus sérieuses, et conduite avec un esprit de méthode remarquable. Une première partie (pp. 1-104) expose la vie du philosophe et les idées de son temps. C'est une préparation intéressante et utile à la lecture du système pédagogique dont l'auteur parle d'abord (pp. 105-277) en s'abstenant de toute appréciation. Ce n'était pas là une mince besogne, car Herbart n'a donné nulle part l'ensemble de son système. On doit le reconstituer de fragments dispersés dans ses différents ouvrages, où les questions sont traitées de manière très inégale, et pour conserver à ce travail de mosaïque l'unité, l'exactitude et la clarté, il fallait une somme énorme de recherches, en même temps qu'une grande habileté. La troisième partie est tout naturellement consacrée à la critique. Félicitons M. Gockler

d'avoir su garder la sérénité bienveillante que l'on réclame d'un juge scientifique. Ce n'est pas un éloge banal, étant donné la vivacité des sympathies ou des oppositions qu'ont fait naître les idées de Herbart. En appendice, l'auteur a consacré quelques pages à la littérature herbartienne en langue française; un choix bibliographique termine l'analyse peut-être la plus complète et la plus impartiale que nous ayons de l'œuvre de Herbart.

* * *

A côté de l'étude profondément philosophique de M. Gockler, le livre de M. Edm. Parisot se lit comme un roman. Je n'en fais pas reproche à l'auteur. La vie d'Oberlin (1740-1826) est empreinte de merveilleux, et l'on croirait parcourir le pendant du *Médecin de campagne*. Oberlin aussi est un précurseur. Pendant que Herbart édifiait la science de la pédagogie, un simple pasteur de village, isolé au milieu d'une population à demi sauvage, dénué de toutes ressources, parvenait à réaliser, dans l'espace d'un demi-siècle, un plan complet d'éducation aussi large que les plus parfaits de l'heure présente. Malgré l'opposition des personnages influents de la commune, il réédifie la première école fondée par son prédécesseur, Stuber, un apôtre également; il en bâtit d'autres dans les environs, transforme l'état d'esprit des habitants, fait naître en eux le souci des soins physiques et de l'hygiène, le désir d'apprendre ce qui est utile, voire même les sentiments esthétiques; puis, donnant près de cent ans à l'avance une leçon de progrès à maints gouvernements, il imagine les salles d'asile, dans lesquelles des "conductrices" dévouées remplaçaient auprès des jeunes enfants les mères ignorantes ou trop occupées; il établit une bibliothèque et organise un roulement des livres pour que tous les villages en profitent; songeant qu'il s'adresse à des paysans, il se fait paysan lui-même, il dirige ses paroissiens, leur apprend les meilleurs modes de culture, transforme son jardin en un champ d'expériences, et mieux encore, il introduit dans les écoles de la commune l'enseignement professionnel, c'est-à-dire l'apprentissage de l'agriculture et des travaux manuels, tant pour les jeunes filles que pour les garçons, dans des cours appropriés aux besoins des deux sexes. Le personnel nécessaire à toutes ces institutions, c'est lui-même qui le crée en quelque sorte, suscitant des vocations dans ce milieu arriéré, inculquant les connaissances et les méthodes, qu'il rédige également de

toutes pièces, appliquant avant la lettre une série d'améliorations qui viennent à peine de conquérir droit de cité dans nos écoles. Enfin pour qu'aucune fleur ne manque au bouquet de ses innovations, il invente toutes les œuvres postsecondaires et sociales qui commencent à naître dans les nations contemporaines : cours d'adultes, conférences publiques, coopératives, société agricole, caisse d'emprunt, véritable syndicat agricole, société mutuelle d'épargne et de secours.... Ces pauvres laboureurs, il les forme au rôle de citoyens à une époque où l'individu n'était rien dans l'État ; ces égoïstes, il les amène à la solidarité, et les conduit à mettre en commun leurs plaisirs et leurs peines, leurs bénéfices et leurs pertes.

Mais l'activité dévorante du pasteur et sa perspicacité prodigieuse ne se bornent point là : il s'attache à développer le bien-être matériel de la contrée : les voies de communication font défaut : il forme le dessein d'en tracer, mais ne rencontrant que l'ironie et la réprobation, il prend les devants, et seul avec son valet de labour, il élargit et aplanit à l'entrée du village un petit bout de chemin, prouvant aux habitants de la Roche la sottise de leur inaction. Bientôt deux cents ouvriers bénévoles se groupent autour de lui et la route est frayée. La population augmentait ; il faut trouver du pain pour les nouvelles bouches ; Oberlin décide un manufacturier à établir dans la paroisse des métiers à tisser et à filer le coton ; quelques années plus tard il aide à y introduire l'industrie des rubans de soie : au prix de quelles difficultés ! la femme du pasteur elle-même avait dû se faire ouvrière d'usine pour entraîner ses voisines.

Voilà la carrière de cet homme vraiment héroïque, suivant le mot de M. Parisot, dont la vie intéresse tant de personnes : les psychologues, parce que Oberlin était un mystique et qu'il puisa constamment dans ses conceptions religieuses la volonté et la force de réaliser son idéal de justice et de vérité ; — les politiciens et les sociologues, qui pourraient apprendre à l'école de l'humble pasteur l'art de conduire les hommes, ou tout au moins la patience, la persévérance et le tact nécessaires pour amender les populations les plus déshéritées ; — enfin, est-il besoin de dire que les pédagogues trouveront aussi leur compte à lire les expériences d'un des plus habiles parmi leurs aînés ?

M. Parisot a été heureusement inspiré de raviver en France le souvenir du grand philanthrope, en retraçant une biographie complète, soliment appuyée sur les documents. La tâche était

difficile, plus encore que pour Herbart, car Oberlin n'a rien transmis sous forme doctrinale; il n'a rien imprimé, c'est à peine s'il a pu, dans des lettres et dans quelques manuscrits, exposer ses idées en matière d'éducation et d'instruction. Néanmoins la plus grande clarté règne dans l'exposé de M. Parisot, qui a su lui donner en outre une allure rapide et élégante. Je ne lui ferais qu'une reproche concernant un détail. Il blâme Oberlin d'avoir employé, pour faire adopter chacune de ses réformes, l'appât de récompenses ou la crainte de punitions toujours indiquées à l'avance. Ce serait le plus grand défaut de son œuvre pédagogique; ce serait aussi une conséquence très naturelle de ses opinions religieuses et mystiques. Je doute qu'il faille chercher si loin le point de départ d'un procédé, hors de mode à présent, mais qui était à coup sûr opportun à l'époque et dans le milieu où vivait Oberlin; l'auteur le reconnaît lui-même; il était impossible aux primitifs de la Roche de concevoir d'autre mobile à nos actions que l'intérêt personnel. Oberlin s'en était certainement convaincu, lui qui nous a laissé une confession suggestive sur la valeur de laquelle M. Parisot n'a peut-être pas assez insisté: « Il m'a fallu dix ans pour apprendre à connaître chaque tête de ma paroisse et pour faire une sorte d'inventaire de ses besoins moraux, intellectuels et domestiques. J'ai dressé mon plan. Il me faut dix années nouvelles pour le mettre à exécution et les dix qui suivront pour en corriger les fautes et les erreurs. »

ANT. GRÉGOIRE.

La Philosophie Pratique de Kant, par VICTOR DELBOS, *Maître de conférences de philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*. 1 vol. in-8°, iv-756 pages, de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*. Paris, 1905, Félix Alcan, éditeur. Prix : 12,50 fr.

Résumer ce livre serait résumer toute l'œuvre du fondateur du Criticisme, car ce n'est rien moins qu'une histoire complète de celle-ci que nous présente M. Delbos. Il nous fait assister au développement intégral de la pensée du philosophe depuis ses premiers essais jusqu'à la *Doctrine de la Vertu*. Il s'attache surtout à faire ressortir le laborieux travail critique qui a mis

en œuvre et fusionné des éléments fort divers d'origine : il détermine et analyse ceux-ci avec une sûreté et une netteté qui témoignent d'une connaissance approfondie du sujet. La lucidité de l'exposition rendra accessibles à ceux que rebutteraient le style et l'appareil scolastique de Kant ses doctrines fondamentales : sans être altérées, elles sont dégagées de l'obscurité due à des causes extrinsèques et elles ne gardent plus que celle qui est inhérente à la nature même des questions traitées. La bibliographie kantienne, si vaste et si touffue, ne paraît pas avoir de *terra incognita* pour M. Delbos ; mais il a su éviter de surcharger son livre de références érudites, tout en prenant soin de prévenir les interprétations erronées et de mettre en regard des doctrines kantienues les critiques les plus importantes que leur ont adressées ou les transformations que leur ont fait subir Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer, Renouvier et d'autres. Avec une grande impartialité il juge les unes et les autres, et mainte fois Kant a trouvé en lui un très pénétrant défenseur. Nous nous bornerons ici à deux exemples. Il défend, et avec force, Kant contre l'accusation d'avoir dans *les Fondements de la Métaphysique des Mœurs* dérogé au pur rationalisme et d'avoir fait intervenir indirectement la notion d'utilité dans la justification de sa règle rationnelle d'appréciation des actes. Et il montre aussi, très nettement, l'unité essentielle d'esprit qui anime la *Critique de la Raison pure*, et la *Critique de la Raison pratique* : « Dans les deux cas, ce qu'il s'agit de sauvegarder, c'est la faculté législative de la raison, également compromise par le dogmatisme de l'ancienne métaphysique et par celui des doctrines d'hétéronomie » (p. 422). Au fond, dans les deux *Critiques*, la thèse fondamentale est identique, malgré l'apparence, et cette thèse est que la raison n'a qu'un usage immanent : seulement, dans l'exercice spéculatif de la raison, cette immanence prend un caractère restrictif, et dans son activité pratique, elle revêt un caractère d'autonomie et d'indépendance absolue à l'égard du monde sensible.

Pour les philosophes, l'intérêt du livre de M. Delbos ne sera pas moins dans les conclusions de l'auteur relatives à ce que la pensée contemporaine peut encore conserver du Kantisme, un siècle après la mort de son fondateur. C'est surtout l'idée d'une morale pure ou formelle, c'est-à-dire d'une morale qui ne détermine que les maximes selon lesquelles la volonté doit agir et non les actes se rattachant à celles-ci, actes qui trouvent une partie

de leurs conditions dans les lois de la nature. La loi propre de la volonté, cette loi formelle universelle qui lui fournit une règle pour les fins à choisir, ne peut être trouvée par la science objective des mœurs : celle-ci ne peut déterminer que la matière, le moment et les moyens de l'action. A l'idée d'une loi formelle universelle se trouve liée pour nous la certitude de la liberté, entendons la liberté d'un choix parmi les maximes possibles de la volonté : en nous, quels que soient les degrés de l'efficacité réelle du vouloir, à notre conscience du devoir s'unit intimement la conscience de notre pouvoir. Enfin, en ruinant le dogmatisme de la connaissance scientifique, la critique Kantienne ruine du même coup la tendance à faire de la vie présente la réalité adéquate à l'objet suprême de la destinée humaine. Le droit de postuler une harmonie entre les exigences de la raison et le monde où agit le sujet moral ne peut se satisfaire que par une foi, non naturaliste, qui fait « du sujet moral et de ses fins la mesure d'après laquelle se représente le but final du monde. » (p. 755).

Ces thèses, il n'était pas inutile de les dégager nettement des attaches parfois artificielles de la philosophie pratique de Kant avec sa philosophie théorique. De plus, aujourd'hui où une science « positive » des mœurs, méconnaissant ses limites comme pure *technique*, prétend renverser et remplacer la morale proprement dite, il est nécessaire de revendiquer les droits et de restaurer la fonction de celle-ci. M. Delbos apporte cette revendication nécessaire, sans méconnaître pour cela le chemin parcouru depuis Kant. Ses conclusions, de même que l'histoire si consciencieuse et si claire qu'il nous donne de la pensée Kantienne, vaudront à son œuvre la sérieuse attention du public philosophique. Le livre est certainement, à tous les points de vue, un des meilleurs ouvrages didactiques que nous possédions sur Kant.

G. REMACLE.

ÉMILE PICARD, **La Science moderne et son état actuel.**
Paris, Flammarion, 1905.

Ce volume est le développement du rapport que M. Picard avait rédigé sur les progrès récents des sciences, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, et il fournit une idée d'ensemble sur l'état actuel des sciences mathématiques, physiques et naturelles au début du XX^e siècle. Ce n'est point une œuvre de vulgarisation, mais de science philosophique et c'est à ce titre qu'elle intéresse tous ceux qui réfléchissent. Car l'illustre mathématicien ne s'est pas tant appliqué à indiquer les dernières découvertes, ce qui est intéressant comme documentation, qu'à montrer le progrès des méthodes et les idées fondamentales des théories, leurs relations et leurs transformations, ce qui touche directement à la philosophie. M. Picard se défendra pourtant de philosopher, « au sens ordinaire du mot ». Mais il induit à le faire et il fournit des matériaux tout élaborés à la pensée : le livre est philosophique. Le résumer serait une vaine tentative; il faudrait réduire ce style concis à une sèche nomenclature.

Dans son exposé, M. Picard suit un ordre qui rappelle et modernise des classifications célèbres : les sciences mathématiques, la mécanique et l'énergétique, la physique de l'éther, la physique de la matière et la chimie, la minéralogie et la géologie, la chimie biologique, la botanique et la zoologie, la médecine et les théories microbiennes. En parcourant ce vaste cycle, il trouve l'occasion de montrer combien les sciences se rapprochent de plus en plus l'une de l'autre, malgré leur spécialisation progressive. La physique n'est qu'une application particulière des formules de la mécanique, la chimie et la physique confondent leurs frontières, la physiologie trouve chaque jour un point d'appui plus ferme dans la chimie, et l'on peut sans doute espérer un jour où ces sciences prendront la forme mathématique, si puissante et si sûre. C'est un rêve d'avenir qui se déploie avec majesté par dessus les historiques rapides et les aperçus concentrés du livre.

Il n'est pas moins intéressant de suivre le développement de deux autres idées sur le caractère de la science. Après d'autres, mais avec une grande autorité, M. Picard montre que souvent l'erreur fut utile à la science : des vues trop exactes, par suite

trop compliquées, eussent à l'origine des découvertes embrouillé et découragé les chercheurs ; des opinions nettes, arrêtées, en bonne partie fausses, ont provoqué les études, les ont fécondées pendant longtemps, jusqu'à ce que la science poussée par son propre effort sortît du cercle étroit où elle s'enfermait et pût les corriger ; mais sans elles, les recherches n'auraient pas été entreprises. Ailleurs, en plusieurs endroits, M. Picard écrit que la science n'est qu'un système d'images, ou de représentations, qui permet de trouver commodément d'autres images ou représentations que nous offrira la réalité. On n'affirme point que ces images expriment directement le réel, on ne prétend point qu'il existe de la force, de la matière ou des ondulations ; mais simplement que dans le domaine des choses connues, en raisonnant comme si force, matière, mouvement ondulatoire existaient, on arrive à des résultats confirmés par la pratique. D'autres systèmes d'images donneraient autant ou plus : nous serons peut-être obligés un jour de les inventer. Cette conclusion ne tient pas du scepticisme, elle est simplement d'un esprit averti. Elle ne suppose pas, comme on pourrait le croire à première vue que la science ne peut nous dévoiler le réel. Elle est conciliable avec cette opinion comme avec l'opinion contraire. Elle est autant que possible en dehors des controverses philosophiques. Elle traduit en théorie cette constatation qu'une science qui se fait doit souvent se corriger, et elle est l'aveu que l'opinion de certains philosophes sur l'inaccessibilité du réel est toujours respectable. En un autre sens, elle suppose, elle proclame que la science ne doit pas prononcer le dernier mot sur le monde. C'est admettre ou bien que ce dernier mot nous échappe, ou bien qu'il appartient à une autre discipline que celle de la science actuelle, de le formuler. Cette définition ne renferme que le strict nécessaire : il serait d'un grand intérêt de rechercher quels postulats elle implique.

Au fond, cette idée a la même justification générale que la précédente, et que cette autre, paradoxale en apparence seulement, que l'on peut sans inconvénient conserver, à titre provisoire, des explications contradictoires pour rendre compte de faits différents.

La lecture est passionnante des progrès récents qui ont si prodigieusement agrandi l'univers : les nouveaux rayons lumineux et électriques, la décomposition de l'atome en éléments

d'une ténuité inexprimable, les corps simples nouveaux qui surgissent dans les laboratoires, les actions à distance, les ferments, les diastases, la compénétration des physiologies botanique et animale, ailleurs, le besoin de rigueur manifesté par l'esprit dans les sciences mathématiques, la subtile tentative de ce siècle d'exclure l'intuition des sciences exactes, tout cela offre un intérêt prodigieux et doit faire réfléchir sur la relativité de nos connaissances et sur le rôle réciproque de la raison et de l'intuition.

Ce qui frappe le lecteur de ce livre, c'est l'art supérieur grâce auquel tant de matériaux ont été condensés, groupés en chapitres lucides, tant de théories et de faits clairement signalés, c'est l'ordre et la méthode. En résumant le mouvement actuel des sciences, M. Picard a dû mentionner ses propres travaux sur l'analyse. En résumant la production philosophique contemporaine, on devra également citer son livre pour la quantité, l'ordonnance des matériaux qu'il apporte à la pensée philosophique, ainsi que pour l'esprit de sagesse qui a présidé à sa rédaction.

F. MALLIEUX.

CHRONIQUE

65. — La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu sa première séance annuelle le 13 mai 1906.

Section de philologie classique et romane. — M. Monseur examine deux séries de composés grecs : ceux du type *καλλιθριξ*, « aux beaux cheveux », et ceux du type *ἀρχέπολις*, « gouverneur de la ville ». — M. De Decker analyse et commente la *Conjuration de Catilina* de M. Gaston Boissier.

Section de philologie germanique. — M. Van Hauwaert traite du théâtre flamand, sujet trop négligé par les historiens de la littérature. MM. Hamelius et Logeman présentent quelques observations. — M. Rudelsheim lit un poème « farci » du XVI^e siècle, dont le texte lui a été communiqué par le bibliothécaire-archiviste de l'abbaye d'Averbode, le R. P. J. Evers. Ce poème est un pamphlet à tendances catholiques. Le conférencier étudie l'origine du mot « smousjas », qui désigne un jeu de cartes connu en Hollande, en Belgique, dans les pays du Rhin et en Suisse. — M. De Cock s'occupe du conte bien connu « *Hansje met zijn gansje* », et en étudie les différentes versions.

Section d'histoire et de géographie. — M. Pirenne donne à l'assemblée quelques renseignements sur les archives royales et impériales de Vienne, qu'il a visitées récemment, et signale à l'attention des historiens une série de documents relatifs à l'histoire de Belgique du XV^e et du XVI^e siècle. — M. Hansay parle du principe de causalité en histoire et de l'application de ce principe par les historiens belges depuis une trentaine d'années. M. Pirenne met en relief l'influence des idées sociales contemporaines sur la conception historique. — M. Des Marez communique les conclusions d'une étude sur l'*Apprentissage à Ypres à la fin du XIII^e siècle*. Il montre comment l'apprentissage a évolué et, d'institution purement privée, est devenue une institution réglementée par les pouvoirs publics. — M. le président remercie M. F. A. Gevaert d'avoir bien voulu honorer l'assemblée de sa présence.

Section de pédagogie. — M. Hoffmann expose *Les idées pédagogiques de Marnix de Sainte-Aldegonde*, et fait voir qu'en beaucoup de points Marnix a devancé son siècle.

Dans l'assemblée générale de l'après-midi, lecture est donnée des rapports sur les séances des sections et du rapport du trésorier sur la situation

financière. — M. Grojean annonce à l'assemblée que, pour des raisons de santé, M. Du Fief se voit obligé de donner sa démission de trésorier. Sur les propositions de MM. Grojean, Tourneur et Pirenne, l'assemblée décide qu'en reconnaissance des services rendus par M. Du Fief une médaille sera frappée en son honneur et qu'une adresse lui sera remise. — M. Tourneur est désigné pour remplir les fonctions de trésorier. — M. Grojean est réélu secrétaire général. — M. De Decker fait une conférence sur *L'île d'Ithaque*. Il discute avec détail la théorie de M. Dörpfeld (Ithaque = Leucade) et conclut en exprimant le vœu qu'un Ulysse moderne, par quelque stratagème scientifique, mette fin à cette controverse déjà plus que décennale.

66. — La publication des livres de l'*Odyssée*, à l'usage des classes, se poursuit dans la collection d'auteurs grecs et latins dirigée par M. C. Fumagalli. M. GIARDELLI vient d'annoter le livre XVII, d'une façon aussi discrète que ses prédécesseurs (Rome-Milan, Società editrice Dante Alighieri, de Albrighi, Segati e C. 1905. Prix : fr. 0.75). Un résumé, le texte, d'après Dindorf-Hentze, au bas des pages quelques observations sur la langue, sur la métrique, quand c'est absolument nécessaire, surtout de bonnes remarques sur les *realia* et des réflexions profitables sur la valeur des idées et des sentiments et sur la beauté littéraire de l'expression.

67. — M. H. DE LA VILLE DE MIRMONT, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a publié dans le *Bulletin Hispanique* (janvier-mars 1906) une étude sur *Cicéron et les Espagnols*. Cicéron maltraite les Espagnols en toute occasion, dans ses discours et dans ses lettres, dans ses traités de rhétorique et dans ses ouvrages de philosophie. Cette aversion s'explique sans doute par son patriotisme : il ne pouvait oublier que depuis la 2^{me} guerre punique jusqu'à la guerre de Sertorius, mainte armée romaine avait trouvé son tombeau en Espagne ou y avait essuyé d'humiliants échecs. C'est cependant parmi ces Espagnols qu'il ménageait si peu, que Cicéron devait rencontrer un des meilleurs amis et des plus sûrs confidents de sa vieillesse : L. Cornelius Balbus. La majeure partie du travail de M. de la Ville de Mirmont est consacrée à Balbus. Cette monographie détaillée, qui touche à tant d'épisodes de la vie de Cicéron, sera lue avec intérêt. — P. T.

68. — P. PAPINI STATI *Thebaïs et Achilleis*, recogn. H. W. GARROD. Oxford, Typographie de Clarendon (*Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*). — Cette édition, qui succède de si près à celle que M. Wilkins a donnée dans le 4^e fascicule du *Corpus poetarum Latinorum* de Postgate (1904), ne doit nullement être considérée comme superflue. L'apparat critique s'est enrichi, pour la *Thébaïde*, des leçons de quelques manuscrits importants (une partie de ces leçons avait été communiquée à M. Wilkins pendant l'impression de son édition; v. la préface de M. Postgate, p. x-xi). La préface de M. Garrod renferme des observations intéressantes sur la tradition manuscrite des deux poèmes de Stace. Enfin un certain nombre de conjectures nouvelles ont été soit admises dans le texte soit signalées en note. Nous nous trouvons en présence d'un travail soigné et très recommandable. — P. T.

69. — DOM THOMAS ELSAESSER, Bénédictin de l'abbaye de Maredsous, vient de publier en latin un gros livre de 428 pages (*Nos in schola latine*

loquimur, chez Jules de Meester, Roulers et Bruxelles; prix : fr. 4,50), pour engager, par le précepte et par l'exemple, à parler latin dans les classes. Il traite, en 73 longs chapitres, des sujets qui rentrent dans la vie des élèves : arrivée tardive, excuses, papier, plumes, encre et autres d'un intérêt aussi palpitant; il y a bien un récit d'excursion à la Meuse, mais ce n'est qu'un prétexte pour dire en latin tout ce qui concerne le cheval, la voiture et le cocher. La forme, impitoyablement dialoguée en questions et réponses, ne contribue que médiocrement à rehausser le charme de la lecture. Il faut reconnaître toutefois que ce livre est un recueil abondant d'expressions latines sur les choses et les actions les plus usuelles et sera consulté, sinon lu, avec avantage par les élèves et les professeurs. Il est bon qu'un ouvrage de ce genre donne beaucoup; il est bon aussi qu'il ne soit pas un mélange bigarré d'expressions de toutes les époques de la latinité, qu'il s'en tienne autant que possible à l'usage classique. On trouve dans ce livre plus d'une fois des expressions de ce genre : *Potest ut me fefellerim*, ou *tantum temporis jacturam fecimus*. — L. PR.

70 — *Le Portrait des Esprits (Icon animorum)* de Jean Barclay, par ALBERT COLLIGNON, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy. Nancy, 1906. 74 pp. in-8° (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*). — M. Collignon s'attache depuis quelques années à remettre en honneur la mémoire de Barclay (cf. *Chronique*, 1903, n° 15), et c'est justice. Barclay est un esprit éveillé, cultivé, ingénieux et réfléchi; il manie la langue latine avec aisance et agrément, et ses ouvrages furent fort goûtés au XVII^e siècle. Dans l'*Icon animorum*, qui parut en 1614, l'auteur, faisant œuvre de moraliste, retrace les caractères des hommes, non seulement dans les divers âges et conditions, mais encore dans les différents pays de l'Europe. Cette revue des nations est très curieuse et témoigne d'un véritable talent d'observation. Notons en passant que, tout en reprochant aux gens des Pays-Bas la passion qu'ils ont pour la boisson, Barclay rend hommage à leurs qualités solides, leur activité, leur droiture, etc.; il remarque finement qu'ils font plus de cas des marques extérieures de l'égalité que de l'égalité elle-même, et qu'ils apprécient surtout chez leurs princes et chez les grands la bonhomie et la familiarité des manières. Dans la partie où il traite de l'homme en général et des caractères selon les âges, les tempéraments et les conditions, Barclay est assez superficiel et ne peut soutenir la comparaison avec des moralistes tels que La Bruyère. Celui-ci a-t-il lu l'*Icon animorum*? S'en est-il inspiré? M. Collignon tient cette hypothèse pour bien invraisemblable. Le mérite de Barclay est d'avoir fourni une contribution, assez modeste encore, mais qui ne doit pas être omise, à cette science de la psychologie des peuples qui est aujourd'hui cultivée avec ardeur. La notice de M. Collignon met parfaitement en lumière le genre d'intérêt que peut offrir l'*Icon animorum*. — P. T.

71. — Jusqu'à présent, nous ne connaissons les doctrines du fondateur du Manichéisme que par les réfutations des écrivains chrétiens. Or il est notoire que ces doctrines se modifièrent, extérieurement du moins, pour s'adapter aux idées ambiantes, à mesure qu'elles s'éloignèrent de la Baby-

lonie, leur lieu d'origine, et qu'elles pénétrèrent vers l'Occident. Qui aurait espéré, naguère, qu'on allait tout d'un coup entendre la parole de Manès lui-même et savoir exactement ce qu'il avait prêché à ses disciples ? Aussi lorsqu'on apprit, au Congrès des orientalistes de 1905 à Alger, que M. Grünwedel avait trouvé à Tourfan, dans la partie la plus orientale du Turkestan chinois, des restes des écrits de Manès, la nouvelle fit sensation dans le petit cercle des personnes à même d'en apprécier l'intérêt.

Aujourd'hui, un article de M. MAURICE BLOOMFIELD, de la *John Hopkins University*, paru dans le *Harpers Monthly*, donne des détails inédits sur la découverte. Les fragments de manuscrits retrouvés sont au nombre d'environ 800. L'écriture est une cursive syriaque ancienne. La langue est, le plus souvent, un dialecte persan du moyen âge. On trouve aussi des traductions en turc et en diverses langues de l'Asie centrale.

Le contenu des fragments nous aide singulièrement à comprendre pourquoi l'Eglise vit dans Manès l'Antechrist, et l'accabla, lui, son père, sa mère, et ses disciples, de tous ses anathèmes. La formule dont St. Augustin reproche à Manès de s'être servi (*Manichæus, Apostolus Jesu Christi*) se retrouve dans les fragments. Manès s'intitule aussi : « Dieu-Mani », « Ange premier-né », « Sauveur », « Saint Jésus », « Force et Sagesse », « Fils de Dieu ». L'appellation la plus fréquente est « Mar-Mani ».

Ephrem rapporte que Manès vint de Babylone, et on avait lieu de croire qu'il y est né en 216 après J.-C. Ceci aussi est confirmé. On lit dans les fragments : « Je vins du pays de Babel, pour faire entendre ma voix au monde » ; — ou encore : « un médecin vint de Babel ». Le Khorasan, où les Manichéens se réfugièrent lorsque, en 276, Bahram I les chassa de la Perse, est mentionné souvent aussi.

Beaucoup d'endroits présentent un amalgame d'idées religieuses empruntées à la Perse et au christianisme. Jésus est souvent appelé Arigâmân, et rapproché des dieux perses Bahman et Narêšap. De plus, les fragments contiennent des extraits des Évangiles. Les Évangiles firent donc, sans doute, partie des ouvrages canoniques du Manichéisme. Manès fulmine souvent contre l'idolâtrie des chrétiens, dans des termes d'autant plus surprenants qu'il s'identifie lui-même avec Jésus : « Ils adressent des prières au fils de Marie, au fils d'Adonaï ; ils iront en enfer, parce qu'ils perpétuent l'iniquité. » — La plupart des fragments proviennent — sauf entre autres les morceaux des Évangiles — du Shâpûrakân, l'ouvrage principal de Manès, de ses épîtres, et de son Évangile. Ils ont trait à la cosmologie — ce qui est d'une importance extrême — et à l'hymnologie des Manichéens. Ils donnent aussi des renseignements de grande valeur sur les polémiques des Manichéens, et sur la chronologie.

Des Manichéens sont mentionnés par des écrivains arabes et dans des inscriptions chinoises de l'Extrême-Est, jusqu'au dixième siècle. Il y avait des Turcs manichéens par exemple à Kousan-Kaoutschang, qui est tout près de Tourfan. Aussi la nouvelle expédition que M. Grünwedel a entreprise en septembre dernier dans ces régions, aboutira-t-elle sans doute à des trouvailles non moins importantes que les premières pour l'histoire des religions. — J. B.

72. — L'Institut de Sociologie créé à Bruxelles par M. Solvay, et dirigé par M. Waxweiler, se distingue par une grande activité scientifique. Dans le cours des années 1905-1906, il a publié 7 fascicules de la série intitulée *Notes et Mémoires*, savoir : 1° *Note sur des formules d'introduction à l'Énergétique physio- et psycho-sociologique*, par E. Solvay (1906, 20 pp.); 2° *Esquisse d'une Sociologie*, par E. Waxweiler (1906, 306 pp.); 3° *Les origines de la propriété, essai de sociologie comparée*, par R. Petrucci (1905, xvi-246 pp.); 4° *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif, notes critiques*, par L. Wodon (1906, 37 pp.); 5° *L'Argen et l'anthroposociologie, étude critique*, par le Dr E. Houzé (1906, 117 pp.); 6° *Mesure des capacités intellectuelle et énergétique*, par Ch. Henri, avec *Remarque additionnelle*, par E. Waxweiler (1906, 75 pp.); 7° *Origine polyphylitique, homotypie et non-comparabilité directe des Sociétés animales*, par R. Petrucci (1906, 126 pp.). — Dans la série des *Études sociales*, signalons particulièrement *De l'esprit du gouvernement démocratique*, par Ad. Prins (1906, 294 pp.). — Ces ouvrages sont édités par MM. Misch et Thron (Bruxelles-Leipzig).

73. — Malgré l'importance et l'intérêt que présente l'œuvre historique de Jacques LE MUISIT, on n'en possédait jusqu'aujourd'hui que deux éditions défectueuses, celle de Goethals (*Chroniques*), parue à Courtrai en 1824, et celle que J. J. De Smedt a donnée dans le tome II du *Corpus Chronicorum Flandriae*. C'est donc une très heureuse idée qu'a eue M. Henri Lemaître de republier, pour la Société de l'Histoire de France, la *Chronique* et les *Annales* de Le Muisit (Paris, Renouard, 1905). Le texte, soigneusement établi d'après les deux manuscrits originaux de Courtrai (*Chronique*) et de Bruxelles (*Annales*), est pourvu d'une abondante annotation et de tables excellentes. La préface met au point et complète nos connaissances sur la vie du bon abbé de Tournai et sur les sources qu'il a consultées. M. Lemaître n'a publié que la partie proprement historique des deux manuscrits dictés par Gilles. Il a laissé de côté tout ce qui ne présentait qu'un intérêt local et a négligé également les poésies latines et les longues tirades morales qui interrompent la narration. On trouvera ces dernières dans De Smedt : pour le reste, c'est désormais d'après l'édition de M. Lemaître que l'on citera Gilles Le Muisit.

74. — M. W.-P.-C. KNUTTEL a publié le cinquième volume, comprenant les années 1776-1795, de l'excellent catalogue de la collection de pamphlets historiques conservés à la bibliothèque royale de La Haye. Nous voudrions voir reproduire, à la fin des volumes, la liste des divers titres courants; elle formerait une table analytique très utile. — P. B.

75. — La bibliothèque de l'université de Leyde remonte à 1587; son histoire a été retracée d'une façon très complète par M. P. C. MOLHUYSEN, conservateur des manuscrits, dans une brochure : *Geschiedenis der Universiteits-bibliotheek te Leiden* (Leiden, A. W. Sijthoff, 1905; in-8°, 78 pages et 21 illustrations), qui est une nouvelle édition, remaniée et augmentée, d'un article paru en 1904 dans le *Tijdschrift voor Boek- en bibliotheekwezen*.

Les bibliothécaires liront avec le plus grand profit cette description d'un dépôt très bien organisé, grâce aux hommes de haute valeur qui se sont succédé dans sa direction, et les philologues prendront un vif intérêt à l'histoire d'une collection si précieuse pour leurs études, notamment aux pages très curieuses relatant les péripéties diverses de l'acquisition des manuscrits d'Isaac Vossius. — P. B.

76. — *Bibliothèque de la Ville et de l'Université de Gand.* — D'après le rapport officiel, la bibliothèque s'est accrue en 1905 de 7145 volumes, dont 1737 acquisitions, 2058 dons et 3350 thèses. Il a été communiqué 15490 volumes à la salle de lecture et 3479 au dehors, dont 124 à 20 bibliothèques étrangères; d'autre part, la bibliothèque a emprunté 172 ouvrages manuscrits ou imprimés à 38 dépôts étrangers.

Parmi les acquisitions principales, on peut relever le complément de la Patrologie grecque-latine de Migne, le 10^e volume de la collection des *Codices graeci et latini photographice depicti*, contenant en 2 tomes in-folio la reproduction du Codex Vindobonensis Med. Gr. I de Dioscoride; la reproduction du célèbre bréviaire Grimani, si important pour l'étude de l'histoire de la miniature flamande, etc. Les manuscrits suivants sont entrés au dépôt : 1. *Ordinantien ende statuyten der broederschap ende gulden vanden heylighen goeden Engel bewaerder int convent der EE. PP. Recollecten in Ghendt*, 1628-XVIII^e siècle. In-fol. — 2. *Marie de Lalaing, ou la prise de Tournai, tragédie* [inédiée] en 5 actes en en vers. (Gand, 1790.) In-4^e. — 3. Manuscrits des œuvres historiques et littéraires du baron J. de Saint-Genois, bibliothécaire de l'Université (1813-1867); 8 vol. in-8^e et 3 liasses in-folio.

Deux expositions spéciales ont été organisées par l'Administration de la bibliothèque : une exposition rétrospective, *Gand et les Flandres en 1830-1831*, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Indépendance nationale, qui a été très visitée et dont le catalogue a eu trois éditions, — et une exposition des œuvres d'Auguste van Lokeren (1799-1872), à l'occasion de l'inauguration du monument élevé à la mémoire de cet archéologue gantois par la Société d'histoire et d'archéologie de Gand.

Au cours de l'année 1905 ont été terminés les travaux de déménagement nécessités par le projet de démolition d'une partie des bâtiments du côté du fossé d'Othon. La Section gantoise, la Réserve, les Manuscrits, la Section de médecine, la Collection des journaux et quelques autres fonds ont été transférés dans les locaux de l'ancien pensionnat de l'Athénée, rue Baudeloo, provisoirement aménagés à cet effet, en attendant la construction d'une nouvelle bibliothèque, digne des collections de l'Université. — P. B.

77. — ROMANICA. — M. J. BASTIN a donné la seconde édition de son *Précis de phonétique* (Paris, Bouillon, 1905). C'est une bonne compilation, qui atteste des soins, une certaine personnalité, mais surtout une information étendue. Tout n'y est pas à louer, soit que l'auteur ne sache pas toujours prendre parti, soit aussi qu'il se laisse aller à des explications empiriques (voyez, par exemple, un type **debat* pour expliquer *devez*, p. 119); il devra être contrôlé avec soin. Ses définitions et classifications

sont parfois très discutables; exemple, p. 6 : « La première syllabe... « s'est généralement conservée en français, mais en perdant parfois la « voyelle, par suite de contraction... »; p. 10 : « Les voyelles *e*, *i*, *o*, se « conservent aussi assez souvent comme voyelles de liaison entre les « syllabes et servent alors à faciliter la prononciation... ».

78. — Dans le tome III des *Studier i modern Språkvetenskap* publiés par la Société des Professeurs de Langues modernes, à Stockholm (Upsala, 1905), on trouve un intéressant mémoire de A. MALMSTEDT, *Des locutions emphatiques*. Il s'agit de tours comme « c'est lui qui l'a fait » et façons de s'exprimer analogues. M. M. déploie là une érudition ingénieuse.

79. — D'un autre savant, M. RYDBERG, signalons, dans les *Bausteine zur romanischen Philologie* (offerts à Mussafia) une petite étude « Ueber die Entwicklung von *illui*, *illei*, auf französischem Boden und das Eindringen der Form *lui* als schwachtoniger Dativ. » C'est un essai de géographie linguistique, l'auteur délimitant le domaine des diverses formes qui correspondent au moderne *lui*. Que *lui* se soit, dans le Nord-Est, prononcé *leu* plutôt que *lū*, c'est douteux; en anglo-normand, *u* de *lu(i)* n'aurait pas eu nécessairement la valeur de *ū*; j'en suis convaincu et j'ai, jadis, dans la *Romania*, rapproché *u* insulaire = *ū* latin de *u* wallon.

80. — A la syntaxe se rapportent aussi de nouvelles *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik* que M. TOBLER vient de publier dans le *Bulletin* (XXXIX, 824-40) de l'Académie de Berlin. Elles font suite à d'autres, parues quelques mois plus tôt (*Ibid.*, 346-58). L'auteur s'y occupe : 1° de la négation dans des tours comme « quel ne fut pas son étonnement »; il en retrouve la trace dès le latin (voyez Virgile, *Aen.*, III, 56) et il en donne une explication ingénieuse; 2° de la suppression de l'article indéfini et du partitif devant des noms employés de telle façon que ces articles n'ajouteraient rien à la détermination (*nu comme ver, briser comme verre*, etc.); 3° de certains cas particuliers de l'emploi de *l'un l'autre*.

81. — La syntaxe du verbe a été plutôt effleurée que traitée dans un gros travail de M. BROSSARD, qui est publié, pour des fins de pédagogie pratique, à la fois en allemand et en français : *L'Art d'apprendre tous les verbes de la langue française*. L'essentiel en consiste dans des tableaux d'une méthode destinée à familiariser les étrangers avec les difficultés trop réelles de cette partie de la grammaire française (Vienne, Dabvrow, 1905).

82. — Dans des mélanges de philologie romane offerts à M. Morf, on lit une étude de M. JAKOB JUD sur les noms des dizaines en latin vulgaire et dans les langues romanes (*Die Zehnerzahlen in den romanischen Sprachen*). Il y a là d'importants matériaux, rassemblés et groupés avec méthode.

83. — Sous ce titre, *La création métaphorique en français et en roman* (Suppléments de la *Zeitschrift für Romanische Philologie*, I), M. L. Sainéan a publié un premier travail consacré au chat étudié dans ses dénominations, les mots employés pour désigner ses cris, ses gestes familiers, les noms hypocoristiques, argotiques, enfantins, etc., qu'on lui donne, les métaphores empruntées à sa vie physique, à sa vie morale, même à sa vie psychique et les superstitions qui se rattachent à lui, etc. etc. C'est un très curieux et très ingénieux essai suivi de notes plus sommaires sur la fouine, le singe et les

strigiens. On en comprendra l'importance, même pour la lexicologie générale, quand on saura qu'une foule de termes et de locutions ont leur origine dans le nom ou les mœurs du chat, mais qu'on a perdu le souvenir de cette filiation ; c'est le cas, d'après M. Sainéan, pour une longue série de mots en *cha* (*ca-*) qui ont survécu dans les patois, ainsi que dans le français *camaïeu*, *charivari*, *charabia*, *chagrin*, *ca(li)fourchon* (?), *colimaçon*, *calemande*, etc.; c'est aussi le cas pour *Nitouche* (plus anc. *Mitouche*), *amadouer*, etc.

84. — M. SCHUCHARDT refait, dans un article de la *Zeitschrift für Romanische Philologie* (XXIX, 323-32), l'histoire du mot latin *galla* et de ses nombreuses dérivations romanes. On sait que dans le Nord de la France et aussi en wallon, le mot a survécu pour désigner la noix (*gay*, *djèy*, etc.).

85. — Dans la même revue (*ibid.* pp. 72, 59), M. VAGANAY publie la suite de ses études sur *Le Vocabulaire français au XVI^e siècle*. Du même auteur, en tirage à part, *Deux mille adverbess en ment de Rabelais à Montaigne* (Études rabelaisiennes, I et II) et *Deux mille mots peu connus* (reproduisant les articles de la *Zeitschrift*, XXVIII et XXIX); enfin, dans le volume des Rapports, etc. du *Congrès pour l'extension et la culture de la langue française* (Liège, septembre 1905), *Deux mille mots inconnus à Cotgrave* (ils sont empruntés à des dictionnaires français-flamands du XVI^e siècle). Voilà une abondante cueillette; on y trouve des vocables comme *chemisier* et *auscultation* considérés dans un dictionnaire récent comme des néologismes. D'autres, tels que *affluent*, *allégoriquement*, *archevesché*, *assumer*, etc., causent quelque étonnement.

86. — C'est le lieu de signaler une belle étude de M. E. RITTER, professeur à l'Université de Genève, sur *Les Quatre dictionnaires français*. Après des considérations générales sur les grands ouvrages de Littré, Godefroy, Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, et l'œuvre collective de l'Académie française, le savant professeur donne, sous le sous-titre modeste de « remarques lexicographiques » un riche supplément de mots omis dans les ouvrages précités, ou mal interprétés, ou allégués comme moins anciens qu'ils ne l'étaient réellement.

87. — Parmi les travaux récents parus chez l'éditeur Champion, successeur de Bouillon dans ses publications de périodiques et aussi de livres se rapportant à nos études, il faut signaler la traduction des chapitres de la phonétique de Suchier qui ont paru en 1893 et dont on nous promet, enfin, la suite. Il est assez exceptionnel qu'on songe à traduire un ouvrage inachevé; mais la grande valeur de l'exposé du maître de Halle justifie suffisamment cette dérogation aux usages. Sous le titre de : *Les voyelles toniques du vieux français*, M. Guerlin de Guer a donc fait une publication utile.

88. — La Société amicale Gaston Paris, qui nous avait donné l'an passé l'admirable bibliographie des œuvres du regretté maître, vient de publier le premier fascicule de ses *Mélanges linguistiques*. C'est un recueil dont l'utilité ne sera contestée par personne, en raison de la difficulté qu'on éprouve parfois de consulter tel ou tel article de l'illustre romaniste, enfoui dans un volume ou une revue devenus rares; les travaux qu'il a éparpillés dans les 30 premiers tomes de la *Romania* seront aussi plus

aisés à consulter dans un volume unique, et les additions et corrections discrètes (certaines suggérées ou faites par l'auteur) ne pourront qu'ajouter à la valeur de l'entreprise. Ce premier fascicule renferme des travaux relatifs au latin vulgaire et à la grammaire comparée des langues romanes (*Romani, Romania* (article de tête de *Romania*); *L'Appendix Probi*; la *Version latine de l'Heptateuque*; *l'Altération romane du c latin*; *l'Altération du c en gallo-roman*; la *Dissimilation consonantique dans les langues romanes*).

89. — Un de nos compatriotes, docteur en philologie romane de l'Université de Louvain, M. Alph. BAYOT, a donné la reproduction photocollographique du fragment de *Gormond et Isembart*, en l'accompagnant d'une transcription littérale. Il y a joint une bibliographie sommaire, le tout constituant la deuxième publication extraordinaire de la *Revue des Bibliothèques et des Archives de Belgique*.

90. — Parmi les récentes éditions de textes ancien-français, assez nombreuses à Paris et en Allemagne, citons celle des *Cent ballades*, poème du XIV^e siècle, faite par M. G. RAYNAUD pour la Société des anciens textes français. L'œuvre eut pour auteur principal Jean le Sénéchal (d'Eu), qui partagea l'existence aventureuse, ainsi que la bonne et la mauvaise fortune de Philippe d'Artois, comte d'Eu; elle fut composée pendant un séjour en Orient, c'est-à-dire en 1389, et trois personnages considérables du temps, Philippe d'Artois, Boucicaut et (le moins notoire) Jean de Crèsecque, y collaborèrent pour une petite part. Les *Cent ballades* soutiennent avantageusement la comparaison avec les ouvrages rimés de Machault, Froissart et Deschamps. C'est une sorte de consultation sur l'amour, à laquelle répondirent « treize amateurs de poésie »; il s'attache donc un certain intérêt historique et même psychologique à une composition qui suscita une telle émulation artistique. Après les belles publications que nous devons au zèle patient de M. Raynaud, notamment l'achèvement de l'édition d'Eustache Deschamps et un volume de *Rondeaux* du XV^e siècle, après l'édition des poésies de Christine de Pisan, entreprise par M. Maurice Roy, et dont 3 volumes ont paru (I. Cent balades et pièces détachées, notamment les Jeux à vendre; II. les Dits, le Livre des trois jugements, l'Epistre au dieu d'amours; III. Les poèmes moraux et religieux; le livre du duc des vrais amans et les cent balades d'Amant et de Dame), après les travaux critiques et les éditions de M. Piaget (notamment ses deux volumes d'œuvres de Guillaume Alexis, en collaboration avec M. Picot), après la réimpression d'une des plus anciennes et des plus curieuses éditions de *Maistre Pathelin*, par les soins du même M. Picot, qui nous a donné aussi les deux premiers volumes du *Recueil général des Sotties* (1902 et 1904), on peut dire que la Société des anciens textes français et, plus généralement, l'érudition française ont rendu d'incalculables services à l'étude des XIV^e-XV siècles, trop sacrifiée pendant quelque vingt-cinq ans à celle des siècles antérieurs. Il n'est pas non plus, à cet égard, inutile de rappeler les trois volumes de recherches sur le théâtre français de ces époques par M. Émile Roy (voyez Chronique, 1906, n° 43).

91. — A ce même ensemble de publications se rattache modestement une

publication faite en Belgique, sous le patronage de la Commission royale d'Histoire. Il s'agit de l'*Inventaire de la « Librairie » de Philippe le Bon*, mis au jour par mon collègue de Louvain, M. Georges DOUTREPONT. Celui-ci s'est donné la peine appréciable, en publiant, d'après un manuscrit du fonds Colbert, l'*Inventaire de 1420* (lequel comporte 248 numéros), d'indiquer quand il le pouvait la provenance des manuscrits et la suite de leur histoire, en joignant les renseignements bibliographiques contemporains, du moins l'indispensable pour l'identification des œuvres mentionnées.

92. — Au XV^e siècle et à l'étude de plus en plus attentive et minutieuse qui en est faite maintenant, se rattache une plaquette de M. F. G. THOMAS, *Les dernières leçons de Marcel Schwob sur François Villon* (Paris, édition de Psyché). On y trouve recueillies et, à l'occasion, commentées quelques élucidations du regretté érudit.

93. — Une autre contribution à l'éclaircissement du texte de Villon est due à M. A. REY, dont un premier petit essai (dans le *Bulletin de la Confédération des Sociétés savantes de Seine-et-Oise*, 1904) avait déjà été consacré à un légataire du poète, Nicolas de Louviers (*Gr. Test.*, 92^e huitain). Cette fois (*Moyen Age*, mai-juin 1906) cet érudit s'occupe de Pierre de Rousseville, désigné dans le 34^e huitain du *Petit Test.*, et il explique le sens du legs que lui fait ironiquement Villon, en rapprochant ledit huitain du passage précité.

94. — La Société des Textes français modernes annonce quelques publications intéressantes. La première qui a été faite est une édition critique de deux *Vies des Hommes illustres*, de Plutarque, dans la traduction Amyot. Ce sont celles de Périclès et de Fabius Maximus. L'éditeur, M. Louis Clément, a porté son choix sur ces deux vies, parce qu'elles figurent au programme de l'agrégation de grammaire; il les a fait précéder de la longue Épître à Henri II et de l'Avertissement au lecteur, qui nous instruisent des buts de l'auteur. C'est un premier pas dans une voie où semble enfin devoir s'engager la critique française. L'exemple lui a été déjà donné par la science étrangère. C'est ainsi que nous venons de recevoir d'Amérique une thèse de M^{lle} Hélène M. Evers, dont la soutenance a eu lieu à Bryn Mawr College, c'est-à-dire dans une université de femmes, qui s'est acquis une enviable notoriété. Il s'agit d'une édition critique du *Discours de la vie de Pierre de Ronsard*, par Claude Binet (Philadelphie, John C. Winston, C^e). L'édition est suivie de notes et d'appendices intéressants. — M. W.

95. — G. CHAUCER, *The Works, from the text of Professor Skeat*, vol. III : *The Canterbury Tales* (in *The World's Classics*, Oxford, University Press, 1 vol., 596 pages in-16. Prix : 1 shilling). Plusieurs maisons d'édition anglaises rivalisent dans la production de collections à bon marché d'œuvres classiques des différentes littératures. Celle de ces séries qu'imprime la Clarendon Press se recommande par l'excellence de ses textes, par une impression claire sur bon papier et par un cartonnage élégant. Nous avons sous les yeux un exemplaire des contes de Cantorbéry dans l'excellent texte de Skeat, et nous croyons rendre service aux lettres en signalant à l'attention de nos lecteurs les qualités de cette série intitulée : *The World's Classics* et coûtant un prix minime. — P. HAM.

NÉCROLOGIE

Le 11 juillet dernier est mort à Mons M. Joseph Magin, professeur honoraire de rhétorique latine à l'athénée royal de cette ville. C'était un des meilleurs professeurs de notre enseignement officiel.

Né à Arlon le 27 décembre 1845, il était fils d'ouvrier, comme tant d'hommes de valeur. Après d'excellentes études à l'athénée de sa ville natale, il réussit au concours d'entrée de l'École normale des humanités de Liège en octobre 1866. Cette institution, supprimée en 1892, avait été créée en 1852 par Rogier sur le modèle de l'École normale supérieure de Paris, dont on avait aussi copié l'internat. C'était une annexe de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège. Elle faisait, on se le rappellera, chaque année une sélection parmi les plus forts de toutes les rhétoriques latines du pays, et ses douze élèves constituaient une pépinière de professeurs d'élite pour nos athénées royaux. Bien supérieure au doctorat en philosophie, qui n'existe sérieusement que depuis 1890, elle constituait une sorte d'oasis dans nos universités. Seule l'École normale de Liège trouva grâce devant M. Michel Bréal, lorsqu'il rendit compte de son enquête pédagogique sur l'enseignement supérieur en Belgique. On y travaillait beaucoup, on y lisait énormément, on y faisait des études vraiment personnelles et on y rencontrait des condisciples triés sur le volet, dont on apprenait autant que de ses maîtres.

Magin s'y distingua entre tous par son ardeur à l'étude, par son bon sens et par la tournure critique de son esprit clair et solide.

A sa sortie de l'École de Liège, il fut nommé professeur à l'athénée d'Arlon, où il occupa successivement les chaires de 6^e, de 5^e et de 3^e latine ainsi que celle de poésie latine, en partage avec le professeur de rhétorique, qui était son condisciple de l'École normale, feu Jean Kugener, ce savant original dont le souvenir est encore vivace à Arlon. En 1882, Magin quitta son cher Luxembourg et fut envoyé à l'athénée de Hasselt comme professeur de rhétorique latine. L'année suivante, il passa dans la même qualité à l'athénée de Mons. Partout, dans le Luxembourg, dans le Limbourg et dans le Hainaut, il mérita la réputation d'un professeur hors ligne, sachant le latin et le grec comme peu de ses collègues belges, aimé de ses élèves et de ses égaux pour sa droiture, sa modestie et la sûreté de ses rapports.

Il semblait que Magin fût destiné à faire une brillante carrière dans nos

athénées; mais il lui manquait certaines aptitudes qui souvent sont très utiles pour avancer. Exempt de tout charlatanisme, répugnant à tout ce qui de près ou de loin eût pu friser l'intrigue, très ferme dans ses convictions libérales tout en restant absolument étranger à la politique militante, Magin sollicita vainement à diverses reprises une place de préfet des études. Il lui fut surtout sensible de se voir refuser celle de l'athénée de sa ville natale, où le bureau administratif, qui avait su apprécier sa science, son caractère et son tact, aurait vivement désiré sa nomination.

En vrai philosophe qu'il était, Magin se résigna sans se plaindre à se voir sans cesse dépasser par de plus jeunes, dont beaucoup n'avaient ni ses titres officiels ni sa valeur comme homme et comme professeur. Il ne se laissa pas décourager et redoubla de zèle dans sa rhétorique latine de Mons, où chaque année ses élèves remportaient d'importants succès au concours général.

Estimé et aimé de tous, ce pacifique et ce laborieux prit sa retraite le 1^{er} janvier dernier. On venait de l'oublier dans la distribution des croix de l'ordre de Léopold. Il ne devait pas jouir longtemps d'un repos bien mérité. L'apoplexie l'emporta en quelques heures. Sur sa tombe M. Marchal, préfet des études de l'athénée de Mons, et M. Antoine François, son ancien élève, ont retracé en termes émus cette carrière exemplaire, faite tout entière de travail, de modestie, de probité, de droiture et de résignation.

P. F.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ATTRIBUTIONS.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 11 avril 1906, sont chargés de faire, dans la faculté de philosophie et lettres, indépendamment de leurs autres attributions :

M. le professeur Michel (Ch.), le cours d'histoire de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des arts appliqués dans l'antiquité gréco-romaine;

M. Capart (J.), le même cours dans l'Orient classique;

M. Laurent (M.), le même cours dans le moyen âge;

M. Fierens-Gevaert (H.), le même cours à l'époque de la Renaissance et dans les Temps modernes, ainsi que le cours d'histoire de la musique.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE.

Par arrêté royal du 8 juillet 1906, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande dans sa séance du 20 juin précédent de M. Frédéric Kluge, professeur à l'université de Fribourg en Brisgau, en qualité de membre honoraire étranger, en remplacement de feu le Dr Maurice Heyne.

PÉRIODIQUES

Archivio storico per la Sicilia orientale, 2^e année (1905), fasc. 3. — F. Guardione, Aspromonte (Memorie e documenti). — E. Ciaceri, La festa di S. Agata e l'antico culto di Iside in Catania. — G. Cimbali, Nicola Spedalieri e le riforme ecclesiastico-civili del secolo XVIII. — D. Santacroce, La genesi delle istituzioni municipali e provinciali in Sicilia. — Miscellanea : F. Ciccaglione, I contratti agrari nell'alto medio evo. — V. Casagrandi, La Piazza maggiore di Catania Medioevale. — C. Pascal, Sui nomi « Sicilia » e « Sicania ». — F. Moffa, Una biblioteca dimenticata. — F. Marletta, Fazelliana.

Revue de l'Université de Bruxelles, juillet 1906. — Henri Rolin, Un dernier mot sur la question coloniale. — Variétés : Charles Pergameni, Avouerie militaire et avouerie judiciaire.

Rivista di Storia antica, 10^e année, fasc. 3-4. — V. Costanzi, Ἀπόσπαστα. — S. La Sorsa, Cenni biografici su Tito Azio Labieno. — F. Dalpane, Se Arnobio sia stato un Epicureo. — S. Grande, Corporazioni professionali in Sardegna nell'età romana. — B. Ducati, Data ed origine del libro siriaco. — C. Cessi, Omero e Callimaco. — P. Ducati, Gli scavi italiani a Phaestos e ad Haghia Triada (Creta). — A. Amante, Di una nuova rappresentanza dell'*Illiupersis*. — G. Cardinali, Ancora intorno alla terza guerra siriana. — G. Kazarow, Per la storia degli Etruschi. — R. La Cara, La fama di Bacchilide presso gli antichi. — A. Crespi, Le visioni nei poemi di Omero e Virgilio. — P. Franzò, Per la ricostruzione dei libri perduti di Tito Livio. — G. Tropea, Philochoros, Fragm. 136 M.

COMPTES RENDUS.

J. CUVELIER, *Cartulaire de l'abbaye du Val-Benoît*. « Dans cet ouvrage considérable, l'auteur, un des premiers archivistes belges, fait preuve d'une puissance de travail remarquable et d'un esprit pénétrant et subtil. » R. Fruin, *Nederlandsch Archivenblad*, 1905-1906, pp. 244-246. — « Il a fallu à M. Cuvelier beaucoup de perspicacité, de critique, de patience, pour restituer aux textes leur clarté première et leur sens originel. L'introduction est aussi extrêmement soignée. » *Revue des Études historiques*, mars-avril 1906, p. 220.

C. SUETONI TRANQUILLI *De vita Caesarum libri VIII*, rec. LEO PRU-D'HOMME. Groningue, Wolters, 1906. « L'apparat critique laisse beaucoup à désirer; il n'est pas propre à donner une idée exacte de la tradition manuscrite. Néanmoins la nouvelle édition marque un progrès sur celle de Roth, quoique l'éditeur n'ait pas tiré le meilleur parti des matériaux qu'il a laborieusement amassés. » Max Ihm, *Berliner Philolog. Wochenschrift*, 1906, n° 18.

LA VIE DE S^T ABRAAMIOS

PAR

CYRILLE DE SKYTHOPOLIS

M. Ehrhard, dans la seconde édition de la *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, de Krumbacher (Munich, 1897, p. 186), passant en revue, à l'article « Cyrille de Skythopolis » les œuvres de cet hagiographe, avait émis l'hypothèse qu'une Vie de S^t Abraamios devait être ajoutée aux biographies déjà connues du moine palestinien.

Cette Vie, alors inédite, était en effet mentionnée par M. Gardthausen (*Catalogus codicum graecorum Sinaïticorum*), comme figurant parmi des œuvres cyrilliques, dans le Sin. 494, De plus le cod. Tischendorf. 2, de Leipzig, recueil également cyrillique, contenait une version arabe de la même Vie.

Ce dernier texte a été publié dans la Revue orientale, *Al Machriq* ¹, par M. Georg Graf. L'éditeur en donna ensuite une traduction allemande ². Dans l'intervalle de ces deux publications, les *Analecta* ³ des Bollandistes avaient inséré une traduction latine de la Vie arabe.

Nous allons enfin présenter aux lecteurs de la *Revue* le texte grec original de cette biographie, que nous avons copié sur le Sin. 494, pendant le séjour que nous avons fait au couvent de S^{te} Catherine, l'hiver dernier.

¹ Beyrouth, VIII (1905), pp. 258-265.

² *Byz. Zeitschr.*, XIV (1905), p. 509 et suivantes.

³ *An. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 349 et suivantes.

Le cod. Sinaïticus 494 est un manuscrit sur parchemin, en très mauvais état comme tant de *Sinaïtici*. Il n'a plus de couverture; la reliure tient à peine.

Il compte actuellement 170 feuillets tout récemment numérotés au crayon.

Hauteur des feuillets : 27,5 centimètres.

Largeur » » : 18,7 »

Hauteur de la page d'écriture : 21 centimètres.

Largeur » » : 12,5 »

L'écriture est une belle onciale du IX^e siècle, légèrement inclinée à droite. Les lettres sont hautes d'un demi-centimètre. Les accents ne manquent qu'exceptionnellement, mais une partie d'entre eux est de seconde main.

Il y a des corrections et des additions marginales, toujours en onciales. Les additions sont pourvues de renvois. Le manuscrit semble avoir été soumis à une revision minutieuse. Les corrections paraissent être de seconde main.

L'*iota adscriptum* manque toujours.

Les quaternions sont régulièrement numérotés à l'encre noire avec ornements, à l'encre rouge.

Le premier quaternion est marqué δ'. Il n'a plus que trois feuillets. Il manque donc vingt-neuf feuillets au commencement du manuscrit.

Le quaternion ιθ' (19) a disparu.

Le dernier quaternion est marqué κς' (26). Il lui manque un feuillet, ce qui est insuffisant pour terminer la vie de S^t Abraamios.

Voici le contenu du manuscrit :

f. 1^r Vie de S^t Sabas, Inc. : τὸν ὄγδοον ἐν τῇ πατριαρχίᾳ.
(= Cotelier, *Eccl. graec. monum.*, III, p. 245 A).

Le quaternion manquant entre f. 115^v et 116^r correspond à Cotelier, p. 351, depuis les mots : ἐν αὐτῇ τὴν οἰκησιν jusqu'à la p. 359 : ἐνθα κεῖται.

Des. f. 135^v.

f. 136^r Vie de S^t Jean l'Hésychaste : Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ ἐπισκόπου καὶ ἱσχυριστοῦ τῆς λαύρας τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Σάβα.

f. 165^r Vie de S^t Abraamios.

Le dernier feuillet (170) a le coin inférieur droit rogné, et

l'encre est très pâlie. La lecture présente donc certaines difficultés. Néanmoins les restitutions que nous avons faites et qui sont entre crochets dans notre texte, paraissent certaines.

Nous nous réservons d'étudier ailleurs le cod. Sin. 494 au point de vue de la tradition manuscrite des œuvres déjà connues de Cyrille.

Le présent article sera consacré uniquement à la Vie de S^t Abraamios.

Disons tout de suite que notre publication ne diminue guère l'importance de la version arabe, car le texte grec est mutilé.

165^r Βίος τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Ἀβρααμίου τοῦ γεγονότος ἐπισκόπου Κρατείας.

Ὁ πανεύφημος γέρων Ἀβραάμιος γονέων μὲν γέγονεν Παύλον καὶ Θεκλῆς προσαγορευομένων, πατρίδα καὶ οἰκῇσιν ἐχόντων
 5 Ἐμῖσαν, τὴν κατὰ Συρίαν περιφανῆ μητρόπολιν, ὅφ' ὣν ἐγεννήθη ἐν ἀρχῇ τῆς Ζήνωνος βασιλείας. Ἀπετάξατο δὲ ἐκ νεαρᾶς ἡλικίας, ἐν μοναστηρίῳ περὶ τὴν αὐτὴν μητρόπολιν, καὶ τὴν μοναχικὴν πολιτείαν καλῶς ἐκπαιδευθεὶς, περὶ τὸν ὀκτωκαιδέκατον τῆς ἑαυτοῦ ἡλικίας χρόνον, Σαρακηρῶν ἐπέλ-
 10 θόντων τῷ αὐτῷ μοναστηρίῳ, ἀνέβη μετὰ τοῦ ἀββᾶ αὐτοῦ εἰς Κωνσταντινούπολιν. Καὶ ὀλίγου τινὸς χρόνου διελθόντος, συνέβη τὸν ἀββᾶν αὐτοῦ ἡγούμενον γενέσθαι ἑνὸς τῶν περὶ Κωνσταντινούπολιν μοναστηρίων, ἔχοντα τοῦτον τὸν φωστῆρα γνήσιον συναγωνιστὴν καὶ ὑπὲρκοον μαθητὴν καὶ πιστότατον
 15 ἀποκρισιάριον.

Τοῦ δὲ χρόνου προκόψαντος, διέπρεπεν ἐν διαφόροις ἀρεταῖς ὁ Ἀβραάμιος, ἐν τε ταῖς ἔσω τοῦ μοναστηρίου διακονίαις, καὶ ἐν ταῖς ἔξω ἀποκρίσεσιν, καὶ γέγονεν τοῖς πᾶσιν προσφιλὴς, διὰ τε τὴν εἰς πάντα ἐπιτηδειότητα, καὶ τὸ γλυκὺ τῆς ἐντεύξεως,
 20 καὶ τὸ καθαρὸν καὶ σεμνὸν τοῦ τρόπου, καὶ τὸ τῆς καταστάσεως αὐτοῦ ἱεροπρεπές.

Αὐτοῦ τοίνυν ἐν τούτοις καὶ τοῖς τοιούτοις κατορθώμασι διαλάμποντος, ἀνὴρ τις ἐπίδοξος, καὶ ἐν ἀρχαῖς πολιτικαῖς πολλὰκις εὐδοκιμήσας, κίμης θησανρῶν χρηματίζων, ὁρμώ-
 166^r, 25 μενος μὲν ἐκ τῆς πόλεως Κρατείας τῆς Ὀνωριάδος, Ἰωάννης δὲ καλούμενος, τὸν ἴδιον ἀδελφὸν, Πλάτωνα καλούμενον,

ἐπίσκοπον τῆς αὐτῆς πόλεως γενέσθαι παρασκευάσας, ἐβου-
λεύσατο κτίσαι μοναστήριον εἰς τὸν τάφον τῶν ἑαυτοῦ γονέων
καὶ τὴν καθαρὰν πολιτείαν καὶ τὸν ἀνεπίλημπτον βίον
30 Ἀβρααμίον καταμαθὼν, παρεκάλεσεν τὸν αὐτοῦ ἡγούμενον
ἀπολῦσαι αὐτὸν ἐπὶ τὸ φρονίδα ποιεῖσθαι τοῦ κτιζομένου
μοναστηρίου.

“Ὅστις Ἀβραάμιος ἀπολυθεὶς μετ’ εὐχῆς τοῦ ἀββᾶ αὐτοῦ,
ἀπέρχεται εἰς Κρατείαν καὶ οἰκοδομεῖ τὸ μοναστήριον, καὶ
35 γίνεται πρεσβύτερος καὶ ἡγούμενος τοῦ αὐτοῦ μοναστηρίου,
ὑπὸ τοῦ εἰρημένου Πλάτωνος τοῦ ἐπισκόπου Κρατείας, τῇ
f. 166^v εἰκοστῇ ἑβδόμῃ τῆς ἑαυτοῦ ἡλικίας χρόνῳ. Καὶ ποιήσας
δεκαετὴ χρόνον ἐν τῇ ἡγουμένῃ, μοναστήριον μὲν περιφα-
νέστατον ἐκέισε συνεστιῆσατο, συνήγαγεν δὲ ἀδελφούς οὐκ
40 ὀλίγους, οὓς ὁδηγῶν κατὰ τὸ θέλημα τοῦ θεοῦ, τὴν τῶν
μοναχῶν ἐπαίδευεν πολιτείαν.

Τῆς οὖν περὶ αὐτοῦ φήμης πανταχοῦ διαδοραμούσης, πολλοὶ
ἤρχοντο πρὸς αὐτὸν λαϊκοὶ τε καὶ μοναχοί, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ
ἐπίσκοποι ἐπύκναζον αὐτῷ, ἀρεσκόμενοι ἰῇ αὐτοῦ συντυχίᾳ ·
45 αὐτὸς δὲ φιλήσυχος ὢν ἐκ παιδός, ἐλυπεῖτο διὰ τὴν γινο-
μένην αὐτῷ ὄχλησιν, καὶ γενόμενος ἐν πολλῇ ἀθυμίᾳ, ἐξῆλθεν
λάθρα τὴν πόλιν καὶ φυγὰς ᾤχετο ἐπὶ τὴν ἁγίαν πόλιν, μηδὲν
f. 167^r τοῦ αἰῶνος τούτου ἐπιφερόμενος, καὶ μετὰ πολλῆς ἐνδείας
καὶ στενοχωρίας ἦλθεν εἰς Ἱεροσόλυμα, ἐν ἀρχῇ τῆς πέμπτης
50 ἰνδικτιόνος, τὸν τριακοστὸν ἑβδομον τῆς ἡλικίας πληρώσας
ἐνιαυτόν. Συνέβη δὲ αὐτὸν προσκυνοῦντα τὴν ἁγίαν ἀνάστασιν,
ἐντυχεῖν τῇ ἐν ἁγίοις Ἰωάννῃ τῇ ἀπὸ σχολαρίων, μαθητῇ
γεγονότι τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Σάβα, καὶ ἐν αὐταῖς ταῖς
ἡμέραις παραλαβόντι παρ’ αὐτοῦ τὸν πάλαι οἰκοδομηθέντα
55 πύργον ὑπὸ τῆς μακαρίας Εὐδοκίας, ὡς ἤδη μοι εἴρηται ἐν
τοῖς περὶ Εὐθυμίου καὶ Σάβα δυσὶ λόγοις.

Ὁ τοίνυν μακαρίτης Ἰωάννης θεωρῶν τοῦ Ἀβρααμίον τὴν
τε τοῦ ἥθους κατάστασιν, καὶ τοῦ βλέμματος τὸ εὐτακτον, καὶ
f. 167^v τὸ τοῦ λόγου καίριον, ἐπέγνω αὐτὸν ἰδοῦλον εἶναι θεοῦ, καὶ
60 λαβὼν αὐτὸν εἰς τὸ τῆς μεγίστης λαύρας ξενοδοχεῖον —
οὐπω γὰρ ἦν ἑαυτῷ περιποιησάμενος ξενοδοχεῖον — προσάγει
αὐτὸν τῇ μακαρίτῃ Σάβᾳ καὶ ἐπιτραπείς κατήγαγεν αὐτὸν εἰς
τὸν εἰρημένον πύργον. Ὅστις Ἀβραάμιος εὐρὼν ἐκέισε δύο

γέροντας θεοφόρους καὶ συνέσει θείᾳ κεκοσμημένους, οὐσπερ
 65 κατέστησεν αὐτόθι ὁ μακάριος Σάβας σὺν τῇ Σχολαρίῳ,
 Ἰωάννῃ καὶ Γρηγόριον καλουμένους, Ποντικοὺς ὄντας τῷ γένει,
 συνήφθη αὐτοῖς τῷ πνεύματι, πᾶσαν αὐτοῖς ὑπακοὴν ἐνδει-
 κνύμενος· εὗρεν γὰρ αὐτοὺς ἱκανοὺς ὄντας ὁδηγήσαι ψυχὰς
 πρὸς σωτηρίαν.

f. 168^r 70 Κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον ἤγαγεν τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον εἰς
 Ἱεροσόλυμα, ἄνδρα τινὰ ἐπίδοξον, ἐκ μὲν τῆς Κλαυδιουπολιτῶν
 πόλεως τῆς Ὀνωριάδος ὀρμώμενον, Ὀλύμπιον δὲ προσαγορευό-
 μενον. Ὅστις ἀναζητῶν τὸν Ἀβραάμιον (ἦν γὰρ πλειστάκις
 75 πλησίον οὗσαν τῆς Κλαυδιουπολιτῶν) καὶ μαθὼν ποῦ οἰκεῖ,
 ἦλθεν πρὸς αὐτὸν εἰς τὸν πύργον, πρὸς τὸ πείσαι καὶ παρα-
 καλέσαι αὐτὸν ὑποστρέψαι εἰς Κρατείαν. Ὁ γὰρ ἐπίσκοπος
 Πλάτων πολλὰ παρακαλέσας ἀπέστειλεν τοῦτον εἰς ἀναζή-
 τησιν καὶ ἐπιστροφῇν Ἀβρααμίον. Καὶ ὁ μὲν Ἀβραάμιος μετὰ
 80 χαρᾶς μεγάλης τὸν Ὀλύμπιον δεξάμενος, ἐνουθέτει διὰ τοῦ
 λόγου τοῦ Θεοῦ, καὶ παρεκάλει ἀποστῆναι τῶν τοῦ βίου
 πραγμάτων, καὶ τῇ φόβῳ τοῦ Θεοῦ προσκολληθῆναι.

f. 168^v Ὁ δὲ Ὀλύμπιος τὴν Ἀβρααμίον ἰουθεσίαν δεξάμενος, καὶ
 τὴν Ἰωάννου καὶ Γρηγορίου τῶν γερόντων καὶ Ἰωάννου τοῦ
 85 Σχολαρίου ἀρετὴν καὶ πολιτείαν καταμαθὼν, καὶ τῇ ἐαυτοῦ
 ψυχῇ ἐνσφραγισάμενος, ἔκλινεν τοῦ ἀποτάξασθαι τῷ προσ-
 καιρῷ βίῃ, μάλιστα φωτισθεὶς ὑπὸ τῆς ἀπαστραπτοῦσης
 χάριτος τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Σάβα, τὸ τηρικαῦτα εἰς
 κανόβιον τὸν πύργον μετασκευάζοντος, καὶ πρόνοιαν πολλὴν

90 αὐτῶν ποιουμένου. Ὁ μὲν οὖν Ὀλύμπιος ἐκδέδωκεν ἑαυτὸν
 ὀλοψύχως τῷ θεῷ καὶ ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ εἰς τοσοῦτον ὕψος ἀρετῆς
 ἀνέδραμεν, ὥστε καὶ διάκονον αὐτὸν καὶ πρεσβύτερον μετὰ βίας
 χειροτονηθῆναι καὶ τὰ δεύτερα τῆς τοῦ μοναστηρίου κυβερνή-
 σεως ἔχειν. Ὁ δὲ τίμιος Ἀβραάμιος τέσσαρας χρόνους ἐν τῇ

f. 169^r 95 τοῦ Σχολαρίου μονῇ πληρώσας, ἠναγκάσθη ἐπὶ Κρατείαν
 ὑποστρέψαι, τρόπῳ τοιούτῳ. Ὁ μνημονευθεὶς ἐπίσκοπος
 Κρατείας Πλάτων πολλάκις αὐτὸν μεταπεμψάμενος, καὶ
 μηδὲν ἀνύσας, τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς ἐχρήσατο κανόσιν, πρῶτον
 ἀργεῖν κελεύσας, ἔπειτα ἐπιμείναντι τῇ ἀργίᾳ ἀφορισμὸν αὐτῷ
 100 ἀπέστειλεν. Τότε ὁ μακάριος Ἰωάννης ὁ Σχολάριος ἀπαγαγὼν
 αὐτὸν εἰς τὴν μεγίστην λαύραν τῷ μεγάλῳ πατρὶ ἡμῶν Σάβα
 τὰ κατ' αὐτὸν ἀνατιθῆσιν, ὁ δὲ μέγας πατήρ ἡμῶν, λαβὼν

αὐτοὺς εἰς τὴν ἁγίαν πόλιν, εἰσήγαγεν πρὸς τὸν ἀρχιεπίσκοπον
 Ἡλίαν, καὶ παρεκάλει αὐτόν, εἰ δυνατόν ἐστιν, λῦσαι τὸν
 105 ἀφορισμόν. Ὁ δὲ μέγας ἱεράρχης ἀκανόνιστον εἶναι ἔλεγεν, τὸ
 f. 169^v ἄλλον λῦσαι ἀφορισμόν, καὶ μάλιστα ζῶντος καὶ προσκαλου-
 μένου τοῦ χειροτονήσαντός τε καὶ ἀφορίζαντος.

Καὶ ταῦτα οἱ μακάριοι πατέρες ἀκούσαντες, Σάβας τε καὶ
 Ἰωάννης, ἐπέτρεψαν αὐτῷ ἀπελθεῖν πρὸς τὸν ἴδιον ἐπίσκοπον,
 110 καὶ ἀπολυθῆναι παρ' αὐτοῦ. Ὁ δὲ ἀββᾶς Ἀβραάμιος εἶξας ταῖς
 τῶν πατέρων παραινέσεσιν, ἀπῆλθεν εἰς Κρατείαν, πληρου-
 μένου τοῦ τεσσερακοστοῦ πρώτου τῆς ἑαυτοῦ ἡλικίας χρόνου.
 Ἐλθὼν μέντοι εἰς Κρατείαν, καὶ δεχθεὶς εὐμενῶς ὑπὸ τοῦ
 ἰδίου ἐπισκόπου, εἰς τὴν ἰδίαν ἀπεκατέστη ῥηγουμένηαν, λυθέν-
 115 των τῶν ἀφορισμῶν. Μετὰ δὲ τὴν τούτων λύσιν, ὀλίγας ἡμέρας
 ἐπιζήσας ὁ ἐπίσκοπος Πλάτων, ἐτελεύτησεν.

Τότε ἅπας ὁ τῆς Κρατείας λαὸς κοιῇ ψήφῃ καὶ δεήσει/
 f. 170^r χρησάμενος πρὸς τὸν τῆς αὐτῆς χώρας μητροπολίτην, Ἀβραά-
 μιον αἰτοῦνται ἐπίσκοπον. Ὁ δὲ μητροπολίτης, ὡς ἐπὶ ἄλλο τι
 120 τοῦτον μεταπεμψάμενος, ἐπίσκοπον Κρατείας ἐχειροτόνησεν.

Ἐνταῦθα ἐγὼ τῆς συντομίας φρονιίδα ποιούμενος παρα-
 σιωπῶ τὰς ὑπ' αὐτοῦ ἐν τῇ ἐπισκοπῇ κατὰ μέρος γεγεννημένας
 θεαρέστους πράξεις, τὰς τε ὀρφανοτροφίας καὶ ξενοδοχίας,
 καὶ νοσοκομίας, καὶ τὰς τῶν δαιμόνων ἀπελασίας, καὶ τὰς τῶν
 125 δεομένων ἐπικουρίας, τὰς τ[ε] τῶν ἐκκλησιῶν οἰκοδο[μίας], καὶ
 τὰς διαφόρους θαυμ[ατουρ]γίας, καὶ ἐπὶ τὸ τέλος το[ῦ] περὶ
 τῆς ἐπισκοπῆς ἀνα[τρέ]χῳ λόγῳ. Ἐπὶ δεκ[απέν]τε τοίνυν
 χρόνον[ς ἐν τῇ ἐ]πισκοπῇ διαπρέ[ψας καὶ]/τὴν αὐτοῦ πόλιν τῇ
 f. 170^v βίῃ καὶ τῇ λόγῳ φωταγωγήσας, συνέβη τὴν αὐτοῦ ἐκκλησίαν
 130 ἔχειν πράγματα μετὰ τινων, ὥστε καὶ μὴ θέλοντα αὐτόν
 ἀναγκάζεσθαι, πραιτωρεῖοις τε σχολάζειν καὶ ἐν τῇ βασι-
 λευούσῃ πόλει ἀνελθεῖν.

Καὶ μεμνημένος τῆς μοναχικῆς ἰσυχίας ἧς εἶχετο ὅτε εἰς τὴν
 τοῦ Σχολαρίου μονὴν ἦσκειτο, ἐλυπεῖτο σφόδρα καὶ ἐδυσφόρει,
 135 θεωρῶν ἑαυτὸν ἐν περισπασμῷ καὶ συγχύσει ὄντα τῶν βιωτικῶν
 μεριμνῶν κα[ὶ] παρεκάλει τὸν θεὸν ἐκτε[νῶς] λέγων · Κύριε ὁ
 θεὸς εἰ ἔστι [σοι ε]νύαρεστον ἀναχωρῆσαί με [εἰς] τὴν ἔρημον
 κατευόδω[σον] [γ]ενέσθαι σου τὸ θέλημα.

[Αὐτοῦ] τοίνυν κατὰ τὴν Κωνσταντινουπόλιν...

La Vie originale et la version arabe.

Si l'on compare le texte ci-dessus avec la traduction arabe, on remarque tout d'abord que le dernier tiers de l'original grec est perdu (trad. Graf, p. 514 fin — 517). Cette dernière partie eût été la plus intéressante au point de vue chronologique; elle nous aurait certainement révélé l'année de la mort d'Abraamios (cf. l. c. 517, n. 1) qui a été omise par le traducteur arabe.

Le texte grec est naturellement plus précis, sur certains points que le traducteur arabe, dont M. Graf a bien caractérisé la manière (l. c. p. 509).

De plus, le texte arabe, en plusieurs endroits était corrompu et prêtait à des traductions différentes, comme on peut le voir en comparant celles de MM. Graf et Peeters. Le texte grec donne la clef de ces difficultés.

Nous nous bornerons à signaler les principales divergences entre le grec et l'arabe ¹.

La phrase d'introduction du texte arabe (G 510, P 350) « nous faisons suivre la Vie de N. S^t P. Sabas, de celle de S^t Abraamios » manque dans l'original grec, détail qui n'est pas sans importance pour résoudre la question de la « collection » cyrillique.

L. 23-24. *ἐν ἀρχαῖς πολιτικαῖς πολλαῖς εὐδοκίμῃσας.*

La traduction arabe (G 511 *der vielen Bezirken vorstand* P 351 *compluribus provinciis jam praefectus*) est légèrement inexacte.

L. 24. *Κόμης θησαυρῶν.* Titre officiel, négligé par l'arabe.

L. 25. *Κρατείας τῆς Ὀνωριάδος.* L'arabe omet la mention de la province.

L. 49-50. *ἐν ἀρχῇ τῆς πέμπτῃς ἰνδικτιόνος, τὸν τριακοστὸν ἑβδομον τῆς ἡλικίας πληρώσας ἐνιαυτόν.* L'arabe ne donne pas l'indiction; il porte 39 au lieu de 37 ².

¹ G se réfère à la traduction allemande de M. Graf, et P à la version latine du P. Peeters, l. l. c. c.

² La correction a été faite par M. Graf.

L. 52. Ἰωάννη τῷ ἀπὸ σχολαρίων. « Un moine appelé Schularis » dit l'arabe.

L. 59-62. Καὶ λαβὼν αὐτὸν εἰς τὸ τῆς μεγίστης λαύρας ξενοδοχεῖον — οὕτω γὰρ ἦν ἑαυτῷ περιποιησάμενος ξενοδοχεῖον — προσάγει αὐτὸν τῷ μακαρίτῃ Σάβῃ.

L'arabe porte simplement : *Le Scholarios alla trouver, avec lui, notre père Sabas, dans la laure.*

M. Graf avait traduit de la sorte. Le P. Peeters avait pris le mot *σιγ* pour un nom propre, et il avait interprété la phrase ainsi : *una cum illo Sucum adiit ad patrem nostrum domnum Sabam*¹. Il oubliait que la laure de Souka, dont il est en effet souvent question dans Cyrille de Skythopolis, n'était pas un des monastères fondés et dirigés par S^t Sabas. *Siγ* est bien le terme d'origine syriaque, équivalent exact du grec *Λαύρα*.

L. 66. Ποντικούς ὄντας τῷ γένει. Renseignement nouveau.

L. 72. Ὀλύμπιον. Ce nom propre, altéré dans le texte arabe, avait été transcrit *Albanios* par M. Graf et *Albinus* par le P. Peeters.

L. 96-97. Πλάτων πολλάκις αὐτὸν μεταπεμψάμενος. Le texte arabe avait été mal compris par M. Graf, p. 513 (*Der Bischof Platon hatte einen anderen Mann abgesandt*).

L. 119-120. ὡς ἐπὶ ἄλλο τι τοῦτον μεταπεμψάμενος. Texte arabe inexactement rendu G 514, correctement P 353, 30.

L. 121. Ἐνταῦθα ἐγὼ τῆς συντομίας φροντίδα ποιούμενος παρασιωπῶ... Confirmation de la conjecture P, p. 353, note 2. La prétérition, qui ne figurait pas dans le texte arabe, rend le sens beaucoup plus satisfaisant.

Quelques notes sur le texte grec.

MM. Graf et Peeters ont déjà signalé les principaux passages de Cyrille de Skythopolis qui peuvent servir à l'éclaircissement de notre texte.

M. Graf a, de plus, démontré que la biographie d'Abraa-

¹ Cf. *An. Boll.*, XXIV (1905), pp. 514-515.

mios est bien cyrillique; il y a reconnu la plupart des procédés de style et de composition familiers à l'hagiographe (p. 510).

L. 9-10. *Σαρακηνῶν ἐπελθόντων τῷ ἀντὶ μοναστηρίου.*

La région d'Émèse, ainsi d'ailleurs que toute la Syrie, était fréquemment troublée par les « Sarrasins » ou Arabes nomades du désert, vassaux de l'Empire ou protégés des rois Sassanides.

L'histoire nous a conservé le souvenir de plusieurs invasions de ces « Tadjjites », qui eurent lieu à cette époque : en 498 sous le « phylarque » ou *cheikh* Naaman, en 502 sous Badicharim (Théophane Éd. Bonn, t. I, p. 221 et 227). Le *raid* le plus terrible fut celui de cheikh Mundir ou Al Mundar, de Hira, sous le règne de Justin I^{er}. « Mundar chef des Tadjjites entra deux fois dans le district de Hoems (Émèse) et d'Apamée, et aussi dans celui d'Antioche, et fit beaucoup de prisonniers ».

Il emmena 400 vierges d'Émèse, et les immola à la déesse Uzzai (Zacharie le Rhéteur, trad. Ahrens-Krüger, p. 157 = VIII, 5). Cf. Mgr Duchesne dans *Mél. d'hist. et d'archéol.*, XVI (1896), p. 120. Jean de Nikiou, trad. Zotenberg, (*N. et E.* XXIV, 1^{re} partie p. 492).

L'incursion dont parle Cyrille, ayant dû se passer vers 492-493, n'aura été qu'un *raid* sans importance, prélude des invasions rappelées plus haut.

L. 13. *ἔχοντα τοῦτον τὸν φωστῆρα... πιστότατον ἀποκρισιάριον... 16-17 διέπρεπεν... ἐν ταῖς ἔσω τοῦ μοναστηρίου διακονίαις καὶ ἐν ταῖς ἔξω ἀποκρισεσιν.*

« L'apocrisiaire » était chargé des relations extérieures du couvent.

Il représentait celui-ci auprès des autorités civiles et religieuses, soit qu'il résidât d'une manière permanente dans la cité épiscopale, la métropole ou la capitale, soit qu'il s'acquittât de missions temporaires. Les *ἀποκρίσεις* (*Negotia, responsa* Du Cange) sont les « affaires étrangères » du couvent.

Outre les exemples de ces mots cités par Du Cange, comparez :

Mansi, *Conc.*, t. VIII, col. 1022 : *Παῦλος ἐλέη θεοῦ μοναχὸς καὶ ἀποκρισιάριος μονῆς τοῦ μακαρίου Μάρωνος...*; col. 1019 : *Θεωνᾶς ἐλέη θεοῦ πρεσβύτερος τοῦ ἁγίου ὕρους Σινᾶ καὶ ἀποκρισιάριος τῆς ἐρήμου Ραῖθου καὶ τῆς ἀγιοπάτης ἐκκλησίας*

Φαράν... Zach. Rhet. éd. Ahrens-Krüger, p. 101 : *Als ihm aber die Umtriebe des Euphemios durch seinen dortigen Geschäftsträger (ἀποκρισιάρχιος) bekannt wurden...* Cyrille, *Vita Sabae* (Cotelier, III, p. 294 B) : *εἶχε δὲ μαθητὴν τινα Σῦρον... καὶ ὅτε ἀπέστειλλεν αὐτὸν εἰς ἀπόκρισιν...*¹.

L. 23. ἀνὴρ τις ἐπίδοξος, καὶ ἐν ἀρχαῖς πολιτικαῖς πολλάκις, εὐδοκιμήσας, κόμης θησαυρῶν χρηματίζων. Κόμης θησαυρῶν ou τῶν θησαυρῶν est le nom grec du *comes largitionum* (Pauly-Wissowa, 7, 657). Cf. Amm., XXIX, 1, 26. Cod. Theod., VIII, 7, 14, 23 Migne, P G 32, 327.

Fonctionnaire placé sous les ordres du *comes sacrarum largitionum*, il administrait les finances de tout un diocèse, assisté de *praepositi thesaurorum* (Not. dign. Or. XIII).

De rang inférieur aux consulaires, il n'en était pas moins un personnage considérable, « sans doute un *vir clarissimus* » (Pauly-Wissowa, l. c.). Ainsi se justifie le titre d'ἀνὴρ ἐπίδοξος que Cyrille donne à Jean de Cratée.

L. 24-25. ὀρμώμενος μὲν ἐκ τῆς πόλεως Κρατείας τῆς Ὀνωριάδος.

Cratée ou *Flaviopolis*, ville située sur les confins de la Bithynie et de la Galatie fit partie de la province nouvelle créée par Honorius, qui lui donna son nom : Ὀνωριάς. Justinien la réunit à la Paphlagonie (Justin. *Novell.* éd. Zachariae de Lingenthal. Nov. 29 p. 199, 200).

Elle fut le siège d'un évêché suffragant de *Claudiopolis*. Le Quien cite dix évêques de Cratée. Le nom actuel est Garidi, Keridi². On rencontre presque toujours la forme Κράτεια dans les éditions, les dictionnaires, les encyclopédies. Néanmoins il paraît bien que beaucoup de manuscrits donnent Κρατεία. Ainsi Ptolémée, éd. Didot, p. 803 : Φλαονιόπολις ἡ καὶ Κράτεια; sept manuscrits portent Κρατεία, un Κρατέα.

¹ Le P. Pargoire, dans l'article *Apocrisiaire* du *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie*, vient de réunir une foule d'autres exemples. V. surtout col. 2549-2550, *Apocrisiaires monastiques*. Il admet que « tous les apocrisiaires monastiques avaient leur point d'attache dans le couvent, et qu'ils ne séjournaient au dehors que le temps strictement nécessaire pour la conclusion de l'affaire en cours. Comme correspondants à poste fixe, les monastères du VI^e siècle avaient plutôt des laïques ».

² Cf. *CIG*, 2, 3806.

Les éditions d'Hésychius ont *Κράτεια*. Mais dans le *Synecdème* d'Hiérocès, M. Burckhardt (éd. Teubner, p. 31) écrit *Κρατία* attesté par tous les manuscrits.

Nous avons donc respecté la leçon du nôtre qui nous paraît donner la forme la plus autorisée,

L. 31-32. *ἐπὶ τὸ φροντίδα ποιῆσθαι*. Cf. pour l'expression V. S., 279 C : *ἀνερχόμενός τε ἐκέισε καὶ κοπιῶν, καὶ φροντίδα ποιούμενος*.

L. 38-39. *μοναστήριον μὲν περιφανέστατον*. C'est une des formules de Cyrille, V. S., 274 A : *κοινόβιον περιφανέστατον αὐτόθι συνεστήσατο*.

L. 44. *ἐπύκναζον αὐτῷ*. Cf. V. S., 279 A : *ἔμεινεν ἐπὶ χρόνον πυκνάζων αὐτοῖς*.

L. 47. *φυγὰς ᾗχετο*. Cette périphrase à prétention d'élégance est bien cyrillique, V. S, p. 274 A : *φυγὰς ᾗχετο ἐπὶ τὴν Ἀραβίαν (ὁ Παῦλος)*.

L. 52. *Ἰωάννη τῷ ἀπὸ σχολαρίων*. Ce personnage est connu par la V. S., p. 279 B, C : *τινὰ δὲ τῶν μαθητῶν ἑαυτοῦ ἀξιοθαύμαστον, Βυζάντιον μὲν τῷ γένει, Ἰωάννην δὲ τῇ κλήσει, ἀπὸ τῆς πρώτης τῶν σχολαρίων σχολῆς εἰς τὸν μοναδικὸν μεταστάντα βίον*.

Sur les *scholaires* ¹ ou soldats de la garde impériale, v. les passages réunis par Cotelier, p. 595 et Diehl, *Justinien*, p. 96-97. Au VI^e siècle, la charge de *scholaire* était une véritable dignité aulique, qui n'avait presque plus rien de militaire. Agathias, éd. de Bonn, p. 310 : *οὗτοι δὲ στρατιῶται μὲν ὀνομάζονται, εἰσὶ δὲ οἱ πολλοὶ ἀστικοὶ τε καὶ παιδρσεῖμονες, καὶ μόνον, οἶμαι, ὄγκου τοῦ βασιλείου ἕνεκα καὶ τῆς ἐν ταῖς προόδοις μεγαλαυχίας ἐξευρημένοι*.

L. 54-55. *τὸν πάλαι οἰκοδομηθέντα πύργον ὑπὸ τῆς μακαρίας Εὐδοκίας*. Cotelier, III (V. S.), 279; Cotelier, IV (V. E.), 65. Cf. Graf, p. 511, note 3; 512, n. 1.

Comme le fait remarquer M. Graf, les lignes 55-56 sont décisives pour l'attribution de cette biographie à Cyrille.

L. 71-72. *ἐκ μὲν τῆς Κλαυδιουπολιτῶν πόλεως τῆς Ὀνωριάδος*.

¹ Le P. Peeters traduit par *scholasticus*.

Claudiopolis, métropole de l'Honorlade.

L. 74-75. *Κρατείαν, πλησίον οὖσαν τῆς Κλανδιουπολιτῶν*. La distance est de vingt-quatre milles d'après l'*Itinéraire d'Antonin*.

Cratée est la première étape sur la route de Claudopolis à Ancyre.

L. 88-89. *τὸ τηνικαῦτα εἰς κοινόβιον τὸν πύργον μετασχευάζοντος*. Cf. V. S., p. 279.

L. 92-93. *ὥστε καὶ διάκονον αὐτὸν καὶ πρεσβύτερον μετὰ βίας χειροτονηθῆναι καὶ τὰ δευτέρα τῆς τοῦ μοναστηρίου κυβερνήσεως ἔχειν*.

M. Graf n'avait pas compris le passage correspondant de la version arabe. Il traduit (p. 513) *und ihn zum Diakon machten und darnach zum [Priester] und zweitens zum Klosteroberhaupt* (cf. note 3 de la page 513).

Olympios devint second de l'higoumène, c'est-à-dire qu'il assista celui-ci dans le gouvernement du monastère. Il portait sans doute le titre de *δευτερεύων* ou *δευτεράριος*. Dans la *Vita Theodosii*, un certain Eugène est mentionné comme *δευτερεύων* de S^t Sabas.

Dans les actes des Conciles du V^e siècle, on trouve des signatures de *δευτεράριοι* (par ex., *Φλαβιανὸς πρεσβύτερος καὶ δευτεράριος τοῦ ἁγίου Φιλίππου ἐν τῇ βρεφροτροφείῳ*). Cf. Schlumberger, *Sig. byz.*, p. 388 : les *δευτερεύοντες*.

L. 99. *ἀργεῖν κελεύσας*. Le quinzième canon « des Saints Apôtres » dispose : *εἴ τις πρεσβύτερος, ἢ διάκονος ἀπολείψας τὴν ἑαυτοῦ παροικίαν, εἰς ἑτέραν ἀπέλθῃ καὶ παντελῶς μεταστὰς διατρίβῃ ἐν ἄλλῃ παροικίᾳ, παρὰ γνώμην τοῦ ἰδίου ἐπισκόπου, τοῦτον κελεύομεν μηκέτι λειτουργεῖν, εἰ μάλιστα προσκαλούμενον αὐτὸν τοῦ ἐπισκόπου αὐτοῦ ἐπανελθεῖν οὐχ ὑπήκουσεν, ἐπιμένων τῇ ἀταξίᾳ, κ.τ.λ.*

L. 99-100. *ἔπειτα ἐπιμείναντι τῇ ἀργίᾳ ἀφορισμὸν αὐτῇ ἀπέστειλεν*. Le canon que nous venons de citer ne prévoyait pas l'excommunication, même en cas d'obstination.

Mais le seizième canon du Concile de Nicée ajoute : *ἐπιμένοντας ἀκοινωνήτους εἶναι προσήκει*. Voyez les commentaires de ces deux canons dans Ralli et Potli, *Σύνταγμα τῶν ἱερῶν Κανόνων*, t. II, p. 21 et 149. Alexis Aristène : *Κληρικὸς ἅπας ὁ τῆς οἰκείας ἐκστάς καὶ τὴν ἀλλοτρίαν οἰκῶν, καὶ πρὸς*

του ἐπισκόπου δυσωπούμενος, καὶ μὴ παλινოსτῶν, ἀκοινώνητος (p. 21).

L. 103-104. L'archevêque Hélié était patriarche depuis 494.

L. 104. *παρεκάλει αὐτὸν, εἰ δυνατόν ἐστιν, λῦσαι τὸν ἀφορισμὸν. Ὁ δὲ ἀκανόνιστον εἶναι ἔλεγεν, etc.*

La position d'Hélié était en effet délicate. Seizième canon des apôtres : *εἰ δὲ ὁ ἐπίσκοπος, παρ' ᾧ τεγγάνουσι, παρ' οὐδὲν λογισάμενος τὴν κατ' αὐτῶν ὀρισθεῖσαν ἀργίαν, δέξεται αὐτοὺς ὡς κληρικούς, ἀφορίζεσθω, ὡς διδάσκαλος ἀταξίας.*

Quant à faire relever Abraamios, par le patriarche de Jérusalem, de l'excommunication prononcée par son évêque, on ne conçoit pas que S^t Sabas y ait songé sérieusement. La réponse que fait Hélié à l'étrange suggestion de l'anachorète est conforme à la discipline ecclésiastique : « *Εἰ τις πρεσβύτερος, ἢ διάκονος, ὑπὸ ἐπισκόπον γένηται ἐν ἀφορισμῷ, τοῦτον μὴ ἐξεῖναι παρ' ἐτέρου δεχθῆναι, ἀλλ' ἢ παρὰ τοῦ ἀφορίσαντος αὐτὸν, εἰ μὴ ἂν κατὰ συγκυρίαν τελευτήσῃ ὁ ἀφορίσας αὐτὸν ἐπίσκοπος* » (*Κανόνες τῶν ἁγίων Ἀποστόλων, XXXII*) (Cf. V^e canon de Nicée, XIV^e de Sardique, etc.).

L. 112. *τεσσαρακοστοῦ*. Cette forme intéressante est propre au *Sinaït.* 494.

L. 119-120. *ὡς ἐπὶ ἄλλο τι αὐτὸν μεταπεμψάμενος.*

Encore une formule chère à Cyrille. L'humilité monastique de ses héros les fait résister désespérément à toute ordination, à toute collation de dignités ecclésiastiques; ils forcent ainsi les évêques à recourir à la ruse ou à la violence (cf. plus haut p. 6, l. 15 : *μετὰ βίας χειροτονηθῆναι*). *Vita Joannis (Acta Sanct. Maj., III, c. 3)* : *ὁ τῆς Σεβαστείας μητροπολίτης ὑπὸ τε τῆς περὶ αὐτοῦ φήμης δυσωπηθεῖς... ὡς ἐπὶ ἄλλῃ πράγματι μεταπεμψάμενος... χειροτονεῖ αὐτὸν ἐπίσκοπον.*

L'histoire de S^t Jean l'Hésychaste, l'évêque réfractaire de Colonia en Arménie, présente d'ailleurs bien des ressemblances avec les aventures d'Abraamios.

Comme Abraamios, c'est à Constantinople, où il s'est rendu pour les affaires de son église, que Jean forme le projet *agréable à Dieu* d'abandonner définitivement son diocèse pour la Terre Sainte (V. J. c. 4).

Il est à peine besoin de dire que ces désertions étaient formellement interdites par les canons. Aussi, Cyrille, pour les justifier, fait-il intervenir des apparitions ou des révé-

lations divines. C'est Sabas qui se présente en songe à Abraamios (Graf, p. 514) et qui lui conseille de retourner dans son monastère. C'est Dieu lui-même qui engage l'évêque Jean à se rendre dans la Laure de S^t Sabas (V. J. c. 5).

Chronologie.

M. Graf (p. 517-518) a réuni les indications chronologiques de la *Vita Abraamii*. Il admet qu'Abraamios est né en 475, qu'il s'est rendu à Constantinople pour la première fois en 493; qu'il devint higoumène du monastère de Cratée en 502; qu'il alla à Jérusalem et entra au couvent de la Tour d'Eudocie en 512; qu'il y resta 4 ans; que son retour à Cratée se place en 516; qu'il visita Constantinople en septembre 531, et mourut à une date inconnue mais postérieure au mois de janvier 543 (mort de Scholarios).

Le texte grec nous fournit une donnée chronologique qui manquait à M. Graf, et qui nous permettra de rectifier légèrement les chiffres de ce dernier.

L. 49-50. Abraamios vint à Jérusalem au commencement de la 5^e indiction, à 37 ans *révolus*. Il s'agit donc du mois de septembre ou d'octobre 511 : Abraamios est né dans l'été de 474, a quitté Emèse pour Constantinople en 492, est devenu higoumène en 501.

Il reste quatre ans en Palestine : 511-515. Il rentre à Cratée vers la fin de l'année 515, *πληρουμένου τοῦ τεσσαρακοστοῦ πρώτου τ. ἡλ. ἔτους*, dit le texte, ce qui est exact. Son épiscopat dure quinze ans : 515-530.

Il se rend alors à Constantinople, où il arrive peu après le départ de Saint Sabas. Or Sabas (V. S. p. 348 C.) quitta Constantinople *μηνὶ Σεπτεμβρίῳ τῆς ἐνάτης ἰνδικτιόνης*, c'est-à-dire en septembre 530.

Il y a donc concordance entre la chronologie des deux Vies. Ou plutôt, il y a concordance entre la chronologie de la *Vita Abraamii*, et ce que nous avons appelé ¹ la seconde chronologie

¹ *Byz. Zeitschr.*, XIII (1904), p. 130.

Signalons ici un texte épigraphique fort curieux, qui nous montre un contemporain de Cyrille hésitant comme lui sur l'indiction, mais exprimant naïvement son hésitation : *ἐτελῶθῃ μ(η)ν(ός) Ὀκτωβρίου κ', ἰνδ(ικτιόνης) ε' ἢ ζ', βασιλεύοντος Ἰουστινιανοῦ τοῦ λα' ἔτους* (557-558). *Arch. épigr. Mitth.*, X (1886), p. 179.

de Cyrille; car on sait que d'après d'autres indices, le voyage de Sabas à Constantinople se placerait en 531.

De même, si certains chiffres donnés par Cyrille permettent de fixer la mort de S^t Sabas au 5 décembre 531 (un an après l'arrivée d'Abraamios en Palestine, dit la version arabe de sa *Vie*, G 515) d'autres font reporter cet événement au 5 décembre 532.

Jean Scholarios, d'après le texte arabe (G 515 et mieux P 355), mourut en janvier, alors qu'Abraamios avait 68 ans révolus.

En janvier 543, Abraamios avait 68 ans et quelques mois. Ce renseignement, combiné avec un passage de la *Vita Sabae*, nous livre la date de la fondation du monastère τοῦ Σχολαρίου.

Cyrille nous apprend en effet (V. S. p. 280) que Jean vécut 35 ans dans ce couvent dont il fut le premier higoumène. C'est donc en 508 que le Scholaire s'installa dans la Tour d'Eudocie. Abraamios y entra moins de trois ans après.

Quand le πύργος fut-il transformé en κοινόβιον?

Quelque temps après l'arrivée d'Abraamios; donc en 512 ou en 513.

Malheureusement, sur deux points où nous pouvons la contrôler par des données non cyrilliques, cette chronologie nous apparaît erronée.

Abraamios, nous dit Cyrille, rentra à Cratée vers la fin de 515. Peu de jours après, l'évêque Platon mourut. Et le métropolitain de Claudiopolis fit d'Abraamios son successeur.

Or, le document intitulé *Ἀναφορά πρὸς Ἰωάννην πατριάρχην παρὰ τῆς ἐνδημούσης συνόδου* (Mansi, VIII, 1047) porte entre autres subscriptions, celle-ci :

Πλάτων ἐπίσκοπος τῆς Κρατιανῶν πόλεως ὑπέγραψα.

La *Relatio* en question, qui condamne Sévère et les Monophysites, fut adressée à Jean, patriarche de Constantinople, dans le courant de l'année 518¹. Il est donc absolument certain que Cyrille fait erreur en assurant que Platon ne survécut que peu de jours au retour d'Abraamios.

La *Vie* porte encore (texte arabe, Graf 515) qu'Abraamios,

¹ Peut-être même en 519.

Jean Scholarios et Olympios restèrent huit ans ensemble, dans le couvent de la Tour et le désert de Rouba, après le retour de l'évêque en Palestine (530-538).

Or dans la liste des évêques présents à la première séance du concile tenu à Constantinople, en 536, sous le patriarche Ménas, figure (*ἐκ τοῦ εὐωνύμου μέρους*) le nom d'*Ἀβραμίου Κρατείας* (Mansi, VIII, 878).

Abraamios a donc fait à Constantinople un troisième séjour, dont Cyrille omet de nous parler.

Que faut-il conclure de tout ceci ?

La première erreur s'explique assez simplement. Le consciencieux biographe manquait de renseignements précis sur les événements de la lointaine Cratée. Ce n'est point uniquement par « amour de la brièveté » qu'il a expédié en quelques lignes les quinze années de l'épiscopat de son héros. La Bithynie était trop en dehors de son horizon ordinaire. Ce qui l'intéresse surtout dans Abraamios, c'est le disciple de Sabas, c'est le moine palestinien. De la vie errante de ce singulier évêque, Cyrille ne retient guère que les séjours qu'il fit en Terre Sainte.

Toutefois, le silence absolu gardé sur le dernier voyage d'Abraamios à Constantinople est fait pour nous surprendre. Il est indéniable que la biographie de ce personnage, d'ailleurs secondaire, n'a pas été traitée par Cyrille avec le soin et l'exactitude qui distinguent généralement ses productions.

Quand mourut Abraamios ? Le texte arabe ne nous donne que le jour de son décès (6 janvier).

Pour l'année, nous ne pouvons la fixer que très approximativement. L'évêque s'endormit dans le Seigneur entre 543 et 553, date à laquelle — nous le savons par les actes du V^e concile œcuménique — un certain Diogène gouvernait l'église de Cratée ; et sans doute, la date cherchée est-elle plus près de 553 que de 543, car Cyrille, après avoir enregistré la mort de Scholarios, s'attarde encore à nous conter assez longuement les miracles de l'ascétique prélat.

Athènes.

HENRI GRÉGOIRE.

LA TROISIÈME SATIRE D'HORACE.

La troisième satire débute, comme les deux précédentes, par un développement sans relation apparente avec le sujet. C'est une peinture vive et détaillée des caprices de Tigellius l'Ancien. Il semble que le poète va traiter de l'inconstance des hommes, tout au moins de celle des artistes. Puis au v. 19, il se fait mettre sur son chemin par un interlocuteur impatienté et la satire se trouve dirigée vers son vrai sujet, l'indulgence que nous devons montrer à nos amis. Le lien logique manque assurément entre les deux idées. Mais la logique des satires est celle de la conversation ou de la rêverie solitaire. L'esprit d'Horace unit le souvenir de Tigellius et les conditions de l'amitié. Nous devons nous demander pourquoi.

I.

L. Müller a supposé qu'Horace avait de bonnes relations avec Tigellius l'Ancien. Les défauts signalés ici ne sont pas bien graves en effet. Sur cette première donnée hypothétique, il a bâti tout un roman. Tigellius avait été un des protecteurs bien rentés auxquels Horace se serait d'abord adressé après les guerres civiles. Il aurait alors connu l'autre Tigellius, Hermogène, et l'hostilité qu'il lui marque aurait pour cause une rivalité dans la faveur du patron; ces maisons riches étaient des nids d'intrigues autant que les cours des rois. La mort brusque de Tigellius le Sarde mit fin à cette vie. C'est alors que, pour trouver des ressources, le poète publia ses premières œuvres, en même temps qu'il achetait une charge de greffier. Malheureusement ces combinaisons ingénieuses reposent sur une base bien fragile. Le début de la

deuxième satire semble prouver, à l'encontre, qu'Horace connaissait peu Tigellius. S'il avait profité de ses bienfaits, le ton qu'il prend pour en parler est assez malséant; Horace se rangerait-il donc parmi la foule mêlée des écornifleurs? Et si le fait était vrai, il aurait sans doute mis moins de pittoresque dans l'énumération des deux premiers vers.

Il vaut mieux chercher les données dans le texte même de cette troisième satire. Tigellius est mort depuis quelque temps : au ton d'Horace, on reconnaît un excentrique devenu un type. La liaison d'Horace et de Mécène est déjà un peu ancienne. Le poète se représente comme ayant ses entrées chez son protecteur et comme en usant librement avec lui. Cependant il est encore au moment où il a conscience de cette familiarité, où il lui trouve un agrément que l'habitude n'a pas gâté, où il éprouve le besoin d'en parler à Mécène lui-même comme pour l'en remercier et s'en faire excuser. Le consulat d'Alfénus Varus (715/39, v. 130) est récent. La date proposée par Schütz, 718/36, est très vraisemblable.

Par suite, cette satire est postérieure à la suivante. La seconde satire a provoqué la colère des victimes. Dans la quatrième satire, Horace a répondu directement, en se tenant sur le terrain de la littérature et de la morale. Puis, il a fait la connaissance de Mécène. Au lieu d'une situation précaire, dont son audace et son esprit sont les seules défenses, il a trouvé un groupe puissant qui le soutiendra; il est désormais à l'abri des dangers qui menacent l'homme isolé dans les sociétés antiques. Cette troisième satire du premier livre établit aux yeux du public la nouvelle position d'Horace vis-à-vis de ses ennemis. Puisque la seconde satire a été la cause des embarras d'Horace, elle lui revient tout naturellement à l'esprit. Il revoit ce cortège funèbre de Tigellius, qui avait alors amusé ses regards et qu'il avait décrit. Il revoit Tigellius lui-même, ses caprices d'enfant gâté, ses exagérations d'artiste, ses fantaisies d'homme à la mode. De ces souvenirs toujours plus vifs, se dégage le personnage en chair et en os : on l'a sous les yeux; il prend la parole : on l'entend. — Mais cela encore, cette peinture où s'attarde l'imagination d'Horace, n'est-ce pas de la satire, n'est-ce pas toujours le fruit de ce détestable esprit? Ce grand moraliste est-il donc

sans défauts? — Si, répond Horace, en faisant une pirouette irrévérencieuse pour Tigellius, pour les amis de Tigellius, pour les ennemis d'Horace, pour le bon public : J'ai des défauts, mais peut-être pas aussi grands. Et puisqu'on le ramène toujours à cette question de la médisance et de l'indulgence, il va l'aborder et la traiter à fond. On verra par la suite ce qu'on peut attendre de lui.

II.

La question est donc posée, non pas d'une manière générale et abstraite, mais par rapport à Horace et à sa situation présente. On ne doit pas s'attendre à le voir décrire l'amitié, d'abord d'après les stoïciens, puis d'après les épicuriens, comparer les deux doctrines et, après une discussion savante, conclure avec une certitude apodictique. Ce serait là une belle dissertation, mais c'est juste l'opposé d'une satire d'Horace. Il se servira des ressources de la tradition philosophique, surtout de celles que l'enseignement et la poésie ont rendues populaires, sans parti pris préliminaire. La conception épicurienne peut le servir, tandis que la conception stoïcienne le gênera : il sera donc pour Épicure contre Zénon. Ses ennemis sont parmi les stoïciens et leur clientèle : il sera encore plutôt hostile à Zénon que favorable à Épicure.

Épicure était le grand organisateur de l'amitié. « L'amitié n'est, chez les Socratiques, qu'une pratique constante; elle devient, chez les Épicuriens, une institution et un rite ¹. » L'hétairie épicurienne se confond avec l'école. Elle est semblable à tous ces groupements fermés, préparés pour la défensive, sinon pour l'attaque, que rendaient nécessaires les conditions de la vie. La conception que supposait une telle pratique devait convenir à l'esprit romain. De fait, Cicéron, dans le *Laelius*, montre les préoccupations de l'homme d'État et du citoyen autant que celles du moraliste, si bien que Grimm, le président de Brosses et plusieurs modernes s'y sont trompés et ont cru qu'il limitait l'amitié aux membres d'un même parti.

¹ L. DUGAS, *L'amitié antique*, Paris, 1894, p. 41.

Horace n'est pas très éloigné de donner lui aussi un sens étroit au mot d'amitié. Il n'aborde qu'un point, l'indulgence licite entre amis. Mais il va aussi loin que possible. Non seulement on doit être discret, mais on doit atténuer les défauts, on doit en faire des qualités, on doit pousser l'indulgence jusqu'à la flatterie, jusqu'à l'erreur volontaire : *Vellem sic erravemus* (v. 41). Morale large et utilitaire, que Cicéron lui-même condamne par la bouche de Laelius (*De am.*, 89) : *Nescio quo modo verum est quod in Andria familiaris meus dicit* (v. 68) :

Obsequium amicos, veritas odium parit.

La citation de Térence indique l'origine de cette morale : c'est la pratique de la vie mondaine dépeinte par la comédie nouvelle. Une fois de plus, Épicure et ses disciples sont les théoriciens des mœurs que Ménandre met sur la scène. Horace veut répandre les mêmes habitudes dans cette société de coterie littéraires qui s'ébauchait ou se reconstituait autour d'Octave et de ses favoris. Il semble être en opposition avec la vieille sincérité romaine, personnifiée par Caton ¹. Mais Caton est un politique qui sait le prix d'une vue claire de la réalité. Horace pense aux jugements malicieux que soupirent les bons amis, que le public colporte et qui font la joie des ennemis. Les situations sont trop différentes pour qu'on oppose les deux règles de conduite. Horace et Caton pourraient s'entendre sur le solide terrain de l'utilité.

La complaisance d'Horace ne doit donc pas étonner dans un esprit aussi peu capable de se payer de mots. C'est qu'elle n'est pas une doctrine absolue, une formule à laquelle Horace se tiendra en toutes circonstances. Elle explique seulement son attitude vis-à-vis de ses ennemis. A ceux qui ne sont pas de son groupe, il ne promet aucun ménagement; à ses amis, tous les égards. Sa dureté de satirique a pour contre-partie son indulgence d'ami.

¹ « Melius de quibusdam acerbos inimicos mereri quam eos amicos qui dulces uideantur », dit Caton, dans Cic., *Lael.*, 90. Cf. HÉR., *Sat.*, I, 4, 135 : « Sic dulcis amicis occurram ».

Le stoïcisme, cette morale de l'isolement, était en contradiction directe avec de tels sentiments. Zénon et ses disciples avaient accueilli la doctrine de Stilpon de Mégare : le sage n'ayant besoin de rien, n'a pas besoin d'amis ; doctrine hautaine et dure, que les vulgarisateurs d'âges plus cléments essaient d'expliquer, non sans embarras ni subtilité (voy. Sénèque, *Epist.*, 9). Ils ont fini par trouver une base à l'amitié : *honesta cupiendi par voluntas* (Sénèque, *Epist.*, 6, 3) et ils condamnent cette liaison épicurienne qui est une affaire, non une amitié, *negotiatio, non amicitia* (*Ib.*, 9, 10). Mais ils ont bien de la peine à se dégager de la misanthropie présomptueuse des maîtres. Sénèque a, pour la perte des amis, des consolations qu'on pourrait résumer irrévérencieusement par la formule familière : Un de perdu, deux de retrouvés (9, 5 ; toute l'épître 63). Ce n'est que par une distinction spécieuse entre le besoin et l'usage qu'ils se tirent du théorème de Stilpon.

Horace a très bien compris ce caractère du stoïcisme. Pour un poète auquel on refuse parfois un véritable esprit philosophique, il n'a manqué dans ce cas ni de pénétration ni de logique. Il a bien vu le lien qui unit la doctrine stoïcienne de l'amitié et le paradoxe de la royauté, ou plutôt de la suffisance du sage. Ce principe général du stoïcisme, que le sage est seul roi, c'est-à-dire qu'il se suffit à soi-même, était poursuivi dans ses conséquences les plus logiques et les moins humaines. Horace ne glisse donc pas un hors-d'œuvre plaisant quand, à la fin de cette satire, il raille la royauté du philosophe barbu. Il reste dans la discussion jusqu'au bout.

III.

Telle est la teneur générale de cette satire. Si nous passons aux arguments mis en ligne par Horace, nous retrouverons aussi dans le détail l'influence de l'épicurisme, et d'abord dans deux morceaux inspirés de Lucrèce.

Horace rappelle les illusions des amants (38-40), décrites en un passage célèbre du *De natura rerum* (IV, 1136 suiv.). Mais au moment où le lecteur croit entendre le thème connu, le poète le renouvelle par une variation heureuse et inattendue : il passe soudain aux illusions de l'amour paternel ; il oppose, avec toutes les habiletés d'un styliste consommé, les défauts

physiques des fils et les noms flatteurs sous lesquels ils sont déguisés par les pères (41-48). Un deuxième développement oppose les défauts de caractères et les noms que devraient leur donner les amis (49-53). Un troisième montre comment la malignité humaine prend à rebours les vertus elles-mêmes : *uirtutes ipsas inuertimus* (55-66). Le thème de Lucrèce est d'abord indiqué, puis refait trois fois de suite sur des données différentes.

Le troisième développement d'Horace a une grande analogie avec la forme des critiques que, d'après Tite-Live, M. Minucius Rufus adressait à Q. Fabius Maximus : *Pro cunctatore segnem, pro cauto timidum, affingens uicina uirtutibus uitia, compellabat* (XXII, 12, 12); *Sine*, dit Fabius lui-même à Aemilius Paullus, *timidum pro cauto, tardum pro considerato, imbellem pro perito belli uocent* (XXII, 39, 20).

D'autre part, *inuersa uerba* désigne dans Térence, *Ht.*, 372, et dans Lucrèce, I, 636, les mots détournés de leur sens dans une acception figurée ou allégorique. Cicéron restreint l'*inuersio uerborum* à un genre d'ironie dont il donne un exemple comparable aux appellations citées par Horace. Crassus, interrompu dans une plaidoirie par l'avocat de l'adversaire, L. Aelius Lamia, qui était contrefait, dit : *Audiamus pulchellum puerum*. Et comme Lamia réplique : *Non potui mihi formam ipse fingere, ingenium potui*, Crassus redouble les rires de l'auditoire en disant : *Audiamus disertum* (*De or.* II, 262). Le procédé de Crassus est le même que celui des pères de famille dans Horace; mais le ton et le contexte en font un sarcasme au lieu d'un euphémisme. De même dans Juvénal, 8, 32-37 :

Nanum cuiusdam Atlanta uocamus,
Aethiopem Cycnum, prauam extortamque puellam
Europen; canibus pigris
Nomen erit pardus tigris leo, siquid adhuc est
Quod fremat in terris uiolentius.

Dans les classifications des rhéteurs l'ironie était une espèce d'allégorie qui comptait cinq variétés; une d'elles était l'antiphrase qui comprenait aussi l'euphémisme ¹.

¹ QUINTILIEN, *Inst. or.*, VIII, 6, 54 suiv. La source d'ISIDORE, *Origines*, I, 36, 24, citait les vers de Juvénal comme exemple de l'antiphrase.

Nous avons donc affaire à un procédé que les rhéteurs avaient catalogué et qu'ils enseignaient dans les écoles. Les exemples les plus célèbres étaient recueillis et les élèves devaient les apprendre par cœur. Le passage d'Horace a dû figurer de bonne heure dans les anthologies. Il n'est pas impossible que Tite-Live l'ait imité quand il était dans toute sa nouveauté. Cette hypothèse me paraît plus probable que celle d'une source commune. Car l'historien ne reprend pas le vieux thème de l'illusion des amants. Sa courte amplification se rattache directement à la dernière forme donnée par Horace à la donnée originelle. Les mots *affingens uicina uirtutibus uitia* semblent être une citation voilée.

Par ce détour, nous avons cependant élargi le champ des possibilités. On pourrait supposer que tout le développement d'Horace, au lieu de sortir d'un souvenir de Lucrèce, doit être rapporté à un commun modèle. Le plus ancien exemple est celui de Platon : « Un homme expert comme tu l'es, dit Socrate à Glaucon, dans les matières d'amour, devrait savoir que tout ce qui est jeune fait impression sur un cœur aimant, et lui semble digne de ses soins et de sa tendresse. N'est-ce pas ainsi que vous faites, vous autres, à l'égard des beaux garçons? Ne dites-vous pas du nez camus qu'il est joli; de l'aquilin, que c'est le nez royal; de celui qui tient le milieu, qu'il est parfaitement bien proportionné; que les bruns ont un air martial, que les blancs sont les enfants des dieux? Et quel autre qu'un amant aurait inventé l'expression par laquelle on compare à la couleur du miel la pâleur de ceux qui sont dans la fleur de l'âge ¹ ».

Il n'est pas interdit de supposer qu'entre Platon et Lucrèce, il y a eu un intermédiaire, peut-être un poète de la comédie nouvelle, à laquelle appartient le motif de l'amant mis dehors, *amator exclusus*, développé ensuite par Lucrèce. La vie,

¹ Ὁ μὲν, ὅτι σιμός, ἐπίχαρις κληθεὶς ἐπαινεθήσεται ὑφ' ὧν, τοῦ δὲ τὸ γρυπὸν βασιλικὸν φατε εἶναι, τὸν δὲ δὴ διὰ μέσου τούτων ἐμμετρότατα ἔχειν, μέλανας δὲ ἀνδρικοὺς ἰδεῖν, λευκοὺς δὲ θεῶν παῖδας εἶναι, μελιχλῶρους δὲ καὶ τοῦνομα οἶσι τινὸς ἄλλον ποίημα εἶναι ἢ ἔραστοῦ ὑποκοριζομένον τε καὶ εὐχερῶς φέροντος τὴν ὠχρότητα, ἐὰν ἐπὶ ὥρα ᾗ. Platon, *République*, V, p. 474 D; trad. Saisset, t. VII, p. 280.

image et modèle de la comédie, n'offrait-elle pas des noms comme *Αἰσχρος*, *Αἰσχροῖων*, *Εὐήσυχρος*, *Κάλλαισυχρος*, « joli petit laidéron »¹ ?

Horace trouvait dans sa propre langue des appellations comme *Barbatus*, *Capito*, *Naso*, *Balbus*, *Niger*, et dans son nom *Flaccus*. Mais, puisque, un peu plus loin, il s'inspire évidemment du *De natura rerum*, il est plus probable qu'il aura pensé au même ouvrage et aura voulu montrer quel parti un écrivain plus souple pouvait tirer de la même donnée générale.

L'énumération de Lucrèce est rocailleuse et fruste. Elle a tenté deux fois la virtuosité d'Ovide. Il l'a refaite, comme un maître le devoir d'un élève (*A. A.*, II, 657-662); auparavant, comme Horace, mais d'une autre manière, il l'avait complètement transformée et l'avait prise pour thème d'une élégie des *Amours* (II, 4).

L'idée est aussi ancienne que l'amour : *Naeuus in articulo pueri delectat Alcaeum* (Cicéron, *Nat. deor.*, 1,79). Mais le thème, le lieu commun d'école, remontait aux moralistes grecs. Le témoignage de Cicéron, dans le *De natura deorum*, peut indiquer qu'il ne servait pas moins dans la discussion philosophique que dans la littérature légère. Cotta, le porte-parole de l'Académie, semble y faire allusion en parlant des dieux : *Ecquos (deos), si non tam strabones, at paetulos esse arbitramur?* (*Ib.*, 80). Il l'oppose, par raillerie, à la doctrine d'Épicure qui assigne aux dieux la forme humaine : n'est-il pas ridicule de donner aux dieux un aspect imparfait que nous sommes obligés de corriger par des épithètes flatteuses? Velleius, le représentant d'Épicure, n'a pas usé de ce procédé dans sa description des dieux. Mais il pouvait avoir été employé par quelque membre de l'école et être assez connu des contemporains pour qu'une simple indication suffise. L'argument de Cotta pouvait aussi être de tradition dans les polémiques sur la religion populaire. Il est de même ordre et de même nature que le célèbre argument de Xénophane : « Si les chevaux, les lions ou les bœufs avaient des mains et voulaient représenter les dieux, ils leur donne-

¹ Bechtel-Fick, p. 49; cf. K. Schmidt, *Hermes*, XXXVII (1902), p. 354.

raient la forme des chevaux, des lions ou des bœufs¹. » Nous touchons ainsi, par la philosophie éléate, aux débuts mêmes de la critique religieuse.

En tout cas, que le thème d'Horace remonte ou non aussi haut, il n'est pas douteux qu'il était devenu de son temps un lieu commun, pouvant s'adapter à des fins très différentes. Il est probable que Horace l'a trouvé dans Lucrèce.

IV.

La source est certainement la même des vers sur l'origine du droit et des sociétés humaines (Lucr., V, 1092 suiv.). Des emprunts de mots et de formules (*fateare necessesse*, v. 111, etc, voy. le commentaire) ne permettent aucune hésitation. Sur le rapport de Lucrèce lui-même avec Épicure (surtout *Sent.*, 33-34; D. L., X, 150), on peut consulter l'édition Giussani. Je me bornerai à remarquer que l'hypothèse épicurienne était en germe dans la doctrine sociale de Platon et d'Aristote; car tous deux avaient admis que l'État ne se forme et n'existe qu'à cause de son utilité, qu'il doit son origine à l'impuissance des particuliers à se suffire en toute circonstance et à se procurer, sans un secours étranger, tout ce dont ils ont besoin (*Rép.*, II, p. 369 B.; *Eth. Nicom.*, VII, 11).

Mais Horace, en reprenant les descriptions de Lucrèce, les a condensées et a fait d'une peinture un raisonnement rigoureux. Il veut réfuter le paradoxe stoïcien sur l'égalité des fautes. A ce paradoxe, il oppose la doctrine de l'utilité. Il ne s'attarde pas sur ce point, trop clair pour des Romains; d'ailleurs, ce qu'il a dit précédemment suffit à l'insinuer. Mais ce témoignage de l'utilité a en soi une portée considérable : l'utile est la source du droit. Cette nouvelle idée est démontrée par l'histoire du progrès des sociétés, telle que la racontaient les épicuriens. Le juste et l'injuste ne sont pas des conceptions préexistantes. On les a dégagées des actes. Horace glisse dans cet exposé philosophique un thème à la fois cher à la littérature érotique, à la spéculation stoïcienne et à la sophis-

¹ Dans Clément d'Alexandrie, *Stromates*, p. 601.

tique : *Fuit ante Helenam cunnus taeterrima belli causa* (v. 107) ¹. C'est en même temps un moyen de varier le ton et d'interrompre la solennité didactique de Lucrèce. Puis, après cet exemple, il reprend. Certains actes étant nuisibles à la société ont été dits injustes et, pour en prévenir le retour, *metu iniusti*, on a porté des lois d'où est sorti le juste : *iura inuenta*. La nature nous apprend à distinguer seulement l'utile et le nuisible, *bona diuersis*. Mais elle est impuissante à nous faire connaître le juste, pas plus que l'argumentation logique, *ratio*, ne peut prouver l'égalité des fautes. Cette transition, qui ramène la discussion à son point de départ, peut paraître artificielle et tout le développement semble un hors-d'œuvre. Cependant, il y a là une confirmation de la doctrine d'Horace. Car ce sont des faits, *metu iniusti*, qui ont peu à peu créé le droit. Il faut donc traiter les fautes, non comme une catégorie abstraite et uniforme, mais comme autant d'espèces. De plus, le droit s'est constitué graduellement, par des lois positives successives, visant des cas déterminés, et non par les corollaires d'un principe unique. Le droit de punir n'a pas une origine différente. Il existe en vertu d'une règle posée, *θέσει*, non en vertu d'une loi naturelle, *φύσει*. Cette règle, ne visant qu'à des cas déterminés, ne pourra que se proportionner à chacun d'eux : *adsit regula*, etc. (v. 117). Habile à saisir les conséquences morales d'une doctrine, Horace pénètre plus profondément que Lucrèce. Il rattache la conception épicurienne des origines humaines au débat toujours ouvert entre l'empirisme et la spéculation abstraite.

Horace a ramassé en quelques vers un long développement. Du même coup, il a corrigé une de ces maladresses qui ne sont pas rares dans le *De Natura rerum*. Lucrèce place une période de monarchies entre les débuts de la civilisation matérielle et ceux de l'organisation sociale. C'est après la mort des rois, *regibus occisis* (V, 1123), que se produit la confusion d'où, par réaction, sortent les lois et les droits, *leges artaque iura* (1134). L'existence même de la royauté cependant suppose déjà celle

¹ Même thème *Od.*, IV, 9, 13 et 25; *Priap.*, 68, 9; Sénèque, *De matrimonio* (fragm. 67 Haase); Épictète, dans Arrien, *Diss.*, I, 28, 13, et cf. *ib.*, III, 22, 3.

de la propriété et de droits particuliers. J'ai peine à croire que Lucrèce ait trouvé dans ses sources une pareille contradiction. Les cités grecques ont bien connu, après les royautés anciennes, des périodes de troubles démagogiques. Mais déjà l'histoire existe et il y a des lois. Lucrèce a été plutôt égaré par les souvenirs de l'histoire romaine et sa formule *regibus occisis* rappelle la formule traditionnelle *regibus exactis*, « après l'expulsion des rois ». Horace s'est bien gardé de commettre la même confusion.

Constant Martha et d'autres ont remarqué que, vers le même temps, Virgile plaçait sur les lèvres de Silène une cosmogonie tirée du même livre de Lucrèce (*Buc.*, 6, 31). « L'auteur des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, qui se montra toujours curieux de connaissances physiques, s'attache à l'histoire de l'univers. Horace, avant tout moraliste, se réserve la partie humaine. Les deux morceaux mis bout à bout forment le tableau réduit de l'immense peinture qui remplit le cinquième livre ¹. »

Il y a d'autres souvenirs de Lucrèce dans cette satire. L'impuissance du raisonnement et de l'éducation à corriger complètement les penchants et les vices de l'homme (v. 76 : *Denique, quatenus excidi penitus uitium irae, cetera item nequeunt stultis haerentia...*) est formulée par Horace en des termes empruntés à Lucrèce (III, 310 : *Nec radicitus euelli mala posse putandumst; quin proclivius hic iras decurrat ad acris...*). Il faudrait à ces imitations ajouter des particularités de langue et de style, des expressions isolées qu'a pu suggérer une lecture de Lucrèce; cf. v. 14 et Lucr., V, 1414, 24 (*dignus* avec l'infinitif : Lucr., V, 123), 27 (*at contra* : Lucr., I, 360, 571, 1081 etc.), 68 et 70 (place de la préposition; cf. Lucr., VI, 922 et 995).

V.

La discussion de deux paradoxes stoïciens, sur l'égalité des fautes et sur la royauté du sage, se rattache à la même tendance philosophique. Mais Horace s'en tient aux arguments de bon sens et d'expérience.

¹ C. Martha, *Le poème de Lucrèce*, 2^e édit., Paris, Hachette, 1873, p. 299.

La doctrine de l'égalité des fautes contredit l'indulgence qu'Horace réclame entre amis (76-98). On peut, dit-il, faire pour chacun de nous la compensation des qualités et des défauts, parce que qualités et défauts peuvent être pesés par la raison. Cette assertion serait rendue vaine si l'on admettait que les fautes sont égales. Les stoïciens croient aussi que les vertus et leurs actes sont égaux (Cic., *Par.*, 21). Il faut donc montrer que les stoïciens se trompent. Horace en appelle d'abord au sens romain de la réalité et met le lecteur en présence des faits : *ligurrierit seruus, amicus comminxit lectum, deiect catillum* d'une part, de l'autre *furtum fecerit. prodiderit commissa sponsumue negarit*. Les exemples cités sont tirés de la vie quotidienne. Le premier cependant peut être un souvenir de la comédie (voy. note sur le v. 80). Le dernier était, dans l'antiquité, l'expression traditionnelle de la scélératesse la plus impie. Dans une société où les garanties légales étaient incertaines et peu étendues, la foi promise entre particuliers jouait un grand rôle. On sait la place que tient la *fides* dans la comédie de Plaute et surtout dans celle de Térence. L'exactitude à garder un dépôt est le signe de l'honnêteté scrupuleuse (Sénèque, *Dial.*, IX, 11, 2), tandis que le contraire est la preuve de la corruption du siècle (Juv., 13, 28 suiv.).

A ces données de l'expérience, Horace ajoute celles du raisonnement, et il paraît puiser dans Cicéron la critique du paradoxe stoïcien. Il greffe sur ces considérations l'exposé épicurien des origines de la civilisation. L'ensemble (68-119) forme un tout dans lequel dominant les données de l'observation morale et les souvenirs littéraires. Il faut peut-être encore reconnaître un exemple d'école dans le personnage de Ruso, le lecteur de récits assommants ¹.

Enfin, Horace n'est pas exclusif et prend partout où sont de bons matériaux, même chez les stoïciens. Quand Épictète dit : *Ἐνσεΐσθητι ἵνα γνῇς τίς εἶ* (dans Arrien, III, 14, 3), il répète sans doute une image trouvée par un de ses devanciers, employée par Sénèque (*Epist.*, 22, 10), et que peut-être

¹ Voy. le Sestius de Catulle, 44, et le lecteur de Sénèque, *Epist.*, 95, 2.

Lucilius avait déjà traduite (v. 34). Au vers précédent, Horace justifie l'indulgence par l'affection : *At tibi amicus* : aimer, raison suprême d'aimer. Son raisonnement, fondé sur l'utilité, modifie un peu cette pensée ; il la côtoie plutôt qu'il n'y entre. On songe alors au célèbre passage de Montaigne : « Si on me presse de dire pourquoy je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçay quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. » (*Essais*, I, 27). Montaigne va certes plus loin qu'Horace ; mais les anciens avaient frayé le chemin. La première expression de cette pensée, répétée souvent dans la suite (Publius Syrus, 306, 348 ; Martial, VI, 11, 10), apparaît dans l'œuvre d'un stoïcien, Hécaton, l'auteur d'un *De officio* que cite Cicéron (*De of.*, III, 63 et 89) : *Ego tibi monstrabo amatorium sine medicamento, sine herba, sine ullius ueneficæ carmine : si uis amari, ama* (cité par Sénèque, *Epist.*, 9, 6). Hécaton annonçait une lignée de stoïciens plus humains ; elle devait aboutir au maître de Sénèque, Attale, qui savait si bien exprimer le charme des commencements d'amitié (*ib.*, 7).

Il y a donc dans cette satire un certain nombre de données philosophiques. Elles occupent une place de plus en plus grande, à mesure qu'on s'avance. Horace ne dévoile que graduellement ses intentions. Il préconise d'abord l'indulgence entre amis. Au milieu de la satire seulement, l'on voit vers qui se dirige la pointe de son style. Le poète a deux buts, en rassurant ses amis, provoquer leur appui, mais aussi attaquer ses ennemis. Or, les ennemis ce sont les stoïciens, principalement les prédicateurs populaires de philosophie. Toujours par le même procédé, les indications générales se précisent en un type, le philosophe barbu, roi suivant la formule de Chrysippe. Tout le mouvement de la satire est en une progression croissante, en un éclaircissement calculé. Si Horace tient à célébrer les bienfaits de l'indulgence, il veut surtout décrier l'austérité morose et rogue des stoïciens, à peu près comme un polémiste religieux qui défendrait d'abord les casuistes pour accabler plus sûrement les jansénistes. La dernière partie de la satire est certaine-

ment la plus importante; elle est la clé du tout; elle permet de mesurer à sa valeur la conviction philosophique d'Horace. Cette œuvre n'est si épicurienne que parce qu'elle est anti-stoïcienne.

VI.

Le dessein d'Horace explique le tour de cette satire. Elle est tout en oppositions et en argumentation. Depuis le portrait de Tigellius jusqu'au commencement de la discussion directe avec les stoïciens (1-75), les oppositions dominent; tout est contraste dans la personne de Tigellius, dans le langage des amants, dans celui des pères, dans celui que les amis devraient tenir, dans celui qu'ils tiennent en réalité. Une courte argumentation (25-37), qui sera reprise dans la seconde partie, interrompt presque seule cette série d'oppositions. Dans la seconde partie, le raisonnement l'emporte, de plus en plus teinté de philosophie (76-124). Le tissu se relâche, pour ainsi dire, vers la fin, quand le paradoxe stoïcien de la royauté du sage fait surgir peu à peu le philosophe barbu. En opposant à sa royauté solitaire et ridicule la vie facile et entourée qu'assure et garde l'indulgence (137-142), Horace ramène adroitement l'idée fondamentale de la première partie et réunit, dans cette double peinture, l'opposition génératrice de toute l'œuvre.

Dialectique et antithèse, Horace fait tout entrer dans ces deux moules, les allusions, les anecdotes ébauchées ou contées, les proverbes, les descriptions et les portraits. Nulle part autant qu'ici, il n'intervient de sa personne, donnant son avis, se mettant en scène : *uellem* (41), *opinor* (53), *qualem me* (63), *mea bona* (70), *iucundus mihi* (93-94), *mihi ignoscent; patiar, uiuam* (139 suiv.) Aussi l'interlocuteur fictif n'a-t-il pas un rôle bien défini. Il n'est guère qu'un expédient de discussion. Les moralistes et les auteurs didactiques s'adressaient presque toujours au lecteur à la seconde personne du singulier. Cette habitude s'explique par les origines encore voisines de ces genres; elle se maintint par la lecture à haute voix et par le caractère oratoire des littératures anciennes. Dans cette satire, l'interlocuteur fictif n'a pas beaucoup plus de relief (19,25-37, 83-89). Dans la seconde

partie, il est le support des idées stoïciennes que discute Horace et finit par se préciser dans la personne du philosophe barbu.

Le style est adapté aux deux méthodes suivies par Horace. Dans les parties antithétiques, il forme une série de courtes incisives qui s'ajoutent les unes aux autres en s'opposant, tantôt liées par des particules et des mots corrélatifs, tantôt librement juxtaposées. Il est plus arrondi et plus continu dans l'argumentation. Même dans ces passages, l'asyndète oppose les deux membres de la période conditionnelle (83-94), tellement est impérieuse la conception de cette satire.

PAUL LEJAY.

COMPTES RENDUS

L'État actuel des études de linguistique générale, par
A. MEILLET. Leçon d'ouverture du cours de Grammaire
comparée au Collège de France, lue le 13 février 1906.

On sait que M. A. Meillet, directeur des études de grammaire comparée à l'École des Hautes Études de Paris, a été désigné pour remplacer au Collège de France M. Michel Bréal. Le jeune professeur vient de faire paraître la leçon d'ouverture de son cours de grammaire comparée. Tous les linguistes savent que M. Meillet est un des spécialistes contemporains les mieux renseignés et qu'il a contribué à renouveler le matériel linguistique des études indo-européennes, surtout dans le domaine des langues slaves et de l'arménien. Il lui eût été facile de prodiguer les ressources de son érudition précise et étendue. Mais il s'est inspiré de l'exemple du maître illustre auquel il succède, et de l'esprit de la maison où ses travaux l'ont fait entrer. Avec une hardiesse qui serait de la témérité, si elle ne s'appuyait sur une science aussi profonde, il s'est proposé d'indiquer les problèmes nouveaux et parfois à très longue échéance de la solution desquels les linguistes auront à s'occuper. De cet examen en quelque sorte prophétique, mais de bon aloi et d'une originalité puissante, la conception de la linguistique, trop restreinte dans les derniers temps à la pure reconstitution historique des faits, s'est singulièrement élargie. Voici un bref résumé des idées principales développées par l'auteur.

M. A. Meillet commence par indiquer les progrès dont sont encore susceptibles les méthodes linguistiques employées jusqu'à présent. Il existe d'abord des langues non étudiées, une foule de parlers, de dialectes, où tout est à faire. Dans les

domaines les plus connus, il y a moyen d'atteindre plus de précision dans la détermination des faits, et partant plus d'exactitude, même dans les solutions acquises des divers problèmes. Pour expliquer le passé, il faut se reporter à l'étude des langues modernes, et l'observation directe appelle à son aide les appareils qui permettent d'enregistrer les sons émis et d'inscrire chacun des mouvements articulatoires. Avec la phonétique expérimentale, « la mesure s'introduit dans la phonétique, dit M. Meillet, et c'est le commencement d'une petite révolution ». La linguistique profitera aussi de l'avancement de la psychologie, dont les données également de plus en plus précises remplaceront « les remarques vagues et fuyantes de la psychologie vulgaire, avec lesquelles les linguistes ont trop longtemps opéré ». Dès maintenant, il est un facteur des changements linguistiques auquel on devra accorder beaucoup plus d'importance : c'est l'emprunt ; la géographie linguistique, au fur et à mesure qu'elle se complète, a révélé des séries d'emprunts dans des cas où l'on supposait, assez naïvement, la persistance d'un même vocable durant des suites illimitées de siècles.

Tous ces progrès contribueront à la constitution de l'histoire des langues, mais l'histoire n'est pas un but pour la linguistique ; c'est un moment essentiel dans son développement, mais ce n'est qu'un moyen de dégager des *lois générales*. Les changements varient d'une langue à l'autre, mais si différents qu'ils soient dans leur matérialité, ils sont exactement semblables dans leur direction générale. C'est, par exemple, une tendance générale des langues indo-européennes que la tendance à articuler les fins de mots d'une manière particulièrement débile. De même, toutes les langues de la famille ont, plus ou moins tôt, plus ou moins vite, réduit l'importance de la flexion et resserré plus étroitement les éléments de la phrase.

De par leur définition, ces lois dépassent les limites des familles de langues ; elles s'appliquent à l'humanité entière. Au fur et à mesure que les grammaires comparées des divers groupes de langues se constitueront d'une manière plus systématique, les lois de la linguistique générale acquerront plus de certitude, plus de précision, et épuiseront plus complètement l'ensemble des faits de langue.

Toutes les lois générales qu'on a posées, et celles dont on peut présager la découverte, ont un défaut : elles énoncent des

possibilités, non des nécessités. Même si on parvenait à les déterminer d'une manière complète et de tout point exacte, on ne saurait pour cela prévoir aucune évolution future. Il reste donc à déterminer un élément : ce sont les conditions variables qui permettent ou provoquent la réalisation des possibilités reconnues. Ces conditions variables dépendent de la *structure de la société*. Le langage est en effet un fait social : nous sommes tenus d'apprendre notre langue et d'en user de la façon la plus adéquate aux conventions adoptées tacitement par la communauté où nous vivons. Comme disait déjà M. M. Bréal, la limitation de la liberté qu'a chaque sujet de modifier son langage tient au besoin d'être compris, c'est-à-dire qu'elle est de même sorte que les autres lois qui régissent notre vie sociale. Du fait que le langage est une institution sociale, il résulte que la linguistique est une science sociale, et le seul élément variable auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique, est le changement social dont les variations du langage ne sont que les conséquences parfois immédiates et directes, et le plus souvent médiates et indirectes.

Il y aura donc lieu de déterminer à quelle situation sociale répond une structure linguistique donnée, et comment d'une manière générale les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structure linguistique. L'objet du cours sera de rechercher dans quelle mesure il est possible de reconnaître dès maintenant des rapports entre le développement linguistique et les autres faits sociaux.

ANT. GRÉGOIRE.

JOSUÉ DE DECKER, **Contribution à l'étude des Vies de Paul de Thèbes** (31^e fascicule du *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand*). Gand, 1905, 87 pp. in-8°.

« En matière de méthode... la science a l'orthodoxie la plus intransigeante ; elle exige qu'on vérifie et contrôle indéfiniment, même ce qui paraît le plus sûr. Elle savait, dès le temps de Galilée, que la Terre tourne. Mais au temps de Léon Foucault elle a tout de même interrogé l'expérience, comme si elle ne

savait pas. » Ainsi s'exprime M. Louis Havet, professeur au Collège de France et membre de l'Institut, dans un intéressant article de la *Revue bleue* (18 novembre 1905, p. 648). C'est sans doute une conception analogue de la méthode scientifique, conception d'ailleurs très élevée, qui a déterminé M. De Decker, un jeune docteur de l'Université de Gand, à publier sa contribution à l'étude des Vies de Paul de Thèbes. Fait avec *φιλοπονία* et *φιλομάθεια*, le travail de M. De Decker, qui étudie trois nouveaux manuscrits grecs de la Vie du premier anachorète, corrobore et complète celui où M. Bidez établit, en 1900, que les Vies grecques de Paul de Thèbes sont des versions de la Vie latine écrite par saint Jérôme; que l'une d'elles, *a*, est une traduction littérale du texte latin, et l'autre, *b*, un remaniement abrégé de *a*. On sait que M. Nau avait contesté les conclusions de M. Bidez, et s'était efforcé de démontrer que la Vie latine de Paul de Thèbes était une traduction libre de *b*, et *a* une revision de *b* sur le latin. Nullement convaincu par un argument nouveau et assez important que nous avons fait valoir, en quelques pages, en faveur de la thèse de M. Bidez dans la *Byzantinische Zeitschrift*, M. Nau ne l'est pas encore par la longue étude de M. De Decker ¹. Nous considérons néanmoins la question comme définitivement tranchée. On a noirci assez de papier à propos de deux versions d'un écrit dont l'original existe et attend toujours son édition critique. M. Nau gardera, puisqu'il y tient, sa thèse sur les Vies grecques de Paul de Thèbes; nous garderons celle de M. Bidez, à laquelle le *Handbuch* d'Iwan von Müller a donné, en s'y ralliant, une sorte de consécration officielle ².

M. A. KUGENER.

EUGÈNE BACHA, *Le Génie de Tacite : La Création des Annales*. Bruxelles, H. Lamertin, et Paris, Félix Alcan, 1906, 324 pp. in-8°.

Tacite a passé jusqu'ici pour un historien de grande valeur. Il paraît, que c'est à tort : un Belge, M. Bacha, débutant par un

¹ *Revue de l'Orient chrétien*, 1905, p. 417.

² Cf. M. SCHANZ, *Geschichte der Römischen Literatur*, 4^{ter} Theil, 1904, p. 395.

coup de maître — M. B. est un médiévisse, qui touche pour la première fois aux choses de l'antiquité — vient de découvrir que les *Annales* ne sont autre chose qu'un vulgaire roman. La Belgique aura-t-elle à s'enorgueillir de son inventeur? En attendant le jugement de la postérité, voyons de près la thèse et les arguments de M. Bacha. Dès les premiers mots, l'auteur nous dit : « Tacite, en composant son ouvrage,..... avait le dessein d'en imposer à ses lecteurs, de tromper leur confiance, de les mystifier. Romancier de génie, il ambitionnait de faire passer pour de l'histoire des contes de son invention. Artiste très clairvoyant, il savait qu'en transposant dans la réalité du passé ses créations mirifiques, il leur donnerait l'apparence de la vie sans laquelle il lui était impossible de dissimuler leur inanité » (p. 17). Et c'est d'un bout à l'autre du livre, le même sans-gêne, et les mêmes affirmations catégoriques. C'est « un roman extravagant, un roman gravement facétieux, rempli de créations facétieuses, une suite de contes, d'inventions calomnieuses » (pp. 79, 63, 60, 104, 155 et *passim*). Tacite n'est pas un historien : il a inventé, il a créé; c'est un artiste, un poète, un dramaturge de génie, un malicieux poète, et malicieusement, M. B. lui donne le nom de *poète* tout le long de son volume de plus de trois cents pages.

Quelle est la raison première de cette façon d'écrire l'histoire des empereurs? C'est que « le *poète* avait l'hystérie du mensonge. Le besoin de mentir était le principe et la fin de toutes ses inventions » (pp. 26-27). A quoi voit-on cela? « Une loi, d'application constante, veut que le *poète* » — on remarquera ce mot, et la pétition de principe qu'il implique — « exprime son moi dans ses créations idéales, et que la psychologie des êtres imaginaires qu'il crée soit le reflet de la sienne propre. Or, lisez les *Annales* et observez que les personnages qui les remplissent, marqués tous de la même tare, sont dissimulés et menteurs..... hypocrites,..... faux, traîtres, fourbes, calomniateurs, jouent de bons tours et font des dupes. Dans les *Annales*, tout le monde ment, tout le monde trompe. Le *poète* a conçu invariablement des actes de duplicité, il a invariablement nanti ses personnages de fausseté, de dissimulation, d'hypocrisie, parce qu'il a exprimé son moi dans ses créations dramatiques, qu'il a tiré celles-ci de son propre fonds, s'est dédoublé en elles, leur a imprimé sa mentalité » (pp. 28-30). Y a-t-il des preuves réelles, matérielles

de toutes ces inventions des *Annales*? M. B. montre-t-il par d'autres renseignements historiques que Tacite s'est trompé et qu'il a trompé?

Nulle part il n'existe dans son livre la moindre preuve de ce genre. Tacite, affirme-t-il (v. p. 44 et *passim*), ne s'est pas donné la peine de consulter les actes officiels. Il a cependant « de l'érudition » (p. 66), « une connaissance approfondie de la législation romaine, des règlements de procédure et des injonctions de la coutume » (p. 71), il possède la « science juridique, l'expérience des affaires et la finesse de l'esprit » (p. 72), « de l'érudition, des connaissances d'histoire et de mythologie » (p. 89). A-t-il acquis tout cela sans peine et sans travail? M. B. devrait bien nous le dire, puisque son *poète* s'est trouvé tout à coup si paresseux, au moment de composer les *Annales*, qu'il n'a eu recours qu'à son imagination trop fertile.

M. B. veut bien reconnaître qu'il y a un fond de vérité dans les *Annales*, que certains historiens signalent aussi des faits relatés dans cet ouvrage. V. p. 84, note 1; p. 142, note 1; pp. 256-260. Mais à peu près tout ce dont on ne trouve pas trace ailleurs est inventé par le *poète*. A quoi reconnaît-on ce qui est vrai et ce qui est faux dans cette partie? Ce serait très difficile pour nous, et M. Bacha lui-même s'écrit parfois : « A première vue, rien de moins apparent » (p. 154). Il faut beaucoup de flair. C'est très compliqué : Tacite a un système, qui règne d'un bout à l'autre de son œuvre, et pour l'inventer, et surtout pour l'appliquer, il a dû peiner autant qu'il l'aurait fait pour consulter les *Acta Senatus* d'un siècle entier; pour retrouver son système, M. B. a dû peiner beaucoup aussi, et être doué en outre de facultés spéciales. Il y a des principes, mais ils sont vagues, et souffrent eux-mêmes des exceptions. M. B. dit : « Point n'est besoin, pour être reconnue, que l'authenticité de ces faits soit attestée par d'autres témoignages; elle n'est pas douteuse, elle se défend d'elle-même. Quand le *poète* note, par exemple, qu'un tremblement de terre détruisit la nuit douze villes d'Asie Mineure et que Tibère accorda des subsides aux habitants en détresse; que quatre mille affranchis de la péninsule, affiliés aux cultes de la Judée et de l'Égypte, ont été déportés en Sardaigne; que le droit latin a été conféré aux habitants des Alpes maritimes ou que l'impôt sur la vente des esclaves a été l'objet d'un nouveau règlement, il est certain

qu'il n'invente pas » (p. 83). Il dit encore : « Dans ce récit, pas un seul événement qui réponde de sa réalité » (p. 115). Voilà à quoi se réduit la critique historique dans les mains de M. B. L'application, on le voit, n'en est pas facile. Il est vrai que M. B. a un critère : ce qui est vrai est raconté brièvement (p. 84). Mais, attention ! il y a des « faits brièvement notés, qui ont l'apparence d'être authentiques » (p. 85), et qui ne le sont pas. A quoi s'en aperçoit-on ? C'est ici qu'il y a tout un système inventé par M. B., et attribué par lui à Tacite, un véritable clavier des plus délicats et des plus difficiles à manier, de répétitions, de répliques, d'analogies, d'oppositions, d'idées gémées, de dédoublements, d'antithèses, de contrastes, dans le genre de ceux-ci : « Ils sont sûrs de la *victoire*. Furius Camillus leur inflige une sanglante *défaite* » (p. 123). C'est M. B. qui souligne. « Il *court*, puis *s'arrête* » (p. 124). « Le gouverneur d'Afrique, Apronius, *donne l'ordre de décimer la cohorte romaine infâme*. Un simple soldat se couvre de gloire *en sauvant la vie d'un citoyen romain* » (p. 124). « Le lieutenant Scipion se met en marche *à droite*... le fils de Blésus se rend *à gauche* » (p. 125). Voilà, pour M. B., autant de preuves du mensonge permanent. Quant aux preuves de faits, empruntées aux documents historiques, M. B. ne s'en inquiète nullement ¹.

Cette étude est un acte d'accusation en règle, rédigé avec verve, avec âpreté — sinon avec correction —, mais où l'imagination occupe la première place. Le lecteur à tout instant se demande : « Lequel des deux est donc ici *l'artiste, le poète* ? » et finalement donne la palme à M. Bacha.

L. PREUD'HOMME.

¹ Est-il nécessaire de demander pourquoi Tacite n'est *poète* que dans les *Annales*, et pas dans les *Histoires* et dans l'*Agricola* ; comment il a pu en imposer de cette façon à des lecteurs presque contemporains des faits qu'il racontait ; de démontrer que l'hypothèse concernant Suétone est absurde ; de rappeler que M. B. est obligé d'accuser Flavius Josèphe « d'écrire sur la foi des racontars » (p. 253), et Plinie l'ancien d'être « l'ennemi passionné de Néron » (p. 247), quand ces historiens rapportent les mêmes faits que Tacite ; que M. B. doit se contredire lui-même, pour étayer ses paradoxes, en disant, p. 174, que Tibère et Néron apparaissent dans Tacite « aussi dissemblables que possible », et p. 191, que « les deux Césars créés par le *poète* ne diffèrent guère l'un de l'autre ; ils sont de même essence, ce sont deux exemplaires de la même image. » etc., etc. ?

PAUL CROUZET, **La Version latine** par la Grammaire et la Logique. Pages et pensées morales. Classes de 4^e, 3^e, 2^e et 1^{re}. 200 textes divisés par classes. xiv-213 pp. in-8°. Toulouse, Ed. Privat, et Paris, H. Didier, 1905. Prix : 2 fr.

Cette *Revue* a signalé et fortement loué les premiers travaux de M. P. Crouzet, sa *Grammaire latine simple et complète*, et sa *Méthode latine et Exercices illustrés* (voir t. XLVII, pp. 376-379, et t. XLVIII, pp. 385-386). Le manuel de *Version latine* mérite aussi les plus grands éloges. Il renferme deux cents textes bien choisis dans les meilleurs auteurs latins, et répartis en quatre séries de cinquante pour chacune des quatre classes supérieures. La disposition typographique a été, comme dans les ouvrages précédents, l'objet du plus grand soin : chaque version tient en une page, et, comme le but de M. Crouzet est ici « la formation logique et la formation morale » des enfants (p. v), il a, dans chaque page, utilisé la marge de gauche pour des renvois grammaticaux, la marge de droite pour des indications *logiques*, et le bas de la page pour un questionnaire *moral*. Je n'ai que des louanges pour la partie logique, mais malgré le respect profond que m'ont toujours inspiré la grammaire et la morale, je voudrais bien, sans cesser de trouver le manuel excellent, présenter quelques restrictions : les renvois grammaticaux sont excessivement nombreux, quinze à vingt à la page, et souvent pour des règles élémentaires ; seront-ils toujours respectés ? L'élève ne s'en fatiguera-t-il pas ? Est ce que souvent une note explicative ne les remplacerait pas avantageusement ? Et la morale à jet continu, n'est-ce pas un peu monotone, pour ne pas dire fastidieux ? Je ne nie pas qu'il n'y ait par ci par là un morceau intéressant, mais il suffit de lire la table des matières pour se croire en présence d'un traité de pure morale. La vie des anciens nous apparaît déjà, dans les textes classiques, sous un jour si sérieux, si abstrait, et en même temps si restreint — ce qui d'ailleurs ne lui enlève ni sa grandeur ni son utilité pour nous — ; le manuel de versions ne devrait-il pas nous la montrer sous un aspect plus riant, plus familier et plus complet ? Il existe des recueils de ce genre, où il reste énormément de place pour la grammaire, la logique et la morale. Je les aime beaucoup.

L. PR.

Tartuffe annoté ou la muse de Molière, par EDM. DREYFUS-BRISAC. Un vol. in-12 de 206 pages. A Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville.

On chercherait vainement dans cette édition de *Tartuffe* le commentaire littéraire et moral accoutumé; tout l'effort de l'auteur s'est porté sur une copieuse documentation verbale. Comme il nous en avertit dans une préface versifiée :

Ce tableau comparé nous montre
L'usage verbal qu'au chevet
Le siècle classique trouvait.

Le répertoire dramatique ainsi que les auteurs du temps avaient été pratiqués par Molière avant qu'il ne composât lui-même; sa mémoire avait dû en garder de larges empreintes. Ce sont ces traces que M. Dreyfus-Brisac s'est ingénié à retrouver et à noter dans P. et Th. Corneille, Scarron, Regnier, Théophile, Brébeuf, Hardy, Cyrano de Bergerac, etc., etc. Ces rapprochements ont-ils tous l'importance que l'auteur semble leur attribuer? Nous ne le pensons pas et nous avouons ne pas comprendre l'intérêt de confrontations de ce genre :

<i>Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin.</i>	MOLIERE.
<i>Allons nous-en, laissons cela.</i>	BERTHOD.

<i>Je ne me fierais moi que sur un bon garant.</i>	MOLIERE.
<i>Je suis de son village et j'ai de bons garants.</i>	P. CORNEILLE.

<i>Daphné notre voisine et son petit époux...</i>	MOLIERE.
<i>Et j'étendis si loin mes petites conquêtes.</i>	P. CORNEILLE.

D'autres citations au contraire, et nous regrettons qu'elles ne soient pas les plus nombreuses, nous paraissent excellentes pour expliquer une situation, un jeu de scène, la genèse de la pièce ou d'un caractère; tels cet extrait de Boccace : « La religion est ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes et cependant il n'y a rien dont on abuse davantage... », ou ces vers de Voiture :

Philis, cachez bien ces appas,
Un mortel n'y durerait pas.

ou encore cette nouvelle de Scarron : *Les Hypocrites*, dont la scène 6 du III^e acte est imitée.

A développer cette partie du commentaire, au risque de supprimer bien des rapprochements oiseux, l'érudition si nourrie de M. Dreyfus nous eût donné une œuvre intéressante, d'autant qu'elle eût précisé avec plus de rigueur les apports d'idées et de mots faits à l'auteur du *Tartuffe* par les écrivains de l'âge précédent.

OSCAR PECQUEUR.

L. DRESCH, **Gutzkow et la jeune Allemagne**. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904. 483 pp. in-8°. Prix : fr. 3-50.

Les Français nous ont habitués depuis quelque temps à des travaux extrêmement consciencieux sur la littérature allemande. Parmi les nombreux ouvrages parus dernièrement et que j'ai pu voir, je n'en connais qu'un seul, celui de Saly-Stern sur Lenau, qui soit l'œuvre d'un dilettante. On ne reprochera pas à M. Dresch d'avoir négligé l'étude des sources ; il a étudié à fond toute la littérature sur Gutzkow et la jeune Allemagne, il a puisé partout où il y avait tant soit peu à trouver, jusqu'aux sources les plus éloignées ; pas un brin de correspondance paru dans la plus obscure publication ne lui a échappé ; il fait des comparaisons d'éditions qui n'avaient pas encore été établies ; il s'est mis au surplus en rapport avec le principal *Gutzkow-Forscher* allemand, M. Houben, qui lui a fourni directement des renseignements, et avec Madame Bertha Gutzkow, la veuve du chef de la jeune Allemagne, qui lui a donné de l'inédit, qu'il publie à la fin du volume. Nous devons à un Français la première biographie sérieuse de Gutzkow ; je voudrais pouvoir dire une biographie *complète* et même définitive, mais je ne puis faire cette addition à cause de lacunes importantes, telles que le silence sous lequel l'auteur passe le roman en trois volumes : *Fritz Ellrodt* et un autre plus important encore : *Der Zauberer von Rom*, que M. Dresch ne fait que citer en deux endroits. Ce n'est pas certes par inadvertance chez un travailleur aussi sérieux et aussi minutieux, mais cela provient du fait que l'auteur traite deux sujets : il joint à une biographie de Gutzkow une étude générale sur la jeune Allemagne, et je me hâte de dire, une étude générale tout aussi approfondie que l'étude

biographique. C'est double mérite, si l'on veut, mais je pense pourtant qu'il eût mieux valu choisir. La partie générale est trop étendue : un homme tel que G. Büchner, par exemple, qui n'a que peu de rapports avec la jeune Allemagne, aurait pu être passé sous silence. Mais le lecteur français sera très heureux d'être aussi bien renseigné sur tout cet intéressant mouvement littéraire, politique, moral et social que représente la jeune Allemagne.

H. BISCHOFF.

Pierce the Ploughman's Crede (*about 1394*) ... edited by the
Rev. W. W. SKEAT. Oxford, Clarendon Press, 1906. 2 sh.

Pierre le Laboureur est un personnage imaginaire créé par le poète Langland pour représenter les vertus des pauvres et des simples d'esprit, leur aversion pour les vices des riches et leur défiance à l'égard des subtilités des savants. Il est l'image idéale du prolétariat du XIV^e siècle.

Le *Crede* réédité par le savant professeur Skeat est une œuvre anonyme, suggérée par l'influence de Langland. Il contient une satire contre les moines mendiants écrite par un partisan de Wycliffe, et intéressante, non par de hautes qualités poétiques, mais par les détails qu'elle fournit sur les mœurs des frères dominicains, carmélites, augustins et franciscains d'Angleterre. Les richesses des ordres mendiants sont opposées au vœu de pauvreté de leurs membres, leurs relations avec le beau monde à leur vœu d'humilité. Et, chose plus curieuse, leurs explications subtiles sur la présence réelle dans l'Eucharistie sont opposées à la foi naïve du peuple, qui accepte sans arrière-pensée l'affirmation du Seigneur : « Ceci est ma chair, ceci est mon sang. » Sur ce point, notre Wycliffite est donc d'accord avec l'Eglise romaine, et s'oppose aux doctrines protestantes du XVI^e siècle.

Parmi les notes très substantielles du professeur Skeat, nous aurions voulu voir une remarque relative à l'influence fâcheuse de l'allitération sur le style des écrivains anglais du XIV^e siècle. Il n'est guère de poète allitératif qui, en groupant les mots commençant par une même consonne, échappe au danger d'accumuler des chevilles et d'employer des termes impropres. Notre

Credo, quoique exceptionnellement correct, contient cependant un pléonasme qui frise l'absurdité :

And we ben clerkes y-cnoven ·cunynge in scole,
Proued in procession ·by processe of lawe (252-253).

Il prête aussi au diable un *epitheton ornans* des plus hardi :

dygginge devel (504),

qui rappelle l'usage américain de *dig* (bêcher) dans le sens d'étudier.

P. HAMELIUS.

H. VIGNAUD, Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes. Paris, Welter. 1 vol. in-8°, 543 p. 10 fr.

Quand on achève la lecture de l'ouvrage, considérable à tous les points de vue, de M. Vignaud, on peut se convaincre une fois de plus du travail qu'accomplit chaque jour la critique contemporaine et qui peut se résumer en quelques mots : détruire les somptueux édifices élevés par la légende et maintenus par la tradition, pour dresser à leur place des constructions plus modestes, mais établies aussi sur des fondations plus fermes et faites de matériaux plus solides.

Voyez ce qui se passe à propos du Christophe Colomb d'avant les découvertes.

Pendant plus de trois siècles et demi, c'est à peine si les auteurs avaient osé émettre des doutes sur la véracité des faits contenus dans les *Historie* attribuées à Fernand Colomb, fils du découvreur de l'Amérique, et dans l'*Historia* de son biographe Las Casas ; les sources d'origine colombienne seules, ou à peu près, étaient consultées, la tradition colombienne régnait en maîtresse incontestée. Tous nous avons appris à connaître sur les bancs de l'école ou dans des livres un Christophe Colomb né à une date restée incertaine, fils de marins, parent d'amiraux célèbres, devenu de fort bonne heure cosmographe et géographe, ayant fait de sérieuses études universitaires et mûri peu à peu par la réflexion et l'expérience nautique son grand projet de navigation vers l'Ouest à la découverte du continent asiatique. Il a fallu attendre le dernier quart du XIX^e siècle, pour qu'on se mette à examiner de plus près les allégations

fournies par Colomb lui-même, son fils et Las Casas, et reproduites depuis le XVI^e siècle, sans changement, par tous les auteurs. Au moment même où un Roselly de Lorgues en arrivait à faire de Colomb un être exceptionnel, supérieur à tous, et en quelque sorte en dehors de l'Humanité, alors que la Légende prenait ainsi un caractère sacré et qu'on pensait sérieusement à canoniser celui dans lequel on ne voulait voir qu'un héros chrétien, la critique impartiale et objective reprit enfin ses droits. H. Harris, par des travaux multiples qui ont rendu son nom inséparable de celui de Christophe Colomb, commença à porter des coups sensibles à la tradition. Il utilisa entre autres des documents connus mais négligés jusqu'à lui, nous voulons dire les actes des notaires de Gênes et de Savone, actes qui montraient Colomb et les siens sous un jour entièrement différent de celui sous lequel lui et ses deux biographes auraient voulu nous les faire voir.

Le mouvement de juste réaction était lancé : en Amérique, en Allemagne, en Espagne, en Italie, on soumit la question de Christophe Colomb à un examen critique des plus rigoureux, et bientôt des savants de ce dernier pays (surtout MM. Belgrano et Stagliano) purent présenter au public des Deux-Mondes leur *Raccolta Columbiana*, belle et vaste publication, qui formait comme un arsenal de documents nouveaux, appelés à transformer radicalement les données traditionnelles sur les origines et la jeunesse du futur amiral des Indes.

« Les auteurs de la *Raccolta*, conclut justement M. Vignaud, » ont fait ce qui n'avait jamais été fait. A côté de tous les écrits » de Colomb qui forment la substance même des *Historie* et de » l'*Historica*, ils ont placé toutes les informations qu'on a pu » découvrir sur le Découvreur et sur les siens, qui ne viennent » ni de lui ni d'eux. Ils ont fait ce travail, admirablement, sans » rien dissimuler, et ont ainsi mis en pleine lumière les seuls » moyens qui existent aujourd'hui de contrôler les récits de » provenance colombienne. L'œuvre originellement apologétique » est devenue de la sorte, par la force des choses, une œuvre de » justice et l'instrument d'une rectification nécessaire » (p. 16).

C'est à cette direction nouvelle des recherches, à cet heureux mouvement des esprits, que sont dus les plus récents travaux de MM. De la Rosa et Vignaud sur l'authenticité, à rejeter selon eux, de la fameuse lettre et de la carte de Toscanelli sur

la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Chr. Colomb, travaux dont les conclusions paraissent bien devoir révolutionner toutes les idées admises sur le développement des théories cosmographiques qui auraient amené Colomb à la découverte d'un nouveau continent. Mais ceci est en dehors de l'objet de ce compte-rendu.

Aujourd'hui M. Vignaud, s'appuyant sur les données nouvelles fournies par la critique contemporaine, a entrepris de soumettre à un examen d'ensemble et définitif toute la vie de Colomb. Son premier volume¹ l'amène à l'année 1484. Les problèmes soulevés déjà par quelques-uns de ses devanciers immédiats, sont nombreux; il les série, les sectionne et en fait l'objet de six copieuses « Études ». Ces six chapitres sont des modèles de dissertations critiques. Elles sont conçues sur un plan systématique : énumération chronologique des sources avec commentaire analytique; position de la question controversée; examen minutieux et approfondi, par comparaison et déduction, des allégations contenues dans les documents de première ou de seconde main que ces sources renferment; confrontation de tous les auteurs modernes et anciens, en partant toujours de Fernand Colomb et de Las Casas; comme résultats, détermination des points acquis à l'histoire et de ceux qu'il faut rejeter absolument, mise à part des questions douteuses, prêtant encore aux recherches. On ne saurait désirer une mise au point plus complète, plus objective, plus intelligemment accomplie, et, ce qui ne dépare rien, plus aisément et plus élégamment présentée.

Pourquoi M. Vignaud a-t-il étudié la famille, l'enfance et la jeunesse de Colomb? C'est que cette période de sa vie présente précisément le plus de problèmes, qu'elle a été le plus obscurcie en réalité, et enfin parce que c'est elle qui peut seule nous renseigner exactement sur les réelles aptitudes nautiques du futur amiral et sur la valeur de ses conceptions scientifiques.

Or, à quelles conclusions M. Vignaud est-il arrivé? Une simple énumération édifiera le lecteur.

1^o Colomb n'était point d'une famille de navigateurs ni de

¹ Le second volume, annoncé déjà, sera consacré à l'histoire critique du grand projet de Colomb (origine, caractère, mise à exécution).

souche noble; il avait été tisserand, comme son père, comme tous ses proches.

2° Il n'y eut jamais d'amiraux dans sa famille.

3° Il est né, non en 1435 ou 1436, ni en 1446 ou 1447, mais bien en 1451¹.

4° Il n'a suivi les cours d'aucune université, pas plus de celle de Pavie que de toute autre. Son instruction fut sommaire et professionnelle.

5° Il n'a pu prendre la mer à 14 ans; à 22 ans il était encore tisserand à Savone.

6° Il n'a jamais fait campagne pour le roi René, ni commandé de navire de guerre (à 21 ans!) pour ce prince.

7° Il ne s'est rendu en Portugal qu'en 1476, et par hasard, à la suite d'un combat de mer au cap Saint-Vincent.

8° Il a vraisemblablement du Portugal gagné l'Angleterre, mais n'a certainement pas visité l'Islande.

9° En 1477 seulement, il se fixa au Portugal, et en 1478 ou 79, s'y maria (il avait environ 27 ans), à un moment où il n'avait aucune expérience sérieuse de l'art nautique et ne pouvait avoir conçu aucun projet d'entreprise d'outre-mer.

10° Il resta en Portugal jusqu'à la fin de 1486.

11° Sa femme était une Moniz de l'Algarve; elle s'appelait Felipa Moniz, était fille d'Isabel Moniz et de Bartholomeu Perestrello.

A défaut du livre original (pages 505 à 509) on trouvera ces conclusions clairement détaillées dans un article de M. G. Marcel (tome XII (1905) de la *Géographie* de Paris, p. 149-162), qui est un résumé lumineux de l'ouvrage de Vignaud et auquel nous ne pouvons qu'engager le lecteur à recourir (cf. *ibidem*, p. 64).

Il y trouvera aussi une fort judicieuse appréciation de la conclusion dernière que le dernier historien de Colomb croit pouvoir tirer de ses six études. En effet, notre savant critique, déjà mis en éveil par ses précédentes recherches sur les rapports, fortement contestés par lui, de Toscanelli avec le grand Génois,

¹ Cette date se trouve confirmée par un autre document que M. Vignaud ne semble pas avoir connu, et qui est formel : notre ami M. H. Vanderlinden a pu personnellement en prendre connaissance aux « Archives de Gênes », et c'est à lui que nous devons ce si précieux renseignement

a voulu faire pénétrer dans le public sa conviction, qui était déjà, chose importante, celle de Harrisse, que la sincérité de Colomb devait être fortement suspectée, qu'il n'était pas un homme véridique, et que la façon dont il a masqué ou faussé la vérité ou permis à ses héritiers naturels et aux dépositaires de ses papiers de la dissimuler, l'atteint dans son caractère moral.

Le jugement de M. Vignaud est en définitive d'une extrême sévérité, et il ne faudrait plus voir dans le grand Colomb de la tradition qu'un imposteur (p. 510). M. G. Marcel tempère ce que cette appréciation a de vif, et très sainement il conclut à son tour :

« Il faut avouer que ce que nous avons appris n'est pas à » la louange de Colomb. Il serait aujourd'hui bien difficile de » le béatifier. Si l'on examinait toute son existence, comme l'a » fait pour sa jeunesse M. Vignaud, on serait surpris de toutes » les vilaines actions qu'on rencontrerait. Certainement la » rébellion de Roldan, le départ de Margarite et de P. Boyle » pour l'Espagne, les envois successifs de Bobadilla et d'Ovando » eurent pour cause les exactions et les cruautés, sinon de Colomb » et de ses frères, de celles, au moins, qui furent commises en » leur nom. La conduite de Ferdinand à l'égard de l'amiral, qui » parut si longtemps injuste et cruelle, fut motivée par les excès » de tous genre commis au nom de Colomb tout autant que par » le désir de reprendre les concessions qu'il lui avait accordées » au moment de la découverte et qui faisaient de l'amiral l'égal » de son roi. On n'a guère entendu jusqu'ici que la voix de » Fernand qui raconte les événements avec un parti pris évident. » Nombre de pièces ont aujourd'hui disparu et il n'est pas » facile d'instruire le procès. Chaque jour amène cependant de » nouvelles découvertes de documents, et l'on peut dire que dans » quelques années l'histoire de Colomb et de sa découverte aura » été entièrement renouvelée.

» Mais, et ce sera notre conclusion, il ne faudrait cependant » pas trop rabaisser Colomb. Ce fut un aventurier sans scrupules, il eut les passions et les vices de son temps, et l'on sait » que les XV^e et XVI^e siècles, époque raffinée, de culture » exquise, tenaient peu de compte de la vie des hommes. Les » assassinats, les supplices, les horreurs de la guerre s'y » contentent à chaque pas; il n'y a donc point lieu de reprocher

» à Colomb les habitudes et les mœurs de son temps. D'ailleurs
» ce ne sont, le plus souvent, que les irréguliers, que les *bohèmes*,
» que ceux qui vivent en marge de leur époque, qui accom-
» plissent de grandes choses; leur destination les y pousse. Ne
» jugeons pas les événements, les faits et les gens d'un autre
» âge avec les idées actuelles et les préjugés du jour.

» Enfin, dans cette première partie de son existence, ce que
» l'on reproche avec tant d'amertume à Colomb, c'est surtout de
» s'être donné pour ce qu'il n'était pas. Ce n'est pas un crime,
» ce fut une faiblesse. Mais il ne pouvait comprendre qu'il y a
» plus d'honneur à être le fils de ses œuvres, à être l'artisan de
» sa propre fortune qu'à descendre des croisés. Ce sont là des
» théories qui n'avaient pas cours au commencement du
» XVI^e siècle. »

Nous nous rallions pleinement à cette manière de voir. Mais il n'en reste pas moins, tout compte fait, qu'il nous faudra bien désormais renoncer au Colomb que nous avons connu, mais mal connu jusqu'ici : son *œuvre* restera ce qu'elle a été, grandiose, mais l'*homme* sera diminué. Nous en ressentirons peut-être une sorte de regret, mais la vérité historique y gagnera, et c'est l'essentiel.

F. MAGNETTE.

FRITZ WOLTERS, **Studien über Agrarzustände und Agrarprobleme in Frankreich von 1700 bis 1790**. Leipzig. Duncker und Humblot. 1905. ix-438 pages in-8°. — Fr. 12.50.

Rarement livre nous a intéressé comme celui que nous avons devant nous. Peut-être bien notre intérêt fut-il dicté en majeure partie par les événements contemporains qui se déroulent en France et en Russie. C'est qu'entre la situation du XVIII^e siècle français et celle du XX^e siècle français et russe la ressemblance, je dirais même l'identité, est frappante. Ne voit-on pas Tolstoï préconiser la mise en commun des terres, la nationalisation de la propriété foncière, dans l'espoir d'amener la paix sociale en résolvant la question agraire? En cela il fait exactement ce qu'ont fait avant lui ces théoriciens français qui recherchaient le bonheur de l'humanité dans le communisme des terres, de sorte que, à la veille de la Grande Révolution, la question fon-

cière apparaissait avec les mêmes données qu'aujourd'hui en Russie. De son côté, la France contemporaine a repris avec énergie la question ecclésiastique que la première République n'avait pu résoudre d'une façon durable. Saisie d'un même effroi devant les dangers d'une main-morte écrasante, elle réclame la rentrée en circulation de biens immobilisés et prononce la dissolution des communautés religieuses. Sa loi sur la séparation des églises d'avec l'État n'est en réalité que la consommation des décrets que la période révolutionnaire élaborait jadis et que le Concordat dut momentanément rapporter.

Par ces rapprochements, et par beaucoup d'autres encore, le livre de M. Wolters nous a captivé tout entier. Sans doute, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas là un livre de polémique mais bien de pure composition scientifique. L'auteur se cantonne sur le terrain d'une parfaite objectivité, et c'est au lecteur qu'il laisse le soin de retrouver dans son œuvre la signification de haute actualité que tout esprit philosophique est irrésistiblement amené à y chercher.

M. Wolters s'occupe de la question *agraire*. Dans quatre chapitres, dont chacun, selon son propre témoignage, constitue à la rigueur un seul et même tout, il retrace le grand mouvement d'idées qui bouleversa les notions reçues en matière de propriété foncière et prépara insensiblement le programme économique de la Révolution. Tout d'abord, il discute la question de savoir jusqu'à quel point la petite propriété individuelle était déjà courante au XVIII^e siècle; ensuite, il expose les théories relatives à la manière dont il conviendrait socialement de posséder le sol; en troisième lieu, il rappelle les applications pratiques auxquelles toutes ces discussions théoriques donnèrent lieu; enfin, il décrit les différentes phases de la lutte engagée contre les biens de main-morte, aboutissant au décret du 2 novembre 1789.

1. *Situation agraire*. — Un Anglais, Arthur Young, visita la France de 1787 à 1790 dans le but d'y étudier la situation agraire et nous a laissé dans des mémoires de toute importance le résultat de ses observations. Il est frappé de la quantité innombrable de petites cultures, et bien qu'il n'eût en principe aucune hostilité à l'endroit de la petite propriété, il estima pourtant que le morcellement avait été poussé trop loin et qu'il convenait d'en arrêter par une loi le développement ultérieur. Il émit un tel jugement parce qu'il croyait que la misère, constatée dans

certaines parties de la France, était la conséquence directe et inévitable de l'émiettement territorial, alors qu'en réalité c'étaient les charges foncières, écrasantes pour le paysan, jointes au maintien d'une technique agricole routinière et surannée qui provoquaient cette situation alarmante. Young lui-même d'ailleurs, émerveillé devant l'état des cultures en Flandre, dut avouer que là pourtant régnait la petite exploitation, aveu qui diminuait, en partie du moins, l'accusation de principe formulée contre le système des petites cultures. Essayant d'évaluer l'étendue des terres abandonnées aux mains du petit paysan, il estime que les petites exploitations agricoles englobaient plus d'un tiers de l'étendue totale de la France. Une telle évaluation est manifestement exagérée, et elle l'est au même titre que celle que les hommes de la Révolution eux-mêmes ont tenté de faire dans un sens ou dans un autre. Les uns, tels que Volney, n'ont pas hésité en effet à déclarer que les deux tiers, voire même les dix-neuf vingtièmes des terres appartenaient au roi et à une minorité de 400,000 propriétaires, tandis que d'autres, tels que Tocqueville, versant dans une exagération contraire, ont soutenu que les trois quarts des paysans au moins étaient déjà propriétaires de leur terre. Il est impossible, même en prenant les Cahiers comme base d'appréciation, de se faire une idée exacte à cet égard. On peut croire pourtant, et c'est l'idée finale exprimée par M. Wolters, qu'une grande partie des 57,725,095 Ha. dont se composait le territoire de la France, appartenait déjà à la classe rurale, et qu'on peut estimer à 4,000,000 environ, sur un total de 25 millions, le nombre des petits cultivateurs en 1788.

2. *Théories agraires.* — Le droit naturel avait exercé une énorme influence sur les idées courantes au XVIII^e siècle en matière d'appropriation privée. Deux tendances opposées s'étaient dessinées : l'une, voulant réaliser la propriété individuelle, l'autre, le communisme agraire. Les partisans de ce collectivisme foncier firent grand état des exemples qu'offrait l'étude de l'antiquité ; la *République* de Platon surtout leur paraissait contenir le système idéal. D'autre part, la politique agraire des Grecs et des Romains les enthousiasmait. Ils exaltèrent Lycurgue, qui engagea ses compatriotes à tout remettre en commun et partagea l'ensemble des terres en 30,000 exploitations agricoles réservées aux paysans, et 9000 attribuées aux citadins, édifiant sur cette égalité économique tout un système

politique. Rome de son côté offrit dans sa législation agraire un champ fertile en observations. Même en regardant autour d'eux, les partisans du communisme découvrirent d'heureux exemples. Ce fut la fondation de l'État du Paraguay, où les Jésuites avaient réalisé une sorte de communisme théocratique, qu'ils alléguèrent avec joie. Ils se félicitèrent de voir que dans ce pays au moins la propriété privée, « source éternelle de guerre et de discorde, » avait été bannie. Ce fut encore la collectivité familiale de l'Auvergne qui fixa leur attention. Là, s'était maintenu à travers les siècles un organisme collectif, dont tous les membres étaient égaux sous la direction paternelle d'un chef de famille, s'occupant, les uns de la culture des champs, les autres de l'élevage du bétail, les troisièmes de la culture vinicole.

Ainsi préoccupés de la question de la possession des terres, les idéalistes se virent naturellement amenés à s'occuper de la classe qui les cultivait. Ils exaltèrent ces esprits simples, adonnés aux travaux champêtres, conservant en eux les restes d'un état de nature disparu depuis longtemps dans les villes. Or, c'était précisément cette classe intéressante qui souffrait le plus, et l'idéalisme généreux des philosophes et économistes du XVIII^e siècle crut trouver dans une meilleure distribution des fortunes un remède certain aux maux dont elle souffrait. Mais comment appliquer ce remède ? Il aurait fallu une violente révolution, à laquelle personne n'osait d'ailleurs songer. On se contenta donc d'élaborer des théories d'application pratique, et la plupart étaient d'avis qu'il fallait commencer par associer au pouvoir la classe des non-propriétaires par l'octroi d'une certaine représentation au sein des États Généraux. On sait à quoi dut aboutir cette généreuse propagande. La Révolution fut loin de consacrer l'égalité rêvée, et la loi, qui consacrait le droit de vote, tint compte malgré tout du degré de fortune de l'électeur. C'est ce qui excita la colère des partisans des prolétaires, qui ne manquèrent pas d'accuser le gouvernement d'avoir remplacé simplement une aristocratie de nobles par une aristocratie de riches. De ce jour commença une lutte nouvelle, celle qui fut entreprise par le quatrième État.

3. *Mouvement agraire de 1750 à 1789.* — Le système mercantile avait réservé ses faveurs au commerce et à l'industrie, et cet exclusivisme avait amené la ruine de l'agriculture, non pas que le mercantilisme eût voulu systématiquement cette ruine,

mais bien plutôt parce que cette ruine était la conséquence inévitable du système lui-même. Il fallut sans tarder porter remède à la situation agricole devenue lamentable, et dès 1750, on mit en avant des théories réclamant la liberté du commerce dans l'espoir de multiplier par là les ressources de l'agriculteur.

L'École physiocratique aidant, le gouvernement céda au courant, et décréta en 1763 la formation d'un Bureau d'agriculture. Des écrits nombreux virent le jour : c'était une véritable agromanie. De même qu'on s'était adressé à l'antiquité pour y découvrir des idées en faveur du communisme des terres, de même on lui emprunta ses travaux sur l'agriculture et on étudia ses lois agraires afin d'y trouver un modèle pour une meilleure exploitation agricole.

Cependant la désunion éclata parmi les théoriciens, et la diversité des points de vue ne permit pas toujours de passer à une action pratique immédiate. Tous semblaient pourtant se rallier autour d'un même point : la nécessité de faire la guerre à la grande propriété détenue par le clergé et par la noblesse. Malgré le désaccord des idées, il se produisit néanmoins un relèvement sérieux de la situation agraire à partir de 1750. Taine a émis sur le XVIII^e siècle français un jugement par trop général, et en partant de la famine de 1709 et du récit de La Bruyère qui déclare avoir vu des paysans manger de l'herbe, il s'est cru autorisé à tracer du siècle tout entier un tableau par trop poussé au noir. Or, de 1751 à 1789, à part les années 1768, 1785 et 1789, la France jouit d'une série continue de bonnes récoltes; la période de 1760 à 1765 surtout fut particulièrement heureuse pour elle. Les physiocrates en profitèrent pour faire triompher le principe de la libre circulation des céréales, et de fait, sous la direction du contrôleur général L'Averdy, on proclama en juillet 1764 l'*Édit concernant la liberté de la sortie et de l'entrée des grains dans le royaume*. Les prix montèrent aussitôt à un prix très satisfaisant, voire même élevé, et les capitaux affluèrent dans la caisse des agriculteurs. Le crédit agricole augmenta au point qu'on projeta la création de banques rurales et de caisses de crédit. D'Avenel remarque que l'hectare de terre arable, qui valait de 1701 à 1725 environ 265 francs, s'éleva de 1726 à 1750 à 344 francs, de 1751 à 1775 à 515, et de 1776 à 1800 à 764 francs.

Le mouvement agraire théorique n'était donc pas resté stérile

et il avait trouvé dans la pratique un écho sérieux. Déjà le temps n'était plus où l'on aurait pu composer des provinces entières à l'aide des terres frappées d'hypothèque. Condorcet, Lavoisier, Rozier et beaucoup d'autres déclarèrent que la situation agricole était aux plus mauvais jours du règne de Louis XVI meilleure que dans les temps le plus brillants de Louis XIV, que jamais la terre n'avait été mieux cultivée et que jamais la population ne s'était accrue à ce point. Même Arthur Young se plut à reconnaître, en 1789, que dans toutes les provinces, les prix et les salaires avaient haussé dans les vingt dernières années.

Toujours sous l'influence des idées de la partie intelligente de la société française, on améliora les systèmes de culture, on en appliqua de nouveaux, on perfectionna les instruments aratoires. On eut recours aux engrais artificiels qui permirent de remplacer la culture extensive par la culture intensive; on adopta des plantations nouvelles importées de l'étranger, notamment celle de la pomme de terre, dont le succès fut éclatant.

Il importe toutefois de ne pas se faire de la situation agricole de la France, au dernier siècle de l'ancien régime, un tableau par trop ensoleillé. On ne peut oublier que toutes les parties du pays ne furent pas touchées au même point par ce renouveau agricole. Des régions entières restèrent obstinément fidèles à une routine surannée. Si la Flandre et la généralité de Paris, où fonctionnaient les comices agricoles, étaient accessibles à toutes les nouveautés, au sud de la France par contre on ne s'émut guère. La propagande entreprise dans l'Auvergne, le Boulonnais, le Berry, l'Anjou et le Maine resta stérile. D'autre part, les anciennes coutumes subsistaient toujours, la vaine pâture, le droit de parcours, coutumes désastreuses qui entravèrent l'expansion et l'essai de nouvelles plantations. On tenta d'y remédier en autorisant l'échange des terres et surtout en étendant aux différentes provinces de la France le droit de clôture en usage dans la région du Nord, notamment en Flandre.

Les droits féodaux de leur côté étaient un nouvel obstacle. Ils étaient restés debout alors qu'ils avaient perdu déjà leur signification. Hervé déclare qu'après un long travail, il n'a pu se faire un concept exact et bien défini des différentes tenures en vigueur. Il lui est impossible de distinguer au juste la mouvance féodale de la mouvance censive. A part l'alleu, les biens ruraux relevaient, en thèse générale, d'un tiers, seigneur foncier ou

crédirentier, bien que la censive roturière touchât déjà de si près la propriété proprement dite que les juristes la qualifiaient de « propriété réelle mais incomplète », et qu'ils appelaient les tenanciers « propriétaires ». Par contre l'héritage serf imposait une condition moins favorable à ses détenteurs, tous gens mortuables, taillables haut et bas, corvéables à volonté, comme la coutume les qualifiait. Déjà cependant la servitude adhérait moins à la personne qu'à la terre, et le droit coutumier, appliqué dans certaines parties du pays, établissait que si la terre était insuffisante à nourrir deux bœufs, le seigneur ne pouvait forcer le serf à « y faire feu vif et résidence. » Malgré les adoucissements que l'évolution des temps avait apportés à la condition des classes rurales, les droits féodaux n'en restaient pas moins écrasants et abusifs. Ils étaient innombrables au point que Clicquot-Bliervache, après les avoir énumérés, s'écrie : « Je m'arrête, mon sang bouillonne, mon cœur se gonfle d'amertume. Qu'aviez-vous encore à faire sinon de taxer l'air que le paysan respire et le jour qui l'éclaire, et à la honte de l'humanité, on pourrait en citer des exemples. » Boutaric consacre 633 pages in-4° à l'étude des droits féodaux, et dans un chapitre final, il trouve moyen de définir encore nonante-huit autres droits !

En présence d'une situation aussi inextricable qu'abusive, une réaction était inévitable. Elle se manifesta dès le milieu du XVIII^e siècle, et compta des adhérents dans les rangs mêmes du clergé et de la noblesse. Aussi, quand l'heure de la Révolution sonna, l'abolition du système féodal se fit sans trop grande difficulté.

4. *Lutte contre les biens de main-morte.* — Un mouvement violent d'opposition se déclencha contre l'Église dans le courant du XVIII^e siècle. Voltaire, d'Argenson, Meslier conduisaient l'assaut, renforcés des encyclopédistes et des physiocrates. Le gouvernement, influencé par la propagande anticléricale, prit des mesures conformes au vœu général. En 1764, Louis XV expulsa l'ordre des Jésuites, et auparavant déjà, au mois d'août 1749, il avait porté un édit contre la main-morte. Au mois de mai 1766, on institua la fameuse Commission appelée à réformer les monastères et à supprimer les couvents inutiles. Des raisons de haute utilité sociale et économique dictaient ces mesures. On s'apercevait du malaise économique provoqué par l'excessive concentration des biens immobiliers entre les mains du clergé.

D'aucuns évaluaient à 1 milliard 800 millions les revenus de l'Église, évaluation évidemment exagérée mais qui ne laissa pas de produire une profonde impression sur l'esprit populaire, convaincu de plus en plus que la laïcisation des biens ecclésiastiques devait fournir à l'État des ressources abondantes et mettre fin aux misères sociales. Dans une série de paragraphes documentés, M. Wolters retrace l'acheminement vers la confiscation finale des biens de main-morte, les théories des idéalistes sur la simplicité évangélique dont l'Église avait dévié, la corruption des ordres religieux, les projets de sécularisation, les vœux exprimés dans les Cahiers, enfin la promulgation du décret du 2 novembre 1789.

Tel est le livre de haut intérêt dont M. Wolters vient d'enrichir la littérature scientifique du XVIII^e siècle français. Sa composition a exigé de l'auteur une somme énorme de travail, mais malgré l'abondance des mémoires, pamphlets, documents de toute nature qu'il avait à examiner, il a su dominer victorieusement la matière et nous présenter une œuvre claire, méthodique, digne d'un bel éloge.

G. DES MAREZ.

J. BERTRAND, **La Géographie à l'école et les bases d'un système rationnel d'enseignement**. vi-122 pages in-8°. Bruxelles, Larcier, 1906.

Cette brochure est loin d'être dénuée d'intérêt, mais peut-être semblera-t-elle écrite à la hâte. Elle contient, à côté d'observations justes et de critiques fondées, un certain nombre de remarques singulières, de détails erronés et d'appréciations tout au moins discutables. Sans doute l'auteur n'a pas eu le temps de coordonner les résultats de ses recherches et de ses réflexions : ce sont quelques idées éparses jetées sur le papier au sujet des réformes à apporter dans l'enseignement de la géographie.

Il critique avec raison la plupart des manuels en usage en Belgique, particulièrement celui dont on se sert à l'École des Cadets à Namur. Il attaque aussi avec raison le programme de géographie imposé à l'examen d'entrée de l'École militaire (on y prescrit entre autres la connaissance d'une toponymie bilingue !). Mais il croit à tort que ce programme constitue le développe-

ment du programme officiel des athénées. Les professeurs d'athénée ne sont nullement liés par les prescriptions contenues dans l'énoncé des matières dont on exige la connaissance à l'entrée de l'École militaire. Le programme des athénées est suffisamment large : il laisse beaucoup de latitude aux maîtres. L'auteur semble ignorer aussi les perfectionnements personnels apportés par les professeurs dans l'enseignement de la géographie malgré les manuels défectueux.

Dans les derniers chapitres, il esquisse un système d'enseignement tendant à empêcher la spécialisation trop rapide qui se fait actuellement. Il donne plusieurs bonnes raisons en faveur de l'unification des humanités, mais, en réclamant la création d'un cours spécial de géographie dans l'enseignement moyen, il va à l'encontre d'un des principaux *desiderata* de la pédagogie moderne : la concentration des cours d'une même classe entre les mains de quelques professeurs.

H. VANDER LINDEN.

Géographie géologique, par H. JACQUEMIN. Gand, V. Van Doosselaere, 1906. Brochure in-8°, 24 pages.

C'est dans l'intention de prendre date, semble-t-il, que M. H. Jacquemin, professeur à l'École moyenne de Lessines, soumet à ses collègues les données fondamentales d'un cours nouveau de *Géographie de Belgique* qu'il se prépare à soumettre à l'examen du Conseil de perfectionnement. Le meilleur accueil sera fait, pensons-nous, à cette louable tentative de mettre la géologie élémentaire à la base de notre enseignement géographique, suivant le vœu émis de longue date dans cette *Revue* et dans nos Conférences professorales, vœu renouvelé par l'auteur lui-même (v. préface, p. 2) et aussi par un groupe de professeurs de géographie de nos Athénées lors du dernier *Congrès mondial* de Mons (septembre 1905).

Dans la première partie de cette brochure (*Géologie générale*, pp. 3-15), M. H. J. résume très succinctement les notions géologiques sur lesquelles doit être fondé un enseignement rationnel de la géographie (formation des continents et des océans; action des eaux; disposition et métamorphisme des couches géologiques; action des volcans et des vents). Dans la seconde partie

(*Géologie de la Belgique*, pp. 16-24), s'aidant surtout des *Premières notions de géologie* de M. J. Cornet (ouvrage signalé ici même, *Chronique*, 1904, 5^e livr., n^o 142), M. H. J. retrace la formation de nos terrains *primaires* (ardoisier, quartzo-schisteux, calcaireux, carbonifère; massifs éruptifs), puis celle de nos terrains des périodes suivantes (marne, argile, calcaires), qualifiés de terrains *moyens*, enfin la disposition de nos couches superficielles actuelles et les affleurements des couches primaires. La difficulté était grande de trouver la forme simple et aisément accessible sous laquelle certaines données essentielles pourraient être introduites dans un cours élémentaire de géographie : tels les phénomènes du métamorphisme des roches, ou de la formation des vallées ou des dépôts de graviers, sables, argiles et calcaires dans l'intérieur des terres. En maître expérimenté, M. J. s'est efforcé d'abstraire de son exposé beaucoup de termes *spéciaux* qui rebutteraient aussi bien les maîtres que les élèves. Peut-être conviendrait-il d'en omettre davantage encore (de parler, par exemple, des *cristallisations*, entières ou partielles, des roches de préférence aux *quartzites*, *quartzo-phyllades* et *phyllades* (page 9).

Une carte géologique coloriée et de format suffisant, dressée d'après la carte publiée par l'*Institut cartographique militaire*, fait voir avec une grande netteté le détail de ces notions, forcément un peu arides et qui doivent pénétrer autant par les yeux que par l'intelligence. Dans le but de rendre plus suggestive cette vue d'ensemble, M. J. a eu l'heureuse idée de grouper les principales productions de notre sol et de notre sous-sol à côté des industries qui en dérivent ; les unes et les autres servent de commentaire à une coupe géologique faisant le dénombrement de nos divers terrains, — à l'exception de l'argile tourbeuse de notre zone poldérienne, que cette coupe N.-S. ne renseigne pas. Notre géographie économique apparaît de la sorte comme l'aboutissement naturel des *faits* géologiques, sous cette réserve que, dans un pays comme le nôtre, avec des « moyens de communications faciles et nombreux » (ainsi que le fait observer M. J., p. 23), les efforts de l'homme ont notablement modifié la fatalité originelle des conditions géographiques.

L'effort consciencieux et très opportun dont M. J. vient de prendre l'initiative est de nature à contribuer au prochain perfectionnement de notre enseignement géographique. E. D.

G. DEHIO, **Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler.**
Band I : *Mitteldeutschland*. Berlin, Ernst Wasmuth, 1905.

Il existe depuis longtemps en Allemagne une noble émulation entre les États, les provinces et les villes : c'est celle de faire connaître le plus possible les monuments d'art que le passé leur a laissés. Dès 1867, W. Lotz publiait sa *Kunsttopographie Deutschlands*, dans laquelle la Belgique se trouve comprise et qui n'a pas cessé de rendre de précieux services. Puis, on désira davantage. Chaque province prit à cœur de faire publier dans des inventaires très complets les trésors qu'elle possédait. L'œuvre fut confiée à des savants qui se partagèrent la tâche. En sorte que pour les deux tiers de l'Allemagne les inventaires sont faits. Plus de 150 volumes sont déjà parus. Les *Kunstdenkmäler der Rheinprovinz* publiés par Paul Clemen, et qui sont pour nous les plus intéressants, montrent bien l'importance de cette entreprise et son inestimable utilité. Mais il n'est pas donné à tout le monde de posséder les *Kunstdenkmäler* dans sa bibliothèque !

Au congrès pour la protection des monuments qui fut tenu à Dresde en 1900, on se rendit compte qu'il fallait, pour orienter le public et même les travailleurs, un ouvrage plus court, plus maniable, qu'on pût garder toujours sur sa table de travail, emporter en voyage, consulter à toute heure. Il embrasserait l'Allemagne tout entière; il ferait un choix parmi les monuments à signaler; il dirait de chacun d'eux ce qu'il importait le plus de faire connaître; il pourrait être sec, puisqu'il n'était pas destiné à être lu, et qu'il fallait faire tenir le plus de renseignements possible dans un espace strictement restreint. Ce serait un guide, un répertoire, un memento, le vrai Baedeker des archéologues pendant leurs voyages en Allemagne.

C'est cet ouvrage dont nous signalons ici le premier volume, et qui tient toutes les promesses faites en son nom au congrès de Dresde. Il est consacré à l'Allemagne centrale (v. carte) et se présente sous la forme d'un dictionnaire. Les localités sont rangées dans l'ordre alphabétique. En réalité, c'est un « Lotz » mis au courant des progrès de l'histoire de l'art.

Encore ne pouvait-on cataloguer tout ce que l'archéologie offre d'intéressant dans chaque ville ou village. Et d'abord, il ne s'agit dans ce livre, comme le titre l'indique d'ailleurs, que des

monuments ayant une forme et une valeur artistiques. C'est pourquoi on n'eut guère à s'occuper — pour citer un exemple — de l'architecture militaire. Les œuvres conservées dans les musées ou les collections particulières sont laissées de côté, à moins qu'elles n'aient servi à décorer un édifice catalogué dans le manuel. Enfin, les monuments romains et préhistoriques ne sont pas mentionnés, ce qui se comprendra facilement, puisque le *Handbuch* est écrit à l'honneur de l'art allemand.

L'exécution du programme fixé par le congrès de Dresde est parfaite. Les noms des localités, leur situation géographique, leurs monuments et ce que chacun d'eux renferme, la description plus ou moins détaillée, suivant le cas, de ces monuments et de leurs richesses, les indications de dates et, autant qu'il est nécessaire, des appréciations esthétiques, voilà ce qu'on trouvera dans les articles du *Handbuch*. La bibliographie n'a pas été négligée. Quand un inventaire général existe pour la ville citée, l'auteur y renvoie. C'est là que les travailleurs trouveront l'indication de tous les travaux spéciaux dont la ville et ses monuments ont été l'objet. Toutefois, pour ces localités comme pour les autres, on n'a jamais manqué de citer les travaux les plus importants. Notons encore qu'un signe matériel indique les monuments qui ont été reproduits dans l'inventaire officiel.

On n'a jamais écrit d'ouvrage plus utile à l'archéologie. Les *Kunstdenkmäler* énumèrent avec un orgueil bien légitime les travaux consacrés depuis si longtemps déjà à l'histoire de l'art allemand; ils en exposent longuement les résultats. Le petit livre de M. Dehio les résume, ces résultats, en laissant deviner seulement tout ce qu'il a fallu d'ardeur et de ténacité pour les obtenir.

Que cet exemple ne soit pas perdu! Nous avons aussi un « Lotz » à rajeunir.

MARCEL LAURENT.

Un cours d'esthétique artistique dans les classes supérieures d'humanités anciennes, par l'abbé H. GEVELLE. Enghien, imprimerie A. Spinet, Grand' Place, 1905. 43 pp. Prix : 50 c.

Pour tous les professeurs qui s'intéressent à la question de la culture esthétique, la magistrale étude publiée par M. le chanoine Krekelberg dans la *Revue des Humanités* en 1897 (p. 108 sqq.)

constitue encore chez nous le programme le plus judicieux, l'exposé méthodique le plus sage, enfin l'examen le plus complet de la question de la culture esthétique. Dans l'histoire du mouvement actuel cet article marque un point de départ riche en conséquences : à lui peut se rattacher et se subordonner plus d'un travail subséquent; c'est vers lui que le jeune maître ès arts peut le mieux se tourner pour demander conseil. Le fascicule que voici, publié par M. l'abbé, H. Gevelle y apporte encore une contribution nouvelle et précieuse. Ces 43 pages produisent l'impression d'une vaste et méticuleuse étude qui suggère à l'esprit des observations personnelles, qui ouvre les yeux à des beautés jusqu'alors inaperçues, qui excite l'activité d'une ouïe paresseuse, qui fait concevoir enfin le rêve de la « ronde de l'art vivant ». Car toutes les Muses sont conviées à la fête, et cette fois les beautés littéraires, l'éloquence, la poésie, le drame, ne sont point délaissées pour les nouveaux venus dans le monde de la pédagogie, j'entends l'architecture, la sculpture, la peinture. L'harmonieuse Euterpe et la gracieuse Terpsichore jouissent ici elles-mêmes d'une généreuse hospitalité. Voilà un progrès sensationnel ! Comment un professeur peut-il songer à mettre à exécution un programme si vaste ? Vingt lignes fixent le but, et puis aussitôt suit une série de leçons modèles appliquant à « l'Auguste de Prima Porta » la méthode préconisée. Le lecteur s'étonne bientôt de l'ampleur avec laquelle la question est traitée. M. l'abbé Gevelle la creuse avec le soin méticuleux que nécessite par exemple une analyse littéraire. Une bibliographie vaste et soignée renseigne sur les meilleurs ouvrages d'esthétique de France et d'Allemagne et invite à faire le voyage dans ces bibliothèques trop peu connues.

Malheureusement la plaquette ne donne pas par elle-même une impression d'art. Quelle étrange idée de ramener tout à la forme de leçon écrite ! La rédaction rappelle les devoirs pédagogiques, une de ces fictions universitaires d'une valeur douteuse. Nous aurions préféré à ce dialogue de pure imagination entre élèves modèles et professeurs parfaits une forme rédigée qui manifesterait mieux peut-être l'enthousiasme artistique de l'auteur.

Ce n'est là toutefois qu'une chicane de critique. Cette réflexion n'enlève rien à la valeur de ce très attachant travail.

G. FEYTMANS.

L. LÉONARD, **Éducation administrative**. *Premier essai de psychologie appliquée*. 3^e édition. Bruxelles, Lebègue et C^{ie}, 1905. 170 pp. in-18. Prix : 1 fr.

L'auteur de ce livre, qui occupe lui-même un poste important dans l'administration, — il est inspecteur des télégraphes — s'est convaincu que pour amener la vraie décentralisation, il faut avant tout une éducation administrative, c'est-à-dire une éducation qui tend à développer chez les employés certaines qualités de l'intelligence, du cœur et de la volonté nécessaires à la bonne marche et au progrès du service. En effet, suivant lui, « la décentralisation ne consiste pas, comme on se le figure souvent, à déplacer les attributions en les passant de l'une à l'autre autorité; sa conception exacte consiste à supprimer les intermédiaires entre l'exécutant et le chef suprême, parce que tout intermédiaire est plus ou moins parasite » (p. 93). Or, cette suppression n'est possible que si l'exécutant est parvenu à décrystalliser ses préjugés, à se préserver des déformations professionnelles, à affranchir et à équilibrer sa raison, à acquérir un jugement juste et prompt, à réfléchir sur ce qu'il fait, à exercer un contrôle continu sur lui-même, à augmenter son initiative, à développer son amour de l'excellence et de la responsabilité, enfin à se constituer une volonté ferme et persévérante. Ce n'est donc pas par des décrets ni par une formule organique (p. 98) que la décentralisation et ses bons résultats pourront se réaliser, mais uniquement par la réforme des caractères individuels et par l'acquisition d'une série de vertus qui rendent l'employé capable de s'acquitter de sa besogne de façon que la plupart des agents intermédiaires entre lui et l'autorité supérieure deviennent superflus.

Voilà l'idée mère de l'ouvrage de M. Léonard. Cette idée doit sans doute être approuvée sans restriction; elle me semble être parfaitement juste.

En se demandant comment on pourrait donner aux employés des administrations cette éducation qui préparerait la décentralisation, M. Léonard a encore bien trouvé deux choses. D'abord il a compris que les préceptes de cette éducation devraient être puisés à une source un peu plus profonde que l'expérience commune, et ainsi il a eu raison d'aller les chercher dans le fonds scientifique de la psychologie. Ensuite il a compris aussi

que s'il voulait réellement faire œuvre éducative, il devait ne pas se contenter de débiter un cours à apprendre, mais qu'il devait amener les élèves « à observer les hommes et les choses et surtout leur propre personnalité » (p. 8), à découvrir par eux-mêmes les vérités qu'il leur destinait; en un mot, il a compris qu'il devait appliquer une espèce de « méthode socratique. »

A mon avis, l'emploi de la méthode socratique et l'exploitation de la psychologie se justifient pleinement : dans l'espèce, il n'y a pas d'autres moyens qui conduisent au but proposé. Mais je ne puis plus être d'accord avec l'auteur sur la façon dont il a exploité la psychologie et employé la méthode de Socrate. Je ne lui fais pas un reproche de ce que, n'étant pas spécialiste, il s'est borné à résumer la théorie de P. Janet, bien que la science française dispose aujourd'hui d'ouvrages beaucoup meilleurs. Je ne m'arrête pas non plus à relever certaines petites inexactitudes — d'ailleurs rares — de reproduction. Ce que je critique, c'est que dans le livre tel qu'il est, la psychologie prend relativement trop de place et que, le plus souvent, elle ne donne lieu qu'à des applications bien maigres ou bien banales et pour lesquelles il ne fallait pas un si grand étalage d'érudition.

M. Léonard a pris le parti de suivre son original pas à pas. Non seulement il lui a emprunté les idées et les doctrines, mais encore il en a conservé l'ordre et le plan, se contentant pour sa part d'ajouter à la fin de chaque chapitre des « conclusions » pratiques, des applications utiles, qu'il distingue d'ailleurs suivant qu'il s'agit de l'employé ou du chef. Ces « conclusions », qui sont cependant la chose principale, me paraissent être, à peu d'exceptions près, insuffisantes, trop minces ou trop triviales pour qu'elles puissent justifier les développements psychologiques qui les précèdent, ou bien elles dépassent la portée de ces développements, parce qu'elles touchent encore à une foule d'autres questions. Le lecteur pourra en juger lui-même sur les deux exemples suivants :

1^o Leçon VIII. — ABSTRACTION. — GÉNÉRALISATION, p. 69-72.
— « *Conclusions.* — Employé, je dois développer mes facultés intellectuelles par l'habitude de l'abstraction, qui donne une conception plus exacte des choses. Par exemple, je rechercherai le but de ma besogne individuelle au bureau, en faisant abstrac-

tion de la besogne en elle-même et je la désignerai par un terme concis; j'en ferai autant de la besogne de mes collègues du bureau; puis je déterminerai le *but* de la besogne du bureau entier. Je généralise (!?) ensuite en faisant la même opération pour la division ou service dont le bureau est une unité; ensuite pour la direction, l'administration, le département...

« Chef, dans l'éducation des employés, je leur poserai des questions qui les obligent à faire des abstractions. »

2^e Leçon XIII. — SENSIBILITÉ MORALE. — INCLINATIONS SOCIALES. — SENTIMENT DU VRAI, p. 110-115. — « *Conclusions.* — En matière de confraternité, mes actes tendront toujours au développement de la solidarité professionnelle. Dans la recherche de l'amitié, je porterai mon choix de préférence vers les qualités vertueuses. Dans ma performance intellectuelle, je tendrai à établir un équilibre entre l'imagination et le savoir.

« Chef, j'aiderai mes subordonnés à suivre ce programme; pour le surplus, je respecterai les inclinations sociales et les inclinations supérieures de mes employés aussi bien que leurs inclinations domestiques. »

Pour bien faire, je crois qu'il aurait mieux valu commencer par spécifier dans un ordre déterminé les qualités dont les employés et les chefs ont besoin dans l'intérêt de leur travail administratif et des bons rapports avec leurs égaux, leurs inférieurs et leurs supérieurs ainsi qu'avec le public, par donner une intelligence approfondie de l'essence et de la raison morale de ces qualités, pour passer ensuite à la discussion des moyens psychologiques et sociaux de les produire ou de les perfectionner. Un tel procédé aurait aussi permis d'appliquer la méthode socratique avec plus d'efficacité et d'utilité, puisque les réponses ne se seraient trouvées ordonnées dans aucun manuel, tandis que, maintenant, il est facile de les trouver et de les apprendre d'avance dans un cours de psychologie. Mais, de plus, le peu d'utilité et d'efficacité qu'avait la méthode pour ceux qui connaissaient la source de sa science, l'auteur l'a détruit lui-même en publiant son cours sous forme de questions et de réponses. C'est qu'un traité dans lequel on prétend suivre la méthode socratique, s'il est destiné à l'enseignement, ne s'écrit pas. Dès qu'il est écrit, c'est un catéchisme. M. Léonard a beau défendre à l'élève de lire préalablement dans le traité de Janet ou dans son livre « quoi que ce soit de la leçon » (p. 11);

car, dit-il, « s'il lisait d'abord, la méthode disparaîtrait, nous retomberions dans la mnémonie. » On sait que des élèves adultes n'ont que trop de motifs pour ne pas respecter cette défense et pour ne pas se contenter de lire « le livre *après* la leçon, » particulièrement si un chef hiérarchique s'est constitué leur maître. Certes, le succès du livre, dont le troisième mille a été mis en vente, ne saurait prouver ni qu'on fait le cours suivant la méthode préconisée, ni même qu'on l'étudie pour mettre en pratique les « conclusions. » Car ce succès pourrait bien être dû, d'un côté, à la facilité mnémonique que présente la forme d'un catéchisme, et, de l'autre, au dilettantisme se flattant d'atteindre jusqu'aux hauteurs de la psychologie.

Nous souhaitons donc que ce premier essai soit bientôt remplacé par un second mieux approprié aux fins louables que poursuit M. Léonard.

P. HOFFMANN.

La gymnastique utilitaire. — Sauvetage. — Défense. — Locomotion, par P. DE COUBERTIN. Paris, F. Alcan, 1905. Un vol. in-12. Prix : fr. 2-50.

Les exercices physiques et le développement intellectuel, par ANGELO MOSSO. Traduit de l'italien, par V. CLAUDIN-JACQUET. Paris, F. Alcan, 1905. Un vol. in-8°, de la Bibliothèque scientifique internationale. Prix : 6 fr.

Les noms des deux auteurs sont bien connus dans le monde des sports et des sciences; ils nous promettent des livres riches en vérités et en nouveautés.

Le premier ouvrage surtout est original. Les principes en sont assez révolutionnaires, en apparence du moins, mais ils séduisent, et vraisemblablement sont fort justes, si l'on en juge par le succès qui les accueille de toutes parts, en France et même en Belgique.

M. de Coubertin constate d'abord la faillite des mille et un systèmes de gymnastique : non pas qu'ils soient absolument mauvais; chacun d'eux présente des avantages et des défauts, que des travaux récents, par exemple, les études de M. Duveny, soumettent à l'examen impartial d'une critique scientifique. Mais leur vice capital, c'est d'être impuissants à entraîner la

conviction des adeptes et à entretenir leur persévérance. Un valétudinaire de quarante-cinq ans trouve peut-être assez de courage pour s'astreindre à des exercices journaliers, mais sa ferveur ne date pas de loin : elle est née sous le coup des menaces de la maladie.

Le souci de l'hygiène ne suffit donc pas à éveiller et à maintenir universellement le goût des exercices physiques. Il faut un mobile plus puissant, qui nous émeuve davantage, et cela longtemps avant que l'otérité ou la neurasthénie ne nous aient donné les premiers avertissements.

Ce mobile, M. de Coubertin croit l'avoir trouvé dans les avantages « utilitaires » de la gymnastique, telle qu'il la conçoit. Il faut faire de la gymnastique, uniquement en vue de s'en servir dans la vie, et de pouvoir se tirer d'affaire gaillardement dans toute occasion. L'occasion risque toujours de se présenter, et vraiment, ce serait bien le moins que nous sachions nager, soit pour sauver un semblable, soit pour nous empêcher nous-mêmes de périr, que nous sachions asséner quelque bon coup de canne, ou bien encore que nous sachions courir, employer une bicyclette, un cheval... Sauvetage, défense, locomotion, voilà les trois grands chapitres de la table des matières de la gymnastique nouvelle.

Dans ces trois chapitres rentre naturellement l'enseignement de la plupart des sports, mais ramenés à leur but originel ; la boxe, par exemple, combinera les mouvements de l'école française, de l'école anglaise et de la lutte, et redevient ainsi la véritable étude de la défense *sans armes*.

Mais comment venir à bout d'un apprentissage sportif aussi multiple ? Il ne paraît accessible qu'à de rares privilégiés, capables de dépenser beaucoup de temps, beaucoup d'argent, et doués de moyens physiques tout à fait exceptionnels.

Eh bien, l'un des plus grands mérites de M. de Coubertin, c'est d'avoir indiqué une marche à suivre neuve et — l'expérience le démontrera sans doute — efficace. Chaque sport comporte des mouvements essentiels qui en constituent comme l'alphabet ou la clef. La détermination de ces éléments constitutifs d'un sport en simplifiera grandement l'apprentissage. Mais une fois les mouvements compris et acquis, ne faudra-t-il pas un entraînement continu, long et dispendieux pour les entretenir ? On serait disposé à le croire, mais on oublie que les

muscles ont leur mémoire, et qu'ils sont susceptibles de garder pendant un certain temps les habitudes qu'on leur a fait prendre. On devrait se résoudre à rafraîchir, à des intervalles modérés, les souvenirs musculaires. Mais cela demanderait encore beaucoup de temps? L'auteur a prévu l'objection, et se basant sur des statistiques précises, notamment sur les temps d'exercices des soldats suisses, il trouve que le jeune homme et l'homme fait, doués d'aptitudes physiques moyennes, « ont besoin de trois à six séances, tous les dix à dix-huit mois, c'est-à-dire que pour chaque exercice, il faudra de trois à six séances sérieuses, à des intervalles variant de dix à dix-huit mois. »

Pour montrer que l'application de ce système n'est pas impossible, M. de C. donne un extrait de l'agenda imaginaire d'un jeune Parisien, employé dans une administration, peu libre de son temps et assez soucieux de ses écus, pendant dix-huit mois. Le jeune homme trouve le moyen de s'exercer à tous les sports, sans surmenage ¹, voire même avec des intervalles de fainéantise de deux mois, et sans grande dépense : cet entraînement ou plutôt cet entretien de ses talents sportifs lui coûte au plus fr. 156-50.

J'entends quelque sceptique remarquer ironiquement : « Mais il n'y a rien de neuf dans tout cela. On a toujours procédé ainsi avant qu'on parlât de la gymnastique. » Et de fait, la gymnastique militaire est celle que pratiquaient nos ancêtres des cavernes, ou pour remonter moins haut, c'est la seule que connaît Montaigne : « la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. » C'est encore un de ces retours à la nature et à la simplicité de ses enseignements dont on a déjà des exemples. Seulement il y a la science en plus, et l'appoint qu'elle fournit est considérable. Cette science a permis à M. de Coubertin de présenter comme possible une éducation physique, utopique de prime abord, tellement elle est complète. Par ce temps de grandes entreprises, il ne faut pas désespérer de voir se réaliser le vœu de l'auteur : la création d'établissements de culture physique, comprenant manège, stand, piscine..., résurrection des gymnases antiques,

¹ Car il faut craindre le surmenage physique, contre lequel mit naguère en garde M. Maurice Barrès.

mais appropriés aux coutumes et aux besoins du jour, et servant, comme jadis, de centre aux activités fécondes de la jeunesse.

L'étude de M. de Coubertin se termine donc par un souvenir admirateur adressé à l'antiquité classique. M. Angelo Mosso met en épigraphe à son livre un aphorisme de Sumner Maine : « Les forces aveugles de la nature exceptées, tout ce qui s'agite en ce monde est grec par son origine. » Et il est curieux de voir le célèbre physiologiste italien constater dans un ouvrage empreint de tendances toutes modernes deux chapitres entiers pleins de louanges aux origines de la gymnastique en Grèce et à Rome. Ils servent d'introduction à des études sur l'agonistique contemporaine; — sur l'intervention trop souvent congrue des gouvernements dans les œuvres d'éducation physique; — sur l'art de l'éducation; — sur l'éducation physique dans les universités; — sur l'influence des idées démocratiques en matière d'éducation physique; — sur l'éducation moderne de la femme, et surtout sur l'éducation des femmes aux États-Unis. L'auteur a réuni sur tous ces sujets une foule d'idées et de documents qui ne paraissent pas tous nouveaux, sans doute ¹, mais qui gagnent beaucoup à être confirmés par un maître de la science expérimentale. L'auteur est d'ailleurs un lettré et un érudit au courant même des derniers travaux de philologie et d'archéologie. Le lecteur apprend et se rappelle bien des choses intéressantes à parcourir ce recueil de conférences ou d'articles; car telle me paraît avoir été l'origine du livre, et c'est ce qui explique sans doute quelques longueurs qu'une revision d'ensemble aurait fait disparaître.

ANT. GRÉGOIRE.

¹ Du moins à l'époque où paraît la traduction.

ACTES OFFICIELS

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN EN 1906.

Rhétorique des humanités antiques. (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire).

L'Anarchie.

Οὐδὲν αὐτοῖς ἀποστάσι ¹ γέγονεν ὧν προσεδόκησαν, ἀλλ' ἀντὶ μὲν τῆς ἐλευθερίας τούτων ἀποβέβηκεν · ἀπολέσαντες γὰρ αὐτῶν τοὺς βελτίστους ἐπὶ τοῖς χειρίστοις τῶν πολιτῶν γεγόνασιν, ἀντὶ δὲ τῆς αὐτονομίας εἰς πολλὰς καὶ δεινὰς ἀνομίας ἐμπεπτώκασιν, εἰθισμένοι δὲ τὸν ἄλλον χρόνον μεθ' ἡμῶν ² ἐφ' ἐτέρους ἵεναι, νῦν τοὺς ἄλλους ὁρῶσιν ἐφ' αὐτοὺς στρατευομένους, καὶ τὰς στάσεις, ἃς ἐπυνθάνοντο πρότερον παρ' ἐτέροις οὐσας, νῦν παρ' αὐτοῖς ὀλίγον δεῖν καθ' ἑκάστην τὴν ἡμέραν γιγνόμενας. Οὕτω δ' ὠμαλισμένοι ³ ταῖς συμφοραῖς εἰσὶν ὥστε μηδένα διαγνῶναι δύνασθαι τοὺς κάκιστα πράττοντας αὐτῶν · οὐδεμία γάρ ἐστι τῶν πόλεων ἀκέραιος ⁴, οὐδ' ἥτις οὐχ ὁμόρους ἔχει τοὺς κακῶς ποιήσοντας, ὥστε τετμηῆσθαι μὲν τὰς χώρας, πεπορθῆσθαι δὲ τὰς πόλεις, ἀνασταίτους δὲ γεγενῆσθαι τοὺς οἴκους τοὺς ἰδίους, ἀνατετράφθαι δὲ τὰς πολιτείας καὶ καταλελῦσθαι τοὺς νόμους, μεθ' ὧν οἰκοῦντες εὐδαιμονέστατοι τῶν Ἑλλήνων ἦσαν. Οὕτω δ' ἀπίστως τὰ πρὸς σφᾶς αὐτοῖς καὶ δυσμενῶς ἔχουσιν, ὥστε μᾶλλον τοὺς πολίτας ἢ τοὺς πολεμίους δεδίασιν · ἀντὶ δὲ τῆς ἐφ' ἡμῶν ὁμοιοῦς καὶ τῆς παρ' ἀλλήλων εὐπορίας εἰς τοσαύτην ἀμειξίαν ⁵ ἐληλύθασιν, ὥσθ' οἱ μὲν κεκτημένοι τὰς οὐσίας ἥδιον ἢ εἰς τὴν θάλατταν τὰ σφέτερ' αὐτῶν ἐκβάλοιεν ἢ τοῖς θεομένοις ἐπαρκέσειαν, οἱ δὲ καταδεέστερον πράττοντες οὐδ' ἂν εὐρεῖν δέξαιτο μᾶλλον ἢ τὰ τῶν ἐχόντων ἀφελέσθαι · καταλύσαντες δὲ τὰς θυσίας ἐπὶ τῶν βωμῶν σφάττουσιν ἀλλήλους.

¹ ἀποστάσι : Plusieurs villes du Péloponnèse s'étaient détachées d'Athènes. Elles devinrent la proie de l'anarchie.

² μεθ' ἡμῶν : C'est un Athénien qui parle.

³ ὁμαλλίζω : rendre égal.

⁴ ἀκέραιος : intact.

⁵ ἀμειξία : insociabilité.

Rhétorique des humanités anciennes. (Sections réunies).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Le sage est heureux.

Is, quisquis est, qui moderatione et constantia quietus animo est, sibi que ipse placatus, ut nec tabescat molestiis, nec frangatur timore, nec sitienter quid expetens ardeat desiderio, nec alacritate futili gestiens deliquescat, is est sapiens quem quaerimus, is est beatus : cui nihil humanarum rerum aut intolerabile ad demittendum animum, aut nimis laetabile ad efferendum videri potest. Quid enim videatur ei magnum in rebus humanis, cui aeternitas omnis, totiusque mundi nota sit magnitudo? Nam quid aut in studiis humanis, aut in tam exigua brevitae vitae magnum sapienti videri potest, qui semper animo sic excubat, ut ei nihil improvisum accidere possit, nihil inopinatum, nihil omnino novum? Atque idem ita acrem in omnes partes aciem intendit, ut semper videat sedem ipsi ac locum sine molestia atque angore vivendi, ut quemcumque casum fortuna invexerit, hunc apte et quiete ferat. Quod qui faciet, non aegritudine solum vacabit, sed etiam perturbationibus reliquis omnibus. His autem vacuus animus perfecte atque absolute beatus efficit; idemque concitatus, et abstractus ab integra certa que ratione, non constantiam solum amittit, verum etiam sanitatem.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

La source de la vraie liberté, c'est l'obéissance à la loi.
 De ware vrijheid bestaat in gehoorzaamheid aan de wet.
 Das Gesetz nur kann uns Freiheit geben.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.

Seconde langue.

Waarom mogen wij fier op ons vaderland zijn?
 Warum können wir stolz auf unser Vaterland sein?
 Quelles raisons avons-nous d'être fiers de notre patrie?

Rhétorique des humanités modernes (Section scientifique).

COMPOSITION (sans dictionnaire) ALLEMANDE OU FLAMANDE.

Troisième langue.

De metalen in 's menschen dienst.

Die Metalle im Dienste des Menschen.

Rhétorique des humanités anciennes (Section latine).**Rhétorique des humanités modernes** (Sections réunies).**HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.**

I. Rappelez les événements qui amenèrent les batailles de Bouvines (1214) et de Woeringen (1288). Montrez la portée de ces deux faits d'armes.

II. Rappelez d'une façon générale, avec leurs résultats, les entreprises principales faites en Afrique au siècle dernier par l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie en vue de l'expansion coloniale.

III. A la suite de quels événements furent conclus la Pacification de Gand, la Confédération d'Arras et l'Union d'Utrecht? Citez les dispositions de chacun de ces actes.

IV. Faites connaître, d'une façon générale, la valeur de l'outillage économique de la Belgique au point de vue : 1° des voies navigables; 2° des chemins de fer, 3° des ports, 4° de la marine marchande.

Seconde des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire).

Les Athéniens.

Ἀεὶ τὸν τῶν Ἀθηναίων δῆμον παραπλήσιον εἶναι συμβαίνει τοῖς ἀδεσπότοις σκάφεσι. Καὶ γὰρ ἐπ' ἐκείνων, ὅταν μὲν ἡ διὰ πολέμιων φόβον, ἢ διὰ περιστάσιν ¹ χειμῶνος, ὁρμῇ ² παραστῇ τοῖς ἐπιβάταις συμφρονεῖν καὶ προσέχειν τὸν νοῦν τῷ κυβερνήτῃ, γίγνεται τὸ δέον ἐξ αἰτῶν. Ὅταν δὲ θαρρόντες ἄρξωνται καταφρονεῖν τῶν προεστώτων, καὶ στασιάζειν πρὸς ἀλλήλους, διὰ τὸ μηκέτι δοκεῖν πᾶσι ταῦτα · τότε δὴ, τῶν μὲν ἐτι πλεῖν προαιρουμένων, τῶν δὲ στέλλεσθαι ³ παρακελευομένων, αἰσχροὶ μὲν πρόσοψις γίγνεται τοῖς ἔξωθεν θεωμένοις, διὰ τὴν ἐν ἀλλήλοις διαφορὰν καὶ στάσιν · ἐπισφαλὴς δὲ ἡ διάθεσις τοῖς μετασχοῦσι καὶ κοινωνήσασιν τοῦ πλοῦ.

Διὸ καὶ πολλάκις, διαφυγόντες τὰ μέγιστα πελάγη καὶ τοὺς ἐπιφανεστάτους χειμῶνας, ἐν τοῖς λιμέσι καὶ πρὸς τῇ γῇ ναυαγοῦσιν.

Ὅ δὴ καὶ τῇ τῶν Ἀθηναίων πολιτείᾳ πλεονάκις ἡδὴ συμβέβηκε.

¹ περιστάσις : circumstantia. — ² ὁρμῇ : studium. — ³ στέλλεσθαι (ιστία) : contrahere vela.

Seconde des humanités anciennes (Section latine).

VERSION LATINE.

Médée, fille du roi de Colchide, a livré la toison d'or à Jason et fuit avec lui vers la Grèce. — Lamentations de sa mère.

Siste fugam, medio refer huc ex aequore puppim,
 Nata, potes : quo, clamat, abis ? Hic turba tuorum
 Omnis, et iratus nondum pater ; haec tua tellus
 Sceptraque : quid terris solam te credis Achaeis ?
 Quis locus Inachias inter tibi, barbara, natas ?
 Istane vota domus, exspectatique hymenaei ?
 Hunc petii grandaeva diem ? Vellem unguibus uncis,
 Ut volucris, possem praedonis in ipsius ora
 Ire ratemque supra, claroque reposcere cantu
 Quam genui. Albano fuit haec promissa tyranno,
 Non tibi ; nil tecum miseri pepigere parentes,
 Aesonide ; non hoc Pelias evadere furto
 Te jubet, aut ulla Colchis abducere natas.
 Vellus habe, et nostris si quid super, accipe templis.
 Sed quid ego quemquam immeritis incuso querelis ?
 Ipsa fugit, tantoque, nefas ! ipsa ardet amore.
 Hoc erat, infelix, redeunt nam singula menti,
 Ex quo Thessalici subierunt aequora remi,
 Quod nullae te, nata, dapes, non ulla juvabant
 Tempora ?
 Cur tanta mihi non prodita pestis,
 Ut gener Aesonides nostra consideret aula,
 Nec talem paterere fugam ? Commune fuisset
 Aut certe nunc omne nefas, iremus et ambae
 In quascumque vias ; pariter petiisse juvaret
 Thessaliam, et saevi, quaecumque est, hospitii urbem.

Seconde des humanités anciennes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

L'âge d'or, c'était l'âge où l'or ne régnait pas en maître sur le monde.
 De gouden eeuw was de tijd toen het goud nog niet over de wereld
 heerschte.
 Die goldne Zeit war die Zeit, wo noch das Gold nicht herrschte.

Inachus = Graecus. -- *Albano* = Albaniae.

Aesonides. Jason était fils d'Eson, roi d'Iolcos en Thessalie.

Pelias. Tuteur de Jason qu'il envoya prendre part à l'expédition des Argonautes.

Colchi. Les habitants de la Colchide.

Vellus = pellis.

Seconde des humanités anciennes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.

Seconde langue.

De wolken kunnen heil of onheil telen.

Segen und Unsegen der Wolken.

Si les nuages répandent souvent mille bienfaits, parfois aussi ils engendrent de grandes calamités.

Troisième des humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

Utilité et agrément des voyages pedestres.

Nut en genot van het reizen te voet.

Nutzen und Genutz des Fussreisens.

Troisième des humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.

Seconde langue.

De brievenbesteller.

Der Briefträger.

Le facteur.

Troisième des humanités modernes (Section commerciale et industrielle).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

I. — Exposez les faits principaux du règne d'Otton le Grand. Voyez-vous, dans le règne de cet empereur, quelques-uns des traits essentiels qui distinguent celui de Charlemagne ?

II. — Tracez, à grands traits, le tableau de la situation intérieure de l'empire romain sous les Antonins.

III. — Faites connaître, en les appréciant, les conditions physiques suivantes de la péninsule ibérique : 1° sa situation, 2° ses côtes, 3° son relief, 4° ses productions minérales. Comparez la péninsule italique à la péninsule ibérique au point de vue des conditions précitées.

IV. — Quels sont, en Europe, les principaux producteurs de laine ? — Citez les régions de ces pays où se fait l'élevage des moutons. — La production de la laine augmente-t-elle ou diminue-t-elle en Europe ? Pourquoi ?

DU MODE DE NOMINATION DES PROFESSEURS DANS LES UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT ¹.

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans mes deux discours précédents, j'ai essayé de faire revivre devant vous la physionomie d'un poète et d'un romancier latins du premier siècle de l'Empire. Aujourd'hui, j'abandonne le domaine de l'antiquité classique. Je laisserai dormir les anciens dans leur tombe pour m'occuper de choses contemporaines et pour traiter un sujet qui intéresse au plus haut degré nos Universités. Au lieu de vous offrir un bouquet de textes littéraires, je vous parlerai de lois, de règlements, de rapports et de discussions académiques et parlementaires. Ce ne sera point précisément un régal pour les délicats, mais je crois faire œuvre utile, et à ce titre, j'ose réclamer pour quelques instants votre bienveillante attention.

Le sort d'une Université dépend avant tout de la composition de son corps professoral. Les bâtiments les plus magnifiques, les laboratoires les mieux outillés, les plus riches collections, les plus beaux programmes, ne servent de rien, si les maîtres ne sont pas à la hauteur de leur tâche. Le choix des hommes appelés à occuper les chaires universitaires doit donc être entouré des garanties les plus sérieuses. Certes, aucun système n'est parfait, et les institutions valent surtout par l'esprit dans lequel on les applique. Mais ce n'est pas

¹ Discours prononcé à la séance de rentrée de l'Université de Gand, le 16 octobre 1906.

une raison pour se refuser à améliorer les lois et les règlements, et si la nature humaine est condamnée à faillir, il faut tendre tout au moins à réduire autant que possible les chances d'erreur. Or, sous le régime auquel les Universités de l'État sont soumises depuis 1835, les chances d'erreur ne sont que trop nombreuses pour ce qui regarde le recrutement des professeurs.

Je vais retracer l'histoire de cette grave question.

On sait comment nos Universités furent désorganisées par suite de la révolution de 1830. Les conséquences désastreuses de cette désorganisation décidèrent le gouvernement à instituer, en 1833, une commission à l'effet de préparer un projet de loi sur l'enseignement supérieur. La commission présenta son rapport au Roi en juillet 1834. Le rapport de la section centrale fut déposé le 13 avril 1835. Le 4 août de la même année, le Ministre de l'Intérieur, M. de Theux, déposa une nouvelle rédaction du projet, et la discussion fut ouverte le 11. La loi fut promulguée sous la date du 27 septembre 1835 ¹.

Dans le projet de loi élaboré par la commission de 1833, le premier paragraphe de l'article 45 était ainsi conçu : « Le Roi » nomme les professeurs après avoir pris l'avis des facultés. » La commission, dans son rapport au Roi, justifiait ainsi cette disposition : « Les facultés sont les plus intéressées à ne » recevoir dans leur sein que des hommes honorés par leur » talent et leur conduite. La disposition qui prescrit de » prendre leur avis avant de nommer les professeurs, ne peut » donc offrir que des chances de meilleur choix, d'autant plus » que cet avis ne lie pas le gouvernement ². »

La section centrale supprima les mots : « après avoir pris l'avis des facultés. »

Quand le projet de loi fut discuté par la Chambre des Représentants, M. Barthélemy Dumortier s'étonna de cette suppression et ajouta : « Les facultés ne peuvent donner que » de bons renseignements, et le gouvernement d'ailleurs en » fait l'usage qu'il croit convenable. »

¹ V. le recueil intitulé *Discussion de la loi sur l'enseignement supérieur du 27 septembre 1835, etc.* Bruxelles, Imprimerie de Th. Lesigne, 1844.

² *Discussion, etc.*, p. 62.

Le rapporteur, M. Dechamps, répondit : « Je partage l'opinion de laisser au Roi, d'une manière illimitée, la nomination des professeurs. La section centrale a pensé, par cette mesure, empêcher l'action de l'esprit de camaraderie et de caste; elle a cru ensuite qu'en faisant peser une plus grande responsabilité sur le gouvernement, c'était une garantie qu'on n'aurait que de bons choix. » Ces arguments parurent péremptoirs. La Chambre, consultée, laissa au Roi la nomination des professeurs sans limite, c'est-à-dire sans la condition de prendre l'avis des facultés ¹.

La loi de 1849 reproduisit purement et simplement le texte de celle de 1835 : « Le Roi nomme les professeurs » (art. 13). Seulement, à l'article 11, on ajouta la disposition suivante : « Tout changement dans les attributions d'un professeur fait l'objet d'un arrêté royal pris sur l'avis » de la faculté. »

Qui avait qualité pour proposer au Ministre les candidats aux chaires universitaires et le guider dans son choix? Non seulement la loi, mais encore l'arrêté royal organique du 9 décembre 1849 étaient muets sur ce point.

La plupart des ministres sentirent qu'ils ne pouvaient s'en rapporter uniquement à leurs propres lumières ni au jugement de l'administration centrale.

Le recteur semblait tout désigné pour servir d'intermédiaire entre l'université, qu'il représente, et le gouvernement. En effet, d'après l'article 26 de l'arrêté royal organique, il est chargé de toutes les affaires académiques. Et pourtant on lui a contesté le droit de se mêler des nominations universitaires, comme si ces nominations n'étaient pas des affaires académiques. Quant à l'administrateur-inspecteur, aucune disposition claire et précise ne l'appelle à intervenir dans les nominations. Son intervention ne peut dériver qu'indirectement de sa mission de veiller à l'exécution des lois et arrêtés sur l'enseignement supérieur, et de ce fait qu'il remplace, dans une certaine mesure, l'ancien collègue des curateurs, qui, sous le régime hollandais, présentait deux

¹ *Discussion, etc.*, p. 205-206 (séance du 12 août 1835).

candidats pour chaque place vacante¹. Quoi qu'il en soit, l'usage s'est introduit de demander à l'administrateur-inspecteur un rapport sur les candidatures aux chaires universitaires. Le recteur revendiquant de son côté le droit de formuler son opinion, il s'est établi un *modus vivendi* d'après lequel ces deux fonctionnaires font conjointement des propositions.

Qui ne voit ce qu'un pareil système a de flottant, d'instable et de défectueux? En fait, il dépend du Ministre de consulter ou de ne pas consulter le recteur, voire même l'administrateur-inspecteur. Quant aux facultés intéressées, elles sont tenues à l'écart.

Ces vices et ces lacunes devaient frapper à la longue ceux qui s'intéressaient à la prospérité des Universités de l'État, d'autant que nombre de nos professeurs avaient pu voir fonctionner en Allemagne un système plus libéral et plus conforme aux intérêts scientifiques.

M. Loomans, professeur à l'Université de Liège, soumit au Conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, dans la séance du 7 avril 1873, une proposition ainsi conçue : « Le conseil estime qu'il y a lieu de procéder dans un avenir » prochain à la revision des lois organiques de l'enseignement » supérieur donné aux frais de l'État et des règlements portés » en exécution de ces lois. » Développant cette proposition, M. Loomans se déclarait partisan d'une juste décentralisation; souhaitait que les Universités eussent une plus grande part d'action propre, d'initiative et, par conséquent, de responsabilité, sous le contrôle du gouvernement; demandait notamment que les attributions des diverses autorités académiques fussent mieux définies, et rappelait que, dans les universités allemandes, il y a un conseil académique restreint renfermant dans son sein un élément permanent, en rapport direct avec l'autorité supérieure, consulté dans toutes les questions importantes, telles que nominations et règlements, et que les facultés ont un droit de présentation

¹ Règlement du 25 septembre 1816 sur l'organisation de l'enseignement supérieur dans les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas, article 170.

en cas de chaire vacante. Le président, M. Faider, proposa l'amendement suivant à la formule de M. Loomans : " Se » référant aux développements donnés par M. Loomans à » sa proposition, le Conseil appelle toute l'attention du » gouvernement sur la convenance de procéder sans retard » à la revision des lois organiques de l'enseignement supérieur » donné aux frais de l'État et des règlements portés en » exécution de ces lois. » Cet amendement, auquel se rallia M. Loomans, fut mis aux voix et adopté à l'unanimité ¹.

Le Ministre de l'Intérieur, M. Delcour, était animé des meilleures intentions et avait à cœur le développement de l'instruction publique à tous ses degrés. Par les circulaires du 6 juin et du 16 décembre 1876, adressées aux recteurs des Universités de l'État, il signala la nécessité d'une revision de la loi de 1849. Il invitait les autorités académiques à faire à ce sujet les propositions qu'elles jugeraient convenables et à les préciser, autant que possible, sous forme d'avant-projet.

Les facultés et les conseils académiques de Gand et de Liège examinèrent et discutèrent cette importante question dans le cours des années 1877, 1878 et 1879.

Le 15 mai de cette dernière année, une nouvelle circulaire, émanée du Ministre de l'Instruction publique, M. Van Humbeeck, engagea les conseils académiques à continuer leurs délibérations sur la réforme de la loi de 1849 et annonça l'intention du Ministre de saisir la législature, au commencement de la session de 1879-1880, d'un projet de revision de cette loi.

Le conseil académique de l'Université de Gand termina son travail le 24 juillet 1879. Celui de l'Université de Liège prolongea ses délibérations jusqu'au 6 décembre 1882.

Dans l'intervalle, M. le recteur Trasenster prononça, à la rentrée de l'Université de Liège (17 octobre 1881), un discours sur le recrutement du corps enseignant et l'organisation de la hiérarchie universitaire.

¹ *Huitième rapport triennal sur l'Enseignement supérieur* (années 1871, 1872 et 1873), p. 132-135.

« Tandis qu'en Belgique, » disait M. Trasenster, « les
» Universités de l'État ont à lutter contre des difficultés
» ignorées dans tous les autres pays, tandis qu'une organi-
» sation forte devrait leur assurer la cohésion et la vie
» corporative compatible avec nos lois, on n'a pas sérieuse-
» ment défini et coordonné les attributions des diverses
» autorités préposées à l'enseignement supérieur et spéciale-
» ment pour tout ce qui concerne le recrutement du corps
» enseignant...

« Nos Universités doivent être autant que possible à l'abri
» des éventualités qui peuvent y introduire des éléments
» insuffisants et même nuisibles, et y semer des germes de
» défiance et d'affaiblissement.

« Les mesures les plus graves ont parfois été prises, les
» nominations les plus importantes ont été faites sur l'avis,
» tantôt du recteur, tantôt de l'administrateur-inspecteur,
» tantôt sur les propositions de l'administration centrale,
» tantôt enfin par l'initiative personnelle du Ministre, subis-
» sant quelquefois des préoccupations ou des pressions qui
» n'étaient pas inspirées par le véritable intérêt de l'en-
» seignement public...

« Les Universités de l'État, on le reconnaît, depuis que
» la loi de 1876 leur a rendu plus d'indépendance, doivent
» jouir d'une autonomie plus grande, être animées d'un esprit
» de corps plus actif, posséder plus de garanties et assumer
» aussi une responsabilité plus haute en ce qui concerne
» les nominations dans le corps enseignant...

« Dans ce but, il faut constituer dans leur sein une autorité
» ayant à la fois la compétence et la permanence, jouissant
» de l'indépendance compatible avec nos institutions, placée
» assez près des intérêts à sauvegarder pour les comprendre,
» assez identifiée avec eux pour les défendre, ayant une
» suffisante autorité morale vis-à-vis du gouvernement, du
» public et du corps enseignant, et pouvant enfin établir
» et maintenir la suite dans les desseins, tant pour assurer
» le recrutement du corps professoral que pour veiller aux
» progrès de la science et de l'enseignement. »

Cette autorité, M. Trasenster voulait la placer dans le
Collège des assesseurs transformé et composé du recteur,

du pro-recteur, et de huit délégués, pris deux dans chaque faculté et nommés, soit par le conseil académique, soit par les facultés, pour un terme de quatre ans ¹.

Le discours de M. Trasenster trouva de l'écho au sein du Parlement

Lors de la discussion du budget de l'instruction publique en 1882, M. Goblet d'Alviella présenta les considérations suivantes ² : « Je ne crois pas que l'amélioration de notre » enseignement supérieur puisse porter tous ses fruits aussi » longtemps qu'on n'aura pas augmenté l'indépendance du » corps universitaire, du moins en ce qui concerne le recrutement des professeurs..... Voyez, Messieurs, ce qui se passe » à l'étranger. Nulle part le ministre ne jouit d'un droit aussi » absolu que chez nous. » Après avoir indiqué les différents systèmes suivis en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, en Hollande, l'honorable membre poursuivait en ces termes : « Partout le choix du ministre est limité à une liste » qu'il ne contribue pas à former. Partout, sauf en Belgique. » Or, je ne cesserai de le répéter, ce serait en Belgique qu'il » faudrait le plus désirer cette limitation du pouvoir ministériel, car l'antagonisme des partis politiques qui nous » divisent y accroît le danger de voir des préoccupations » politiques dicter des choix qui devraient être exclusivement » inspirés par des préoccupations scientifiques. Je sais bien » qu'il y a la responsabilité ministérielle; mais, quel que soit » le parti au pouvoir, cette responsabilité, en pareil cas, ne » peut guère être efficace, puisque en somme le ministre, s'il » fait une nomination de parti, la fera sous la pression de la » majorité à laquelle il est censé devoir rendre compte de » ses actes. »

M. Vander Kindere, rapporteur du budget, appuya fortement la demande de M. Goblet d'Alviella : « Ce serait, » disait-il, » pour les Universités de l'État un bienfait immense, de leur » donner un peu de cette autonomie dont nous jouissons

¹ Onzième rapport triennal sur l'Enseignement supérieur (années 1880 1881 et 1882), p. 106-108.

² Chambre des Représentants, séance du 28 mars 1882. *Annales Parlementaires*, p. 890.

» à Bruxelles..... Il importe que le conseil académique ¹ ait
» le droit, non seulement d'être consulté sur les nominations,
» mais encore de présenter des candidats entre lesquels
» choisira le Ministre ². »

Le Ministre de l'Instruction publique, M. Van Humbeeck, déclara qu'il était fort sympathique à la pensée d'augmenter l'indépendance des corps universitaires; il convint que donner aux Universités le droit de se recruter elles-mêmes était une forte bonne chose, que tel était l'idéal qu'il fallait chercher à atteindre. Mais il doutait que le moment fût venu de leur octroyer cette liberté et se réservait de soumettre la question à un examen approfondi ³.

Peu de temps après, à la rentrée de l'Université de Gand (17 octobre 1882), M. le recteur Callier reprenait le sujet traité l'année précédente par son collègue de Liège. Voici quelques passages de son remarquable discours :

« Les Universités sont en Belgique des administrations
» comme toutes les autres, soumises au même régime. Les
» professeurs sont des fonctionnaires, placés sous l'autorité
» directe du pouvoir central. L'Université n'a aucune part
» dans son propre gouvernement..... S'il s'agit des nomina-
» tions à faire, le rôle de l'Université est nul. On ne consulte
» pas les facultés; c'est le gouvernement qui nomme. S'il
» daigne parfois consulter certains professeurs, c'est par
» condescendance pure; rien ne l'y oblige. Rien non plus ne
» l'empêche de dédaigner leurs vœux..... Il sera nécessaire
» de modifier complètement le système d'après lequel les
» Universités voient aujourd'hui nommer leurs professeurs,
» sans avoir aucune influence sur ces nominations. La ques-
» tion est d'un intérêt capital; mais elle présente des diffi-
» cultés que l'on ne saurait méconnaître. »

Tout en admirant l'institution allemande des privat-docent, M. Callier pensait qu'elle ne pouvait s'acclimater en Belgique. Il repoussait le système français des concours. Il n'admettait

¹ Il s'agit d'un conseil académique « analogue à celui qui existe dans les universités libres et dans les universités allemandes. »

² *Annales Parlementaires*, *ibid.*, p. 891.

³ *Annales Parlementaires*, *ibid.*, p. 892.

pas, pour les facultés, le droit absolu de se recruter elles-mêmes par cooptation, et s'arrêtait à une solution mixte :
" Il suffit de donner aux facultés le droit de présenter des
" candidats aux places vacantes, en motivant leurs présenta-
" tions. On donnerait aussi le droit de présenter des candidats
" au collège des assesseurs, représentant l'Université, et au
" Conseil de perfectionnement, représentant l'enseignement
" national dans son unité. Le Ministre choisirait ensuite libre-
" ment. En fait, le choix de la faculté serait presque toujours
" ratifié et, en cas d'abus, il serait facile de résister à son
" désir ¹. "

Les documents relatifs à la revision de la loi de 1849 furent publiés en 1884 ². J'en extrais ce qui regarde le mode de nomination des professeurs.

Le Conseil académique de l'Université de Gand proposait d'ajouter à l'article 13 de la loi le paragraphe suivant : " Pour
" toute nomination dans le corps professoral, le gouverne-
" ment, par la voie de son journal officiel, déclare la chaire
" vacante et invite les postulants à faire connaître leurs
" titres. La faculté compétente sera consultée, présentera des
" candidats et adressera son rapport motivé au Ministre ³. "

M. le recteur Soupart était d'avis d'exiger indistinctement de tout aspirant au professorat : 1° un examen spécial devant la faculté compétente ; 2° un stage d'une année au moins dans l'enseignement universitaire, soit comme suppléant ou adjoint d'un professeur titulaire, soit comme chargé de cours. " Sous
" les auspices de ces titres, " disait-il, " et de l'avis de la
" faculté compétente, qui serait toujours consultée et chargée
" de faire un rapport sur le mérite de chaque candidat, le
" gouvernement aurait devant lui tous les éléments et toutes
" les garanties exigibles pour faire un choix exempt de tout
" reproche ⁴. "

¹ V. *Onzième rapport triennal sur l'Enseignement supérieur* (années 1880, 1881 et 1882), p. 86, 93-94.

² Bruxelles, Imprimerie Mertens ; un vol. in-4° de 88-CXX pages.

³ *Recueil de documents concernant la revision de la loi du 15 juillet 1849*, p. XII.

⁴ *Recueil de documents, etc*, p. 18.

M. l'administrateur-inspecteur Wagener appréciait en ces termes la proposition du Conseil académique : « Je crois qu'en » règle générale l'application de ce système ne présenterait » que de bons résultats. Il attribuerait aux Universités une » large part d'autonomie, sans faire disparaître la responsa- » bilité ministérielle. Mais on ne saurait méconnaître que » ce système aussi n'est pas à l'abri de certains inconvénients. » Il se peut qu'en fait telle faculté soit dominée par une » individualité puissante et se trouve ainsi entraînée à ratifier » des propositions qu'en réalité la plupart de ses membres » désapprouvent. Il peut également arriver que la majorité » d'une faculté se montre systématiquement hostile à cer- » taines doctrines, à certaines méthodes, alors même qu'elles » constitueraient un progrès. Dans ce cas, n'est-il pas » souhaitable que le gouvernement soit éclairé par d'autres » éléments? »

Nonobstant ces réserves, M. Wagener préférait le système proposé par le Conseil académique de Gand à celui qu'avait préconisé M. Trasenster. Comme correctif, il exprimait le vœu que le gouvernement eût à sa disposition un homme de confiance, dévoué, intelligent et conciliant, qui pût s'entendre *officieusement* avec les facultés avant que celles-ci fussent consultées *officiellement* ¹.

M. le recteur Callier reproduisit dans son rapport au Ministre les idées qu'il avait développées dans son discours du 17 octobre 1882 ².

Après une longue et laborieuse discussion, le Conseil académique de l'Université de Liège avait repoussé le système de M. Trasenster, pour le motif que le collège des assesseurs serait composé d'hommes en majorité incompetents. Il avait écarté également une proposition de M. De Laveleye attribuant à un Conseil de l'enseignement supérieur le droit de présenter des candidats, et il avait adopté la disposition suivante, qui figurait au chapitre *Des autorités académiques* : « Les facultés s'occupent des questions spéciales à chacune

¹ *Ibid.*, p. 36-37.

² *Ibid.*, p. 51-56.

» d'elles. Elles font au gouvernement des propositions motivées sur les mutations et sur les nominations qui les concernent. Le gouvernement, de son côté, ne peut y céder sans avoir pris leur avis ¹. »

L'administrateur-inspecteur M. Folie estimait qu'il ne fallait pas accorder aux facultés le droit de faire elles-mêmes au gouvernement toutes les propositions relatives aux nominations, mais, reprenant le système de M. Trasenster, il insérait dans son avant-projet : « Le collège des assesseurs... » fait au Ministre toutes les propositions qui concernent les nominations et promotions dans le personnel enseignant, après avoir pris l'avis de la faculté intéressée ². »

Le Ministère de l'Instruction publique fut supprimé en 1884. Les choses restaient en suspens.

Dans son dernier discours rectoral, le 19 octobre 1885, M. Trasenster revint sur la nécessité d'accorder aux Universités un rôle officiel et régulier dans les nominations. « Les dispositions personnelles d'un ministre, » disait-il, « ne constituent ni un droit ni une garantie pour l'Université. Des solliciteurs sont tellement persuadés que des influences insaisissables, sans aucun lien avec nous, l'emportent de beaucoup sur les avis des corps scientifiques directement intéressés et responsables des résultats, qu'ils ne se donnent même pas la peine de se faire connaître personnellement ni aux chefs de l'institution, ni aux professeurs dont ils voudraient devenir les collègues. Ils se persuadent... que les nominations se décident d'après les recommandations et sous des pressions extra-universitaires. Cette situation est mauvaise : mauvaise pour le pouvoir, qui est trop désarmé vis-à-vis des convoitises politiques; mauvaise pour le pays, dont elle énerve la haute culture intellectuelle; mauvaise pour les postulants, qui ne font pas les efforts nécessaires pour acquérir des titres scientifiques; mauvaise surtout pour les Universités de l'État. Comme le dit si bien Guizot, elles ont besoin, pour remplir leur mission, d'une

¹ *Ibid.*, p. LXXII-LXXIII.

² *Ibid.*, p. 86. Cf. p. 79-81.

» organisation vivante, qui, dans certaines limites, agisse par
» elle-même; il importe qu'elles ne soient pas à la discrétion
» d'influences indifférentes ou même parfois hostiles à leur
» prospérité¹. »

Les temps qui suivirent étaient peu favorables à une réforme qui n'intéressait que les Universités de l'État. L'attention se concentra sur la revision de la loi sur les grades académiques, et il ne fut plus question de la loi organique de 1849.

Une voix cependant rompit le silence.

En 1891, à la réception du premier jour de l'an, l'illustre chimiste Stas, alors directeur de l'Académie royale de Belgique, adressa au Roi ces graves paroles, qui eurent un grand retentissement :

« Les Universités, Sire, sont, dans notre pays surtout,
» les foyers principaux de la vie scientifique. C'est là non
» seulement que se forment les savants futurs, mais que
» travaillent, créent, s'illustrent les représentants actuels
» des hautes études. C'est là aussi que va les chercher de
» préférence l'Académie pour les associer à sa tâche et
» la rendre fructueuse. Sa mission est inséparable de celle
» des institutions d'enseignement supérieur, et leur lustre
» comme leur déclin sont solidaires.

» C'est au nom de ce double et grand intérêt que le président
» de l'Académie royale se croit obligé d'appeler l'attention
» de Votre Majesté sur le mode de recrutement du personnel
» enseignant dans les Universités de l'État. Ce mode est
» absolument défectueux; il ne donne à la science aucune
» des garanties qu'elle est en droit de réclamer. L'intensité des
» luttes politiques a pour effet d'attirer dans leur orbite
» les actes même de la puissance publique qui devraient le
» moins se ressentir de leur influence. Au lieu de répartir
» les chaires universitaires entre les hommes les plus capables
» comme leur revenant de droit, avec la pensée unique de
» hausser le niveau des études et d'accroître le patrimoine
» intellectuel de l'humanité, on a vu trop souvent, on a vu trop

¹ V. *Douzième rapport triennal sur l'Enseignement supérieur* (années 1883, 1884 et 1885), p. 142-143.

» longtemps l'esprit de parti en disposer arbitrairement au
» détriment de l'esprit scientifique. Cet abus a de graves
» conséquences. Un professeur insuffisant immobilise pour
» un quart de siècle, si même il ne le fait déchoir, l'en-
» seignement de la branche qui lui est confiée; il usurpe
» la place d'un plus digne; il paralyse la manifestation d'un
» talent réel; il empêche la science de naître, de grandir
» autour de lui. A tous ces points de vue, une nomination
» indue est un déni de justice envers le mérite sacrifié, envers
» la jeunesse studieuse, envers la société tout entière.

» Dans d'autres sphères, la loi a prévu et prévenu de sem-
» blables erreurs. Les cours de justice ont été investies du
» droit de présentation, afin de soustraire la magistrature aux
» tentations de la politique. L'expérience a justifié cette dis-
» position constitutionnelle. Il serait conforme à l'intérêt de
» la science comme à celui de l'État qu'une prérogative ana-
» logue fût conférée aux facultés universitaires. La nouvelle
» législation sur la collation des grades académiques a étendu
» leur autonomie, et la valeur que les hommes compétents
» attachent aux diplômes n'en est que plus subordonnée à la
» valeur du corps enseignant qui les délivre. Les facultés ont
» acquis une vie propre. Quelle que puisse être l'opposition
» des doctrines qui luttent dans leur sein, elles ont le senti-
» ment commun de la dignité de la science et de leur devoir
» envers elle : c'est le fondement même de leur autorité et la
» condition de leur succès. Leurs choix, on peut en avoir la
» confiance, seraient dictés par des considérations essentielle-
» ment scientifiques, et l'enseignement supérieur acquerrait
» un principe nouveau de vitalité et de progrès ¹. »

Cette franchise eut le privilège de déplaire à certains poli-
ticiens; Barthélemy Dumortier, qui, en sa qualité de savant,
avait le respect de la science, y eût peut-être applaudi.

Des années s'écoulèrent. Quelques nominations provo-
quèrent les commentaires de la presse. Mais les Universités
parurent se désintéresser, du moins officiellement, des projets
de réforme. On était las d'attendre, et l'on s'abandonnait à la
torpeur.

¹ *Moniteur*, n° des 2-3 janvier 1891.

Enfin nous avons vu poindre une lueur d'espérance. Dans la séance du Sénat du 16 mai 1902, M. Goblet d'Alviella rappela les paroles qu'il avait prononcées en 1882 ¹, et M. le Ministre de Trooz, tout en faisant, il est vrai, les plus formelles réserves, déclara qu'il ne se refusait pas à examiner la question soulevée par l'honorable membre ².

L'impression qui se dégage de cet exposé, c'est un sentiment de malaise. Il est clair que la loi n'a pas suffisamment pourvu aux intérêts des Universités de l'État; qu'elle a mal défini les attributions des autorités académiques; qu'elle a laissé la porte ouverte aux abus; que la défiance que le législateur a témoignée aux facultés a engendré dans leur sein ou l'indifférence ou le mécontentement; que le gouvernement n'a pas gagné en autorité morale en se privant de leur concours; que le régime auquel nos Universités sont soumises est peut-être le moins libéral du monde entier, ce qui contraste singulièrement avec l'esprit de nos institutions.

Voilà le mal. Quel serait le remède?

Le système du concours serait impraticable dans la plupart des cas, et d'ailleurs l'expérience en a démontré les inconvénients.

Le recrutement par cooptation constituerait pour les facultés un privilège excessif et dangereux; aussi bien il n'aurait aucune chance d'être adopté.

La création d'un conseil spécial appelé à intervenir dans les nominations entraînerait beaucoup de complications et de difficultés. Comment ce conseil serait-il composé? et quelle serait sa compétence? Ce sont là des questions délicates, et, à parler franchement, j'appréhenderais qu'elles ne fussent pas très heureusement tranchées. Il est toujours malaisé d'introduire un rouage nouveau dans une machine déjà montée.

Quant au collège des assesseurs, au conseil académique et au conseil de perfectionnement, je ne vois aucune utilité à leur faire jouer un rôle dans les nominations. La majorité serait le plus souvent incompétente, et les votes seraient livrés au hasard.

¹ *Annales Parlementaires (Sénat)*, p. 395.

² *Ibid.*, p. 401.

Il reste un dernier moyen à employer : c'est d'accorder aux facultés soit le droit de présentation, soit seulement le droit d'émettre un avis.

Le droit de présentation par les facultés implique une limitation des choix du gouvernement. Le pouvoir est naturellement jaloux de ses prérogatives ; c'est lui demander beaucoup que de l'inviter à les restreindre. Pareille invitation risque fort d'être froidement accueillie. En outre, le droit de présentation suppose qu'il y aura toujours au moins deux candidats proposés. Or, en Belgique, où les hommes de science n'abondent pas, on verrait sans doute parfois un candidat médiocre présenté en seconde ligne, et si par malheur il venait à être choisi, la faculté partagerait avec le gouvernement la responsabilité d'une nomination faite en réalité contre ses sentiments. Notons enfin que, dans les pays où les facultés jouissent du droit de présentation, ce droit est contrôlé officiellement ou officieusement : ici, les candidats sont présentés concurremment par les facultés et par un autre corps savant ; là, le ministre exerce sur les facultés une pression plus ou moins déguisée. Le droit de présentation sans contrôle, l'obtiendrions-nous ? avec contrôle, en voudrions-nous ?

J'estime que la solution la plus simple, la plus logique et la plus acceptable consiste à revenir au projet de la commission de 1833, c'est-à-dire à prescrire de prendre l'avis des facultés avant de nommer les professeurs.

Cet avis est exigé pour les changements d'attributions des professeurs. Pourquoi ne le serait-il pas pour les nominations, où il est bien plus nécessaire ?

Cet avis est exigé pour la nomination des assistants ¹. Pourquoi ne le serait-il pas pour celle des professeurs, qui est bien plus importante ?

On craint l'esprit de coterie, de camaraderie, de routine, le népotisme, la domination d'une individualité puissante. La commission de 1833 et M. Dumortier avaient répondu d'avance à cette objection en faisant observer que l'avis des

¹ Arrêté royal du 16 août 1892, art. 4.

facultés ne lierait pas le gouvernement. Le péril signalé est imaginaire. On confond le droit de présentation, qui limiterait effectivement les choix ministériels, avec le droit d'émettre un simple avis, propre à éclairer le pouvoir.

Un second argument, qui a été, comme nous l'avons vu, invoqué par le rapporteur de la loi de 1835, ne vaut pas mieux et repose sur la même confusion : « Laissons au gouvernement toute sa responsabilité, et ses choix seront meilleurs. » La responsabilité du gouvernement reste entière du moment qu'on lui soumet un avis qu'il est libre de suivre ou de ne pas suivre. Et même, s'il ne le suit pas, sa responsabilité est plus lourde : un choix fait contrairement à l'avis de la faculté devra être doublement réfléchi et fortement motivé. L'objection se retourne contre son auteur.

Il n'y a pas de raison sérieuse de repousser le système que je préconise. Il peut faire quelque bien et ne peut faire aucun mal. Il n'entame point l'autorité du gouvernement et il relève la condition des facultés. Il permet aux influences universitaires, les seules légitimes, de faire contrepoids aux influences extra-universitaires, qui aujourd'hui ont vraiment trop beau jeu. Il est temps que les hommes compétents aient voix au chapitre. Il ne faut plus que les membres d'une faculté, en ouvrant un matin le *Moniteur*, apprennent qu'il leur est tombé du ciel un nouveau collègue. Cela ne se voit point ailleurs, cela n'est pas conforme à une conception quelque peu relevée de l'enseignement supérieur.

L'avis motivé des facultés serait transmis in extenso au gouvernement ¹. Le recteur et l'administrateur-inspecteur y joindraient leurs rapports. Cette disposition serait en parfaite harmonie avec l'article 4 de l'arrêté royal relatif aux assistants. Le recteur, chef et représentant de l'Université, et l'administrateur-inspecteur, commissaire du gouvernement, ont évidemment le droit d'être entendus et de formuler des propositions. La loi ne ferait que consacrer en cela un usage établi.

¹ Il va sans dire qu'en cas de dissentiment, la minorité de la faculté aurait le droit de faire valoir ses observations.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la nomination des professeurs. Les règles que je viens de tracer s'appliqueraient à celle des chargés de cours. Le chargé de cours est en réalité un futur professeur. Vu le nombre limité des toges et le développement continu des sciences, il arrive qu'un enseignement très important lui est confié. La nomination d'un chargé de cours doit donc être entourée des mêmes garanties que celle d'un professeur.

En résumé, je demande que l'article 13 de la loi de 1849 soit modifié comme il suit : « Le Roi nomme les professeurs » et les chargés de cours, sur les avis motivés de la faculté » intéressée, du recteur et de l'administrateur-inspecteur. »

Je ne me fais pas illusion sur la modeste réforme que je propose. Elle n'est pas l'idéal; elle ne peuplerait pas nécessairement nos Universités d'hommes de premier ordre. Mais je suis convaincu qu'elle serait salubre, en apportant au gouvernement un supplément de lumières, en tirant les facultés de leur atonie, en rendant enfin aux Universités quelque chose de cet esprit corporatif qui est un élément de vie et qui constitue un des traits distinctifs de notre caractère national.

P. THOMAS.

PÉDAGOGIE ET PÉDOLOGIE.

Il est devenu téméraire aujourd'hui de s'aventurer sur le terrain de la pédagogie sans une préalable et longue information. Les investigations les plus pénétrantes n'ont pas seulement porté sur les grands éducateurs et leurs doctrines créatrices : les philosophes, aidés des historiens, ont fouillé le passé pour recueillir, auprès des penseurs et des hommes de saine raison, toutes les données précieuses ou simplement utiles qui pouvaient enrichir le patrimoine des pédagogues. On n'est plus éloigné, semble-t-il, du moment où se trouvera construit le faisceau des lois générales et invariables qui doivent présider à l'art de former les hommes. Cette fixité des principes n'a pas pour corollaire l'immobilisme ou les errements routiniers. Tous les systèmes d'éducation subissent tour à tour la même épreuve, inéluctable : celle du temps, et « la sélection naturelle.... peu à peu efface les doctrines imparfaites » ¹. Des besoins nouveaux, des nécessités sociales impérieuses actionnent vigoureusement cette *sélection* dans la génération présente. Il suffit pour s'en convaincre de considérer la pédagogie et ses tendances actuelles en se plaçant au point de vue, non plus historique, mais expérimental et scientifique.

La pédagogie *nouvelle*, il est vrai de le dire, n'est pas née d'hier. Herbert Spencer et A. Bain ² avaient frayé la voie lorsque G. Compayré écrivit sa remarquable *Esquisse d'une*

¹ G. COMPAYRÉ, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France*, 5^e édition (1885), tome II, page 376.

² *La Science de l'éducation*. 1879.

théorie de l'éducation ¹, si intéressante encore à relire et à méditer. Les siècles qui nous ont précédés, disait-il, ont « extrait, mais non pas analysé » les éléments les plus importants de l'éducation. « Toute loi de la nature de l'homme peut devenir une maxime de son éducation » ; pédagogie et psychologie doivent être « désormais deux termes inséparablement unis » ². G. Compayré ne se bornait pas à indiquer quelques-unes des ressources inutilisées que la psychologie tenait en réserve pour assurer le progrès de la science de l'éducation ; il montrait comment, « par un droit chemin » ³, on marcherait vers le but à atteindre en soumettant à une analyse minutieuse et vérifiée tout ce qui a trait au corps et à l'âme de l'enfant, — plutôt que de l'homme fait, en étudiant l'éveil des facultés, la génération des sentiments et des opérations de l'esprit, toutes choses restées inconnues du psychologue. De cette psychologie une fois faite et bien conduite, concluait-il, on tirerait enfin « toutes les conséquences pratiques qu'elle comporte » ⁴. G. Compayré formulait ainsi tout le programme de la nouvelle pédagogie, strictement expérimentale, à laquelle on se préoccupait déjà, ailleurs qu'en France, de donner une méthode rigoureuse et des procédés d'action efficaces.

Les efforts furent, à leur début, ce qu'ils devaient être : isolés, manquant de coordination, ils ne pouvaient fournir de solutions probantes à des problèmes à peine posés. Il n'en est plus de même depuis que, dans la plupart des pays où les questions d'éducation préoccupent les hommes d'étude, une pléiade de psychologues, médecins, hygiénistes et pédagogues est venue apporter sa collaboration à la pédagogie *scientifique*, à la *pédologie* — comme il est devenu d'usage courant de la dénommer ⁵. Mais c'est dans des *périodiques* spéciaux, annales ou bulletins de laboratoires et de sociétés savantes, que les

¹ *Ouv. cité*, tome II, chap. II, pages 370-412.

² *Ibid.* II, page 380.

³ *Ibid.*, préface de la 1^{re} édition (1879).

⁴ Tome II, p. 412.

⁵ A tout le moins dans notre pays et en France. Un autre vocable est déjà employé aussi : celui de *pédotechnie*.

pédologues d'Allemagne, de France, des États-Unis, des pays scandinaves et du Japon (pour ne citer que quelques-uns des pays où la pédologie a déjà conquis droit de cité) exposent les résultats de leurs enquêtes ou de leurs travaux. Les profanes désireux de se renseigner sauront donc gré à M. V. Mirguet ¹ de l'initiative qu'il vient de prendre de leur présenter un aperçu synthétique des méthodes et procédés suivis par la pédologie, de ses premières investigations et des conséquences d'application pratique qu'elles pourraient actuellement entraîner dans nos systèmes d'éducation ². Nous empruntons à la brochure de M. V. Mirguet les indications qui vont suivre.

La pédologie a d'ores et déjà établi des subdivisions dans le vaste champ qu'elle assigne elle-même à ses recherches; elle comprend : 1) la pédagogie *physiologique* ³, qui étudie les causes d'affaiblissement organique, leur retentissement sur le cerveau des enfants et les défauts individuels de caractère qui en résultent; elle vise à trouver la médication et la pédagogie appropriées à l'enfance *anormale*; 2) la pédagogie *expérimentale*, recherchant les lois naturelles qui président au développement physique, intellectuel et moral de l'enfant; elle est fondée sur l'observation des faits physiopsychologiques; 3) la *puériculture*, qui a pour objet spécial l'élevage de l'enfant dans tout le premier âge, jusqu'à la fréquentation de l'école; 4) *l'éducation de l'adolescence* et notamment l'organisation des œuvres dites *post-scolaires* ⁴. Il serait superflu d'insister sur l'intérêt de tout premier ordre que la « pédologie » ainsi comprise présente pour aider à l'organisation rationnelle de l'école, à tous les degrés de l'en-

¹ L'École nationale, cette excellente Revue d'enseignement primaire dont M. V. Mirguet est le directeur, est le seul de nos périodiques qui ait régulièrement donné son attention au « mouvement » pédologique, dans ces dernières années. Le fait est, croyons-nous, à signaler.

² La pédologie ou pédagogie scientifique, par V. Mirguet. Huy, H. Mignolet (rue Haut-chêne, 10), 1905; broch. in-8°. 52 pages. Prix : 60 centimes.

³ Cf. V. MIRGUET, *La pédagogie physiologique. Sa nature; importance de son rôle dans l'éducation et dans l'enseignement*. (Extrait de la *Revue de Belgique*, 1904, in-8°, 22 pages).

⁴ Cf. V. MIRGUET, *La pédologie*, pp. 4 et 5.

seignement. C'est sur les programmes d'études autant que sur les méthodes et procédés scolaires que les découvertes faites par la pédagogie scientifique devraient se répercuter, quoi qu'il puisse en coûter aux uns et aux autres.

Quelles sont les méthodes suivies dans l'étude physiologique et psychologique de l'enfant? M. V. Mirguet les groupe en trois catégories bien distinctes ¹ : méthodes *a) des observations pédagogiques, b) des questionnaires et c) des laboratoires.*

Les premières ont pour but de déterminer un « diagnostic » sûr relatif à l'individualité de chaque enfant; elles comportent des pesées et mensurations régulières ², l'examen de la capacité digestive, respiratoire et circulatoire, comme aussi de la force musculaire ³ et de la résistance à la fatigue, de l'acuité des sens (vue, ouïe, toucher) et de certaines formes d'asymétrie physique. Ces notations, complétées autant que faire se peut par l'examen des facultés intellectuelles et morales, fournissent les éléments des *fiches* individuelles qui, tenues à jour, pourraient suivre l'enfant « d'une classe à l'autre au cours de ses études ». Sans parler des difficultés de préparation de ces « biographies » physiologiques et psychologiques, leurs inconvénients sautent aux yeux. La fiche scolaire, considérée en elle-même, n'en a pas moins une valeur inestimable.

La *méthode des questionnaires*, d'autre part, donne lieu à des objections. L'enquête orale et directe paraît susceptible de résultats plus probants que l'enquête écrite ou indirecte : « l'étude d'un petit nombre d'individus par un nombre égal de psychologues a infiniment plus de valeur, » d'après l'avis de M. V. Mirguet ⁴, « que mille réponses à des questionnaires écrits ou imprimés. » C'est par le travail des *laboratoires psychologiques* ou *pédologiques* que les contributions les plus importantes ont été fournies jusqu'ici à la pédagogie scienti-

¹ *Ibid.*, pp. 6 et suiv.

² Ces dernières sont faites à l'aide d'instruments spéciaux, tels que le *compas d'épaisseur*, l'*équerre céphalométrique* et le *compas-glissière*. *Ibid.*, pp. 7 et 8.

³ Évaluée au moyen de différents *dynamomètres* ou de l'*ergographe* du savant italien Mosso. *Ibid.*, p. 17.

⁴ *Ibid.*, page 15.

fique¹. Parmi les multiples recherches auxquelles se sont livrés les pédologues, M. V. Mirguet mentionne et décrit les plus importantes, à savoir la mesure de la force musculaire et celle de la fatigue, celle de l'acuité sensorielle de l'intelligence, la mesure de la volonté et de la mémoire. Nous ne suivrons pas dans les détails l'analyse si claire et si précise que M. V. Mirguet présente² des expériences les plus probantes dont les *laboratoires pédologiques* ont pris l'initiative. Nous devons nous borner à en énumérer quelques-uns des résultats les plus remarquables : les enfants « les plus forts » au dynamomètre sont ceux dont le tour de poitrine a le plus grand développement (expériences de MM. Binet et Vaschide); exprimée par la force de pression des mains, la puissance musculaire s'accroît dans le cours de l'année scolaire, mais irrégulièrement, avec des courbes descendantes ou ascendantes et l'asymétrie musculaire paraît augmenter avec l'âge, la main droite l'emportant à mesure sur la main gauche ou inversement (expériences du Dr Schuyten, qui conclut de cette asymétrie musculaire à « une asymétrie de toutes les fonctions, de tous les organes du corps de l'enfant » et de là à « un vice sérieux dans notre système éducatif actuel »). A un effort intellectuel intense, correspond une diminution proportionnelle de la force musculaire; pour des enfants de dix ans, une classe de trois heures consécutives est trop prolongée et ne peut être fructueuse; les classes de l'après-midi sont inférieures en général, comme effet utile, à celles du matin; la fin de l'après-midi est plus fatigante que le début et la première heure de l'après-midi est à peu près correspondante à la fin de la matinée scolaire (expériences du pédologue allemand Friedrich, du professeur russe Sikorski et plus récemment du Dr Schuyten). La fatigue étant « une sorte d'empoisonnement causé par

¹ Ces laboratoires ont été créés depuis un certain nombre d'années, notamment en Allemagne et aux États-Unis. Nous pouvons citer, en Belgique, les laboratoires dirigés par le Dr Schuyten (Ville d'Anvers), MM. les professeurs Van Biervliet (Université de Gand), Thiéry (Université de Louvain), M^{lle} le Dr Yoteyko (Université de Bruxelles). M^{lle} le Dr Yoteyko vient en outre d'être appelée à la direction des laboratoires annexés aux *Écoles normales primaires provinciales du Hainaut* (Mons et Charleroi).

² *La pédologie*, pp. 16 et suiv.

l'insuffisante élimination des matières de rebut qui, dans toutes les parties du corps, souillent le sang, les muscles, les nerfs et les cellules elles-mêmes¹, » il n'y a qu'une seule espèce de fatigue (*cérébrale* ou *musculaire*); un exercice physique quelconque ne repose donc pas nécessairement d'un exercice de l'esprit, et il importe que les exercices physiques n'exigent, au même titre que les exercices intellectuels, qu'un effort musculaire modéré (expériences multiples du savant italien Mosso, de l'allemand Griesbach, de Binet, de M^{lle} le Dr Yoteyko, etc.). Le rapport qui existe entre le développement anatomique du cerveau et l'intelligence individuelle ne nous est encore « que vaguement connu² »; il importe de tenir compte d'autres facteurs, notamment de la force musculaire et de la faculté émotive; « le meilleur criterium musculaire est la largeur des épaules »; ce n'est pas la largeur du front, d'autre part, qui paraît être en rapport avec l'intelligence, mais bien le diamètre vertical de la tête (expériences de MM. Manouvrier, Vashide, de M^{lle} Pelletier, etc., etc.). Les recherches de M. le professeur Van Biervliet tendent à prouver que l'intelligence doit être évaluée directement par l'acuité des sens visuel, auditif, tactile et musculaire, combinée avec la faculté d'*attention*. La puissance d'attention, « inversement proportionnelle à la température atmosphérique », est « plus faible en été qu'en hiver »; l'influence de la réaction scolaire de l'après-midi est plus grande en été qu'en hiver (expériences du Dr Schuyten). Les recherches si nombreuses et si décisives qui ont été consacrées à la mesure de la mémoire, à la mémoire *auditive* et *visuelle* et aux exercices de mémorisation, sont les plus connues parmi les expériences des laboratoires pédologiques. Nous nous bornons à en rappeler certaines conclusions intéressantes³: la mémoire verbale s'accroît de huit à vingt ans;

¹ Cf. V. MIRGUET, *La pédagogie physiologique*, pp. 10 et 11 et *La pédologie*, pp. 21, 22.

² *La pédologie*, pp. 24 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 28 et suiv.

⁴ Cf. VAN BIERVLIET, *Esquisse d'une éducation de la mémoire*, et V. MIRGUET, *La pédologie*, pp. 37-48. On sait l'emploi fréquent que la pédologie fait de la méthode des *tests* (chiffres, lettres, syllabes, etc., à retenir ou à reproduire de mémoire).

elle progresse davantage de huit à quatorze ans que de quatorze à vingt ans; la mémoire des chiffres, reposant sur des sensations uniquement auditives ou visuelles, est inférieure à celle des mots qui se fixent en outre « sous la forme d'idées et d'images »; la mémoire des émotions (émotive) est plus durable que la mémoire intellectuelle; la mémoire des faits vécus est supérieure à celle des faits racontés. La mémoire musculaire, « même acquise (marche, danse, natation, patinage, escrime) », est la plus tenace de toutes les mémoires. L'enfant doit mémoriser, « sous le plus grand nombre de formes possible », la puissance de rétention étant en raison directe du nombre des mémoires affectées; mais l'exercice du *par cœur* et la mémoire littérale n'ont aucune valeur utile, pas plus comme « instrument de la faculté rétentive » que comme « instrument de la formation de la mémoire générale ou d'un genre spécial de mémoire ».

Nous n'avons pas à parler ici de l'œuvre philanthropique et intelligente d'un enseignement *spécial* destiné aux enfants *anormaux* et *arriérés* (*Nebenklassen*, ouvertes à Berlin depuis huit ans, *Écoles d'enseignement spécial* de Bruxelles, etc.) ou aux enfants de santé débile (la *Waldschule* ou *École de la forêt* de Charlottenbourg, notamment) ¹. Ce n'est pas seulement sur les êtres irrévocablement sacrifiés, mais sur la masse des médiocrités qui végètent dans les classes communes que la pédologie dirige à présent l'attention. S'il faut admettre que les résultats de maintes expériences pédologiques, et non des moindres ², n'apportent encore « qu'une lumière vacillante » aux problèmes posés et si nous n'entrevoions pas dans un très prochain avenir l'organisation de cours d'études en rapport strict avec les capacités cérébrales de l'enfant et son développement intellectuel comme physique, nous pouvons

¹ Sur les premiers résultats de la *Waldschule* (Charlottenbourg), cf. *Zeitschrift für Paedag.-psychol., Pathol. und Hygiene*. (Berlin, H. Walther, 1905, Heft 5-6).

² C'est le cas des recherches faites sur la mesure de la fatigue intellectuelle, pour lesquelles d'aucuns estiment les résultats encore trop fuyants ou incomplets et demandent avant de conclure « un travail systématique de contrôle et de vérification. » Cf. P. Malapert, dans la *Revue universitaire* (Paris, 1906, 15 juin, pages 2-11).

espérer qu'il se produira un jour, par les acquisitions nouvelles de la pédagogie scientifique, « une transformation profonde dans la science de l'éducation, particulièrement en ce qui concerne les méthodes et les procédés d'enseignement ¹ ». Pour imprimer au « mouvement » pédologique la cohésion indispensable à une action commune et efficace, M. V. Mirguet préconise de centraliser « dans un institut spécial ou dans une université déterminée les résultats obtenus par les laboratoires... et les chercheurs qui poursuivent isolément des études psychologiques ². » Il est du devoir de tous les hommes d'enseignement de s'intéresser, parmi les premiers, à la pédologie. Mais, peu familiarisés avec la physiologie et la psychologie de l'enfant, étrangers aux procédés rigoureux d'observation pratiqués par les pédologues, la plupart en sont encore à se demander dans quelle forme ils pourraient contribuer à leur venir en aide. La pratique journalière de l'enfance défend les maîtres, mieux que tous les autres, contre les pièges qui guettent l'expérimentateur aux prises avec les sujets *paradoxaux* ou les *faux-surmenés*. Le perfectionnement de la préparation pédagogique des maîtres est d'ailleurs, on le sait, à l'ordre du jour ³ et le terrain de la pédologie apparaît comme l'un des plus favorablement situés pour imprégner l'école, à tous ses degrés, de cet accord de pensée, de cette communauté d'action qui lui manquent encore.

EM. DONY.

¹ V. Mirguet, *La pédologie*, p. 52.

² *Ibid.*, p. 52.

³ Cf. le projet de M. V. Mirguet, tendant à la création de cours complets et scientifiques de pédagogie (*candidature, licence et doctorat en pédagogie*), *École nationale*, 15 avril 1906, et le vœu émis par M. A. Fosséprez, inspecteur de l'enseignement de la gymnastique (institution, dans le doctorat des facultés des sciences et de philosophie, de cours de physiologie, psychologie de l'enfant, d'hygiène scolaire et d'éducation physique destinés à tous les candidats-professeurs). *Congrès mondial de Mons, 1905. Rapports. 1^{re} Section*. — Le Dr Fr. Paulsen, professeur à l'Université de Berlin, tout en estimant que la formation professionnelle doit rester distincte de la préparation scientifique et n'est pas du ressort de l'Université, préconise de même la création, dans les Universités allemandes, d'une chaire de *philosophie pratique* (spécialement pour l'enseignement de l'éducation), à côté des deux chaires déjà existantes de philosophie et de psychologie. (*Lehrstühle für Pädagogik*, dans *Monatschrift für h. Sch.*, 1906, juin, pp. 289 et suiv.).

COMPTES RENDUS

ÆMILIUS MARTINI et DOMINICUS BASSI, *Catalogus codicum graecorum bibliothecae Ambrosianae*. 2 vol., 1297 pages. Milan, Hoepli, 1906. Prix : 50 fr.

De tous les grands dépôts de mss. grecs d'Europe, celui dont on pouvait jusqu'ici le moins aisément connaître les richesses, était la bibliothèque ambrosienne de Milan. Une stipulation de son fondateur interdisait aux conservateurs d'en imprimer le catalogue. Les érudits en étaient réduits soit à aller sur place consulter de vieux inventaires très défectueux, soit à se contenter des indications publiées autrefois par Montfaucon, sans être jamais certain qu'un volume intéressant ne leur eût pas échappé. Pour remédier à cet état de choses, tout en respectant à la lettre les dispositions prises autrefois par le cardinal Borromée, ce sont deux hellénistes étrangers à l'Ambrosienne qui se sont chargés de nous donner l'ouvrage depuis longtemps réclamé par les philologues. Déjà favorablement connus par leurs publications antérieures, MM. Martini et Bassi se sont acquis par là des mérites exceptionnels. Cette œuvre est le fruit d'une patiente application, qui ne s'est pas démentie durant de longues années, mais on peut lui prédire une existence d'une durée proportionnelle à celle de sa gestation. C'est vraiment un *κτῆμα εἰς αἰ.*

Le catalogue, qui forme deux forts volumes in-quarto, correctement et luxueusement édités, décrit 1093 manuscrits (le chiffre est suffisamment éloquent), et la qualité de ceux-ci ne le cède pas à leur quantité. Presque tous ont été acquis par Frédéric Borromée entre les années 1600 et 1611, et l'on s'étonne qu'il ait pu en aussi peu de temps rassembler une collection aussi riche et aussi précieuse. Il est vrai qu'il acheta en bloc des bibliothèques

entières comme celle formée au XVI^e siècle à Padoue par Pinelli, et qu'il envoya Antoine Salmatius dépouiller les couvents grecs de leurs trésors. Le fonds que le docte cardinal parvint à constituer est resté le quatrième d'Italie pour l'importance : il se place immédiatement après ceux de la Vaticane, de la Laurentienne et de la Marcienne.

Les manuscrits médiocres comme les plus remarquables ont été décrits par MM. Martini et Bassi avec un soin minutieux, susceptible de satisfaire les prétentions les plus exigeantes, et ils ne se sont épargné aucune peine pour déchiffrer les suscriptions et les notes les plus illisibles. Le catalogue est précédé d'une substantielle introduction et suivi d'excellents index qui occupent près de cent cinquante pages. Le monde savant restera toujours reconnaissant aux auteurs d'avoir mis à portée de tous les érudits cet admirable instrument de travail, et ces beaux volumes feront sans doute prendre en pitié désormais les pauvres philologues d'autrefois qui devaient feuilleter les registres lacuneux de l'Ambrosienne ou importuner de leurs questions les docteurs du célèbre institut milanais.

F. C.

R. P. A. CASTELEIN, S. J. Les Humanités gréco-latines et les exigences de notre prospérité économique (Extrait de la *Revue générale*, 1906). Bruxelles, 1906. 34 pp.

Nous ne pouvons assez instamment appeler sur cette brochure l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent à l'enseignement. Elle a pour auteur un des plus éminents éducateurs que possède en Belgique la Compagnie de Jésus. Le P. Castelein, connu surtout par ses travaux sur la philosophie et la sociologie, est en même temps un pédagogue de tout premier ordre. Il a traité la question des humanités gréco-latines de haut et à fond, avec la rare compétence que lui donnent son savoir et son expérience. Je n'ai guère lu sur le sujet de pages aussi judicieuses et aussi substantielles depuis l'admirable étude de Withney, *Language and Education*¹. J'ajoute que le P. Castelein a eu le souci

¹ Dans *Oriental and linguistic Studies*. New-York, 1873, p. 376 ss. Je cite volontiers cet article d'un Américain que sa nationalité suffit à recommander dans notre ère d'expansion mondiale.

de se placer en dehors de toute préoccupation confessionnelle. Il y a, surtout chez certains catholiques du clergé séculier, une tendance à préférer, pour la formation de la jeunesse, les littératures chrétiennes à celles qui expriment les idées et la civilisation païennes. Avec une entière loyauté d'intention et de jugement, le P. Castelein défend la tradition classique, et il réunit en sa faveur un faisceau d'arguments qu'il sera plus facile d'ignorer que de réfuter.

Son travail ne pouvait paraître à un moment plus opportun. On vient en effet de créer une Commission pour la réforme des programmes de l'enseignement moyen. Nous nous sommes découvert, depuis l'an dernier surtout, une mission trop mondiale pour que l'amélioration des programmes ne doive pas se faire, une fois de plus, aux dépens de l'enseignement classique. Les langues anciennes seront sacrifiées en faveur des langues modernes, pour le plus grand profit, non de la culture générale, mais de l'expansion mondiale, c'est-à-dire de la prospérité matérielle et immédiate. Les exigences de notre enrichissement national ne se soucient pas plus de Shakespeare, de Dante, de Bossuet ou de Goethe que d'Homère, de Platon, d'Horace ou de St Paul. Ce dont elles croient avoir besoin, c'est de la connaissance pratique des langues vivantes, c'est-à-dire d'une culture toute de mémoire et toute de mots, car les langues de l'Europe d'aujourd'hui ne sont au fond, avec des mots différents, qu'une langue commune, une *κοινή*, où la dissemblance des sons masque à peine l'identité de culture.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner un problème aussi important. Peut-être cependant n'est-il pas hors de propos de rappeler qu'avant tout, lorsqu'on discute des problèmes d'enseignement, il conviendrait de poser et de résoudre une question préalable. Quelle sera la sanction du programme? On dit que le programme classique doit être condamné. Mais comment a-t-on pu le juger? Comment un programme peut-il être appliqué et peut-il fonctionner sincèrement s'il n'est pas sanctionné par un examen de maturité? A défaut de cette garantie, aucun programme ne peut être expérimenté dans des conditions loyales. S'il ajoute à cette tare foncière la prétention d'exclure l'éducation classique, il ne marquera même plus quelques élèves d'élite de la distinction aimable dont parle Anatole France : « Le commerce avec les anciens confère une sorte d'immunité contre une certaine platitude de raisonnement. »

L. P.

ALB. BIELEN, Leiddraad tot de studie van de Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde, met eene voorrede van prof. Joz. Vercoullie. Tongres, Demarteau-Thys. Rel. : fr. 2,50.

Le manuel d'histoire de la littérature néerlandaise de M. Bielen en est à sa troisième édition ; dans la vie du livre belge, c'est là un symptôme de longévité. Nous avons parlé jadis ici même de cet excellent ouvrage, quand en parut la deuxième édition. (*Rev. de l'Instr. publ.*, tome XLIII, 4^e livr. 1900.)

C'est par la méthode et l'exposition que vaut surtout ce livre ; au professeur, il offre une matière soigneusement classée et qui est un thème solide à développements ; il sera un guide sûr pour l'élève, que celui-ci l'étudie dans les classes supérieures ou qu'il le consulte antérieurement à la suite de ses lectures ; le lettré lui-même y trouvera son compte, car si le texte est concis, la documentation sur chaque sujet important est abondante.

La troisième édition a été soigneusement revue et les additions de l'auteur ont été heureuses ; nous indiquerons brièvement les principales.

D'abord, à propos de la réforme de l'orthographe, M. Bielen nous signale les tentatives du Dr Kollewijn. Nous rencontrons ensuite un résumé détaillé de *Reinaert de Vos*, qui faisait défaut dans l'édition précédente, ainsi qu'un récit rapide du roman de *Walewein*. Certains points ont été étudiés d'une manière plus étendue, ou exposés de façon nouvelle : *Willem van Hildegabersbergh*, *Jan van Ruusbroec*, *Erasmus*, etc.

Pour les périodes plus rapprochées de nous, dans la littérature du Sud, l'auteur a étudié avec quelque détail : *Guido Gezelle*, le barde de la West-Flandre, *Alb. Rodenbach*, *Rafaël Verhulst*, *Prosper Van Langendonck*, le génial *Stijn Streuvels*, *Lode Baeckelmans*, *H. Teirlinck*, *Aug. Vermeylen* et *Hugo Verriest*.

En Hollande, tous les contemporains sont consciencieusement passés en revue, depuis *Penning* et *Adama van Scheltema*, jusqu'au bouillant *Van Deyssel*, de la dynastie des *Alb. Thijm*. Puis viennent *Heyermans*, *Henri Borel*, *Mauritz Wagenvoort* et — last not least — *Israël Querido*.

Sans parler des notes où se sont réfugiés des seigneurs de moindre importance, des « minor poets » qui sont cités à profusion, avec une indulgence minutieuse mais une sévère concision.

Tous ces changements ont amélioré encore un livre déjà excellent, que précède une savante préface de l'éminent philologue J. Vercoullie et que termine un choix de vieux textes jusqu'à la Renaissance.

Ces extraits d'auteurs moyen-néerlandais qui ne se rencontrent guère dans nos chrestomathies, sont en général heureux et constituent pour le texte d'intéressantes "projections littéraires"; ils seront surtout profitables aux élèves d'origine flamande.

L'ouvrage est bien imprimé et il mérite, à tous les points de vue, l'attention des germanistes.

O. VAN DEN DAELE.

SHAKESPEARE, **Hamlet**, neu herausgegeben von H. CONRAD.
2 vol. (*Weidmannsche Sammlung französischer und englischer Schriftsteller*. Berlin, 1905). Prix : 2 + 1,60 M.

Il n'y a pas deux éditions d'*Hamlet* qui soient d'accord sur les questions fondamentales de fond et de forme, le caractère du héros ou le texte de la tragédie. Examinons ce qu'en dit notre auteur.

Nous connaissons la pièce par deux éditions in-quarto (Q°) de 1603 et de 1604 et par l'édition in-folio (F°) de 1623. Les deux dernières présentent une très grande similitude, bien que chacune contienne des passages omis dans l'autre. Mais la première nous donne un drame bizarrement tronqué, lisible et correct dans certaines scènes et certains rôles, méconnaissable dans d'autres. Quel rapport y a-t-il entre ces deux Q°s et comment expliquer leur coexistence? M. C. les tient tous deux pour authentiques, mais tandis que l'édition de 1604 fut faite avec l'approbation de Shakespeare, la précédente constituait une manœuvre frauduleuse. L'éditeur envoya un sténographe assister à la représentation de la pièce pour en noter le texte. Mais les systèmes sténographiques de ce temps, nous le savons aujourd'hui, étaient défectueux par suite de l'insuffisance du nombre des signes. Il était très malaisé de déchiffrer un sténogramme et cela suffit à nous expliquer la corruption de certains passages du Q° 1. Pour ceux où les deux Q°s se ressemblent, M. C. suppose avec beaucoup d'à propos qu'un des acteurs, corrompu par l'imprimeur, consentit à dicter son rôle au typo-

graphie. Enfin comme le Q^o 1^{er} contient au surplus des passages qui lui sont propres, outre que les scènes sont ordonnées autrement, il faut admettre — c'est la conclusion de M. C. — que le Q^o 1 n'est pas une simple mutilation du Q^o 2, comme certains commentateurs le pensent, mais une rédaction antérieure et différente, un essai qui n'était peut-être pas même le premier. Nous savons que le thème de Hamlet n'était pas neuf et que Shakespeare le médita longtemps. L'existence de plusieurs rédactions d'une même œuvre est une hypothèse très plausible : nous en avons des exemples fameux. Comme le Q^o de 1604 est incontestablement supérieur à celui de 1603, ceux qui prennent ce dernier pour un premier jet et l'autre pour une refonte définitive, paraissent être dans le vrai.

Pour dater les pièces de Shakespeare on a recours, là où les arguments décisifs font défaut, à l'examen du style et du mètre. Ce dernier point a été étudié de très près par M. C., et il nous donne, en se basant sur l'analyse des deux grands monologues de Hamlet, un petit traité de versification. Les modifications que le pentamètre iambique subit chez Shakespeare sont condensées en vingt-deux règles. On voit ainsi le vers, régulier dans les drames de jeunesse, acquérir dans la suite une allure de plus en plus libre, les enjambements se multiplier et la césure se déplacer. Devant elle apparaît, jusque vers 1600, une syllabe muette hypercatalectique, les vers à finale féminine deviennent plus nombreux, les vers incomplets aussi, et de ci de là se rencontrent même des alexandrins. Tous ces critères appliqués aux deux Q^os ainsi qu'à quatre pièces contemporaines de ces textes (*Marchand de Venise*, *César*, *Henri V* et *Macbeth*) permettent de constater que la métrique des deux Q^os diffère, et de conclure provisoirement que le premier remonte à 1597-98 et que le second s'intercale entre *Henri V* et *Macbeth*.

Nous savons que les textes du Q^o de 1604 et du F^o de 1623 ne concordent pas absolument. Auquel l'éditeur doit-il donner la préférence? M. C. estime que, puisque Heminge et Condell, les deux éditeurs de l'in-folio, assurent n'avoir pas touché au manuscrit du poète, leur texte a sur tous les textes antérieurs l'avantage de constituer la dernière rédaction authentique, et que s'il y a des divergences, c'est qu'elles ont été voulues par Shakespeare. A l'appui de cette opinion, qui était aussi celle de Delius, M. C. fait ressortir que les changements propres

à l'édition de 1623 sont des corrections, et que les suppressions de texte se justifient parfaitement au point de vue scénique.

Dans sa longue introduction, M. C. résume aussi, d'après l'ouvrage de Ordish, *Early London Theatres*, ce que nous savons de l'économie des théâtres du temps de Shakespeare. Goedertz a retrouvé en 1888 à Utrecht un croquis du *Swan theatre*, fait vers 1596 par un Hollandais de passage à Londres, et la forme ovale de la salle de spectacle confirme l'allusion du prologue de *Henry V*, où le chœur s'excuse d'avoir osé enfermer « *within this wooden O* » « les casques mêmes qui firent trembler les airs à Azincourt ». L'origine de cette forme ovale n'a pas encore pu être démontrée définitivement. M. C. se range à l'avis d'Ordish, qui insiste sur la forme analogue des cirques répandus un peu partout dans le pays, et dont il en existait au moins deux à Londres à l'époque de Shakespeare.

La source de Hamlet nous est connue. Celle de la pièce que les acteurs ambulants jouent devant le roi et sa cour a été découverte par M. Sarrazin. Quant au récit de la mort de Priam que Hamlet déclame et que le premier acteur achève pour donner un échantillon de son talent, il paraît difficile d'y voir, malgré certaines touches un peu fortes, une parodie du style de Marlowe. Non seulement l'éloge qu'en fait le prince ne ressemble pas à de l'ironie, mais certains passages sont de toute beauté.

Ainsi que pour son édition de *Julius Caesar*, M. C. a réuni à la fin de son commentaire la discussion des passages amendés par la critique. Toujours prudent et minutieux, parfois trop (cf. IV, 7, 27), il interprète plutôt que d'innover. Sa façon de lire les passages I, 3, 21; I, 3, 74; II, 5, 33; III, 2, 178; V, 1, 299 et V, 2, 234 me semble très plausible. Je crois que l'obscurité de V, 2, 200 est due à l'omission d'un membre de phrase dont les mots *a kind of yesty collection* étaient précédés et dont ils formaient l'apposition, mais je doute fort que *the most fond and winnowed opinions* soient les opinions d'autrui; je les tiens pour celles que ces discoureurs ampoulés paraissent avoir aux yeux de ceux qui les écoutent, mais qui crèvent comme des bulles creuses, quand on les perce à jour. La conjecture *stable* pour *tenible* (I, 2, 248) ne me semble pas indispensable; M. C. argumente surtout contre la paraphrase trop libre dans l'édition de la Clarendon press, mais on ne peut pas dire que *tenible* rende le sens inintelligible. Au vers I, 4, 37 M. C. se rallie à une

émendation de Bailey, qui remplace les mots incompréhensibles *of a doubt* par *oft weigh down*. L'image commencée par *dram of evil* est ainsi régulièrement achevée, en supposant que *dram* ait ici son sens propre. L'oreille semblerait pourtant réclamer le mot *often* suivi d'un verbe monosyllabique tel que *drown*. Le vocable *mobled* du vers II, 2, 525 est un *ἄπαξ λεγόμενον*. M. C. le décompose et traduit : « escorté par la foule ». Une objection, admise par l'éditeur, c'est que le mot *mob*, abréviation de *mobile* (*vulgus*) est d'usage assez récent; le passage est d'ailleurs muet au sujet d'un cortège; la reine Hécube y apparaît par contre sommairement vêtue. Pour ces raisons, et puisque le mot complet *mobile* a dû précéder historiquement son abréviation *mob*, je pense avec Heath que Shakespeare a employé ici *mobile* comme verbe, peut-être pour la première fois, ce qui expliquerait la question étonnée de Hamlet. Au vers I, 2, 110, la correction de *with* en *that* nous paraît lourde à cause des deux *that*, d'autant plus que le vers 110 me semble rédigé en discours direct comme le précédent et ne doit pas commencer par une conjonction. Parmi les conjectures proposées, celle de Tschischwitz convient le mieux comme forme et comme fond, et il se peut que la forme complète *i wis* ait commencé le vers 110 comme dans ce vers de *Richard III* : *I wis your grandam had a worser match* (I, 3, 102). Quant aux passages III, 4, 161 et V, 2, 120, leur signification demeure obscure.

Dans son introduction, M. C. étudie également le caractère de Hamlet et la manière dont sa fin tragique est motivée. Des avis très différents, qui contiennent tous leur part de vérité, ont été émis à ce sujet. Le caractère et la mentalité du héros sont si riches que dans des temps et des lieux différents la critique a été frappée plutôt par tel aspect que par tel autre; et ce quelque chose de chatoyant dans le caractère principal provient sans doute de la longue période de maturation que la pièce traversa avant d'aboutir à sa forme présente. L'essence du drame est un conflit : dans la première partie de la pièce nous le voyons se préparer. Hamlet est en possession d'un secret qui le bouleverse, qui le remplit d'une humeur noire, et qui le conduit aux bornes de la folie qu'il simule. Sa volonté de venger la mort de son père mûrit lentement, mais il doute encore; et le moyen inventé pour le distraire devient entre ses mains l'instrument pour découvrir la vérité. Le conflit est

noué : Hamlet vengera son père, mais l'assassin démasqué s'en doute et se garde. Le prince commet des fautes. Le coup d'épée destiné à dénouer la situation atteint un innocent et devient par ses suites fatales la cause de la catastrophe. M. Taine croyait Hamlet trop malade pour échapper à son destin, mais il ne tenait pas assez compte, ce me semble, du changement qui s'opère dans le caractère de Hamlet une fois que sa décision est prise. Pour M. Conrad, Hamlet est un prince doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, que le destin jette subitement dans une situation poétiquement inextricable. Dans un milieu composé de coquins et d'imbéciles il doit succomber, parce qu'il est trop différent d'eux et leur ennemi naturel.

Résumons. Cette nouvelle édition scolaire de *Hamlet* est certainement à la hauteur. On peut être d'avis que dans la restauration du texte l'éditeur n'a pas fait de conjecture convaincante, qu'il attribue à la métrique une importance exagérée, mais on devra reconnaître qu'il a fait du vers une étude approfondie et méthodique, et, d'une manière générale, qu'il est bien informé. C'est pourquoi j'ai été d'autant plus surpris de retrouver chez lui la notion inexacte, qu'Osric le courtisan fait de l'euphuisme dans son discours du V^e acte; il y a dix ans que, dans le 14^e fascicule des *Travaux de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand*, M. Basse a montré que le langage d'Osric, affecté il est vrai, ne présente guère les caractères distinctifs de l'euphuisme.

G. DUFOUR.

PIETRO GHIONE, *I Comuni del regno di Pergamo* (*Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, série II, t. LV). Turin, 1905. 82 pp. in-4°.

P. Ghione, qu'une mort prématurée est venue enlever aux espérances du monde savant, a recherché quelles étaient, après 187, les communes qui composaient le royaume de Pergame et jusqu'où s'étendait l'action des Attalides sur elles : étude ardue que l'auteur a menée à bonne fin et qui témoigne chez lui d'une grande érudition et surtout d'une admirable sagacité.

Le royaume de Pergame comprenait deux grandes catégories de communes : les communes alliées et les communes sujettes. Les communes alliées ne jouissaient, à vrai dire, que d'une liberté nominale. Cette situation remontait à Alexandre, qui tout en

reconnaissant l'indépendance de ces cités, les avait, en réalité, soumises à sa domination; ni Lysimaque, ni les rois de Syrie n'avaient rien changé à cet état de choses, et les Attalides avaient hérité de cette espèce de suzeraineté. Du reste, quelques cités pleinement indépendantes ont contracté alliance avec les rois de Pergame et sont dites aussi « cités alliées », mais à un tout autre titre. Les cités sujettes sont très nombreuses : les unes sont organisées sur le modèle de la *πόλις* grecque : anciennes cités dépouillées de leurs privilèges ou colonies macédoniennes fondées après la conquête d'Alexandre; les autres, bien que l'influence grecque commence à s'y faire sentir, conservent l'organisation indigène primitive.

Ces communes sont groupées en circonscriptions territoriales qui ne sont, à peu de changements près, que les anciennes provinces des dominations antérieures : Mysie, Lydie, Grande Phrygie, Phrygie hellespontienne.

Ce qui caractérise la situation des cités alliées vis-à-vis de Pergame, c'est qu'elles jouissent de l'autonomie et de la liberté : autonomes, elles font elles-mêmes leurs lois, et la justice est administrée chez elles par des magistrats qu'elles choisissent librement; libres, elles ne reçoivent généralement pas dans leurs murs de garnison pergaménienne.

Les unes et les autres ont des impôts à payer, dont le montant est fixé par le souverain; mais, tandis que dans les communes sujettes le roi perçoit lui-même les revenus qu'il veut en tirer, dans les communes alliées, ces contributions sont levées par les fonctionnaires des cités et portées au prince. Les cités alliées seules jouissent du droit de battre monnaie, jusqu'à concurrence toutefois d'une somme fixe au-delà de laquelle le surplus est versé dans les trésors royaux. Enfin, communes alliées et communes sujettes peuvent être frappées d'impôts extraordinaires.

Après cet exposé général, P. Ghione examine les unes après les autres les communes dont les documents font mention : c'est une centaine de cités et territoires dont l'auteur nous fait connaître, autant que la chose est possible, la situation politique et financière vis-à-vis du pouvoir central et l'organisation intérieure. Cette seconde partie du mémoire, surtout, peut rendre de grands services aux historiens de Pergame : elle nous fait connaître les vicissitudes, au cours de la période hellénistique, de ces cités d'Éolide et d'Ionie dont le sort fut si troublé depuis

la mort d'Alexandre et dont l'histoire est encore si imparfaitement connue.

Le mémoire de P. Ghione est le fruit de longues études : ce n'est pas sans peine que l'auteur a pu réunir et utiliser tant de matériaux dispersés çà et là. On lui saura gré d'avoir donné sur une question neuve un travail si complet et si bien réussi, et on déploiera vivement la perte du jeune savant dont l'avenir s'annonçait si brillant et si fécond pour la science.

M. DELHAXHE.

H. DE LA VILLE DE MIRMONT, George Buchanan à Bordeaux
(Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*). Bordeaux, Gounouilhon, 60 pages, in-8°, 1906.

La plus ancienne des universités d'Écosse, « the University of Saint-Andrews », a célébré, le 6 juillet 1906, le quatrième centenaire de la naissance de George Buchanan, qu'elle eut quelque temps comme étudiant et que, quarante ans plus tard, à partir de 1564, elle posséda comme principal du collège universitaire de St. Léonard. Aux fêtes préparées en l'honneur de l'illustre humaniste, l'Université de St. André a convié l'Université de Bordeaux, parce que c'est dans cette ville que se sont passées les années les plus fécondes de la carrière universitaire de George Buchanan et que, attirés par son exemple, plusieurs professeurs écossais sont venus enseigner au collège de Guyenne et ont puissamment contribué à la réputation de cet établissement.

Voulant témoigner à Buchanan la reconnaissance de l'Université de Bordeaux, M. de la Ville de Mirmont, professeur à la Faculté des lettres, a publié un mémoire où il indique quelle place l'ancien élève de Saint-Andrews a occupée au vieux collège de Guyenne et quel rôle il a joué dans la société bordelaise, vers le milieu du XVI^e siècle.

De 1539 à 1544, Buchanan exerça, avec le plus grand succès, les fonctions de régent du *primus ordo* de la *Schola Aquitana*; en outre, il était le précepteur particulier de quelques élèves riches, notamment de Montaigne, qui entra au collège en 1539 et qui, dans ses *Essais* (I, xxvi), cite « George Buchanan, ce grand poète Escossois » parmi ses « précepteurs de chambre ». Pendant tout le temps de son séjour à Bordeaux, le professeur écossais eut l'honneur d'être l'orateur poétique attitré du collège

et de fournir chaque année une tragédie destinée à être jouée par les élèves : « J'ai soutenu, dit Montaigne, les premiers personnages es tragédies latines de Buchanan ». Très apprécié de la haute société bordelaise, il entretint d'ailleurs un commerce assidu avec tous les notables de la ville et ne cessa, même après son départ, de s'intéresser au collège de Guyenne et de rester en relations avec ses amis de Gascogne.

La brochure de M. de la Ville de Mirmont constitue un curieux chapitre de l'histoire de la ville de Bordeaux; elle nous montre en particulier combien les études anciennes y étaient en honneur au XVI^e siècle.

J. HOMBERT.

A. HOCQUET, Tournai et le Tournaisis au XVI^e siècle.

Couronné par l'Académie royale. Bruxelles, Hayez, 1906.
418 pp. in-4°. Prix : 10 fr.

Trois changements de domination et de nationalité, une refonte complète du régime communal, une longue et sanglante crise religieuse de vingt années se dénouant par la prise de la cité et sa ruine économique, tels sont, en résumé, les événements douloureux par lesquels ont passé Tournai et le Tournaisis au XVI^e siècle. Il y avait là un ample et intéressant sujet de mémoire, bien digne de s'imposer à l'attention de l'Académie et de tenter la plume d'un historien du terroir. Nul n'y était préparé comme M. Hocquet. Conservateur des archives tournaisiennes depuis plusieurs années, ayant par vocation autant que par métier le goût et la vision du passé avec, par surcroît, le culte de sa ville natale, il prend plaisir à faire revivre les monuments disparus et les souvenirs d'autrefois. C'est avec une émotion sincère et communicative, un réel sentiment de piété filiale — *pius labor*, comme il le dit lui-même en épigraphe — qu'il a reconstitué cette période tragique et mouvementée pendant laquelle chaque année apportait son contingent de souffrances, de catastrophes et de bouleversements. En 1513, Henri VIII s'empare de vive force de la cité et l'asservit à la domination anglaise; en 1518, elle fait retour à la France; en 1521, elle est incorporée dans les Pays-Bas. A peine remise de ces secousses répétées, elle subit un remaniement complet de ses institutions politiques : au régime démocratique de 1424 succède la centralisation étroite et despotique de Charles-Quint. Enfin la révolution religieuse éclate et provoque les dissensions

intestines les plus violentes, les exécutions les plus implacables, les scènes de dévastation et de brigandage les plus affreuses, finalement un blocus de deux mois, plusieurs assauts et la prise de la cité. La conclusion se devine d'elle-même, elle est formulée dans le chapitre final consacré à l'état social et économique de Tournai : c'est la ruine d'une ville autrefois école d'art brillante et foyer actif d'industries florissantes.

Étant donné un pareil thème, l'auteur n'a eu qu'à laisser parler les faits pour écrire un récit de lui-même dramatique et, par certains endroits, empoignant. Il s'est bien gardé de charger le tableau : le plus souvent il cite les sources de l'époque et ces extraits toujours bien choisis et intercalés adroitement dans le texte donnent au livre une garantie de sincérité indiscutable en même temps qu'une saveur particulière. J'insiste sur la haute valeur documentaire de l'ouvrage ; c'est là un de ses incontestables mérites et ce qui lui a valu à bon droit les suffrages de l'Académie. Non seulement la trame est toute tissée de citations empruntées aux documents de l'époque, mais la riche bibliographie du début, les notes justificatives de chaque page, les pièces de l'appendice, la table onomastique et la carte finale témoignent du souci d'exactitude et d'objectivité, de la recherche patiente de la vérité avec lesquels le mémoire a été écrit. Un auteur qui entre dans la carrière de façon si victorieuse, se doit à lui-même de ne pas se reposer sur ses premiers lauriers.

A. DUTRON.

PAUL HYMANS, **Frère-Orban** : t. I (1812-1857). Bruxelles J. Lebègue et C^{ie}.

Ce n'est pas sans certaines hésitations qu'on aborde la critique d'un ouvrage dont une partie seulement a vu le jour. Qui sait si l'impression laissée par l'analyse d'un seul volume subsistera à la lecture des suivants ? Certes, quand l'on se trouve en présence d'un écrivain de la probité de M. Paul Hymans, on peut se départir de toute défiance. Mais la première partie de son œuvre est consacrée à la jeunesse de Frère-Orban, qu'il fait revivre « à l'âge où l'on donne puissamment tout ce que l'on a de plus personnel et de plus spontané. » Et l'on se sentirait d'emblée gagné par la persuasive introduction de l'écrivain, si l'on n'était hanté par cette arrière-pensée importune que le couronnement de l'œuvre sera consacré à l'homme d'État transformé par l'habitude du pouvoir et dont la nature « implacable

et impérieuse » n'aura que plus d'action sur ses décisions propres et sur celles d'autrui.

Confession faite de ce qui nous tourmente, hâtons-nous de dire que M. P. H. met en relief, d'imposante façon, la noblesse de la carrière de Frère-Orban en ces années de luttes intenses et de fécond labeur. Avec une scrupuleuse conscience de son rôle d'historien, l'auteur s'est attaché à démontrer l'unité de vues du grand politique s'affirmant, dès ses débuts, fils de 89, pénétré de l'idéal libéral, mûri par la méditation et l'étude et, dès lors, résolu à défendre partout l'indépendance du pouvoir civil, à maintenir intact le patrimoine de droits et d'institutions légué à l'Humanité par la Révolution, et à la Belgique, par les hommes de 1830.

De ces principes, Frère tirera en politique les déductions logiques adaptées au tempérament belge, aux besoins de la nationalité; il s'attachera dans tous les domaines à créer des institutions conformes à la doctrine libérale ou à réformer, dans ce sens, celles qui existent.

La conception qu'il se fait de cette doctrine, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni exclusive, ni égoïste, ni intolérante. M. P. H. l'établit surabondamment en s'appuyant sur des actes, des paroles et des écrits qui laissent peu de place à la controverse.

Si la politique libérale — celle de Frère — affirme pour l'État le droit et le devoir d'enseigner, elle se garde soigneusement de viser à créer au profit de l'État un monopole. On sait jusqu'à quel point, en matière d'Enseignement supérieur, Frère poussa le respect de la liberté. Mais il se conformera à la volonté du Constituant autant qu'au programme de son parti, en défendant les prérogatives de l'État enseignant « laïc de sa nature. » Il s'opposera avec une inlassable énergie à toute intervention du clergé à titre d'autorité dans la direction morale des écoles publiques, dans le choix des professeurs, dans celui des manuels et des programmes. Le libéralisme, défenseur de la liberté scientifique et de la dignité du personnel enseignant, a utilement réagi contre l'abdication des pouvoirs publics en matière d'instruction, au cours des premières années de l'Indépendance nationale.

D'aucuns ont fait un grief à Frère-Orban d'avoir mis au service d'une seule classe, la bourgeoisie, le zèle de ses convictions. Il n'en est rien : son individualisme n'a rien d'étroit, toute sa politique économique, commerciale, financière porte la

marque d'un esprit généreux, démocratique, audacieux même pour son époque, au point de lui avoir attiré l'accusation de socialisme, de communisme.

Cet individualiste, pourtant, proclame que l'État, organe de la collectivité, a le devoir social de s'inspirer de « l'intérêt du plus grand nombre. » Chaque fois que cet intérêt est en jeu, en matière de transports par exemple, l'action directe de la puissance publique est légitime et nécessaire. L'intervention se justifie encore en matière de crédit et de prévoyance; seulement, dans cet ordre d'idées, les créations de Frère seront des organismes mixtes, constitués par des particuliers, mais sous la garantie et le contrôle de l'État.

N'est-ce pas aussi le souci de l'intérêt du plus grand nombre qui dicta son attitude hostile au projet de loi de M. Nothomb sur la charité? Il y voyait l'usurpation par le clergé, et à son unique profit, d'une personnification juridique que seul l'intérêt général peut justifier. On l'accusa de détourner de leur but les donations, de violer la liberté des donataires, « mais cette liberté n'implique pas la faculté de substituer à l'administration publique séculière des administrations indépendantes, affranchies du droit commun. »

Sa politique est donc une. Elle est l'expression d'une philosophie servie par une volonté maîtresse d'elle-même et accessible au sentiment. « Il perçoit ce qu'il y a de misères au fond des mouvements populaires. Il y voit une aspiration immense des classes souffrantes vers une situation meilleure » et il s'efforcera de conjurer les crises. « L'heure est venue — et toute la politique est là — de s'occuper constamment, ardemment, avec cœur et âme du sort des classes laborieuses. »

On pourrait reprocher à M. P. H. d'exagérer la part qui revient à Frère-Orban dans les réformes qui illustrèrent le cabinet libéral de 1847. L'auteur n'oublie pas que « partout, Rogier est à ses côtés... Mais le plan d'ensemble qui donne à cette politique une âme et comme une philosophie est de lui. » Il semble bien que M. P. H. ait raison¹; nous nous attendions

¹ M. ERNEST DISCAILLES (*Charles Rogier (1800-1885), d'après des documents inédits*, Bruxelles, J. Lebegue, 1894) attribue à Rogier l'initiative du projet d'impôt sur les successions en ligne directe (t. III, p. 222), ainsi que la paternité de la loi sur l'Enseignement moyen (ibid., p. 312). Par contre l'influence de Frère-Orban sur le chef du cabinet semble établie par le

cependant à trouver dans son livre la preuve documentée de cette affirmation ; trop rarement, on voit simultanément en scène les deux hommes d'État. Lorsqu'il les met en parallèle (p. 234), il le fait un peu sommairement ; il signale leur parfaite entente et, en cela, il concorde avec M. Discailles ¹, mais nous apprendrions volontiers en quoi Frère et Rogier « s'accordent et se complètent, » ce qu'eût été Rogier sans Frère-Orban... et réciproquement. Un livre à écrire et qui serait bien intéressant !

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. P. H. nous révèle Frère-Orban sous des aspects nouveaux, quelque peu inattendus parfois ; il apporte à l'histoire de la Belgique indépendante la contribution d'éléments précieux. Attachant, solidement charpenté, tout pénétré d'un patriotique respect, le livre est, par surcroît, écrit en cette langue de lumière et de vie dont les discours de M. P. H. nous ont donné d'abondants modèles. Connaissiez-vous beaucoup de portraits qui valaient celui-ci :

« ... J'ai tâché de ne point déformer les faits ni les physiologies. Mais j'écrivais l'histoire de mon parti, celle de l'homme illustre qui pendant un demi-siècle porta sa fortune et prêta à ses doctrines le prestige d'une noble éloquence et d'une grande âme. Tout jeune, je l'approchai quand il était au faite. J'ai goûté sa bienveillance. Je l'ai vu, aux heures mélancoliques et fières du déclin, jeter ses derniers rayons. Comment ne point m'en souvenir en racontant sa vie ? ² »

La science de l'historien et la reconnaissance du disciple qu'on sent également profondes et sincères, ont élevé à Frère-Orban un monument dont les lettres belges tireront quelque orgueil : on en sentira l'impartiale sagesse, on en aimera la claire beauté.

V. WITTMANN.

document où le ministre des finances consigne ses observations sur l'Exposé des motifs du projet revisant la loi de 1842 sur l'Enseignement primaire (ibid., p. 345). A retenir aussi cet extrait d'une lettre de Firmin Rogier à son frère (5 août 1852) : « J'entends dire qu'un de tes collègues a pris sur toi une grande influence, qu'il finit toujours par t'entraîner dans son opinion... Je sais bien qu'il ne t'attire que jusqu'où tu veux aller et que tous ces bruits sont peut-être répandus à dessein. Cependant, mon cher ami, si une occasion opportune se présentait de prouver que ces rumeurs sont sans fondement, je te donnerais volontiers le conseil de la saisir » (ibid., p. 426).

¹ *Loc. cit.*, III, pp. 426 et sq. M. D. démontre que la démission de Frère (11 août 1852) n'est nullement due à un désaccord avec Rogier.

² Préface, p. xv.

J. ROLAND et E. DUCHESNE, **Atlas général de géographie physique et politique**. Namur, Wesmael-Charlier, 1906. 118 cartes et 33 planches. Prix : 6 francs.

Il serait superflu de faire l'éloge des publications classiques de feu Roland. Son Atlas général notamment a été, de la part de l'Académie royale de Belgique, l'objet d'une haute distinction qui en dit surabondamment la valeur et le mérite. Aussi, mon distingué collègue, M. Duchesne, a-t-il été bien inspiré en nous donnant une édition revue et remaniée de cet excellent travail. Non seulement, comme il me l'écrit lui-même, il a payé un tribut d'hommage à un ancien et vénéré maître, mais j'ajoute qu'il a rendu un précieux service à l'enseignement. A cause des changements incessants que subit la géographie du globe par le fait de découvertes nouvelles, des progrès de la civilisation ou même hélas ! des guerres internationales, il n'y a rien qui vieillisse plus vite qu'un atlas. M. Duchesne a donc dû procéder à une revision attentive de l'œuvre de Roland et il n'est presque aucune carte qui n'ait reçu l'un ou l'autre remaniement ou complément.

La Belgique géologique et minérale a été enrichie soit de teintes nouvelles pour mieux marquer la nature de certains terrains, soit d'indications se rapportant à des gisements récemment exploités, tels le phosphate de chaux et la craie en Hesbaye et dans le Borinage. De même la carte des voies de communication a été complétée par le tracé des chemins de fer vicinaux et de nouvelles lignes de navigation. D'importantes voies ferrées internationales ont été inscrites dans les cartes d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, des États balkaniques, d'Anatolie et d'Asie. Les remaniements de territoires ont été figurés en Asie, notamment pour l'Angleterre, la Russie et le Japon. Quant à l'Afrique, elle a été l'objet d'un travail important. La carte générale du pays, celles du Congo et de l'Afrique centrale ont été mises au point ; en outre, M. Duchesne a fait les frais d'une planche spéciale pour la Sénégambie, la Guinée et le bassin du Nil. Il n'est pas jusqu'à la carte de l'archipel Océanien qui n'ait subi des modifications en rapport avec les vicissitudes les plus récentes. Bref, l'atlas est à jour et on pourra maintenant s'en rapporter à l'ouvrage sans crainte d'anachronisme géographique.

A. DUTRON.

CHRONIQUE

96. — La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu sa seconde séance annuelle le 11 novembre 1906, à Bruxelles.

Section de philologie classique et romane et Section de philologie germanique. — M. Bayot étudie les composés du type *porte-plume* dans les langues romanes; M. Thomas, ceux du type *verticordia* en latin; M. Vercoillie, ceux du type *brekespel* dans les langues germaniques; et M. Monseur, ceux du type *vidad-rasus* en sanscrit. La suite est remise à la prochaine séance.

Section d'histoire et de géographie. — M. Moeller, président, rend un hommage ému à la mémoire de M. Van der Kindere, enlevé à la science après une cruelle maladie. — M. Verriest communique une étude sur l'évolution corporative et le contrat d'apprentissage à Tournai, jusqu'en 1424. — M. Lonchay rend compte de sa mission à Simancas.

Section de pédagogie. — M. Crutzen traite de la géographie dans l'enseignement moyen. Il poursuivra ultérieurement l'étude de cette question.

Dans l'assemblée générale de l'après-midi, lecture est donnée des rapports sur les séances des sections. — M. le président Moeller remet à M. Du Fief, trésorier honoraire, la médaille qui a été frappée en son honneur et le remercie en termes chaleureux des services qu'il a rendus pendant de longues années à la Société. Les assistants font une ovation à M. Du Fief, qui exprime sa gratitude dans une allocution très spirituellement tournée. — M. Rudelsheim propose la création d'une section de bibliothéconomie et d'archivéconomie. L'assemblée écoute avec intérêt l'exposé de M. Rudelsheim, mais, après discussion, elle croit devoir écarter cette proposition, qui tendrait à démembrer la section d'histoire et à entraver son activité, sans profit réel pour les bibliothécaires et les archivistes.

97. — L'Association belge des professeurs de langues vivantes a tenu son premier congrès à Gand, du 18 au 21 septembre 1906. Ce congrès a eu un grand succès. Nous publierons ultérieurement un compte rendu de ses travaux. En attendant, nous nous faisons un devoir et un plaisir de féliciter ses organisateurs, dont le dévouement a obtenu de si féconds résultats.

98. — Un *Bureau international de renseignements à l'usage des professeurs de langues vivantes* a été créé à Paris, Quai d'Orléans, 14, sous la

présidence de M. Potel, professeur au lycée Voltaire. Nous croyons utile de reproduire ici les statuts de cette institution :

ART. 1^{er}. — Le Bureau international a pour but d'établir des liens permanents de solidarité entre les professeurs de langues vivantes de tous les pays.

ART. 2. — Le Bureau international fournit aux professeurs de langues vivantes des renseignements scientifiques ou pédagogiques ainsi que des renseignements relatifs au séjour à l'étranger des professeurs ou des élèves et étudiants recommandés par leurs maîtres.

ART. 3. — Sont seuls admis à s'adresser au Bureau international :

1^o Les membres de l'enseignement public;

2^o Les membres des sociétés scientifiques ou pédagogiques.

ART. 4. — Les personnes qui ne rentrent pas dans une des catégories citées à l'article précédent ne seront admises à s'adresser au Bureau international que sur la présentation d'un membre de l'enseignement public ou d'un membre d'une société scientifique ou pédagogique.

ART. 5. — Le Bureau international est administré par un Comité international composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, et d'un Secrétaire-Trésorier.

Il a son siège au domicile du Président du Comité international.

ART. 6. — Le Président et les deux Vice-Présidents sont choisis parmi des professeurs de nationalité différente.

ART. 7. — Le Bureau international est représenté dans les différents pays par des *correspondants* avec lesquels les personnes énumérées à l'article 3 se mettent directement en rapport.

La liste des correspondants est publiée par les soins du Bureau international dans les revues pédagogiques et scientifiques.

ART. 8. — Dans chaque pays, les correspondants forment un Comité national qui assure en ce qui le concerne et sous réserve de l'approbation du Comité international, le fonctionnement du Bureau.

Les Comités nationaux désignent les correspondants au choix du Comité international.

Ils se mettent en rapport :

1^o Avec les journaux et revues, auxquels ils communiquent, en vue de leur publication, les documents intéressant les professeurs de langues vivantes;

2^o Avec les sociétés scientifiques et pédagogiques et facilitent l'admission des professeurs étrangers aux séances de ces sociétés.

ART. 9. — Les Comités nationaux communiquent d'office au Comité international le texte ou, à défaut du texte, l'analyse des lois, décrets, arrêtés, etc., relatifs à l'enseignement des langues vivantes, ainsi que le texte, l'analyse ou la référence bibliographique de tous les documents qui peuvent intéresser les professeurs de langues vivantes.

ART. 10. — Le Comité international est élu pour quatre ans, la durée du mandat des correspondants est illimitée.

ART. 11. — Toute demande de renseignements adressée au Bureau international ou à un correspondant doit être accompagnée de la somme de 1 fr. 25 (1 mark, 1 shilling, 1 couronne, etc.) en mandat-poste.

ART. 12. — Il n'est pas répondu aux demandes non conformes aux prescriptions de l'article précédent.

99. — La question des programmes de l'enseignement moyen revient à l'ordre du jour en Belgique. Aux rares personnes qui croient qu'il faut quelque préparation pour traiter ce sujet avec compétence, nous recommandons la lecture du récent ouvrage d'un vétéran des discussions pédagogiques en Allemagne : *Siebzehn Jahre im Kampf um die Schulreform. Gesammelte Aufsätze* von PAUL CAUER. Professor in Münster. Berlin, Weidmann, 1906. 285 pp. 4 M. Pendant 17 ans, de 1889 à 1906, M. Cauer a suivi les débats relatifs à la réforme scolaire, et il y a pris une part importante par la plume et par la parole. Il réunit dans son livre vingt-quatre articles où la question est envisagée sous les principaux aspects qu'elle présente dans la société actuelle. Signalons dans l'appendice une lettre de Théodore Mommsen, où l'illustre historien déclare que la nécessité du thème latin est son *Credo*. « Si on le supprime, on ne pourra plus jamais le rétablir, et la suppression du latin suivra sûrement et rapidement. » Mommsen était d'avis « qu'il n'existe pas dans la Prusse entière un établissement où l'on peut apprendre le français, pas plus que d'institution pour former des maîtres capables de l'enseigner. » *Mutato nomine, de te fabula narratur*.

100. — Si l'enseignement du grec paraît menacé, il ne manque pas de défenseurs ardents et convaincus. Outre la brochure du R. P. Castelein, dont un de nos collaborateurs a rendu compte, nous avons reçu : *Pour le grec, rapport présenté au Cercle pédagogique des professeurs de l'enseignement moyen sortis de l'Université de Louvain* par le M. chanoine V. CARLIER, président du Séminaire de Bonne-Espérance (Louvain, Peeters, 1906), et *Du maintien de la langue grecque au programme de l'enseignement moyen*, par E. Remy, professeur à l'Université de Louvain (Louvain, Peeters, 1906. Extr. du *Bulletin bibliogr. et pédag. du Musée Belge*, t. X). Nous en recommandons la lecture à tous ceux qui veulent s'éclairer sur la question.

101. — M. le professeur HERMANN DIELS a prononcé le 3 août 1906 un remarquable discours sur le rôle international de l'université (*Internationale Aufgaben der Universität. Rede zur Gedächtnissfeier des Stifters der Berliner Universität König Friedrich Wilhelm III.* Berlin, 1906, 38 pp. in-8°). Pendant le dernier semestre d'hiver, l'université de Berlin était fréquentée par 5489 étudiants prussiens, 1070 allemands des autres États de l'Empire et 1069 étrangers. Parmi ces derniers, les Américains sont très nombreux. Il y a un rapprochement visible, sur le terrain scientifique, entre les États-Unis et l'Allemagne; on s'intéresse vivement, dans les deux pays, à la question de « l'échange des professeurs ». M. D. souhaite que ces relations s'étendent et se fortifient, qu'elles embrassent tous les peuples civilisés. Il ne craint pas que les tendances internationales nuisent au patriotisme de la jeunesse allemande : c'est par comparaison qu'on apprend à aimer son pays. Mais une grave difficulté se présente : celle de la diversité des langues. On a proposé, pour résoudre le problème, de revenir au latin, de recourir à une langue auxiliaire universelle, etc. L'auteur repousse ces moyens; il soumet notamment l'Esperanto à une critique

pénétrante. Selon lui, la meilleure solution consiste à reconnaître comme langues internationales l'allemand, l'anglais et le français; tout homme cultivé doit posséder ces trois langues. Le discours de M. Diels se distingue par une grande largeur de vues et des inspirations généreuses. On le lira avec plaisir et avec profit.

102. — Les conférences et cours publics organisés par des professeurs de l'Université de Liège, sous le patronage de la ville, ont été repris récemment dans la salle académique. En voici le programme : 1. Ch. Michel, *L'art italien au XV^e siècle*. — 2. M. Wilmotte, *Les débuts de la critique littéraire en France*. — 3. F.-V. Dwelshauvers, *Les origines de la musique*. — 4. E. Mahaim, *Les habitations ouvrières*. — 5. A. Notermans, *Les banquiers et les opérations en banque. Le prix de revient et la comptabilité*. — 6. P. Nolf, *Le régime végétarien*. — 7. H. de Winiwarter, *L'œuf, son origine et son développement*. — 8. P. Hamélius, *Shakespeare*. — 9. M. Laurent, *La sculpture grecque archaïque*. — 10. V. Chauvin, *Les juifs d'Espagne*. — 11. E. Sigogne, *De l'improvisation et du rythme dans l'art oratoire*. — 12. A. Bricteux, *La Perse contemporaine*. — 13. O. Orban, *Principes constitutionnels de législation*. — 14. A. Hougardy, *Hygiène de l'enfant*. — 15. A. Falloise, *L'alcool aliment*. — 16. P. Fourmarier, *La houille*. — 17. N. Lequarré, *La Plata et le Chili*. — 18. L. Fredericq, *Lavoisier*. — Les quarante-sept séances que comprend ce programme ont commencé le 16 novembre; elles se termineront le 20 mars 1907, et ont lieu les mardis, mercredis et vendredis de chaque semaine. Un public très nombreux y assiste régulièrement.

103. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de tenir, à la date du 16 novembre 1906, sa séance publique annuelle. On a ainsi pu entendre, sous la coupole de l'Institut, M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel, lire une étude sur les travaux archéologiques de Raoul-Rochette, et M. Élie Berger faire connaître la vie aventureuse d'une princesse d'Aquitaine, Aliénor, femme du roi de France Louis VII. C'est M. René Cagnat qui a donné connaissance du résultat des concours et de la liste des récompenses. Les ouvrages présentés ont été particulièrement nombreux. Au concours institué en faveur des meilleurs travaux publiés dans les deux dernières années sur les *Origines nationales de la France*, nous remarquons une *Mention honorable* décernée à l'*Ardenne Belgo-romaine*, œuvre d'un de nos professeurs belges, M. J. E. Demarteau, de l'Université de Liège.

104. — Le *Catalogue des vases antiques du Musée du Louvre*, dont M. POTTIER vient de nous donner le troisième volume (Paris, Imprimeries réunies), offre beaucoup plus que son titre trop modeste ne pourrait le faire supposer : consacré à la plus belle époque de la céramique grecque — les vases attiques à figures noires et à figures rouges — il traite sous une forme concise toutes les questions qu'on se pose à propos de la principale industrie artistique d'Athènes, et il apporte souvent à des problèmes délicats des solutions originales. L'abondance et la sûreté des informations, la précision élégante de l'exposition font de ce petit volume un

modèle, et il instruira grandement non seulement les archéologues mais tous les historiens de la peinture et ceux de la vie économique dans l'antiquité. — F. C.

105. — Tous les voyageurs en Orient ont déploré, au moment où ils copiaient ou photographiaient rapidement les inscriptions ou sculptures antiques dont le hasard leur révélait l'existence, l'absence d'archéologues vivant dans le pays, formés aux méthodes scientifiques, qui pussent se livrer à des recherches méthodiques dans des régions fertiles en découvertes. Ce desideratum formulé par tous les explorateurs est aujourd'hui rempli, pour une partie de la Syrie, grâce à la Faculté orientale de Beyrouth, qui a inscrit à son programme un cours développé d'« antiquités grecques et romaines » et compte parmi ses membres des professeurs érudits en ces matières. Cette faculté vient de donner une preuve nouvelle de sa vitalité en publiant un premier volume de *Mélanges* (Beyrouth, 1906), où l'historien de l'antiquité trouvera à apprendre comme celui du moyen âge. Nous signalerons la publication de *Nouvelles inscriptions grecques et latines de Syrie*, par le P. Jalabert, *Une étude sur des bas reliefs rupestres du Liban*, par le P. Ronzevalle, et des *Notes de géographie Syrienne*, par un de nos compatriotes, le P. Lammens. — F. C.

106. — La photographie rend des services de plus en plus considérables au philologue comme à l'archéologue, et l'illustration occupe, même dans les livres d'érudition, une place toujours plus importante. Aussi saura-t-on gré à M. Krumbacher d'avoir réuni en un petit volume, accompagné de bonnes planches, des indications précises sur l'usage de la photographie, sur les procédés et les prix de reproduction, et sur les restrictions auxquelles est soumis le droit de photographier dans les archives et les bibliothèques. Souhaitons avec l'auteur en terminant que la pratique de cet art se répande de plus en plus et qu'on accorde partout de larges facilités pour l'exercer (KRUMBACHER, *Die Photographie im Dienste der Geisteswissenschaften*. Leipzig, 1906). — F. C.

107. — On a reconnu depuis longtemps que la langue de la tragédie athénienne n'est pas du pur attique, et qu'elle contient de nombreux éléments ioniens, éoliens et doriens. C'est à discerner ces divers éléments dans la langue artificielle d'Eschyle qu'est consacrée la dissertation de M. WOLFGANG ALY : *De Aeschyli copia verborum capita selecta* (Berlin, Weidmann, 1906. 114 pp. 4 M.). Dans ce travail, l'auteur n'a pas tenu compte principalement de la simple différence des sons (par exemple α ou η), comme on l'a fait jusqu'ici le plus souvent. Il a envisagé surtout les mots et les sens de mots qui sont empruntés par Eschyle à tel ou tel dialecte étranger à l'attique. La question, ainsi posée, est très difficile et compliquée; l'auteur, ne pouvant la traiter en entier, s'est limité à un choix d'exemples typiques pour lesquels il pouvait arriver à des conclusions très vraisemblables. Un appendice étudie les mots qu'Eschyle paraît avoir emprunté au dialecte sicilien. En somme, travail très méritoire, et qui pourrait servir de modèle à des dissertations analogues. — L. P.

108. — Signalons une excellente traduction de l'*Antigone* de Sophocle que vient de publier la Clarendon Press d'Oxford : *Sophocles' Antigone*

translated by Robert WHITELAW with Introduction and notes by J. CHURTON COLLINS. 56 p. 1 sh. L'auteur, par cette traduction, veut répondre à une nécessité évidente de toute éducation libérale. Il constate qu'aucune étude intelligente des classiques anglais, depuis Chaucer jusqu'à Tennyson, n'est possible sans une certaine connaissance de la poésie grecque. A côté des auteurs nationaux, il conviendrait donc d'accorder une place, même par le moyen des traductions, aux grands poètes tragiques et épiques de la Grèce. « Les élèves trouveraient sans doute plus d'attrait à la lecture de l'*Odyssée* qu'à celle du *Paradis perdu*. » Telle est la raison de cette édition anglaise d'*Antigone*, qui sera suivie de la traduction d'autres drames grecs. — L. P.

109. — La célèbre définition de la tragédie que donne Aristote dans sa *Poétique* vient de faire éclore un nouveau travail : *Begriff der Tragödie nach Aristoteles* von Prof. F. KNOKE (Berlin, Weidmann, 1906. 83 pp. 2 M.). L'étude présente une critique très claire des principales explications antérieures, et elle aboutit à une interprétation nouvelle de la partie la plus discutée de la définition. Les termes *δι' ἑλέου καὶ φόβου* doivent être séparés de ce qui suit : ... « la tragédie s'exécute par action personnelle, non à l'aide d'un récit, en excitant la pitié et la terreur, de telle sorte cependant qu'elle produise une purgation de ces sentiments. » En quoi consiste la purgation ? En ce que l'auditeur, après avoir été excité au cours de la pièce, éprouverait toujours une certaine satisfaction du dénoûment. Ceci implique que la catastrophe serait toujours légitimée à certains égards par une faute du héros. Il y a déjà là matière à objection. D'autres points appellent également des réserves, en sorte que je doute fort que l'explication de M. Knoke, si ingénieusement élaborée qu'elle soit, réussisse à amener enfin l'accord sur l'éternelle question de la *Katharsis* d'Aristote. — L. P.

110. — Un jeune philologue italien, M. Achille Vogliano, vient de consacrer une brochure à l'étude du huitième mimiambe d'Hérodas, qui nous est parvenu très mutilé et qui a déjà donné lieu à tant d'essais d'interprétation : *Ricerche sopra l'ottavo mimiambo di Heroda*. Milan, Antonio Cordani, 1906, 55 pp. M. VOGLIANO veut y voir, sous l'allégorie d'un songe, une œuvre de polémique littéraire dont il s'applique à préciser tous les détails. Son travail est un de ces exercices qui provoquent la curiosité et même l'étonnement à cause de l'ingéniosité de l'auteur. Mais dans son ensemble, la thèse ne me paraît point de nature à convaincre les lecteurs doués de plus de sens critique que de goût pour les combinaisons. — L. P.

111. — Le cinquième volume de la grande édition de Philon d'Alexandrie, publiée par MM. COHN et WENDLAND, vient de paraître par les soins du premier des deux collaborateurs (*Philonis Alexandrini opera*, t. V. Berlin Reimer). Il contient les traités si importants au point de vue doctrinal : *De specialibus legibus*, *De virtutibus*, *De praemiis et poenis*, *De execrationibus*, et l'emploi de nouveaux manuscrits, notamment d'un palimpseste du Vatican et d'un Seldenianus d'Oxford, ont permis à l'éditeur de constituer un texte bien supérieur à l'ancienne vulgate. — F. C.

112. — Dans un article des plus suggestifs, publié dans les *Mélanges*

d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome (1905, XXV, p. 401-442), M. CARCOPINO, soumettant à une critique sérieuse le texte des *Verrines* de Cicéron, II, 2, 71, relatif aux *decumani*, établit d'une façon qui nous paraît convaincante que ces *decumani* ne peuvent pas être assimilés aux fermiers des dîmes frumentaires, mais occupaient dans les sociétés financières romaines une place analogue à celle des conseils d'administration de nos sociétés actuelles. Ceci jette un jour tout nouveau sur l'organisation des sociétés de publicains. — Ad. D. C.

113. — La collection des *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme*, publiée par MM. H. Hemmer et P. Lejay, s'est augmentée récemment d'un nouveau volume. Il comprend deux traités importants de Tertullien, et ne peut manquer d'être aussi bien accueilli que les précédents volumes de cette collection (TERTULLIEN, *De Paenitentia*, *De Pudicitia*, texte latin, traduction française, introduction et index par P. DE LABRIOLLE. Paris, A. Picard, 1906. 1 vol. in-12 de LVIII-237 pp. Prix : 3 fr.). Le texte a été soigneusement révisé, et la traduction, élégante et aisée, suit cependant le texte d'assez près pour permettre toujours l'intelligence précise du latin de Tertullien, qui présente parfois de sérieuses difficultés. On a apporté grand soin à la rédaction de notes critiques et explicatives et à la confection d'un index développé. Les expressions juridiques, qui abondent dans le vocabulaire de Tertullien, et les particularités de son « latin d'église » ont été soigneusement relevées, avec renvois aux meilleurs travaux sur la matière. C'est dire que le *Tertullien* est digne du *Justin* et de l'*Eusèbe* précédemment publiés et dont nous avons fait l'éloge. — M. J.

114. — M. Ch. GUIGNEBERT, récemment chargé d'un cours d'histoire du christianisme à la Sorbonne, vient de publier le 1^{er} vol. d'un *Manuel d'histoire ancienne du christianisme* (Paris, Picard, 1906. 1 vol. in-16 de XXIII-549 pp. Prix : 4 fr.), appelé à rendre de grands services aux étudiants et à ceux « que les questions chrétiennes attirent et qui ne savent comment les aborder ». Ce premier volume, intitulé *Les Origines*, traite, d'une façon scientifique et suffisamment approfondie, les principales questions de l'histoire chrétienne au 1^{er} siècle de notre ère. Après des chapitres préliminaires sur les *Sources* et sur l'état du monde juif et gréco-romain à cette époque, l'auteur discute les principaux problèmes de la vie de Jésus, expose son enseignement, pour aborder ensuite la vie et les missions de S. Paul. Il termine par des chapitres, très nourris également, sur les églises judéo-chrétiennes, l'Église de Rome, et l'Église à la fin du 1^{er} siècle. Sur tous ces points, il se montre très bien informé et fournit à ses lecteurs une bibliographie abondante, très judicieusement choisie, et presque toujours exactement citée. L'ouvrage veut donner une idée précise de l'état actuel de ces questions controversées, de la méthode suivie par l'école critique et de ses principales conclusions. Il remplit ce programme avec une impartialité et une érudition qui méritent tous nos éloges, car la tâche était aussi ardue que délicate. — M. J.

115. — Nous avons reçu, et nous signalons volontiers à nos lecteurs, deux volumes d'un *Cours d'instruction religieuse*, par M. l'abbé J. BROUSSOLLE (*Morceaux choisis des Évangiles et Théorie de la Messe*. Paris, P. Téqui, 1906. 2 vol. in-12 de VIII-279 pp. et VIII-264 pp. Prix : 2 fr. chacun). L'auteur, qui est bien connu par des travaux importants sur l'histoire de l'art, a eu l'excellente idée d'illustrer abondamment ces volumes au moyen de gravures reproduisant toute une série de documents fameux de l'iconographie religieuse, depuis les peintures des catacombes et les sarcophages chrétiens jusqu'aux œuvres des grands artistes du XVI^e et du XVII^e siècle, en passant par les mosaïques byzantines, les miniatures des manuscrits, les sculptures d'Antelami et les fresques de Giotto. — M. J.

116. — La librairie E. Nourry, qui publie les ouvrages de l'abbé Hontin déjà signalés par nous, vient de faire paraître : *Vérités d'Hier ?* par l'abbé J. LE MORIN (1 vol. in-12^e de XX-345 pp. Prix : 3,50 fr.). L'auteur y a réuni une série de points de la théologie traditionnelle qui lui paraissent combattus par les assertions des critiques catholiques ; il voudrait, dit-il en terminant, que l'Église se déterminât « à donner à ces questions vitales une solution convaincante et victorieuse ». C'est une nouvelle manifestation de l'antiquisme qui s'affirme de toutes parts entre les conclusions des critiques et les positions où se sont établis jadis les théologiens à une époque où l'exégèse et l'histoire des dogmes en étaient encore à chercher leur voie. — M. J.

117. — Nous nous contentons de signaler en même temps l'ouvrage suivant, que nous venons de recevoir et qui sort plus encore du cadre de notre revue : *Les leçons de la Défaite ou la fin d'un Catholicisme*, par l'abbé J. DE BONNEFOY (Paris, E. Nourry, 1907, 1 vol. de 111 pages in-12^e. Prix : 2 fr.). C'est, dit l'auteur dans sa préface, « une protestation loyale contre toute entreprise de parti destinée à détourner la religion de ses fins sublimes ». Le but est louable, mais M. J. de Bonnefoy ne se dissimule pas qu'il va froisser bien des opinions reçues, et que cela ne se fait pas impunément par le temps qui court. — M. J.

118. — L'excellente *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Paris, Picard) s'enrichit d'une deuxième série consacrée à l'histoire moderne ou pour mieux dire à l'histoire des deux derniers siècles. Elle comprendra, comme la première, des éditions de textes narratifs et des recueils de documents. En ce qui concerne les textes narratifs, on s'attachera, bien plutôt qu'à donner de l'inédit, à réimprimer, avec un appareil critique, des notes, des tables, et, autant que possible, après collation sur les manuscrits originaux, les plus importants de ces nombreux mémoires du XVIII^e et du XIX^e siècle qui n'existent qu'en éditions parfois informes, toujours insuffisantes, souvent aussi très rares et très coûteuses. Quant aux recueils de documents, ils seront, à l'imitation de ceux de la première série, conçus comme des instruments de travail scientifique et de haute pédagogie.

Les publications suivantes sont dès à présent assurées :

Recueil des réclamations de la Cour de Rome contre les articles organiques, publié par M. le C^{te} Boulay de la Meurthe.

Les grands traités de la Révolution et de l'Empire, publiés par M. É. Bourgeois.

Les principales lois sur l'organisation de l'armée pendant la Révolution et l'Empire, publiées par M. P. Caron.

BRISOT, *Les mémoires*, réédition critique par M. C. Perroud.

ARNAULT, *Les Souvenirs d'un sexagénaire*, réédition critique par M. Tourneux.

Le Comité de direction a en outre mis à l'étude la réédition des mémoires de Bertrand de Moleville, de Besenval, du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, du président Hénault, de Barère, de Miot de Mérito; la publication de recueils des lois religieuses de la Révolution, des grands traités du XVIII^e siècle, des lois et décrets relatifs à la grande industrie pendant la Révolution et l'Empire.

Les noms des membres du Comité de publication garantissent la valeur de l'entreprise. Ce sont ceux de MM. A. Baudrillart, C^{te} Boulay de la Meurthe, E. Bourgeois, P. Caron, C. Perroud, M. Tourneux, A. Tuchey. — Le prix des publications ne s'élèvera pas au delà de 10 francs par an.

119. — La septième édition de la *Quellenkunde der deutschen Geschichte* publiée par MM. P. Herre, B. Hilliger, H. B. Meyer et R. Scholz sous la direction de M. E. Brandenburg est maintenant achevée (Leipzig, Dietrich). Rien d'essentiel n'a été changé au plan de l'ouvrage. On s'est borné à en améliorer la disposition typographique et, pour les Pays-Bas, à renvoyer le lecteur aux chapitres correspondants de la *Bibliographie de l'histoire de Belgique* de M. Pirenne. De 6550 numéros qu'elle contenait dans la 6^e édition, la *Quellenkunde* a passé à 10382. Peut-être trouvera-t-on ça et là que les auteurs ont été plus accueillants qu'on ne l'est d'ordinaire dans une bibliographie choisie et s'étonnera-t-on de trouver dans leur répertoire bon nombre d'ouvrages de valeur secondaire ou douteuse. Mais on ne leur ménagera pas la reconnaissance qu'on leur doit pour avoir renouvelé un instrument de travail indispensable à tous les historiens.

120. — M. KURT KASER a entrepris la continuation de la *Deutsche Geschichte im Ausgange des Mittelalters (1438-1519)* dont le premier volume a été rédigé par Victor von Kraus (*Bibliothek deutscher Geschichte*). Il y aborde l'histoire du règne de Maximilien, qui, depuis l'ouvrage d'ailleurs très remarquable d'Ulmann (1884), n'a plus fait l'objet d'un travail d'ensemble approfondi, le *Kaiser Maximilian* de M. Max Jansen (1905) ne présentant qu'un caractère populaire. Bien que nous ne possédions encore que deux fascicules du volume de M. Kaser, son œuvre s'annonce comme des plus importantes. Le tableau de la politique extérieure de Maximilien par lequel elle s'ouvre nous a paru tout à fait remarquable. Il est certain d'ailleurs, pour qui connaît les travaux antérieurs de M. Kaser, que l'auteur s'attachera surtout dans les chapitres suivants aux phénomènes sociaux dont l'Allemagne a été le théâtre à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle, et que son livre se distinguera par là de celui d'Ulmann, qui n'a guère étudié que l'histoire politique de l'empereur.

121. — Nous devons mentionner cette année, à côté du rapport publié par M. Eug. Hubert sur le mouvement historique belge en 1904 dans les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, le bulletin très complet donné par le même auteur à la *Revue Historique* (tomes XCI et XCII) de l'historiographie nationale de 1902 à 1905.

122. — La Commission royale d'Histoire a mis récemment en distribution dans la série in-8° : l'*Inventaire analytique des chartes de la collégiale de Saint-Pierre*, à Liège, par Ed. Poncelet; dans la série in-4° : le t. I du *Recueil de documents relatifs à l'industrie drapière en Flandre*, par G. Espinas et H. Pirenne, et le t. I de *Lodewijk Van Velthem's voortzetting van den Spiegel Historiaal*, par H. Vander Linden et W. de Vreese. La *Revue* consacrera prochainement un compte rendu à cette dernière publication.

123. — Six cartulaires de l'abbaye de Villers, appartenant aux Archives générales du Royaume et aux Archives de l'archevêché de Malines ont fourni au P. Ed. de Moreau les *Chartes du XII^e siècle de l'abbaye de Villers en Brabant* qu'il vient de publier (Louvain. Extrait des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*). Les textes, édités suivant les règles formulées par la Commission royale d'Histoire, nous ont paru bien établis. Leur contenu, en dehors de l'intérêt qu'ils présentent pour l'histoire locale, n'offre rien de bien particulier.

124. — L'infatigable directeur de l'Institut Historique Belge de Rome, dom URSMER BERLIÈRE, vient de publier l'*Inventaire analytique des Diversa Cameralia des Archives Vaticanes* de 1389 à 1500 au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai (Rome, Paris, Namur, ix-372 pages in-8°). On donne le nom de « *Diversa Cameralia* » à une collection de 253 registres comprenant des actes d'administration financière qui ne pouvaient trouver place dans aucune des séries régulières de la comptabilité de la Chambre apostolique. C'est aux 23 premiers registres de cette collection, très incommode à utiliser par suite de l'absence de tables, que se rapporte l'*Inventaire*. Son intérêt réside surtout dans les renseignements qu'il nous fournit en abondance (il ne comprend pas moins de 813 numéros) sur les rapports financiers de notre pays avec la curie. Cinquante-sept documents sont publiés in extenso en annexe : on y remarquera surtout plusieurs actes consacrés au produit des indulgences ainsi que de curieuses pièces relatives au monopole de la vente de l'alun dans les Pays-Bas accordé au pape par Charles le Téméraire en 1468. Il est inutile de dire que les analyses et la table analytique où sont identifiés les noms de lieux et de personnes — tâche souvent difficile par suite de la transformation de ceux-ci sous la plume des scribes italiens — répondent à toutes les exigences. On s'étonne de lire dans la préface que l'abbaye de Maredsous a dû généreusement suppléer à l'insuffisance du budget de l'Institut pour permettre la publication du volume.

125. — Nous avons reçu une brochure de MM. E. DUVERNOY et R. HARMAND : *Le Tournoi de Chauweny en 1285* (Paris, Nancy, Berger-Levrault). C'est une description, d'après le poème de Jacques Bretel, des diverses péripéties du tournoi avec des observations sur les mœurs et les coutumes

de l'époque. Les auteurs connaissent évidemment fort bien celles-ci, mais on ne peut pas dire que leur travail nous apporte des renseignements bien neufs. P. 10, il est inexact d'affirmer que les tournois du XII^e siècle n'étaient pas très meurtriers. On pourrait en citer un bon nombre où plusieurs combattants perdirent la vie.

126. — Don Luis de Requesens, le malheureux successeur du duc d'Albe au poste de gouverneur des Pays-Bas, a fait dans les derniers temps l'objet de deux publications qui risquent d'être peu connues en Belgique. La première, due à M. A. Morel-Fatio, a paru dans le *Bulletin Hispanique* de 1904-1905, sous le titre de *La Vie de D. Luis de Requesens y Zúñiga, grand commandeur de Castille*. Elle nous fournit, précédée d'une excellente introduction, une biographie inédite de Requesens composée probablement par un familier de sa maison. Ce texte ne dépasse malheureusement pas l'année 1570 et n'aborde donc point le récit du gouvernement du grand commandeur dans nos provinces. Mais il est précieux pour la connaissance de l'homme, qui nous y apparaît doué de toutes sortes de qualités privées, quoique politique assez médiocre et inférieur aux tâches qui lui furent confiées. Il nous le montre d'ailleurs, et dès son enfance, affligé d'une constitution malsaine et peu fait pour les besognes accablantes dont son maître le chargea. — C'est au contraire le rôle joué par Requesens dans les Pays-Bas que D. Francisco Barrado y Font a retracé à grands traits dans un discours de réception prononcé à l'Académie d'histoire de Madrid (*D. Luis de Requesens y la política española en los Países Bajos*, Madrid, 1906). On lira sans doute avec intérêt ce travail d'ailleurs bien présenté et sérieusement documenté sur un sujet où les Espagnols tiennent une si grande place et que si peu d'entre eux, cependant, ont étudié.

127. — M. Eug. HUBERT a donné un aperçu sommaire mais fort intéressant de *La Législation belge en matière d'hérésie depuis Charles-Quint jusqu'à la fin de l'Ancien Régime* dans une conférence faite à la Société d'histoire du protestantisme belge (Imprimerie de Nessonvaux, 1906).

128. — M. FÉLIX RACHFAHL, professeur à l'université de Königsberg, dont les historiens belges connaissent au moins le petit livre si clair et si précis qu'il a consacré en 1898 à la régence de Marguerite de Parme, fait paraître le 1^{er} volume d'un grand ouvrage : *Wilhelm von Oranien und der Niederländische Aufstand* (Halle, Niemeyer). Nous reviendrons plus tard en détail sur cette œuvre considérable, que nous nous bornons ici à signaler à l'attention de nos lecteurs. Ce 1^{er} volume est divisé en cinq livres traitant, le premier de l'histoire des Nassau jusqu'à 1544, le second de la jeunesse de Guillaume d'Orange, le troisième et le quatrième de l'état économique, intellectuel et religieux des Pays-Bas au XV^e siècle, et le cinquième de leur constitution politique.

129. — M. V. VAN DER HAEGHEN, à qui l'on doit la découverte des faux qui avaient si étrangement dénaturé l'histoire artistique de la ville de Gand, vient de rendre à celle-ci un nouveau service par la publication de *La corporation des peintres et des sculpteurs de Gand* (Bruxelles, Van Oest, 1906). On trouvera dans ce volume la liste de tous les membres de la corporation de 1540 à 1773, année à partir de laquelle en vertu d'un décret

de Marie-Thérèse, les peintres, sculpteurs et graveurs furent rendus indépendants de toute association. On trouve bien peu de noms connus dans les listes publiées par M. v. d. H., et ce qui ressort de son livre, c'est avant tout le déclin lamentable de la sculpture et de la peinture gantoises depuis le XVI^e siècle. On se l'explique facilement quand on parcourt les documents que renferme la seconde partie du volume. Les peintres et sculpteurs y apparaissent comme un groupe égoïste de petits bourgeois étroitement protectionnistes et dont la grande préoccupation est d'écarter du marché local les artistes étrangers. La mesquinerie et l'esprit routinier du régime corporatif vieillissant se montrent ici sous une apparence d'autant plus repoussante qu'ils se manifestent parmi les adeptes de l'industrie d'art.

130. — En 1902, M. Pirenne saisissait la Commission locale des monuments d'une proposition tendant à publier un Guide de Gand illustré. Après de consciencieuses études, un Comité spécial, composé de MM. P. Bergmans, J. Casier, A. Heins, H. Pirenne, chanoine Vanden Gheyn et V. van der Haeghen, réunit, avec la collaboration de plusieurs historiens et archéologues gantois, les éléments de l'ouvrage, dont l'impression fut confiée à M. A. Vander Haeghen, imprimeur de cette *Revue*. Une première édition de *Gand, guide illustré*, parut à la fin de 1905 et fut épuisée en quelques semaines, nécessitant la mise sous presse d'un deuxième tirage, légèrement modifié, et qui vit le jour en 1906. Il se compose de vingt chapitres, précédés de renseignements pratiques et suivis d'index détaillés des artistes et des monuments. En voici l'énumération : Coup d'œil sur l'histoire de Gand (H. Pirenne). — Promenade pittoresque (Paul Bergmans et A. Heins). — Églises (G. vanden Gheyn). — Ruines de l'abbaye de St-Bavon (J. Casier). — Château des comtes (A. van Werveke). — Beffroi, Halle au drap, Mammelokker (V. van der Haeghen). — Hôtel de ville (V. van der Haeghen). — Grande Boucherie (V. van der Haeghen). — Château de Gérard le Diable (A. Diegerick). — Anciennes fortifications (Pr. Claeys). — Béguinages (Jos. Casier). — Ancien couvent des Dominicains (V. van der Haeghen). — Hospices et Hôpitaux (Paul Bergmans). — Mont de piété (Paul Bergmans). — Université (Paul Bergmans). — Musée d'archéologie (A. van Werveke). — Musée des beaux-arts (A. Dutry). — Parc (C^{te} O. de Kerchove de Denterghem). — Installations maritimes (Ém. Braun). — L'industrie, les ouvriers et la vie sociale (L. Varlez).

Les titres des chapitres montrent que le Comité a tâché de faire connaître Gand sous tous ses aspects, tant sous le rapport des arts et de l'archéologie qu'au point de vue historique et économique. Les noms des collaborateurs, d'autre part, sont garants de l'intérêt et de la sûreté des notices. Outre un grand plan de la ville et plusieurs plans des monuments et musées, deux cents photogravures, choisies avec goût et parfaitement exécutées, complètent cette évocation d'une cité grande dans le passé et dans le présent. Par l'exactitude du texte, le charme de l'illustration et l'élégance de l'exécution typographique, le volume constitue un véritable modèle de guide local.

131. — M. Joseph Wils, bibliothécaire-adjoint à l'Université de Louvain, a publié dans le tome XXXII des *Analectes pour servir à l'histoire ecclé-*

siastique de la Belgique une intéressante étude sur *Les dépenses d'un étudiant à l'Université de Louvain* (1448-1453). Il s'agit de Jacques Roberti, neveu de Jean Roberti, abbé de Saint-Aubert à Cambrai, de 1431 à 1468. Les documents imprimés par M. Wils révèlent une série de particularités curieuses sur les dépenses de Jacques Roberti pour sa vie matérielle et ses études : nous le voyons installé en 1448 chez Robert Tourotte, qui lui fournit non seulement la table et le gîte, mais doit aussi le surveiller, lui prêter des livres de grammaire et de logique et lui donner des répétitions le soir, le tout en échange de douze salus d'or par an; plus tard, Roberti trouve une pension chez Baudouin Zierickzee, maître ès arts, au prix de dix-huit ridders. Les frais des études mêmes sont élevés. L'examen préparatoire, ou *actus determinantiæ*, que les élèves de première année devaient subir dans les quatre premiers mois de leurs études, coûte cinq écus, soit plus du tiers d'une année de pension; celui du baccalauréat simple, six écus. Pour les deux diners à donner à l'occasion de la défense des thèses donnant le titre de bachelier formel ès-arts, l'abbé de Saint-Aubert envoie à son neveu huit écus. Aussi renonce-t-il, devant les frais, à lui faire prendre le grade de docteur ès-arts. Muni du titre de licencié, Jacques Roberti quitte Louvain pour devenir maître d'école à Soignies.

Tous ces documents sont extraits d'un manuscrit très curieux, connu sous le nom de *Mémoriaux de Saint-Aubert*, et dont d'autres passages ont déjà été publiés. Ces *Mémoriaux*, conservés aux archives départementales du Nord, à Lille, sont en partie l'œuvre de l'abbé Jean Roberti. Ils contiennent une telle abondance de renseignements originaux sur le XV^e siècle que leur publication intégrale est bien souhaitable. — P. B.

192. — Parmi les commémorations du 75^e anniversaire de l'Indépendance Belge, le livre que vient de publier le Comité exécutif de l'Exposition de Liège mérite, à tous égards, une mention particulière. On sait qu'en septembre et octobre 1905 des conférences jubilaires furent faites par une élite d'hommes d'étude et d'hommes de lettres, embrassant tous les domaines de l'activité belge depuis 1830. Sous le titre de la *Nation Belge*, le livre que nous annonçons réunit les textes de ces vingt conférences, textes revus par leurs auteurs, précédés d'un avant-propos, suivis de tables, etc. Voici au surplus le détail des sujets traités dans ce magnifique volume, édité avec luxe par les maisons Weissenbruch, à Bruxelles, et Desoer, à Liège (490 pp. Prix, fr. 12-50) :

Avant-propos; Discours inaugural, par M. E. Digneffe; Les origines de l'État belge, par H. Pirenne; La Commune de Liège dans l'histoire, par G. Kurth; Les libertés constitutionnelles en Belgique, par Dupriez; Les œuvres et les études sociales en Belgique, par H. Carton de Wiart; La révolution industrielle en Belgique, par E. Waxweiler; Le développement commercial de la Belgique, par L. Strauss; Le développement industriel de la Belgique, par Ch. Morisseaux; Le développement agricole de la Belgique, par E. Vliebergh; L'expansion coloniale belge, par le colonel Thys; Les lettres françaises en Belgique, par E. Verhaeren; Les lettres néerlandaises en Belgique, par A. Vermeylen; La littérature wallonne à Liège, par V. Chauvin; L'art national belge, par C. Lemonnier; L'art musical en Bel-

gique, par M. Kufferath; Les sciences de la matière en Belgique, par L. Crismer; Les sciences de la vie en Belgique, par A. Lameere; Les sciences morales en Belgique, par M. Wilmotte; L'évolution philosophique en Belgique au XIX^e siècle, par P. Hoffmann; L'évolution du droit national, par Edm. Picard; Le roi Léopold II, par L. Hennebicq.

Tous les Belges lettrés voudront mettre dans leur bibliothèque ce magnifique ouvrage où nos savants et nos écrivains les plus éminents ont uni leurs efforts pour retracer le passé de notre patrie.

133. — Le prix quinquennal d'Histoire nationale pour la période 1901-1905 a été décerné à M. Léon Vanderkindere pour son ouvrage sur *La Formation territoriale des principautés belges au moyen âge* (1902). Peu de mois après, la mort enlevait l'éminent historien. Nous extrayons du rapport du jury le passage qui caractérise l'œuvre de M. Vanderkindere: « Jusqu'en ces dernières années, la géographie historique de la Belgique n'avait guère été étudiée. Il n'avait paru que quelques travaux de détail, pour la plupart insuffisants. L'histoire de notre pays au moyen âge était extrêmement difficile à aborder à cause de l'absence d'un ouvrage d'ensemble sur les origines de nos principautés et leurs fluctuations territoriales. On pouvait dire que notre histoire nationale manquait d'une base indispensable pour être solidement édifiée, la base géographique. M. L. Vanderkindere a compris l'intérêt qu'il y avait à l'établir. Il y a mis toutes les ressources de sa vaste érudition et de sa pénétrante sagacité. Il était admirablement préparé pour mener à bien une œuvre aussi difficile. Après son célèbre ouvrage sur le *Siècle des Artevelde* (1879), magnifique synthèse de l'état social de la Flandre et du Brabant au XIV^e siècle, il s'est consacré spécialement à l'étude des origines de nos populations et des institutions médiévales. Il fit paraître entre autres d'intéressantes monographies sur l'*Établissement des Francs en Belgique spécialement d'après la toponomastique* (dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, 1884-85), et sur les *Origines de la population flamande* (dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 1885-1886). Puis il écrivit son excellente *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge jusqu'au traité de Verdun* (parue en 1890), manuel qu'on peut ranger à côté des meilleures productions de l'érudition contemporaine.

Familiarisé avec le haut moyen âge, M. Vanderkindere a pu aborder dans des conditions exceptionnellement favorables les multiples problèmes que pose l'élaboration de la géographie historique de notre pays. Son ouvrage sur *La Formation territoriale des principautés belges au moyen âge* rendra de précieux services par la richesse de ses résultats et la sûreté de son information. L'auteur domine magistralement son sujet : il n'a pas borné ses recherches aux sources concernant directement notre territoire, mais il a mis à profit celles relatives aux pays avoisinants. Il lui a été donné de placer ainsi l'histoire de notre région dans le cadre général de l'histoire territoriale de l'Europe. Après une courte introduction sur le sort du pays depuis les premiers partages de Louis le Pieux jusqu'à la chute de la dynastie carolingienne, il étudie d'abord la formation du comté de Flandre. Il montre comment les comtes sont parvenus à accroître leur

puissance territoriale et explique notamment les origines de la Flandre impériale. Il rattache à son sujet l'histoire du Tournaisis, de l'Ostrevant et du Cambrésis, qui se trouvaient dans la sphère d'influence des comtes de Flandre, et celle de la Zélande, qui fut si longtemps contestée entre les comtes de Flandre et ceux de Hollande. Il suit par le détail les vicissitudes de tous ces territoires et expose les relations entre les familles régnantes. Chaque chapitre est une monographie complète et précise, parsemée de rectifications judicieuses; lorsque les données sont insuffisantes, M. Vanderkindere imagine des hypothèses toujours justifiées par des raisonnements solides. Le premier volume se termine par des appendices consacrés à l'organisation ecclésiastique, aux *pagi* de la Flandre et à la chronologie des comtes de Flandre et des princes qui ont régné sur les territoires voisins jusqu'à l'avènement des ducs de Bourgogne.

Le deuxième volume comprend l'histoire de la Lotharingie et des principautés qui en sont issues, jusqu'au début du XII^e siècle. Cette histoire est extraordinairement compliquée. M. Vanderkindere a su cependant la retracer avec une clarté et une précision étonnantes. Au cours du X^e et du XI^e siècle, la Lotharingie a subi de profondes transformations : quelques rares comtés ont subsisté sans changement; la plupart se sont émiettés en une foule de petites seigneuries ou se sont morcelés en fragments formant des principautés distinctes; d'autres encore ont été absorbés totalement ou en partie par des principautés plus puissantes. Parmi celles-ci apparaissent le Hainaut et le Brabant qui s'annexèrent un grand nombre de territoires. Enfin des principautés ecclésiastiques se constituent autour des villes épiscopales sur lesquelles les évêques ont obtenu des droits comtaux.

L'un des savants qui connaissent le mieux l'histoire de la Lotharingie, M. R. Parisot, apprécie en ces termes ce dernier volume : « M. Vanderkindere a eu le mérite... de mener à bien un travail considérable. La recherche et l'examen des documents lui ont certainement pris beaucoup de temps; il lui fallait ensuite en déterminer la valeur, puis les comparer, les rapprocher pour en tirer des conclusions. L'auteur, dans cette double tâche, a fait preuve d'autant d'esprit critique que de sagacité. » La presse scientifique tout entière a d'ailleurs accueilli par les éloges les plus flatteurs l'œuvre de M. Vanderkindere. Le jury estime que la maîtrise de l'exécution et l'importance des résultats en font une œuvre hors pair et, par une décision unanime, il lui décerne le prix quinquennal d'histoire nationale. »

134. — *L'Almanach des Lettres Françaises*. Paris, Sansot et C^{ie}, éditeurs. 3 fr. par souscription. Sous ce titre, l'éditeur Sansot a décidé d'entreprendre la publication annuelle d'un recueil critique ayant pour objet d'étudier et de résumer le mouvement littéraire de l'année. Le premier volume de *L'Almanach des Lettres Françaises* paraîtra dans le courant de janvier 1907. En voici le sommaire et la composition : Préface de M. Ernest Charles; La Poésie, par M. Maurice Le Blond; Le Roman, par M. Edmond Pilon; Le Théâtre, par M. Roger Le Brun; La Littérature Dramatique, par

M. Saint-Georges de Bouhéliier; La Critique (essais, ouvrages d'histoire), par M. Léon Bazalgette; Les Lettres Françaises à l'Étranger, par M. Christian Beck; Calendrier des Lettres (comprenant une revue chronologique des principaux événements de la littérature, manifestations, prix littéraires, nécrologie, commémorations, etc.). Ajoutons que, à la suite de chaque chapitre, figurera un moment bibliographique, établissant, impartiallement et par genre, le bilan de la production littéraire pendant l'année écoulée. Ainsi conçu, il n'est pas douteux que ce recueil ne constitue une publication précieuse pour tous ceux qui s'occupent de littérature; nous attendrons son apparition pour juger si le but a été atteint. — O. PECQUEUR.

135. — La collection classique d'auteurs français publiée à Oxford s'est enrichie de deux nouveaux volumes à 3 sh. pièce. M. Chessex a annoté l'*Histoire d'un homme du peuple*, d'Erckmann-Chatrian, et M. Savory, chargé de cours à l'université de Londres, a édité, avec une introduction et un commentaire proportionnés à l'importance historique de l'œuvre, une nouvelle romantique de 1818, *Jeun Shogar*. Ce nom slave fut porté par un des héros les plus énigmatiques qu'ait conçus l'imagination féconde de cet écrivain harmonieux, doublé d'un conspirateur de fantaisie et d'un homme de science, que fut Charles Nodier, ce romantique avant le romantisme qui, par le bénéfice de l'âge, devint le maître vénéré de cette génération d'hommes aux cheveux symboliques et à la toilette révolutionnaire, dont Polignac était l'ennemi et Hernani l'idole. L'œuvre assez peu animée vaut surtout par le style et renferme une série d'aphorismes de révolté qu'aurait signés Proudhon. — G. D.

136. — Le succès qui a accueilli la collection précédente a engagé les directeurs de la Clarendon Press à publier une collection supérieure, *a Higher Series*, comprenant des auteurs plus difficiles, des œuvres d'un mérite littéraire reconnu. Destinées à des lecteurs avancés, aux étudiants et aux particuliers amis de la littérature française, les éditions ont pu être allégées des notes historiques censées connues. La place ainsi gagnée a profité avant tout au texte, puis au commentaire qui est devenu plus littéraire au point d'insérer parfois des variantes, enfin à l'introduction qui n'est plus une compilation, mais qui est devenue une étude approfondie, rédigée dans leur langue maternelle par des spécialistes. Les volumes parus sont *Notre-Dame de Paris* (abrégé) de Hugo, *Salammô* (abrégé) de Flaubert et *Jocelyn* de Lamartine, respectivement édités par le directeur de la collection M. Delbos, par M. Lauvrière, professeur au lycée Charlemagne, et par M. Legouis, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. A l'aide de multiples extraits de la correspondance de Flaubert, M. Lauvrière présente une forte analyse du talent, du labeur et de la psychologie de l'écrivain. Il le montre romantique de goût, réaliste de par sa volonté et oscillant entre ces deux extrêmes avec la régularité d'un pendule. M. Legouis, en rendant un hommage mérité au tempérament poétique de Lamartine, à la douceur et l'aisance de ses vers, a aussi entrepris la revision du jugement sévère que la critique anglaise a porté sur l'auteur des *Méditations*, en le comparant à un Wordsworth ou un Tennyson prolixe et affaibli. Quant à M. Delbos, après une notice biographique,

il étudie sommairement chez Hugo l'homme et l'écrivain, réfute quelques critiques aussi étranges qu'étrangères, pour adresser à Paris et à sa basilique l'hommage ému d'un fils expatrié mais non déraciné. L'appareil archéologique dont se sont entourés Hugo et Flaubert dans leur évocation d'une civilisation disparue a demandé aux éditeurs un effort de commentaire aussi nécessaire que remarquable. — G. D.

137. — M. HAMILTON, lecteur à l'Université de Berlin, a fait paraître chez Weidmann une sorte de manuel pour apprendre l'anglais usuel, *The Practical Englishman* (2.80 M.), qui est réellement ce que nous avons vu de plus neuf depuis longtemps. Outre les règles d'orthographe et une liste de sujets de devoirs écrits et de conversation, nous avons ici 32 chapitres, dans lesquels nous retrouvons, rajeunis dans le fond et la forme, les sujets ordinaires tels que la maison, la cuisine, le temps, les jeux, etc. Mais, à côté de cela, plus de 20 pages sont consacrées aux annonces des journaux, y compris les insertions légales; 20 autres le sont aux voyages : horaires des trains, règlement des chemins de fer, billets et bagages, lignes de navigation, renseignements extraits de Lloyd's, etc. Il y a des chapitres sur les monnaies, les poids et mesures, les signes de musique, la composition du gouvernement et du budget en Angleterre, les formules correctes pour s'adresser à une personne de qualité, et j'en passe. En résumé, le livre tient ce qu'il promet, et à notre point de vue belge, il a l'avantage de contenir entre parenthèses la traduction allemande d'un grand nombre de vocables spéciaux. — G. D.

138. — La maison Teubner vient d'éditer un aperçu vivant de la littérature allemande, sous le titre de *Literaturkunde für Lehrer- und Lehrerinnen-Bildungsanstalten*, par le prof. O. LYON (1905). Il se distingue par la suppression des résumés d'ouvrages et par la sûreté avec laquelle sont dessinés dans chaque chapitre le fond historique, le mouvement et l'évolution des idées. Comme les notions biographiques, très succinctes, sont imprimées séparément en petits caractères, l'auteur a pu tracer ses tableaux d'ensemble avec soin, sans que l'attention du lecteur s'éparpille sur la foule des détails, et il obtient ainsi une impression nette. Conformément aux programmes officiels, qui insistent de plus en plus sur l'étude des contemporains, M. Lyon a mené son aperçu jusqu'en 1905, en s'appuyant, pour le 19^e siècle, notamment sur Bartels et Weitbrecht. Les grands classiques reçoivent un traitement de faveur, et l'auteur s'est départi pour eux de sa concision habituelle. Ajoutons que le livre renferme des renseignements sur les meilleures histoires de la littérature à consulter avec indication de leur prix de librairie, et que, ayant en vue le futur instituteur, M. Lyon a complété son manuel par une notice sur la chanson populaire et l'histoire de la littérature enfantine depuis le philanthropinisme jusqu'à nos jours. — G. D.

139. — Le programme d'études prussien de 1901 autorise l'emploi de la langue étrangère dans l'explication des textes modernes. Pour faire

concurrence à la vieille collection Weidmann, que nos lecteurs connaissent, la maison Teubner a entrepris de lancer une collection nouvelle, dirigée par MM. Dörr, Junker et Walter. Ici le commentaire est rédigé en langue étrangère, et pour qu'il ne laisse rien à désirer au point de vue de la pureté, c'est un Français ou un Anglais qui s'en charge; mais pour éviter que les besoins spécifiques de l'enseignement allemand ne soient méconnus ou négligés, il est adjoint un collaborateur allemand à chaque éditeur étranger. Le premier volume, paru en 1904, de la collection est l'*Avare* de Molière, édité par M. Bornecque, professeur à l'université de Lille, avec la collaboration de M. Junker. Le commentaire est publié séparément en une brochure d'une cinquantaine de pages. Outre le résumé de chaque scène, l'esquisse des caractères avec renvoi aux passages typiques, des notices sur la vie de Molière et le sort de sa pièce, il y a naturellement l'explication verbale, dont la partie essentielle est le relevé des locutions vieilles, toujours accompagné de l'indication de la tournure actuelle, puis la liste des principaux points où la grammaire de Molière s'écarte de la nôtre. Un index, qui ne devrait manquer nulle part, clôt la brochure. — G. D.

140. — Notre collaborateur, M. H. BISCHOFF, professeur à l'université de Liège, a publié dans un des derniers nos d'*Euphorion* (Leipzig et Vienne, 16 pp. in-8°), un article intéressant intitulé: *Schiller-Literatur in Belgien*. Il énumère successivement les traductions publiées en Belgique des diverses œuvres de Schiller, puis les biographies du poète dues à nos compatriotes, les critiques dont ses œuvres ont fait l'objet, enfin les études d'un caractère plus général et, pour finir, les poésies en latin, en français, en flamand et en allemand qui ont été composées en Belgique en l'honneur de Schiller. C'est un curieux chapitre de notre histoire littéraire qui est esquissé là avec une parfaite compétence et une remarquable précision.

141. — La librairie Iethielleux vient de faire paraître un *Dictionnaire de philosophie*, par É. BLANC (un fort vol, pet. in-4°, de 640 pp. à 2 colonnes. Prix : 12 fr.), qui est appelé à rendre de grands services à nos étudiants. A côté des définitions de termes techniques, une large place y est faite à l'histoire des doctrines et à la biographie des philosophes, y compris les contemporains. La partie bibliographique a été particulièrement soignée et on peut dire que tous les ouvrages philosophiques de quelque importance y sont signalés. Deux tables méthodiques terminent l'ouvrage et facilitent singulièrement l'usage de cette très utile encyclopédie. — X.

142. — Dans la *Philosophische Bibliothek* publiée par la maison Dürr de Leipzig, vient de paraître en 9^e édition (tome 37) la *Critique de la raison pure* de Kant : *Kant's Kritik der reinen Vernunft* revidiert von THEODOR VALENTINER. Leipzig, Dürr, 1906, 769 pp. Pour le prix extrêmement modique de quatre marks, cet ouvrage célèbre, sous sa forme originale soigneusement établie, pourra ainsi entrer dans la bibliothèque de tous les amateurs de philosophie.

La même collection, qui avait déjà donné la traduction du *Discours*

sur la méthode de Descartes, publiée aujourd'hui la traduction de deux œuvres moins connues du célèbre philosophe (tome 26 a) :

I. *Regeln zur Leitung des Geistes*. — II. *Die Erforschung der Wahrheit durch das natürliche Licht*. Uebersetzt und herausgegeben von Dr ARTUR BUCHENAU. Leipzig, Dürr, 1906, 149 pp. 1 m. 80 pf. Ces deux œuvres, écrites en latin, ne nous sont parvenues qu'en fragments et n'ont été publiées pour la première fois qu'un demi-siècle après la mort de leur auteur : *Regulae ad directionem ingenii, ut et Inquisitio veritatis per lumen naturale* (Amsterdam 1701). Le manuscrit était parmi les écrits trouvés à Stockholm après la mort de Descartes. Le second traité est particulièrement intéressant parce qu'il est écrit, à la mode antique, sous la forme d'un dialogue de vulgarisation : Eudoxus et Épistemon y représentent respectivement la philosophie cartésienne et la scholastique, et un troisième interlocuteur, Poliander, se prononce en faveur de la philosophie de Descartes.

Enfin le tome 112 de la même Bibliothèque fait entrer pour la première fois Herder dans la collection : *Herders Philosophie. Ausgewählte Denkmäler aus der Werdezeit der neuen deutschen Bildung*. Herausgegeben von HORST STEPHAN. Leipzig, Dürr 1906, 309 pp., 3 m. 60 pf. Une substantielle introduction (54 p.) étudie l'importance de Herder comme philosophe. Le corps de l'ouvrage contient un choix de ses études philosophiques. Elles sont consacrées principalement à l'origine du langage, à la philosophie de l'histoire et à la philosophie de la religion.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec un vif regret la mort de M. J.-M.-E. FEYS, professeur honoraire de l'Athénée royal de Bruges, chevalier de l'Ordre de Léopold, décédé à Bruges le 27 juillet dernier, à l'âge de 86 ans.

Né à Rambervillers (Vosges), le 29 décembre 1819, Feys vint s'établir en Belgique et prit le grade de docteur en philosophie et lettres. Il professa d'abord au Collège Saint-Quirin à Huy. Lors de l'organisation de l'enseignement moyen de l'État, en 1851, il fut appelé à l'Athénée royal de Bruges, où il acheva sa carrière. Ce fut un maître excellent, réunissant toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Ce fut aussi un fin lettré et un véritable savant. Parmi ses nombreuses publications, il faut citer surtout son *Histoire d'Oudenbourg* (en collaboration avec M. Van de Casteele) et ses *Cartulaires de la prévôté de Saint-Martin à Ypres* (en collaboration avec M. Nélis).

Feys fut un des fondateurs de la *Revue de l'Instruction publique* et il la dirigea pendant plusieurs années avec son beau-frère L. Roersch. L'an prochain, la *Revue* célébrera son 50^e anniversaire : elle aura alors l'occasion de rendre un digne hommage à celui qui a tant fait pour elle.

Notre collaborateur M. LÉON VAN DER KINDERE, professeur à l'Université de Bruxelles, est décédé à Uccle le 9 novembre 1906.

La science historique belge perd en lui un de ses représentants les plus éminents.

Né à Molenbeek-Saint-Jean le 22 février 1842, il fit de brillantes études à l'Athénée royal et à l'Université de Bruxelles, conquist le diplôme de docteur en droit en 1863 et celui de docteur en philosophie et lettres en 1865, et fut proclamé en 1868 agrégé de l'Université de Bruxelles avec la plus grande distinction. Il avait pris pour sujet de sa thèse d'agrégation : *De la race et de sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples*. Chargé de cours en 1872, il fut nommé professeur l'année suivante. Pendant trente-trois ans, son enseignement jeta un vif éclat ; ses leçons étaient des modèles de clarté et de méthode ; sa parole incisive, son éloquence simple et nerveuse, faisaient une profonde impression sur la jeunesse.

Van der Kindere fut un savant dans toute la force du terme. A une

érudition aussi sûre que variée, à la conscience et à l'opiniâtreté des recherches, il joignait une rare puissance de synthèse. Il étudiait les faits jusque dans les détails les plus arides, mais il savait les grouper, les combiner, les éclairer les uns par les autres, et en dégager des conclusions d'une grande portée. Il a beaucoup écrit. Les Mémoires et Bulletins de l'Académie royale de Belgique, les Bulletins de la Commission royale d'histoire, ceux de la Société d'anthropologie de Bruxelles, etc., témoignent de son labeur incessant et de sa prodigieuse activité. Nous nous bornerons à rappeler ici ses principaux ouvrages : *Les recherches et Nouvelles recherches sur l'ethnologie de la Belgique* (1872-1879), *Le siècle des Arvelde* (1879), ce beau livre qui marque une ère nouvelle dans l'historiographie nationale, le *Manuel de l'histoire de l'antiquité* (1883, 1888) et le *Manuel de l'histoire contemporaine* (1885, 1897), *l'Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge* (1890), la magistrale étude sur *La Formation territoriale des principautés belges au moyen âge* (2 volumes, 1902), et l'édition de la *Chronique de Gislebert de Mons* (1904).

La Formation territoriale des principautés belges au moyen âge a valu à son auteur le prix quinquennal d'histoire nationale pour la période 1901-1905 (v. *Chronique*, n° 133).

Van der Kindere était membre de la Commission royale d'histoire, de l'Académie royale de Belgique, etc., et commandeur de l'Ordre de Léopold.

Ses funérailles ont eu lieu avec la plus grande simplicité. Il avait décliné tous les vains honneurs, mais son souvenir ne périra pas.

Nous ne laisserons pas cette année finir sans rappeler la mémoire d'un vétéran de l'enseignement, feu Romain Beaujean, ancien directeur de l'École moyenne de Saint-Hubert.

Il fut appelé à en diriger les utiles destinées dès l'application de la loi qui organisa notre enseignement public, et il y demeura fidèle au poste du 1^{er} octobre 1852 jusqu'au 20 septembre 1879; ce fut la date de sa retraite et de sa nomination dans l'Ordre de Léopold. Relater que tout d'abord, en 1840, il avait été instituteur privé à Lokeren, puis instituteur communal à Wavreille, enfin professeur à l'école primaire supérieure du gouvernement à Neufchâteau, de 1846 à 1852, c'est fournir une esquisse de l'histoire de l'enseignement moyen du 1^{er} degré, et l'on peut dire que Romain Beaujean est de ces éducateurs qui établirent la carrière en la parcourant eux-mêmes. Il mourut à Saint-Hubert, sa ville natale, chargé d'ans (1822-1906), et la foule de ses anciens élèves, dont plusieurs sont parvenus, grâce à ses premiers soins, à de hautes positions dans l'administration ou dans l'armée, a rendu hommage à ses qualités d'homme d'école, de savant naturaliste, et d'ami aussi dévoué qu'éclairé. Avec lui disparaît, dans la sérénité du grand âge resté intelligent, une des personnalités les plus sympathiques du Luxembourg wallon.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêtés royaux des 24, 28 et 30 septembre 1906, sont déchargés, sur leur demande, de leurs fonctions, avec autorisation d'en conserver le titre honorifique, et sont admis à faire valoir leurs droits à la pension : MM. Mathys (A.-G.), prof. de flamand dans la section des human. mod. de l'A. R. de Gand; Beernaert (T.-C.), prof. de flamand à l'A. R. d'Anvers; Neetesonne (C.-L. dit A.), prof. de dessin à l'A. R. d'Anvers; Defgnée (V.-F.-J.), prof. de mathématiques et de sciences commerciales à l'A. R. d'Ath; Duchamps (E.-J.), prof. de mathématiques à l'A. R. d'Ixelles; Valentin (G.-E.), préfet des ét. de l'A. R. d'Ixelles; Rutten (E.), second prof. de français à l'A. R. d'Anvers; Sabbe (J.-L.-M.), prof. de flamand à l'A. R. de Bruges.

Par arrêté royal du 19 juillet 1906, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Lathouwers, Ch.-A., Dr en sc. nat., surv. à l'A. R. d'Anvers; Bertrang (A.), Dr en philos. et lettres, prof. de flamand à l'A. R. d'Arlon; Lacrosse (J.-V.), prof. agrégé du 1^{er} degré, prof. de rhétor. latine à l'A. R. d'Ath; Cloots (H.-I.), Dr en philos. et lettres, prof. de 3^e latine à l'A. R. d'Ath; Lamsoul (G.-V.-J.), Dr en philos. et lettres, prof. de 4^e latine à l'A. R. d'Ath; Louis (H.-B.-J.), Dr en philos. et lettres, prof. de 5^e latine à l'A. R. d'Ath; Poissinger (J.-E.-A.), Dr en philos. et lettres, prof. de 6^e et 7^e latines à l'A. R. d'Ath; De Meyere (J.-F.), Dr en philos. et lettres, prof. de rhétor. latine à l'A. R. de Bruges; Chot (E.-J.-M.), prof. agrégé du 1^{er} degré, prof. de 2^e latine à l'A. R. de Bruges; Sosset, (F.), Dr en philos. et lettres, prof. de 3^e latine à l'A. R. de Bruges; Sonnevile (E.), Dr en philos. et lettres, prof. de 5^e latine à l'A. R. de Bruges; Staes (E.-M.-L.), Dr en philos. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Bruges; Van Renterghem (A.), Dr en philos. et lettres, prof. d'hist. et de géogr. à l'A. R. de Bruges; Godineau (E.-L.-J.), Dr en philos. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Bruxelles; Philippens (F.-G.), Dr en philos. et lettres, surv. à l'A. R. de Bruxelles; Verheugen (G.-H.-L.), Dr en sciences phys. et mathém., prof. de mathém. inférieures à l'A. R. de Gand; Balieus (H.-E.), Dr en philos. et lettres, prof. d'hist. et géogr. à l'A. R. de Gand; Wygaerts (J.-H.-A.), Dr en sciences natur., surv. à l'A. R. de Gand;

Verhoeven (L.-G.), licencié en sciences commerciales et consulaires, prof. de sciences commerciales à l'A. R. de Hasselt; Maes (V.), Dr en philos. et lettres, second prof. de français à l'A. R. d'Ostende; Shaw (A.-M.-J.), Dr en sciences natur., prof. de sciences natur. et mathém. inférieures à l'A. R. de Tongres; Anthéunis (L.-Ch.-G.), Dr en philos. et lettres, prof. d'anglais à l'A. R. de Verviers.

I. — M. E. Valentin, préfet des études à l'A. R. d'Ixelles, pensionné, est remplacé par M. A. Buisseret, préfet des études à l'A. R. de Tournai, remplacé par M. G. Valentin, professeur de rhétorique latine à l'A. R. de Mons, remplacé par M. Boquet, prof. de 3^e latine à l'A. R. de Tournai, remplacé par M. Hoyoïs, prof. de 5^e latine, remplacé par M. J. Deltombe, prof. de 7^e latine, remplacé par M. Boyens, surveillant à l'A. R. de Liège, remplacé par M. Graindor.

II. — M. Maas, prof. de 7^e latine dédoublée à l'A. R. de Liège, pensionné, est remplacé par M. Noirfalise, prof. de 6^e latine à l'A. R. de Tournai, remplacé par M. Bailleux, surveillant à l'A. R. de Tournai, remplacé par M. Dauby, Dr en phil. class.

III. — M. Harlaux, 2^e prof. de franç. à l'A. R. de Tournai, en congé, est rempl. intérim^t par M. Franck, surveillant à l'A. R. de Tournai, remplacé par M. De Longueville, Dr en phil. rom.

IV. — M. Severyn, prof. de langues modernes à l'A. R. de Tournai, en congé, est rempl. intérim^t par M. Van Soest, Dr en phil. german.

V. — M. Meilmann, prof. d'allemand à l'A. R. d'Anvers, pensionné, est remplacé par M. A. Smedts, prof. de langues modernes à l'A. R. de Tournai, rempl. par M. Froidmont, Dr en phil. german.

VI. — M. Derie, prof. de rhétor. franç. à l'A. R. d'Ostende, en congé, est rempl. intérim^t par M. Bragard, surveill. à l'A. R. de Mons, remplacé par M. Ectors, Dr en sciences phys. et mathémat.

VII. — M. Descamps, prof. de mathém. supér. à l'A. R. de Mons, en congé, est rempl. intérim^t par M. Liénard, prof. de mathém. dans la section profess., rempl. par M. Crowet, prof. au Collège comm. de Nivelles.

VIII. — M. Paumen, Dr en phil. germ., est nommé professeur de langues modernes à l'A. R. de Mons (chaire nouvelle).

IX. — M. Felsenhart, prof. de 4^e latine à l'A. R. de Charleroi, décédé, est rempl. par M. Defourny, prof. de 6^e et 7^e latines à l'A. R. de Chimay, rempl. par M. Rolland, 2^e prof. de français à l'A. R. de Gand, remplacé par M. Pulinckx, prof. de 4^e latine au Collège communal de Tirlemont.

X. — M. Pîtres, prof. de rhétor. franç. à l'A. R. de Gand, pensionné, est rempl. par M. Couez, prof. de rhét. franç. à l'A. R. de Hasselt, rempl. par M. de Goey, 2^e prof. de franç. à l'A. R. de Malines, rempl. par M. Colinet, prof. d'hist. et géogr. au Collège communal de Nivelles.

XI. — M. Rutten, 2^e prof. de franç. à l'A. R. d'Anvers, pensionné, est rempl. par M. Pigeolet, 2^e prof. de franç. à l'A. R. d'Ostende, remplacé par M. Willière, surveillant à l'A. R. d'Anvers, rempl. par M. Haesaerts, Dr en phil. class.

XII. — M. Tack, prof. de langues mod. à l'A. R. de Malines, est nommé prof. de flamand et d'allemand à l'A. R. d'Ixelles (chaire nouvelle), remplacé par M. Van Dorselaer, prof. intérim. de lang. mod. à l'A. R. de Louvain.

XIII. — M. Duchamps, prof. de mathém. à l'A. R. d'Ixelles, pensionné, est remplacé par M. Claes, prof. de mathém. à l'A. R. de Namur, rempl. par M. Pleyers, prof. de mathém. au Collège comm. de Dinant.

XIV. — M. Meyer, prof. de 4^e latine à l'A. R. d'Arlon, décédé, est remplacé par M. Bremer, 2^e prof. de français, rempl. par M. Karlshausen, surveillant, remplacé par M. De Boungne, surv. intérim. à l'A. R. de Chimay.

XV. — M. Defgnée, prof. de commerce à l'A. R. d'Ath, pensionné, est rempl. par M. Guffens, surv. à l'A. R. d'Anvers, rempl. par M. Moreau.

XVI. — M. Van Cauwenbergh, prof. de l. mod. à l'A. R. d'Ath, décédé, est rempl. par M. Haller von Ziegesar, prof. de l. mod. à l'A. R. de Bruxelles, en disponibilité, rempl. par M. Loos, prof. de 2^e lat. à l'A. R. de Huy, rempl. par M. De Moulin, prof. à la section d'athénée de Thuin.

XVII. — M. Couturiaux, prof. de math. inf. à l'A. R. de Bruxelles, décédé, est rempl. par M. Sohet, prof. de math. à l'A. R. d'Ath, rempl. par M. Compère, prof. de math. à la section d'athénée de Thuin.

XVIII. — M. Mathys, prof. de flam. à l'A. R. de Gand, pensionné, est rempl. par M. Van Puyvelde, surv.^t int^{re} à l'A. R. de Bruges.

XIX. — M. Dumoulin, surv.^t à l'A. R. d'Ostende, pensionné, est rempl. par M. Dechambre, licencié en sc. com.

XX. — M. Verdeyen, prof. int^{re} de langues mod. à l'A. R. de Bruxelles, est nommé prof. de flam. et d'allemand à l'A. R. d'Ostende (chaire nouvelle).

XXI. — M. Sabbe, prof. de l. mod. à l'A. R. de Bruges, pensionné, est rempl. par M. Van de Wyer, doct. en phil. germ.

XXII. — M. Schmitz, surv.^t à l'A. R. de Charleroy, est rempl. par M. Hohlwein, doct. en phil. class.

XXIII. — M. Beernaert, prof. de flam. à l'A. R. d'Anvers, pensionné, est rempl. par M. Rivière, prof. de l. mod. à l'A. R. de Chimay, rempl. par M. Ceyssens, doct. en phil. germ.

Par arrêté royal du 19 juillet 1906, des augmentations exceptionnelles de traitement sont accordées en récompense du mérite et du dévouement dont ils ont fait preuve dans l'exercice de leurs fonctions, à MM. Gelders (Constantin), préfet des études de l'A. R. de Louvain; Gillet (Charles), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Barth (Camille), prof. à l'A. R. de Charleroi; Painparé (Fernand), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Bernard (Emile), prof. à l'A. R. de Liège; Dony (Léonce), prof. à l'A. R. d'Anvers; Van Dooren (Jean), prof. à l'A. R. d'Arlon; Birnbaum (Victor), prof. à l'A. R. d'Arlon; Warker (Nicolas), prof. à l'A. R. d'Arlon; Fabritius (Jules), prof. à l'A. R. d'Arlon; Burvenich (Arthur), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Detourpe (Alfred), prof. à l'A. R. de Charleroy; Labenne (Léopold), prof. à l'A. R. de Charleroy; Hartmann (Victor), prof. à l'A. R. de Charleroy; Brouet (Jean), prof. à l'A. R. de Chimay; Wasteels (Joseph), prof. à l'A. R. de Gand; Nicaise (Maurice), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Nanan-Laval (Constant), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Monet

(Paul), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Ancion (Camille), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Boucher (Georges), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Foidart (Jules), prof. à l'A. R. de Liège; Küntziger (Ignace), prof. à l'A. R. de Liège; Lejeune (Henri), prof. à l'A. R. de Louvain; Heirman (Frédéric), prof. à l'A. R. d'Ostende; Rochet (Victor), prof. à l'A. R. de Tournai; Foulon (Lucien), prof. à l'A. R. de Verviers, et Fischbach (Jean), prof. à l'A. R. de Chimay.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT.

Aux termes d'un arrêté royal du 10 octobre 1906, MM. Leboucq (H.), professeur ordinaire à la faculté de médecine, et Thiry (F.), professeur ordinaire à la faculté de droit, sont respectivement nommés recteurs des universités de Gand et de Liège pour la période triennale 1906-1907, 1907-1908 et 1908-1909.

Par arrêté royal du 25 juillet 1906, MM. Dauge (E.), professeur ordinaire à la faculté de droit, et Fraipont (J.), professeur ordinaire à la faculté des sciences, sont respectivement nommés secrétaires du conseil académique des universités de Gand et de Liège, pour l'année académique 1906-1907.

Aux termes de quatre arrêtés royaux du 30 octobre 1906 :

1° M. Kurth (Godefroid), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est, sur sa demande, déclaré émérite.

Il est déchargé du cours d'histoire politique du moyen âge, ainsi que des exercices qui s'y rattachent, et du cours de notions sur les principales littératures modernes ;

2° M. Hamélius (Paul), déjà chargé de cours dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est chargé d'y faire le cours de notions sur les principales littératures modernes ;

3° Closon (Jules), docteur en philosophie et lettres (groupe : histoire), est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, le cours d'histoire politique du moyen âge, ainsi que les exercices qui s'y rattachent ;

4° M. Vanderlinden (H.), chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est chargé de faire, dans cette faculté, le cours de diplomatique du moyen âge. Il conserve ses autres attributions.

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1904-1906.

RÉSULTATS DÉFINITIFS.

Les concurrents désignés ci-après, ayant obtenu au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune des deux épreuves du concours, ont été proclamés :

1° Premier en *philologie classique* avec 65 points sur 100, M. Hontoir, Camille-Jean-Joseph-Ghislain, né à Gosselies, reçu docteur en philosophie

et lettres (groupe : philologie classique). par l'université de Louvain, le 18 juillet 1904;

2^o Premier en *philologie romane* avec 85 points sur 100, M. Gérard, Emile-Léopold-Honoré, né à Tournai, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie romane) par l'université de Liège, le 8 octobre 1904.

Le jury a proposé l'impression, aux frais de l'État, du mémoire rédigé à domicile;

3^o Premier en *philologie germanique* avec 60 points sur 100, M. Guillain, Julien, né à Saint-Mard, candidat en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique), élève de l'université de Liège;

4^o Premier en *histoire* avec 89 points sur 100, M. Van der Essen, Léon-Jean, né à Anvers, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : histoire) par l'université de Louvain, le 7 octobre 1905.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLÔMES ACADÉMIQUES.

NOMINATION DES MEMBRES POUR 1906-1907.

Par arrêté royal du 12 novembre 1906, sont nommés pour un terme d'un an, qui prendra cours le 1^{er} décembre 1906, membres de la commission d'entérinement des diplômes académiques :

MM. d'Hoffschmidt et Richard, conseillers à la cour de cassation; Gallez et Casse, membres de l'Académie royale de médecine; De Smedt et Bormans, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres; Van der Mensbrugge et chevalier Marchal, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des sciences.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 4 novembre 1906, est approuvée l'élection faite par l'Académie flamande, dans sa séance du 17 octobre 1906, de M. le docteur Hugo Verriest, à Ingoyghem, en qualité de membre effectif, en remplacement de feu M. Alphonse Janssens.

CONCOURS QUINQUENNAL DES SCIENCES HISTORIQUES. — PÉRIODE DE 1901-1905. — ATTRIBUTION DU PRIX.

Par arrêté royal du 7 novembre 1906, le prix quinquennal des sciences historiques pour la période de 1901-1905 est attribué à M. Max Rooses, pour son ouvrage : *Rubens' leven en werken*.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Par arrêté royal du 30 août 1906, M. Van Loon (H.), employé de 1^{re} classe à la Bibliothèque royale, est nommé conservateur adjoint.

Démission honorable est accordée, sur sa demande et par le même arrêté, à M. Van Loon (H.), prémentionné. Il est admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite et autorisé à porter le titre honorifique de son grade.

Par arrêté royal du 30 décembre 1905, M. Bacha (Eug.), conservateur adjoint à titre personnel à la Bibliothèque royale, est nommé conservateur adjoint.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XXV, 3. — Peeters, *Miraculum SS. Cyri et Johannis in urbe Monembrasia* (texte arabe). — Cumont, *Sarin dans le Testament des XL martyrs de Sébaste*. — Moretus, *Un opusculé du diacre Adalbert sur S. Martin de Montemassico*. — Poncelet, *Vie et miracles du pape S. Léon IX*. — Hocedez, *La légende latine du B. Venturino de Bergame*. — Van Ortroy, *Vie inédite de S. Bernardin de Sienna par un frère mineur*.

Fasc. 4. — Adhémar d'Alès, *Les deux vies de S^{te} Mélanie la Jeune* (La rédaction primitive, dont dérivent nos deux textes, fut écrite en grec). — Delehayé, *Catalogus codicum hag. graec. biblioth. comitis de Leicester Holkhamiae*. — Ch. De Smedt, *La santa casa de Lorette*. — Delehayé, *Note sur un ms. grec du Musée britannique*. — Suite du *Catal. codd. latin. bibliothecarum Romanarum (Alexandrina)*.

Revue des études anciennes, t. VIII, 1906, fasc. 3. — E. Michon, *Bas-reliefs votifs d'Asie-Mineure*. — Bloch, *Observations sur le procès des Scipions*. — Pichon, *L'origine du recueil des Panegyrici latini*. — C. Jullian, *Notes gallo-romaines (Survivances géographiques; La chute du ciel chez les Gaulois; Stèles du pays cantabrique)*. — Chauvet, *Dangibaud, Brutails, Monuments gallo-romains inédits*. — *Chronique et Bibliographie*.

Revue d'histoire ecclésiastique, n° 3, 15 juillet, 1906. — J. Mahé, *Les anathématismes de S^t Cyrille d'Alexandrie et les évêques orientaux du patriarcat d'Antioche*. — P. Fournier, *Étude sur les Fausses Décrétales*, III. — R. Maere, *Les origines de la nonciature de Flandre*. — L. Willaert, *Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (1593-1625)*. — *Comptes rendus, Chronique, Bibliographie*.

N° 4, 15 octobre 1906. — P. Fournier, *Étude sur les Fausses Décrétales*, IV. — D. M. Girard, *Anania Mogatzi. Épisode de la lutte religieuse en Arménie (943-965)*. — R. Maere, *Les origines de la nonciature de Flandre (Fin)*. — *Comptes rendus, Chronique, Bibliographie*.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, t. XXXIV, fasc. 3. — Pieri, *Appunti di morfologia latina*. — Rasi, *De codice Ticinensi quo incerti scriptoris carmen « de Pascha » continetur*. — Bersanetti, *Noterelle sopra l'Agricola di Tacito*. — Zanolli, *Il codice dei Proverbi 158 Conv. Sopp.* — Zanolli, *Osservazioni sul codice Marciano di Nemesio*. — Giarratano, *Il codice Fabroniano di Asconio Pediano*.

Fasc. 4. — Ant. Cima, Nuovi appunti sulle relazioni della tragedia « Octavia » cogli « Annali » di Tacito. — Eusebio, Postille al Corpus inscriptionum latinarum. — Pierleoni, Fu poeta Grattius? — Bibliografia.

Scandinavisch-Nederland, 1^e Jaargang, n^o 6 : Hollandske og Engelske Karaktertraek, of L. Simons. — Een Zweedsch avonturier uit den tijd van den dertigjarigen oorlog, door H. Schück. — Engelsch-Hollandsch-Deensche bijeenkomst te Kopenhagen, door M. Meijboom. — Nederlandske Malere (A. Mauve, avec reproductions), ved J. Tersteeg. — Anthropologische onderzoekingen in Denemarken, door W.

Volkskunde, 18^e jaargang, aflevering 1-2. — Een praatje over spreekwoorden, door M. Sabbe. — Gedichten bij eerste missen, bestedingen en geestelijke jubilaums, door F. van Duyse. — Nederlandsche sprookjes en vertelsels, door G. J. Boekenooen. — Spreekwoorden en zegswijzen over de vrouwen, de liefde en het huwelijk, door A. De Cock. — Het liedje van Heer Halewijn, door A. De Cock. — Tentoonstelling van « Palm-paschen » te Utrecht.

Afl. 3-4. — De Mammelokker te Gent, door A. De Cock. — Het Halewijnlied, door L. Lumbrechts. — Spreekw. en zegswijzen over de vrouwen, de liefde en het huwelijk, door A. De Cock. — Nederl. sprookjes en vertelsels, medegedeeld door G. J. Boekenooen. — Van der Mollenfeeste, door M. Brants.

Afl. 5-6. — Harlekijn (naar O. Driesen), door Mej. C. C. van de Graft. — Nederl. sprookjes en vertelsels, medeged. door G. J. Boekenooen. — Een begijnliedboekje uit de 18^e eeuw, door M. Sabbe. — Spreekw. en zegswijzen over de vrouwen, de liefde en het huwelijk, door A. De Cock. — Van den uil, die op den pereboom zat (met zangwijze), door A. De Cock. — Uithangborden in 't land van Waas, door A. Vee.

COMPTES RENDUS.

EUG. BACHA, *Le Génie de Tacite*. Paris, 1906. 323 pp. in-12. « L'auteur a découvert que Tacite est un mystificateur de génie; c'est supposer chez le public romain une crédulité bien complaisante. Avec le système de M. B., on pourrait révoquer en doute les faits contemporains les mieux avérés. » F. Gustafsson, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1906, n^o 30-31. — « Livre intéressant, ingénieux et savant, dont les conclusions ne doivent pas être repoussées sans examen. Seulement, il ne faut pas, comme l'a fait l'auteur, juger Tacite uniquement d'après les *Annales*. En réunissant tous les faits rapportés par les écrivains antérieurs à Tacite pour la période traitée par celui-ci, M. B. a fait œuvre utile. Il a bien mis en lumière le procédé de composition de Tacite. Bref, son ouvrage est digne d'attention. » J. J. Hartman, *Museum*, septembre 1906.

A. COUNSON, *Dante en France*. Paris, 1906, in-8^o. « Complet et très remarquable. » J. J. Salverda de Grave, *Museum*, sept. 1906.

J. CUVELIER, *Inventaire des inventaires de la deuxième section des Archives générales du Royaume*. Bruxelles, 1904, in-8^o de XL-342 pp. « Le répertoire de M. C. est le plus complet de ce genre et mérite d'être donné en modèle à tous les archivistes qui voudront faire un travail

analogue. » E. Daniel Grand, *La correspondance historique et archéologique*, avril-mai 1906, p. 149.

J. CUVELIER, *Les Archives de l'État*. Bruxelles, 1905, in-8°, de 8 pp. « Petite notice sur l'utilité des archives publiée à l'occasion de l'exposition universelle de Liège, où les archives étaient représentées d'une façon très intéressante. » E. Daniel Grand, *La correspondance historique et archéologique*, avril-mai 1906, p. 150.

J. DE DECKER, *Contribution à l'étude des Vies de Paul de Thèbes* (31^e fasc. du *Recueil de Travaux publié par la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand*), 1905, 87 pp. « Étude fort bien menée, intéressante contribution à l'histoire de la transformation des légendes sous l'influence des agents littéraires. » H. D., *Analecta Bollandiana*, 1906, p. 508. — Résumé détaillé, par C. Weymann), *Byzant. Zeitschrift*, XV p. 382-383. — « Travail de longue patience et de grande minutie: rendra service. » *Revue de l'Orient Chrétien*, 1906, p. 221. — « Recherches importantes, contribuant à éclaircir maint problème d'histoire littéraire, notamment les origines de la légende de Paul de Thèbes et ses divers remaniements. » J. Dräseke, *Wochenschrift für Klass. Philol.*, 1906, n° 45.

ED. DE JONGE, *Les clauses métriques dans Saint Cyprien*. Louvain, 1905. 153 pp. in-8° (*Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie*, 14^e fascicule). « Beaucoup d'observations utiles, mais les résultats obtenus ne sont pas définitifs. » J. Tolkiehn, *Berliner philologische Wochenschrift*, 1906, n° 29.

G. DES MAREZ, *L'organisation du travail à Bruxelles au XV^e siècle*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Vaste et minutieuse enquête puisée à des sources inédites. » J. Nève, *Le Moyen-Age*, mai-juin 1906.

G. DOUTREPONT et F. BÉTHUNE, *Bulletin d'histoire linguistique et littéraire française des Pays-Bas*. Bruges, 1906. « Ce bulletin paraissant en annexe aux *Annales de la Société d'émulation de Bruges* est appelé à rendre les plus grands services. » J. J. Salverda de Grave, *Museum*, nov. 1906.

E. DUPRÉEL, *Histoire critique de Godefroid le Barbu, duc de Lotharingie*. Uccle, 1904, in-8°. « Travail des plus honorables et présageant pour l'érudition belge un bon ouvrier de plus. » R. Pariot, *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, p. 428-431.

G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Recueil de documents relatifs à l'industrie drapière en Flandre*. I. Bruxelles, 1906. « Publication de grande valeur élaborée suivant toutes les exigences de la critique moderne. » G. Des Marez, *Deutsche Literatur-Zeitung*, 1906, n° 43.

P. FREDERICQ, *Corpus documentorum pravitatis Neerlandicae*. III. Gand 1906. « Supplément et tables excellentes de ce recueil indispensable pour la connaissance de la civilisation des Pays-Bas au moyen âge. » J. C. Van Slee, *Museum*, nov. 1906. — « Utile complément et tables excellentes. » *Literar. Zentralblatt*, 1906, n° 31.

P. FREDERICQ, *Thorbecke voor 1830*. La Haye, 1906, in-8°. « Contribution précieuse à l'histoire de ce grand ministre, dont on ne possède pas encore des biographies en Hollande. » H. T. Colenbrander, *Museum*, sept. 1906.

ÉDw. GAILLIARD, *De Keure van Hazebroek van 1336*. Gand, 1894-1905. 5 vol. in-8°. « Les commentaires se signalent par une haute érudition. » E. Cortyl, *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, p. 405-407.

C. GASPAR, *Olympia*. Paris, Hachette, 1905. « Cet article, extrait du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Pottier, méritait d'être publié à part. C'est une excellente monographie, complète, claire et précise. Objections sur quelques points de détail. » C. W. Vollgraff, *Museum*, juin 1906.

E. HUBERT, *Les États-Généraux des Provinces-Unies et les Protestants du Duché de Limbourg pendant la guerre de la succession d'Espagne*. Bruxelles, 1904. « Fruit de recherches dans des documents des Archives de La Haye et des consistoires de Hodimont et d'Eupen. » G. Edmundsen, *English Hist. Review*, juillet 1906.

M. HUISMAN, *A propos de la théorie de Karl Bücher*. Bruxelles, 1903. « Objections intéressantes mais ne tenant pas suffisamment compte de tous les éléments de la théorie de B. » C. Koshne, *Mitteilungen aus der historischen Literatur*, 1906, n° 3.

Mélanges Paul Frédéricq. Bruxelles, 1904, in-8°. « Ce beau livre fait honneur à l'érudition belge par la variété des sujets qui y sont traités et la sûreté de la méthode. » Ch. Seignobos, *Rev. Internat. de l'enseignement*, 15 juillet 1906. — Analyse des travaux historiques y contenus. O. Oppermann, *Historische Zeitschrift*, 1906, n° 3.

C. *Suetonii Tranquilli de vita Caesarum libri VIII*. Recensuit LEO PREUD'HOMME. Groningen, Wolters, 1906. xii-338 pp. in-8°. Fl. 2,25. « Cette édition marque un grand progrès sur celle de Roth. La classification des manuscrits ne soulève pas d'objections sérieuses. La tendance, dans la constitution du texte, est éminemment conservatrice. Observations sur quelques passages. » Th. Stangl, *Wochenschrift für Klass. Philologie*, 1906, n° 39. — « Édition très bien faite, indispensable à tous ceux qui s'occuperont désormais de Suétone, et donnant à la critique une base solide. » P. H. Damsté, *Museum*, octobre 1906.

L. VANDERKINDERE, *La Chronique de Gislebert de Mons*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Excellent. Constitue un progrès considérable sur l'édition d'Arndt. » F. Schneider, *Historische Zeitschrift*, 1906, n° 3.

L. VERBIEST, *Institutions judiciaires de Tournai au XIII^e siècle. Les registres de justice dit registres de la Loi*. Tournai, 1905, in-8°. « Des plus importants pour la connaissance de la vie urbaine au moyen âge. » M. Bauchard, *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, p. 407-409.



YC 32337

